R G B WH GR BL
Grey Scale #13
C M Y K
Part Code ST1316
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
Colour Chart #13
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Centimetres
Inches

VIE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DE

NAPOLÉON.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE DE MORTIER FRÈRES,
FAUBOURG DE NAMUR, RUE LÉOPOLD, 84.

VIE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DE

NAPOLÉON,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME,

AU TRIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE ET DE FRÉDÉRIC.

Je fus ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

(VOLTAIRE, *Mahomet.*)

TOME SECOND.

Bruxelles,
LIBRAIRIE MILITAIRE DE J.-B. PETIT,
RUE MARCQ, N° 1.

1842

Bibliotéka Wojsk. Akad. Techn.
44693/2
im. F. Dąbrowskiego

NAPOLÉON

AU TRIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE ET DE FRÉDÉRIC.

CHAPITRE XIII.

Résultats de nos revers en Espagne. Conférences d'Erfurt. Napoléon se rend lui-même en Espagne. Victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela, de Wals. Entrée à Madrid. Les Anglais, sortis de Portugal, sont forcés de se rembarquer à la Corogne. Siége de Saragosse. Expédition de Soult en Portugal.

Au bruit de la catastrophe de Baylen, l'Europe fut agitée comme si j'avais essuyé moi-même une défaite complète et que mon empire s'en trouvât ébranlé. L'Autriche et la Prusse ne dissimulèrent pas leur joie; tous mes ennemis s'en applaudirent également, et il était peu de contrées où je n'en eusse pas un bon nombre.

Résultat de ces revers. Armements de l'Autriche.

L'Autriche même n'avait pu attendre ce moment pour se mettre en mesure de profiter du beau jeu que je semblais lui faire, pour réparer d'un seul coup les pertes qu'elle avait essuyées dans trois guerres malheureuses. Le comte de Stadion, qui se trouvait alors le chef du ministère, était un homme de tête et un de mes ennemis les plus redoutables.

Dès que la nouvelle de l'insurrection du 2 mai et le soulèvement des provinces lui eurent prouvé que l'occupation de l'Espagne ne se ferait pas sans effusion de sang, il avait ordonné le 9 juin l'institution des milices (landwehr) qui mettraient en peu de temps l'armée sur un pied respectable.

La France républicaine avait donné à l'Europe l'exemple de grandes levées nationales, et il est étonnant que, dès 1805, l'Autriche n'ait pas songé à recourir à ce moyen, le seul qui puisse sauver l'état dans de grands dangers.

L'archiduc Charles, placé à la présidence du conseil de guerre, mettait une activité inouïe à la réorganisation de l'armée de ligne; celle de la landwehr ne marchait pas avec moins de rapidité. J'avais appris tous ces armements pendant mon séjour à Bayonne; je réclamai des explications du comte de Metternich, alors ambassadeur à Paris. Il me leurra par des lieux communs sur la nécessité de mettre les institutions militaires en analogie avec celles de ses voisins. Non seulement la Bavière adoptait le

système de la conscription, mais elle organisait des milices sur les bases des gardes nationales de France, ce qui la mettait à même de faire marcher jusqu'à 100 mille hommes. Le motif était spécieux : je n'en fus pas entièrement dupe. Tout en affectant une confiance entière, j'invitai les princes de la Confédération du Rhin à faire camper leurs contingents.

Situation difficile dans laquelle ces événements me placent.

Cependant je n'étais pas tranquille sur le parti que prendrait l'Europe, et celui que je devais adopter moi-même ne m'embarrassait guère moins. J'étais alors arrivé à l'époque décisive de ma vie : j'avais à choisir entre la stabilité de mes travaux ou leur agrandissement. La position était délicate. Je m'étais évidemment mépris sur le caractère de la guerre d'Espagne ; et quel immense parti l'Angleterre n'allait-elle pas tirer de cette méprise? Je ne pouvais rétablir mes affaires qu'en y allant en personne, ou en y envoyant une grande partie de mon armée.

Quelque résolution que je prisse, je remettais en question sur le continent tout ce que j'avais fait depuis dix ans : je laissais à l'Autriche l'occasion de ressaisir le sceptre de l'Allemagne et peut-être celui de l'Italie.

Chances de ma position.

Sans doute les nouveaux intérêts que j'avais créés dans la Confédération du Rhin étaient rassurants pour moi ; c'était un puissant contre-poids à opposer au cabinet de Vienne. Cent mille Français, aidés des confédérés, suffisaient pour tenir tête à ses efforts. Mais si la Prusse, qui avait tant intérêt à se venger, armait contre moi, elle pouvait décider la question. Mon alliance avec la Russie était donc la ressource la plus positive qui me restât, sinon pour la part qu'elle prendrait à la guerre, du moins pour tenir en respect la Prusse et l'Allemagne. Mais comment compter sur une alliance dont le résultat était de ruiner le commerce maritime de cet empire ? La conduite pleine de franchise de l'empereur Alexandre et la sagacité de Caulaincourt dans cette occasion vinrent fort à propos lever tous mes doutes sur la marche que j'avais à tenir.

Nous étions convenus à Tilsit que j'occuperais le Portugal, mais non point que je disposerais du trône d'Espagne. Alexandre ne pouvait voir d'un bon œil ce qui s'était passé à ce sujet ; il n'avait point encore reconnu Joseph ; et le comte de Strogonoff, son ministre près la cour de Madrid, était sans instructions à cet égard. Caulaincourt saisit l'à-propos pour demander à l'empereur de me donner un témoignage de ses dispositions favorables en reconnaissant mon frère. Alexandre sentit qu'un refus romprait tout ce qui avait été fait à Tilsit ; il accueillit sans hésiter la proposition, et cette reconnaissance, que je n'espérais pas obtenir sans être tenu à quelques concessions, prouvant à l'Europe l'intimité de nos rapports, eut pour moi tous les avantages d'une victoire, car elle imposa à mes ennemis.

Toutefois, ce n'était qu'un premier pas pour me tirer d'affaires ; il fallait encore opter entre les deux chances qui s'offraient à mon choix pour mener à fin l'entreprise d'Espagne. La première consistait à retirer l'armée de Murat sur les Pyrénées, et à renvoyer Ferdinand à Madrid, en déclarant *que je n'avais eu en vue que de régénérer la nation par des institutions vigoureuses, et que je l'abandonnais à ses fureurs, puisqu'elle ne voulait pas de mes projets ;* la seconde était d'imposer mes bienfaits par la force, en confiant la garde du continent et de mes intérêts les plus

chers à mon allié l'empereur Alexandre.

Le premier parti semblait le plus prudent; mais la crainte d'un pas rétrograde qui détruirait le prestige de mon invincibilité, et plus encore la certitude que l'Espagne se jetterait à corps perdu dans l'alliance de l'Angleterre, me déterminèrent à préférer le second. Je n'avais pas formé cette entreprise par ambition seulement, mais parce qu'elle m'était nécessaire pour soutenir la lutte maritime à outrance dans laquelle j'étais engagé, et ôter en Europe le dernier point d'appui aux Bourbons. Ces deux motifs étaient assez puissants pour y persévérer.

J'avoue qu'il y avait de la témérité à confier le sort de mon empire à la Russie, et le vulgaire, qui juge superficiellement, me blâmera. Je m'y déterminai par les raisons plausibles que je viens de citer; ensuite je pensai que 80 mille hommes de mes vieilles troupes suffiraient pour soumettre la péninsule avec les 50 mille que nous y avions déjà : or, la levée d'une double conscription reporterait mon armée d'Allemagne sur le même pied où elle était avant ce grand détachement. Je me disais en outre : si l'Autriche a craint de se déclarer contre moi après Pultusk et Eylau, comment oserait-elle le faire alors que la Russie s'est rangée de mon côté?

Je n'étais point assez simple pour ignorer que la Russie devait avant tout songer à ses intérêts, et que, si j'éprouvais des revers, elle ne contribuerait jamais à les réparer. Toutefois, je savais aussi qu'une puissance qui se respecte ne passe pas immédiatement de la condition d'allié à celle d'ennemi. Il me suffisait que la Russie feignît de me donner l'assistance promise, pour que j'obtinsse un premier succès et que je pusse gagner du temps. Or, avec le temps et une nation aussi mobile que le Français, on fait tout.

Les politiques à courtes vues, qui m'ont tant blâmé après coup, n'ont pas aperçu les différentes chances de ma position. Certes, j'eusse mieux fait de reconnaître Ferdinand pour roi, et de lui donner une princesse de ma maison, que d'entrer à main armée dans son pays pour le faire descendre du trône; cependant la guerre une fois entreprise, il m'en coûtait trop d'abandonner l'Espagne et l'Amérique au léopard anglais : est-ce donc un si grand crime?

A en juger par l'événement, j'admets encore qu'il eût été plus prudent de retirer mon armée sur les Pyrénées, et de laisser l'Espagne sous le joug de ses moines; la guerre civile y eût bientôt éclaté. Mais qui pouvait prévoir les difficultés que j'y rencontrerais? et quel homme d'état eût pu souffrir de sang-froid que le commerce de Vera-Cruz, de Lima, de Cadix, prît le chemin de la Tamise, résultat infaillible de cette retraite?

Pour sauver l'Amérique, il importait de relever l'Espagne et de lui donner une flotte et une armée; et pour cela, il fallait que l'habit de moine ne fût plus le premier de l'état; il était indispensable de retremper les mœurs et les institutions nationales. Il ne faut souvent pour atteindre ce but qu'un homme et de la volonté : Pierre-le-Grand en est la preuve.

Conférence d'Erfurt.

Décidé donc à me rendre dans la péninsule, je crus devoir conférer avec mon puissant allié sur la position où nous maintiendrions l'Europe de concert. Nous nous donnâmes rendez-vous à Erfurt, au milieu de septembre. Là, j'exposai à Alexandre tous mes points de vue sur l'Espagne; je lui développai tout ce que j'en espérais pour soustraire l'Amérique aux Anglais, et leur

porter ensuite, par la Turquie et la Perse, le coup mortel dans l'Inde.

Certes, Alexandre avait les vues assez justes pour apprécier tout ce que ce projet avait de beau; mais il jugea bien aussi qu'il fallait du temps, et que j'avais trop de résistances à vaincre en Europe, pour pouvoir l'exécuter dès qu'il voudrait y mettre la moindre entrave. Il lui convenait de me laisser engager dans la péninsule, parce qu'il pouvait toujours prendre un parti décisif pour le plus grand bien de son empire, suivant que les affaires tourneraient. Cette politique était sage et naturelle, *car savoir attendre et profiter est tout en politique.*

Je lui proposai de lui abandonner la Moldavie, la Valachie et la Finlande; il me promit de garantir l'état de l'Europe tel que nous l'avions réglé à Tilsit, et notre alliance défensive fut rendue plus étroite. Il est certain que l'idée de voir un jour l'Inde affranchie des Anglais devait sourire au souverain, maître de la moitié de la mer Noire et de la mer Caspienne. Je crus avoir jeté de la poudre aux yeux de mon rival de gloire et de puissance : la suite me prouva qu'il avait été aussi fin que moi.

Avant de quitter Erfurt, nous résolûmes de renouveler les offres de paix à l'Angleterre; nous adressâmes de concert à Georges IV une lettre pressante pour mettre un terme aux malheurs de l'humanité. Mais le cabinet de St-James, qui ne voulait pas de ces interpellations directes aux sentiments du roi, répondit évasivement. Il était évident que la guerre d'Espagne et le bruit des grandes levées ordonnées par l'Autriche lui offraient trop de chances dans ce moment pour attendre de lui une modération qu'il n'avait pas montrée après la paix de Tilsit alors qu'il était abandonné de toute l'Europe. Cette fois, du moins, on ne put lui en vouloir de préférer les chances de la guerre, car elles étaient toutes à son avantage.

Malgré le peu de succès de ces démarches, je me crus d'autant plus certain de la tranquillité du continent, que l'empereur d'Autriche s'appliquait à dissiper tous mes doutes. Ce prince, après avoir inutilement essayé de faire admettre M. de Metternich aux conférences d'Erfurt, m'écrivit de Presbourg, le 18 septembre, par le baron de Vincent, une lettre qui protestait de son désir de maintenir la paix. J'y crus, parce que je pensai que l'Autriche n'était pas de force à lutter contre moi et la Russie; qu'elle avait mis de la bonne grâce dans le rappel du comte de Stahremberg et dans la rupture avec les Anglais, et surtout parce que je me sentais les moyens de la battre, s'il lui prenait fantaisie de recommencer la guerre.

Je pars pour l'Espagne.

Tranquillisé sur le repos du continent, j'ordonnai la dissolution des camps de la Confédération du Rhin, et je résolus de partir moi-même pour l'Espagne avec mes gardes précédées par trois corps de ma vieille armée, ceux de Ney, de Mortier et de Victor. Si la populace de quelques villes, réunie à des milices et à un certain nombre de troupes de ligne, était parvenue à chasser les conscrits de Murat, il ne me vint pas dans l'idée que de tels ennemis pussent tenir longtemps contre des soldats qui avaient défait les plus belles armées de l'Europe. J'étais loin de prévoir qu'un désespoir sublime s'emparerait de toutes les classes de la nation, qu'on m'avait dépeinte sous des couleurs défavorables, et qui, dans son malheur, s'est montrée l'égale même des Romains. De telles résistances n'étaient plus de notre siècle. Serait-il donc vrai que

le fanatisme soit un mobile plus fort que le patriotisme et la gloire? Mais que dis-je? la religion ne fut-elle pas d'accord ici avec le patriotisme et la gloire ; et les prêtres espagnols auraient-ils pu opposer seuls la résistance que je rencontrai?

Junte suprême d'Aranjuez.

La retraite de Joseph de Madrid avait donné aux Espagnols le temps et le moyen de songer à centraliser l'action de leur gouvernement en nommant une junte suprême; mais, au lieu d'élire des députés directs des provinces, en leur conférant des pouvoirs proportionnés aux dangers de la patrie, les juntes provinciales envoyèrent deux de leurs membres à la junte centrale, en restreignant ces pouvoirs de manière à se réserver pour elles toute l'autorité possible.

La junte suprême se réunit dans le palais d'Aranjuez sous la présidence du comte Florida Blanca, homme d'état vénérable, dont le nom seul était un titre à la confiance publique, et dont le choix est d'autant plus remarquable, que son ancien attachement à l'alliance française aurait dû le faire paraître suspect. Un conseil de guerre où figuraient les généraux Castanos, Morla, marquis de Castellar, présida à toutes les dispositions pour les levées et la défense du royaume; il mit de l'activité à la réparation et à l'armement des places, à la distribution des ressources du royaume, et des secours envoyés d'Angleterre. Tarragone, Tortose, Gironne, Badajoz, Ciudad-Rodrigo furent mises en état de défense; des travaux furent ordonnés à Saragosse et à Valence.

Position des Espagnols.

Les Espagnols que j'avais devant moi formaient quatre armées. A leur gauche, Blacke, avec celle de Galice, forte de 45 mille hommes, avait dépassé Bilbao, et se dirigeait sur Mondragon, dans l'intention de déboucher sur les derrières de Vittoria: au centre, l'armée d'Estramadure de 20 mille hommes, commandée par le comte de Belvédère, occupait Burgos : à la droite, Castanos, avec l'armée d'Andalousie de 30 mille, bordait l'Èbre de Calahora à Tudela; et Palafox, à la tête de 25 mille hommes de l'armée d'Arragon, bordait la rive gauche de l'Arrago. Les Espagnols avaient en outre un corps de réserve de 10 mille hommes, en avant de Madrid. En Catalogne, le général Vives bloquait Duhesme dans Barcelonne. Enfin, une armée anglaise de 30 mille combattants, venant en partie du Portugal par Salamanque et en partie de la Corogne, devait se réunir à Valladolid sous les ordres de Moore.

Je joins Joseph à Vittoria.

Je me rendis en novembre 1808 au quartier-général de mon armée, établi à Vittoria. Le corps de Moncey formait sa gauche à Taffala, bordant l'Arrago ; le corps de Ney arrivait à Vittoria ; celui de Soult à Miranda aussi sur l'Èbre ; le corps de Victor en marche de Vittoria sur Orduna ; à l'extrême droite, le corps de Lefebvre occupait les hauteurs de Durango ; ma garde était avec moi à Vittoria. Le corps de St-Cyr, rassemblé à Perpignan, pénétra en Catalogne pour débloquer Duhesme à Barcelonne. J'attendais encore le corps de Mortier et celui que Junot avait ramené de Portugal, après la convention de Vimiera; mais je me sentis assez fort pour reprendre l'offensive avec ce que j'avais sous la main.

Système à suivre pour cette guerre.

Il n'y avait que deux systèmes à choisir pour faire la guerre d'Espagne : le premier était de cheminer méthodiquement en traînant de grands approvisionnements à notre

suite, payant exactement les dépenses de l'armée, ne laissant aucun grand détachement derrière nous pour occuper administrativement le pays, et nous bornant à entretenir nos communications entre l'armée et ses dépôts réguliers par de fortes colonnes mobiles et des convois successifs. Ce genre de guerre n'eût pas permis de suivre impétueusement les corps insurgés; après chaque succès, il eût fallu faire une halte pour attendre les magasins, et se priver ainsi de tous les résultats de la victoire. On se fût promené militairement dans toute l'Espagne sans la soumettre; on n'eût été maître que du terrain où l'on campait.

Le second était de nourrir la guerre par la guerre, de marcher avec vivacité pour détruire toutes les masses organisées de l'ennemi, en vivant au jour le jour des ressources locales, comme nous l'avions fait en Italie, en Autriche, en Prusse, et en se ménageant des réserves convenables pour occuper et pacifier les provinces à mesure qu'on les aurait balayées. Ce dernier mode promettait des résultats plus prompts, plus décisifs. Il nous faisait à la vérité de nombreux ennemis par les dévastations individuelles qu'il occasionnait, et que la fuite de toutes les autorités locales rendait encore plus désastreuses. Cependant, malgré l'irritation que ces excès produisirent et les vengeances que les insurgés exercèrent par représailles, nous eussions finalement réussi à ramener l'ordre et le calme, sans la coopération anglaise, sans la position du Portugal sur le flanc de notre ligne d'opérations, et sans les avantages que 800 lieues de côtes donnaient à l'ennemi, maître de la mer.

En sacrifiant 3 à 400 millions pour les subsistances de mes troupes, en consacrant deux ans à parcourir militairement l'Espagne, et commençant alors seulement à parler de soumission et d'organisation, il est possible que le premier moyen eût réussi. Le maintien du bon ordre et de la discipline, l'argent que la présence des troupes eût semé dans le pays dont le peuple est généralement pauvre et intéressé, nous y eussent fait peu à peu des partisans. Nous eussions pu offrir l'olivier ou le fer, d'une main ferme et juste. Mais, en reconnaissant les avantages de ce système, il faut avouer que son application même était difficile.

La chose eût été fort aisée avec une armée de 50 mille hommes, comme Vendôme l'avait fait sous Louis XIV; alors les trois quarts de la nation étaient pour nous et pour Philippe V. Aujourd'hui la nation entière était levée; nous ne pouvions la soumettre et combattre à la fois les Anglo-Portugais, à moins d'avoir 200 mille hommes dans la péninsule; or, comment alimenter régulièrement par des magasins une telle masse d'hommes, dans un pays où il n'y avait pas moyen d'organiser d'autorités administratives dont les réquisitions fussent respectées. Suchet et Soult l'ont fait partiellement pour des corps peu considérables, et dans les contrées où la chose était sans doute plus facile. Tout cela ne dura qu'un moment.

Le second système m'avait toujours réussi; il menait plus rapidement à la destruction des armées ennemies: il évitait de surcharger les finances de la France des énormes dépenses d'une armée de 200 mille hommes qui eût consommé solde, vivres, habillements, armement et munitions sur un sol étranger, et occasionné ainsi une effrayante exportation de numéraire. On dira sans doute que ce n'eût été qu'une avance pour assurer durant un an le service et le maintien du bon ordre, qu'on eût pu frapper à cette époque des contributions régulières sur l'Espagne pour se faire

indemniser. Rien n'est plus absurde ; ceux qui connaissent la difficulté que le gouvernement espagnol éprouve depuis des siècles à asseoir un système raisonnable d'impositions, diront avec nous qu'il eût été impossible au roi Joseph d'opérer, sur une nation épuisée, ce que Charles III ne réussit point à exécuter à l'époque glorieuse de son règne, qui fut l'âge d'or de la malheureuse Espagne.

A ces motifs déjà bien suffisants, il faut ajouter que cette guerre était assez impopulaire en France pour ne pas la rendre odieuse par d'énormes sacrifices. D'ailleurs le manque de rivières navigables, de moyens de transport, de bonnes routes, rendait plus que problématique la possibilité matérielle de faire mouvoir des magasins aussi considérables dans un pays soulevé. Je crus donc convenable de m'en tenir au mode que nous avions suivi jusque là avec tant de succès. Il donna lieu à de graves excès ; mais ce fut la faute des chefs qui les tolérèrent.

Si nous avions réussi, nous eussions indemnisé la masse de la nation de ses pertes par la vente des immenses biens du clergé, ce qui eût mis l'église dans une plus grande dépendance du trône, procuré une répartition plus juste des biens de ce monde, et fait oublier les malheurs de la guerre par un heureux triomphe de l'intérêt public et particulier sur l'intérêt d'un clergé ambitieux et exclusif.

Plan pour enfoncer leur centre et tourner leur gauche.

Décidé donc à faire la guerre d'invasion en m'abandonnant aux mêmes combinaisons qui nous avaient si bien réussi dans les campagnes précédentes, je me disposai à porter aux Espagnols des coups terribles avec notre impétuosité accoutumée.

Mon plan de campagne se trouvait naturellement tracé par la position défectueuse des armées ennemies. Leur centre, trop faible pour m'opposer une résistance sérieuse, devait être infailliblement culbuté. Dès lors les deux masses de droite et de gauche, sans liaison entre elles et dépassées par les progrès de mon corps de bataille, se seraient trouvées dans une situation critique. L'armée de Blacke surtout, aventurée au delà de Bilbao, pouvait être entièrement coupée et acculée à la mer. Malheureusement le vieux Lefebvre, emporté par une ardeur de jeune homme, n'avait pas même attendu mon arrivée à l'armée pour attaquer Blacke, au lieu de chercher à le retenir en avant de Bilbao. Le 31 octobre, Blacke avait été chassé de cette ville, qui fut occupée par nos troupes. Le 7 novembre, Lefebvre l'attaqua de nouveau à Guenès, et l'obligea à battre en retraite sur Espinosa.

D'un autre côté, les événements de Baylen m'avaient donné une plus haute idée de la résistance que les troupes espagnoles pourraient nous opposer en ligne, et comme la route de Bayonne était ma seule communication, je ne voulais pas m'enfoncer trop au delà de l'Èbre, avant d'avoir assuré cette route contre les entreprises de Blacke. J'avais envoyé à cet effet le corps de Victor pour renforcer Lefebvre, avec la mission de pousser l'armée de Galice aussitôt que Soult et ma garde seraient en mesure d'enfoncer le centre. Les deux corps de ma droite ne s'acquittèrent que trop vivement de cette tâche.

Affaire de Burgos.

Ignorant leurs succès prématurés, je ne désespérais pas encore de tourner Blacke. Le 10 novembre, Soult se porta sur Burgos. L'armée d'Estramadure fut rompue du premier choc par la division du général

Mouton et la cavalerie qui la déborda. Elle perdit 12 drapeaux, 25 canons et 3 mille prisonniers. Le reste se dispersa.

Maître de Burgos, où j'établis mon quartier-général, je me hâtai de diriger Soult sur Reynosa, dans l'espérance d'y prévenir l'armée de Galice, tandis que trois divisions de cavalerie furent lancées sur Medina de Riosecco pour couper de Zamora les Anglais qu'on disait se rassembler vers Valladolid.

Blacke est entièrement défait à Espinosa.

Blacke s'était dirigé à Espinosa de los Monteros, sur la route directe de l'Èbre à Sant-Ander ; il se flattait de couvrir quelque temps la grande route qui conduit de Burgos à ce port de mer, route qui passe à Reynosa, où l'armée espagnole avait rassemblé le gros de son matériel. Renforcé par le corps de La Romana, revenu du Danemarck, Blacke s'établit devant Espinosa, ayant derrière lui un ravin où coule la Trueba. Ce terrain coupé devait rendre l'attaque difficile, mais la défaite désastreuse. Arrivé en présence le 10, Victor fait attaquer sans balancer. Nos troupes n'avaient pu traîner d'artillerie dans ces montagnes; Blacke en avait quelques pièces venues de Sant-Ander. Malgré cet avantage, le corps de La Romana, placé sur un plateau avancé, fut culbuté par la division Pactod, et précipité dans les ravins, où il fut en partie détruit. La nuit mit fin à ce premier combat ; le lendemain Victor or donna une nouvelle attaque. L'ennemi s'était placé dans un coude de la Trueba, au sud d'Espinosa, ayant cette petite ville derrière sa gauche ; position absurde, où le moindre échec devait être désastreux : c'était la répétition de la bévue de Friedland, avec la différence qu'on n'avait pas affaire à des Russes, et que le désordre n'en serait que plus complet.

Trompé par l'attaque de la veille, Blacke se persuade que nous voulons attaquer sa droite, et y assemble l'élite de ses forces. Victor, au contraire, lance contre sa gauche le général Maison qui la culbute, et se jette pêle-mêle avec elle sur le pont de Reynosa, le seul que possédât l'ennemi. Les Espagnols du centre et de la droite, formés en masse carrée, se précipitent dans la Trueba, où la plus horrible confusion se met parmi eux. Une partie s'enfuit sur la route de Sant-Ander ; les autres prennent celle de Vilarcayo, et tombent entre les mains de la division Sébastiani, qui marchait dans cette direction. Le gros s'enfuit sur Reynosa.

Cette défaite coûta à Blacke près de 10 mille tués, blessés ou prisonniers. Si le mouvement que le général Maison fit contre la gauche avait pu s'exécuter contre la droite, c'en était fait de toute l'armée espagnole, qui, rejetée sur Sant-Ander, eût été forcée de mettre bas les armes.

Blacke dépassa Reynosa dans la matinée du 12, et La Romana, qui y trouva les débris de l'armée dans l'état le plus déplorable, fut forcé de se jeter, par les hautes montagnes des sources de l'Èbre, dans le royaume de Léon, pour y refaire ses troupes exténuées. Il y ramena à peine 15 mille hommes. Un jour de retard dans l'attaque de Victor, et cette armée eût cessé d'exister.

Soult, au lieu de la poursuivre dans un pays horrible, suivit la chaussée de Reynosa sur Sant-Ander, balaya cette belle province, où il ramassa encore bon nombre de prisonniers, et en remit ensuite la garde à la division Bonnet, pour se rabattre sur Léon.

Castanos et Palafox battus à Tudela.

Il restait encore à nous débarrasser des armées de Castanos et de Palafox, qui s'étaient réunies à Tudela. Je renforçai Ney

de la division Dessolles, et lui ordonnai de marcher d'Aranda par Soria sur Agreda, pour tourner ces armées. Lannes partit en même temps de mon quartier-général pour aller se mettre à la tête du corps de Moncey vers Logrono, et les attaquer de front. Le 22, Ney arriva à Soria. Lannes avait passé l'Èbre la veille au pont de Lodosa, et se dirigeait par Calahora sur Tudela. Le 23 au matin, il arriva en présence de la ligne ennemie. Cette armée, composée des vainqueurs de Baylen, des défenseurs de Valence et de Saragosse, était l'espoir de la Castille: elle se trouvait en bataille sur une ligne d'environ deux lieues : Palafox, avec les Arragonais, tenait la droite; les Valenciens et les Castillans au centre; Castanos formait la gauche près de Cascante; le tout comptait 45 mille combattants. Lannes n'en avait pas plus de la moitié; à peine eut-il reconnu le 23 au matin la grande extension de l'ennemi et formé sa petite armée, qu'il lance la division Maurice Mathieu sur le centre, et celle de Lagrange sur la gauche. Soixante pièces de canon protégent ces attaques. La ligne espagnole est enfoncée; la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes pénètre dans la trouée, et se rabat impétueusement sur l'infanterie de l'aile droite, comme si ce général eût été animé par le désir de se venger de l'affront essuyé devant Saragosse : les Arragonais, pris en flanc et à revers, lâchent pied et s'enfuient. Les orgueilleux vainqueurs de Baylen ne tiennent pas mieux contre Lagrange; assaillis de front et débordés par Maurice Mathieu, ils se jettent sur la route de Tarragone : Palafox avait pris celle de Saragosse. Trente pièces de canon, 3 mille prisonniers et autant d'ennemis hors de combat, furent les fruits de cette victoire.

Je me promettais de plus grands résultats: bien que le mouvement de Ney fût un peu trop étendu pour être dérobé aux Espagnols, j'espérais que l'orgueil castillan les déterminerait à recevoir la bataille, et qu'une fois aux prises avec Lannes, Ney arriverait à temps derrière eux pour les détruire. Lannes fit comme Victor à Espinosa; il attaqua un jour trop tôt. S'il eût différé, probablement l'ennemi se fût retiré intact, ce qui eût été plus malheureux encore qu'un succès incomplet.

Toutefois, il faut en convenir, Ney ne fit pas tout ce qu'il aurait pu; il marcha un peu lentement. Arrivé le 22 à Soria, il y séjourna pour attendre des nouvelles de l'ennemi et réunir ses troupes. On lui proposa à la hauteur d'Almazan de prendre par cette ville le chemin de Calatayud, point que l'on serait plus sûr d'atteindre avant l'ennemi.

La position de Ney était dans le fait un peu embarrassante; s'il se dirigeait d'Osma par Almazan sur El-Amunia ou Calatayud, il gagnait plus sûrement la route de Valence; mais il s'éloignait trop de Lannes, qui pouvait être battu, sans qu'il y eût moyen de le secourir. Si Ney, au contraire, se dirigeait par Soria sur Agreda, il ne pouvait éviter que l'ennemi gagnât Tarragone et Calatayud directement. Incertain de ce qui se passait, il séjourna à Soria, ce qui donna à l'ennemi le temps de filer.

La malveillance, qui dénature tout, a imputé l'hésitation de Ney à sa jalousie envers son collègue. Il n'est que trop vrai que mes maréchaux ne furent pas toujours exempts de cette malheureuse passion, si funeste à toutes les armées; mais Ney était incapable de la pousser jusqu'au point de compromettre une opération concertée; d'ailleurs la moitié de l'honneur ne lui eût-il pas appartenu, n'était-ce pas lui qui eût recueilli les prisonniers et les trophées?

Ainsi les deux opérations décisives de la campagne, contrariées par des circonstances fortuites et qu'il était impossible de prévoir, m'empêchèrent de détruire du premier coup les deux armées sur lesquelles l'Espagne comptait le plus. La guerre n'eût pas été terminée, sans doute; mais quelle différence n'y aurait-il pas eu dans les événements qui suivirent, si Castanos et Blacke, pris avec tous les cadres de bonnes troupes, eussent laissé le royaume sans autre défense que l'acharnement local d'une populace effrénée?

Combat de Sommo-Sierra.

Rassuré sur mes flancs par la défaite totale des armées espagnoles de gauche et de droite, je pus m'avancer avec sécurité sur Madrid. Le 29, je passai le Douro à Aranda avec le corps de Victor, mes gardes et la cavalerie; le lendemain, j'arrivai au pied du Sommo-Sierra. Les 10 mille Espagnols du corps de réserve défendaient cette position presque inexpugnable, traversée par la grande route de Burgos à Madrid. Resserrée par des rochers abruptes, la position n'est guère abordable que par la chaussée. Notre infanterie attaqua vainement à droite et à gauche; le terrain ne lui permettait pas d'avancer, et le canon ennemi, enfilant la chaussée, rendait toute attaque en colonne étroite et profonde fort meurtrière. Je lançai les braves lanciers polonais de ma garde sur les batteries : le premier escadron souffre du feu et hésite; les autres arrivent au soutien, s'élancent au galop en gravissant la montagne, se précipitent sur les canons, les enlèvent, et se jettent sur l'infanterie espagnole, qui, étonnée de tant de valeur et d'audace, prend en désordre le chemin de Madrid. Ce fait d'armes, l'un des plus éclatants de nos campagnes, couvrit de gloire les Polonais, qui acquirent par là un titre à l'admiration même des plus intrépides.

J'entre à Madrid.

Nous franchîmes le défilé, et le 2 décembre, je m'établis sur les hauteurs qui couronnent Madrid. Je n'avais avec moi que 30 mille hommes; la capitale en avait pour la défense plus de 40 mille armés, et le général Morla, un des plus instruits de l'Espagne, y commandait. A la vérité, la moitié de ces soldats étaient pour la plupart des paysans rassemblés depuis peu de jours, ou des habitants de Madrid même, et je comptais sur l'effet de la consternation que nos succès auraient répandue parmi nos ennemis. Je ne me trompais pas. Malgré les vociférations de cette multitude, quelques coups de canon qui ébréchèrent les vieux murs du Retiro amenèrent la capitulation de Madrid; j'y entrai le 4.

Ney, d'abord dirigé sur Saragosse, dut y être remplacé par Mortier, et laisser en attendant au corps de Moncey le soin d'observer cette place; il reçut l'ordre de venir me joindre à Madrid avec son 6e corps. Je le passai en revue sur les hauteurs de Chanmartin, et je le fis entrer en grande pompe dans Madrid. La superbe tenue et la tournure martiale de ce corps contrastait avec celle des conscrits qui composaient la première armée d'Espagne; elle fit comprendre aux Espagnols qu'on pouvait avoir de l'ambition avec de pareils soldats.

Lefebvre quitta la Byscaye et se dirigea également sur la capitale; Soult poussa sur Léon pour observer La Romana et les Anglais; un nouveau corps, aux ordres de Delaborde, formé des débris de l'armée du Portugal, passa les Pyrénées et se dirigea sur Burgos.

Effet que j'en espère.

J'avais plus d'une fois éprouvé la grande

influence que la chute de la capitale exerce sur la soumission des états; je résolus de profiter de celle de Madrid pour agir puissamment sur l'opinion des Espagnols.

Je n'avais plus rien à ménager envers le clergé; si j'avais pu douter de la grande part qu'il avait eue à la révolution, mon court séjour en Espagne m'en aurait bien donné la preuve. Repoussé par l'église, je ne pouvais plus espérer de m'attacher ses implacables ministres, bien plus portés d'ailleurs au maintien des abus que toute autre classe d'Espagnols. Malgré l'influence que je leur connaissais, je ne pouvais toutefois me persuader qu'il n'existât pas en Espagne un parti nombreux d'hommes assez sages pour seconder les réformes qu'on pourrait faire, particulièrement dans les ordres monastiques. J'essayai de réveiller les désirs patriotiques de ce parti. Je savais fort bien aussi que la classe nombreuse des *juges* et des *scribanos*, ces véritables *oulémas* de la monarchie espagnole, aspiraient à une organisation plus libérale. Ce fut sur cette classe intermédiaire que je fondai mon espoir pour agir sur la masse de la nation, afin de frapper vivement les esprits. Je me fis envoyer une députation des notables de Madrid. Plus de 1200 individus les plus marquants des différentes classes et corporations de la capitale, ayant le corrégidor à leur tête, vinrent me complimenter à mon quartier-général de Chamartin. Jamais assemblée plus solennelle ne s'était présentée devant un vainqueur pour reconnaître sa puissance. Je profitai de cet événement pour proclamer à la face de l'Espagne les intentions qui m'animaient à son égard, et répondis en ces termes :

« J'agrée les sentiments de la ville de « Madrid. Je regrette le mal qu'elle a es- « suyé et je tiens à bonheur particulier « d'avoir pu, dans ces circonstances, la sau- « ver et lui épargner de plus grands maux.

« Je me suis empressé de prendre des « mesures qui tranquillisent toutes les « classes de citoyens, sachant combien « l'incertitude est pénible pour tous les « peuples et pour tous les hommes.

« J'ai conservé les ordres religieux en « restreignant le nombre des moines : il « n'est pas un homme sensé qui ne jugeât « qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui « sont appelés par une vocation qui vient « de Dieu resteront dans leurs couvents; « quant à ceux dont la vocation était peu so- « lide et déterminée par des considérations « mondaines, j'ai assuré leur existence dans « l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du « surplus des biens des couvents, j'ai pourvu « aux besoins des curés, de cette classe la « plus intéressante et la plus utile parmi le « clergé.

« J'ai aboli ce tribunal contre lequel le « siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres « doivent guider les consciences, mais ne « doivent exercer aucune juridiction exté- « rieure et corporelle sur les citoyens.

« J'ai satisfait à ce que je devais à moi et « à ma nation; la part de la vengeance est « faite; elle est tombée sur dix des princi- « paux coupables : le pardon est entier et « absolu pour tous les autres.

« J'ai supprimé des droits usurpés par « les seigneurs, dans le temps des guerres « civiles, où les rois ont trop souvent été « obligés d'abandonner leurs droits pour « acheter leur tranquillité et le repos des « peuples.

« J'ai supprimé les droits féodaux, et « chacun pourra établir des hôtelleries, des « fours, des madragues, des pêcheries, et « donner un libre essor à son industrie, « en observant seulement les lois et les ré- « glements de police. L'égoïsme, la richesse « et la prospérité d'un petit nombre d'hom

« mes nuisaient plus à votre agriculture « que les chaleurs de la canicule.

« Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y « avoir, dans un état, qu'une justice. Tou- « tes les justices particulières avaient été « usurpées, et étaient contraires aux droits « de la nation, je les ai détruites.

« J'ai aussi fait connaître à chacun ce « qu'il pouvait avoir à craindre et ce qu'il « avait à espérer.

« Les armées anglaises, je les chasserai « de la péninsule.

« Saragosse, Valence, Séville, seront « soumises ou par la persuasion, ou par la « force des armes.

« Il n'est aucun obstacle capable de retar- « der longtemps l'exécution de mes volontés.

« Mais ce qui est au dessus de mon « pouvoir, c'est de constituer les Espagnols « en corps de nation sous les ordres du « roi, s'ils continuaient à être imbus des « principes de scission et de haine envers la « France que les partisans des Anglais et « les ennemis du continent ont répandus « au sein de l'Espagne. Je ne puis établir « une nation, un roi et l'indépendance des « Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur « affection et de leur fidélité.

« Les Bourbons ne peuvent plus régner « en Europe : les divisions dans la famille « royale avaient été fomentées par les « Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et « le favori que le duc de l'Infantado, in- « strument de l'Angleterre, comme le prou- « vent les papiers récemment trouvés dans « sa maison, voulait renverser du trône; « c'était la prépondérance de l'Angleterre « qu'on voulait établir en Espagne : projet « insensé, dont le résultat aurait été une « guerre de terre sans fin, et qui aurait « fait couler des flots de sang. Aucune « puissance ne peut exister sur le conti- « nent, influencée par l'Angleterre. S'il en » est qui le désirent, leur désir est insensé, « et produira tôt ou tard leur ruine.

« Il me serait facile, et je serais obligé « de gouverner l'Espagne, en y établissant « autant de vice-rois qu'il y a de provinces. « Cependant, je ne me refuse point à céder « mes droits de conquête au roi, et à l'éta- « blir dans Madrid, lorsque les 30 mille ci- « toyens que renferme cette capitale, eccléi- « siastiques, nobles, négociants, hommes « de loi, auront manifesté leurs sentiments « et leur fidélité, donné l'exemple aux pro- « vinces, éclairé le peuple, et fait connaître « à la nation que son existence et son bon- « heur dépendent d'un roi et d'une consti- « tution libérale, favorable aux peuples et « contraire seulement à l'égoïsme et aux « passions orgueilleuses des grands.

« Si tels sont les sentiments des habitants « de la ville de Madrid, que ses 30 mille ci- « toyens se rassemblent dans les églises; « qu'ils prêtent devant le Saint-Sacrement « un serment qui sorte non seulement de « la bouche, mais du cœur, et qui soit sans « restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, « amour et fidélité au roi; que les prêtres « au confessionnal et dans la chaire, les « négociants dans leurs correspondances, « les hommes de loi dans leurs écrits et « leurs discours, inculquent ces sentiments « au peuple; alors je me dessaisirai du droit « de conquête, je placerai le roi sur le « trône, et je me ferai une douce tâche de « me conduire envers les Espagnols en ami « fidèle. La génération présente pourra va- « rier dans ses opinions : trop de passions « ont été mises en jeu; mais vos neveux « me béniront comme votre régénérateur; « ils placeront au nombre des jours mé- « morables ceux où j'ai paru parmi vous; « et de ces jours datera la prospérité de « l'Espagne. »

Ces paroles, promulguées dans toute l'Es-

pagne et accompagnées par des proclamations et des décrets qui réduisaient les deux tiers des ordres monastiques, ne firent qu'irriter la résistance du clergé, et ne me donnèrent pas un partisan de plus, quelque sages qu'elles fussent.

Les grands, menacés de perdre leurs droits féodaux et leurs juridictions seigneuriales, ne furent que plus acharnés à me combattre; enfin les *scribanos*, peu satisfaits de la destruction d'un ordre de choses qui multipliait les procès, ne crurent pas devoir renoncer, pour des espérances vagues qu'ils n'appréciaient point, à la vengeance que leur inspirait l'honneur national outragé. La postérité, plus désintéressée et plus impartiale, conviendra toutefois que les vues manifestées dans ces promulgations étaient les seules qui pussent sauver l'Espagne du gouffre où ces malheureux événements l'avaient précipitée : elle regrettera peut-être un jour d'avoir méconnu ces vérités. Mais le gros de la nation, incapable d'entendre un tel langage et docile aux impulsions qu'on lui imprimait, les repoussa avec indignation. Dix ans après, elle accueillit avec enthousiasme, puis condamna au dernier supplice et traîna sur la claie les Espagnols qui osèrent marcher sur mes traces et proclamer ces salutaires réformes. Il y a temps pour tout.

Les Anglais sortis du Portugal poussent Soult sur Sahagun.

Pendant que toutes ces choses se passaient, l'armée anglaise n'avait pas bougé. Ses opérations avaient été combinées avec beaucoup de légèreté; on en a jeté la faute sur lord Castelreagh, qui dirigeait le département de la guerre et n'y entendait rien. Moore était un officier très-distingué, et cependant il fit beaucoup de fautes; il déboucha du Portugal par Salamanque, et envoya son matériel par Badajoz, comme s'il n'eût pas pu suivre par Almeida.

Le général Baird devait venir le joindre avec un corps qui débarquerait à la Corogne; il essuya douze jours de retard, parce que la junte n'avait point autorisé son entrée dans une place que les généraux espagnols n'avaient point envie de lui livrer. Enfin il débarqua le 28 novembre, et se dirigea sur Astorga, au moment où j'entrais à Madrid. Moore, forcé d'attendre à Salamanque son matériel et la moitié de son armée, se décida enfin à marcher sur Valladolid. La nouvelle des sanglants échecs essuyés par ses alliés le décida un peu légèrement à la retraite; mais, instruit que les Espagnols annonçaient l'intention de redoubler d'efforts pour défendre Madrid, il se laissa entraîner à marcher de nouveau sur Valladolid. Par une bizarrerie bien singulière, au milieu d'une population amie, Moore n'apprit la reddition de Madrid que le 14. par une de nos dépêches interceptée, qui l'informait en même temps de la position aventurée de Soult sur le Carion. Les Espagnols lui avaient caché cet événement, soit par orgueil national, soit par mécontentement. La voix publique accusait le général anglais d'irrésolution et de lenteur : il crut devoir la calmer, en formant le projet d'enlever le corps de Soult. Il partit de Toro le 22, à la tête de 30 mille Anglais, pour se diriger sur Sahagun. La Romana, avec les Espagnols, devait pousser de Léon au nord de Saldana pour tomber sur la droite de Soult, que les Anglais se proposaient de tourner par sa gauche, en passant le Carion. Pour assurer le succès de ce projet, il aurait fallu que les Anglais prissent la route de Palencia sur Herrera; mais ils craignirent de trop s'éloigner de leur ligne de retraite, et préférèrent marcher directement à Sahagun.

Je marche contre eux.

Informé de cette marche des Anglais, je prends sur-le-champ la résolution d'opérer moi-même sur leurs derrières, afin de les couper du Portugal et des ports de la Galice. Pour la sûreté de Madrid, j'établis sur le Tage les corps de Lefebvre et de Victor, le premier à Talavera, et le second à Tolède; une partie de ma cavalerie demeura aussi à Madrid. Moi-même avec mes gardes, le corps de Ney, la division Dessolles et le reste de la cavalerie, je quittai la capitale le 22 et marchai sur Tordesillas, où je passai le Duero le 25. Cette direction était bonne : celle de Toro eût peut-être mieux valu. Ney, cédant à de bons conseils, fut sur le point de prendre d'Arevallo le chemin direct de cette ville; peut-être eussions-nous prévenu les Anglais à Benavente. C'était le point décisif des deux lignes de retraite sur la Corogne et le Portugal. Mon ordre précis d'aller à Tordesillas le détourna. Ce n'était rien, si de là nous eussions marché droit à Benavente; mais la crainte que Soult ne fût engagé seul avec les Anglais me fit donner un peu trop à droite sur Medina de Riosecco, où j'arrivai le 27 décembre. Le général Laborde, qui venait d'arriver en Castille avec l'ancien corps de Junot, reçut l'ordre de me joindre par Valladolid; Soult l'avait déjà appelé sur le Carion.

Moore se retire sur la Corogne, et La Romana sur Orense.

Les jours suivants, j'allais continuer ma marche et prendre à revers les Anglais. Moore était trop prudent pour donner dans le piége. Au bruit de l'approche d'une force considérable qui s'avancait de Madrid sur Léon, il renonça à ses projets contre Soult; et le 24, au lieu de se porter de Sahagun à Carion, il rétrograda sur Benavente, où il prit position le 26, derrière l'Esla, à l'embranchement des routes de Salamanque, de Madrid, de Léon et de celles qui conduisent en Galice.

La vigilance du général anglais ayant déjoué mes projets, il ne me restait plus qu'à profiter de ma supériorité en nombre pour pousser vivement les ennemis, dont Soult cherchait encore à déborder la gauche, en se dirigeant par Léon sur Astorga. Ce mouvement compléta la séparation du corps de La Romana, qui reprit de son côté le chemin d'Orense. Le 2, Moore quitta Benavente, et précipita sa retraite par Astorga et Lugo sur la Corogne : une brigade seulement prit le chemin d'Orense. Je ne suivis que jusqu'à Astorga; car j'estimai inutile de fatiguer toutes les troupes que j'avais avec moi, en les portant au fond de la Galice, et le corps de Soult suffisait pour poursuivre l'armée anglaise, déjà ébranlée et affaiblie. Cependant, à tout événement, j'ordonnai encore à Ney de suivre Soult de près, pour être à portée de le soutenir. Avec le reste de mes troupes, je repris le chemin de Valladolid.

Affaires de la Corogne. Les Anglais se rembarquent.

Les Anglais continuèrent avec célérité leur retraite jusqu'à la Corogne, où ils comptaient se rembarquer. Leur flotte était à Vigo : il ne fallait qu'un vent contraire pour les mettre dans le plus grand embarras. Heureusement pour eux, la route de la Corogne traverse d'Astorga à Lugo un défilé de 30 lieues, formé par de très-hautes montagnes. Une faible arrière-garde suffisait pour défendre la chaussée, et il y avait presque impossibilité de manœuvrer sur les deux côtés. Cela empêcha Soult d'entamer l'ennemi; et Ney, encombré derrière lui dans le défilé, n'y pouvait rien. C'était d'autant plus malheureux, que l'ar-

mée anglaise, n'ayant rien préparé sur cette ligne, manquait de tout et se trouvait dans un état affreux, par les marches forcées qu'elle exécutait, on ne sait trop pourquoi. Ils coupèrent les jarrets à leurs chevaux de cavalerie et de train, et abandonnèrent 3 à 4 mille traînards ou moribonds, sans que jamais leur ligne d'opérations eût été menacée. Quoi qu'on en ait dit, cette retraite de Moore ne fut pas autre chose qu'une fuite. On ne conçoit pas pourquoi les Anglais ne voulurent pas défendre la Corogne. Ce n'est pas un Gibraltar; mais contre un ennemi qui n'a que des pièces légères, on pouvait y résister; l'honneur l'exigeait, et n'avait-on pas toujours la mer libre pour ravitailler la place et s'en aller? Je n'ai jamais rien compris à cette fugue, dont les Anglais se sont bien lavés, mais qui ne le cède à aucune autre de ce genre.

Arrivée enfin près de la Corogne, l'armée anglaise, pour donner le temps d'achever les préparatifs de son embarquement, se mit en bataille en avant de la ville; ce qui nous donna le loisir de la rejoindre. Soult l'attaqua le 16 janvier : il avait 20 mille hommes, les Anglais en avaient autant. La bataille fut vive et indécise : le général Moore y perdit la vie, et les généraux Baird et Paget un bras. Les troupes britanniques déployèrent une grande fermeté qui contrastait avec le désordre et la précipitation de leur retraite, dont tout l'embarras provint du défaut de vivres; leçon importante, qui prouve les difficultés de faire la guerre dans un pays désorganisé où il est impossible de vivre par réquisition. Cependant les Anglais conservèrent leur principale position; et, dans la nuit qui suivit le combat, ils se rembarquèrent. Les Espagnols, découragés et peu nombreux, ne songèrent même pas à défendre les places de la Galice. La Corogne capitula le 20, et quelques jours après l'importante place du Ferrol se rendit à Soult sans coup férir. La prise de cette place mit aussi entre nos mains sept vaisseaux de ligne et trois frégates, outre un bon nombre de vaisseaux en réparation. La Romana d'abord retiré vers Orense, regagna ensuite les Asturies.

Lefebvre bat Galuzzo sur le Tage.

La nouvelle de mon départ de Madrid pour courir après les Anglais avait ranimé le courage des débris de l'armée d'Andalousie, rassemblés à Cuença sous les ordres du duc de l'Infantado, et de l'armée du centre ramenée derrière le Tage par le général Galuzzo. Le quatrième corps, sous le maréchal Lefebvre, se mit en devoir de refouler celui-ci. Après avoir surpris le passage du Tage à Almaraz, il culbuta sur Merida l'ennemi épars en plusieurs divisions et occupant une ligne immense. Le général Galuzzo fut forcé de rassembler ses débris derrière la Guadiana.

Victor bat l'Infantado à Uclès.

Le duc de l'Infantado, croyant trouver Madrid au dépourvu, s'avança à la fin de décembre de Cuença sur cette capitale. Le duc de Bellune, cantonné autour de Tolède, instruit de son approche, lui épargna la moitié du chemin. La rencontre eut lieu le 15 janvier à Uclès; la division Vilatte fond sur l'ennemi, aussitôt qu'elle arrive en présence; celle du général Ruffin, égarée dans sa route, débouche par un bonheur inespéré derrière Uclès, et tombe ainsi à l'improviste au dos de l'ennemi. La déroute est complète, surtout parmi les troupes de nouvelle levée qui formaient le gros de cette armée. Huit à dix mille prisonniers, trente pièces de canon, sont les trophées de ce facile triomphe. Malheureusement la division

Bibliothèque Nationale

des dragons de Latour-Maubourg, qui suivait le premier corps, ne put pas arriver à temps pour prendre part au combat; sans cela il ne se fût pas échappé un bataillon de l'armée de l'infantado. Victor, après avoir poussé l'ennemi sur Cuença et exploré cette province, se rabattit sur Madridegos et Consuegra.

Opérations en Catalogne.

Les affaires en Catalogne prenaient une tournure non moins brillante en apparence, mais bien plus sinistre dans le fond. Cette province, dont les habitants s'étaient immortalisés par la résistance qu'ils opposèrent à Philippe v en 1709, est la plus guerrière de l'Espagne. Ses montagnes escarpées y offrent des difficultés inouïes pour les opérations et pour les vivres; car elle produit peu de grains, et ses bestiaux étaient emmenés par les habitants dans les montagnes. Ajoutez à cela que plusieurs villes se trouvent dans des sites très-forts de leur nature, et que l'art a accumulé en outre la majeure partie de ses ressources sur ce point. La population des frontières, adonnée à la contrebande ou au métier de muletier, est très-propre à la guerre. La nouvelle des succès de Baylen, enflée selon l'habitude des Espagnols, avait électrisé la Catalogne entière. Elle courut aux armes. Duhesme, qui commandait à Barcelonne, sentit la nécessité de s'ouvrir une communication directe par Gironne, et en fit l'investissement.

Après deux attaques, exécutées avec plus de courage que d'habileté, il fut renforcé par la division Reille, et commença à vouloir procéder plus régulièrement; mais il se laissa surprendre le 10 août 1808 par le général Caldaguès, qui ravitailla la place et le décida à la retraite. Reille regagna Figuières avec 4 mille hommes; Duhesme eut beaucoup de peine à atteindre Barcelonne avec 7 mille; il y fut bientôt investi.

St-Cyr y prend le commandement.

J'ordonnai à St-Cyr d'aller prendre le commandement sur cette frontière, où se rassemblaient trois nouvelles divisions, formant environ 20 mille hommes. Je lui recommandai d'effectuer le plus tôt possible sa jonction avec Duhesme; mais Berthier, à qui il fallait tout dicter, ne prit aucune précaution administrative pour pourvoir ce corps de ce qui lui était nécessaire. Il était composé de la division italienne de Pino, de la division française de Souham, de Toscans, de Napolitains, de Valaisans, etc.

Exaltation et préparatifs des Catalans.

La retraite de Duhesme enflamma les têtes ardentes des Catalans; la junte suprême y envoya les troupes de Minorque et des renforts tirés de Valence et de Grenade, sous le général suisse Reding. Les ports de Tarragone, de Tortose, de Palamos et de Roses donnaient toutes les facilités pour rendre cette province inexpugnable. On y forma 40 bataillons de miquelets; et on estime jusqu'à 70 mille hommes tout ce qui s'arma pour la défense commune; sans compter une multitude de paysans et même de femmes, qui, animées d'une sainte ardeur, prirent souvent les armes pour défendre leurs remparts. Le général Vivès prit le commandement de la province; et l'escadre anglaise de Collingwood croisait dans ces parages, afin de le seconder.

St-Cyr reprend Roses.

Pour secourir Barcelonne, la première chose était d'y amener des vivres, et il fallait prendre Gironne et Hostalrich, seuls points par lesquels on peut y en conduire. La tâche semblait impossible devant tant de

difficultés. Cependant St-Cyr, jugeant qu'il y aurait de la témérité à s'engager vers Barcelonne en laissant Roses au pouvoir des Anglais et des insurgés, qui pourraient à volonté intercepter la communication avec notre frontière, se décida à faire le siége de cette place. Je lui dois la justice de dire qu'il la prit malgré mes ordres; et il fit bien. Les Anglais, sous Cochrane, s'efforcèrent vainement de la soutenir, et l'armée espagnole de la délivrer. La garnison, abandonnée par l'escadre de ses alliés, dut capituler le 6 décembre, au nombre de 3 mille hommes.

Il marche au secours de Barcelonne.

St-Cyr, cédant alors à mes vives instances, s'avança au secours de Barcelonne.

La commission était épineuse. Le marquis de Luzan, retiré d'Arragon et de Cerdagne, assemblait sous Gironne un corps de 10 à 12 mille hommes. Il fallait le laisser derrière soi; et si on le combattait avec quelque succès, on ne pouvait le poursuivre sur la haute Fluvia, sans dévier du but. Le marquis de Vivès commandait 25 à 30 mille hommes autour de Barcelonne, qu'il investissait de près. Les places de Gironne et d'Hostalrich interceptant l'unique chaussée, ne permettaient de traîner ni canons, ni caissons de munitions. On pouvait se trouver sur le Bezos entouré par 25 mille hommes de bonnes troupes et une multitude de milices et de miquelets, sans avoir les moyens de soutenir deux combats. Parti de l'Abispal par Valdreras, St-Cyr réussit à tourner Hostalrich et à franchir le passage important de Tordera et le défilé de san Celoni, où la moitié seulement de l'armée de Vivès eût pu lui opposer une barrière d'airain.

Affaire de Cardedeu.

Arrivé le 16 décembre sur le plateau entre Llinas et Cardedeu, St-Cyr y rencontra enfin Vivès, formé pour barrer le passage. Il se jeta impétueusement sur lui, mit ses troupes en déroute complète, enleva tout son canon sans en avoir lui-même une pièce, et entra ainsi triomphant dans Barcelonne. Cette entreprise, conduite avec une rare précision, fit honneur à St-Cyr.

Victoire de Molins.

Ce général jugea qu'il fallait profiter sans délai de la victoire et anéantir les corps réguliers de l'armée ennemie, ralliée derrière le Llobregat, pour couvrir Tarragone. Il attaqua Vivès le 21 décembre, écrasa sa droite et la culbuta sur la gauche. Tout prit la fuite en jetant armes et bagages. Si l'ennemi débordé et tourné eût tenu, c'eût été fait de lui. On ne put faire que 1200 prisonniers; mais il perdit 50 pièces de canon. Dans la rigueur des principes stratégiques, il eût été plus avantageux d'attaquer la gauche des Espagnols; on les eût rejetés sur la mer et sur les marais de Gava. A la vérité, ils avaient cumulé leur artillerie et leurs meilleures troupes sur cette aile gauche, pour défendre le pont de Molins del Rey. Mais était-il impossible de déboucher par Palleja sur Mascaro? et si on y parvenait, y aurait-il eu un Espagnol pour porter à Tarragone la nouvelle de la destruction de cette armée? La difficulté des lieux, si elle était insurmontable, était le seul motif de préférer l'attaque par la droite. Je sais fort bien que la stratégie a eu peu d'influence contre les insurgés espagnols; mais quand il s'agit d'un corps considérable de troupes régulières, et qu'on peut agir de manière à le jeter à la mer, c'est toujours le but qu'on doit se proposer.

Victoires de Capellados et de Walsch.

Loin de se laisser abattre par ces revers,

la junte de Catalogne, établie à Tarragone, fit jeter Vivès en prison, et le remplaça par Reding, officier plein de valeur et d'énergie.

En proie à toutes les privations, St-Cyr se maintint avec ténacité jusqu'au mois de février, entre Barcelonne et Tarragone. A cette époque, Saragosse était vivement pressée par Lannes. Reding, ayant reçu des renforts de tous côtés, crut le moment venu de reprendre l'offensive, dans l'espoir, s'il réussissait à chasser St-Cyr de la Catalogne, de pouvoir ainsi voler au secours de cette importante capitale de l'Arragon. Reding aurait eu beau jeu, s'il avait entendu la stratégie aussi bien que le combat. Il lui suffisait du plus petit succès sur le flanc droit de St-Cyr pour anéantir tout son corps : mais il crut que sa supériorité lui permettait d'envelopper nos troupes. Il forma quatre colonnes, à plusieurs lieues l'une de l'autre. Lui-même, avec l'élite de ses forces, prit à droite la route directe sur Vendrel : sa gauche, sous Wimpfen, devait descendre de Lacuna et d'Igualda sur Villa-Franca. C'était une double faute : il fallait laisser à St-Cyr la faculté de s'enfourner sur Vendrel et Tarragone, tandis que Reding filerait avec 30 mille hommes sur Capellados et Martorel, pour déborder notre droite et nous couper de Barcelonne. St-Cyr prit le parti le plus sage qu'on puisse adopter en pareille occurrence : il se serra sur le centre le 16 février à Lacuna, culbuta celui de son adversaire à Capellados, et le rejeta sur Cervera et Manresa.

Pour achever sa tâche, St-Cyr se rabattit de droite à gauche (d'Igualda sur San-Magi), afin de répéter sur l'aile droite ennemie ce qu'il venait de faire au centre. Souham devait y concourir en venant opérer sa jonction à Villa-Rodona ; mais la difficulté de faire parvenir les ordres empêcha d'obtenir de ce mouvement le résultat désiré. Toutefois la jonction s'effectua ; et le corps français s'empara de la ville de Walsch. Reding, par un mouvement inverse, tâchait de nouveau de se lier par Monblanch aux troupes de Wimpfen vers Igualda. Il se trouva ainsi coupé de la division qu'il avait laissée en avant de Tarragone, et résolut de passer sur le corps de nos troupes pour rétablir sa communication avec elle. St-Cyr marcha à lui : la rencontre eut lieu le 25 février près d'Alcover. La défaite de l'ennemi fut complète : Reding, blessé lui-même, regagna Tarragone, après avoir eu plus de 3500 hommes hors de combat.

La poignée de braves qui venaient d'obtenir ces brillants succès n'en était pas moins en proie à la misère et aux maladies qu'elle engendre. L'ennemi réparait ses pertes par l'animosité toujours croissante de la population.

Second siége de Saragosse.

Un succès bien autrement disputé avait couronné nos armes dans l'Arragon : la nouvelle Numance, à moitié enterrée sous ses ruines, avait capitulé.

On se rappelle qu'après la bataille de Tudela, Palafox s'était retiré à Saragosse avec 30 mille hommes. Une multitude de paysans s'y étaient réfugiés devant nos colonnes. Une ancienne tradition faisait de cette cité l'objet d'une vénération particulière : elle était le sanctuaire de la Vierge du Pilar, le palladium de la liberté espagnole, et tous étaient résolus de mourir ou de la sauver. Prêtres, moines, habitants, paysans, aussi bien que les militaires, étaient enflammés d'un enthousiasme inconcevable. Jamais autant de passions diverses n'avaient été soulevées pour un même but. L'orgueil, le patriotisme, le fanatisme, l'honneur national et militaire, tous les mobiles les plus puis-

sants étaient en jeu, pour rendre la défense désespérée.

Le maréchal Moncey avait remis à Junot le commandement du troisième corps, qui le premier avait commencé l'investissement de Saragosse. Mortier vint s'y joindre avec le cinquième corps, après que Ney eut reçu l'ordre de se diriger sur Madrid. Le maréchal Lannes fut chargé de commander cette armée et de procéder au siége; le général Lacoste, mon aide-de-camp, et le colonel Rogniat en dirigeaient le génie; le général Dedon commandait l'artillerie.

Située dans une plaine des plus fertiles, peuplée de 60 mille habitants, Saragosse est bâtie partie en briques et partie en granit: elle n'est point fortifiée, mais ceinte d'un mur épais. Depuis le premier siége, on avait renforcé ce mur aux points faibles, élevé des parapets, construit des traverses pour défendre toutes les rues; en sorte que, ce mur forcé, on retrouvait à chaque rue, pour ainsi dire, une nouvelle enceinte. Cent quatre-vingts pièces de canon y étaient bien distribuées. Depuis le premier siége, le général anglais Doile s'était rendu à Saragosse, avait levé un corps, et envoyé un grand nombre de fusils et de munitions anglaises pour armer les Arragonais. La construction solide des maisons et le manque de bois dans cette contrée rendent inutiles les moyens incendiaires. Il fallait donc se résoudre à les écraser de bombes, ou à les attaquer par la mine, si l'assaut donné à la première enveloppe ne décidait pas la place à capituler. On se servit à la fin des deux moyens. Une quantité de maisons furent attaquées et défendues, comme les bastions le sont dans les places de guerre. Des bâtiments, dont une partie avait sauté par l'effet des mines, trouvaient encore des défenseurs acharnés pour en disputer les fragments restés debout. Ce serait au pinceau d'Homère, bien plus qu'à de froids commentaires, qu'il appartiendrait de retracer les scènes héroïques de ce siége, où l'art et le courage bien dirigés triomphèrent de tout ce que le désespoir peut donner de force. On se disputa des étages, des chambres, des caves, des terrasses, comme des demi-lunes, des chemins couverts et des contrescarpes. La garnison se multipliait: chaque point d'attaque était soutenu par les paysans et les citoyens armés, qui se réunissaient au son du tocsin dans les différents quartiers pour servir de réserve. Quand un poste isolé ne s'était pas défendu au gré de la multitude, le malheureux officier qui y commandait était fusillé ou massacré.

Au bout de deux mois, l'enceinte de la ville avait été forcée en plusieurs endroits; le quart des maisons avait été conquis, l'épée ou la mèche à la main. Une épidémie horrible ravageait la population, entassée dans des caveaux. 15 mille soldats et 30 mille habitants avaient péri par le feu, par la peste ou par le faim, quand la place capitula, et n'offrit à nos braves, saisis d'admiration et d'horreur, que l'aspect d'un vaste charnier.

Palafox, malade lui-même, avait remis le commandement à un Français émigré qui s'était distingué (St-Marc), mais qui se débarrassa bientôt de cette lourde responsabilité sur une junte de défense. Ce fut elle qui, cédant aux clameurs de la majorité, consentit à capituler, malgré les fanatiques qui voulaient encore prolonger la défense. Mon aide-de-camp Lacoste avait dirigé le siége jusqu'au moment où il y fut tué: Dedon l'avait suppléé. Lannes s'y était illustré à son ordinaire, de même que Mortier, Suchet et l'intrépide Gazan. Notre perte n'avait pas excédé 5 mille hommes. Mânes de tant de braves, gémissez! La providence vous avait fait naître amis et alliés, et vous vous égorgiez par une erreur déplorable.

J'envoie Soult en Portugal.

J'espérais que l'Angleterre, dégoûtée par la catastrophe de Moore, renoncerait à faire de nouveaux efforts dans la péninsule ; et la première idée qui me vint fut de venger Junot, en plantant de nouveau mes aigles sur les tours de Lisbonne.

L'armée portugaise, moitié licenciée, moitié envoyée en France, ne me paraissait pas en état de nous en disputer l'entrée. Le retour de nos troupes victorieuses annonçant une supériorité qu'aucune force ne pouvait nous contester, tout portait à croire que nos partisans oseraient se déclarer hautement. Bien qu'ils ne fussent pas en majorité, ils comptaient dans leurs rangs des hommes qui jouissaient de l'estime publique.

Le peu de part que les Portugais avaient eu le temps de prendre à la défaite de Junot me faisait illusion sur la situation intérieure du pays, où l'exaspération s'était portée dès lors au plus haut degré. L'armée anglaise, à laquelle j'attribuais seule la perte du Portugal, avait disparu à la Corogne, et je me flattais de réussir mieux que la première fois.

Mes calculs se trouvèrent en défaut, parce que mes ennemis déployèrent bien plus de ressources que je ne leur en supposais. Le prince régent de Portugal avait renchéri sur Barrère et le comité de salut public dans les mesures prescrites pour rendre la défense nationale : il avait ordonné, par un arrêt du 11 décembre 1808, la levée en masse de 18 à 60 ans. Tout individu refusant de marcher serait fusillé ; les villages qui ne feraient pas à l'ennemi toute la résistance possible seraient brûlés. Le code de 1793 n'offrit rien de pareil.

Beresfort, nommé maréchal portugais, fut chargé du commandement général. Il organisa vingt-quatre régiments à la solde anglaise : les officiers supérieurs jusqu'au grade de capitaine en étaient Anglais. D'autres régiments, entièrement portugais, s'organisaient en même temps. Les milices régulières, instituées depuis un demi-siècle à l'instar de celles d'Espagne et de Suisse, les arrière-bans connus sous le nom d'*ordonanzas*, tous sont requis et mis sur pied. Une régence composée du patriarche de Lisbonne et des marquis de Las Minas et de Monteyre Mor fut investie de pouvoirs illimités, et cependant subordonnée au général anglais, véritable dictateur de la monarchie.

Outre cela, le général Craddock, resté gouverneur anglais à Lisbonne au départ de Moore, y avait reçu des renforts, au nombre desquels se trouvait la division de Mackensie. Celle-ci avait cherché à s'introduire à Cadix, sous le prétexte charitable de la défendre contre nos troupes qui ne la menaçaient point encore : mais les Espagnols ne furent pas dupes de cet empressement, et Mackensie, refusé avec raison dans une place d'où il eût été aussi impossible de le chasser que de Gibraltar, était revenu mouiller dans le Tage.

Soult reçut au Ferrol l'ordre de se porter sur Lisbonne avec les troupes des 2e et 8e corps, dont l'effectif comptait un mois auparavant près de 40 mille hommes, mais réduit à 24 mille présents par les maladies et les pertes de la campagne. J'espérais que, renforcées bientôt de 10 mille convalescents, et secondées par le corps de Victor qui descendrait le Tage et par la division Lapisse qui déboucherait vers Almeyda, ces forces suffiraient à la soumission d'un royaume que je croyais à peu près désarmé.

Je pars pour Paris. Situation des affaires.

Je n'avais encore aucune nouvelle de cette expédition du Portugal, quand des soins plus importants me rappelèrent en France.

L'Autriche armait à force; et je compris qu'il devait y avoir un grand projet formé contre moi en Allemagne et dans le Nord. Je partis au milieu de janvier de Valladolid pour Paris.

J'étais embarrassé pour me choisir un successeur. Joseph n'entendait pas la guerre: mais son titre devait lui donner de l'ascendant sur des maréchaux qui n'aimaient pas à être sous les ordres de leurs collègues. Il était resté avec sa cour à Vittoria; je n'étais point décidé à le renvoyer à Madrid, lorsqu'une députation des grands corps de l'état vint me demander qu'il y rentrât. Ce vœu s'expliquait par la crainte que les Espagnols avaient d'être conquis ou morcelés: mon frère et la constitution de Bayonne étaient du moins une garantie pour l'intégrité de la monarchie. Cette députation aurait suffi pour me décider. Mon frère rentra solennellement le 22 janvier dans sa capitale au moment où j'entrais à Paris.

Je lui laissai le commandement, en lui donnant pour conseil le maréchal Jourdan: le vainqueur de Fleurus avait un nom; lui seul avait commandé à 100 mille hommes; il fallait en imposer. J'avoue que ce choix n'a pas été heureux; Jourdan était bon soldat, mais il avait adopté un mauvais système de guerre. C'était un administrateur, un travailleur, un homme d'ordre; cependant il ne sut pas donner de nerf à l'ensemble de cette vaste machine. Au fait, la tâche était des plus pénibles, à cause de l'esprit récalcitrant des maréchaux, de la presque impossibilité de communiquer avec les différents corps d'armée, et de la nécessité de couvrir la capitale de Joseph.

Pour réussir, il aurait fallu avant tout réunir constamment des forces suffisantes pour fondre jour et nuit sur les Anglais, sans s'inquiéter de Madrid; ce qui était difficile avec un roi au quartier-général, et la prétention de lui soumettre un vaste royaume.

Cependant, au moment de mon départ, je laissais à mon frère de grandes chances de succès; car j'avais en trois mois fort avancé les affaires: la destruction de trois armées castillanes, l'occupation de Madrid, la déroute de Moore, la chute de Saragosse, la défaite de Vivès et de Reding en Catalogne, l'occupation de la Galice, l'assaut d'Oporto, avaient frappé d'épouvante l'Espagne et le Portugal. Déjà la division anglaise restée à Lisbonne sous le général Craddock faisait ses préparatifs pour suivre les débris de Moore, aussitôt que Victor s'avancerait par la vallée du Tage. Il semblait qu'il n'y eût plus qu'un petit coup de collier à donner pour conduire l'entreprise à sa fin. L'apparence était trompeuse. Dans un pays si vaste, où tout devenait une difficulté, l'absence d'une volonté ferme et *une* devait tôt ou tard se faire sentir; et l'opiniâtreté, qui forme le trait distinctif du caractère espagnol et portugais, devait lasser les efforts décousus de mes lieutenants.

Intrigue de Talleyrand.

En rentrant à Paris, je ne fus pas peu surpris de trouver la capitale pleine de rumeurs sur les inconvénients de la guerre d'Espagne, et sur les prétendus conseils de Talleyrand qui l'eussent empêchée, si on les avait suivis.

J'avais de bonnes raisons pour être étonné et indigné d'une menée aussi déplacée, dont le but était trop évident pour s'y méprendre. J'aurais dû juger dès lors ce que j'avais à espérer de la part d'un homme qui pouvait se permettre une semblable intrigue. J'aurais probablement entrepris la guerre d'Espagne sans lui; mais certes ses conseils n'ont pas peu contribué à m'y entraîner. Ne pouvant me résoudre à sévir contre lui, je me contentai de l'apostropher en présence

de la députation de tous les grands corps de l'état qui vint me féliciter aux Tuileries, en lui reprochant des bruits contraires à la vérité, et qui ne pouvaient venir que de lui. J'avais eu déjà quelques occasions de juger ses principes en matière d'intérêt pécuniaire, surtout dans les affaires des princes d'Allemagne et de la maison d'Orange ; mais je ne l'aurais pas cru capable d'un pareil trait.

La sortie un peu sévère que je lui fis ne fut pas l'origine de la guerre qu'il me déclara, mais elle en fut le signal.

CHAPITRE XIV.

L'Autriche se prépare à la guerre, pendant que Napoléon est occupé en Espagne. Il vole à Paris, et de là sur le Danube. Batailles mémorables d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. L'Autriche est forcée à la paix. Opérations en Italie et en Pologne jusqu'à la fin de l'année. Les Russes occupent la Galicie. Descente des Anglais à Flessingue.

J'avais espéré que les conférences d'Erfurth en imposeraient à l'Autriche, et que nos succès en Espagne la détourneraient de l'idée de s'exposer seule à une lutte contre moi ; je me trompais.

Politique du cabinet de Vienne méconnue.

La cour de Vienne a une politique tenace qui sait plier à propos pour se relever de même ; mais c'est une absurdité d'attribuer sa persévérance aux formes oligarchiques de son gouvernement. Ce sont des phrases banales tout-à-fait vides de sens : rien n'est moins oligarchique que le cabinet de Vienne proprement dit ; les premiers ministres, chargés de la politique extérieure, sont très-souvent des plébéiens et même des nobles de l'empire germanique étrangers aux états héréditaires. La bonhomie de quelques empereurs a bien pu laisser toute l'influence à leurs conseillers ; mais ni Marie-Thérèse, ni Joseph II ne furent dans ce cas. Loin d'être une oligarchie, le gouvernement autrichien est une monarchie mixte ; car elle est absolue dans l'Autriche et la Bohême, tempérée en Hongrie, presque républicaine en Tyrol.

Les décisions d'un gouvernement sont sans doute toujours influencées par les principaux propriétaires ou par les personnages investis des grandes dignités ; mais un gouvernement qui, au XIX^e^ siècle, n'agirait que pour l'intérêt de cinquante familles serait bientôt perdu.

Excepté une république démagogique, qui change annuellement ses magistrats, tous les gouvernements sont susceptibles d'avoir une politique persévérante, parce que chaque état a des précédents dans ses archives diplomatiques qui lui tracent la ligne de ses intérêts, et que les chefs de ce département sont toujours consultés, quand il s'agit de la paix ou de la guerre.

La politique d'un état se compose de points de vue permanents et de points de vue de circonstances, qui rattachent ses liaisons momentanées à l'intérêt général, d'après ce qui se passe autour de lui. Le point de vue permanent des états est d'être plus forts que leurs voisins, parce que c'est le moyen le plus sûr de n'en être pas écrasé ou humilié. Les moyens d'être fort, résultent ou d'une puissance positive, ou d'une puissance fédérative. Les états qui

redoutent l'excessive puissance d'un voisin le signalent entre eux comme dangereux, et se liguent éventuellement contre lui. Ce système d'équilibre, qu'on a traité de chimère parce que j'ai failli le renverser, n'en est pourtant point une, puisqu'il a triomphé de mes efforts. *Ce que mon siècle n'a pas voulu comprendre, c'est qu'il fallait se rallier à moi pour établir l'équilibre contre l'Angleterre. On m'eût dispensé de l'obligation de chercher cet équilibre, par l'asservissement du continent.*

On marche à la prépondérance par la conquête ou par des alliances de famille : le résultat n'est pas absolument le même, mais il diffère peu dans le fond, puisqu'en définitive on domine. Depuis Henri IV jusqu'à Louis XV, les Bourbons, qui ne sont pas une oligarchie, ont eu des points de vue assez permanents : mais les moyens ont dû varier selon les événements.

La politique autrichienne n'a donc rien qui la distingue des autres. Si la monarchie de François II a résisté à des violents chocs, c'est qu'elle avait une population propre à la guerre, un bon système de recrutement ; que sa position géographique la favorisait singulièrement, et enfin qu'elle était remorquée dans le naufrage par la Russie ou l'Angleterre.

La position de l'Autriche envers nous a été faussée : 1° par la révolution qui a produit la première coalition ; 2° par l'invasion de la Suisse qui a nécessité la deuxième ; 3° par les réunions d'Italie qui ont inspiré la troisième.

Depuis la deuxième coalition, l'Autriche a été constamment dominée par la crainte de notre prépondérance : elle a saisi toutes les occasions pour s'y opposer. Celle dont elle voulut profiter en 1809 était belle ; elle fit bien de la saisir : il n'y a rien là de commun avec l'oligarchie. C'est au reste trop nous appesantir sur les abstractions de quelques écrivains spirituels, mais peu versés dans les affaires. Revenons à notre sujet.

Le cabinet de Vienne comprit que, dans le cas même où je remporterais plusieurs victoires en Espagne, il faudrait toujours 200 mille hommes pour occuper un pays auquel je ne faisais pas la guerre pour de simples limites, mais que j'avais le projet de soumettre entièrement. Il résolut de profiter de l'occasion pour ressaisir le sceptre de l'Italie et de l'Allemagne, et redoubla ses armements. L'Angleterre n'eut pas la peine cette fois d'ourdir une coalition : le cabinet impérial alla lui-même au-devant de ses désirs, et en se décidant à la guerre, il faut convenir qu'il cédait au vœu unanime, et agissait dans son intérêt. L'armée brûlait de réparer l'affront d'Ulm, et le peuple de reprendre son rang parmi les nations. L'Autriche n'en reçut pas moins un subside de 100 millions du cabinet de Londres.

On n'ignorait point à Vienne que la Prusse était exaspérée ; que la Westphalie gémissait ; que le Hanovre et les villes anséatiques, privées de commerce, détestaient un système dont le bien à venir les touchait peu ; que le Tyrol, abhorrant le régime bavarois, était prêt à se soulever.

On se flattait que le nord de l'Allemagne se déclarerait au moment où les Autrichiens, fondant sur la Bavière avec une armée considérable, forceraient l'armée française à se concentrer pour la sauver. L'envoyé du cabinet de Vienne à Kœnigsberg annonçait que la Prusse désirait la guerre, et que son armée serait bientôt portée à 100 mille hommes : la querelle touchait de trop près à l'honneur et à l'existence de la Prusse pour mettre ces promesses en doute.

La Dalmatie, l'Italie, le Tyrol, la Valteline, le Piémont, Naples et jusqu'à la Sicile, devinrent le théâtre des menées de l'Autriche. Jamais orage ne s'était annoncé plus menaçant.

Mes armées étaient éparpillées à Naples, à Madrid, aux portes de Lisbonne, à Hambourg; je me trouvais moi-même en Espagne. Il était probable que les Autrichiens devaient, en débutant, obtenir des succès, et que ceux-ci en amèneraient d'autres. Ils auraient pu soulever l'Allemagne, tenter la Russie, ranimer le courage des Espagnols que de sanglantes défaites commençaient à ébranler; enfin rendre au ministère anglais la popularité que le mauvais succès de Moore lui avait fait perdre, et raviver par les ressources britanniques la résistance de la péninsule.

Préparatifs considérables de l'Autriche.

L'Autriche fit ses derniers efforts pour mettre sur pied des masses formidables. Son armée active devait être portée à 350 mille hommes; 150 bataillons de milices (landwehr) furent destinés à la renforcer, et des réserves préparées pour la tenir au complet. Notre organisation en corps d'armée fut imitée. Six corps d'environ 25 mille hommes chacun, outre une réserve, rassemblés en Bohême, durent inonder la Bavière. Cinquante mille hommes et vingt-cinq mille miliciens, formant les 8e et 9e corps, furent destinés à l'armée d'Italie sous l'archiduc Jean. Enfin une armée de 40 mille hommes, sous l'archiduc Ferdinand, eut la tâche d'envahir le duché de Varsovie. Cette répartition a paru vicieuse : on a dit que c'était en Allemagne qu'il fallait conquérir la Pologne et l'Italie, car tout succès sur ces deux points devenaient inutiles, si j'étais victorieux sur le Danube. Cependant on ne peut se dissimuler que l'Autriche devait redouter l'insurrection de la Galicie, si Poniatowsky s'y montrait en forces supérieures aux siennes; et ce motif justifierait un détachement secondaire aussi considérable, s'il ne l'était pas suffisamment par des vues politiques encore plus importantes.

Elle provoque l'insurrection de l'Allemagne.

Le cabinet de Vienne, ne se reposant pas sur ce grand développement de forces, crut devoir y ajouter les moyens révolutionnaires qui avaient si bien réussi en Espagne. Oubliant les justes reproches qu'il avait faits au système de propagande du Directoire, il lança dans toute l'Allemagne un appel aux peuples pour les exciter à se soulever contre nous, c'est-à-dire contre leurs gouvernements, puisque ceux-ci étaient liés avec nous; démarche utile peut-être à ses projets, mais que la morale réprouve. La Bavière, la Saxe, la Westphalie, le Tyrol, furent inondés de ces appels, que les colonnes autrichiennes affichèrent publiquement partout où elles se présentèrent. L'archiduc Jean en fit autant à l'armée d'Italie; on cherchait ainsi à rendre la guerre nationale et universelle. On déchaînait de nouveau les peuples, au lieu de réduire les querelles à des combinaisons politiques et militaires : on voulait transformer l'Europe en un vaste champ de bataille, où l'on nous assaillirait partout, parce que, vainqueurs, nous imposions des sacrifices momentanés pour combattre l'Angleterre. Il est permis à un gouvernement d'appeler tous ses citoyens aux armes pour le salut et la défense nationale. Je laisse aux professeurs de droit public à décider s'il est permis d'adresser de tels appels à ses voisins, et de faire de l'insurrection la base d'un système politique.

J'aurais trouvé tout simple que le roi de Prusse appelât les Prussiens, et le roi de Saxe les Saxons : mais, je le répète, la ligne

de démarcation d'un pareil droit est la ligne des frontières d'un état. Si, en 1805, j'avais voulu soulever les Hongrois, cela n'eût tenu qu'à moi; mais je n'ai jamais excité à l'insurrection, pas même les Polonais.

Conjuration des sociétés secrètes en Allemagne.

Indépendamment des démarches de l'Autriche, une vaste conjuration s'étendait dans toute l'Allemagne. Des sociétés secrètes et mystiques, sous le titre de *fédérés de la vertu*, s'établirent d'abord dans toutes les contrées de la Prusse, puis dans toute l'Allemagne, pour y rallier mes ennemis à un centre commun d'action. Une multitude de passions différentes concourait à l'accroissement de ces sociétés, dans lesquelles on trouvait confondus dans un même sentiment de haine contre nous, les hommes de principes les plus opposés. La noblesse équestre d'Allemagne dépouillée de ses priviléges; le savant métaphysicien qui puise sur les bans de l'université les principes de liberté et d'égalité, dont Démosthène, Cicéron ont rempli tant de belles pages; le militaire, humilié des revers essuyés par les armes nationales; le bourgeois, vexé des charges de cantonnements militaires, de l'état de souffrance du trafic et des manufactures, supportaient avec la même impatience le joug d'une occupation. En un mot, aristocrates, démagogues, idéologues, soldats, patriotes germaniques, tous s'accordaient à désirer, non le retour du vieil empire romain, mais l'émancipation de l'Allemagne, son indépendance absolue, le rétablissement de ses rapports maritimes..... Il y a de l'injustice à taxer de félonie des sentiments aussi naturels.

Ce qu'on peut dire, c'est que ces braves gens n'ont bien jugé ni ma position ni mes intentions, et qu'ils se sont précipités dans une opposition dont ils n'ont pas apprécié toutes les conséquences. Ils ont été d'aveugles instruments, et n'ont rien gagné à ma chute.

Malgré leurs immenses ramifications, ces sociétés furent longtemps enveloppées du plus profond mystère; une circonstance fortuite m'en révéla à la fois l'existence et le danger. Les deux chefs de cette association politique étaient alors en Autriche; l'un d'eux se trouvait à Vienne, l'autre (le duc de Brunswick-Oels) levait un corps en Bohême.

État de la Westphalie.

La Westphalie devait être le foyer de l'explosion. C'est dans ce royaume que l'Angleterre avait conservé le plus d'adhérents; il faut l'avouer, c'est là que je devais en avoir le moins. Le Hanovre ne souffrait pas seulement de la perte de ses communications maritimes; ce pays jouissait jadis d'une administration toute paternelle; ses princes, placés sur le trône de l'opulente Albion, ne foulaient pas leurs peuples pour alimenter le luxe de leurs palais et entretenir une armée hors de proportion avec leurs ressources; loin de là, ils y semaient des subsides et des pensions. Sous notre administration, au contraire, il était soumis à toutes les charges qu'impose la conquête.

La Hesse était plus malheureuse encore. Depuis que la maison de Hanovre, en montant sur le trône d'Angleterre, avait mis cette puissance en relations plus intimes avec les petits princes qui entourent cet électorat, les Hessois avaient toujours fourni des contingents nombreux à la solde de l'Angleterre; dans les guerres de la succession d'Espagne, dans celle de sept ans, dans celle d'Amérique, dans la coalition de 1793, on les avait vus sous les bannières britanniques. Le prince y gagnait des guinées, les officiers et les soldats des pensions; le pays, qui n'avait ni influence extérieure ni honneur

national à ménager, gagnait à cet ordre de choses une circulation plus abondante de numéraire. Le pays, peu industrieux, était pauvre ; son administration négligée, mais peu oppressive.

Dès que je l'eus transformé en royaume de Westphalie, il eut à fournir aux frais d'une armée nombreuse, d'une cour plus somptueuse, d'une administration plus compliquée ; et ce qui était pire, il fut imposé à 20 millions de dotations annuelles assignées à mes généraux sur ces malheureuses provinces : plaie terrible et d'autant plus incurable, que ces revenus, loin d'être consommés dans le pays devaient sortir tous les ans pour être transportés en France. Il était évident qu'en 25 ans il sortirait de la Westphalie, pour n'y plus rentrer, l'énorme somme de 500 millions, qui égale peut-être la valeur intrinsèque du sol ; tandis que sous l'alliance anglaise, dans le même espace de temps, il y serait entré 50 à 60 millions de subsides. Si l'on ajoute, à cette différence de résultat, l'énorme dépense qu'occasionna le passage de trois armées nombreuses qui vécurent aux dépens du pays, on jugera des motifs de l'esprit insurrectionnel qui dut s'y manifester. Si j'avais pu me faire illusion sur cet état de choses, les ministres de mon frère l'eussent bientôt dissipée ; mais je savais ce qui en était. J'avais d'abord distribué ces dotations par système ; ensuite je calculai, ou que je garderais ces provinces, ou que je serais peut-être appelé à les rendre à la paix maritime. Dans le premier cas, il était de mon intérêt de leur présenter l'incorporation à mon empire comme un soulagement aux maux qui les accablaient dans la situation transitoire où elles se trouvaient placées ; si, au contraire, je devais les rendre à la paix avec l'Angleterre, je les restituerais épuisées et hors d'état de me nuire. J'aurais enrichi et ménagé la France à leurs dépens.

Intérêt et situation de la Prusse.

La Prusse, par d'autres motifs, se trouvait dans le même cas : celle-ci du moins n'était ni mon alliée, ni une province de mon empire ; elle était mon ennemie jurée. Trois ans d'occupation militaire, de contributions extraordinaires et d'humiliations, la perte de ses plus riches provinces, étaient plus qu'il n'en fallait pour l'exaspérer.

Les rois, appelés par la providence à gouverner un peuple, doivent tout faire pour sa gloire et sa prospérité ; ils ne sont pas chargés du même soin pour l'étranger. Si j'avais raison de faire tout mon possible pour élever la gloire et la prospérité de la France, Frédéric-Guillaume devait songer aussi à tout entreprendre pour replacer la Prusse au rang dont je l'avais fait déchoir. De maladroits panégyristes m'ont représenté comme le plus débonnaire des princes, mes projets comme les plus philanthropiques, et les hommes qui s'y sont opposés comme des aveugles ou des traîtres. Cela est absurde, et ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire. Il est tout simple qu'un Français regrette mes projets qui devaient assurer la suprématie de l'empire sur terre et sur mer ; mais trouver mauvais qu'un Prussien ait juré de tout faire pour relever son pays humilié et abattu, cela n'annonce ni impartialité, ni justice, ni bonne foi.

L'intérêt et l'honneur sont le mobile des hommes ; l'intérêt et l'honneur ont mis les armes à la main aux Prussiens, aux Westphaliens, et aux villes anséatiques. Quant aux autres peuples d'Allemagne et d'Italie, soumis à mon influence, la question est différente ; il sn'avaient pas les mêmes griefs. Si Rome, Florence, Venise, Gênes, pouvaient me reprocher la décadence de leur prospérité, du moins avaient-elles l'expectative d'un avenir riche de gloire et d'espérance ; ce qui n'était pas le cas dans le nord de l'Allemagne.

La postérité, qui jugera mieux que mes contemporains la gravité de ma lutte avec l'Angleterre, et les résultats que sa toute-puissance maritime doit amener avec le temps, trouvera que j'avais pris le seul moyen honorable de triompher, et que j'ai dû sacrifier quelques intérêts évidents mais partiels pour arriver aux fins de mon immense entreprise. Ces intérêts se sont armés contre moi, pourquoi leur en vouloir? ils ont obéi en cela à la loi naturelle. Ceux qu'on doit blâmer sont ceux au profit de qui je voulais soumettre le continent et humilier l'Angleterre, et qui m'ont calomnié. Si Annibal, ruinant pour un demi-siècle la Sicile et l'Espagne, afin de mieux combattre Rome, eût en définitive donné l'empire du monde à Carthage, oserait-on l'accuser d'être un despote, un barbare foulant aux pieds les intérêts des peuples? Il aurait réussi, et les Carthaginois lui eussent élevé des monuments.

Espoir que la coalition fonde sur l'état de l'Allemagne.

C'était donc sur la Prusse et la Westphalie que la grande conjuration allemande et l'Autriche avaient fondé leurs espérances. Le duc de Brunswick-Oels, dépouillé de l'héritage de ses pères et plus intéressé que tout autre, devait donner le signal en débouchant de Bohême avec une légion de déserteurs prussiens qu'il y avait organisée. En Westphalie, le colonel Dornberg de la garde de Jérôme, se croyant autorisé comme Marlborough à quitter la cause d'un maître imposé par la conquête et repoussé par l'opinion des Westphaliens, devait s'assurer de sa personne, le garder en ôtage, et changer la face de l'état en établissant une régence. Le major Schill, qui s'était distingué comme partisan autour de Colberg, devait partir de Berlin avec son régiment de housards, entraîner avec lui tout ce qu'il y aurait de Prussiens exaltés, surprendre Wittenberg et Magdebourg, puis agir en Saxe de concert avec le duc de Brunswick.

Il était d'autant plus probable que la portion de l'armée prussienne établie en Silésie suivrait cette impulsion, que la cour de Prusse, restée à Kœnigsberg, ne serait pas à temps de l'empêcher; on assure même que le ministre de la guerre Scharnhorst, initié dans le complot, devait le favoriser secrètement.

La cour de Vienne n'avait rien négligé pour obtenir plus formellement l'accession de la Prusse; non-seulement le baron de Wessenberg négociait à cet effet à Kœnigsberg, on y avait même envoyé le général Steigentesch en qualité de commissaire, pour poser les bases d'un plan d'opérations dans l'hypothèse probable où l'alliance se conclurait.

État insurrectionnel du Tyrol.

Si l'Autriche comptait sur un puissant appui dans le nord de l'Allemagne, elle ne fondait pas moins d'espérance sur l'esprit qui animait généralement les Tyroliens. Nouveaux Guèbres, ces peuples montagnards joignent à un grand esprit d'indépendance une aversion prononcée pour les Bavarois et une sorte d'attachement pour la maison d'Autriche, dont le gouvernement, toujours très-paternel pour eux, leur avait conservé leurs franchises et coutumes. Assez semblables pour leurs mœurs aux petits cantons suisses, ils ne le cédaient aux fils de Guillaume Tell ni en bravoure, ni en habileté à manier les armes; et ils étaient comme eux organisés en compagnies de francs tireurs (carabiniers), ou en bataillons de milices. La haine des Tyroliens pour les Bavarois remontait à plusieurs siècles, et provenait autant de vieilles querelles entre seigneurs féodaux, que de froissements d'intérêts commerciaux et de querelles locales. Le roi

avait fait tous ses efforts pour modifier cet état de choses; mais les charges que la Bavière avait supportées pour les deux guerres de 1800 et 1805, ainsi que pour mettre son état militaire en proportion avec celui de ses voisins, fit un devoir aux ministres de Maximilien Joseph, de traiter un peu le Tyrol à l'égal des anciennes provinces bavaroises, et de ne pas lui laisser toutes les franchises dont il avait joui sous le régime autrichien; ce qui eût rendu la condition des vaincus mille fois préférable à celle des vainqueurs. Les esprits furent exaspérés de ces innovations; l'Autriche, qui le savait fort bien, entretenait encore dans le pays une foule d'agents qui préparèrent tout pour un soulèvement, quand le temps opportun en serait venu. Le marquis de Chasteler, qui y avait commandé en 1800, était à la tête du corps qui avoisinait le Tyrol, et y dirigeait, avec le conseiller Hormeyer, tous les fils d'une trame bien ourdie.

Chasteler était d'origine belge et sujet français, ce qui m'a irrité contre lui. Il montrait un acharnement contre moi qui me fit prendre de dures représailles; s'il eût été plus juste, je me serais piqué de générosité envers lui, car il avait du talent. Chef d'état-major de Kray et de Suwarof en 1799, il n'était pas plus étranger aux succès des alliés en Italie, qu'il ne l'avait été sous Mayence, en 1795, aux succès de Clairfayt contre Pichegru. La place d'un homme de cette trempe n'était pas à la tête d'une insurrection de paysans.

Les prêtres et les aubergistes sont deux classes qui exercent une grande influence dans ces pays : les uns parlent au nom du ciel, les autres sont à la tête des intérêts mondains. Un riche aubergiste dans les cantons suisses et dans le Tyrol a une clientèle nombreuse; il domine ses égaux par une éducation plus soignée; il trafique ordinairement de tous les produits du pays, et devient la source des principaux débouchés : c'est une autorité. Un de ces cabaretiers, nommé Hofer, se distinguait par sa haute stature, par un caractère sauvage et la supériorité que ces avantages physiques, joints à ses relations d'affaires, lui procuraient. Stimulé par les prêtres et les agents autrichiens, porté plus tard à la tête des rassemblements, Hofer devint un chef de parti que les uns ont élevé aux nues, et que d'autres ont rabaissé : c'était un homme de cœur, mais d'un caractère indécis; il fut le bouc émissaire d'une multitude exaltée, ou l'instrument de personnages plus adroits que lui. Il n'avait du chef de parti que la bravoure personnelle, qui, en pareil cas, est la moindre des qualités. Le capucin Haspinger partagea son influence.

Les Autrichiens prennent l'initiative.

Cependant l'Autriche ne pouvait rien espérer de tous ces éléments de discorde, tant qu'elle ne prendrait pas l'initiative, ce qui lui eût été très-facile de faire dès le mois de mars. Le signal si longtemps attendu est enfin donné dans les premiers jours d'avril. Certains d'être incessamment soutenus, les Tyroliens se décident à donner l'exemple. En un clin d'œil, mille fanaux allumés sur les plus hautes montagnes portent partout à la fois le signal du rassemblement. Chaque vallée s'insurge et réunit ses forces en bataillons; d'anciens militaires en forment les cadres ou du moins en occupent les emplois principaux. Des masses de paysans ainsi armés et organisés, pleins d'une noble ardeur patriotique et guerrière, affluent de toutes parts, surprennent, massacrent ou enlèvent 3 à 4 mille Bavarois dispersés dans le pays; une colonne de 2 mille Français venant des dépôts sous les ordres du général Bisson, eut le

même sort. L'insurrection gagne de proche en proche jusque dans le Vorarlberg, et des partis nombreux se répandent jusque vers Kempsen, menaçant le Wurtemberg.

Faute de leur plan.

Au même instant, l'archiduc Charles passe l'Inn le 10 avril, et se dirige en cinq colonnes sur Munich et Ratisbonne, où il doit réunir près de 180 mille combattants. Ce début tardif n'est pas la seule faute, on y en ajoute une non moins grave. L'armée impériale, d'abord rassemblée en Bohême vers Pilsen, n'avait que cinq ou six marches à faire pour tomber sur Ratisbonne ou sur Wurtzbourg, au centre de mes corps éparpillés. Un ordre supérieur amène le gros de cette armée sur l'Inn pour déboucher par l'Iser et Munich en Bavière ; c'était le triple du chemin. Passe encore si l'on eût fait ce détour pour gagner le point décisif; mais c'était au contraire s'en éloigner. Je dus mon salut à cette bévue, que les uns ont attribuée au général Grune, et les autres au général Meyer, mais dont l'archiduc Charles dut gémir, puisqu'il la désapprouvait et en porta toute la responsabilité.

Position de leurs armées.

L'armée dont ce prince fut nommé généralissime, se trouvait en mesure d'agir dès le mois de mars, sans l'étrange marche qu'on vient de rapporter. Par suite de ces nouvelles dispositions, elle ne put entrer en campagne qu'au mois d'avril et divisée en deux masses séparées par le Danube. Deux corps restés en Bohême devaient déboucher par la rive gauche sur Ratisbonne; le centre et la réserve, formant trois corps, s'avançaient par Schaerding ; la gauche, composée des corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, marchait par Munich et Landshut. Le tout formait 170 mille combattants, sans compter les levées auxiliaires bientôt disponibles, et la division du général Amende destinée à déboucher en Saxe [1]. Outre cela, une division de 10 mille hommes sous Jellachich flanquait la gauche à Salz-

[1] Les forces dans cette campagne peuvent être évaluées comme il suit :

AUTRICHIENS.		FRANÇAIS ET ALLIÉS.	
1° L'Archiduc Ferdinand en Pologne.	40 mille	1° Polonais.	18 mille
		L'armée russe arrivée plus tard.	35 mille
2° Division am End, Saxe.	13 mille	2° Saxons, Bernadotte. Hollandais, Gratien.	20 mille
3° Corps de Bohême. Colowrath et Bellegarde. 50 mille		3° Westphaliens sous Jérôme. . .	15 mille
4° Armée principale sous l'Archiduc Charles en Bavière. . . . . 125 mille	175 mille	(Restèrent dans le nord).	
		4° Armée principale :	
5° Division du Tyrol.	10 m. Aut.	2e corps. Lannes. Oudinot. 25 m.	
Chasteler. . . .	20 m. Tyr.	3e Davoust. 45 m.	
6° Armée d'Italie sous l'archiduc Jean.	55 mille	4e Masséna. 30 m.	142 mille
		7e Bavarois. 30 m.	
		8e Wurtemberg. . . . 12 m.	

AUTRICHIENS.		FRANÇAIS ET ALLIÉS.	
Milices.	25 mille	Badois, Hessois, Nassau, confédérés, etc. . .	12 mille
		Armée du vice-roi et de Macdonald.	45 mille
		Division de l'intérieur.	15 mille
		Le corps de Dalmatie sous Marmont.	15 mille

Les Autrichiens avaient environ 300 mille hommes, 100 mille landwehrs, 700 pièces de canon. L'armée française comptait 140 mille hommes, y compris les garnisons au Nord; elle avait 80 mille Allemands confédérés, 18 mille Polonais, et 50 mille Russes qui vinrent beaucoup plus tard, outre 50 mille hommes de l'armée d'Italie; ce qui fait en tout 518 mille hommes, avec 560 pièces de canon. Ainsi la partie était à peu près égale; mais les Français se trouvaient dispersés, et un premier revers aurait pu faire grossir les rangs ennemis de 100 mille hommes, en diminuant d'autant les leurs.

bourg; et une de pareille force, commandée par le général Chasteler, se réunit à Ober-Drauburg, pour agir dans le Tyrol. Indépendamment de l'armée de l'archiduc Jean, forte de 47 mille hommes, rassemblée près de Tarvis pour envahir l'Italie, un détachement de 10 mille hommes se porta à Grachatz pour couvrir la Croatie et contenir le corps de Marmont qui occupait la Dalmatie. Vingt-cinq mille landwehrs s'organisaient en Carinthie pour la renforcer.

État de la mienne, dissémination de nos forces.

Ignorant encore la direction que l'ennemi donnerait à toutes ces masses, je n'étais pas sans anxiété sur le parti qu'il prendrait. Ma position n'avait rien d'alarmant si je parvenais à réunir mes troupes avant que les Autrichiens ne formassent des entreprises assez sérieuses pour nous mettre hors d'état d'opérer cette jonction. Les forces dont je disposais étaient encore assez respectables pour que le cabinet de Vienne ne se promît pas une victoire aussi facile qu'on l'avait présentée à l'empereur. Toute la question était de savoir si on nous battrait avant la réunion de mon armée; en cas contraire, j'était sûr de gagner ma partie. L'armée d'occupation de Davoust venait d'être dissoute. Ce maréchal, après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places du Nord, s'était mis en marche d'Erfurt avec 45 mille hommes environ, se dirigeant par Bamberg sur Ratisbonne. Oudinot, qui commandait la réserve à Francfort, se dirigeait sur Augsbourg avec son corps de grenadiers. Masséna, qui à la tête de 30 mille hommes se trouvait en marche pour Lyon et l'Espagne, revenait en toute hâte de Strasbourg sur Ulm. Bernadotte, dont le corps avait été dissous après la fuite des troupes de La Romana, reçut ordre de prendre le commandement des Saxons. Une partie de ses troupes garda les villes anséatiques; la division Dupas dut renforcer Oudinot.

La réserve de cavalerie, dispersée sur plusieurs points, marchait sur le Danube dans différentes directions. Trente mille Bavarois, commandés par le maréchal Lefebvre, cantonnaient serrés sur l'Iser, ayant leurs troupes légères sur l'Inn. Les Wurtembergeois se rassemblaient à Heidenheim. Tous les autres contingents de la Confédération s'ébranlaient pour renforcer les différents corps d'armée ou pour servir à couvrir nos communications. Outre cela, j'avais 18 mille Polonais, autant de Saxons, de Westphaliens et de Hollandais. Mais ces alliés avaient de l'occupation chez eux. Il fallait de plus contenir la Prusse et garder le Hanovre; car les Anglais annonçant un armement supérieur à tous ceux qu'ils avaient jamais faits, il eût été imprudent de les laisser débarquer pour entraîner toute la population du nord de l'Allemagne. Afin d'en imposer à la fois à Londres et à Berlin, j'annonçai la formation d'une armée du Nord sous les ordres de Bernadotte, qui se composerait de ces 80 mille alliés; tandis que je lui prescrivis au contraire de marcher avec deux divisions saxonnes le long des frontières de Bohême sur le Danube, et de laisser à tous les autres contingents le soin de couvrir leur propre pays, où ils avaient assez affaire.

Mon armée d'Italie, que le vice-roi commandait, n'avait pas 45 mille hommes : je m'empressai de la renforcer par tout ce qu'il y avait de troupes disponibles dans la péninsule.

J'envoie Berthier pour rallier mon armée.

Je fis partir Berthier pour réunir mes forces d'Allemagne à Ratisbonne, si la guerre n'était pas commencée; ou entre Donawerth et Augsbourg, si les Autrichiens

avaient pris l'initiative. Il venait d'arriver à son quartier-général depuis quelques jours, lorsque, grâce à la sage précaution que j'avais eue de faire établir une ligne télégraphique en Allemagne, j'appris à Paris, le 12 avril, en moins de quarante heures le passage de l'Inn, qui avait eu lieu le 10 [1]. Tout étant prévu et préparé, je partis à l'instant même, et, après avoir eu, le 15 une entrevue avec le roi de Wurtemberg à Louisbourg, et avec celui de Bavière à Dillingen, je joignis mon quartier-général à Donawerth le 17.

Les gens qui aiment les rapprochements chercheront vainement dans l'antiquité et les temps modernes; ils ne trouveront rien qui ressemble à une pareille célérité, ni à l'admirable précision qui caractérisa le début de cette campagne.

J'avais de véritables inquiétudes sur l'état où je trouverais mes affaires. Berthier venait de mettre l'armée à deux doigts de sa perte. Heureusement les Autrichiens employèrent six jours pour faire les vingt lieues qu'il y a de Braunau à Landshut sur l'Iser. Cela nous donna le temps de nous reconnaître.

Les Autrichiens passent l'Iser et s'avancent sur Abensberg.

Le 16, ils attaquèrent le pont de Landshut, défendu par la division bavaroise Deroi, qui battit en retraite pour ne pas être coupée par la marche des colonnes qui passaient l'Iser au dessus et au-dessous de cette ville. Quoique Wrède se trouvât à Straubing et le prince royal à Munich, les Bavarois parvinrent à se réunir vers Neustadt; ce qui eût été impossible pour peu qu'on les eût poussés vivement. L'archiduc aurait pu être, le 15, à Ratisbonne et y réunir ses corps, pour accabler successivement tous les nôtres. Ce fut le 17 seulement que la moitié de ses forces s'avança jusqu'à la Petite-Laber, par les trois routes qui conduisent de Landshut à Ratisbonne, à Keilheim et à Neustadt. Hiller se porta à Mosbourg; Jellachich était entré à Munich; les deux corps de Bohême avaient pénétré dans le haut Palatinat et se dirigeaient à pas comptés sur Ratisbonne. Ces derniers donnèrent chemin faisant vers Amberg, sur la division Friant du corps de Davoust, qui flanquait sa marche en venant de la Thuringe. On voit qu'en s'y prenant deux ou trois jours plus tôt, l'ennemi eût rendu la concentration de mon armée très-difficile.

Faute grave de Berthier.

Mon arrivée fut un vrai coup de fortune: Berthier entassait fautes sur fautes. Mes instructions étaient précises : il devait, comme je l'ai déjà dit, rallier l'armée à Ratisbonne, si les hostilités n'étaient pas commencées, et la concentrer à Augsbourg ou à Donawerth, si nous étions prévenus. Lors même que je lui eusse donné l'ordre de tenir Ratisbonne, il aurait dû juger que ce qui était bon à son départ de Paris, n'était plus praticable dans les circonstances où il se trouvait. Mais vingt campagnes ne lui avaient pas donné une idée de stratégie : non-seulement il ne s'en tint pas à mes instructions, il fit encore tout ce que je craignais le plus. Davoust appréciant le danger d'une marche sur Ratisbonne, se dirigeait avec raison par Hemau sur Ingolstadt; Berthier lui prescrivit, au contraire, de retourner

[1] Sans ce télégraphe, Napoléon n'aurait su la nouvelle que le 16; il ne serait arrivé que le vingt-un ou le vingt-deux : il eût trouvé l'armée compromise par Berthier et probablement entièrement défaite. Mais ce télégraphe, c'était lui qui l'avait fait établir.

par la rive gauche à Ratisbonne. Il osa même ordonner à Lefebvre de reprendre Landshut. C'était les envoyer l'un et l'autre à leur perte par un mouvement excentrique que rien ne pouvait légitimer.

J'arrive à Ingolstadt.

Le 18, je me rends à Ingolstadt. Mon premier soin est d'envoyer deux officiers à Davoust pour lui prescrire de quitter Ratisbonne en toute hâte et de marcher à notre rencontre sur l'Abens. Savary fut un de ceux qui se chargèrent de cette dangereuse mission, en se glissant avec cent cavaliers bavarois entre les Autrichiens et le Danube.

Difficulté de me réunir à Davoust.

Il était indispensable de nous soutenir en avant de Neustadt, puisque, si l'ennemi avait pu pousser jusque là, Davoust eût été infailliblement coupé. Je réunis dans la position de l'Abens tout ce que je pus trouver de troupes sous la main. C'étaient les Bavarois, les Wurtembergeois et une division de cuirassiers formant environ 40 mille hommes. L'ennemi marchait sur l'Abens avec 100 mille : s'il eût poussé avec résolution, c'en était fait de nous ; nous eussions été jetés dans le Danube avant le retour de Davoust, et avant l'arrivée d'Oudinot et de Masséna, auxquels j'avais envoyé l'ordre de me joindre. Les deux derniers se seraient trouvés trop heureux de se replier derrière le Lech, en abandonnant Davoust à son malheureux sort. Je n'avais d'espoir de salut que dans la lenteur des Autrichiens, ou dans l'hypothèse qu'ils jugeraient mal de ma position et de mes projets.

L'archiduc Charles se dirige à droite sur Ratisbonne.

Leur armée s'ébranlait déjà, le 18, pour se porter sur l'Abens. L'archiduc fit subitement suspendre cette marche. Il venait d'apprendre que Davoust s'était porté de nouveau à Ratisbonne ; c'était une raison de plus pour s'établir sans délai à Abensberg sur sa ligne de retraite. Le prince Charles en tira une conclusion différente. Il laissa le général Hiller avec deux corps, formant 50 mille hommes, pour nous observer sur l'Abens [1], et lui-même, avec les trois autres corps, qui comptaient bien 65 mille combattants, s'établit à Rohr, avec l'intention de se porter le lendemain contre Davoust.

Davoust en part pour gagner Abensberg.

Le 19, à la pointe du jour, le maréchal part de Ratisbonne pour gagner Abensberg. La grande route longe le Danube, dans un coupe-gorge formé par des hauteurs boisées, depuis Abbach jusqu'à Post-Saal. L'artillerie et les cuirassiers précédés d'un bataillon, doivent se glisser dans cette souricière. Les quatre divisions d'infanterie flanquent cette marche, en prenant par les hauteurs où deux petits chemins avaient été reconnus : l'un sur Peising, l'autre sur Saalhaupt et Thengen. Les divisions Gudin et Morand prennent le premier de ces chemins à droite, St-Hilaire et Friant suivent celui de gauche. Montbrun, avec la cavalerie légère, flanque la marche et forme l'arrière-garde en occupant Abbach. Un régiment seul est laissé dans Ratisbonne pour retarder la marche des 50 mille Autrichiens venant de Bohême par la gauche du Danube. Afin de seconder l'arrivée de Davoust, j'ordonne à Lefebvre de déboucher d'Abensberg sur

[1] Ces corps étaient le sien, qui se trouvait à Mainbourg, et celui de l'archiduc Louis, posté vers Siegenbourg ; il avait en outre le second corps de réserve, de 7 à 8 mille hommes.

Arnhofen avec la gauche des Bavarois.

Dans le même instant, l'archiduc Charles se rabattait de Rohr sur Ratisbonne. Ce prince avait arrêté son plan, dans l'hypothèse que Davoust n'aurait pas encore bougé de cette ville, comme s'il eût dû y demeurer impassible. C'était fort bien de se diriger contre Ratisbonne; mais il fallait y aller par Post-Saal, c'est-à-dire par le seul chemin que pût prendre Davoust pour me joindre. Les Autrichiens s'avancèrent sur trois colonnes : la droite de 25 mille hommes, sur Eglofsheim; le centre d'environ 25 mille hommes, sur Dintzling; et la gauche de 15 mille, sur Tengen. Un corps d'environ 6 mille hommes, aux ordres du général Thierry, fut laissé dans la direction d'Abensberg pour maintenir la communication entre le corps de bataille et celui de Hiller.

Ces dispositions étaient évidemment défectueuses. Le nœud gordien se trouvait à Abensberg ou à Post-Saal; c'était là qu'il fallait le trancher, en y jetant les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de l'archiduc Louis. Abensberg se trouvant plus près du camp autrichien de Rohr, et plus éloigné de la tête de Davoust, il était probable qu'on y arriverait à temps. Post-Saal, en échange, fermait la porte des *fourches Caudines*, où le corps français devait défiler. On eût pu aisément occuper ces deux points, en poussant l'archiduc Louis renforcé des deux corps de réserve sur Abensberg, et les corps de Hohenzollern et de Rosenberg sur Post-Saal en potence sur les hauteurs de Hausen. Cent mille combattants massés de la sorte, au point important, eussent décidé de la campagne et du sort de Davoust.

Bataille de Thann.

Malgré les fautes commises par nos adversaires et la précision de mes manœuvres qui contrastaient avec les leurs, peu s'en fallut que nous ne fussions dans un embarras extrême. A peine St-Hilaire et Friant arrivaient sur les hauteurs entre Saalhaupt et Tengen, pour protéger la marche de Davoust dans le fond du défilé, qu'ils se voient assaillis par Hohenzollern. Mais celui-ci étant isolé, les forces sur ce point se trouvèrent égales; et, tandis que toute la droite de l'archiduc courait dans une direction où elle ne trouva personne, les Français repoussaient les attaques de son lieutenant. Le choc fut rude : 20 mille de mes vétérans ne devaient pas le céder à un nombre pareil d'Autrichiens. Le prince de Hohenzollern se trouva hors d'état de se maintenir; vers six heures du soir, il fut repoussé derrière Hausen, avec perte de 4 mille hommes hors de ligne.

La droite de Davoust opère sa jonction avec moi.

A la faveur de ce combat, la droite de Davoust avait continué tranquillement sa marche sur Abensberg, où elle se réunit aux Bavarois. Arrivée près de Arnhofen, elle se trouva en présence de la petite colonne autrichienne de Thierry, chargée de couvrir l'intervalle entre l'archiduc Charles et son frère. Pour y parvenir plus sûrement, elle s'était avancée vers Arnhofen, dans l'intention d'entraver la marche des Bavarois que le maréchal Lefebvre faisait déboucher d'Abensberg sur la route de Ratisbonne, pour se lier avec Davoust. Le détachement ennemi, attaqué en tête par la division Morand et pris en queue par les Bavarois, fut rejeté avec perte sur Offenstetten, trop heureux de n'avoir pas été enlevé.

Dispositions pour culbuter le centre des Autrichiens.

Le résultat des événements du 19 changeait entièrement la face des affaires. La jonction de Davoust avec mon armée mettait fin à toutes mes inquiétudes, et nous

plaçait au contraire dans une situation menaçante envers l'ennemi. Celui-ci, pour avoir mal à propos étendu sa droite, ne conservait pas de liaison assez immédiate avec les corps qu'il avait laissés sur l'Abens. Nous étions établis en face de l'intervalle qui séparait les deux parties de l'armée autrichienne; et, par ce moyen, nous nous trouvions à portée de nous jeter en masse entre ces deux parties pour maintenir leur séparation et les battre en détail. L'ennemi ne pouvait échapper à ce malheur, qu'en exécutant en toute hâte une retraite concentrique sur Landshut. Pour l'en empêcher, il ne fallait pas lui donner le temps de se reconnaître. Je me déterminai à prendre sur-le-champ l'offensive, en la dirigeant d'abord contre la gauche des ennemis. Je lui destinai les premiers coups, parce que je comptais être secondé dans mes opérations contre cette aile par les grenadiers d'Oudinot ou le corps de Masséna. Le premier était arrivé, le 19, à Pfeffenhausen; le second devait s'y rendre le lendemain. Ils étaient à même de menacer la gauche de Hiller et sa ligne de retraite sur Landshut.

Affaire d'Abensberg.

Je fais aussitôt mes dispositions : Davoust est laissé avec 25 mille hommes près de Thann et de Hausen pour contenir la droite de l'ennemi. Avec les 60 mille qui me restaient, je m'avance contre l'archiduc Louis. Comme il m'importe d'empêcher l'archiduc Charles de soutenir son frère, Lannes doit se jeter avec les deux autres divisions de Davoust et les cuirassiers de Nansouty sur Rohr, afin de s'emparer de la route de Kelheim à Landshut, et d'intercepter toute communication entre les deux ailes.

Après avoir harangué les Bavarois et les Wurtembergeois, je laisse la division Wrède au pont de Siegenbourg pour tenir en respect l'archiduc Louis et l'attaquer ensuite, dès que le moment en serait venu. Je me jette sur la droite de ce prince avec les Wurtembergeois et les deux divisions bavaroises de Lefebvre : les premiers par Offenstetten sur Rohr; les seconds par Kirchdorf. Lannes doit seconder et couvrir ce mouvement : arrivé à Rohr, il éclairera Adelshausen et le vallon de la Laber, afin de refouler les secours que l'archiduc Charles pourrait envoyer de ce côté et d'assurer la rupture du centre ennemi.

Pour comble de bonheur, la gauche des Autrichiens se trouvait disséminée : Hiller, avec 22 mille hommes, était en marche de Mainbourg à Pfeffenhausen; l'archiduc Louis, avec 10 mille, était en position à Siegenbourg; le prince de Reuss, avec 15 mille, à Kirchdorf; enfin le général Thierry, avec 5 mille, à Offenstetten. Ce dernier, trop faible pour résister aux forces supérieures qui s'avançaient de tous côtés, se replie sur Rohr et vient heurter contre les colonnes de Lannes. Il est culbuté et mené battant jusqu'à Rottenbourg, où il est recueilli par 14 mille hommes que Hiller avait amenés en toute hâte de Pfeffenhausen. Cependant ce renfort n'arrive pas à temps pour garnir les rives et le pont de la Laber, que Lannes traverse impétueusement pêle-mêle avec les fuyards et les bagages de l'ennemi.

Pendant ce temps, le prince de Reuss et Bianchi, attaqués de front par Lefebvre et pris en flanc par les Wurtembergeois, sont obligés de se replier sur Pfeffenhausen. L'archiduc Louis, pressé de front par Wrède et menacé d'être tourné sur sa droite par les autres colonnes, se met aussi en retraite sur le même point. Mes alliés qui, sous les drapeaux français, avaient appris à rivaliser de vigueur et de courage, poursuivent vivement l'ennemi jusque là. Cette journée coûta aux Autrichiens plus de 7 mille hommes.

Davoust observe l'archiduc.

Davoust n'eut pas de peine à exécuter l'ordre que je lui avais donné de contenir l'archiduc Charles. Ce prince qui, devant tout autre adversaire, eût été un général du premier rang, se laissait imposer par l'ascendant que j'avais pris sur lui. Loin d'oser rien entreprendre contre Davoust, il ne songeait qu'à se mettre sur la défensive. A cet effet, il refusa sa gauche en ordonnant au comte de Hohenzollern de repasser à la droite de la Gross-Laber à Nieder-Leuerndorf. La colonne de droite, au contraire, reçut ordre de s'étendre encore plus d'Eglofsheim sur Ratisbonne. Le régiment d'infanterie que Davoust avait laissé dans cette ville se trouva cerné à la droite du Danube par cette colonne, et à la gauche du fleuve par un des corps de Bohême qui vint se porter sur Stadt-am-Hof. Ce régiment mit bas les armes. Il avait pendant vingt-quatre heures occupé 50 mille Autrichiens ; sa tâche était remplie. L'autre corps venu de Bohême se trouvait, on ne sait trop pourquoi, engagé dans la direction d'Amberg à Ingolstadt.

Cette bataille offrit un exemple frappant de la différence des combinaisons dans l'emploi des masses. Cent mille Autrichiens des 1er, 2e, 3e et 4e corps, se trouvèrent occupés par 20 mille hommes de Davoust ; tandis que les 25 mille Autrichiens du 5e corps furent écrasés par 65 mille Français ou alliés.

Malgré le dérangement de ses premiers calculs, l'archiduc Charles crut devoir se maintenir entre le Danube et le Gross-Laber, pour donner à Hiller les moyens de se rallier à sa gauche. Mais comment me soupçonnait-il assez sot pour laisser à son lieutenant le loisir d'achever tranquillement un mouvement latéral qu'il nous était si facile d'intercepter?

Hiller battu à Landshut.

Le 21, Hiller, voulant éviter le sort que venait d'essuyer le prince Louis, se replia sur Landshut. Je le suivis avec la division Wrède, les Wurtembergeois et le corps de Lannes : celui d'Oudinot eut ordre de se rabattre sur le même point après avoir passé l'Iser à Mosbourg, de même que le 4e corps. J'ordonnai à Lefebvre de descendre la Laber avec les deux autres divisions bavaroises, celle du général Demont et une brigade de cuirassiers, pour donner la main à Davoust et alléger la besogne de ce dernier.

Les routes étaient obstruées par l'immense bagage des Autrichiens, qui tomba entre nos mains. Hiller essaya de défendre le passage de l'Iser à Landshut, et cela faillit lui coûter cher. Vivement attaqué par la division Morand en avant de la ville et dans les faubourgs, il eût pu être coupé par la division Claparède, qui arrivait de Mosbourg sur la rive droite de l'Iser ; mais ce général arrêta imprudemment ses troupes, en attendant l'arrivée de Masséna, qui était resté de sa personne à Mosbourg, pour accélérer la marche de son corps. Il m'importait de mettre Hiller hors d'état de déboucher de nouveau, afin de pouvoir retourner à l'archiduc. J'ordonnai de brusquer l'attaque. Le général Mouton, dont le courage ne connaît point d'obstacles, força le pont par une des attaques les plus vigoureuses de cette guerre. Les ennemis mis en déroute s'enfuirent du côté d'Oeting, où ils passèrent l'Inn le lendemain, en abandonnant 25 canons et près de 10 mille hommes hors de combat.

Davoust inquiète le centre de l'archiduc.

J'avais renforcé Davoust, parce que je craignais que le prince Charles ne l'attaquât franchement, pendant que j'étais occupé

avec Hiller [1]; mais l'archiduc résolut d'attendre des nouvelles de ce dernier et d'attirer à lui le corps de Kollowrath, resté si inutilement à la gauche du Danube. Le corps de Bellegarde, plus éloigné, ne pouvait arriver pour prendre part à la bataille : on se borna à le rapprocher de Stadt-am-Hof.

Davoust jugea avec raison que le meilleur moyen d'entretenir l'ennemi dans ses perplexités et de lui dérober la faiblesse des corps qui lui étaient opposés, était de l'attaquer. Après s'être réuni à Leuernsdorf avec Lefebvre, il poussa en avant le long de la rive gauche de la Gross-Laber. Il rencontre près d'Unter-Leuchling le centre de l'ennemi que l'archiduc y avait fait venir de Dintzling.

Le combat s'engagea vivement et dura depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit. Le comte de Hohenzollern, qui s'était replié le long de la rive gauche de la Gross-Laber, passe cette rivière à Eckmühl, et porte des renforts au prince de Rosenberg, qui combattait à Unter-Leuchling. L'ennemi maintint sa position : mais Davoust obtint le but qu'il s'était proposé. Profitant avec adresse d'un terrain fourré, il étendit ses troupes de manière à doubler l'apparence de sa force, et en imposa si bien à l'archiduc, qu'il lui fit perdre l'envie de songer à l'offensive. De part et d'autre, il y eut environ 5 mille hommes hors de combat.

Je me rabats contre le centre.

La défaite de Hiller étant consommée, je ne le fis suivre que par le maréchal Bessières, auquel je donnai la division Wrède, celle de Molitor du corps de Masséna et trois régiments de cavalerie. Oudinot fut laissé en réserve à Landshut. Je me dirigeai moi-même contre l'archiduc Charles, avec la division de cuirassiers de Nansouty, le corps de Lannes, les Wurtembergeois et le gros des troupes de Masséna. Je devais d'autant moins différer de le faire, que l'archiduc venait enfin d'attirer à lui un des deux corps laissés si inutilement à la rive gauche du Danube; Kollowrath avait passé à la droite dans la nuit du 21, et ce renfort portait les forces des Autrichiens à 75 mille combattants. Bellegarde resta, on ne sait trop pourquoi, à Stadt-am-Hof. Avec de telles forces, il n'était pas naturel de penser que le prince souffrirait plus longtemps d'être tenu en échec par Davoust.

Bataille d'Eckmühl.

Le 22 au matin, je partis de Landshut, me dirigeant sur Eckmühl.

L'ennemi avait combiné le même jour un mouvement offensif. La manière dont il s'y prit ne fit que favoriser nos projets. Au lieu de tomber dès le matin sur Davoust avec toutes ses forces, il porta ses principaux efforts vers Abbach, où nous n'avions que des troupes légères, et il remit l'attaque après midi, afin d'attendre le corps de Kollowrath, qui ne pouvait être rendu avant ce temps à Abbach. Celui de Rosenberg, qui avait combattu la veille, reçut ordre de se maintenir dans sa position, pour servir de pivot au mouvement que l'armée autrichienne voulait exécuter. Il s'ensuivit que nous n'eûmes affaire qu'à ce seul corps renforcé par 8 mille hommes de réserve.

Vers les deux heures après midi, je

[1] On avait dirigé les divisions Boudet et Thareau sur Abensberg; mais l'une arriva trop tard, et l'autre n'arriva pas. Toutefois Lefebvre fit une diversion utile, en se portant sur Leuernsdorf avec deux divisions.

débouche d'Eckmühl contre le centre de Rosenberg avec les Wurtembergeois : Lannes, à la tête de la division Gudin, attaque et déborde la gauche [1]. La droite l'est en même temps par Davoust et une division bavaroise. Les autrichiens résistent pendant trois heures à cette lutte inégale. Rosenberg, quoique enveloppé par nos huit divisions, espérant être soutenu, se dévoue avec un courage digne d'éloges. Il est peu de circonstances où les Autrichiens aient si bien combattu.

L'archiduc, effrayé de cette attaque contre sa gauche, renonce à pousser sa droite, et ne songe qu'à couvrir la retraite. Elle s'exécute de toutes parts vers les six heures du soir, sans que le corps de Masséna, qui formait la queue de ma colonne, pût venir prendre part au combat. Je lance toute ma cavalerie à la poursuite des fuyards. La cavalerie ennemie, qui voulait protéger la retraite sur Ratisbonne, en défendant Eglofsheim, est renversée à l'entrée de la nuit; la nôtre la mène battant jusqu'à Koffering; elle entraîne l'infanterie dans sa déroute. Les cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice chargent ses bataillons ébranlés et les sabrent : tout prend en désordre le chemin de Ratisbonne. L'archiduc Charles revient avec la réserve de Jean de Lichtenstein et en impose assez pour arrêter la poursuite, qu'un beau clair de lune eût favorisée.

Mes troupes venaient en partie de Landshut : elles étaient harassées. Je craignis le désordre de nuit. Si j'avais poussé comme les Prussiens l'ont fait à Waterloo, l'armée ennemie, serrée au Danube, eût été fort embarassée; mais nos succès étaient assez brillants pour ne pas les compromettre légèrement. Quinze drapeaux, un grand nombre de prisonniers et de canons, furent pour nous les trophées de la bataille d'Eckmühl, qui coûta au moins dix mille hommes aux ennemis.

L'archiduc rentre en Bohême.

L'armée autrichienne, concentrée autour de Ratisbonne, était encore forte de plus de 80 mille combattants, en y comprenant le corps de Bellegarde. Je n'en avais pas autant : cependant le prince Charles n'osa risquer une nouvelle bataille, ayant le Danube à dos; et au lieu d'attirer Bellegarde, il se décida à aller le rejoindre. Pour éviter l'encombrement dans la ville et au seul pont de Ratisbonne, il en fit jeter un de pontons au-dessous, et le passage s'opéra dans la matinée du 23, sous le feu de nos batteries. Quelques charges pour entamer ses colonnes n'eurent pas tout le succès désiré. Une arrière-garde était restée dans Ratisbonne pour couvrir la retraite; je la fis attaquer. Une muraille avec fossé n'était pas suffisante pour arrêter l'élan de nos troupes, qui, trouvant une issue, pénétrèrent baïonnette baissée dans la ville, et prirent une partie des six bataillons qui y étaient encore. L'ennemi brûla ses ponts, et barricada celui en pierre qui se trouve à Ratisbonne.

L'empereur d'Autriche qui s'était rendu avec sa cour à Schaerding dans l'espoir de partager le triomphe de ses armées et d'être plus à portée de négocier avec les princes allemands, fut instruit, le 23 au soir, de la défaite de ses troupes, et reprit aussitôt le chemin de la capitale.

[1] On doit rappeler que Lannes commandait provisoirement deux divisions de Davoust, celles de Gudin et de Saint-Hilaire; Davoust n'avait que celles de Morand et de Friant; Lefebvre le soutenait avec celles bavaroises de Deroi et du prince royal.

Résumé de ces belles opérations.

Jamais je n'avais remporté de succès plus brillants, plus décisifs, et je puis dire mieux mérités. Le combat de Thann livré au centre de l'archiduc; la bataille d'Abensberg, qui isola la gauche; l'affaire de Landshut, qui acheva de la mettre hors de combat; la bataille d'Eckmühl livrée de nouveau contre son centre, et enfin le combat de Ratisbonne, qui acheva de rompre son armée, forment une série d'événements dont l'histoire n'offre pas d'exemple. J'étais le 12 avril à Paris : dix jours après j'avais gagné deux batailles et décidé la campagne au cœur de l'Allemagne. César ne put jamais dire avec autant de raison son fameux *veni, vidi, vici*.

Je me dirige sur Vienne.

Dès que l'archiduc eut mis le Danube entre nous, il se replia sur Cham, où il arriva le 25, après avoir été joint par le second corps de Bohême. Je n'eus garde de le suivre à la gauche du fleuve : je me contentai de laisser Davoust à Ratisbonne pour l'observer, avec ordre de me suivre aussitôt qu'il aurait la certitude du départ de l'armée ennemie pour la Bohême, et je dirigeai le gros de mon armée sur Vienne par la rive droite, avec la résolution de passer sur le corps de Hiller, s'il avait la témérité de me disputer l'entrée de la capitale.

On m'a reproché de n'avoir pas suivi, au contraire, l'armée alors délabrée de l'archiduc Charles. J'en fus empêché par plusieurs raisons : la première, c'est que la chaîne boisée des montagnes de Bohmervald offrait des positions défensives très-avantageuses, la seconde, c'est que l'archiduc m'avait écrit une lettre qui laissait entrevoir le désir de traiter. En poursuivant Hiller, je pouvais achever sa ruine, et dicter cette paix dans Vienne de manière à la rendre plus avantageuse. En allant, au contraire, heurter contre les montagnes de Bohême, Hiller, réuni à l'archiduc Jean et à Chasteler, qui venaient de triompher en Italie et en Tyrol, pouvait amener 80 mille hommes frais sur le Danube à l'instant où l'archiduc Charles, remis de son étonnement et renforcé des landwehrs de Bohême, me chargerait de front.

Avant de suivre ma marche, il faut revenir à Hiller, que nous avons laissé en retraite sur l'Inn. Ce général, ne se voyant pas poursuivi au delà de cette rivière, jugea bien que je m'étais porté contre la principale armée et se détermina à faire de son côté une diversion. Le 24 avril, il repassa l'Inn avec les 35 mille hommes qui lui restaient et vint fondre à Neumarck sur la division Wrède. Le général bavarois, surpris en quelque sorte, se trouva engagé dans un combat inégal : il eût été perdu sans le dévouement de Molitor, qui le dégagea et assura sa retraite sur Wilsbibourg. Cette affaire, qui nous coûta 1500 hommes, n'eut aucune suite. Dans la nuit du 24 au 25, Hiller reçut la nouvelle des avantages décisifs que j'avais obtenus sur l'armée principale; il se hâta de repasser l'Inn, et bien lui en prit.

Opérations en Italie. — L'archiduc Jean ramène Eugène sur l'Adige.

Au moment où l'archiduc Charles paraissait dans les plaines de Ratisbonne, son frère l'archiduc Jean descendait des montagnes de Carniole sur le Frioul, à la tête de 50 mille hommes. Eugène couvrait l'Italie avec une armée combinée dont la force n'excédait pas d'abord 45 mille combattants. Il avait pour le seconder les généraux Grenier et Macdonald. Jeune encore et peu expérimenté, Eugène montra bientôt tout l'aplomb d'un vieux guerrier. Brave, calme et capable de juger les opérations, il sut toujours s'entourer des conseils d'hommes

habiles, talent qui vaut souvent bien les inspirations d'un génie supérieur.

Il débuta néanmoins par une faute. Il venait de concentrer le gros de ses forces en avant de Sacile, mais il attendait encore de Vérone une division d'infanterie et la réserve de cavalerie.

L'irruption de l'ennemi avait été subite; la brigade Sahuc, établie en avant-garde à Pordenone, avait été surprise et le 35e régiment en partie enlevé.

Eugène, craignant l'effet moral que produirait une retraite sur les esprits flottants d'une grande partie de l'Italie et sur les troupes de cette nation, crut devoir prendre l'offensive dans l'espoir qu'il n'aurait affaire qu'au 8e corps ennemi. Il marcha à lui le 16 avril, et l'attaqua entre Sacile et Pordenone, en faisant son effort par la droite, qui n'était pas la direction stratégique convenable. L'ennemi soutenu par la réserve disputa vivement le village de Porcia. Bientôt le 9e corps autrichien arrive sur le terrain, et l'archiduc Jean le portant contre notre gauche déborde cette aile et force Eugène à la retraite, malgré la résistance que Broussier oppose à des forces doubles. Le défilé de la Livenza dont les eaux étaient enflées met du désordre dans notre centre et notre droite. Tout s'encombre au passage de Brugnera; heureusement l'ennemi ne pousse pas ses succès, et Eugène, renforcé sur la Piave par l'arrivée des troupes qu'il attendait de Vérone, parvient à y rallier ses bataillons rompus, et ramène l'armée en assez bon ordre sur l'Adige, après avoir jeté deux brigades à Venise et à Palmanova. Chasteler, qui a balayé le Tyrol et qui devait agir de concert avec l'archiduc Jean sur l'Adige, s'en va triompher à Inspruck et perd l'occasion de nous prévenir à Rivoli.

L'archiduc, content de ce succès et forcé de détacher trois divisions pour observer Marmont en Dalmatie, ainsi que les places de Venise et de Palmanova, vint occuper la position si connue de Caldiero; attendant ici que des mouvements se prononçassent dans le midi de l'Italie, ou que les succès de son frère en Allemagne le missent à même de continuer ses opérations. Il ne tarda pas à être déçu de cet espoir, et la nouvelle des événements de Ratisbonne vint fort à propos ramener la confiance dans le camp d'Eugène et dans les esprits de nos partisans, en même temps qu'elle réprima les espérances de nos ennemis.

Je continue ma marche sur Vienne.

La retraite de notre armée d'Italie, loin de m'arrêter, était un motif de plus de presser mon entreprise sur Vienne. Le 27, je portai mon quartier-général à Muhldorf. Lefebvre avec les Bavarois se dirigea sur le Tyrol, dont l'insurrection, plus sérieuse que nous ne pensions, menaçait de déborder en Bavière et d'inquiéter nos communications. Masséna, Lannes et Bessières, marchaient sur Vienne; Davoust et Vandamme les suivaient en échelons; Bernadotte, avec ses Saxons, se dirigea sur Ratisbonne en contournant la Bohême.

Hiller avait abondonné sans combat la barrière de l'Inn; mais il résolut de défendre le passage de la Traun, dans la position formidable d'Ebersberg. Un pont en bois de cent toises présentait un obstacle bien plus redoutable que celui de Lodi, puisqu'il aboutit à une ville fermée, commandée par un château et couronnée par des hauteurs d'un accès pénible. Déboucher de là devant 30 mille hommes et 80 pièces de canon, n'était pas chose facile. Masséna n'ignorait point que je comptais faire tourner ce poste inexpugnable par Lambach; mais l'impétueuse valeur du général Cohorn

l'entraîna dans une sanglante échauffourée.

Trois bataillons autrichiens laissés imprudemment en avant du pont furent culbutés et poussés l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville qu'on leur ferma. Cohorn fit enfoncer les portes et pénétra dans la grande rue. Masséna crut devoir le faire soutenir, d'abord par le reste de la division Claparède, puis par celle de Legrand. On se battit avec acharnement de rue en rue, de maison en maison.

Claparède venait de s'emparer du château, lorsque Hiller lança sur la ville quatre nouvelles colonnes, qui y pénétrèrent baïonnette croisée. Ce fut une boucherie horrible : le feu prit aux maisons pleines de blessés et de combattants, que l'encombrement des rues empêchait de s'échapper. Jamais la guerre n'offrit de scène plus cruelle. Enfin, las de carnage, les Autrichiens cédèrent Ebersberg, et nos troupes débouchèrent contre les hauteurs, où un combat plus inégal encore s'engagea. L'arrivée de la division de cavalerie Durosnel par la rive droite, et la certitude qu'il allait être débordé et tourné par Lannes, décida cependant Hiller à se retirer en toute hâte sur Enns.

Effectivement, Lannes ayant débouché le même jour de Lambach sur Steyer, toute cette boucherie était inutile. J'en témoignai quelque mécontentement à Masséna ; cependant je l'excusai ensuite, en apprenant que Hiller avait tenu si ferme, afin de défendre le pont du Danube qu'il avait derrière lui à Mauthausen ; ce qui autorisait à penser que l'archiduc Charles, venant de Budweiss, avait l'intention d'y passer à la rive droite du fleuve pour se joindre à lui et couvrir Vienne. Ce coup de vigueur rendait la chose impossible, et fit d'autant plus d'honneur aux troupes françaises, qu'elles étaient en partie composées de soldats qui voyaient le feu pour la première fois. Il coûta 6 à 7 mille hommes à Hiller : nous eûmes à regretter 4 à 5 mille braves, dont un bon nombre fut la proie des flammes.

Projets tardifs de l'archiduc Charles pour couvrir Vienne.

L'archiduc Charles, arrivé le 1^er^ mai à Horasdiowitz, avait cru être poursuivi par toute mon armée, tandis que Davoust, après en avoir fait la simple démonstration, s'était rabattu par Straubing pour me suivre en échelons dans la vallée du Danube, et que Bernadotte même, qui l'avait relevé vers Ratisbonne, allait suivre la même route. Nous croyant enfoncés dans le cul-de-sac entre Straubing et les montagnes de Bohême, l'archiduc avait imaginé que Hiller défendrait assez longtemps l'Inn pour lui donner le temps de marcher par Budweiss. Le conseil aulique s'en flattait comme lui, et engageait l'archiduc Jean à ne pas renoncer légèrement aux avantages politiques qu'on pouvait se promettre de ses succès en Italie, mais au pis aller, et s'il y était forcé, de se replier sur l'Autriche intérieure.

L'archiduc Charles, cruellement détrompé par la nouvelle du passage de l'Inn, de la prise de Lintz, du combat d'Ébersberg, séjourna du 4 au 7 mai à Budweiss. Ce repos paraîtra toujours une énigme dans la vie militaire de ce prince, comme les séjours plus longs de Schaffouse et de Zurich en 1799. Rien ne le justifiait, que la nécessité de reposer ses troupes, d'y maintenir l'ordre, la discipline et la confiance, par une marche lente et mesurée. De telles considérations tombaient devant la nécessité de couvrir Vienne, soit en me prévenant à Krems, soit en arrivant avant moi dans la capitale. De Budweiss à Vienne, il y a six marches ; l'archiduc pouvait donc y arriver le 10 et Hiller le 9. Le premier se mit enfin en mou-

vement sur Zwetel, avec le projet sans doute de gagner Krems ; mais, instruit que nous avions déjà dépassé Molck, il sentit que tout espoir de couvrir Vienne était inutile, et il fallut se contenter d'aviser aux moyens de la défendre. Hiller reçut l'ordre de passer le Danube à Stein, de rompre le pont, et de forcer de marche par la rive gauche du fleuve, de manière à atteindre Vienne et à occuper les îles. S'il ne s'agissait que de sauver les troupes d'Hiller serrées de près par Lannes et Masséna, la résolution était fort convenable ; mais si pour sauver la monarchie, il fallait sauver aussi la capitale, il semble qu'il eût mieux valu lui prescrire de gagner, par une marche forcée, le défilé de Siegartskirch, d'y défendre 24 heures l'accès de Vienne, de camper ensuite sous cette place, et d'y attendre l'archiduc qui pouvait y arriver vers le 11 mai.

Quoi qu'il en soit, la première idée de l'archiduc avait été, puisqu'il ne pouvait plus couvrir Vienne, de la dégager du moins en débouchant de cette ville, comme je le fis de Dresde en 1813, et en opérant de fortes démonstrations sur nos communications. Le général Kollowrath, porté sur Lintz avec 25 mille hommes, devait se saisir du pont et de la ville. L'archiduc Jean fut invité à se réunir au corps du Tyrol et à la division Jellachich, restée aux sources de l'Enns dans la vallée de Rotenmann, puis de s'avancer ensuite sur Lintz à la tête de 50 à 60 mille hommes pour joindre Kollowrath. On se flattait vainement que la présence de ces 70 mille hommes sur ma communication directe changerait la face des affaires ; au surplus, nous verrons que rien de tout cela ne fut exécuté.

Seconde entrée à Vienne.

La disparition du corps de Hiller nous permit de redoubler de célérité, et nous parûmes le 10 mai sous les murs de la capitale. C'était jour pour jour un mois après l'invasion de la Bavière par les Autrichiens, et 27 jours après que j'en avais reçu la nouvelle à Paris.

Cependant, pour consolider notre position, il importait de nous saisir de Vienne, et la chose ne paraissait pas si facile qu'en 1805. Loin d'envoyer au-devant de nous pour en proposer l'entrée, le gouvernement avait désigné l'archiduc Maximilien pour présider aux préparatifs de défense : ce prince devait avoir un corps de 15 mille hommes mêlé de vieilles troupes et de landwehrs en formation ; la division légère de Nordmann vint encore le renforcer : le peuple de Vienne excité avait en partie pris les armes, et, s'il faut en croire les rapports, le prince disposait au moins de 20 mille hommes.

Pour exalter les troupes et les habitants, on cherchait à faire revivre les souvenirs de la résistance que Vienne avait opposée au visir Kiuperli : on leur parlait des Espagnols, de Saragosse ; mais nous n'étions pas des Turcs, et les bons Viennois ne sont pas des Arragonais. La grande enceinte des lignes n'était point en état de nous arrêter : l'archiduc Maximilien abandonna les riches faubourgs pour se concentrer dans l'ancienne enceinte régulièrement bastionnée, mais qu'on avait à peine armée. Le conseil aulique s'était bien plus préparé à assiéger Mayence, qu'à défendre sa capitale. Toutefois l'archiduc, avec un corps aussi considérable, pouvait nous donner de l'embarras. Je savais mieux que mes adversaires le prix du temps, et je n'étais pas disposé à en perdre une seconde : j'essayai de l'intimider en jetant des obus sur la ville, on y répondit par un feu violent des remparts, sans aucun ménagement pour les faubourgs. J'eus pitié des pauvres habitants, et renonçai à ce moyen

pour en prendre un plus sûr ; car, faute de grosse artillerie, nous ne pouvions rien contre ces remparts de granit. Je fis attaquer par les deux flancs les communications de l'archiduc avec le grand pont du Danube, en portant Masséna vers Simering, afin qu'il pénétrât dans l'île du Prater. Une attaque semblable fut dirigée de Dobling sur l'île de Jagerhans en amont. Si nous arrivions avant l'ennemi au grand pont de Tabor, qu'on n'avait point eu le bon esprit de lier avec la place par des ouvrages, l'archiduc serait prisonnier avec ses 15 mille hommes. Cette crainte le détermina à évacuer la ville, en faisant détruire le pont de Tabor, et en laissant 600 hommes seulement au général Oreilly, avec le soin pénible de signer une capitulation, ce qu'il fit le lendemain 13 mai.

Au moment où l'archiduc Maximilien évacuait Vienne, le général Hiller arrivait à sa destination, se joignait vers Spitz aux troupes qui en sortaient. Il fit occuper les îles, mais n'était plus à temps de sauver la capitale : le pont de Tabor était détruit.

Dispositions pour le passage du Danube.

De mon côté, je songeais à m'assurer les moyens de passer le Danube. Deux armées séparées par une fleuve semblable peuvent difficilement savoir au juste ce qui se passe chez l'ennemi. Outre cela, nous trouvant séparés depuis 15 jours de l'armée de l'archiduc par toutes les montagnes de Bohême, nous avions perdu ses traces. Tout autorisait à croire que s'il n'était pas encore arrivé, il ne tarderait pas à paraître. Mon armée n'était pas encore réunie, mais il nous importait de ne pas perdre de temps. Vandamme et les Wurtembergeois avaient été laissés à Lintz pour couvrir le grand débouché central de la Bohême, et garder le pont avec l'ouvrage tracé pour sa défense. Bernadotte, venant de Passau avec les Saxons, devait le relever. Davoust marchait de San-Polten sur Vienne. J'avais sous la main, autour de cette ville, les corps de Masséna, de Lannes, la garde et la cavalerie de Bessières.

Motifs de cette entreprise.

Incertain sur la position où l'archiduc se trouvait et sur les projets qu'il pouvait former, je compris néanmoins qu'en tout état de cause il me convenait d'aller au-devant de lui, et je résolus de le faire. Cette résolution, toute naturelle qu'elle fut, a trouvé des censeurs, parce qu'on n'a jugé qu'après l'événement, sans se donner la peine de peser les motifs qui m'y déterminèrent. On a dit que, maître de la capitale et de la moitié de la monarchie, couvert par le Danube, je pouvais attendre en toute sécurité l'arrivée de l'armée d'Italie, sans chercher à rendre ma position plus compliquée, plus étendue, et par là même plus chanceuse.

Ceux qui m'ont fait ces reproches ont oublié la situation respective dans laquelle se trouvaient les deux armées après les mémorables victoires de Ratisbonne. Comptant avec raison sur l'ascendant qu'elles devaient me procurer sur l'ennemi, il me convenait d'avoir un débouché au delà du Danube, pour continuer les opérations offensives : si je laissais l'archiduc paisible possesseur de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie, il pouvait concentrer ses forces, les augmenter de toutes les milices dont la formation était commencée ; la lutte redeviendrait douteuse. Si je l'attaquais dans l'état d'abattement où les défaites de Ratisbonne avaient dû le jeter, je pensais le battre à coup sûr, et finir la guerre par un coup d'éclat. Dans l'hypothèse où je me verrais réduit à la défensive, il me convenait encore mieux d'être maître des deux rives, ne fut-ce que pour avoir la liberté d'opérer sur la rive gauche, dans le cas où l'ennemi réuni-

rait des forces menaçantes sur la droite. Sans cet avantage, je ne possédais qu'une ligne d'opérations hasardée, courant depuis Straubing dans une gorge resserrée parallèlement à la Bohême, où l'ennemi semblait avoir établi le théâtre de sa résistance. L'archiduc, basé sur Prague, n'avait qu'à effectuer la concentration des forces de la monarchie à Lintz pour me placer dans une situation épineuse [1]. Si j'avais un pont à l'abri, je pouvais au contraire accepter la bataille sans danger sur la droite ou sur la gauche; certain, si j'éprouvais un revers, de trouver une retraite sur la rive opposée, car l'archiduc ne pouvant opérer en forces suffisantes que sur une rive, l'autre me resterait.

Quand je résolus le passage, l'armée ennemie ne s'était pas encore montrée aux environs de Vienne, ou si elle s'y trouvait à mon insu, elle n'était pas disposée de manière à mettre obstacle au passage. Quelques jours plus tard, elle aurait pris et fortifié des positions qui rendraient la chose difficile. Les points sont peu nombreux et bien connus, et quand il s'agit de passer un fleuve de 2 à 300 toises en présence de 100 mille hommes sur un espace déterminé, ce n'est pas une petite affaire. Je me hâtai de profiter de l'occasion qui se présentait et qui ne se représenterait peut-être plus, et malgré l'espèce de revers qui en résulta, je réussis en partie, puisque je franchis les trois quarts du fleuve, que je m'emparai d'une place d'armes avantageuse pour franchir plus tard le dernier bras.

Difficultés du passage.

Ma résolution et mes motifs n'ont pas été appréciés par mes censeurs : cela ne m'étonne pas; ils les ont mesurés à leur taille..... Revenons à l'exécution de ce hardi projet.

De toutes les opérations de guerre, il n'en est aucune de plus hasardeuse et de plus difficile que celle d'un passage de fleuve considérable en présence de l'ennemi. On sait combien on a fait sonner les passages du Rhin à Tollhuis et à Kehl; cependant Louis XIV n'avait devant lui que 7 à 8 mille Hollandais, et à Kehl Moreau ne trouva qu'une brigade de l'armée des cercles. Les deux passages que nous effectuâmes à Lobau resteront probablement les plus célèbres dans l'histoire militaire du grand siècle. En songeant à tout ce qu'il faut de soins, de précautions, de matériaux pour une telle opération, au concours de circonstances nécessaires pour la faire réussir, aux inconvénients que le moindre dérangement de la part de l'ennemi peut occasionner, on est surpris qu'elle réussisse jamais. Cependant, par une bizarrerie toute particulière, l'entreprise de guerre la plus difficile est celle qui réussit presque toujours, et à laquelle il est en effet le plus difficile de s'opposer efficacement, surtout là où il existe de grandes communications latérales au fleuve. Frédéric-le-Grand estimait que le passage d'une rivière qui a 20 lieues de cours n'est pas à défendre; il faut souffrir le passage, et concentrer ses forces pour combattre, ou bien se disperser pour tout couvrir. Plus les armées sont considérables, plus la défense est néanmoins facile; quand les fractions d'armées sont des corps de 25 mille hommes pourvus de 100 pièces de canon, la surprise des points de

[1] Ceci semble contradictoire à ce qui est dit plus haut, et ne l'est pas : l'archiduc en portant sur Lintz une diversion seulement n'eût point compromis l'armée française; mais si, basé sur Prague, il fût revenu à Lintz avec Hiller, Kolowrath, l'archiduc Jean, le cas eût été différent; mais il eût aussi joué assez gros jeu.

passage devient beaucoup plus difficile.

Le Danube coule depuis Scharding jusqu'à deux lieues de Vienne, dans une gorge plus ou moins resserrée par les montagnes de la Bohême et celles de Bavière ou d'Autriche ; mais après avoir dépassé le village de Nussdorf, ses flots se dilatent comme pour se venger de la contrainte dans laquelle ils ont été retenus jusque là ; ils serpentent et forment dans un vaste lit une multitude d'îles dont quelques-unes, et celle de Lobau surtout, sont considérables. Plusieurs points de passage s'offrent autour de Vienne ; mais un œil exercé découvre, au simple aspect de la carte, que le plus avantageux de tous se trouve en amont près du village de Nussdorf, pour une armée venant de la rive droite, car elle domine de beaucoup la rive gauche : le grand Thalweg, n'ayant ici que 180 toises, aboutit à une île considérable qui peut servir de tête à un premier pont, et de point d'appui aux troupes chargées d'ouvrir ou de protéger le passage. Un bras d'environ 50 toises, qui coule doucement, sépare cette île de la rive opposée, et n'exige pour le franchir qu'une opération fort ordinaire. Une autre île se trouve à deux lieues au-dessous de Vienne, c'est la célèbre Lobau : plus vaste, et surtout beaucoup plus étendue en profondeur, elle n'a pas moins d'une petite lieue de long, sur trois quarts de lieue de profondeur (c'est-à-dire de largeur d'un côté du lit à l'autre) : elle est séparée de la rive droite par une autre île qui n'a pas moins de 3000 toises de tour, puis par le grand lit, où se trouvent encore cinq à six autres îles. Cette grande division des eaux du Danube les rend moins profondes et moins rapides. Le premier bras, qui sépare Ebersdorf de la première île, n'a pas moins de 240 toises ; le second en a 160, et aboutit à la Lobau. Enfin un troisième bras, qui se subdivise souvent par d'autres îlots, sépare cette grande île de la rive du Marschfeld, et forme comme le fossé de cette espèce de citadelle ; il a près de 70 toises, mais se trouve de loin en loin coupé de quelques îles.

Un passage à Nussdorf, où le Danube resserré n'a que 180 toises outre 60 pour le petit bras, exigeait la moitié moins de bateaux, et il était protégé par les hauteurs qui dominent ; il aboutissait au pied du Bisamberg, montagne d'un accès difficile qui commande aux deux chaussées de Moravie et de Bohême, entre lesquelles elle est située. C'eût été d'un grand intérêt pour nous de pouvoir nous en saisir avant l'arrivée de l'archiduc, qui eût été coupé de ces deux routes ; mais dès qu'il eut joint Hiller, la chose était plus difficile, et la proximité du Bisamberg devenait une chance contraire, en favorisant les entreprises de l'ennemi contre nous. Le passage de la Lobau convenait mieux sous ce point de vue ; on avait aussi l'avantage de pouvoir y descendre les bateaux qu'on trouva dans Vienne et dans le petit bras du Prater. Enfin, la profondeur de l'île offrait l'avantage signalé de pouvoir placer à l'abri les troupes qui effectueraient le passage, dans le cas où l'ennemi y montrerait des forces supérieures.

Préparatifs pour l'exécuter.

Dès l'instant où nous étions arrivés devant Vienne, j'avais songé à m'assurer d'un passage ; Lannes, placé en amont, dut tout préparer pour jeter un pont à Nussdorf, et St-Hilaire fut chargé de s'emparer de la grande île de Schwarze-Lake. Masséna, campé entre Simering et Ebersdorf, assembla au contraire tout ce qu'il fallait pour passer à l'île de Lobau. Ces doubles préparatifs, distants de 4 lieues, divisaient l'attention de l'ennemi, et permettaient de choisir le point sur lequel la construction du pont

éprouverait le moins d'entraves. St-Hilaire envoya deux bataillons de voltigeurs en bateaux pour se loger dans l'île de Schwarze-Lake ; mais ces détachements n'ayant pas été soutenus à temps, le général Nordmann, détaché par Hiller, eut le loisir de les entourer et de leur faire mettre bas les armes après une belle résistance.

Il ne me resta qu'à presser Masséna de compléter ses préparatifs pour tenter l'opération de son côté. Le zèle et l'habileté de nos pontonniers parvinrent à lever des obstacles que tous autres qu'eux eussent regardés comme insurmontables : le 19 mai, un pont, composé en plusieurs parties de 54 énormes bateaux [1], fut jeté sur les deux bras en face d'Ebersdorf, sous la protection des bataillons de tirailleurs, qui balayèrent l'île de Lobau des partis ennemis. L'opération devenait d'autant plus délicate, qu'au printemps, la fonte des neiges dans les Alpes germaniques et tyroliennes gonfle les eaux du Danube avec une rapidité effrayante, et que la crue devint très-forte au moment où nous tentâmes l'opération.

Malgré tous nos soins, nous n'avions pas trouvé d'ancres en quantité suffisante pour amarrer tant de bateaux ; l'artillerie et les pontonniers y suppléèrent en coulant dans le fleuve de grosses caisses remplies de boulets. N'ayant pas assez de pontons, il fallut y ajouter des chevalets. Le 20 au soir, le pont qui conduit de la Lobau à la gauche fut enfin jeté, et le corps de Masséna défila aussitôt. Celui de Lannes, qui venait de Vienne, avait dû ne partir qu'au dernier moment, autant pour éviter de dégarnir ce point, que pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi ; il devait suivre immédiatement.

Les eaux du Danube montaient rapidement ; à chaque instant il fallait interrompre le passage pour raccommoder des ponts faits avec des agrès de plusieurs dimensions différentes.

[1] Il y avait trois ponts n'en formant qu'un divisé en trois parties par des îles.

Attaque de Kolowrath sur Lintz.

Au moment où nous jetions le pont de la Lobau, j'appris que les Autrichiens avaient fait une attaque sérieuse, le 17 mai, contre la tête du pont de Lintz : c'était le corps entier de Kolowrath, fort de 25 mille hommes. Les Wurtembergeois allaient se voir forcés de céder à cette énorme supériorité, lorsque Bernadotte, arrivant avec les Saxons, rétablit la balance ; l'ennemi renonça à emporter un poste si bien défendu. Loin de m'arrêter, cette circonstance me paraît de nature à redoubler encore mon ardeur ; car l'archiduc a évidemment divisé ses forces, ou bien il est resté compromis lui-même auprès de Lintz avec le gros de son armée. Rassuré par l'arrivée de Bernadotte, j'ordonne à Vandamme de se rapprocher de nous en venant à Mautern ; Davoust, échelonné entre Molk et Vienne, doit se rassembler en toute hâte sous les murs de la capitale.

Masséna s'établit à la rive gauche.

Le 21 au matin, je presse avec ardeur le passage et dispose les troupes de Masséna pour parer à tout événement. L'île de Lobau aboutit au Marchfeld, plaine immense qui n'est coupée que par un petit rideau formé vers Wagram par l'encaissement du Russbach ; l'enceinte de l'île, qui figure par les sinuosités du petit bras un grand rentrant au nord et une ligne assez droite à l'est, se trouve bordée par les grands villages d'Aspern et d'Essling, situés à une petite demi-lieue l'un de l'autre : formés d'une seule rue très-longue et bâtis en pierre, ces villages peuvent servir en quelque sorte de remparts naturels. Aspern avait pour réduit un cime-

tière qui formait une véritable redoute; à Essling, un grand magasin à grains jouait le même rôle : plus, au sud-est, se trouve la petite ville d'Enzersdorf, poste également susceptible de bonne défense.

Nos ponts avaient été naturellement jetés au nord, en face du rentrant entre Aspern et Essling; je plaçai la division Molitor, du corps de Masséna, dans le premier de ces villages; la division Boudet garda le second. Les deux autres divisions, à mesure qu'elles arrivaient, devaient former la réserve : la cavalerie de Bessières fut placée au centre entre ces deux bastions. A chaque instant le passage était interrompu. Les rapports des avant-gardes différaient beaucoup; selon les uns, l'ennemi ne montrait qu'une forte avant-garde, selon les autres, toute l'armée se trouvait en présence. Une nombreuse cavalerie formait un rideau que nous ne pouvions percer. L'incertitude ne dura pas longtemps.

L'archiduc nous attaque.

Dans le fait, l'archiduc, instruit entre Horn et Meissau de la chute de Vienne, était arrivé le 15 au Bisamberg. Son armée s'y était reposée jusqu'au 19. On voyait de cet observatoire tous nos mouvements, et dès le 19 on y apprit la construction du pont de la Lobau. L'archiduc, qui avait conservé jusqu'au 14 l'espoir de déboucher de Vienne comme je le fis de Dresde en 1813, n'eut pas d'autre parti à prendre qu'à rester en observation, et à profiter de la première occasion qui se présenterait de livrer bataille quand je voudrais passer le Danube. Peut-être attendait-il d'apprendre l'issue de la tentative de Kollowrath sur Lintz pour opérer, s'il eût réussi, de manière à se lier avec lui. Il dut recevoir vers le 19 l'avis que ce projet avait échoué non seulement par la défaite de Kollowrath, mais encore parce que l'archiduc Jean n'avait point pris cette direction. Quoi qu'il en soit, le généralissime vint reconnaître, le 20, à la tête de l'avant-garde de Klénau, l'état des choses en face de l'île, et il ordonna tout pour que l'armée fût prête à marcher le lendemain.

Journée du 21 mai.

Le 21, à 9 heures, l'archiduc, découvrant du Bisamberg le corps de Davoust en marche par la rive droite du Danube, juge qu'en tombant sur ce qui avait déjà passé, il n'aurait affaire qu'à la moitié de mes forces; il met son armée en mouvement à midi : les trois corps de Hiller, Bellegarde et Hohenzollern sont dirigés concentriquement sur Aspern, suivis en réserve par le corps des grenadiers : celui de Rosenberg doit s'étendre à droite et à gauche d'Enzersdorf, puis se rabattre sur Essling. La réserve de cavalerie marchera entre ces deux masses principales. Le prince de Reuss restera au Bisamberg pour couvrir ce point et donner des inquiétudes à Davoust du côté de Korneubourg. Les efforts de 80 mille hommes munis de 300 pièces de canon, allaient ainsi fondre sur le seul corps de Masséna, soutenu de la cavalerie de Bessières. Rien n'égale la valeur que nos troupes déploient dans cette situation critique. Molitor, placé seul dans Aspern, y reçoit l'assaut des masses de Hiller et de Bellegarde; Masséna accourt sur ce point; plusieurs fois le village est partiellement pris et repris. Placé au cimetière, qu'il regarde comme un fort, le héros de Gênes et de Zurich y combat comme un lion. Lannes, qu'une rupture du pont a privé de son corps d'armée, prend le commandement de la division Boudet, et défend Essling, qui est d'abord moins vivement attaqué par Rosenberg.

L'ennemi avait encombré la majeure partie de son infanterie autour d'Aspern, où le

défaut d'espace l'empêchait de se mouvoir. La cavalerie tenait le centre et protégeait de nombreuses batteries disposées pour battre d'écharpe les villages qui coûtaient tant de braves. Cette artillerie foudroie jusqu'à nos minces réserves. J'ordonne à Bessières de la faire charger; la cavalerie légère y échoue d'abord; nos cuirassiers conduits par d'Espagne se précipitent à leur tour, et l'ennemi retire en toute hâte les pièces. Dans ce moment, l'infanterie de Hohenzollern se prolongeait vers le centre, nos intrépides escadrons, conduits par Bessières, d'Espagne et Lasalle, s'élancent sans hésiter sur elle; mais tous les bataillons autrichiens, formés par un ordre récent de l'archiduc en colonnes d'attaque par bataillons, présentent de petites masses que rien ne peut ébranler [1]. La cavalerie de Lichtenstein accourt au soutien; la nôtre vole au-devant d'elle, et après une triple charge, cédant au nombre et à une artillerie meurtrière, elle revient fièrement reprendre sa place dans la ligne. Le brave d'Espagne trouve une mort glorieuse en soutenant une lutte aussi inégale.

Rebuté par les assauts réitérés contre Aspern, l'archiduc Charles avait espéré trouver moins de résistance à Essling, où il s'était transporté. Rosenberg, après un long circuit, avait enfin réuni ses deux colonnes et livré vainement deux attaques à Lannes et à Boudet. Ces assauts se réitèrent encore jusqu'au soir; le village est incendié; Lannes, entouré de flammes et accablé de projectiles, fait face à tout avec intrépidité. La nuit suspend ici l'ardeur des combattants, mais à Aspern leur fureur redouble: l'archiduc ordonne à Hiller et Bellegarde de l'emporter à tout prix. Masséna, à la tête de quatre régiments considérablement affaiblis par les pertes successives du combat, oppose une barrière d'airain à ces deux corps d'armée ennemis. Au milieu d'une grêle de projectiles qui mettent le feu à une partie du village, il en défend chaque ruelle, chaque maison, chaque jardin avec le courage le plus brillant. La division Molitor, réduite de moitié, est forcée enfin de le céder après neuf heures du soir. Masséna court à la division Legrand, se précipite à sa tête dans le village et en reprend une partie; l'ennemi reste maître du cimetière qui a coûté tant de sang.

Jamais journée ne fut plus glorieuse pour les troupes françaises que celle-ci: moins de 30 mille hommes avaient lutté contre 80 mille sous le feu concentrique d'une artillerie immense. C'était un miracle.

Les ponts plusieurs fois rompus et plusieurs fois raccommodés, permirent enfin aux troupes de Lannes et d'Oudinot de défiler pendant la nuit: la garde et les cuirassiers de Nansouty passèrent au point du jour.

Journée du 22 mai.

Le 22 notre armée, forte alors d'environ 55 mille hommes, put songer à prendre un peu plus de développement. Si Davoust avait été là, j'aurais pivoté sur ma gauche en l'appuyant au Danube et en faisant l'effort par la droite; mais pour cela il eût fallu la présence du 3e corps, et l'espace nécessaire pour nous former et pour opérer notre changement de front sans découvrir les

[1] C'est quinze jours après avoir lu le chapitre des principes de la guerre du général Jomini, imprimé partiellement à Glogau en 1808, que l'archiduc adopta pour la première fois cet ordre de bataille; et il a avoué qu'à Essling, comme à Wagram, il lui avait dû la bonne contenance de son infanterie, surtout celle de nouvelle formation.

ponts. L'ennemi eut l'intention de nous prévenir. Dès deux heures du matin il fait réattaquer Aspern; un peu plus tard l'attaque s'étend jusqu'à Essling : l'archiduc la dirige en personne. Lannes est forcé de l'abandonner, à l'exception du grenier qui en forme le réduit : renforcé bientôt après par St-Hilaire qui vient d'arriver, il en chasse à son tour l'ennemi.

Dans Aspern, même acharnement et même résultat. La division Legrand, soutenue par celle de Cara St-Cyr, le dispute d'abord aux Autrichiens, puis enlève même le général Weber avec quelques centaines de prisonniers, et se loge de nouveau dans le cimetière.

Mouvement offensif pour percer le centre de l'ennemi.

Il était temps de songer à sortir de ce coupe-gorge. Davoust annonce que son corps commence à passer, et la division Demont débouche en effet des ponts. Je me décide alors à opérer offensivement. La direction de la ligne concave de l'ennemi indique naturellement le point où il faut commencer notre effort. Davoust débouchera par Essling; Masséna se maintiendra dans Aspern; Oudinot et Lannes, formés au centre avec la cavalerie, enfonceront celui de l'ennemi, et, secondés par la gauche de Davoust, accableront le corps de bataille de l'archiduc en le refoulant sur le haut Danube. Oudinot s'avance impétueusement avec ses grenadiers; Lannes a formé son corps en échelons; il lance en même temps la division St-Hilaire, le reste de ses forces le soutient et forme une seconde ligne. Nos troupes renversent avec audace tout ce qui se présente; d'abord la première ligne de l'ennemi est enfoncée. L'artillerie autrichienne cause de grands ravages dans l'ordre d'attaque un peu profond d'Oudinot et de Lannes; mais je recommande au dernier de se déployer à mesure qu'il gagnera du terrain. Marbot va porter cet ordre à St-Hilaire, qui commence à l'exécuter. Claparède forme aussi le corps des grenadiers d'Oudinot en reployant sa brigade de droite en potence pour faire face à Rosenberg.

L'ennemi se concentre aussi sur le même point.

L'archiduc a le coup-d'œil trop exercé pour ne pas juger l'importance du mouvement de mon centre et de la retraite de sa première ligne; il prolonge ses corps sur Breitenlée, où il a établi son quartier-général, et débouche avec toutes ses réserves sur le même point. Lannes et Bessières soutiennent Oudinot : un combat épouvantable s'engage, et les deux partis y déploient une valeur admirable. Bessières traverse les intervalles de notre infanterie, et se précipite à la tête de ses escadrons sur ceux de l'ennemi, et ensuite sur leur infanterie : les plus audacieux sont entraînés jusqu'à Breitenlée, où se trouve le quartier-général autrichien. L'archiduc ramène, un drapeau à la main, ceux de ses bataillons que notre audace étonne et fait plier. Il est sur le point de lutter corps à corps avec nos soldats que rien n'arrête. Encore un effort, et la victoire ne saurait nous échapper..... Mais la fortune me prépare un coup fatal : non seulement cet effort n'aura pas lieu, il sera même devenu impossible. Dans l'instant, la plus affreuse nouvelle vient détruire toutes nos espérances; le grand pont du Danube a été rompu par des moulins, des brûlots et de grands bateaux amarrés ensemble, que l'ennemi a dirigés contre lui, et dont l'excessive crue des eaux a rendu le choc plus violent et plus fatal : le pont rompu et dispersé descend au loin le Danube; l'aide-de-camp qui vient à huit heures me faire ce rapport alarmant ne peut ajouter aucun renseignement, et je conserve encore sur la possibilité de rétablir

les ponts une lueur d'espoir qui ne tarde pas à être dissipée.

Il ne s'agissait plus alors de compter sur les quatre divisions de Davoust, ni sur les réserves d'artillerie pour songer à l'offensive. Il fallait nous maintenir jusqu'à la nuit, et rentrer dans notre citadelle de Lobau. Si la position d'une fraction d'armée, qui débouche d'un fleuve devant toute une armée ennemie bien préparée à la recevoir, est toujours critique ; c'est bien autre chose encore lorsque cette fraction est privée de tout secours de la part des siens et en même temps de toute retraite. Quand on débouche de vive force, quel que soit l'avantage de l'opposant, les troupes s'animent par la certitude d'être constamment renforcées, et de voir les chances tourner en leur faveur par les bataillons frais qui s'engagent au fur et à mesure. Nous n'eûmes pas même cet avantage le 21, car la rupture fréquente des ponts, et les flots gonflés du Danube qui recouvraient les îles et les avenues des ponts, mettaient dans le passage de longues interruptions, et il fallait tout le dévouement héroïque de Masséna, de Lannes et de leurs soldats, pour conserver l'aplomb qu'ils ont montré dans cette journée. Mais malgré les renforts reçus dans la nuit, la situation fut bien autrement déplorable, lorsque la retraite ordonnée à Lannes et la nouvelle de la rupture des ponts qui la motivaient portèrent dans tous les rangs la certitude qu'il ne restait à l'armée qu'à vaincre ou à mourir.

Retraite de mon centre.

Mon attitude, à la fois calme et sévère dans le premier moment de douleur, avait contribué néanmoins à maintenir la confiance de nos braves ; personne ne s'en aperçut, jusqu'à ce que j'eusse assez de temps pour m'assurer s'il y avait moyen de rétablir les ponts. Lannes dut se maintenir jusque là ; mais bientôt une funeste certitude détruit toute illusion ; l'ordre est donné à ce maréchal de rentrer à Essling, et la nouvelle qui vole de bouche en bouche apprend à nos soldats le danger dont ils sont menacés. Tout à coup un morne silence succède aux cris précurseurs ordinaires de tant de victoires ; mais ce silence même, accompagné d'un calme parfait, indique assez que chacun est résigné à faire son devoir.

Soit que l'archiduc, mieux avisé que la veille, eût porté le gros de ses efforts au centre, soit qu'il n'y eût été attiré que par la manœuvre dont je l'avais menacé, il est de fait qu'au moment où Lannes s'arrêtait par mes ordres, ce prince se mettait en devoir d'exécuter une attaque générale avec tout ce qu'il avait de moyens sous la main, et secondé par des batteries foudroyantes. Ses soldats, étonnés de voir les nôtres s'arrêter, acquièrent plus d'audace, ils se croient déjà victorieux : quand Lannes commence sa retraite, l'enthousiasme passe dans les rangs ennemis, et les efforts les plus vigoureux tombent sur St-Hilaire, qui forme son premier échelon. Ce vétéran de l'armée d'Italie, frappé d'un boulet, emporte au tombeau les regrets et l'admiration de chacun. Ses troupes, un moment consternées de sa mort, continuent leur mouvement avec ordre. Lannes, instruit de la perte de son compagnon d'armes, vole prendre le commandement, et les ramène fièrement dans la direction d'Essling. Oudinot le suit à gauche.

L'ennemi reprend l'offensive sur Aspern et Essling. — Il tente de forcer notre centre. — L'archiduc enlève Essling, que Mouton lui arrache de nouveau. — Fin de la seconde journée.

L'ennemi, enhardi par un succès auquel il était peu accoutumé, s'élance d'abord sur

ses traces. Aspern et Essling deviennent de nouveau le point de mire de tous ses efforts, et une ligne concave entoure ces deux villages et la ligne française d'une masse de feux dont tous les coups portent. Dès lors la bataille n'offre guère de combinaisons ; c'est une boucherie horrible, mais indispensable pour sauver l'honneur de l'armée et la fraction qui reste exposée ; car se retirer en plein jour, par un seul pont, en présence d'un ennemi double en forces et en canons, c'est exposer la moitié au moins des troupes engagées à une perte inévitable. Les scènes de la veille se renouvellent dans ces deux villages, pris et repris cinq à six fois par les deux partis avec un acharnement inconcevable. L'ennemi, vers midi, tente enfin de tourner Aspern en pénétrant par un îlot boisé du côté de Stadelau ; déjà il a gagné du terrain, et peut prendre le village à revers et menacer les petits ponts jetés sur le ruisseau. Molitor s'y porte avec sa division réduite à 3 mille combattants, et y cueille de nouveaux lauriers que Masséna vient partager. « Tantôt « à pied, tantôt à cheval, on le voit dans le « taillis, dans l'île, dans le village, l'épée à « la main, dirigeant l'attaque et la défense. » L'intrépide Legrand, dont j'aurais pu dire avec plus de raison que de Gardanne qu'il était grenadier par la taille comme par le courage, ne déploie pas moins de calme et de fermeté dans Aspern. Dans les entrefaites, le prince de Rosenberg a fait aussi attaquer Essling, et l'archiduc l'a fait soutenir par une brigade de grenadiers. Cinq fois il y pénètre et cinq fois Boudet, inébranlable dans son réduit, le force à l'abandonner. Enfin à deux heures l'archiduc, rebuté de vingt assauts contre les deux bastions de notre ligne, se décide un peu tard à tenter une attaque décisive sur le centre. Si elle réussit, les troupes culbutées sur les petits ponts qui nous restent ne sauraient empêcher l'ennemi de les détruire, et les divisions compromises dans les villages seront perdues. Le corps de Hohenzollern s'avance dans ce but, soutenu de 12 bataillons de grenadiers. Lannes oppose une résistance vigoureuse ; Hohenzollern abîmé cède l'honneur et l'attaque aux grenadiers, qui, conduits par l'archiduc en personne, se précipitent sur nos pièces l'arme au bras. En même temps, la cavalerie cherche à pénétrer entre Essling et le Danube. Ces efforts sont inutiles. L'archiduc, étonné de ses pertes et de notre contenance, y renonce, et retourne attaquer Essling qu'il réussit enfin à enlever. Si on le laisse maître de ce poste, rien ne saurait l'empêcher d'en déboucher et d'acculer au Danube les débris des braves troupes qui se sacrifient avec tant de dévouement. Je lance contre lui le froid et intrépide Mouton (comte de Lobau) à la tête de la brigade des fusiliers de la garde ; les grenadiers ennemis sont partout culbutés ; un bataillon est enlevé dans le grenier, un autre dans le cimetière. La fureur de cette attaque, qui surpasse tout, achève de prouver à l'archiduc qu'il ne saurait obtenir plus de trophées contre des hommes décidés à vaincre ou à mourir. Quatre heures approchent ; depuis près de trente heures, les troupes n'ont pour ainsi dire pas cessé de combattre ; ses réserves ont été elles-mêmes abîmées ; il se contente des succès obtenus, et cette longue et cruelle tragédie dégénère en une canonnade encore assez vive de la part de l'ennemi, et entretenue avec une grande infériorité par les débris de notre artillerie, qui manque même de munitions. Cette canonnade, quoique moins inquiétante, ne laisse pas que d'être meurtrière : un boulet perdu, lancé d'Enzersdorf, vint briser les deux genoux du maréchal Lannes, le plus intime de mes

compagnons d'Italie : la capricieuse fortune voulait épuiser tous ses traits sur moi. Cette nouvelle me consterna. Il était temps que cette lutte déplorable eût un terme, car nos chevaux d'artillerie étaient tués, une bonne partie des pièces démontées : les parcs de réserve n'ayant pu passer, les munitions se trouvaient épuisées ; il fallait y subvenir par des passages successifs en bateaux.

Il s'agissait actuellement de sortir de notre affreuse position et d'assurer la retraite. Je venais de parcourir à cet effet l'île de Lobau, pour reconnaître exactement l'abri qu'elle pourrait nous donner pour une défense de deux ou trois jours. Je réunis quelques-uns de mes généraux; les uns parlent de repasser le Danube; mais pour passer le Danube il faut un pont, et s'il y avait un pont, je n'aurais pas besoin de consulter sur le parti à prendre ; ce n'est pas à la retraite que je songerais. Davoust, qui est présent, assure qu'il saura bien défendre la rive droite contre les entreprises de l'ennemi, et donnera le temps de reconstruire les ponts. Masséna dit qu'au besoin il saura bien s'ouvrir un passage l'épée à la main, si l'ennemi se place sur sa retraite. Je retrace alors notre position en peu de mots. « Une « retraite ne pourrait avoir lieu qu'en ba- « teaux, c'est-à-dire qu'elle serait à peu près « impossible; il faudrait abandonner les « blessés, l'artillerie, les chevaux, désorga- « niser l'armée; l'ennemi pourrait d'ailleurs « aller passer à Krems ou à Presbourg pour « tomber sur les fractions de notre armée « disloquée, et nous chasser d'Allemagne en « entraînant contre nous toutes les popula- « tions. Il nous reste de grandes ressources; « il ne nous faut que deux ou trois jours « pour raccommoder les ponts, et assurer à « la fois un retour offensif, ou une retraite « volontaire et en bon ordre. Dans peu de « jours, Eugène doit descendre des Alpes « de Styrie, Lefebvre sera appelé du Tyrol « avec la moitié des Bavarois, et si même « l'ennemi passant à Lintz menaçait la ligne « actuelle de retraite, Eugène nous en ou- « vrirait une assurée sur l'Italie, et nous « serions de nouveau maîtres des opérations « avec huit corps d'armée réunis [1]. Il faut « donc rester dans l'île de Lobau. Masséna, « tu acheveras ce que tu as si glorieusement « commencé : tu peux seul rester ici, et en « imposer assez à l'archiduc pour le retenir « immobile devant toi le peu de jours qui « nous sont nécessaires. Le terrain de la « Lobau que je viens de parcourir te sera « favorable. »

A ce discours, toutes les figures brillent d'un nouveau feu; chacun sent l'étendue de mes ressources et la rapidité de ma conception ; il est convenu que la retraite commencera à la nuit, et que les dernières troupes se replieront à deux heures du matin, conservant, s'il est possible, le pont de pontons avec une tête, et ne rompant que les petits ponts de communications sur le dernier filet qui traverse le rentrant de l'île. Au moment où ces dispositions sont arrêtées, on amène devant moi le corps du maréchal Lannes étendu sur un brancard et prêt à rendre le dernier soupir. Je me précipite sur lui et le couvre de mes embrassements, en lui prodiguant les épithètes les plus chères : ceux qui ont pu être témoins de cette scène déchirante attesteront au monde que mon cœur fut bien loin d'être froid et inaccessible aux sentiments affectueux, comme on l'a si injustement prétendu. Dans mon cabinet ou à la tête des affaires de l'armée et de l'état, j'ai pu comprimer mon penchant naturel qui était bien loin de la cruauté et d'une froide

[1] Eugène, Marmont, Macdonald, Lefebvre, Bernadotte, Davoust, Oudinot, Masséna, outre la garde et les réserves.

insensibilité; l'observateur digne de me juger m'accuserait plutôt de trop d'abandon et d'amitié, pour ne pas dire de faiblesse [1].

Je reviens à mon armée. La retraite se fit comme elle avait été convenue, et sans le moindre empêchement de la part de l'ennemi, qui avait replié de son côté le gros de ses lignes, ne laissant que les avant-gardes en présence. Je vins établir mon quartier-général à Ébersdorf. Les bateaux disponibles furent employés les jours suivants à porter des vivres et munitions, et à ramener les gardes et les blessés. Masséna prit le commandement général de ce qui restait dans l'île.

Chances de notre position.

Pour être rentrés dans l'île de Lobau, nous n'étions pas encore hors d'embarras. La communication avec la rive droite n'était pas rétablie. Mon armée passa quarante-huit heures dans l'île, manquant de vivres et ayant peu de munitions. Heureusement que les Autrichiens ne songèrent point à l'inquiéter.

L'opinion générale est que nous eussions été perdus, s'ils avaient attaqué le lendemain, et qu'il nous eût été impossible de résister au feu de 300 pièces qu'ils traînaient avec eux. Je n'en ai pas jugé de même: l'île de Lobau forme un vrai camp retranché dont le fossé, qui a 70 toises de large, ne se franchit pas facilement devant une armée réduite à l'alternative de vaincre ou de mourir. La distance des batteries était grande; nous avions aussi les nôtres, et l'ennemi ignorait la pénurie de nos caissons. D'ailleurs, dès le soir même nous reçumes plusieurs grandes barques chargées de munitions. Les projectiles nous eussent fait du mal sans doute; mais nous étions couverts par un bois situé au milieu de l'île, et mes soldats, qui les avaient bravés à découvert le 22, ne se seraient pas jetés dans le Danube à l'approche de quelques boulets. Si l'infanterie ennemie pénétrait dans l'île, alors nous étions à deux de jeu; je pouvais me précipiter sur elle tête baissée, et la jeter au Danube qu'elle aurait eu à dos comme nous.

Je ne veux pas disconvenir néanmoins de la possibilité d'augmenter notre embarras. Il en coûtait peu d'essayer, puisqu'il n'y avait aucun retour offensif à craindre de notre part sur la rive gauche. L'archiduc ne fit pas tout ce qu'il aurait pu et dû faire; ce qui ne veut point dire que nous eussions été détruits, comme les ennemis de notre gloire se sont efforcés de le faire croire.

L'armée française se surpassa : la première journée, 30 mille hommes luttèrent héroïquement contre des forces triples en personnel et en matériel; dans la seconde, 50 mille Français résistèrent à 90 mille hommes. Cependant les Autrichiens et l'archiduc Charles surtout firent des merveilles; l'élan qu'ils montrèrent à leur grande attaque ne laissa rien à désirer, même pour les plus exigeants. Nous ne reconnûmes point là les soldats de Ratisbonne.

[1] Napoléon fut faible pour ses alentours; il le fut pour ceux de ses ministres qui ont le moins justifié sa confiance; il le fut pour bien des généraux auxquels il prodigua des grâces, malgré leur médiocrité, et souvent malgré leur culpabilité. Baraguay d'Hilliers à Ulm, Bisson à Friedland, Berthier à Ratisbonne, n'ont eu de lui que des faveurs pour punition ; même les auteurs de la capitulation de Baylen n'ont pas à lui reprocher de les avoir traités comme l'Angleterre traita l'amiral Bing. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir souvent humilié ceux qui n'abondaient pas dans son sens. Quant à cette scène du maréchal Lannes, nous engageons tous nos lecteurs à la lire dans l'intéressant ouvrage du général Pelet sur la campagne de 1809.

Le 25 mai, les ponts ayant été réparés, tout rentra dans l'ordre; et la cavalerie légère de Davoust nous mit, dès le lendemain, en communication avec l'armée d'Italie.

Observations sur cette bataille et les reproches de Rogniat.

Telle fut la sanglante bataille d'Essling, que je puis placer, avec celle d'Eylau, au nombre de celles où la fortune me fut le plus contraire, et où je parvins néanmoins à la maîtriser par la force de mes combinaisons et de ma volonté. Elle n'a pas manqué de censeurs, et le général Rogniat surtout ne lui a pas épargné sa critique. Il m'a reproché d'avoir attaqué étourdiment le 22. Je lui répondrai que 8 divisions adossées à un fleuve, qui vont être suivies de 4 autres, peuvent bien commencer le combat, afin de gagner le terrain nécessaire pour manœuvrer. Si le pont ne s'était pas rompu, Davoust eût débouché à la droite de Lannes, et si celui-ci, maltraité au centre comme les Romains le furent à Cannes par la ligne concave d'Annibal, avait dû se replier, Davoust eût bientôt rétabli les affaires par un changement de front sur la gauche de l'ennemi, pareil à celui qui avait été exécuté à Eylau, et qu'il répéta à Wagram quelques semaines plus tard.

Il m'impute en outre la faute d'avoir entassé Lannes en trop grosses masses au centre d'une ligne concave, et très-supérieure surtout en artillerie, dont le feu concentrique devait être décisif contre nous. La justesse de ces reproches peut être pour le moins contestée. Jamais je n'eus la pensée de renouveler ici la trop fameuse colonne anglaise de Fontenoy, en jetant imprudemment une seule masse lourde au milieu d'une ligne de feux concentriques. L'emplacement d'Aspern et d'Essling était une circonstance particulière pour favoriser une attaque sur le centre, puisque nos flancs étaient à l'abri d'insulte par ces bastions. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue qu'une armée passant un fleuve et rencontrant un ennemi supérieur, n'a pas le choix entre beaucoup de manœuvres : tout en débouchant il faut conserver un appui aux deux côtés du fleuve, sous peine de perdre ses ponts; on ne peut donc que former un demi-cercle ou du moins un saillant vers le centre, pour avoir derrière ce centre les moyens de former les troupes débouchant, tandis que les ailes, fixées au fleuve, ne sauraient manœuvrer. Il n'y a que le cas où le passage se fait à certaine distance de l'ennemi, et où ses forces ne sauraient venir que d'un côté. Alors, en changeant de front, on peut prendre une ligne parallèle au cours du fleuve, comme Turenne et Moreau le firent sur le Rhin; l'un contre Montecuculli, l'autre contre Starray. Mais notre position n'était pas la même à Essling; il fallut rester entre les deux villages le premier jour, et, dès que nous fûmes en mesure, il convenait de déboucher sous la protection de ces bastions, en poussant devant nous, par un mouvement oblique, la droite en avant, la gauche refusée; ce que Lannes et Masséna eussent exécuté, si Davoust avait pu arriver. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il eût peut-être mieux valu retarder l'attaque offensive jusqu'à l'entière arrivée de Davoust, et la diriger alors d'Essling sur Raasdorf. C'est dans ce sens que nous opérâmes plus tard à Wagram. Quant à l'ordre profond dans lequel Lannes marcha à l'ennemi, je n'admets pas non plus toutes les idées de mon Aristarque. Davoust devant se former à la droite de Lannes, je ne devais pas donner à mon centre un ordre mince déployé, parce que cela eût allongé le mouvement de Davoust, différé son entrée en action, et livré mon centre dénué de

consistance aux coups de l'ennemi, tandis que le 3e corps eût été encore en mouvement pour se former. Au surplus, tout le centre n'était point en ordre profond. Claparède avait ses trois brigades déployées, deux faisant face au nord et une en crochet pour se couvrir contre Rosenberg; St-Hilaire déploya aussi. Rogniat m'a plutôt dénigré par système, que pour éclaircir cette importante question sur laquelle il y a beaucoup à dire.

Système de tactique pour le combat.

La stratégie a été démontrée; ses principes ont été fixés par plusieurs ouvrages sur la grande guerre. Il en est autrement de la tactique, c'est-à-dire de la manière d'employer les troupes un jour de combat. On n'est pas aussi bien d'accord sur cet article. On a vu en effet renouveler de nos jours les vieilles controverses sur l'ordre mince et l'ordre profond, matières qu'on croyait épuisées.

Il y a plusieurs modifications du système pour disposer les troupes dans les batailles; mais ces détails ne sont pas susceptibles d'être réduits à des maximes invariables. Le terrain, le moral et l'à-propos font tout.

L'ordre mince ou déployé a été constamment suivi par Wellington, et on en a conclu, puisqu'il avait triomphé de nos colonnes, qu'il était le meilleur. Dans les positions escarpées en Espagne et en Portugal, une ligne défensive doit être déployée et compter sur son feu. Si Wellington a résisté à nos colonnes à Waterloo jusqu'à l'arrivée des Prussiens, c'est qu'une boue horrible empêchait leur impulsion et ne permettait pas à notre artillerie de les suivre; c'est aussi parce qu'elles étaient trop profondes. Le principal mérite de la colonne, c'est l'impulsion : si la nature du terrain, ou sa trop grande masse l'empêche d'agir, on en éprouve tous les inconvénients, sans en avoir les avantages.

Le Traité des grandes opérations militaires du général Jomini propose un très-bon ordre de bataille. Ce n'est au fond que la colonne d'attaque par bataillons sur les deux pelotons du centre, mais appliquée à toute une ligne de bataille. Il est moins profond et plus mobile que la colonne de Folard; il est moins faible que l'ordre déployé. Nous en avons fait très-souvent usage dans les premières campagnes. Mais à mesure que les armées sont devenues plus considérables, nous nous sommes entassés en trop grosses colonnes, entraînés par le désir d'avoir toujours le plus de masses disponibles sous la main. Au lieu d'être en colonnes de bataillons par division de deux pelotons, nous nous sommes souvent mis en colonnes de divisions de douze bataillons déployés l'un derrière l'autre; ce qui fait une différence énorme (voyez la planche ci-contre). C'est surtout à Albuera, à la Moskowa et à Waterloo, que nous avons encouru ce reproche, mais pas du tout à Essling.

Il est à observer que si l'on veut former une colonne profonde, ou une ligne de petite colonnes d'attaque par bataillons, il est indispensable de faire marcher sur les deux flancs un bataillon par files. Le plus grand inconvénient d'une colonne, c'est d'être forcée de s'arrêter dès que l'ennemi la charge de côté. Ces bataillons la mettront à l'abri d'un pareil mouvement : marchant par files, ils présenteront un front à l'ennemi, qui voudrait charger les colonnes en flancs; celles-ci, couvertes contre les attaques, pourront continuer sans obstacle leur impulsion offensive.

Les Anglais emploient aussi un système de petits carrés par bataillon, qui n'est pas sans avantage pour aller à l'attaque ou pour se défendre.

Le bataillon de huit pelotons pourrait former un carré long de trois pelotons de front, et d'un à chaque flanc : ces derniers

marcheraient de chaque côté par files (figure 5). Cet ordre donne au fait deux lignes d'infanterie. Il présente un peloton de face de plus que la colonne d'attaque par division. Il a moins d'impulsion à la vérité ; mais si l'on vient à la nécessité de recourir au feu, il est plus avantageux, puisqu'il a moitié plus de feu et moitié moins de prise au canon. Il vaut mieux qu'un bataillon déployé, parce qu'il est moins flottant, et qu'avec un tel carré, on peut réellement charger sur toute espèce de terrain.

Je résumerais les règles générales de cette tactique de combat aux points suivants :

1° Pour une bataille défensive en position, la première ligne déployée, et la seconde en colonne d'attaque par bataillons, offrent l'ordre le plus parfait.

2° Pour aller à l'attaque, au contraire, je préférerais deux lignes de bataillons en colonne d'attaque sur les pelotons du centre, en plaçant la seconde ligne en face des intervalles de la première, pour donner moins de prise au canon, et faciliter le passage des lignes en retraite ou en avant. Les intervalles d'un bataillon à l'autre seraient remplis par de l'artillerie ou des tirailleurs (figure 3).

3° Pour diminuer la cohue dans la marche et donner plus de front à la colonne, on formerait l'infanterie sur deux rangs ; ce qui ne donnerait au fait que 4 lignes ou 8 rangs de soldats.

4° Pour donner à l'action impulsive tout l'avantage possible, le commandement sera toujours réparti en profondeur, c'est-à-dire que chaque brigade sera sa première et sa seconde ligne, pour que chaque officier-général ait ses moyens de réserve à sa disposition, sans être obligé de les attendre d'ailleurs.

5° On peut employer le système des carrés de bataillons en défensive comme en offensive, sur un terrain très-uni. Il a un peu moins de solidité et d'impulsion que les colonnes de bataillons ; mais il offre des avantages contre la cavalerie et la mousqueterie. Le carré long a l'inconvénient d'être étranglé sur les côtés ; mais il a plus de mobilité, plus de feux et plus de front que le carré parfait.

6° Les colonnes profondes de plusieurs bataillons les uns derrière les autres ne sont à employer que dans le cas où l'on n'aurait pas d'espace pour s'étendre. Alors il faut un bataillon marchant par files sur les flancs des colonnes, et beaucoup de tirailleurs pour protéger leur marche.

7° Toutes ces variantes dans la tactique de détail, ne changent en rien les principes de la grande tactique sur les différents ordres de bataille.

Opérations en Italie.

En voilà assez pour fixer l'opinion des militaires. Quittons ces digressions incidentelles pour revenir à mon armée d'Italie, dont l'arrivée à point nommé fit une si heureuse diversion à notre embarras. Nous l'avons laissée retirée derrière l'Adige après le mauvais succès de la bataille de Sacile ; elle y fut renforcée par une division venue du midi de l'Italie. L'archiduc Jean, forcé au contraire de laisser un corps pour assiéger Palmanova et observer Venise, s'était avancé jusqu'à Caldiero ; mais la nouvelle des batailles d'Abensberg, d'Eckmühl et de notre marche sur Vienne, lui étant parvenue, il craignit d'être coupé, et se mit en retraite.

Le conseil aulique, loin de s'y attendre, s'était flatté qu'il continuerait à pousser ses succès, et opérerait ainsi une diversion puissante aux affaires d'Allemagne. L'archiduc en jugea autrement. Inquiété par la situation de Venise et du corps de Marmont qui gardait la Dalmatie, par l'attitude du vice-

roi qui recevait des renforts, il pensa qu'il s'exposerait à une ruine probable, et qu'il valait mieux se rallier à l'archiduc Charles pour sauver la monarchie : si l'événement a justifié cette retraite, du moins peut-on dire qu'elle aurait pu être mieux exécutée.

Bataille de la Piave.

Revenu derrière la Piave, l'archiduc crut pouvoir défendre le passage de ce torrent, qui, comme celui de Tagliamento, roule dans un immense lit, guéable à peu près partout, excepté après de grands orages ou dans la fonte des neiges. Il fit halte derrière cette rivière. Eugène la fit passer à son armée le 8 mai : l'opération ne fut pas simultanée ; deux avant-gardes passèrent à gué à une lieue l'une de l'autre. Dessaix commandait celle de gauche ; il déboucha avec audace et fut vigoureusement chargé par la cavalerie impériale aux ordres de Wolfskehl. Eugène n'avait pas son infanterie sous la main ; les eaux enflaient de minute en minute par la fonte des neiges ; il fallait jeter des radeaux pour rendre le passage moins hasardé. Wolfskehl se précipite bravement à la tête de 3 mille chevaux sur les six bataillons de Dessaix, formés en carrés : l'archiduc Jean s'avance avec l'infanterie pour le soutenir ; mais ses colonnes marchent lentement, et Dessaix oppose à la cavalerie une fermeté inébranlable. Eugène voit le danger, vole aux troupes passées, exhorte les dragons de Sahuc et de Pully, et les lance sur l'ennemi. Une mêlée sanglante a lieu ; Wolfskehl est tué, son artillerie enlevée. Nos braves dragons, malgré leur infériorité, culbutent les escadrons sur l'infanterie de Colloredo qui s'avance dans la plaine, et y mettent le désordre. Cet exploit nous fait gagner du temps ; enfin Macdonald débouche avec la division Lamarque ; Grenier suit avec celle d'Abbé.

L'archiduc, qui a perdu le moment favorable jusqu'au milieu de la journée, veut nous attaquer lorsque Eugène a réuni 38 bataillons et 4 mille chevaux : l'aspect de ces forces lui impose. Eugène se décide à diriger l'attaque par la droite. Grenier l'exécute, soutenu de Macdonald : partout l'ennemi est vigoureusement poussé ; mais le pays entrecoupé de digues, de canaux, ne permet pas de le faire entièrement. L'archiduc veut tenir la nuit derrière un canal ; les dragons de Grouchy et de Pully terminent à huit heures, par une charge brillante, une journée qu'ils ont si bien commencée. L'archiduc se replie sur Conegliano, après avoir inutilement sacrifié 7 à 8 mille hommes dans un combat qu'il ne devait pas recevoir, ou qu'il devait livrer offensivement, avec tous les avantages que lui donnait sur les nôtres un passage pénible et successif. Cet événement le dégoûta de tenir derrière le Tagliamento, et il regagna en toute hâte les Alpes noriques par la vallée de Fella.

Eugène poursuit les Autrichiens.

Le vice-roi, imitant ma marche de 1797, détache Macdonald avec deux divisions par la route de Laybach, pour se lier à Marmont ; Sarras suit au centre celle de Predel ; Eugène et Grenier à la gauche marchent sur Malborghetto et Tarvis.

L'archiduc Jean espérait opérer sa retraite paisiblement, à la faveur des retranchements ou des forts dont il a fait couronner les passages à Malborghetto, à Tarvis, à Predel, sur les deux routes qui mènent à Villach ; et à Prevald, sur celle de Laybach. Il y laisse de petits détachements et se retire à 20 lieues jusqu'à Villach.

Eugène, qui le suit avec mesure, enlève, le 17 mai, le fort de Malborghetto à la suite d'un assaut vigoureux, non moins honorable pour les assaillants que pour la petite garnison autrichienne, dont la majeure partie

périt les armes à la main. Flitsch et Tarvis sont également forcés. Non moins heureux à Predel, Serras n'y éprouve pas moins de résistance. Les troupes de Macdonald s'emparent à meilleur marché du camp retranché de Laybach et du fort de Prevald. Les milices et les commandants qui défendent ces derniers postes se rendent presque sans combats. Nous y prenons près de 5 mille hommes. Schilt, sorti avec la garnison de Palmanova, s'est emparé de Trieste sans coup-férir, et y a fait de riches captures. Ces opérations ont le double avantage d'isoler les Autrichiens des Anglais, en leur fermant les côtes de l'Adriatique, et de faciliter la jonction de Marmont.

La retraite d'Eugène derrière le Mincio avait laissé ce corps dans une situation assez difficile en Dalmatie, où les Autrichiens conçurent l'espoir de l'investir. Le général Stoischwitz l'observa d'abord avec 8 mille hommes; Knesewich, à la tête des milices croates rassemblées à Agram, devait le seconder; et Zach, gouverneur de l'Istrie et de Trieste, s'emparant de Capo d'Istria, de concert avec les croisières anglaises, achèverait de lui couper sa communication. Marmont, sommé après la bataille de Sacile, n'avait rien de mieux à faire que de ne pas répondre, et d'attendre dans ses montagnes la tournure que prendraient les affaires. Plusieurs combats insignifiants eurent lieu jusqu'au milieu de mai. Instruit à cette époque de la retraite des Autrichiens, Marmont se disposa à marcher vers la Carniole pour opérer sa jonction.

L'archiduc Jean, au lieu de se diriger sur Lintz, marche à Gratz.

L'archiduc Jean, qui a laissé écraser ses avant-gardes à 20 lieues de lui, reçoit à Villach, le 19 mai seulement, la lettre de l'archiduc Charles qui l'engage à se diriger sur Lintz. Bien que ce mouvement fût tardif, il n'était pas inexécutable; le prince estime dangereux de se jeter ainsi au milieu de mon armée, suivi en queue par le vice-roi; il préfère diriger sa marche sur Gratz. La division de Jellachich, qui a opéré dans les Alpes de Salzbourg pour lier Hiller avec l'archiduc Jean, pressée à droite et à gauche par nos colonnes, reçoit l'ordre de marcher aussi de Rottenmann sur Gratz par la vallée de la Muhr. Elle est atteinte à St-Michel, le 25 mai, par les divisions Serras et Durutte. Jellachich reçoit le combat entre la Muhr et les rochers qui resserrent le vallon. Il est débordé par les hauteurs, enfoncé de front par la cavalerie, et, sur 7 mille hommes, en ramène à peine 2 mille à Léoben.

L'archiduc Jean se retire à Kormond.

L'archiduc Jean, au lieu d'être joint à Gratz par les troupes de Jellachich, sur le renfort duquel il comptait, n'y ayant vu arriver que des débris, et craignant sans doute de se trouver pressé entre mon armée et celle d'Eugène, prit, le 26, la route de Kormond, ignorant encore, à ce qu'on prétend, l'issue de la bataille d'Essling, qu'il n'apprit, dit-on, dans cette ville que le 27. On a reproché à ce prince l'inexécution des ordres de son frère; on a été jusqu'à calculer toutes les chances heureuses que le plan d'une marche sur Lintz eût produites pour la monarchie autrichienne. Sans prétendre nier l'embarras momentané que 60 mille hommes bien conduits eussent pu nous causer, il faut se rappeler néanmoins que ma marche bien échelonnée avait en partie pourvu à ce danger. Bernadotte venait d'arriver à Lintz: les Bavarois victorieux étaient rentrés à Inspruck; ils tenaient Salzbourg. Quarante mille Saxons et Bavarois se seraient trouvés ou sur la ligne de l'Inn, ou sur celle de la Traun, après avoir détruit le pont de Lintz

pour gêner la jonction de Kollowrath et de l'archiduc Jean. Le vice-roi eût suivi les traces de ce dernier, et se fût mis en communication avec les Bavarois d'un côté, et avec moi de l'autre. Il n'est pas difficile de dire quel eût été le plus embarrassé ou de moi ou de l'archiduc Jean, sur lequel je serais revenu après avoir assuré ma jonction avec Eugène, et auquel j'aurais bien pu faire essuyer le même sort qu'à Lusignan, à Provera et à tous les corps dont les Autrichiens ont souvent voulu m'entourer.

Jonction de mon armée avec celle d'Eugène.

Eugène, ne trouvant plus d'obstacle sur la route de Vienne, après le départ de son adversaire pour Kormond, poussa son avant-garde sur la montagne de Sommering, où elle entra en jonction le 26 mai avec les troupes légères que Davoust y avait envoyées de Neustadt. La joie que cet événement causa de part et d'autre fut troublée pour les braves de l'armée d'Italie, par le récit de la bataille d'Essling et des dangers que nous courions encore; mais la jonction n'en était que plus heureuse et plus désirable, et la nouvelle que les ponts étaient rétablis acheva de ramener la confiance. Eugène se hâta de rassembler toutes ses forces disponibles pour franchir la chaîne du Sommering, laissant à la petite division Rusca le soin de garder la Carinthie, tout en surveillant le Tyrol; tandis que celle de Broussier eut la tâche d'assiéger le château de Gratz, de garder la Styrie, et d'observer la vallée de la Save.

Opérations des armées secondaires.

La rapidité de ma marche sur Vienne, et l'intérêt des opérations dont je viens de rendre compte, m'ont distrait un moment de ce qui se passait à la même époque en Pologne et dans le nord de l'Allemagne, où l'insurrection fut à la veille de devenir générale par les menées dont j'ai déjà parlé.

Les plans du duc de Brunswick-Oels, de Dornberg et de Schill, furent néanmoins déjoués, faute d'ensemble dans l'exécution.

Levée de boucliers en Westphalie et en Prusse.

D'après toutes les notions qui nous sont parvenues, les premiers jours de mai avaient été fixés pour cette levée de boucliers. Plusieurs incidents dérangèrent un plan si compliqué. Entraînés par les premiers succès des Autrichiens en Bavière, des rassemblements se formèrent à Wolfshagen en Westphalie dès le 23 avril. Jérôme, informé de cet événement, mande Dornberg pour le faire marcher contre les insurgés. Celui-ci croit son projet découvert, et, en sortant de chez le roi, s'enfuit pour joindre les rassemblements. Jérôme, d'abord interdit, se présente à ses gardes, et déclare qu'il confie sa personne à leur honneur et à leur loyauté. Cet appel généreux s'adresse à de braves gens qui savent l'apprécier; et ceux mêmes qui étaient le moins disposés en sa faveur lui jurent de ne pas l'abandonner.

Jérôme avait pour ministre de la guerre un homme connu par son sang-froid et son caractère; grâce à ses dispositions, tout ce qu'il y avait de troupes françaises, bataves et westphaliennes, depuis Wesel et Mayence jusqu'à Cassel, s'ébranle à la fois. Dornberg, poursuivi, battu et dispersé par le général Rewbell, se sauve avec un petit nombre d'officiers pour rejoindre le duc de Brunswick en Saxe.

Schill, compromis par la saisie des papiers de Dornberg, et instruit par des amis fidèles, résolut de ne pas attendre son arrestation. Parti de Berlin le 29 avril à la tête de son régiment de housards, il trouve les troupes saxonnes à Wittenberg peu disposées à donner dans ses projets. Il se dirige, le 7 mai, sur Magdebourg, où la bonne

contenance du général Michaud et du colonel Wouthier empêche les bataillons westphaliens de se déclarer pour lui. Il se rejette sur le bas Elbe, espérant sans doute l'appui des Anglais qui annonçaient un armement considérable, et dont quelques vaisseaux firent des démonstrations vers Stade. Le général Gratien, commandant une brigade hollandaise à Erfurth, se met à ses trousses, et le général Éblé le fait poursuivre d'un autre côté par les Westphaliens.

Le cabinet prussien, instruit au même instant à Kœnigsberg de la démarche illégale de Schill et de nos victoires, se hâta de désavouer un excès de zèle que sans doute il n'avait point autorisé, et qui ne pouvait au fait que l'entraîner malgré lui. Ou le cabinet penchait à se déclarer, ou il ne le voulait pas : dans le premier cas, il n'avait pas besoin de démasquer trop tôt ce projet par une échauffourée de housards; dans le second cas, cette échauffourée était un crime d'état. Schill fut jugé par contumace; si nous eussions été battus à Ratisbonne, on l'eût proclamé un héros!!

Il serait absurde de supposer que sa tentative fût un essai dirigé par le cabinet lui-même, avec l'intention de se prononcer d'après la tournure qu'elle prendrait. Ce moyen était odieux et indigne de Frédéric-Guillaume : d'ailleurs Schill pouvait bien échouer là où le gouvernement prussien, mettant toute la nation en mouvement, eût été sûr de réussir.

N'ayant jamais pu réunir que 12 à 15 cents hommes, pourchassé par les Westphaliens et les Hollandais, auxquels vint se réunir une brigade danoise, Schill se jeta dans Stralsund démantelée, et y fut attaqué le 31 mai. Après un combat assez vif, nos colonnes pénètrent dans la ville, et font main basse sur ses partisans. Schill, réduit au désespoir, cherche la mort des braves, et tombe percé de coups sur les corps ennemis dont il s'est fait un rempart [1].

Le duc de Brunswick, sorti de Bohême le 14 mai avec sa légion de la mort [2], ne trouva point en Saxe l'appui qu'il espérait, et dut rentrer en Bohême.

Les victoires d'Abensberg, d'Eckmühl et de Ratisbonne, semant aussi l'épouvante dans toute l'Allemagne, contribuèrent puissamment à faire échouer ces projets, en tenant en respect la multitude qui n'eût pas manqué de grossir les rangs des conjurés.

Affaires du Tyrol. Lefebvre reprend Inspruck.

Dans ces entrefaites, le Tyrol avait été le théâtre d'événements assez importants. Chasteler, instruit de mes victoires en Bavière, avait quitté Roveredo pour revenir au nord. Le maréchal Lefebvre, après avoir chassé Jellachich de Salzbourg sur la direction de Rastadt, remontait la vallée de l'Inn sur Kufstein ; il bat l'avant-garde de Chasteler, et les insurgés aux défilés de Lower, de St-Johann, de Feursinger, enfin à Grattenberg devant Worgel. Les Bavarois, encore pleins d'enthousiasme de leurs succès à Abensberg, et indignés par les excès commis sur leurs camarades, se précipitent comme des furieux sur les défilés retranchés, et renversent tout devant eux. Le gros du corps de Chasteler, battu complètement à Worgel et à Schwatz, se replia sur le Brenner, où il reçut des ordres de l'archiduc Jean pour se replier sur la Carinthie. Il proposa un traité d'évacuation et d'ar-

[1] Bien des gens prétendent qu'il fut tué par les siens.

[2] L'uniforme était tout noir ; et le schakos était garni d'une tête de mort, emblème de la haine éternelle que le prince et ses soldats nous vouaient.

mistice. Wrède répondit par la communication d'un décret qui mettait sa tête à prix. Cette insurrection m'avait exaspéré contre lui ; j'étais sur un volcan : originaire d'un pays réuni à la France, s'il ne voulait pas me servir et qu'il aimât mieux me faire la guerre, il devait le faire en loyal militaire, et non prêcher la révolte contre moi : je le traitai comme un bandit, son cerveau en fut affecté. Cependant les Tyroliens abandonnés ne crurent pas devoir défendre Inspruck, où Lefebvre entra le 19 mai. Le comité insurrecteur résolut d'envoyer au roi de Bavière des promesses de soumission. Le pays resta néanmoins en partie sous les armes, et la présence des Bavarois pouvait à peine contenir la population exaspérée des vallées.

Opérations en Pologne.

En Pologne, nos armes avaient éprouvé d'abord quelques vicissitudes. L'archiduc Ferdinand, à la tête de 36 mille hommes, s'étant dirigé sur Varsovie, n'avait pas eu de peine à s'en emparer. Après avoir bravement combattu à Razyn contre des forces doubles, Poniatowski conclut un traité d'évacuation et se replia sur la Narew, sous l'appui de Modlin. Le gouvernement se réfugia à Tykoczin.

Après ce beau début, Ferdinand s'étend le long de la Vistule, jette un pont à Gohra, ordonne de le retrancher, et porte une avant-garde, sous Mohr, devant Praga, dont les Polonais défendent la tête de pont. Poniatowski profite de cette faute, tombe sur Mohr et le bat à Grochow : il envoie ensuite Pelletier et Sokolnicki enlever la tête de pont à peine ébauchée de Gohra, ainsi que deux bataillons chargés de la construire et de la garder. Ferdinand, accouru trop tard pour les sauver, se décide à descendre la Vistule, et va s'emparer de la tête de pont de Thorn.

Sous le rapport militaire, cette expédition excentrique n'était pas à excuser ; car Ferdinand eût couru jusqu'aux portes de Dantzick, que l'Autriche, vaincue sur le Danube, n'en eût été que plus sûrement perdue. Aussi était-il à craindre qu'après s'être débarrassé de l'armée polonaise comme d'un voisin dangereux, l'archiduc ne se rabattît par Posen vers Dresde pour s'y réunir à la division autrichienne de Saxe, et former ainsi un puissant noyau pour soulever l'Allemagne. Envisagée au contraire sous le point de vue politique, cette incursion n'était pas blâmable ; car si l'on eût réussi à dissoudre la petite armée polonaise, à soumettre le duché et à prendre Thorn, on pouvait se flatter d'entraîner la Prusse, en lui offrant la restitution de ces provinces démembrées de ses états par le traité de Tilsit ; mais les choses tournèrent différemment. Loin de désespérer de l'infériorité de ses forces, le prince Poniatowski prend, d'après mes ordres, la résolution hardie de laisser l'ennemi maître de la rive gauche de la Vistule, et de remonter la droite pour se jeter sur la Galicie [1]. Encouragé par ses succès de Grochow et de Gohra, il se jette sur Lublin et Sandomir, insurge les deux rives de la Vistule, et s'empare de Lublin : le général Sokolnicki enlève Sandomir de vive force, et le général Pelletier prend Zomosc par escalade ; tandis que Dombrowski se jette avec un seul escadron à Posen, et insurge la grande Pologne, où depuis 1794 il avait exercé une grande influence.

[1] Quelques personnes assurent que ce fut Napoléon qui donna l'ordre du mouvement sur la Galicie ; d'autres affirment que les généraux polonais s'y étaient décidés d'eux-mêmes : c'est un point à éclaircir. (*Éditeur.*)

L'archiduc Ferdinand revint d'autant plus vite sur ses pas, que 30 mille Russes, sous le prince Gallitzin, s'avançaient au même instant vers Lemberg, et que Poniatowski, consolidant ses conquêtes en Galicie, menaçait sa retraite. Les milices levées par Zayonscheck rentrèrent le 2 juin à Varsovie. L'archiduc, harcelé dans sa retraite par Zayonscheck, le fit repousser sur la Piliça. Arrivé le 15 avec son artillerie de réserve vers Sandomir, et instruit que la place n'était occupée que par la faible brigade Sokolnicki, le prince Ferdinand résolut de l'enlever dans la nuit : les dehors sont emportés; une colonne autrichienne pénètre même dans l'enceinte : cependant, après dix heures de la plus belle défense, les Polonais les en chassent avec perte de 500 prisonniers et d'un millier d'hommes hors de combat; mais Sokolnicki, manquant de tout, préfère évacuer la place que de compromettre ses braves soldats dans une nouvelle attaque, et il va rejoindre l'armée. L'archiduc, maître de Sandomir, remarche en avant sur la Piliça vers Petrikau : Zayonscheck occupe Gohra, Poniatowski est à Pulawy et à Radom. Au bout de quelques jours, l'archiduc se replia de nouveau vers Sandomir; et enfin, au commencement de juillet, Poniatowski, renforcé par Zayonscheck, le força à se rapprocher de Cracovie qu'il occupa le 9. Les Russes s'étendaient sur le San, et s'approchaient de Cracovie : peu jaloux de faire des conquêtes qui devaient renforcer le grand-duché dont l'existence seule était un objet de jalousie pour eux, ils ne prirent point aux opérations autant d'intérêt que nous eussions désiré; toutefois cela était si naturel de leur part, qu'il est étonnant qu'on ait pu en tirer des conséquences aussi étranges que certains écrivains l'ont fait. Les Russes sentaient qu'ils combattaient contre l'intérêt de leur patrie; et, malgré les stipulations rassurantes de Tilsit, ils craignaient le résultat de leurs succès. Le traité de Vienne prouva qu'ils n'avaient pas tort.

Situation des affaires en Allemagne. — Les Autrichiens envahissent la Saxe et la Franconie. Ils excitent la Prusse.

Il est temps de revenir à mon armée sur le Danube. Bien que les conséquences immédiates de la bataille d'Essling pussent faire croire à mes ennemis qu'ils avaient remporté une victoire; dès qu'on nous avait laissé le temps de rétablir le grand pont, j'étais entièrement rassuré sur ses suites sous le rapport militaire. Il n'en était pas de même sous le rapport politique. Toute l'Allemagne pouvait en être ébranlée : on publiait ma défaite, on annonçait ma retraite; on en donnait les détails, on prévoyait ma perte. Les Tyroliens, prêts à se soumettre, étaient de nouveau en pleine insurrection. Le général Am-Ende s'emparait de Dresde, et, réuni au duc de Brunswick-Oels, il se dirigeait sur Leipsick, d'où il forçait la cour de Saxe à se réfugier à Francfort. Une autre colonne, partie d'Egra sous le général Radiwojewich, pénétrait à Bareith, à Nuremberg, et courait le pays pour exciter au soulèvement. Les esprits, que nos victoires de Ratisbonne avaient un peu attiédis, se montaient de nouveau, et les chefs de l'association secrète ne perdaient pas l'occasion de les exciter. De son côté, la cour de Vienne ne manqua pas d'enfler le succès d'Essling pour entraîner celle de Kœnigsberg. L'empereur écrivit lui-même au roi; M. de Stadion se servait de l'intermédiaire du prince d'Orange pour presser ce monarque de se déclarer; l'ambassadeur Wessemberg continuait à négocier. Le général Steigentesch, revenu de Kœnigsberg où il avait espéré concerter un plan d'opérations, se trouvait à Berlin, où il cherchait de nou-

veau à entraîner les Westphaliens et même les peuples de la Prusse. La crainte de se compromettre avec la Russie retenait Frédéric-Guillaume : cependant ses ministres n'opposaient aux sollicitations de l'Autriche que la crainte d'une paix séparée ; les antécédents devaient la faire redouter. Quand on en est venu à ce point, on n'est pas loin de se déclarer ; il ne fallait qu'un faible succès des Autrichiens pour lever les difficultés. Les avis que je recevais d'Angleterre signalaient le prochain départ d'une expédition gigantesque, véritable *Armada* bien supérieure à celle dont Philippe II menaça jadis la grande Bretagne. On portait entre 40 et 50 mille hommes les forces qu'elle avait à bord, avec plus de 100 pièces de campagne et un parc immense de siége : en y comprenant les troupes de mer et les équipages, plus de 100 mille hommes se trouvaient employés à ce grand armement. Ces troupes pouvaient agir dans le nord de l'Allemagne ou la Hollande, et dans cette double supposition, nul doute que par de rapides succès elles eussent enfin décidé la Prusse, que la demi victoire d'Essling devait nécessairement encourager. Une armée de 100 mille Anglo-Prussiens, que l'insurrection et le système des milices de la Prusse et de la Westphalie eût portée en peu de mois à 200 mille combattants, pouvait ébranler ma puissance et changer totalement la face des affaires. La lenteur et l'égoïsme du cabinet anglais m'épargnèrent cette crise.

Affaires de Rome. Réunion de ce pays à mon empire.

Ce qui se passait au midi de l'Italie embrouillait encore les cartes. Les Anglais et les Siciliens menaçaient Naples d'une grande expédition préparée à Palerme. Le pape, encouragé par les chances que la guerre d'Espagne semblait promettre à mes ennemis, avait lancé plusieurs anathèmes contre moi dans ses allocutions consistoriales. Depuis son refus d'adhérer à la ligue italienne, et la perte d'Ancône et d'Urbin qui en avait été le résultat, le saint-siége se trouvait naturellement en état hostile avec nous. Il était de la coalition. Les Anglais, pour favoriser leur expédition, agitaient l'Italie, et trouvaient plus que jamais des auxiliaires à Rome. Le moment d'exécuter mon grand dessein me paraissant arrivé, je résolus d'en finir, et à mon entrée à Vienne, quatre jours avant la bataille d'Essling, je lançai le décret qui réunissait Rome et les états de l'église à l'empire français. Le pape, comme chef spirituel de l'église, conserverait ses palais et jouirait d'un revenu annuel de deux millions, qui lui seraient complétés par le trésor de l'empire. Ce décret, signifié à Rome le 10 juin, fut suivi dès le lendemain par une bulle d'excommunication, démarche qui n'eût été que ridicule sans la guerre d'Espagne, mais qui pouvait la rendre plus opiniâtre. Dans cette étrange philippique, Pie VII ne craignit pas de déployer les principes des disciples de Loyola, et toute la morgue de Grégoire VII ou de Boniface VIII. Sa bulle renfermait entre autres la phrase suivante : *Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ à notre trône et notre commandement ; car nous exerçons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les choses du ciel à celles de la terre.*

Le pape est transféré à Savone.

A la nouvelle de ces deux événements qui circule dans Rome en même temps que celle de la bataille d'Essling, le peuple s'agite ; les succès des Autrichiens sont répandus avec l'exagération italienne. J'avais dû tirer

toutes les forces disponibles pour renforcer le vice-roi. Murat avait assez à faire à défendre Naples contre l'expédition qui croisait devant sa capitale. Le gouverneur de Rome, Miollis, n'avait qu'une poignée de soldats. Les rapports qu'il faisait sur la situation de Rome en demandant des renforts, et l'esprit d'insurrection qui se manifestait autour de lui, alarmèrent Murat. Il chargea Miollis d'éloigner le pape pour être plus libre d'agir, si l'on en venait aux mains dans la ville. Ce général fit donc transférer le saint père en Toscane, où ma sœur Élisa régnait depuis le traité de Fontainebleau : elle ne crut pas devoir se charger de la responsabilité d'un dépôt semblable, et fit conduire le pape jusqu'à Turin. Dès que je fus instruit de ces événements, je le fis transférer à Savone, où il fut traité avec tous les égards dus à son rang, jusqu'à ce que le moment fût venu d'exécuter mon dessein en le faisant conduire en France pour y établir le siége de St-Pierre. La fermeté de Miollis et la résolution de Murat sauvèrent le midi de l'Italie; j'accepte tout le blâme de la démarche, s'il le faut, car ils ne firent que prévenir de quelques mois l'exécution d'un parti que j'avais pris depuis deux ans.

Mesures pour réparer l'échec d'Essling.

Cependant l'orage qui menaçait le Nord, plus sérieux que celui qui inquiétait l'Italie, tardait à éclater, et mes adversaires me laissèrent ainsi le temps de tout réparer. Je déployai dans l'accomplissement de cette tâche toute la vigueur et la rapidité dont j'étais capable. Déjà j'avais préludé à toutes les mesures, en ordonnant de préparer des travaux pour la construction de ponts solides, et pour rassembler autour de Vienne les forces nécessaires à tout événement.

Le vice-roi descendait des montagnes de Styrie sur Neustadt. Laissant aux Tyroliens des succès momentanés, Lefebvre et Wrède, à la tête des troupes bavaroises, reçurent l'ordre de se rabattre d'Inspruck sur Lintz; Bernadotte s'échelonnait sur le Danube de manière à me joindre en deux fois 24 heures.

Dès que nos communications furent rétablies, je fis échelonner les divisions de Davoust sur Presbourg, pour s'opposer aux préparatifs que l'ennemi faisait pour y établir un passage. L'archiduc Charles, au lieu d'y marcher avec toute son armée, y avait détaché la division Bianchi, avec ordre de préparer un pont et de le mettre à l'abri par des retranchements élevés dans une île séparée de la rive droite par un très-petit bras. Davoust trouva l'ennemi occupé à élever ces ouvrages, et les fit attaquer. Comme ils étaient couverts par un bras de 20 toises, il ne put les enlever; mais il paralysa tous les avantages que l'ennemi s'en proposait, en occupant fortement le village d'Engereau, qui barrait presque entièrement le rentrant formé par le Danube, et en face duquel le pont se trouvait construit.

Sur le Mein, Junot assemblait un corps d'armée de plusieurs contingents et de régiments provisoires formés de conscrits français, afin de couvrir la Saxe et la Westphalie de concert avec Jérôme. Augsbourg, devenu le centre de nos dépôts, était mis à l'abri, et une forte division s'y organisait sous le général Lagrange. Je pressais la mise en état et l'augmentation de Passau. Nos parcs réparèrent avec un zèle admirable les pertes de la campagne.

Je quitte Ébersdorf pour venir à Schonbrunn.

Afin de moins éveiller l'attention de l'ennemi, j'avais quitté mon camp d'Ébersdorf pour revenir au palais de Schonbrunn, où l'on se figurait que je m'endormais sous des lambris dorés. Tout le mois de juin fut

employé aux mesures qui devaient nous ramener la victoire [1]. Heureusement pour nous, l'Angleterre et la Prusse ne surent point troubler ces mesures autrement que par des menées sourdes et des démarches partielles pour organiser quelques légions d'aventuriers.

Eugène marche contre l'archiduc Jean.

Cependant quelques opérations eurent lieu pendant ce silence forcé : les plus importantes furent celles du vice-roi contre l'armée de l'archiduc Jean. Ce prince, en se retirant sur la Hongrie, avait encore ajouté à sa direction excentrique en portant le corps de Giulay, ban de Croatie, dans les provinces illyriennes, soit qu'il y craignît l'invasion de Marmont, soit qu'il voulût tout couvrir ou faciliter sa retraite en la faisant à la Bulow. Il comptait en échange être renforcé vers Kormond des troupes de l'insurrection hongroise amenées par le palatin. Placé comme nous à la droite du Danube, mais séparé de l'archiduc Charles par le fleuve et par toute mon armée, j'avais sur lui l'avantage de pouvoir détacher, pour le battre, autant de forces que je le voudrais. Il nous importait d'élargir la base de notre échiquier autour de Vienne et de nous débarrasser de son voisinage. J'ordonnai à Eugène de marcher à lui, de s'emparer de Raab, place revêtue d'une vieille enceinte bastionnée, avec quelques contre-gardes et demi-lunes : enfin, de repousser l'ennemi assez loin pour qu'au besoin je pusse rappeler l'armée d'Italie à moi lorsqu'il me conviendrait d'agir. Eugène s'acquitta parfaitement de ce soin.

L'archiduc Charles appelle son frère à Presbourg. — Bataille de Raab.

Le généralissime autrichien avait envoyé dans ces entrefaites l'ordre à l'archiduc Jean de se rapprocher de Presbourg, et détaché une dixaine de mille hommes pour assurer la jonction, jeter un pont, et retrancher la grande île qui procurerait aux Autrichiens la même facilité que me donnait celle de Lobau. Rien de tout cela ne se fit à temps. Eugène se dirige sur Kormond : à son approche, l'archiduc Jean se replie sur Raab, où son frère, l'archiduc Rainier, organisait l'insurrection hongroise, et où il prend une position très-forte, liée par sa droite avec la place et au camp retranché. Il compte environ 22 mille vieux soldats et 18 mille insurgés. Eugène, arrivé le 13 en présence, se décide à l'assaillir le lendemain. C'est un jour d'heureux présage; *l'anniversaire de Marengo, de la délivrance de l'Italie!* Ses troupes, animées par ces grands souvenirs et par leurs succès récents, franchissent le ruisseau de la Pancha, et abordent l'ennemi avec impétuosité. Eugène compte manœuvrer en formant d'abord l'attaque en échelon par la droite; mais bientôt cette manœuvre dégénère en ordre de bataille parallèle. Grénier aborde la gauche des Autrichiens à la ferme de Kismegger avec la division Serras, tandis que la cavalerie sous Grouchy et Montbrun cherchera à la tourner. Durutte le soutient au centre; à gauche, Baraguay-d'Hilliers, avec les Italiens, enlève le village de Schabadeghi, qui est pris et repris. Pacthod forme la réserve, en attendant Macdonald, qui doit arriver dans la journée. Le succès est un moment

[1] Le cadre de cet aperçu ne permet pas de retracer ces mesures; mais ceux qui veulent apprendre les soins extraordinaires que prenait Napoléon pour assurer ses opérations, n'ont qu'à lire l'intéressant ouvrage du général Pelet sur cette campagne : c'est de tous les ouvrages modernes celui qui donne l'idée la plus exacte de sa manière de faire la guerre. En politique, c'est différent.

douteux par l'entrée en action des réserves ennemies. La ferme retranchée empêche notre droite d'obtenir un succès prononcé. Les Italiens et Durutte sont ramenés. Eugène y court, les exhorte, leur rappelle leurs victoires, et, ce qui vaut mieux encore, lance la division Pacthod pour les soutenir. L'élan est donné, la droite de l'archiduc est forcée; ce qui le sépare de Raab. Durutte et Serras reprennent l'ascendant qu'ils ont cédé un moment, et culbutent le centre; l'ennemi prend en déroute la direction de Comorn, nous laissant 4 mille prisonniers, outre 3 mille hommes hors de combat. L'archiduc Jean couvre la retraite avec ses grenadiers et avec les landwehrs de Styrie, qui ont éclipsé dans cette journée la conduite des meilleurs régiments. Un de leurs bataillons défend jusqu'à la mort la ferme de Kismegger, et ce qui en reste est passé au fil de l'épée par nos soldats irrités.

Cette journée, d'autant plus glorieuse que la victoire fut remportée sur des forces supérieures, acheva de consolider notre position. L'archiduc se rallia sous Comorn.

Nouvelle insurrection du Tyrol. — Siége de Raab.

Ce succès, déjà important en lui-même, acquérait un plus haut degré d'intérêt par le moment dans lequel il fut remporté. Le Tyrol était plus que jamais en feu. A peine y avait-on appris l'issue de la bataille d'Essling, présentée par les Autrichiens avec une exagération affectée, que les Tyroliens rompirent les démarches que le comité avait faites pour leur soumission, et reparurent plus menaçants que jamais. Le départ de Lefebvre pour Lintz, avec deux divisions, laissait le général Deroi seul exposé au centre du pays : hors d'état de lutter contre des forces quintuples, et entouré dans la vallée de l'Inn, il s'était estimé heureux de regagner la Bavière par Rosenhaym (le 28 mai). Dès lors les insurgés, maîtres de tout le pays, enivrés de leurs succès et dirigés par Hormeyr, firent maintes incursions dans toutes les contrées avoisinantes. Au nord, ils inquiétaient la Bavière; au sud, ils avaient chassé Rusca des confins de la Carinthie; à l'ouest, ils se jetaient en Souabe de concert avec les insurgés de Voralberg, et répandaient la terreur jusqu'au Rhin. Chasteler, qui avait évacué ce pays en y laissant une brigade autrichienne sous le général Buol, avait traversé nos postes de Carinthie et de Styrie pour se rallier à l'archiduc Jean : réuni aux détachements de Zach et au corps de Giulay, il eût pu nous donner des inquiétudes en débouchant sur notre communication de concert avec l'insurrection hongroise. Les opérations d'Eugène et le succès de la bataille de Raab dissipaient ces craintes. Cependant il fallait en profiter pour soumettre cette place : située près du confluent du Raab dans le Danube, elle a été revêtue d'une enceinte de sept bastions contre les Turcs : entre la place et le Danube, se trouvait un camp retranché d'une lieue de développement; elle n'était ni en très-bon état, ni bien armée. La possession de Raab avait de l'importance, en ce qu'elle donnait à l'ennemi un débouché sur la droite du Danube, et je tenais à lui ravir ce point offensif. L'archiduc Jean n'y avait jeté que 2400 hommes, moitié milices; Eugène fit attaquer la place par Lauriston avec un parc envoyé de Vienne. Elle succomba le 24 juin, au moment où l'archiduc Charles prescrivait pour la secourir des mesures qui ne furent point prises à temps.

Griefs de l'archiduc Charles contre son frère.

L'archiduc Charles avait beaucoup à se plaindre de son frère : il n'avait pas exécuté la marche sur Lintz qu'il lui avait proposée pour agir de concert sur mes communica-

tions ; il n'avait point manœuvré de manière à venir se lier avec la grande armée, en quittant Kormond à temps pour gagner Raab et Presbourg sans recevoir bataille isolément. Enfin, il s'était posté à Raab contre ses instructions, s'était laissé forcer à une retraite divergente sur Comorn, et n'avait rien fait pour sauver la place pendant le siége. Dans le fait, Jean se souciait moins d'aller se ranger sous les drapeaux de son frère avec une portion de son armée, que de rallier en Styrie et en Carniole les différents corps restés dans les provinces illyriennes sous Zach, Chasteler et Giulay. Il espérait se reformer ainsi une armée de 50 mille hommes, outre la levée hongroise, et acquérir de la gloire isolément, en agissant sur mon extrême droite et sur nos communications. L'idée en elle-même pouvait ne pas être mauvaise ; mais l'archiduc, en discutant toujours au lieu d'obéir, jetait beaucoup d'incertitude dans les calculs du généralissime.

Bombardement de Presbourg.

Après avoir longtemps différé, il s'était enfin rendu à Presbourg au moment où j'en ordonnais le bombardement. Il m'importait de me débarrasser des craintes d'un passage, en détruisant les moyens que pouvait y amasser l'ennemi, ou des ouvrages qui pourraient le lui faciliter. C'était en même temps attirer son attention sur un point secondaire. Davoust fit sommer les Autrichiens de suspendre les travaux du pont, en menaçant de bombarder la ville. L'empereur François y passait dans ce moment pour visiter les débris de son armée d'Italie ; la réponse de Bianchi fut acerbe, et le feu commença aussitôt ; nos obus incendièrent une soixantaine de maisons. L'archiduc Charles réclama. Je lui promis de faire cesser le bombardement, qui n'avait d'autre but que de fixer l'attention de ce côté. Davoust reçut en même temps la confidence du passage que je méditais, et l'ordre de s'emparer de la tête du pont de Presbourg ou de l'île de Stadtaue qui la flanque. Cette dernière fut enlevée le 30 avec une grande valeur par le brave colonel Decouz.

Marche de Marmont pour rejoindre mon armée.

La grande époque approchait : je n'attendais plus qu'un convoi considérable d'artillerie et de munitions, l'augmentation de nos moyens de ponts, et l'arrivée du corps de Marmont que nous avons laissé aux confins de la Bosnie, et qui venait, assez lentement à la vérité, pour prendre part à la journée décisive. Instruit au milieu de mai de nos victoires en Allemagne et de la retraite de l'archiduc Jean devant Eugène, Marmont assembla ses forces à Zara, et se mit en devoir de s'avancer sur la Save pour se lier à la droite de l'armée d'Italie. Après plusieurs affaires assez vives sur les bords de la Lika le 21 mai, et à Ottochatz le 25 il se dirigea par Fiume sur Laybach, où il n'arriva que le 3 juin. Dans ce moment, Chasteler évacuait le Tyrol et cherchait à se frayer un passage sur les derrières du vice-roi ; il menaçait Villach et Klagenfurth, que Rusca gardait avec de faibles détachements. Il eût été perdu si Marmont avait accéléré un peu plus sa marche ; il parvint à se retirer par Volkermarck et Stein derrière la Drave. Bien que mon lieutenant ait eu de grands obstacles à surmonter pour atteindre la Carniole, et que sa marche au milieu de trois corps ennemis fût assez dangereuse, il n'eût pas été impossible de gagner quelques jours. Il commit une faute plus grave de séjourner du 3 au 16 juin à Laybach, laissant filer les bandes de Giulay sur Marbourg pour gêner de nouveau sa jonction.

Opération de Giulay contre lui.

En quittant le Frioul, l'archiduc Jean avait détaché Giulay sur la Croatie dont il était chef militaire (ban). Ce général réunit à Agram une division de 7 à 8 mille hommes avec les levées ou milices du pays. Il avait reçu postérieurement l'ordre de se rapprocher de Marbourg pour se rallier à l'archiduc dans la direction de Gratz. Il le fit avec tant de lenteur, qu'il n'arriva dans cette ville que le 15 juin, après la défaite de l'archiduc à Raab, qui était à 50 lieues de là. Il réunit alors les différents détachements épars dans ces provinces par suite des opérations, et se trouvant ainsi à la tête de 20 mille hommes, il espérait empêcher du moins Marmont de se réunir à nous. Dans ce but, il s'avança le 20 juin sur Windischfeistritz avec les corps de Zach et de Knesewich : mais Marmont, instruit à Gonowitz de son approche, et aussi actif qu'il avait été jusque là incertain et circonspect, força de marche pour passer la Drave le 22 à Volkermarck, y parvint heureusement, et arriva le 24 sur la Kaynach, près de Gratz. Il comptait se réunir ici à la division Broussier, restée, comme on sait, au siége de la citadelle de Gratz.

Jonction de Marmont et de Broussier. Beau combat de Gratz.

Giulay l'ayant laissé échapper, voulut du moins empêcher sa jonction avec Broussier en le prévenant à Gratz ; il gagna le 24 Kalsdorf, et poussa sa cavalerie jusqu'aux portes de la ville. Broussier avait d'abord levé le siége du château pour se replier à deux lieues de là sur la route de Vienne ; mais instruit que Marmont allait déboucher de Liboch sur Gratz, le général résolut de remarcher en avant, chassa l'ennemi de Kalsdorf, et revint à sa position après avoir convenu de réoccuper Gratz par un détachement et d'opérer la jonction le lendemain à Kahlsdorf. L'ennemi était en mesure de déjouer ce projet, car il campait avec 18 mille hommes aux portes de la capitale de la Styrie.

Lorsque les deux bataillons du 84e osèrent s'y présenter, le 25 juin au soir, d'après ce qui avait été convenu, ils pénétrèrent audacieusement dans les premières maisons, où Giulay ne tarda pas à les faire attaquer par des forces considérables. Obligés de se jeter dans un cimetière des faubourgs, ils y sont entourés et assaillis de toutes parts : un combat vif et sanglant s'engage. Broussier, instruit par la violence du feu, détache trois bataillons au secours. Ces braves percent les nombreux ennemis qui s'opposent à leur passage, et se fraient une issue vers le cimetière, où tout porte à croire que le 84e va succomber. Les morts, dont le terrain est semé, attestent l'acharnement de l'attaque et l'héroïsme de la résistance. Enfin l'ennemi s'enfuit, nos braves s'embrassent, et, peu satisfaits d'être délivrés, ils enlèvent le faubourg de Graben, font 400 prisonniers, et mettent 1200 hommes hors de combat. Ce beau fait d'armes, qui prime en quelque sorte sur tous ceux de cette campagne, commanda l'admiration même des ennemis, et assura la jonction de Marmont avec Broussier[1]. Giulay, n'ayant pu triompher de deux bataillons, ne crut pas pouvoir lutter contre trois divisions, et se replia sur Gnass. Marmont continua sa marche sur la route de Vienne, et reçut l'ordre de partir le 1er juillet pour l'île de Lobau, où de grands événements rendaient sa présence nécessaire.

La situation des affaires exige un coup décisif.

Notre repos de cinq semaines dans l'île de

[1] Le 84e reçut à cette occasion un drapeau particulier avec l'inscription : *Un contre dix.*

Lobau avait été dans toute la force du terme le sommeil du lion : je regardais d'un œil calme et tranquille l'agitation que se donnaient mes ennemis pour tendre autour de moi le long réseau dont ils se flattaient de m'envelopper. L'incursion du général Am-Ende et du duc de Brunswick sur Leipsick, celle d'une autre division autrichienne sur Bareith et même sur Nuremberg, qui excita l'insurrection jusqu'à Mergentheim ; les Tyroliens et les habitants du Voralberg qui inquiétaient la Bavière et reparaissaient audacieusement jusqu'aux confins de la Suisse, étaient des embarras incontestables, mais qui devaient disparaître au premier coup décisif que nous frapperions sur le Danube. La fermeté et l'activité du roi de Wurtemberg ne contribuèrent pas peu à ramener l'ordre en Allemagne ; il marcha en personne contre les insurgés peu dangereux de Mergentheim, sut contenir ceux des montagnes du Voralberg à l'aide du général Beaumont, qui organisait nos réserves et nos dépôts à Augsbourg. D'un autre côté, un nouveau corps formé en Franconie par Junot devait se concerter avec le roi de Westphalie pour chasser de Saxe les ennemis, qui l'avaient envahie.

Nouveau passage du Danube.

Cependant c'était dans les plaines de la Morava (Marschfeld) qu'il s'agissait de décider de la possession de l'Allemagne. Mon armée s'était de nouveau accrue jusqu'à la force de 150 mille hommes : son matériel d'artillerie augmenté montait à 400 bouches à feu. Tous les préparatifs de ponts étant faits dans la Lobau, à la faveur des bois et des canaux que forment les îles secondaires, je n'attendais plus qu'un convoi de munitions pour songer au passage. Il commença le 30 juin sur le point où nous avions franchi le fleuve le 21 mai. Un pont de pontons est jeté en une heure et demie sous la protection de l'artillerie. Une brigade passe et culbute l'ennemi : tout est prêt pour jeter un pont de pilotis à l'abri des moyens de destruction de l'ennemi ; et ce pont de charpente est improvisé plus vite que jadis ceux de bateaux ; je fais tracer un ouvrage pour le couvrir, et un régiment suffira à sa défense.

Les Autrichiens avaient fortement retranché Aspern, Essling et même Enzersdorf, persuadés que nous déboucherions de nouveau par les mêmes points ; mais ils avaient négligé d'entourer de redoutes la partie orientale de l'île entre Enzersdorf et le Danube. Les uns prétendent que ce fut une amorce que l'archiduc nous tendit exprès, n'ayant point le projet de s'opposer à un second passage, mais étant décidé à le laisser commencer et à nous attaquer quand il serait à moitié effectué. Ce qui est certain, c'est que, dans un grand ouvrage de tactique dont l'archiduc était l'auteur avoué, le plateau de Wagram et du Rusbach était présenté, depuis cinq ans, comme le modèle des positions propres à défendre un passage de rivière, et que la chance qui allait se présenter y était prévue et traitée à fond. Il paraît aussi avéré que l'archiduc et son conseil avaient admis en principe qu'on n'empêcherait pas le commencement du passage, mais qu'on nous attaquerait au milieu de l'opération. A cet effet l'armée était restée campée autour de Wagram depuis le Bisamberg à Glinzendorf : un corps de 20 mille hommes seulement, sous le général Klénau, fut laissé autour de l'île de Lobau à la garde des postes retranchés.

Quoi qu'il en soit, ignorant ces circonstances, je dus prendre toutes les mesures capables de faire réussir l'entreprise. Mon premier soin fut de fixer l'attention des Autrichiens sur le point où j'avais passé le 21 mai, et où les ouvrages élevés faisaient croire que

l'ennemi nous attendait effectivement. Le 2 juillet, Masséna fit enlever l'île du moulin par son aide-de-camp Pelet. Un second pont de bateaux fut aussitôt jeté sur le bras du Danube non loin du premier ; ce pont de 70 toises n'exigea pas plus de deux heures, tant nos pontonniers avaient acquis de dextérité et de perfection. L'ennemi y apporta un peu plus d'obstacles qu'au premier ; mais rien ne put ralentir l'ardeur de ces braves gens. Pendant que cette diversion s'opérait, Eugène, Davoust, Wrède, Bernadotte, recevaient l'ordre de se rapprocher vivement de Lobau.

L'effet de ces mesures préliminaires étant assuré, il fallut songer aux dispositions de la grande entreprise. J'y pourvus par un décret impérial en 31 articles, forme tout à fait nouvelle pour des dispositions d'armée que le moindre accident peut renverser, mais qui prouve l'exactitude des soins pris pour nous faire réussir. Le 4 juillet au soir, après divers mouvements pour achever de donner le change à l'ennemi, les troupes étant rassemblées dans la partie orientale de la Lobau, on commença à jeter quelques bataillons en bateaux pour s'emparer de l'île en face de Muhlleiten. Un pont fut établi en deux heures, et Oudinot y défila avec célérité. Plus de cent pièces de position, réparties en batteries sur le front de la Lobau, tonnant au même instant sur toute la ligne, répandirent l'effroi partout, et facilitèrent l'opération en partageant l'attention de l'ennemi, aussi bien qu'en protégeant les troupes passées et les travaux. La nuit était obscure, orageuse ; la pluie, chassée par un vent violent, tombait à torrents. Le feu mis par nos batteries à la ville d'Enzersdorf, éclairait cette scène majestueuse et terrible. Aussitôt qu'Oudinot eut pied sur la rive gauche, j'ordonne de jeter les ponts principaux à l'île Alexandre. Un de ces ponts devait sortir tout construit d'un bras secondaire, et amarré à notre rive par le bas, devait se trouver placé naturellement au travers du lit par l'effet du courant qui entraînait la partie supérieure. Si l'idée de ce procédé n'était pas neuve, c'est du moins la première fois à ma connaissance qu'il ait été mis en pratique. A trois heures du matin, six ponts sont jetés, et les troupes défilent sur tous les points avec une précision qui ne fut troublée un peu plus tard que par une méprise de Berthier dans l'expédition de mes ordres [1]. Malgré le temps affreux qu'il faisait, je veillais à tout en volant d'un pont et d'une batterie à l'autre pour tout diriger ; et l'opération se fit avec une précision si extraordinaire, que tous les articles de mon décret furent ponctuellement exécutés, comme s'il se fût agi d'une manœuvre d'exercice en pleine paix.

Journée du 5. L'armée se déploie en avançant.

Le plus beau jour succédant aux horreurs d'une nuit épouvantable, vint offrir le coup-d'œil superbe d'une armée de 150 mille hommes, avec 400 pièces de canon, qui se déployait majestueusement dans les riches plaines du Danube. Le village de Muhlleiten, le château de Sachsengang, le village de Wittau, le bourg d'Enzersdorf, sont aisément balayés des petits détachements autrichiens chargés de leur défense. Le général Klé-

[1] Davoust était destiné à former l'aile droite, et Oudinot le centre. C'était l'ordre de bataille arrêté, et Davoust passa sur les ponts de radeaux au centre, tandis qu'Oudinot passa à droite. Cela ne fit rien pour le moment, Oudinot ayant passé le premier ; mais quand il fallut marcher en avant, cela mit un peu d'embarras dans les colonnes de Davoust et d'Oudinot, qui se croisèrent. C'était une grande faute de logistique pour un major-général.

nau, commandant l'avant-garde ennemie, a fixé toute son attention sur Aspern et Essling où la division Legrand et ensuite les détachements du général Reynier, qui commande l'île de Lobau, l'ont menacé d'une attaque. La division légère de Nordmann est la seule troupe qui nous ait disputé le terrain entre Enzersdorf et le Danube; elle est poussée sur Rutzendorf, d'où le général Oudinot la déloge après un rude combat. Klénau, débordé à gauche par la chute d'Enzersdorf, dispute vainement à Masséna, soutenu par Eugène et Bernadotte, les retranchements d'Essling et d'Aspern; partout l'ennemi est poussé. Rosenberg, qui a rallié à lui l'avant-garde de Nordmann, est rejeté un peu tard par Davoust et Oudinot sur Glinzendorf.

L'archiduc perd le moment de nous attaquer.

L'archiduc n'avait sans doute pas compté sur un déploiement aussi impétueux et aussi rapide de nos masses, et il était difficile en effet de le prévoir. Jamais chose semblable ne s'était vue. Les armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, du Danube, avaient surpris des passages au point du jour, combattu toute la journée pour l'établissement des ponts, qui durait ordinairement jusqu'à la nuit suivante, et ce n'était guère qu'au second jour qu'on avait un pied assuré sur la rive opposée : ici une armée formidable avec un matériel immense venant de Lintz, de Vienne, de Presbourg, de San-Polten, se donne rendez-vous à la Lobau, franchit, malgré la nuit la plus terrible, plusieurs défilés, plusieurs îles, jette six ponts, traverse le Danube de nuit, et se trouve au matin toute prête à recevoir l'ennemi, s'il ose se présenter. Opération admirable, qui dut mettre en défaut tous les calculs fondés sur les données de l'expérience, et assura notre succès.

Grâce à cette grande célérité, l'archiduc, au lieu de tomber sur nous dès le matin à portée de nos ponts, fut forcé de recevoir le soir une bataille défensive. Son armée était à peu près égale à la nôtre; mais l'archiduc Jean et le prince de Reuss étant détachés, près de 40 mille hommes ne prirent point part à l'affaire. Le 5, à deux heures, Kollowrath se trouvant encore derrière le Bisamberg, l'archiduc n'avait sous la main que Klénau, Bellegarde et Hohenzollern avec ses réserves de grenadiers autour de Gerasdorf [1]. Il avait dépêché, dans la soirée du 4, un courrier à Presbourg pour appeler à lui l'archiduc Jean et ses 20 mille hommes; il lui convenait de gagner du temps et de remettre une affaire générale au lendemain pour la livrer avec ses huit corps; car si l'archiduc Jean, engagé dans l'opération qui lui était prescrite en face de Presbourg, n'arrivait pas dès le 6 au matin, il était présumable qu'il pourrait du moins entrer en action vers dix heures.

Mon armée atteint un peu tard le Russbach.

Quoique nous eussions jeté plusieurs ponts et mis beaucoup de célérité dans la marche et le débouché de l'armée, la droite et le centre n'avaient pas pu atteindre Rasdorf avant trois heures du soir [2]. Nous perdîmes ainsi une occasion favorable de battre la moitié de l'armée de l'archiduc le 5. Cependant vers six heures du soir, notre ligne était bien formée et les réserves en position, Masséna à gauche entre Breitenlée et le Danube, Bernadotte en face d'A-

[1] Il avait encore Rosenberg; mais il se trouvait plus à gauche, à deux lieues du corps de bataille.

[2] Il paraît que le croisement des corps de Davoust et d'Oudinot fut la cause de ce retard.

derklaa, Eugène entre Wagram et Baumersdorf, Oudinot entre ce village et Groshoffen ; enfin, Davoust formait la droite vers Glinzendorf, flanqué par Grouchy avec sa division de dragons. La garde, le corps de Marmont, Wrède avec 10 mille Bavarois et la grosse cavalerie, formaient la réserve vers Raasdorf.

Les Autrichiens avaient leur gauche, composée des corps de Rosenberg et Hohenzollern, sur le plateau entre Neusiedel et Wagram, bordé par le Russbach, ruisseau profond, bourbeux et difficile à passer ailleurs que par les ponts ; le centre, formé du corps de Bellegarde et des grenadiers, autour de Wagram, la gauche, composée de Klénau et Kollowrath, au Bisamberg. La gauche formait un angle obtus et rentrant avec le reste de la ligne qui s'étendait de Wagram par Gerasdorf jusqu'au pied du Bisamberg.

J'attaque l'ennemi à sept heures du soir.

Il était naturel de présumer que l'archiduc Jean n'ayant plus rien devant lui arriverait pour prendre part à la bataille du lendemain. J'avais cinq corps d'armée en face du Russbach et du plateau qui domine toute la contrée ; il était convenable d'en profiter. Malgré l'heure avancée, j'ordonnai d'attaquer cette position décisive. Le temps nécessaire à la transmission des ordres, le plus ou moins d'habileté des chefs, mit du décousu dans l'attaque. Oudinot ne put forcer le passage de Baumersdorf, que le général Hardegg défendit bravement. Eugène déboucha près de Wagram ; mais, donnant ici au milieu des réserves ennemies, et n'étant pas soutenu par Bernadotte qui ne s'était engagé ni assez tôt, ni assez franchement, il fut attaqué de front et en flanc, et ramené vertement jusqu'à ma garde. Malgré tous les efforts d'Eugène, de Lamarque et de Dupas, Bernadotte à son tour ne put tenir seul vers Wagram, et se retira sur Aderklaa, qu'il abandonna même plus tard. Davoust n'avait pas eu le temps d'entrer sérieusement en action vers Neusiedel. Le retard que l'archiduc avait mis involontairement à descendre en plaine à notre rencontre, tourna ainsi contre nous dans cette journée ; il fallut se résoudre à recommencer le lendemain avec des chances moins favorables, puisque l'ennemi pouvait être renforcé de 50 mille hommes.

Journée du 6 juillet.

Tout se dispose de part et d'autre dans la nuit. Je donne mes ordres pour masser mes forces : Masséna doit se resserrer vers Aderklaa, Davoust vers Groshoffen. Je serai ainsi en mesure de porter mes coups sur les points où ils seront nécessaires.

L'archiduc prend l'offensive.

L'archiduc a résolu de son côté un mouvement offensif. Bellegarde au centre fera occuper Aderklaa ; Rosenberg débouchera sur Glinzendorf pour faciliter la jonction de l'archiduc Jean par Leopoldsdorf ; Kollowrath et les réserves, descendant du Bisamberg, se réuniront à Klénau, et pousseront notre gauche de manière à la presser aux ponts de la Lobau. L'ordre donné à minuit ne peut pas arriver également à tous les corps. Rosenberg commence le combat en marchant sur Glinzendorf ; ce mouvement m'étonne ; Davoust s'avance à la rencontre de ce corps et l'attaque de front ; je me porte à ma droite avec la garde et la division de cuirassiers du duc de Padoue et de Nansouty. Rosenberg est repoussé avec perte derrière le Russbach.

Attaque de Masséna sur Aderklaa.

Dans les entrefaites, Bellegarde a occupé

fortement Aderklaa ; je profite de la concentration de Masséna pour le jeter sur ce village avant que la droite des Autrichiens qui descend le Bisamberg n'arrive sur le 4e corps. Le héros d'Aspern a fait une chute de cheval la veille, et se voit forcé d'assister en calèche à la fête qui doit le parer de nouveaux lauriers. Masséna se jette sur le village à la suite de sa colonne, qu'il ne peut y conduire lui-même : Aderklaa est enlevé ; mais au lieu de l'occuper fortement, notre tête en débouche. Bernadotte s'avance à sa droite pour la seconder avec Dupas et les Saxons. Dans ce moment, la droite des Autrichiens se montre vers Sussenbrun et appelle la moitié des forces de Masséna de ce côté ; tandis que l'archiduc se porte lui-même avec ses grenadiers sur Aderklaa, et en chasse Cara St-Cyr, qui se replie en désordre sur l'impassible Molitor. Les Saxons sont également forcés à la retraite.

Les Autrichiens s'avancent sur Aspern.

La droite des Autrichiens, forte de 50 mille hommes (Kollowrath et Klénau), continue à s'avancer sur Breitenlée et Hirchtetten. Masséna n'a pas une minute à perdre pour se former devant elle et lui interdire l'accès de la Lobau. Il vole sur le chemin d'Aspern avec ses trois divisions qui viennent déjà de donner, et rencontre l'ennemi près de Neuwirtshaus ; il continue sa marche de flanc, malgré plusieurs charges. La 4e division (Boudet), arrivée dès le matin à Aspern, en débouche ; elle reçoit le choc de tout le corps de Klénau : sa droite, qui est sans appui, est forcée, son artillerie enlevée ; elle est contrainte à se replier dans la tête de pont. L'ennemi pousse jusqu'à Essling et réoccupe ses retranchements.

Changement total dans la bataille.

Le théâtre de la scène principale se trouve ainsi complètement changé : mes masses se préparaient à enlever la position du Russbach, la droite en avant ; actuellement le gros des forces de l'ennemi se trouve établi en potence sur mon extrême gauche, perpendiculairement au Danube et menaçant nos ponts. Cette attaque sur une extrémité, qui a fourni au général Pelet la singulière idée de comparer cette bataille à celle de Lutzen, avec laquelle elle diffère en tous points, est une manœuvre de guerre toujours habile quand elle est dirigée sur l'extrémité la plus avantageuse et la plus sûre pour l'assaillant. Mais ce n'était pas ici le cas ; si l'on ne peut mettre en doute qu'il fût très-avantageux aux Autrichiens de porter l'effort principal sur l'extrémité près de laquelle se trouvait notre ligne de retraite, on doit avouer aussi qu'il est toujours très-dangereux de faire un tel mouvement, en se glissant entre un fleuve comme le Danube et une armée de 140 mille hommes brave et aguerrie : cela n'est pas même chose praticable. Après avoir laissé à Masséna le soin de contenir cette aile sans s'engager néanmoins trop vivement contre des forces inégales, je cours à mon centre, où les troupes qui avaient secondé Davoust viennent de rentrer.

Je me décide à déborder la gauche et enfoncer le centre.

Je n'avais que deux partis à prendre : le premier, de retourner avec mes réserves et le corps d'Oudinot joindre Davoust et attaquer l'extrémité de l'ennemi opposée au Danube, afin de l'écraser et de prendre la place qu'occupait l'armée de l'archiduc le matin, en le laissant s'aventurer sur le Danube dont je ferais lever les ponts : le second, de me jeter sur le centre avec les forces d'Eugène, de Bernadotte, de Marmont, d'Oudinot. Le premier était

certainement le meilleur ; mais il eût exigé un retard d'une heure, pendant laquelle les succès de l'ennemi pouvaient devenir trop dangereux. Je me décidai pour le second.

Charges de cavalerie et d'artillerie pour gagner du temps.

Eugène, qui a marché entre Wagram et Baumersdorf, doit venir prendre, par un changement de direction à gauche, la place où Masséna a combattu ; il sera suivi de Marmont, des Bavarois. Pour donner le temps d'exécuter ces dispositions, je fais charger la cavalerie de Bessières ; elle s'avance fièrement, et exécute d'abord une première charge avec succès ; mais Bessières ayant eu son cheval tué, fait une chute violente, sa colonne s'arrête indécise ; Walther en prend le commandement, mais ne connaît pas le but de sa charge. Cet incident met du froid dans l'attaque, elle n'obtient pas de succès ; mais elle a suspendu un instant les progrès de Kollowrath, qui pourtant reprend bientôt sa marche. Il devient du plus haut intérêt pour moi de gagner encore assez de temps pour achever le mouvement prescrit à mon centre pour venir défendre le terrain que quittait ma gauche : ce soin est confié au brave Drouot, qui s'avance derrière notre cavalerie avec 60 pièces de réserve, et qui se trouve bientôt seul en avant de la ligne avec sa redoutable batterie. Il démasque ses pièces, se porte en avant avec audace, et accablant l'ennemi de mitraille et de boulets, il prélude aux succès des coups que mon centre se prépare à lui porter.

Davoust culbute la gauche.

Dans cet intervalle, Davoust avait reçu l'ordre d'attaquer et de déborder la gauche de l'ennemi. Friant et Morand passent à cet effet le Russbach au-dessous de Glinzendorf, et débouchent entre Siebenbrun et Margraf Neusiedel. Davoust attaque ce village avec les deux autres divisions ; Oudinot a l'ordre de se borner à contenir Hohenzollern vers Baumersdorf. Rosenberg débordé est forcé de figurer un angle droit en arrière ; Davoust, Friant et Morand cherchent par un coup vigoureux à enlever la tour de Neusiedel, sommet du saillant formé par la gauche de l'ennemi. Ici s'engage un combat terrible ; les Autrichiens font tout pour empêcher Davoust de déboucher ; leurs plus braves y succombent, l'émigré Nordman, le Hongrois Veczay viennent mourir sur nos baïonnettes. Rosenberg réclame des secours de Hohenzollern, qui lui envoie une partie de son corps.

Au même instant Oudinot, qu'une ardeur guerrière entraîne et qui se voit de tous côtés entouré de feux terribles, frémit de son inaction, il se décide à enlever les passages du Russbach, à gravir le plateau. Ses premières brigades sont ramenées ; il se met à la tête d'une 3e et force tout devant lui. Rosenberg, pressé vivement par Davoust, débordé par Montbrun et Morand, et menacé à revers par Oudinot, prend en désordre le chemin de Bockflies, ne pouvant plus rejoindre Hohenzollern.

Le feu gagnait vivement au delà de Neusiedel ; c'était pour moi le gage de la victoire. Je fais dire aussitôt à Masséna de reprendre l'offensive, et je dispose tout pour frapper le grand coup.

Mon centre se jette en colonne sur les Autrichiens.

A la faveur de ces attaques et du dévouement de nos canonniers, Eugène a terminé son mouvement. Je forme aussitôt une masse redoutable dont Macdonald prend la tête : huit bataillons sont déployés, treize autres se forment en colonnes serrées sur leurs

deux ailes [1]; derrière eux marcheront Wrède et Serras; la cavalerie légère et les cuirassiers de Nansouty viendront couvrir les flancs; Durutte les secondera à gauche, et Pachtod à droite, entre Aderklaa et Wagram; Marmont et les Saxons soutiendront l'armée d'Italie un peu à droite vers Wagram.

Cet masse redoutable, plus profonde que celle de Lannes à Essling, renverse tout ce qui s'oppose à son passage; elle laisse Aderklaa à droite et se précipite sur le point de jonction entre le corps des grenadiers et celui de Kollowrath, droit au clocher de Sussenbrunn. L'archiduc est là. Coup-d'œil, bravoure, activité, rien ne lui manque pour parer au coup qui le menace. Tous ses efforts sont inutiles. Malgré les pertes qu'il essuie, Macdonald pousse tout devant lui jusqu'à Sussenbrunn; mais arrêté ici en tête et en flancs par les grenadiers et par Kollowrath, sa troupe, réduite à 2 ou 3 mille hommes, est forcée de faire halte. J'ai prévu le cas, je fais charger la cavalerie de Nansouty pour le dégager; en même temps la division Durutte s'avance à gauche et Pachtod à droite pour le seconder; enfin les Bavarois et Serras entrent en ligne à leur tour, et je fais avancer la jeune garde pour les remplacer comme réserve. Marmont et les Saxons chargent en même temps sur le corps de Bellegarde. Tout cède à ce vigoureux effort; Macdonald et les corps qui le suivent reprennent l'impulsion de la victoire, et poussent l'ennemi jusqu'au delà de Gerasdorf. Dans l'intervalle, Davoust et Oudinot ont continué leur marche offensive au delà du Russbach: le dernier, maître de Baumersdorf et du plateau, se précipite sur Wagram, et il favorise ainsi, en menaçant Bellegarde à revers, les opérations de Marmont et Bernadotte. L'impulsion est donnée sur toute la ligne avec un accord parfait. Cependant Davoust est entraîné par la retraite divergente de Rosenberg et de Hohenzollern; une partie de son corps se jette sur le nord à la suite du premier, et le reste appuie vers Wagram l'attaque d'Oudinot: ce fut un malheur qu'il ne se soit pas dirigé en entier sur Wolkersdorf.

Masséna reprend Essling, Aspern, etc.

Masséna de son côté est arrivé devant Essling, dont il fait enlever les ouvrages pour opérer sa jonction avec Boudet. Instruit au même instant, par les progrès du canon de Macdonald, de nos succès sur le centre, il a jugé le moment où il reprendrait à son tour l'offensive: il fait attaquer vigoureusement Klénau et le chasse jusqu'à Léopoldau; il le suit avec ardeur, précédé par la cavalerie de Lasalle. Les Autrichiens, formés en carrés dans la plaine, font volte-face un moment; Lasalle se précipite sur eux, et meurt frappé d'une balle au front; mais l'ennemi est enfoncé et poursuivi jusqu'au pied du Bisamberg.

L'archiduc ordonne la retraite. — Terreur panique.

Depuis deux heures, l'archiduc Charles, décidé à la retraite, en avait donné l'ordre. Loin de voir arriver l'archiduc Jean à sa gauche, il apprenait que cette aile était culbutée par Davoust et Oudinot; il voyait une masse irrésistible presser son centre: la bataille n'était plus à gagner, et, s'il eût persisté à se maintenir, il pouvait y perdre

[1] On comprend souvent mal les ordres de former sa troupe en colonne d'attaque par bataillons. Quelques généraux déploient les bataillons l'un derrière l'autre; c'est ce que fit le général Lamarque en cette occasion: cependant la colonne d'attaque par bataillons s'entend toujours de bataillons ployés par divisions de deux pelotons sur le centre

les deux corps d'armée engagés entre le Russbach et le Danube ; il préféra se replier en bon ordre, et conserver à la monarchie une armée intacte, qui pourrait encore être mise en balance dans les négociations probables de la paix. Il n'avait aucun motif de jouer le tout pour le tout et d'agir en désespéré. Dans le fait, l'archiduc Jean n'était arrivé, à quatre heures du soir, qu'à trois ou quatre lieues du champ de bataille, et ne pouvait plus y prendre part. Les coureurs de son avant-garde seuls parurent un moment dans la direction de Leopoldsdorf, et engagèrent une escarmouche avec les flanqueurs de notre cavalerie, dont quelques blessés vinrent semer une terreur panique des plus singulières. Nous venions d'établir nos bivouacs, ceux de ma garde et des réserves étaient autour de Raasdorf, lorsqu'un cri général s'élevant de la droite, annonce que l'ennemi nous a tournés et menace les ponts. En un clin d'œil tous les équipages, les hommes isolés, les blessés, prennent en désordre le chemin de la Lobau ; l'alarme se répand de proche en proche jusqu'à la garde, qui court aux armes ; elle se propage même jusqu'à nos lignes d'infanterie, au point que les vainqueurs doutent un moment de la victoire. On sut bientôt à quoi s'en tenir sur cette échauffourée, qui a donné lieu à quelques mauvaises plaisanteries de la part de ces militaires courtisans qui jugent les armées au milieu du parc des équipages.

Suites de la bataille.

L'archiduc Charles se mit en retraite pendant la nuit sans nous laisser d'autres trophées que quelques milliers de blessés ou prisonniers, et quelques canons démontés. Sa perte s'éleva à 25 mille hommes et douze généraux hors de combat. La nôtre fut à peu près égale. La nécessité où je me trouvai de porter la moitié de ma cavalerie à la droite fit que je ne pus pousser vivement l'ennemi dans la soirée. L'archiduc Charles se retira sur la Bohême par la route de Znaïm. Rosenberg, séparé de lui, prit celle de Moravie. L'empereur d'Autriche, qui se trouvait durant la bataille à Wolkersdorf, instruit de la défaite de Rosenberg et de l'approche des coureurs de Davoust qui le suivaient, avait pris les devants à Znaïm, d'où il repartit de suite pour la Hongrie.

L'armée d'Italie s'était couverte de gloire ; je la visitai, et en embrassant Macdonald, qui avait rappelé le brave d'Hooglède et de la Trebia, je le saluai du titre de maréchal. Marmont et Oudinot eurent la même faveur.

Observations.

En choisissant son champ de bataille sur le Russbach au nord de Vienne, l'archiduc Charles avait dû prendre un parti sur la ligne de retraite qu'il suivrait : il en avait trois, l'une à sa droite, sur la Bohême ; la seconde au centre, sur Olmutz ; la troisième à gauche, sur la Hongrie. La première avait l'avantage de maintenir les Autrichiens en communication avec le nord de l'Allemagne, où l'on se flattait toujours que l'apparition des Anglais ferait enfin déclarer la Prusse et la Westphalie. En la prenant, on se basait sur Prague, la ville de l'empire qui possède après Vienne le plus d'établissements militaires et de ressources ; mais elle exposait l'armée à être coupée du cœur de la monarchie par un simple mouvement contre sa gauche, et à être ainsi refoulée entre l'Elbe et le Rhin, où elle essuierait le même sort que les débris des Prussiens après la bataille d'Iéna. La ligne sur Olmutz n'était guère moins dangereuse, sans offrir les mêmes avantages ; en huit jours de marche rétrograde, l'armée impériale serait rejetée hors de ses limites sur la Silésie et

le bas Oder. La retraite sur la Hongrie menait sur la base naturelle, au centre des ressources de la monarchie ; elle procurait un champ plus vaste aux opérations, et si l'armée, par une nouvelle campagne, se trouvait reléguée jusqu'aux confins de la Podolie, il n'était pas impossible de la ramener, par un mouvement latéral, jusqu'à Olmutz et Prague, comme dernier refuge. Dans l'état où la bataille d'Essling avait mis les choses, l'Autriche ayant quelques espérances offensives, il semble que la base de la Bohême, quoique plus hasardée, était conforme aux intérêts politiques et stratégiques du moment; mais si on perdait la bataille, alors elle serait dangereuse pour une armée battue, et l'archiduc ne devait pas manœuvrer de manière à y être refoulé malgré lui. La faute qu'il commit en portant ses efforts à la droite sur le Danube, et en laissant forcer sa gauche, devait le rejeter sur la Bohême bon gré mal gré. Il n'eût pas été impossible sans doute qu'il gagnât la route de Nicolsburg et ensuite celle de Goding pour se jeter en Hongrie ; mais il aurait eu toujours un cercle à décrire dont nous tenions la corde, et en admettant qu'il parvînt à s'en tirer, nous l'eussions confiné dans les gorges des Krapacs, en le coupant du centre du royaume ; ce qui n'eût pas rendu sa perte moins probable. Si l'archiduc avait eu des forces supérieures, et que, tout en gardant suffisamment le Russbach, il eût pu déborder notre gauche par Breitenlée et Aspern, il eût fort bien fait de le tenter ; mais dans l'hypothèse contraire, il donnait trop au hasard ; il nous livrait la clef stratégique et tactique du champ de bataille, qui était à Nieusiedel. C'est ce qui dicta toutes mes combinaisons aussitôt que je m'aperçus de la situation des forces ennemies. On a cru que j'aurais mieux agi selon les principes, si j'avais porté mon effort entre Aderklaa et le Russbach, ou même sur Baumersdorf, dès que Davoust avait pris pied au delà du Russbach : c'eût été en effet une vraie répétition de la manœuvre de Frédéric à Leuthen ; car on eût opéré un effort décisif sur l'extrémité la plus importante, en le faisant appuyer successivement et obliquement par toute la ligne, sans m'inquiéter de ce que pouvaient entreprendre Klénau et Kollowrath. Je l'aurais fait ainsi, si j'avais eu le champ libre autour de moi ; mais ayant le Danube à dos et mes ponts à conserver en cas de malheur, je préférai une manœuvre moins brillante et plus sûre.

Retraite de l'archiduc Charles.

L'archiduc ayant retiré ses forces à la fin de la bataille entre Wolkersdorf et le Bisamberg, il pouvait suivre à son gré la route de Moravie et de Bohême. A la vérité, la première se trouvait, pour ainsi dire, sous le canon de Davoust, de Marmont et d'Oudinot, qui campaient entre Wagram et Bockflies ; et il eût été difficile de ramener les troupes du Bisamberg par un mouvement latéral, sans courir risque de les voir prévenues sur Nicolsburg. Le gros de l'armée prit donc la route de Znaïm : Rosenberg seul continua sa retraite sur celle de Brunn.

Dispositions indécises pour le suivre.

Les arrières-gardes ennemies suivirent le 7 au point du jour les deux routes. Il était possible que l'armée se fût morcelée pour agir plus rapidement ; j'étais dans l'incertitude par les rapports contradictoires qui se succédaient. D'ailleurs j'avais des raisons de croire que l'archiduc chercherait à gagner la Hongrie par Nicolsburg, plutôt que de se jeter excentriquement sur la Bohême. Davoust reçut l'ordre de marcher sur Nicolsburg ; Marmont, renforcé des Bavarois, prit

d'abord le même chemin, puis se rabattit sur Laas ; Masséna prit la route de Bohême par Hollabrunn. Je marchai à Wolkersdorf avec mes réserves et Oudinot. Eugène, dont l'armée avait beaucoup souffert, fut destiné à observer l'archiduc Jean et la Hongrie, à couvrir Vienne, les ponts et la ligne de communication ; je le renforçai des Saxons, des Wurtembergeois et d'une division bavaroise. Ces précautions étaient d'autant plus sages, que le jour même de la bataille, les généraux Chasteler et Giulay, qui s'étaient réunis après l'évacuation du Tyrol, rentraient à Gratz et à Léoben après avoir chassé le petit corps de Rusca sur Rottenmann, tandis que d'un autre côté l'archiduc Jean, instruit de la perte de la bataille, avait repassé la Morava et s'était arrêté à Marschek.

Masséna presse son arrière-garde. — Bataille de Znaïm.

Masséna, continuant à pousser devant lui le gros de l'armée de l'archiduc Charles sur la route de Znaïm, eut à soutenir plusieurs combats, entre autres à Hollabrunn et Schongraben, où les troupes autrichiennes du prince de Reuss, qui n'avaient pas donné à la bataille, montrèrent de l'aplomb. La marche de Marmont sur Laa menaçait l'archiduc d'être prévenu à Znaïm, et accéléra son mouvement rétrograde pour y prendre position. Cette ville, située en amphithéâtre au versant d'un contrefort de la chaîne de Bohême qui domine tous les environs, et dont les derniers coteaux sont couverts de vignobles, offre une position qu'on pourrait presque comparer à celle de Caldiero. Je n'avais appris que le 10 à Wolkersdorf la direction que l'ennemi avait suivie. Je me rabattis aussitôt sur Znaïm, où je dirigeai Oudinot, la garde et Davoust. Marmont s'était avancé jusqu'à Thesswitz, pour ainsi dire au milieu de l'armée autrichienne, dont à la vérité Masséna pressait l'arrière-garde, mais se trouvait encore à une forte marche en arrière. L'archiduc pensa que Marmont était soutenu, car il ne tenta pas de l'attaquer. Arrivé de ma personne sur les lieux et ayant reconnu l'état des choses, j'ordonnai d'entretenir un combat d'avant-garde, pour donner le temps au reste de mes forces d'arriver. L'impétueux Masséna s'était déjà fortement engagé ; il fallut le soutenir. J'ordonne alors à Marmont de déboucher de Thesswitz, de gravir le plateau et de dégager le 4e corps, qui soutient tous les efforts de l'ennemi. Davoust revenant de Nicolsburg, Oudinot et mes réserves arrivant de Wolkersdorf, ne peuvent entrer en ligne que le lendemain, et il m'importe de ne pas laisser apercevoir à l'ennemi la supériorité qu'il a sur nous ; il faut néanmoins le fixer autour de Znaïm, parce que, à l'arrivée de Davoust et de ma cavalerie, je pourrai le prévenir par Brenditz sur la route de Prague.

Armistice.

L'empereur d'Autriche m'avait envoyé le prince de Lichtenstein pour me proposer un armistice. Je ne demandais pas mieux d'arrêter le combat dans cet état de choses ; chaque moment gagné était un avantage pour moi, et si une suspension conduisait à la paix, j'en serais enchanté. On fit cesser le feu non sans peine, car les troupes étaient si acharnées, que les officiers parlementaires des deux partis furent blessés en voulant arrêter le combat. L'armistice fut débattu dans la nuit : mes généraux trouvaient que j'aurais dû achever cette Autriche qui venait sans cesse me troubler dans toutes mes entreprises, et trop ulcérée pour me pardonner jamais la quadruple humiliation que je lui avais fait subir. La position de l'Allemagne était trop chancelante, les nouvelles d'Espagne trop inquiétantes et les préparatifs

des Anglais trop sérieux, pour ne pas l'emporter sur les raisons toutes nationales et militaires des braves qui ne connaissaient pas le nœud de toutes mes affaires. Je rompis la discussion en disant : *Il y a assez de sang versé ; j'accepte l'armistice.* Le négociateur était le même qui avait terminé la guerre de 1805 : nous fûmes bientôt d'accord sur les conditions. La ligne de démarcation nous accordait l'occupation des cercles de Znaïm et de Brunn ; elle suivait le cours de la Morava jusqu'au confluent de la Taya ; ensuite la route de Presbourg, y compris cette ville ; le grand Danube jusqu'à Raab, la rivière de ce nom, les frontières de Styrie et de Carniole jusqu'à Fiume. Les citadelles de Gratz, Brunn, le fort de Saxenbourg, le Tyrol et le Voralberg nous seraient remis. Les armées de Pologne garderaient leurs positions respectives. La limite au nord de l'Allemagne serait celle de la Confédération du Rhin. La remise de Fiume achevait d'isoler entièrement l'Autriche de l'Angleterre ; les subsides, les armes, les agents même ne pourraient lui parvenir que clandestinement, et le tiers de la monarchie, occupé par nos troupes, nous mettrait en état de nourrir la guerre par la guerre, et de pourvoir amplement à tous les besoins qu'une campagne aussi active avait fait sentir dans les différents services, surtout dans les transports, la chaussure et l'équipement.

L'Autriche hésite à le ratifier.

Toutefois, cet armistice était encore loin d'être un sûr garant de la paix. L'empereur François était peu disposé à souscrire à tous les sacrifices que j'étais en position de lui imposer ; il fit même des difficultés pour ratifier l'armistice : on lui proposait un nouveau système d'opérations en renforçant l'archiduc Jean des corps de Chasteler, de Giulay, qui, depuis le départ de Marmont, avait réoccupé Gratz et Léoben, et en profitant de ma marche en Moravie pour agir sur mes communications et s'avancer sur Vienne. La nouvelle de mon retour à Schonbrunn, la marche de Macdonald sur Gratz, et plus encore le tableau de la situation des affaires en Moravie que lui fit le prince de Lichtenstein, le décidèrent enfin à ratifier le 18. Cependant c'était moins dans des vues pacifiques que pour gagner le temps d'opérer un mouvement général des armées. La cour et le quartier-général diplomatique se trouvaient à Comorn ; l'archiduc Jean y fut appelé : il proposa de renoncer à se baser sur Prague pour ne pas perdre ses communications avec la Hongrie et s'exposer à être rejeté entre l'Elbe et le Rhin, mais à rappeler le théâtre de la guerre sur sa véritable base en Hongrie, en faisant marcher la grande armée par Hradisch sur Comorn ; l'archiduc Jean opérerait à gauche avec 50 mille hommes sur la Raab ; tandis que le corps de Croatie y retournerait pour agir plus vigoureusement avec les détachements autrichiens qui avaient obtenu récemment divers succès en s'emparant de Laybach, de Zara, et menaçant Trieste. L'insurrection hongroise lierait les deux armées. L'archiduc Charles, disgracié, remettrait le commandement à l'empereur lui-même.

Cette petite révolution politico-militaire, attribuée à l'influence de Stadion, et qui au fait était motivée sur des vues stratégiques plus prudentes qu'une retraite sur Prague, loin d'être un obstacle à l'armistice, le rendait plus nécessaire pour exécuter le mouvement projeté.

Opérations au Nord.

Le traité mit fit aux opérations en Pologne, où Poniatowski venait de se saisir de Cracovie, et se disposait à venir se lier à ma droite en Moravie, en continuant à manœu-

vrer dans le même sens. L'archiduc Ferdinand regagna les frontières de Hongrie. Les Russes avaient occupé la Galicie, et s'étendaient jusque vers les sources de la Vistule.

La suspension d'armes arriva plus à propos pour le nord de l'Allemagne, où les Autrichiens venaient récemment de remporter un succès, et où les Anglais avaient fait un petit débarquement. Mon frère Jérôme avait réuni un corps de 10 mille hommes pour chasser l'ennemi de Dresde, de concert avec le peu de Saxons restés sous les ordres du général Thielmann. D'un autre côté. Junot venait de Franconie dans le même but. Ils devaient opérer leur jonction dans le Voigtland.

L'archiduc avait porté en Saxe le général Kienmayer, pour donner plus d'ensemble aux détachements qui agissaient dans ces contrées sans but militaire, mais dans le seul espoir de faire soulever le pays. Ce général s'était réuni vers Dresde à la division Am-Ende et au duc de Brunswich ; il avait devant lui le roi de Westphalie. D'un autre côté, le corps autrichien de Radivojewich, qui avait couru à Bareith, se trouvait pressé sur la route de Hoff par Junot dont les forces s'élevaient à 8 ou 10 mille hommes. Nos deux corps s'étaient donné rendez-vous à Hoff. Kienmayer, se voyant en mesure de les prévenir se dirigea vers Plauen pour opérer sa jonction avec Radivojewich, et il marcha à Junot, tandis que Jérôme se dirigeait sur Dresde pour prendre ensuite la belle route du Voigtland. La rencontre eut lieu près de Gefrées le 9 juillet, et Junot fut repoussé sur Bareith. Jérôme arrivant à Hoff, y trouva Kienmayer victorieux, et se replia sur Schleitz. La nouvelle de la victoire de Wagram et de la descente des Anglais le décida à réunir son corps sous Erfurth. Les Autrichiens, rentrés à Dresde le 21, firent difficulté de l'évacuer, prétendant que l'armistice ne s'appliquait qu'à la grande armée. Il fallut des démonstrations hostiles pour les décider à rentrer en Bohême.

Le duc de Brunswick gagne les côtes et se réfugie sur la flotte anglaise.

Ces événements laissaient le duc de Brunswick-Oels dans une fausse position aux frontières de Bohême avec sa légion d'aventuriers à la solde anglaise; mais, digne héritier de son nom, il prit la résolution d'aller joindre les Anglais, qui venaient enfin d'opérer un faible débarquement sur la côte de la mer du Nord. Bannis depuis trois années de ces contrées, ils y entretenaient des relations clandestines avec les villes anséatiques, dont toute l'existence dépend de leurs relations maritimes. Maîtres du rocher d'Héligoland, ils avaient transformé cette île aride en un dépôt de denrées coloniales et d'armes de toute espèce. C'était à la fois un arsenal et un vaste bazar. Toutes les côtes depuis Amsterdam jusqu'au Sund étaient pleines de leurs agents, qui répandaient le bruit de la prochaine arrivée d'une armée considérable. L'agitation était générale. Après avoir ainsi promis l'arrivée de cette expédition qui s'en fut descendre à Anvers, ils venaient enfin de débarquer 2 à 3 mille hommes sur la côte de Cuxhaven à Bremerlée. Osnabruck et Hanovre, croyant à leurs promesses, se soulevèrent partiellement. Si 10 mille hommes eussent débarqué un mois plus tôt, le résultat eût été incalculable.

Le duc de Brunswick se décida à partir de Freyberg pour gagner la côte et se réunir aux Anglais. Ce plan, quoique favorisé par l'esprit du pays et le voisinage de la Prusse, où il eût trouvé à la dernière extrémité un refuge de sa personne, était hardi; il fut exécuté avec énergie. A la tête de 3 mille aventuriers résignés à tout entreprendre, le prince traverse Leipsick, et prend la

route d'Halberstadt; les troupes hollandaises et westphaliennes s'étaient dispersées vers le nord pour observer et contenir le pays et surtout le littoral. Il ne se trouvait dans cette ville qu'un régiment de ces derniers, que conduisait le grand maréchal de la cour de Jérôme, ex-officier de marine plus brave qu'expérimenté. Brunswick l'attaque sans hésiter, aussitôt qu'il arrive en présence. Après un combat honorable qui dura jusqu'au jour, Meyronet tombe blessé au pouvoir de l'ennemi avec les débris de son régiment, dont une partie, après avoir bien combattu, grossit les rangs des insurgés. A la nouvelle de cette équipée, le général Rewbel se porte en toute hâte de Brémen à Brunswick avec 5 mille hommes; le général hollandais Gratien et ce même Thielmann, qui devait jouer un rôle si opposé contre nous trois ans après, se mirent aux trousses du duc sur Halberstadt. Ce prince arrive le 1er août dans l'ancienne capitale des états de son père, au moment où Rewbel allait y entrer de son côté. Il n'avait pas à hésiter; il se jette sur le général westphalien, dont l'infanterie prend la fuite, et eût peut-être joint les insurgés, si la brillante valeur des cuirassiers de la même nation et du régiment de Berg n'avait arrêté l'ennemi. Le prince, rebuté par cette résistance inattendue, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et ne pouvant forcer le passage, rentre à Brunswick, et, instruit que les Anglais venaient de quitter Cuxhaven, il se rejette sur le pays d'Oldenbourg, arrive à Esfleth, s'embarque le 7 août avec les plus braves qui l'avaient suivi, et s'établit à Héligoland, d'où il ne cessa jusqu'en 1813 d'entretenir des relations pour troubler le nord de l'Allemagne.

Lefebvre retourne en Tyrol, d'où il est forcé de se retirer.

Dans le Tyrol, les affaires avaient pris une tournure plus sérieuse. Le général Buol, que Chasteler y avait laissé avec 3 ou 4 mille hommes, ayant eu communication de l'armistice, songea à l'exécuter en se retirant en Styrie. A cette nouvelle, la fureur des Tyroliens éclate de toutes parts; ils menacent de s'opposer au départ des Autrichiens, de massacrer nos prisonniers pour qu'il n'y ait plus de traité possible. Les Autrichiens, sont forcés d'user d'adresse pour se retirer dans la ligne de démarcation, après avoir remis Sachsenbourg aux troupes de Rusca. Je renvoie de nouveau Lefebvre avec les Bavarois et quelques troupes françaises; il remarche sur Inspruck; Rusca remonte la Drave; une division franco-italienne s'avance par l'Adige. Les Tyroliens, loin de céder, semblent acquérir plus d'énergie depuis le départ des Autrichiens. Lefebvre, dont l'avant-garde est repoussée à Steinach, livre un combat décisif le 11 août, et se voit forcé à se replier en Bavière. Rusca regagne non sans peine la Carinthie, où les Tyroliens osèrent même le suivre : la division d'Italie est ramenée jusqu'aux portes de Vérone, où l'alarme se répand.

Je ne pouvais détacher dans cet instant des forces assez considérables pour soumettre ce pays; car, malgré l'armistice, la paix n'était rien moins que sûre, et, loin d'affaiblir mon armée, je me mettais en mesure plus que jamais. Je chargeai Rusca de négocier avec les insurgés, de les engager à choisir des députés pour venir décider avec moi de l'avenir de leur pays. Il leur proposait, s'ils ne voulaient pas du régime bavarois, de se réunir au royaume d'Italie, et laissait même entrevoir l'espoir d'une indépendance absolue. Ils repoussèrent tout.

Négociations.

Les négociations s'ouvrirent à Altenbourg, le 7 août seulement, entre MM. Champagny,

Metternich et Nugent. Elles traînèrent assez longtemps. La cour d'Autriche, retirée à Bude, ne s'empressait point d'en finir, parce que la nouvelle du débarquement des Anglais en Belgique, celle de la marche de Wellington sur Madrid, les succès des Tyroliens, et le nouveau plan d'opérations adopté contre l'avis du prince Charles, avaient relevé simultanément les espérances du cabinet de Vienne, auquel les ouvertures faites par Champagny paraissaient excessivement dures.

Si les succès des Anglais se fussent consolidés en Castille et sur nos côtes, nul doute que l'Autriche n'eût repris les armes. Elle continuait à exciter le cabinet de Berlin, à recruter ses armées, à multiplier les projets éventuels d'opérations.

Ordre des Trois-Toisons.

J'employais ces moments de répit selon mon usage, c'est-à-dire à travailler avec plus d'ardeur que pendant la guerre même. Ce fut dans un de ces instants que, tout entier à mon amour pour les braves que je commandais, j'instituai l'ordre des Trois-Toisons. J'avais eu la pensée d'éclipser les Toisons-d'Or d'Espagne et d'Autriche et tous les ordres de chevalerie moderne, en ne conférant cette décoration qu'à ceux qui auraient assisté à mes trois entrées à Vienne, Berlin et Madrid. L'idée était de consacrer de grands souvenirs ; mais elle n'était pas juste, car les plus vaillants de mes généraux n'auraient pas eu droit à obtenir cet ordre. Le décret ne fut jamais mis à exécution. Dans cet intervalle, je pourvoyais aussi aux soins administratifs qu'exigeaient mes différentes armées et mon empire. Je frappais sur l'Autriche une contribution de 100 millions, contre les revenus ordinaires des pays occupés que nous percevions dans les caisses publiques.

Mesures pour le cas probable d'une rupture.

Je préparais Vienne et la tête de pont de Spitz, Raab, Gratz, pour les différents cas qui se présenteraient, soit pour augmenter les défenses, soit pour leur démolition si nous devions les évacuer. Je multipliais les équipages de ponts pour agir sur le bas Danube et en Hongrie ; j'organisais par mes marins une flottille considérable, soit pour faciliter les transports, soit pour protéger les opérations sur les rives du fleuve. Les réserves de conscrits, les régiments provisoires, les petits contingents de la Confédération, dirigés au nord, grossissaient le corps de Junot (8e), qui comptait déjà près de 30 mille hommes chargés de veiller à la sûreté du nord de l'Allemagne, sans comprendre les Westphaliens (10e corps). Mon armée s'était grossie de 30 mille hommes sortis des hôpitaux, et de plus de 6 mille hommes venus des dépôts.

Mission de Bubna.

L'Autriche n'avait pas négligé ses levées ; un bon nombre de landwerhs, dont l'organisation s'était achevée, étaient entrés en ligne. Aussi, malgré l'avantage de notre situation, trouvait-elle les propositions de Champagny inadmissibles. François 1er m'écrivit une lettre dont le comte Bubna fut porteur. Il me déclarait que la paix proposée déshonorerait son trône et perdrait la monarchie. J'abouchai son envoyé avec le duc de Bassano, dans l'espoir qu'ils s'entendraient mieux que les négociateurs d'Altenbourg.

La Russie ne veut pas intervenir dans les négociations.

J'avais proposé à l'empereur Alexandre d'envoyer un ministre pour prendre part aux négociations ; il s'y refusa, en s'en rapportant à ce que je ferais, et en me recom-

mandant quelques ménagements pour son ancien allié. Il y avait beaucoup de tact et d'adresse dans ce refus : il ne convenait pas à la Russie que l'Autriche fût trop abaissée : il lui convenait moins encore d'assister à sa dissection. Des écrivains, égarés par leur patriotisme, attribueront cette réticence au projet lointain d'abandonner mon alliance ; ils ne s'y connaissent pas, c'est ce que dans tous les temps on nommera de la bonne politique.

Je venais de recevoir la nouvelle que les Anglais, ayant échoué devant Anvers, commençaient leur retraite. Ce n'était pas un motif de me relâcher de mes prétentions : je répondis le 15 septembre à l'empereur d'Autriche, en demandant la cession de 1600 mille âmes sur l'Inn et en Illyrie, pour renforcer le royaume d'Italie et donner à la Bavière une frontière convenable. Je demandais la nouvelle Galicie pour le duché de Varsovie.

L'expédition des Anglais contre la Belgique était assez étroitement liée à ce qui se passait en Autriche, pour qu'il soit à propos d'en dire quelques mots.

Expéditions des Anglais contre Rochefort.

L'Angleterre n'avait pas beaucoup mieux opéré en faveur de ses alliés du continent qu'elle ne l'avait fait en 1807 dans la guerre de Pologne. A la vérité le cabinet de Londres, prévoyant la guerre qui allait nous engager à la fois avec l'Autriche et l'Espagne, et nous mettre dans l'obligation de porter toutes nos forces sur le Tage et le Danube, fit d'immenses apprêts pour en profiter ; mais il tourna toutes ses vues vers des entreprises dans son intérêt particulier. S'il avait voulu entreprendre moins de choses à la fois, il eût pu nous porter de grands coups ; mais paraissant partout en auxiliaire sur le sol étranger, il crut compliquer notre embarras en multipliant ses expéditions. Le danger dont l'Angleterre se voyait menacée depuis la ligue de Tilsit l'avait nécessairement portée à déployer ses ressources et à augmenter ses troupes par tous les moyens possibles. Elle put ainsi disposer au-dehors d'une force d'environ 100 mille hommes. Un milliard fut employé à les mettre en état de descendre partout avec des approvisionnements immenses d'artillerie, d'armes et de munitions. L'or et le fer ne lui manquaient pas, et les progrès des arts mécaniques suppléant aux bras avaient transformé l'Angleterre en un vaste atelier. De telles forces, bien dirigées et assistées de la moitié des habitants armés de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande ou de l'Allemagne septentrionale, eussent fait une puissante diversion.

Nos colonies et celles de nos alliés valaient à peine que l'Angleterre daignât les convoiter. Elle ne pouvait plus en vouloir ni à Cuba, ni à l'Amérique espagnole, qui se trouvaient actuellement ses alliées. Cayenne, la Martinique, le Sénégal, Santo-Domingo, avaient succombé. L'Ile-de-France bloquée finirait tôt ou tard par se rendre. La compagnie des Indes préparait une expédition contre Amboine et Batavia, que les Hollandais se trouvaient hors d'état de soutenir, depuis qu'ils avaient perdu Ceylan et le cap de Bonne-Espérance. Les garnisons des Antilles suffisaient pour nous enlever les derniers postes qui nous y restaient. Tous ces intérêts, qui en 1783 étaient des intérêts de première ligne, se trouvaient tellement éclipsés aujourd'hui par les grands conflits de l'univers entier, que l'Angleterre n'y employait que des détachements secondaires, et ne s'en occupait que comme un passe-temps.

L'augmentation qu'elle avait donnée à ses forces de terre lui permettait de songer

à de plus grandes entreprises. Elle ne craignit pas de soutenir à la fois une guerre pénible dans la péninsule et de la porter offensivement aux rives de l'Escaut.

Dès le mois d'avril, un immense armement était prêt dans les ports, et n'attendait que l'occasion d'agir. Wellesley, revenu du Portugal après l'affaire de Vimieiro, fut envoyé avec un corps de 20 mille hommes dans la péninsule pour prendre le commandement en chef des divisions anglaises qui y étaient restées après le départ de Moore, et venger la défaite de ce général.

Une autre expédition, sous les ordres de Gambier et de lord Cochrane [1], vint au milieu d'avril brûler notre escadre de Rochefort, réunie à un détachement de celle de Brest, et embossée dans la rade de l'île d'Aix. Une immense machine infernale, chargée de 1500 barils de poudre et de 400 bombes dirigée par Cochrane lui-même, sauta sans faire d'effet; on attaqua alors l'escadre, et on lui lança des fusées incendiaires de Congrève. C'était la première fois qu'on s'en servait contre nous. Quatre beaux vaisseaux furent brûlés à l'ancre; les autres, mieux commandés, parvinrent à se sauver dans la Charente. Malgré ce succès, Gambier fut soumis à une enquête pour n'avoir pas pris toute l'escadre et détruit nos chantiers de Rochefort. Je fis juger avec plus de justice les officiers qui avaient perdu leurs vaisseaux par leur faute.

Démonstrations en Calabre et à Naples.

Vingt mille Anglo-Siciliens, sous le général Stuart et le prince Léopold, vinrent parader au milieu de juin sur la côte de Calabre vers le rocher de Scylla, dont le château fut pris et repris. Un détachement de cette armée fut envoyé pour prendre possession des petites îles Ioniennes et croiser devant Corfou. Stuart espérait, comme en 1805, surprendre un point de la côte et y jeter à terre un noyau qui soulèverait le pays. Il s'empara des îles d'Ischia et de Procida, et se montra avec ostentation devant Naples, puis sur différents points du rivage. Mais partout les habitants témoignèrent l'attachement qu'ils avaient pour un gouvernement dont l'administration se signalait par la destruction de tous les abus et la répression du brigandage qui désolait jadis ce beau royaume. Murat convenait aux Napolitains; il en était aimé, et ils le prouvèrent à cette occasion.

Stuart, satisfait du léger succès qu'il avait obtenu, n'osa risquer un débarquement, et retourna en Sicile.

Entreprise plus sérieuse contre Anvers.

Une entreprise plus sérieuse devait être dirigée contre nos superbes établissements d'Anvers; une flotte immense, dont nous avons déjà parlé, prête depuis deux mois, et qui ne comptait pas moins de 39 vaisseaux de ligne, 36 frégates avec une flottille nombreuse de canonnières, portait 40 mille hommes de débarquement, destinés à s'emparer d'Anvers, brûler notre flotte, détruire les chantiers et les bassins, puis combler la passe de l'Escaut pour la rendre impraticable.

Le prix que l'Angleterre attachait à cette expédition était la meilleure preuve de la sagesse des travaux que j'avais ordonnés pour faire de ce port le premier de l'Europe.

Les Anglais attendirent le résultat des premiers événements de la campagne sur le Danube avant de se hasarder sur le sol français. Le peu d'union dans le ministère,

[1] Il ne faut pas confondre cet Alexandre Cochrane avec le contre-amiral de même nom employé dans les Antilles.

l'embarras du choix d'un commandant (car l'Angleterre n'avait pas deux Wellington), furent, dit-on, la cause de ce retard.

Enfin, à la nouvelle de la bataille de Wagram, on sentit qu'il n'y avait plus de temps à perdre, si déjà même il n'était pas trop tard. La flotte, sous l'amiral Strachan, vint débarquer le 1er août l'armée de lord Chatam dans l'île de Walcheren. L'héritier de ce grand nom, frère aîné de Pitt, prouva que les générations se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Il entassa fautes sur fautes dans l'exécution d'une entreprise qui, mieux conduite, eût infailliblement atteint son but. Le chemin le plus commode pour arriver de la côte à Anvers part de Blankenberg, et va par Bruges et Gand ; c'est une chaussée pavée de vingt-quatre lieues. La côte était tellement dégarnie, que rien n'empêchait de débarquer 30 mille hommes sur ce point, et de les porter le troisième jour devant Anvers avec toute l'artillerie dont ils étaient amplement pourvus. Le reste de l'armée et de la flotte entrerait dans l'Escaut pour fixer notre attention sur Flessingue et l'île de Cassand. Anvers n'avait presque pas de garnison. Notre flotte eût été prise au dépourvu, et sa retraite impossible ; en n'emportant même que le fort de la tête de Flandre, situé en face d'Anvers, à la gauche de l'Escaut, le succès de l'entreprise eût été assuré.

Les Anglais prennent Flessingue.

Chatam prit le taureau par les cornes ; tremblant de se compromettre sur terre ferme, il tâtonna avec sa droite devant Breskens et l'île de Cassand qu'il n'osa brusquer, et débarqua le 30 juillet le gros de ses forces au nord de l'île de Walcheren, où il mit le siége devant Flessingue. Une de ses divisions s'empara ensuite de Goes dans l'île de sud Beveland, et, favorisée par la mauvaise conduite d'un général hollandais, parvint à s'emparer du fort de Batz, situé à la pointe où l'Escaut se divise en deux bras. C'était une perte sans doute, mais tant que nous conserverions les forts de Lillo, de la tête de Flandre, de Frédéric-Henri et de Liefenshoeck, qui sont situés sur les deux rives du grand Escaut entre celui de Batz et Anvers, cette prise ne décidait rien. Cependant le général Rousseau, qui avait pris d'excellentes dispositions à Cassand, avait eu le temps de jeter le 4 août deux bataillons de renfort dans Flessingue, où le général Monnet commandait, et dont la flotte anglaise n'avait pas même songé à intercepter la communication avec Breskens.

Flessingue n'a qu'une simple enceinte sans chemin couvert : c'est une mauvaise place. Le général Monnet, trop convaincu de ses défauts, imagina de faire de grandes sorties pour retarder les assiégeants. Malgré l'intrépidité que déploya le général Osten, ces sorties contre des lignes retranchées et des batteries bien armées furent vigoureusement repoussées, et découragèrent la garnison sans utilité.

Le 13 août, les Anglais ouvrirent enfin un feu épouvantable, non-seulement de leurs batteries de terre, mais encore de la grande flottille de bombardières. L'incendie se manifestait de toutes parts, il n'y avait pas de casemates à l'abri de la bombe. Après trois jours de ce grand fracas, Monnet capitula le 16, et se rendit prisonnier avec 4 mille hommes. Comme il n'y avait pas la moindre brèche au corps de la place, il fut condamné par un conseil de guerre. S'il ne pouvait tenir contre un pareil feu, il devait du moins chercher à s'ouvrir un passage, ou insister pour la libre sortie de sa garnison. Il n'avait pas fait tout ce qu'il pouvait, mais le jugement était rigoureux.

Dispositions prises pour secourir Anvers.

Dans cet intervalle, tout avait changé de face à Anvers; le roi de Hollande, instruit de l'apparition de l'ennemi, y courut à la hâte à la tête de ses gardes et de 5 mille hommes de ses troupes, qui prirent poste aux environs le 12 août; les généraux commandant en Belgique et en Picardie rassemblèrent également 7 à 8 mille hommes. La flotte s'était mise à l'abri des forts.

C'était assez pour défendre longtemps la ville, mais pas assez pour la délivrer. Mon conseil de ministres, mesurant l'étendue du danger, ne se contenta pas de faire filer sur l'Escaut tout ce qu'il y avait d'hommes valides dans les dépôts du nord, il ordonna la levée de 30 mille gardes nationales des départements voisins; cette levée s'étendit jusqu'en Bourgogne. La France répondit avec un noble enthousiasme à cet appel, car le seul département du Nord fit marcher 10 mille hommes; bientôt les bataillons affluèrent de toutes parts. Le maréchal Moncey en conduisit une partie; Bernadotte, qui était parti après la bataille de Wagram, fut nommé général en chef de cette armée, et arriva le 16 août au moment de la prise de Flessingue. Six jours après, il avait déjà 30 mille hommes à ses ordres, et quoique ces troupes ne fussent pas d'une tenue bien militaire, elles étaient pleines de zèle et d'ardeur.

Retraite des Anglais.

Après avoir hésité jusqu'au 26 août s'il jetterait ses forces sur la droite de l'Escaut pour marcher contre le corps de la place d'Anvers, Chatam, voyant son coup manqué, reprit la route d'Angleterre, en laissant le tiers de son armée à Flessingue.

J'avais eu à me plaindre de Bernadotte et fus surpris de sa nomination : je le fis remplacer par Bessières, qui rentra dans l'île de sud Beveland, et entoura celle de Walcheren de batteries, de manière à ôter à l'ennemi l'envie de se représenter.

Le climat humide et marécageux de Walcheren engendre des fièvres qui, dans les pluies d'automne, deviennent une véritable peste; en huit jours, les Anglais eurent près de 10 mille malades, sans compter ceux de la flotte qui n'était pas exempte de la contagion.

Cette obstination à garder un tel poste dénotait l'envie de renouveler plus tard l'opération si la guerre avec l'Autriche continuait, ou d'entraîner cette puissance à la rupture de l'armistice, en lui laissant entrevoir la possibilité d'une puissante diversion trop longtemps promise, et la ferme résolution de ne plus l'abandonner à tous les efforts de la France. Cependant le but fut également manqué; l'Autriche se décida à la paix, et l'Angleterre, après avoir inutilement sacrifié d'excellentes troupes dans les hôpitaux de Flessingue, ordonna l'évacuation : mais elle ne manqua pas de recommander au préalable la destruction des vastes établissements que nous y avions formés pour l'armement des vaisseaux, le port d'Anvers n'étant pas assez profond pour contenir des vaisseaux de haut bord armés. La destruction de cet arsenal était un malheur, mais on s'en consola par la conservation bien autrement importante d'Anvers.

Ce mince résultat, qui contrastait avec l'énormité des préparatifs, les plus considérables que jamais l'Angleterre eût faits, et qui coûta 8 à 10 mille hommes en pure perte, fournit ample matière aux ennemis d'un ministère qui montrait beaucoup de haine contre moi, beaucoup d'activité pour me nuire, beaucoup de soin à étendre l'influence de l'Angleterre, mais peu d'habileté dans l'emploi de ses moyens.

Le jour même où cette expédition dé-

barquait à Flessingue et où 15 mille Anglais se promenaient sur les côtes de Naples, une armée anglaise sous Wellington, d'abord victorieuse à Oporto et à Talavera, faillit être enveloppée sur le Tage et passer sous les fourches Caudines. Je reçus la nouvelle de cette échauffourée durant les négociations avec l'Autriche; cela ne changeait rien à mes dispositions : toutefois, je l'avoue, je craignis un moment que la combinaison du mouvement de Wellington sur Madrid et de Chatam sur Anvers ne portât l'Autriche à continuer la guerre, et cette circonstance, jointe à la démarche de l'empereur Alexandre, ne contribuait pas peu à me faire désirer une conclusion. Je fus bientôt tiré de cette perplexité par la double retraite de Talavera et de Flessingue.

Changement de ministère.

Le ministère qui avait dirigé ces entreprises ne pouvait satisfaire l'opinion publique, si exigeante en Angleterre, et il était en effet trop divisé pour se soutenir. Canning et Castelreagh s'imputaient réciproquement les torts de ces expéditions, et leur rivalité fut signalée par un duel qui devait accélérer sa décomposition.

Le 22 septembre, le marquis de Wellesley, frère de Wellington, succéda à Canning au département des affaires étrangères; lord Liverpool remplaça Castelreagh à la guerre, lord Chatam dut céder le département de l'artillerie à lord Mulgrave, qui fut remplacé à l'amirauté par Yorck; Perceval eut le premier poste de lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier.

Séjour à Schonbrun. Tentative d'assassinat.

Pendant que mes négociateurs se disputaient les dépouilles de l'Autriche, je continuais à me livrer à Schonbrunn à mes travaux ordinaires. L'Espagne, la Belgique, la France, les colonies, étaient à la fois l'objet de ma sollicitude : je me délassais de ces occupations par des parades journalières dans la cour du palais, ou par de petites guerres exécutées par ma garde dans les plaines de Penzing. Ce genre de délassement faillit m'être funeste; un de ces fanatiques Teutons, que l'exaltation scolastique des universités avait excités contre moi, fend le cercle de généraux qui m'entourait et se présente à moi. Peu habitué au crime, il hésite, balbutie quelques mots et se retire; puis revient une seconde fois. Rapp étonné s'aperçoit, en repoussant le Brutus germanique, qu'il porte des armes cachées et le fait arrêter. Livré à une commission militaire, ce visionnaire avoue tout son projet, et paie naturellement de la vie une tentative qui avait été si près de réussir. Il était Saxon et se nommait Stabs.

L'Autriche se décide à la paix.

La double négociation entamée entre les plénipotentiaires à Altenbourg, et entre Maret et Bubna, ne pouvait décider l'Autriche aux sacrifices que j'exigeais. Elle s'exagérait ses ressources et mes embarras; mais la nouvelle de la retraite des Anglais, le peu d'espoir d'entraîner la Prusse après un tel événement, enfin l'adresse avec laquelle le duc de Bassano fit instruire l'envoyé autrichien des renforts que j'avais reçus et que j'attendais encore, décida François à plier sous le poids de la nécessité. Bubna était parti à la fin de septembre pour porter à l'empereur les propositions *sine qua non* que Maret lui avait faites de ma part; il revint avec le même prince de Lichtenstein qui avait signé l'armistice d'Austerlitz. C'était un des plus braves officiers de cavalerie, un bon citoyen, mais un politique médiocre. Au reste, son rôle était pénible; il fallait se soumettre à ce que je demandais.

Il ne fallait que de la résignation. Le prince Jean en eut assez pour signer, le 14 octobre, le traité de Vienne, et ne le fit pas sans gémir sur la nécessité qui lui imposait un tel sacrifice.

Traité de Vienne.

Cette paix, plus dure encore que toutes les précédentes, coûta à l'Autriche plus de trois millions et demi d'habitants. Je fis donner à la Bavière Salzbourg, l'Inn Viertel avec Braunau, et le Hausruck, district important aux sources de la Traun; ce qui lui assurait une frontière superbe et même offensive contre l'Autriche. Je réunis, sous le nom de provinces Illyriennes, une partie de la Carinthie, de la Carniole, de la Dalmatie et de la Croatie; ce qui composait une population toute guerrière de 1500 mille habitants, et portait mes frontières jusqu'à la Drave.

Ces acquisitions, plus précieuses ainsi par leur importance politique et militaire que par leur grande population, changeaient la face de l'Europe : elles transportaient mes aigles sur les Alpes noriques à 40 lieues de Vienne; la capitale de l'Autriche, démantelée par mes ordres, restait à peu près ouverte à mes phalanges; je pouvais en six marches la prendre même à revers en débouchant par le lac Platten, et en la séparant de la Hongrie. La monarchie autrichienne ne serait plus qu'un satellite qui devrait se mouvoir dans l'orbite de mon empire; elle était à ma discrétion, ou pour mieux dire à mes pieds. Cet avantage n'était pas le seul; les vues que j'avais manifestées pour un partage de l'empire ottoman pouvaient revenir sur le tapis; or, l'acquisition de ces provinces portant mes limites jusqu'aux confins de la Grèce et de la Bosnie, étaient un acheminement au grand projet. Si de puissantes considérations m'engageaient à renoncer à un démembrement de la Turquie, du moins je trouverais dans la possession de l'Illyrie les moyens d'exploiter nos beaux établissements maritimes de Venise et de Corfou. Enfin, en m'emparant du littoral, j'enlevais à l'Autriche toute communication avec l'Angleterre, et je me dispensais de la forcer à l'adoption du système continental. Ainsi, en quatre ans, j'avais porté jusqu'aux portes de Vienne et de la Grèce les limites de cette France à laquelle Pitt voulait contester la Belgique. Jusque là c'était bien; mais j'ajoutai à ces conditions la cession de la Galicie occidentale au duché de Varsovie, ce qui était contraire aux stipulations du traité de Tilsit. Des articles secrets stipulèrent la réduction de l'armée autrichienne à la moitié des cadres existants; le renvoi de tous les officiers et soldats nés dans des pays soumis à la France et à ses alliés; enfin, le paiement de 85 millions.

Résultats positifs de la paix.

Au premier aspect cette paix semblait ainsi de beaucoup supérieure à celle de Tilsit par les avantages inouïs qu'elle nous promettait : mais en considérant l'alliance de famille qui se négocia plus tard, et l'article du traité qui devait me brouiller avec la Russie, on peut douter qu'elle ait été réellement aussi avantageuse pour moi qu'elle le parut. C'est une grande question qui s'est trouvée résolue négativement à Moscou en 1812, à Prague en 1813. Elle m'aliéna en effet l'Autriche et la Russie, tandis qu'il importait de m'attacher au moins l'une des deux. Déjà en 1805, le fameux Thugut, alors retiré à Presbourg, mais encore tout-puissant sur l'esprit de François 1er, avait indirectement laissé entrevoir l'utilité pour les deux cours de rétablir l'alliance de 1756, et d'y préluder par

l'alliance de famille. C'était un propos vague dont le traité de Presbourg détruisit l'effet. La lettre que l'empereur François m'écrivit après la bataille de Znaïm parlait encore de l'intérêt que les deux puissances avaient à être unies. *Leur plus beau temps*, disait-il, *était celui où elles avaient été étroitement alliées*. C'en était assez pour me prouver qu'il dépendait de moi de faire alors une grande alliance; mais pour en faire une solide, on ne doit pas commencer par détruire et humilier celui dont on veut se faire un ami. J'aurais dû, dès les négociations d'Altenbourg, prendre un grand parti, entrer dans le sens des ouvertures faites par François, lui proposer l'alliance offensive et défensive de 1756, lui laisser ses états, lui promettre secrètement des indemnités pour la Galicie, si je tenais à renforcer le duché de Varsovie et à recréer un jour la Pologne. On dira que c'eût été quitter un peu brusquement l'alliance de Tilsit pour en contracter une moins avantageuse. C'est une erreur. Je pouvais demeurer sans félonie dans les termes de l'alliance de Tilsit avec la Russie, et dans ceux de l'alliance de 1756 avec l'Autriche. Il suffisait pour cela de renoncer à faire du duché de Varsovie un royaume de Pologne. D'ailleurs le mariage qui eut lieu six mois après eût rompu l'alliance de Tilsit, si déjà la cession de la Galicie au duché ne l'avait altérée.

Sensation qu'elle produit en Russie.

En effet, les articles secrets du traité de Tilsit interdisaient tout agrandissement du duché de Varsovie : lui donner près de deux millions d'habitants, c'était déchirer le pacte dans ce qu'il y avait de plus délicat pour la Russie; c'était annoncer que mon projet n'était pas d'en rester là, mais que je visais à une restauration de la Pologne. Je me flattai vainement d'amortir le coup en donnant à la Russie le district de Tarnopol, et en assurant que la Pologne ne serait point rétablie; on ne se fia point à ces promesses. Aussi l'empereur Alexandre, en recevant le traité de Vienne, appela-t-il Caulincourt. Il lui déclara sans détour qu'il voyait évidemment où j'en voulais venir; qu'il ne serait point agresseur, mais que dès ce jour il se résignait à tout ce qui pouvait arriver, et se préparerait à bien se défendre, s'il était attaqué. Je pourrais dire pour me justifier que la conduite des Russes durant la campagne m'inspirait d'assez justes méfiances pour ne pas compter sur eux. C'est ce que mes panégyristes ont répété. Je n'aurai point recours à de tels moyens pour m'excuser. Les Russes étaient individuellement tous mécontents de la paix de Tilsit, et l'article qui créait un duché de Varsovie n'était pas celui qui leur déplaisait le moins, puisqu'ils ignoraient l'article secret qui le modifiait, et qu'ils redoutaient le rétablissement de la Pologne comme la perte de leur propre empire. Ils étaient peu disposés à se battre contre les Autrichiens pour provoquer le soulèvement et l'émancipation de la Galicie, puisque c'était travailler contre eux-mêmes. Ainsi toutes les opinions individuelles devaient être peu favorables à cette guerre. Quant au gouvernement russe, il n'avait qu'un point de vue, celui de rester dans les termes réciproques de l'alliance de Tilsit. Il devait désirer que ses troupes remplaçassent les Polonais dans la Galicie, afin que celle-ci ne s'insurgeât pas comme la grande Pologne, et qu'elle demeurât passive jusqu'à la paix, qui devait décider de son sort... Or la paix pouvait la rendre indépendante, mais non la donner au duché. J'avouerai donc tout simplement que je mis dans cette affaire plus de grandeur et d'audace que d'adresse et de prévoyance. Je voulais le rétablissement de la Pologne, et

ne crus pas devoir en négliger l'occasion par un ménagement pusillanime envers la Russie. L'Autriche était vaincue, je la tenais dans mes serres : j'avais vu l'inimitié dominer dans ses conseils ; je songeais moins à la gagner par des avantages réciproques qu'à l'attacher soumise à mon char ; la crainte fait souvent plus d'amis que les vrais intérêts. A la première guerre, l'Autriche serait forcée de se déclarer pour moi, ou je commençais la guerre par aller en huit jours à Vienne démantelée, et par morceler définitivement la monarchie. La seconde campagne se ferait contre ceux qui voudraient s'y opposer et qui n'en auraient pas eu le temps. Si la campagne de 1812 n'avait pas si mal tourné, mon projet eût été superbe ; personne n'eût songé à lui trouver des défauts. J'avoue cependant, à prendre l'état des choses tel qu'il était en 1809, qu'il était grand et audacieux plus qu'il n'était sage. Ce fut peut-être un malheur pour la Russie, pour la France et pour moi que l'empereur Alexandre ait décliné la proposition de charger quelqu'un de ses pouvoirs pour assister à la négociation de Schonbrunn. Il eût été difficile de faire admettre la cession de la Galicie au duché de Varsovie, en présence d'un ministre russe qui aurait su que le traité de Tilsit l'interdisait. Peut-être cela eût-il mené à de tout autres arrangements qui eussent conservé l'alliance russe dans toute sa force par un partage des dépouilles autrichiennes, ou qui nous eût donné l'Autriche pour alliée en lui faisant de moins dures conditions.

Laissons là les hypothèses et revenons aux faits. Le traité avait été si peu combiné dans les chances possibles d'une alliance ultérieure, que jusqu'au dernier moment on doutait de sa ratification. Stadion et Metternich y étaient également opposés ; et je dus prendre après l'avoir ratifié toutes mes mesures pour rentrer en campagne.

Je fais sauter les remparts de Vienne.

Aussitôt que la ratification par l'Autriche me fut connue (22 octobre), je partis de Munich pour Paris, après avoir donné des ordres pour faire détruire les fortifications de Brunn, de Raab, de Gratz, de Vienne et de Spitz. Comme forteresse et comme capitale, j'avais deux fois apprécié l'embarras que Vienne nous eût causé si on l'avait bien défendue, et les grands avantages qu'elle m'avait procurés. Dans le nouveau système où le traité allait jeter l'Autriche, elle ne pouvait être à moi *con amore,* elle ne pouvait que l'être par la terreur : j'avais fait miner tous les bastions de la capitale durant l'armistice ; j'en ordonnai l'explosion. Cette mesure jeta les habitants de Vienne dans le plus morne abattement. Ces bastions formaient des promenades délicieuses : ils avaient été jadis la sauve-garde de Vienne ; le plaisir et le point-d'honneur se réunirent pour rendre la perte plus douloureuse, plus humiliante. Cette destruction fut plus sensible à l'orgueil viennois que la perte de deux provinces, et elle me fit autant d'ennemis en Autriche que deux guerres malheureuses. Dans la supposition d'une alliance probable, cette mesure était plus impolitique qu'utile, car deux fois Vienne m'avait été plus avantageuse qu'aux Autrichiens, alors que la monarchie était plus puissante. Mais, je le répète, quand je l'ordonnai, rien n'annonçait la possibilité de cette alliance ; les deux appels indirects auxquels je n'avais donné aucune suite, loin d'en être un indice, auraient plutôt indisposé le cabinet de Vienne contre moi, et les sentiments du ministère, comme ceux de l'empereur François, avaient été trop fortement prononcés jusqu'à la fin de septembre pour qu'on pût compter sur un retour aussi subit.

Expédition pour soumettre le Tyrol.

La certitude de la paix m'avait donné les moyens de diriger contre le Tyrol des forces suffisantes pour le soumettre. Le général Drouet (comte d'Erlon) fut chargé d'y pénétrer avec les Bavarois et une division française par le nord et la vallée de l'Inn, tandis qu'Eugène y dirigerait des colonnes de l'armée d'Italie par les vallées de la Drave et par celles de l'Adige. Les trois divisions mises aux ordres de Baraguey d'Hilliers sont destinées à cet effet, et le général Vial marchera par Roveredo pour les seconder.

L'approche de sept divisions ne suffit pas pour abattre ces fiers montagnards : nos colonnes se concentrent après quelques combats; Wrède, qui est rentré à Inspruck, atteint le Brenner. Baraguey d'Hilliers est à Brixen; mais les colonnes qui veulent pénétrer dans les vallées latérales sont assaillies par une multitude fanatisée : deux bataillons sont enlevés à St-Léonard, nos postes sont assaillis à Silian, à Prunecken, à Brixen, que Baraguey a de la peine à sauver. Il fallut encore appeler la division Durutte de la Carinthie. Cédant enfin à l'évidence, ces braves gens égarés se soumettent partiellement : les chefs, et ceux surtout qui avaient provoqué les massacres des Bavarois, furent jugés et fusillés. Hofer abandonné guerroya encore avec quelques centaines d'hommes, et se réfugia enfin dans les rochers; mais, trahi et découvert, il fut arrêté et conduit dans les prisons de Mantoue, où il fut également condamné à mort. Si le courage devait être une sauve-garde contre une pareille destinée, certes Hofer y aurait eu des droits : il périt victimes des lois de la guerre et d'une impérieuse nécessité.

Cette expédition, qui ne finit qu'avec le mois de janvier, termina la campagne de 1809, si neuve, si extraordinaire et si féconde en grandes leçons. Cette campagne d'Autriche m'avait au reste dévoilé deux grands dangers, et prouvé tout ce que ma position avait d'aventureux au milieu des intérêts, des passions et des ambitions déçues de toute l'Europe. Le foyer de la résistance n'était pas seulement en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Prusse, en Allemagne, à Rome, en Hollande; il avait des ramifications en France. Plusieurs avis me signalaient le mécontentement et l'ambition de Talleyrand et de Fouché : celui-ci avait pris dans le conseil un ascendant qui ne fit qu'accroître lorsqu'on me crut embarrassé dans l'île de Lobau. Il avait même pris sur lui de lever les compagnies d'élite de gardes nationales dans plusieurs départements sans attendre l'autorisation du conseil de l'empire (composé des ministres et des grands dignitaires sous la présidence de Cambacérès), disant que si je donnais du lustre à la France, la France devait prouver que ma présence n'était pas nécessaire pour repousser l'ennemi. Vérité patriotique sans doute, mais dont l'expression était tout à fait intempestive, inutile, et accompagnée d'une mesure illégale et factieuse.

J'ai dit quelques mots des opérations de Wellington en Espagne, il est temps de retourner dans ces contrées, où la guerre n'avait pas été moins fertile en événements que sur le Danube.

CHAPITRE XV.

Opérations en Espagne, en Suède et en Turquie en 1809. Soult est chassé du Portugal par Wellington. Ney évacue la Galice. Batailles de Talavera, d'Almonacid, d'Ocana, de Maria, de Belchite et de Valsch. Belle défense de Gironne.

En quittant les rivages ensanglantés de l'Ebre pour nous transporter sur ceux du Danube, nous avons laissé St-Cyr sous Tarragone, à peu près cerné par la population de la Catalogne; Junot, au milieu des décombres de Saragosse, cherchant à calmer l'Arragon; Joseph, avec la réserve à Madrid; le corps de Mortier en route de Saragosse pour le joindre; Victor et Sébastiani gardant la ligne du Tage; Ney occupant la Galice; Soult en marche sur le Portugal; la division Lapisse à Salamanque; celle de Kellermann à Valladolid; d'autres divisions détachées occupant et organisant la Biscaye, la Navarre, la Castille et Léon.

J'ai déjà développé les motifs qui me déterminèrent à envoyer Soult en Portugal après la défaite de l'armée anglaise de Moore, les chances que je m'en promettais pour soumettre ce royaume et tirer vengeance de l'affront et Vimiero, les mesures plus que vigoureuses que le prince régent et le conseil exécutif qu'il avait institué se disposaient à m'opposer; enfin, les dispositions prises par les Anglais restés à la garde du royaume sous les ordres du général Craddock.

Soult ne peut passer le Minho à Tuy et remonte jusqu'à Orense.

Après avoir remis la Galice aux troupes du maréchal Ney, Soult se dirigea sur Tuy pour y passer le Minho. Les pluies abondantes qui fondent sur la Galice la moitié de l'année avaient enflé le fleuve, et la marée, remontant jusqu'à cette ville, en augmentait encore la largeur : l'ennemi avait retiré toutes les barques, et le voisinage de la place de Valenza ajoutait à la difficulté de l'entreprise. Soult dut donc renoncer à ce projet, et laisser le gros de son matériel à Tuy pour remonter vers Orense.

La Romana avait fait insurger ces provinces, et son corps semblait disposé à les défendre. Après l'avoir culbuté à Ribadavia et à Monterey, le maréchal s'avança sur Chaves, l'emporta et y fit 2000 prisonniers.

Premiers succès à Chaves et à Braga.

Les généraux Anglo-Portugais, non moins alarmés de la marche de Victor sur le Tage que de l'approche de Soult, s'étaient concentrés entre Leyria et Abrantès pour achever l'organisation des troupes de ligne à la solde anglaise, et des milices régulières levées par le Portugal. La défense des montagnes de Tra-los-Montes fut abandonnée aux masses insurgées sous le général Freyre et à la division de Silveira. Au nombre de

ces exaltés figurait un bataillon de séminaristes formé par l'évêque de Braga. Une anarchie effroyable régnait dans ces rassemblements : tous accusent les chefs qui ont laissé entrer les Français et prendre Chaves ; une foule de paysans forcenés se jettent sur le général Freyre et le massacrent, ainsi que ses aides-de-camp, le commandant du génie, et même le corrégidor de Braga, accusé de tiédeur ou de connivence avec nous. Le commandement en chef de cette multitude est décerné à un colonel hanovrien, étonné lui-même de cette effervescence populaire, et à qui il ne reste d'autre moyen que de se soumettre, en acceptant une bataille que ces fanatiques demandent à grands cris. Il attend Soult sur les hauteurs de Lanhozo et de Carvalho d'Este en avant de Braga, où il est assailli, culbuté et mis en déroute le 20 mars. Nos troupes eurent la générosité de faire des prisonniers, après avoir trouvé plusieurs des nôtres mutilés avec une barbarie révoltante. Tous les habitants de la jolie ville de Braga avaient pris la fuite au nombre de 25 mille.

Assaut d'Oporto.

L'armée s'avança, le 26, jusque devant Oporto. Cette grande et riche cité était devenue le point de réunion des insurgés : près de 50 mille s'y étaient rassemblés en armes sous les ordres de l'évêque, ayant deux généraux pour lieutenants. Les environs de la ville se composent d'une multitude de petits mamelons qui en rendent le coup-d'œil agréable. Ces hauteurs avaient été hérissées de redoutes sous la direction d'ingénieurs anglais et portugais, et 200 pièces de canon en garnissaient les remparts. Passer outre, en laissant une telle ville derrière soi, n'eût été faisable qu'autant qu'on eût opéré de concert avec Victor pour agir à jour fixe contre l'armée régulière anglo-portugaise dans la vallée du Tage. Mais comme rien de semblable n'avait été concerté, Soult sentit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se rendre maître d'Oporto et d'en brusquer l'attaque de vive force.

Les milices et les insurgés étaient si exaspérés, qu'ils avaient encore mis en pièces un de leurs chefs, et que, pour recevoir un parlementaire, les généraux portugais durent user de subterfuge. Soult les exhortait à sauver la ville de toutes les horreurs inséparables d'un assaut ; mais tandis qu'on parlementait, le général Foy était enlevé devant sa division par un indigne stratagème. On fut forcé de le jeter en prison pour le soustraire à la rage de la populace, dont il avait déjà éprouvé les plus cruels traitements au mépris de son escorte.

Le maréchal, certain par le rejet de ses propositions que la force seule en déciderait, ordonne l'assaut pour le 29 mars. Trois colonnes enlèvent les redoutes du centre et des deux ailes, une quatrième contient les Portugais sortis de la ville. On tire des maisons et des traverses qui coupent les rues : nos troupes franchissent tous les obstacles et pénètrent jusqu'au superbe pont de bateaux, où l'armée de l'archevêque se précipite pêle-mêle avec les habitants. Un ponton seul se rompt sous le poids des fuyards : on le raccommode, nos troupes s'élancent sur les batteries opposées, enlèvent le couvent de la Serra, et l'ennemi dispersé s'enfuit jusqu'à Coimbre.

On s'est beaucoup plus apitoyé sur le sort des fanatiques habitants, qui fusillaient nos troupes de leurs fenêtres et de leurs toits, que sur celui de nos braves soldats que de justes représailles avaient exaspérés. A un carnage de six heures succéda un moment de pillage, qui n'est que trop ordinairement le prix d'une pareille résistance : cependant nos soldats, loin d'outre-passer ce que leur

permettait le droit de la guerre, montrèrent encore de la modération.

Ce fait d'armes, l'un des plus beaux de cette guerre, nous procura un butin immense, 197 bouches à feu, et une grande quantité de munitions. On ne fit que 300 prisonniers.

Premiers soins de Soult.

Dans tout autre pays, une seconde victoire pareille eût décidé de Lisbonne et du Portugal : ici, un succès ne faisait que mettre dans la nécessité d'en remporter un nouveau. L'embarras inextricable des vivres vint bientôt assiéger les vainqueurs, près de mourir de faim au milieu du plus beau pays de l'Europe.

Soult fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre et réorganiser une administration ; mais comment l'espérer dans un pays livré à toutes les fureurs de l'anarchie, où un général portugais faisait massacrer arbitrairement un corrégidor pour avoir fait sa soumission au maréchal?

Le premier soin de Soult fut d'envoyer soumettre Valenza et dégager Tuy, où le brave général Lamartinière avait été bloqué avec tout le matériel par les bandes fanatisées sous les ordres de l'abbé Contho, secondées de quelques milices portugaises. Le général Heudelet, aidé des dragons de Lorges, parvint heureusement à s'emparer de Valenza, bonne place qui lui ouvrit ses portes sans coup-férir. Il effectua ainsi sa jonction, et parvint à ramener ce précieux convoi. Viana et les places du Minho furent soumises, et le pays pacifié pour l'instant.

Victoires de Medelin et de Ciudad-Real.

Mon départ d'Espagne n'avait pas d'abord paru apporter un changement défavorable à nos affaires dans la péninsule ; la veille même du jour où Soult triomphait à Oporto, Victor préludait à cette victoire, de manière à me faire espérer la réussite de son entreprise. Débarrassé à Uclès de l'armée dite d'Andalousie, Joseph avait laissé à Sébastiani le soin de la contenir, tandis que le premier corps établi aux environs d'Almaraz sur le Tage était opposé à l'armée de Cuesta ou d'Estramadure. Mon plan était de faire descendre ce dernier corps par la vallée du Tage, pour seconder la marche de Soult sur Lisbonne, me flattant que les victoires d'Almonacid et d'Uclès auraient mis les armées espagnoles hors d'état de s'y opposer.

Ce calcul fut déçu ; la junte suprême mit toute l'activité possible à réorganiser l'armée de Cuesta, vieux général d'un talent médiocre, mais doué de présence d'esprit, de courage et de ténacité. Enhardi par l'inaction de nos troupes derrière le Tage, Cuesta vint s'emparer d'Almaraz, dont il fit sauter le pont. Son audace se borna-là ; il prit une ligne défensive derrière le fleuve.

Le duc de Bellune, ayant réuni les moyens nécessaires, franchit enfin le Tage, et Cuesta se retira derrière la Guadiana par Medelin. Victor le suivit, passa la rivière à Merida, et la remonta pour aller à sa rencontre. Elle eut lieu vers Mengabriel, en arrière de Medelin, et fut une des plus chaudes de cette guerre, du moins contre les Espagnols. Notre première ligne ayant été un instant ramenée, ce succès éphémère exalta la jactance de l'ennemi, qui, bientôt chargé par les divisions Leval, Ruffin et Villate, secondées à gauche par la cavalerie du redoutable Lasalle et à droite par celle de Latour-Maubourg, fut enfoncé de toutes parts. La déroute devint d'autant plus complète que, menacé par sa gauche, Cuesta ne pouvait tenir perpendiculairement à la Guadiana, sans être débordé et jeté à la rivière. Nos troupes, exaspérées par les in-

sultes que l'ennemi un instant victorieux leur avait prodiguées, ne voulurent d'abord point donner de quartier. Près de 6 à 7 mille hommes tués ou blessés jonchaient le champ de bataille, et 5 mille furent faits prisonniers. Nous payâmes assez cher ce succès, qui ne nous coûta pas moins de 4 mille hommes hors de combat.

La veille même de cette glorieuse journée (27 mars), Sébastiani marchait au duc de l'Infantado, le battait complètement à Alcala-Real, et le forçait à chercher un refuge dans la Sierra Morena, où le duc remit bientôt son commandement pour se rendre à Séville.

Les Espagnols étaient vaincus, mais ils renaissaient promptement de leurs cendres ; une partie des prisonniers, favorisés par les habitants, échappaient à la surveillance des escortes ; d'autres, enrôlés par Joseph, décampaient rejoindre leurs drapeaux. La junte pressait des levées volontaires ou par la voie du sort pour remplir les cadres de ses régiments de ligne. Dès la fin d'avril, Cuesta avait de nouveau réorganisé environ 30 mille hommes, et Victor, cantonné entre le Tage et la Guadiana, se trouvait embarrassé de s'engager sur Abrantès contre les Anglo-Portugais, tandis qu'une armée plus forte que la sienne, débouchant de Badajoz sur Alcantara, viendrait l'assaillir en queue : bien lui en prit ; car, s'il eût exécuté mes ordres, il était perdu.

Position difficile de Soult en Portugal.

Soult, rejoint à Oporto par le matériel qu'il avait été forcé de laisser à Tuy, s'appliquait à ramener les habitants de la province de Minho. A force d'ordre et de fermeté, il parvint en partie à ses fins. On assure que pour mieux réussir, il imagina de se faire déclarer souverain du Portugal, également indépendant de la France et de l'Angleterre ; du moins est-il certain que des proclamations de son chef d'état-major le firent entendre à l'armée. Si ce projet a réellement existé, il faut supposer, pour le jugement et le patriotisme de Soult, que ce n'était qu'un moyen de se créer un parti en Portugal : l'idée de faire le second Dumouriez, sous mon règne, serait trop absurde pour la lui prêter.

Quoi qu'il en soit, Soult attendait pour marcher sur Lisbonne d'être joint par son frère, qui lui amenait 4 à 5 mille convalescents d'Astorga ; de recevoir des nouvelles du corps de Victor, chargé de faire une diversion sur le Tage ; et de la division Lapisse, qui devait marcher par Almeida. Il espérait alors parvenir dans la capitale, et s'y maintenir jusqu'à ce que je pusse aviser aux moyens de le soutenir. Mais mon départ pour la France, la guerre qui venait d'éclater avec l'Autriche et les mesures des Anglo-Portugais, le tirèrent bientôt de cette illusion.

Ney et Victor ne peuvent le seconder.

Les corps dont la coopération eût été indispensable pour favoriser sa conquête ne purent agir. Victor, comme on vient de le dire, craignit avec quelque raison de s'enfourner en Portugal. D'un autre côté, Ney, chargé de soumettre et d'organiser la Galice, de garder la Corogne et le Ferrol, avait assez à faire, avec 18 mille hommes, à couvrir une côte de 100 lieues et un royaume tout entier depuis Orense à Ribadeo. Il avait à sa gauche la population insurgée de l'évêché d'Orense ; à la droite, La Romana tenait les Asturies, où il avait filé après la retraite de Moore, et où il s'était renforcé par les levées de cette province.

L'occupation des Asturies devenait une opération importante ; car les Anglais en avaient fait le dépôt général où ils versaient à pleines mains les objets d'armement et

d'équipement destinés à l'armée espagnole et aux milices qu'on levait dans toutes les provinces du Nord, malgré la présence de nos baïonnettes.

Ney était le seul à portée de les soumettre ; mais s'il y eût conduit son corps entier, alors toute la Galice restant ouverte à l'insurrection, les garnisons de la Corogne et du Ferrol eussent été compromises. S'il n'y allait qu'avec la moitié de ses forces, il pouvait essuyer un échec qui eût tout perdu ; et même, en cas de succès, il n'aurait pu qu'y faire une promenade inutile, n'ayant pas les moyens d'occuper la province. Ce fut une faute de ne pas avoir mis sous les ordres de ce maréchal toutes les troupes de Biscaye et de Castille, afin qu'il pût du moins combiner de lui-même quelques mouvements concentriques pour tomber sur les corps organisés de l'ennemi, et balayer les provinces qu'il avait derrière lui. Il y avait assez de troupes de Bayonne à Astorga pour y réussir, mais elles manquaient d'unité ; il en résulta que Ney ne put ni aller à Oviedo, ni seconder l'armée de Portugal.

Soult, ainsi abandonné à ses seules ressources se voyait comme Junot, à peu près investi dans ce royaume où un orage menaçant s'amoncelait de toutes parts. Il n'avait qu'écarté les obstacles pour percer jusqu'à Oporto. Déjà Silveyra, reparaissant sur ses derrières, avait enlevé Chaves et rassemblait des forces menaçantes sur le Tamego. Le général Boutheilo reprenait Braga, et infestait tout le pays entre Minho et Douro. Semblables aux flots de la mer sillonnés par un vaisseau de haut-bord et bientôt refermés sur son passage, les insurgés resserraient nos troupes et réduisaient l'armée à la possession du terrain sur lequel elle campait.

Combat d'Amarante.

Le parti qui avait osé se rallier à nous et émettre même un vœu en ma faveur contre la maison de Bragance, était le plus éclairé, mais il était peu nombreux. La présence de Silveyra sur le Tamego et jusque vers Chaves ne devait pas manquer de rallumer l'incendie dans le pays que nous occupions. Il importait de se débarrasser de lui pour consolider l'ouvrage de la pacification. Les généraux Delaborde et Loison furent chargés de l'attaquer à Amarante, où il avait réuni 12 mille hommes. Le pont en pierre était retranché, et ce corps, placé sur des hauteurs formidables, disputait le passage impraticable partout ailleurs, à cause des rochers escarpés qui en bordent les rives. Des tentatives mal dirigées pour enlever ce pont ne purent réussir ; Loison perdit un temps précieux jusqu'au 2 mai, qu'il fit sauter les retranchements et culbuta l'ennemi.

Sans doute les Anglo-Portugais avaient profité de douze jours de délai pour achever leur organisation ; mais c'est une erreur de croire que cette circonstance décida de l'expédition. Craddock et Beresford avaient 30 mille hommes de bonnes troupes à opposer à Soult, qui, forcé de garder Oporto, n'eût pu paraître qu'avec 18 mille Français à Coimbre.

Wellington descend de nouveau en Portugal.

Des obstacles plus sérieux vinrent ruiner toutes mes espérances. L'Angleterre, loin de se décourager par le mauvais succès de l'expédition de Moore, ne sentit que plus vivement la nécessité de soutenir la péninsule et de délivrer le Portugal. Encouragée par le résultat des mesures plus qu'énergiques ordonnées à son incitation par le prince régent, elle résolut de les seconder de toute sa puissance. Toutes les ressources que le perfectionnement des arts mécaniques donnait pour accélérer la confection des armes et des munitions étaient mises en jeu. L'An-

gleterre ressemblait aux forges de Vulcain, qui remplissaient l'Europe de foudres de guerre. Le cabinet de Saint-James ne s'en tenait pas à ces secours, il fit partir pour Lisbonne le même Wellington qui avait triomphé de Junot à Vimiera, et dont les talents et surtout la fortune devaient donner une direction funeste à cette guerre.

Wellington, descendu avec un renfort de troupes anglaises le 26 avril à Lisbonne, faisait de son côté tous les préparatifs pour fondre sur son adversaire, en profitant de tous les avantages que le pays lui offrait pour lui couper la retraite. Il rassembla 20 mille Anglais à Coimbre, et s'avança sur la Vouga pour fixer Soult vers Oporto ; tandis que Beresford, à la tête de l'armée portugaise, passerait le Douro vers Lamego, et prendrait la direction de Chaves, secondé par le corps de partisans de Wilson. Le plan était bien conçu et les forces tellement disposées, qu'il devait réussir. L'avant-garde sous l'intrépide Franceschi, assaillie à l'improviste à Grijon et presque enveloppée, parvint par sa présence d'esprit à regagner Oporto sans échec notable.

La position de Soult était critique : des bruits vagues annonçaient la tempête, mais il n'avait toutefois aucun renseignement certain : car si le secret était bien gardé par les insurgés espagnols, il l'était bien plus en Portugal. Informé néanmoins le 8 de l'arrivée de Wellington à Coimbre, il songea à réunir les détachements épars dans la province, pour s'apprêter au combat ou à la retraite. La nouvelle de la guerre d'Autriche avait ébranlé le moral de son armée. Chacun découvrait l'abîme ouvert sous ses pas au fond du Portugal, et voyait au contraire la gloire ainsi que les récompenses uniquement réservées pour l'armée d'Allemagne. La guerre de tous les jours contre un pays insurgé n'est pas l'affaire du soldat français ; brave, mais confiant et peu propre à ce genre d'hostilités, il en était obsédé. Outre cela, il faut l'avouer, de grands triomphes obtenus en peu d'années avaient fait négliger les détails du service de campagne ; chacun se relâchait et croyait avoir rempli ses devoirs en combattant en brave.

Enfin, pour mettre le comble à ses anxiétés, Soult fut instruit par le complot d'un major d'Argenson, qu'il y avait dans l'armée un parti de factieux qui communiquait avec l'étranger. Il résolut alors de rassembler son armée derrière le Tamego, pour la rapprocher de la division Lapisse et d'Almeida. Loison en fut prévenu à Amarante ; Lorges reçut l'ordre d'évacuer la province de Minho et de se diriger sur cette ville ; mais il ne pouvait s'y réunir que le 15 mai. Soult, après avoir rallié son avant-garde, porté la division Mermet en intermédiaire avec Loison, rompu le pont du Douro et retiré les bateaux à la rive droite, espérait bien tenir jusque-là à l'abri du fleuve : il fut bientôt désabusé.

Il surprend Soult à Oporto.

Wellington, ayant passé la Vouga le 11, s'avança en trois colonnes sur le Douro. La division Murray dut le passer à deux lieues au-dessus ; celles de Paget et de Hill au centre à Villanova, la gauche sur les quais mêmes d'Oporto. Des intelligences avec les habitants procurèrent quelques barques qu'on gardait mal. Le général Paget, parvenu sans être aperçu à la rive droite, se jeta dans un grand bâtiment, où il s'établit pour protéger le passage successif de plusieurs bataillons sous le général Hill. Soult, trompé par les rapports des généraux et la négligence des avant-postes, était tranquille à Oporto où l'alarme fut bientôt répandue. Les bateliers portugais en profitèrent pour s'évader avec leurs barques et aller chercher

la gauche des Anglais. Soult partit d'Oporto avec la division Delaborde. Il aurait pu prendre la route directe de Braga ; mais la nécessité de se rallier à la division Mermet et à celle de Loison, dans la direction d'Amarante, le détermina à s'ouvrir ce chemin. Il rencontra les colonnes de Paget et de Hill prêtes à déboucher sur la route. On tomba sur elles, et on les repoussa assez loin pour faciliter l'écoulement successif des troupes, qui prirent le chemin de Penafiel et de Valisa.

Retraite difficile de Soult.

Cette surprise devait être d'autant plus funeste à Soult que toutes ses dispositions tendaient à se replier sur le corps de Loison à Amarante, et que déjà ce poste décisif n'était plus en son pouvoir. Repoussé à Pavoa, le 10, par les corps de Beresford et de Silveyra, Loison avait négligé d'en rendre compte, et avait même décampé dans la nuit du 12 d'Amarante sur Guimarens.

L'armée était déjà pleinement engagée sur le chemin d'Amarante, quand elle apprit cette nouvelle foudroyante. Un seul moyen pouvait la sauver : c'était de jeter tout le matériel et les bagages dans la Souza, et de gagner en toute hâte Guimarens, par un sentier qui n'est pratiqué que par les pâtres. Soult se décida franchement à ce grand sacrifice, et eut le bonheur de rejoindre Loison. Il ne se trouvait pas encore hors d'embarras ; car il était probable que Wellington, en filant sur la route directe d'Oporto à Braga, arriverait dans cette ville avant les Français. Dès lors, il ne valait pas la peine de compromettre le salut de l'armée pour sauver 10 à 12 pièces de canon qui restaient au général Loison. Soult se dirigea donc à travers les montagnes sur le même champ de Lanhoso où il avait battu les Portugais le 20 mars, et où il rejoignit ainsi la grande route avant les Anglais. Cette résolution désespérée le sauva. Il continua sa marche sur Salamonde et Ruivaens ; mais, instruit que le pont était coupé et gardé par de l'infanterie, que de gros partis ennemis battaient les environs de Chaves où Beresford se dirigeait, il résolut de se jeter dans les montagnes de Montalègre. Les difficultés inouïes de ce pays n'étaient plus un obstacle pour des troupes déjà débarrassées de tout attirail. Après avoir forcé le pont presque inexpugnable de Lisarella près de Villa de Pons, Soult parvint à Montalègre. Les précipices affreux au milieu desquels il fallut enlever successivement deux ponts, gênaient la marche au point qu'on coupa les jarrets à tous les chevaux de bât et mulets pour alléger encore le peu d'équipages qui restaient. L'armée ne rencontra plus d'obstacle jusqu'à Orense, seulement elle fut harcelée par 3 à 4 mille Anglo-Portugais jusqu'à Allariz ; mais elle ne pouvait faire halte dans un pays si misérable, sous peine d'être affamée, atteinte à son arrière-garde, et devancée par Monterey et Abemides.

Soult débloque Lugo.

Quelque désastreuse que fût cette retraite, Soult dut s'estimer heureux d'en être quitte pour du canon et 2 mille hommes perdus dans les combats successifs depuis Oporto. A la vérité, il arriva à Lugo dans un état bien plus pitoyable encore que celui dans lequel Moore avait traversé cette ville six mois auparavant. Soult y trouva l'armée de La Romana qui bloquait la brigade Fournier, pendant que Ney envahissait les Asturies.

Ney envahit les Asturies.

Inquiet en effet de ne recevoir aucune nouvelle du 6e corps depuis quatre mois, j'avais prescrit à Kellermann de partir d'As-

torga pour communiquer avec lui par Lugo, et de concerter ensemble la soumission des Asturies et la défaite de La Romana. D'après ces dispositions, Ney était parti de Mondonedo avec la moitié de son corps, pour y entrer du côté de l'ouest, tandis que Kellermann marcha par Léon sur Oviedo, en franchissant la haute chaîne de montagnes qui prolonge les Pyrénées. La division Marchand garderait seule toute la Galice. A l'instant où Ney forçait vaillamment le passage de la Navia et entrait victorieux à Gijon et Oviedo, La Romana, craignant de se commettre avec lui, trouva plus convenable de venir prendre sa place en Galice. Nos mouvements étaient si bien signalés à l'ennemi, et les siens étaient si impénétrables, qu'il fila, pour ainsi dire, à la vue de nos colonnes en marche pour aller le chercher à Oviedo, et qu'il tomba sur Lugo au moment où l'on s'y attendait le moins [1].

Le brave 69e se défendait vaillamment dans cette ville pour attendre le retour de Ney, quand Soult vint le délivrer. Cette apparition fut d'autant plus heureuse, que les divisions de Carrera et de Morillo avaient attaqué à Caldas de Rey le général Maucune, s'étaient emparées de St-Jacques, et menaçaient la Corogne. Le retour de Ney et sa jonction avec Soult vers Lugo purgèrent en peu de jours la Galice de l'ennemi.

Différends entre Soult et Ney. – Évacuation de la Galice.

Ces difficultés, pour être reculées, n'étaient pas vaincues. Soult avait repris des armes, des munitions et quelques pièces légères dans les arsenaux de Galice; mais La Romana se trouvait à Orense, et il était probable que l'armée anglo-portugaise marcherait ou sur Almeida, ou sur le Tage; il était urgent de la chercher. Soult et Ney convinrent d'agir de concert : le premier s'en fut à travers les montagnes du Val-d'Ores jusqu'à Zamora sur le Douro, afin d'avoir des nouvelles de Joseph, et de s'opposer aux Anglais s'ils débouchaient par Almeida. Ney, de son côté, avait refoulé la Carrera et Morillo sur Vigo; mais supposant à tort que Soult était convenu avec lui de rester vers Orense, il ne comprit rien à sa disparition [2]. Se voyant seul en Galice, entouré d'ennemis et inquiet de ce qui se passait du côté de l'armée victorieuse de Wellington, Ney crut devoir prendre sur lui de marcher sur l'Estramadure. C'était une résolution prématurée, mais naturelle dans sa position. On portait à 45 mille hommes l'armée anglo-portugaise; Cuesta et Vanegas en commandaient deux autres qui comptaient ensemble plus de 60 mille combattants. Le roi n'avait autour de Madrid que 40 mille hommes : il serait battu, chassé de sa capitale par 100 mille alliés, si l'on n'allait à son secours. Ney, à cet effet, résolut de quitter la Corogne, où il éprouvait de grands obstacles à subsister. Il dut lui en coûter de se retirer ainsi sans y être forcé, et d'abandonner les établissements maritimes du Ferrol; il céda aux sol-

[1] Quand nos troupes filaient sur une route, leur flanqueurs couraient sur les hauteurs les plus voisines, mais ne pouvaient beaucoup s'éloigner. Ils découvraient ordinairement sur le rideau le plus voisin de nombreux groupes qu'on prenait naturellement pour les habitants, puisque ceux-ci décampaient toujours à notre approche. Couverte par ces éclaireurs paysans, une armée espagnole pouvait filer par une vallée latérale à celle que nous suivions, sans que nous pussions nous en douter. C'est ce qui arriva ici; La Romana fit avec Ney un véritable *chassez-croisez*. Il fila à une lieue de ses colonnes, et fit assaillir nos cantonnements paisibles de Lugo et de St-Jacques. Cet avantage seul est incalculable à la guerre.

[2] Soult n'avait fait que ce qui avait été convenu, et Ney était dans l'erreur. Ce mal-entendu accéléra la perte de la Galice.

licitations de tous les hommes prudents qui possédaient sa confiance [1]. La bataille de Talavera prouva qu'il ne s'était pas beaucoup trompé dans ses calculs. Il faut ajouter à cela que Ney connaissait la bataille sanglante d'Essling, la position difficile où je me trouvais dans l'île de Lobau, et cette considération lui parut assez puissante pour le déterminer. Il ne vit que le salut de l'armée, de son corps, et de Madrid même. Il crut manœuvrer en habile général, en concentrant nos forces, qui ne pouvaient pas recevoir d'ordre du roi ; car les divisions de La Romana, patrouillant sans cesse dans les défilés de Val-d'Orez et de Villa-Franca, il n'eût pas fallu moins de 4 mille hommes pour lui porter une dépêche. Ney opéra donc une concentration ; et l'ennemi qualifia sans pudeur de retraite désordonnée, ce qui n'était qu'une manœuvre volontaire et fondée sur les principes de la guerre. Sa retraite ne lui coûta pas un soldat ni même un malade ; parti le 22 juin de la Corogne, il arriva le 8 juillet à Astorga dans le meilleur ordre. Si la Galice n'avait pas été constamment exploitée par les insurgés, même pendant notre occupation, il est certain que la résolution de Ney aurait eu un côté déplorable ; mais, en quittant cette province, elle n'en fut ni plus ni moins au pouvoir de la junte, qu'elle ne l'était auparavant. Ce départ du 6e corps pour l'Estramadure pouvait donner les moyens d'écraser Wellington sur le Tage, et, sous le rapport militaire, il ne méritait que des éloges, la politique seule lui en fit un reproche. Je trouvai moi-même que Ney avait quitté trop légèrement la Corogne et le Ferrol. Son chef d'état-major lui avait proposé de jeter six bataillons dans ces places importantes, de partir avec tout le reste pour Astorga, et de revenir, si le roi n'avait pas besoin de son secours contre Wellington. Ney, trop attaché à ses braves de Friedland, et ne comptant plus revenir, ne voulut pas compromettre le salut de ces bataillons, et refusa. Ce fut un malheur, car il est certain que les corps de Mortier et de Soult auraient suffi à Joseph pour repousser Wellington en Portugal, et Ney aurait pu retourner en Galice. Toutefois, isolé dans ce royaume, séparé du reste de l'armée par un coupe-gorge de 40 lieues, ayant à sa gauche La Romana, à sa droite les Asturiens, il n'aurait pas pu y tenir plus de six mois.

[1] Ney consulta à la vérité ses généraux ; mais il leur fit un mystère de la convention qu'il avait faite avec Soult, dont il présentait la disparition comme un motif d'inquiétude et de danger, tandis qu'elle était convenue.

Wellington s'avance sur Madrid.

De son côté, Wellington n'avait pas jugé à propos de se morfondre dans les montagnes de Chaves, à la poursuite de Soult ; il revint de Braga sur le Tage. Après avoir séjourné plus d'un mois à Abrantès pour convenir de ses faits avec les Espagnols et achever ses préparatifs, il s'avança vers Alcantara et Oropeza, où il effectua, le 20 juillet seulement, sa jonction avec Cuesta, qui avait réuni l'élite des forces espagnoles au nombre de 37 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie. Leur but était de marcher en commun sur Madrid où Vanegas se porterait avec 20 mille hommes par Tolède et Aranjuez [2] ; en même temps le colonel Wilson, avec son corps léger, s'avancerait en partisan dans la direction de l'Escurial et de Naval-Carnero, pour menacer la ligne de communication de Joseph avec le Nord de l'Espagne. Les Portugais sous Be-

[2] Il y a dix versions différentes sur la force de ce corps, que les uns estiment à 30 mille hommes, et que le colonel Jones porte à 15 mille. En prenant le terme moyen, nous serons près de la vérité.

resford marcheraient vers Almeida, et de concert avec le duc del Parque, qui commandait autour de Ciudad-Rodrigo, ils occuperaient les Français sur le Douro et à Salamanque.

L'opération était habilement conçue. Il était naturel de penser que dans un pays où nous ne savions jamais ce qui se passait hors de la vue de nos camps, Wellington tomberait sur nos corps isolés, et paraîtrait victorieux dans Madrid avant qu'aucune mesure efficace pût être prise. Le succès de ce plan eût été plus certain, si on l'avait exécuté dès la fin de juin ; mais Wellington ne commandait pas aux Espagnols, et il fallait concerter les mouvements avec deux généraux et la junte, ce qui n'était pas l'affaire d'un jour.

La discorde ne tarda pas à se mettre entre des chefs si différents. Comme il arrive ordinairement entre deux armées qui ne s'accordent pas, chacun prétendit avoir raison. S'il faut en croire les versions espagnoles, le plan primitif était de tomber sur Victor avant qu'il ne pût joindre Joseph, et Wellington, au lieu de brusquer l'opération, s'arrêta lorsqu'il eut opéré sa jonction avec Cuesta. Ils reprochent aussi au général anglais d'avoir paralysé le corps de Vanegas en le faisant filer derrière le Tage jusque sur Tolède, au lieu de le diriger par Arganda droit à Madrid, ce qui, selon eux, eût empêché Sébastiani de joindre Victor.

Les historiens anglais affirment, au contraire, que Wellington voulut attaquer aussitôt après la jonction, et que Cuesta lui opposa des difficultés. Il est constant néanmoins que Victor ayant quitté volontairement l'Alberche à leur approche, afin d'aller se réunir à Sébastiani, l'Espagnol, animé d'une belle ardeur, se mit seul à sa poursuite jusqu'à Torrijos.

La lenteur du général anglais, en cette occasion, m'avait donné une faible idée de son talent et de son caractère. Je lui trouvais de l'aplomb, mais peu de hardiesse : je me trompais, ou les succès lui en ont donné.

Joseph réunit ses forces pour l'attaquer.

A l'approche de l'armée combinée, une fermentation alarmante, preuve trop certaine de la sagesse de l'entreprise, se manifeste à Madrid. Victor à la tête du 1er corps se replie de Talavera sur Tolède. Le roi rappelle Sébastiani d'Aranjuez à Tolède, ce qui peut ouvrir à Vanegas le chemin de la capitale. Joseph en sort avec ses gardes et sa réserve pour réunir ainsi 45 mille hommes : Belliard, avec trois bataillons seulement, est laissé à la garde de Madrid, au milieu d'un volcan prêt à éclater; il s'établit dans le Retiro.

L'armée quitte Tolède et s'avance sur l'Alberche, laissant 2 mille hommes seulement pour surveiller le mouvement de Vanegas. Tout l'espoir de Joseph repose sur la réunion des corps de Soult, de Mortier et de Ney, auxquels l'ordre est donné, le 22 juillet, d'arriver à la hâte sur Plasencia. De cette opération importante dépend le sort de la campagne. Joseph, aveuglé et contre tous les principes de la guerre, se décide à prendre seul l'offensive, avant de pouvoir compter sur la coopération des 50 mille hommes amenés par Soult. Il devait plutôt se replier obliquement vers le nord dans la direction des sources de l'Alberche, pour engager l'ennemi à le poursuivre, et revenir ensuite impétueusement sur lui, dès que les deux armées pourraient entrer en action de concert. Joseph et le maréchal Jourdan, entraînés, dit-on, par Victor, prirent l'absurde résolution de marcher à Wellington et de l'attaquer. La crainte de découvrir sa capitale en refusant sa gauche put seule

porter mon frère à une pareille résolution.

L'armée passe, le 26, la rivière de Guadarama, et culbute Cuesta qui s'était aventuré à Torrijos; il est ramené derrière l'Alberche. Le 27, l'armée franchit cette rivière à quatre heures du soir, et se trouve au pied de la position ennemie vers le déclin du jour. A peine l'eut-on reconnue que Victor, entraîné par l'importance des hauteurs où s'appuyait la gauche de Wellington, espère les faire enlever à la faveur de l'obscurité, et les fait assaillir par la division Ruffin, en même temps que Lapisse inquiéterait le front de cette aile gauche. Les régiments de Ruffin arrivent successivement sur le mamelon; et, reçus par des troupes bien fraîches et disposées, ils sont battus l'un après l'autre.

Ce début était d'un mauvais augure pour le lendemain. Jourdan était d'avis de ne plus risquer bataille avant d'avoir des nouvelles de Soult; mais Victor, ne respirant que l'honneur de vaincre une armée anglaise, oppose l'impression fâcheuse que cette circonspection produirait sur nos soldats accoutumés à la victoire, et cette pitoyable considération décide mon frère à renouveler une attaque condamnée à la fois par la politique, la raison et les règles de la guerre.

Le seul point accessible de la ligne ennemie étant sa gauche, il fallait du moins rassembler le gros de l'armée et les réserves à notre droite, inquiéter la position de front et la tourner par un vallon assez profond, en soutenant le mouvement général à droite. En nous prolongeant ainsi dans une ligne oblique avec le Tage, nous paralysions la moitié de l'armée ennemie, ou bien nous la forcions à opérer un changement de front et de combattre avec le fleuve à dos. Nous nous basions en cas de retraite sur Avila et l'Escurial; ce qui nous mettait en communication plus sûre avec Soult. Au lieu de cela, le roi établit ses réserves à sa gauche, près de Sébastiani, et fit attaquer par des divisions échelonnées, arrivant partiellement et dénuées de soutien, le mamelon où Wellington avait placé ses meilleures troupes et une artillerie nombreuse. D'après ces dispositions, Sébastiani attaque à notre gauche le point de la ligne alliée où les troupes de Wellington s'unissaient à celles de Cuesta; il donnait ainsi sur la gauche des Espagnols et la droite des Anglo-Portugais. Victor se réserva le soin d'emporter les hauteurs avantageuses, occupées par l'extrême gauche des alliés. Ceux-ci avaient 60 mille hommes : les nôtres n'en comptaient pas plus de 40 mille.

Système des batailles de Wellington.

Wellington a pour système de combat la *défensive-offensive* : il attend son adversaire dans un terrain reconnu, il fatigue les assaillants par son artillerie et par un feu de mousqueterie meurtrier; puis quand ils sont près de l'aborder, il évite ce moment redoutable, en fonçant lui-même sur eux avec ses moyens réunis. Ce système en vaut bien un autre : il dépend des localités, des troupes et du caractère de son rival. J'ai su aussi recevoir des batailles défensives-offensives à Rivoli et à Austerlitz. Ce système prévalut à Talavera, parce que l'infanterie du 1er corps attaqua successivement une division après l'autre. Nos braves couraient à l'assaut de la position ennemie avec une témérité admirable, mais qui assurait leur perte : ils arrivaient hors d'haleine et décousus, et la ligne ennemie les foudroyant par des feux de tirailleurs et de pelotons, en avait ensuite bon marché lorsqu'elle les chargeait à la baïonnette. La scène commença par la division Ruffin, qui gravit bravement la hauteur sur le flanc ennemi.

tandis que Lapisse donnait vers le centre de cette aile. Nos régiments engagés successivement furent aisément repoussés. Un nouvel effort mieux combiné, mais un peu tardif, fut opéré vers quatre heures avec plus d'ensemble. On fit donner trois divisions vigoureusement : jamais nos soldats n'avaient plus bravement combattu ; mais la difficulté du terrain, l'aplomb et le feu meurtrier des Anglais triomphèrent de leurs efforts.

Pendant cette lutte opiniâtre, Sébastiani avait assailli la droite de l'ennemi ; la division Leval poussait devant elle une division espagnole, lorsque Wellington dirigea sa réserve anglaise pour la refouler. Battue par un feu concentrique meurtrier, et engagée avec des forces supérieures, cette division fut obligée de revenir. On passa le reste de la journée à tirailler sans résultat sur toute la ligne. Victor chercha vainement à prolonger sa droite par le vallon pour déborder Wellington, qui lui opposa ses réserves de cavalerie bien soutenues. Ce mouvement partiel et tardif ne pouvait plus réussir. La nuit mit fin à cette inutile boucherie. Les armées restèrent en présence le lendemain ; mais Joseph, instruit que Wilson gagnait les environs de Naval-Carnero et menaçait sa capitale, ordonna enfin la retraite. Victor revint, le 29, derrière l'Alberche ; Joseph et Sébastiani marchèrent à Illescas, et jetèrent une division, le 30, à Tolède, menacée par Vanegas. Wellington, quoique renforcé de la division Crawfurt, ne bougea pas de son camp : mécontent des Espagnols, effrayé de ses pertes, il ne voulait rien donner au hasard, et sa circonspection était fort naturelle. Cette bataille releva, au reste, la gloire des successeurs de Malborough, qui, depuis un siècle avait décliné : il fut reconnu que l'infanterie anglaise pouvait le disputer à la meilleure de l'Europe. Notre perte fut de 8 mille hommes tués et blessés ; les alliés en avouèrent 7 mille.

Opérations de Soult, Ney et Mortier pour couper Wellington.

Joseph eut tort de livrer cette bataille, puisque Soult marchait par Plasencia sur Almaraz avec 50 mille hommes, et que Wellington se fût retiré à son approche. Mais dès qu'il se décidait à combattre, il devait laisser à une division de Sébastiani et à 3 mille chevaux le soin d'inquiéter le centre et la droite des alliés ; puis réunir tout le reste de son armée et ses réserves pour assaillir le point décisif et tourner en même temps la gauche. Peut-être n'eût-il pas réussi, vu la supériorité des alliés et la nature du terrain ; mais, si la chose était possible, c'eût été par la manœuvre indiquée et non par aucune autre. Pendant que ceci se passait, Soult cheminait dans la direction de Plasencia. Il n'avait reçu que le 27 juillet l'ordre de ce mouvement ; les troupes qu'il devait réunir occupaient le pays jusqu'au Douro, et le 5e corps surtout avait bien du chemin à faire pour arriver à temps. Soult se contenta de laisser un corps volant pour masquer Ciudad-Rodrigo, et sans s'embarrasser des rassemblements de Beresford del Parque, il s'achemina sur Plasencia où ses colonnes arrivèrent successivement du 1er au 4 août.

Retraite des alliés.

Wellington instruit le 1er août de la marche de Soult, mais mal informé de sa force et ne l'estimant que de 12 à 15 mille hommes, se porta d'abord au-devant de lui, tandis que Cuesta resterait avec 25 mille hommes devant Victor, et ferait évacuer 5 mille blessés entassés à Talavera.

Ce faux mouvement et cette division imprudente faillit perdre les alliés. Dans le fait il n'y avait que deux partis à prendre,

ou se jeter avec toute l'armée au-devant de Soult et l'attaquer, ou bien se replier promptement derrière le Tage par Almaraz : dans l'un et l'autre cas, il fallait la porter tout entière sur Casa-Tejada pour dépasser l'embranchement de la route de Plasencia avec le grand chemin de Badajoz. Instruit le 3 à Naval-Moral par un rapport de Cuesta de la force réelle de l'armée de Soult, et du danger auquel celles des alliés allaient être exposées partiellement, Wellington n'osa plus s'aventurer seul sur la route d'Almaraz, et se rabattit de Naval-Moral sur l'Arzobispo, au lieu de pousser jusqu'à Casa-Tejada, afin d'être sûr de sa retraite sur la route du Portugal. Il aurait pu être le 4 août à ce village, où Soult ne se présenta que le lendemain.

L'idée de se rabattre sur l'Arzobispo était bonne dans la supposition que Cuesta tenait encore Talavera ; mais celui-ci, persuadé que le général anglais hâterait sa retraite sur Almaraz, avait senti qu'il serait lui-même compromis s'il restait entre Soult et Victor, et résolut de se replier sur Oropesa, afin de suivre Wellington. Ce contre-temps pouvait porter un coup mortel à l'armée combinée, si Victor se dirigeait promptement sur l'Arzobispo ; malheureusement il n'en fut rien ; le maréchal, instruit trop tard de ce qui se passait, et trop heureux qu'on ne l'attaquât pas sur l'Alberche, après le départ de Joseph, n'osa pas pousser un ennemi supérieur en nombre.

L'armée anglaise faillit payer cher toutes ses hésitations ; ses alliés, déjà mécontents de l'affaire de Torrijos, lui reprochant de les laisser en prise, repassent en toute hâte le pont de l'Arzobispo, et l'armée combinée se trouve ainsi adossée, le 5, à la montagne impraticable de Guadalupe. Elle eût été perdue, si Wellington n'avait envoyé, en toute hâte, un détachement pour faire sauter le pont d'Almaraz, et rompu derrière lui une partie de celui d'Arzobispo.

Cependant Soult va tenter le passage du Tage, et il importe aux Anglais de sortir du cul-de-sac où ils sont engagés. Ils fraient avec grande peine, à l'aide des paysans espagnols, un chemin à leur artillerie pour rejoindre la grande route de Truxillo. Soult paraît enfin sur le Tage avec ses trois corps ; il le passe à gué contre la droite composée d'Espagnols, et Mortier force en même temps le pont de l'Arzobispo contre le centre. Ney doit chercher un gué près d'Almaraz dont le pont est détruit ; il manœuvrerait contre la gauche et les communications de Wellington, qu'il devancerait sur la grande route. Mais le gué ne se trouve pas ; les Anglais ont le temps d'achever leur chemin de traverse et de se retirer ; et les Espagnols, après un vif engagement de leur cavalerie, s'enfuient, les uns sur Naval-Moral de Tolède, les autres sur Deleytosa.

Cet événement acheva de semer la discorde parmi les alliés. Cuesta, dégoûté et trop âgé pour supporter le poids d'un commandement si difficile, le remit au général Eguia, qui se rabattit avec la moitié de l'armée à droite sur Tolède pour seconder Vanegas, tandis que le duc d'Albukerque, avec la gauche, se rallia à Wellington. Celui-ci gagna avec peine Truxillo, d'où il se replia sur Badajoz. Le général Wilson, compromis à Naval-Carnero, eut le bonheur de filer sur les derrières de Soult, où il s'embusqua dans les montagnes de Gridos.

Vanegas est battu à Almonacid.

Joseph, rassuré par la retraite des ennemis, était revenu à Tolède au moment où Vanegas bombardait cette ville de la rive gauche du Tage, et cherchait à s'emparer du passage ; il eut bientôt mis un terme à

ses espérances. Le corps de Sébastiani, secondé par la division Dessolles, passe le Tage le 9 août pour punir le général espagnol de son mouvement intempestif; il pousse son avant-garde et l'atteint lui-même, le 11 août, à Almonacid sur la route de Mora et de Madridejos. On estime l'armée espagnole à 30 mille hommes après les renforts qui l'ont jointe [1]. Elle occupe un poste bien choisi; une bonne réserve, appuyée de 40 pièces, couronne des hauteurs formidables, sur lesquelles plane le vieux château d'Almonacid.

Encouragé par l'élan de ses troupes, qui demandent l'ennemi à grands cris, Sébastiani veut leur laisser tout l'honneur de la victoire. Sans attendre Dessolles, il dirige son effort sur le mamelon auquel s'appuie la gauche des Espagnols; la division polonaise du prince Sulkoski se précipite de front sur la position que la division allemande sous le général Leval tourne par la droite. Pour favoriser cette attaque, la division française aborde le centre sur le plateau d'Almonacid. Partout la première ligne des Espagnols est enfoncée. Vanegas, pour la dégager, jette sa cavalerie sur le flanc droit de Sébastiani et le déborde. Ce mouvement obtient un succès momentané; mais l'arrivée de la division Dessolles ramène bientôt les chances en notre faveur.

De nouvelles dispositions sont faites pour achever la victoire. Dessolles doit se charger de l'attaque sur le front de la gauche ennemie, que les divisions polonaise et allemande tourneront; une brigade assaillit la droite pour lui donner le change.

Tout cède à cet effort bien combiné : la position est enlevée; le château et les hauteurs occupés par la réserve espagnole n'arrêtent pas un quart d'heure nos troupes électrisées. Enfin les divisions de cavalerie de Milhaud et Merlin viennent porter la terreur et la mort dans les bataillons espagnols ébranlés. Ils prennent dans une déroute horrible le chemin de la Sierra-Morena, abandonnant 35 canons, 200 voitures, 4 mille prisonniers et autant d'hommes hors de combat. Ce fait d'armes éclatant, qui couronna la campagne de Talavera, devait encourager Joseph : mais déjà il s'était ravi le moyen d'agir comme il aurait pu le faire, en détachant trop tôt le corps de Ney pour remonter vers Salamanque.

Ney bat Wilson et retourne à Salamanque.

Dans sa marche, l'avant-garde de ce maréchal rencontra le partisan Wilson au col de Banos dans les montagnes arides de Gridos. Le général anglo-portugais, malgré une position inexpugnable dont il avait accru les difficultés par tous les moyens possibles, fut écrasé et rejeté avec perte d'un millier d'hommes dans les montagnes de Gata, aux confins du Portugal.

Observations sur ces événements.

Ainsi finit la courte campagne de Talavera, l'un des épisodes les plus remarquables de cette lutte. Les talents militaires de Joseph n'y brillèrent pas : débarrassé des Anglais qui se réfugient vers Badajoz, mais tourmenté par le danger dont les Espagnols menacent sa capitale, et ne sachant pas profiter de la réunion imposante de cinq corps d'armée qu'il a sous la main, son unique pensée est de renvoyer Sébastiani contre Vanegas et Ney vers Salamanque. Il est vrai que ce dernier point est dégarni, et que Beresford, aidé du duc del Parque, pour-

[1] Les uns portent cette armée à 15 mille hommes, d'autres à 36 mille. Il paraît que Vanegas seul en avait 24 à 25 mille; nous ignorons s'il fut rejoint par la gauche de Cuesta, après la retraite d'Arzobispo : dans ce cas, il aurait eu au moins 36 mille hommes; mais cela n'est pas certain.

rait, s'il était plus entreprenant, former de ce côté quelque tentative dangereuse contre nos communications dans le nord. Mais il faut savoir parfois sacrifier des accessoires quelque importants qu'ils soient, et c'était ici le cas. Si Joseph eût été un peu meilleur général et un peu moins empressé de se remontrer dans son palais, il n'eût pas laissé respirer un seul instant Wellington. Il fallait laisser un corps d'armée à Tolède, et fondre avec les quatre autres sur les Anglais partout où on les trouverait, fût-ce jusqu'à Lisbonne ou à Cadix. Jamais une si belle occasion ne se présenta dans toute la guerre d'Espagne. Un des plus grands regrets que m'ait laissés ma carrière orageuse, c'est de n'avoir pas été présent alors à mon armée sur le Tage. Quand bien même Beresford eût poussé jusqu'au Douro et Vanegas sur Madrid, je m'en serais fort peu inquiété; ils eussent été trop heureux de s'en tirer sains et saufs après la défaite de l'armée principale.

La nouvelle de ma victoire de Wagram, de l'armistice de Znaïm et la retraite des Anglais sur la Guadiana, consolèrent Joseph de la perte de la Galice et du petit affront qu'il avait essuyé à Talavera ; mais il eût été important de ne pas s'endormir au sein d'une victoire négative.

Le maréchal Soult proposa, dit-on, au roi de se diriger sur Lisbonne à marches forcées, à l'instant même où Wellington comptait se remettre vers Badajoz des angoisses qu'il avait éprouvées dans les défilés d'Arzobispo et de Guadalupe. Le moment semblait unique en effet pour prévenir l'ennemi dans la capitale du Portugal, et renverser ainsi tout son système de défense. Mais pourquoi courir à Lisbonne, quand Wellington aurait pu se baser de Badajoz sur Cadix? C'était contre son armée qu'il fallait se diriger avec quatre corps, force suffisante pour l'aborder de front, et manœuvrer en même temps de manière à le couper de sa ligne de retraite. La crainte que Madrid ne restât exposée aux coups des Espagnols l'emporta, aux yeux de Joseph, sur toutes les autres considérations.

Les militaires les plus expérimentés ont été assez généralement d'accord que ce fut le moment décisif de toute la guerre, et que l'issue en fut malheureuse, parce qu'on l'avait laissé échapper. Il est certain que toutes les conjectures peuvent autoriser cette opinion, principalement si l'on eût réussi à frapper d'un coup mortel l'armée entière de Wellington, avant qu'elle ne regagnât ses vaisseaux ; mais s'il fût parvenu à se replier sur Cadix, basé sur une telle place et sur Gibraltar, il aurait pu traîner ainsi la guerre en longueur. Quoiqu'il nous eût été plus facile de le réduire à la défensive dans l'île de Léon qu'à l'embouchure du Tage, il aurait eu néanmoins encore bien des chances pour porter alternativement la guerre avec succès sur l'étendue immense des côtes depuis la Corogne à Tarragone, et la lutte, quoique plus favorable pour nous, n'eût pas été terminée pour cela.

Soult remplace Jourdan.

Tous les partis avaient été mécontents de l'issue de l'expédition sur Talavera. Moins irrité des fautes commises dans cette bataille que de ce qui s'en était suivi, je confiai à Soult les fonctions de major général de Joseph, espérant qu'il conduirait ses opérations avec plus d'habileté que son prédécesseur.

Le 6e corps est battu à Tamamès.

Arrivé à Salamanque, le maréchal Ney, qui, comme bien d'autres, vivait en mauvaise intelligence avec ses collègues quand il se trouvait sous leurs ordres, était parti pour la France, ne voulant pas obéir à Soult. Dans son absence, le général Marchand,

chargé de commander au 6e corps, était inquiété dans ses cantonnements autour de Salamanque par le corps du duc del Parque (ancienne armée de La Romana), qui, à la faveur de la place de Ciudad-Rodrigo et du voisinage de l'armée anglaise, harcelait sans cesse nos troupes. Marchand l'attaqua, le 16 octobre, à Tamamès, dans une position d'un accès très-difficile, où les efforts de la brave division Maucune, peut-être mal dirigés, ne purent rien contre un ennemi abrité derrière des rochers. A la suite de ce combat, le duc del Parque s'empara de Salamanque.

La sûreté de l'armée ne permettant pas de laisser ce léger succès impuni, le général Kellermann, parti de Valladolid à la tête d'une division de dragons, rejoignit le 6e corps, et fondit le 28 novembre sur le duc del Parque à Alba de Tormès, sans même attendre la réunion de ses forces. L'ennemi, quoique battu, ne put être ainsi entamé, et la nuit le déroba au ressentiment du 6e corps, avide de venger l'affront peu mérité qu'il avait essuyé quelques semaines auparavant.

Arrizaga réunit les armées du midi ; il est battu à Ocana.

De son côté la junte de Cadix, mécontente de ce que la dispersion de ses armées avait fait manquer son projet sur Madrid, ordonna au général Eguia de réunir l'armée de Cuesta avec les débris de Vanegas. Ces forces réunies montaient encore à 50 mille hommes, dont le marquis d'Arrizaga prit le commandement. Fier d'une réunion si imposante, le présomptueux Espagnol crut pouvoir faire à lui seul ce que Wellington n'avait pu opérer. Il s'avance sur Aranjuez ; une avant-garde d'élite, précédant de fort loin l'armée espagnole, débouche le 12 novembre dans la plaine d'Ocana et attaque celle de Sébastiani. La cavalerie espagnole ose fondre sur Milhaud, qui l'attire sur le carré d'un régiment polonais dont le feu porte le ravage dans ses rangs. Milhaud se jette alors sur elle à la tête de ses dragons, la culbute, et détruit presqu'en entier les carabiniers royaux, l'orgueil de la Castille. Sébastiani, grâce à ce succès, se maintient audacieusement entre Ocana et le Tage, dont il couvre le pont d'Aranjuez en attendant l'arrivée des renforts.

Soult et Joseph, instruits de ce combat, volent à la tête du corps de Mortier au secours de Sébastiani ; Victor même a l'ordre de se diriger de Vilamaurique sur Ocana : il doit arriver le 18, et nos troupes suspendent leurs coups pour l'attendre. De son côté l'armée espagnole, réunie à son avant-garde, soit qu'elle voulût prévenir cette jonction, soit qu'elle prît nos délais pour de la crainte, s'ébranla le 18 au matin pour nous assaillir. La division Leval est obligée de lui céder quelque terrain ; l'ennemi présomptueux passe le ravin à sa suite et s'avance en assez bon ordre. Soult hésitait à se retirer pour gagner du temps jusqu'à l'arrivée de Victor ; mais les troupes étant pleines d'ardeur, et celles de Leval se trouvant trop engagées, tout se précipite à la fois sur l'ennemi, déjà enorgueilli d'un mince succès. Le général Senarmont s'avance, comme à Friedland, avec une batterie de 30 pièces et foudroie le front de l'ennemi, que Mortier attaque de son côté. La cavalerie de Sébastiani se jette dans ce moment décisif sur la droite des Espagnols, dont les escadrons, encore terrifiés de l'affaire du 12, restent tranquilles spectateurs de ce mouvement : l'infanterie cherche vainement à se jeter en carrés dans un bois d'oliviers ; elle est partout enfoncée, sabrée ou prise. La division Latour-Maubourg, du corps de Victor, survient dans ces entrefaites, et achève la déroute totale de l'armée ennemie, qui s'enfuit jusqu'à Guardia, laissant sur son passage d'horribles

traces de désordre et de confusion. Cinquante canons, trente drapeaux et 20 mille prisonniers, sont les brillants trophées de cette journée, et fournissent à la fois un glorieux et irréfragable témoignage de la grande supériorité de nos soldats sur l'armée espagnole.

L'ennemi ne se rallia que dans les défilés de la Sierra-Morena, où Joseph, inquiété par la présence de l'armée de Wellington aux confins du Portugal, ne crut pas devoir la faire poursuivre.

Inaction et système de Wellington.

Il est assez remarquable qu'au moment où l'Espagne recevait un échec aussi terrible, Wellington demeurait dans une inaction complète aux confins du Portugal, tandis que les 2e et 3e corps, dispersés depuis le Tage à Salamanque, eussent donné prise à une puissante diversion. On a rejeté la faute de cette inaction sur la politique anglaise; on y a vu un soin excessif pour la conservation de son armée, de laquelle dépendait, selon elle, tout le succès de la guerre et la délivrance de la péninsule. Quelque excessive que cette prudence paraisse, il y aurait de l'injustice à la blâmer. Au fait, peu importait à Wellington que cette guerre durât dix ans, pourvu qu'il ne donnât rien au hasard; ce n'était pas le sol anglais qu'il nous laissait fouler, et pour le salut duquel il eût été raisonnable de tout sacrifier. A ces motifs plausibles, il importe d'en ajouter de plus puissants encore : Wellington, mécontent de ce que la junte suprême avait hésité à mettre les troupes espagnoles formellement sous ses ordres, s'était rendu à Séville, après la retraite de Badajoz. Il s'y aboucha avec le marquis de Wellesley, son frère, ambassadeur d'Angleterre, à l'effet de poser les bases d'un système qui assurât plus d'ensemble aux opérations. Le danger qu'il avait couru à Arzobispo lui prouvait que, si la guerre nationale que nous faisait l'Espagne assurait de grands avantages à l'armée anglaise, elle ne devait pas s'abandonner à des entreprises hardies au cœur du royaume, avant de s'être ménagé un refuge assuré, des renforts suffisants, et une coopération mieux combinée de la part des troupes espagnoles. La Romana fut appelé à cet effet à la junte de Séville, où l'on espérait que ses services et son crédit donneraient un grand appui à l'influence de l'Angleterre.

L'expédition d'Arrizaga n'était nullement liée au plan défensif que le général anglais s'était tracé en attendant qu'il eût reçu des renforts, et il n'eût rien pu faire à cette époque qui pût produire un effet immédiat pour dégager les Espagnols. Il eût fallu qu'il reprit l'offensive de son côté bien avant eux pour remarcher en Estramadure et agir de concert : or une telle incursion était diamétralement opposée à ses projets. En effet, loin de remonter la Guadiana pour agir avec Arrizaga, aussitôt qu'il eut terminé ses conférences à Séville, Wellington dirigea son armée de Badajoz par Albukerque au nord du Portugal pour agir de concert avec le duc del Parque, qui commandait l'ancien corps de La Romana sous Ciudad-Rodrigo, et avec Beresford, qui avait couvert Almeida. Ce nouveau plan d'opérations ne manquait pas de mérite, puisqu'il portait l'armée anglaise sur le point le plus important de nos communications, dégarni par les rassemblements de nos troupes sur la frontière d'Andalousie. Il réunissait en outre à ce grand avantage celui de mieux couvrir le Portugal, base essentielle de toutes les opérations britanniques pour la délivrance de la péninsule.

Il fait construire un vaste camp retranché devant Lisbonne.

Wellington ne s'en tint pas là; il s'était

bien convaincu qu'une masse solide de 40 mille Anglo-Hanovriens et autant de Portugais disciplinés et dévoués lutterait avec des chances incalculables contre une armée forcée de s'étendre, soit pour vivre, soit pour soumettre le pays, et couvrir enfin son immense ligne de communication. Mais l'exemple de Moore prouvait aussi au général anglais qu'avec des adversaires impétueux et actifs, il aurait par moment de rudes assauts à soutenir. Il lui importait donc d'assurer à son armée un refuge formidable pour lui éviter en cas d'échec une catastrophe semblable à celle de la Corogne, et lui donner le temps d'user nos forces, de recevoir des secours, ou au pis aller de se rembarquer en toute sûreté pour aller porter son activité sur un autre point de la vaste péninsule. A cette fin, aussitôt après son retour de Séville, il fit tracer un immense camp retranché sur les hauteurs de Torrès Vedras, qui forment la base du triangle figuré par l'embouchure du Tage et la mer, et au sommet duquel est située Lisbonne.

Démêlés de La Romana avec la junte.

L'événement prouva d'autant mieux la sagesse de ces mesures, que la présence de La Romana à Séville ne produisit point tout l'effet qu'on s'en était promis. Il y fut bientôt aux prises avec la junte. Celle-ci se montrait jalouse de l'indépendance nationale, et traitait les Anglais en auxiliaires qui affectaient pour l'Espagne un faux désintéressement. Elle jugeait avec raison que c'était moins pour l'Espagne que pour l'Angleterre elle-même qu'ils mettaient tant d'empressement; elle avait refusé de recevoir leurs troupes dans Cadix. Wellington attribuait à sa jalousie déplacée la conduite de Cuesta, et le peu de succès de l'entreprise sur Madrid. Tous deux au fond avaient raison dans leur sens; mais une telle divergence d'intérêts pouvait servir notre cause, autant que la puissance des baïonnettes Les Anglais s'étant emparés de l'esprit de La Romana, lui persuadèrent que la junte perdrait tout par une vanité nationale mal entendue, et le déterminèrent à la dissoudre pour y substituer une régence moins nombreuse. Il fit des proclamations, adressant à la junte à peu près les mêmes reproches que je fis au Directoire à mon retour d'Égypte. Il parut prêt à frapper des coups d'état, à saisir le timon des affaires; mais son caractère léger ne lui permettait de jouer ni le rôle de Cromwell, ni celui qui m'avait si bien réussi au 18 brumaire.

Laissons au reste ces intrigues étrangères au tableau que nous devons esquisser, et traçons un aperçu rapide des opérations dans l'est de la péninsule.

Efforts de Blacke pour délivrer l'Arragon.

La défense opiniâtre de Saragosse avait donné plus d'éclat à sa chute; c'était une seconde Numance soumise. Satisfaits de ces résultats, mes généraux ne crurent pas avoir besoin de grands efforts pour les consolider; ils croyaient la question décidée. Mais autant nous étions prompts à proclamer nos succès comme décisifs, autant les Espagnols étaient constants à en écarter l'influence morale pour n'y voir que l'effet positif.

Aussitôt qu'ils furent instruits de mon départ pour la France, et de celui du corps de Mortier pour la Castille, ils sentirent l'avantage qu'ils pourraient obtenir en tombant en forces sur le 3e corps qui était resté seul à la garde de l'Arragon. La régence profita sans retard de cette circonstance. Elle avait des troupes en Catalogne et à Valence; elle les mit à la disposition du général Blacke, et lui donna en même

temps le commandement de l'Arragon. Il réunit bientôt un corps d'armée disponible, et se vit en état de former une entreprise hardie et étendue, celle de nous chasser de l'Arragon en soulevant et armant de nouveau tout le pays contre nous : s'il obtenait un succès complet, il marcherait ensuite par la Navarre, en remontant l'Èbre vers Miranda, afin de s'établir entre Bayonne et Madrid, menaçant toutes nos lignes d'opérations, et interceptant la communication de la capitale avec la France. La dernière partie de ce plan, quoique hasardée peut-être, paraîtra moins téméraire, si l'on songe qu'à cette époque, je m'engageais dans une nouvelle guerre avec l'Autriche, et que le maréchal Soult se portait de la Corogne vers le centre du Portugal, où les Anglais commençaient à organiser l'armée destinée à défendre la péninsule. Mais Blacke avait besoin d'abord de battre le corps français qui défendait Saragosse; et s'il échoua dans cette tentative, il ne réussit que trop bien à ranimer les résistances de la population. Des levées et des armements se préparèrent sur divers points de l'Arragon; Villacampa, Durand, Ramon, Gayan, sur la rive droite de l'Èbre; Mina, sur la frontière de Navarre; Renovalès, Sarrara, Perena, Pero Duro, Cantarero, et plusieurs autres, dans le haut Arragon, formèrent successivement autour du 3e corps de l'armée française un cercle de partis et de guérillas qui ne cessèrent jusqu'à la fin de la guerre de gêner ses mouvements et de combattre ses opérations.

État du 5e corps.

Les troupes dont le 3e corps se composaient étaient en grande partie de nouvelle formation et de nations différentes; les travaux pénibles du siége les avaient fatiguées et dégoûtées. La force réelle n'en compensait pas la faiblesse morale: elle ne dépassait point 15 à 16 mille combattants. Heureusement que le général Suchet vint succéder à Junot dans ce commandement important.

Premiers succès de Blacke.

Quand ce général arriva à Saragosse le 19 mai pour en prendre possession, son prédécesseur ignorait les mouvements et les projets de Blacke; mais le lendemain même de son arrivée, Suchet apprit que le général Laval avait été attaqué à Alcanitz, et obligé de reculer devant des forces considérables : en même temps le général Robert, posté sur la Cinca, ayant fait passer huit compagnies d'élite à la rive gauche de cette rivière, s'en était vu séparer par une crue subite sans pouvoir les secourir, et annonçait qu'elles avaient été enveloppées et prises, après trois jours de combat glorieux, par la population en armes, aidée de la garnison de Lerida. La perte de ces braves méritait des regrets, mais ne pouvait plus se réparer. Ce qui demandait une attention sérieuse, une résolution prompte, c'était le mouvement de Blacke sur Alcanitz; car c'était lui qui, à la tête de 18 mille hommes, entrait en Arragon et menaçait Saragosse. Le 3e corps se trouvait disséminé; le général Suchet se hâta de rappeler le général Habert à la rive droite de l'Èbre; il emmena toutes les réserves qu'il trouva sous sa main à Saragosse; et, se portant sur la Puebla d'Ixar à l'appui de la division Laval, il alla, le 23 mai, reconnaître l'ennemi auquel il avait affaire. Celui-ci avait une position avantageuse et une artillerie nombreuse et bien servie; malgré tous les efforts de Suchet pour ramener ses troupes à la charge, elles ne purent l'emporter. Il les retira à la fin du jour, et une terreur panique faillit causer une déroute : les auteurs en furent

jugés et fusillés; l'ordre se rétablit, et Suchet ramena son armée sous Saragosse.

Sages mesures de Suchet.

Sa position était critique : s'il risquait une affaire décisive et qu'il fût battu, il compromettait tout le centre de l'Espagne : s'il évacuait légèrement cette Saragosse dont la défense venait de couvrir les ennemis de tant de gloire, l'Europe, mettant sa faiblesse en parallèle avec l'héroïsme de Palafox, l'accuserait de lâcheté, s'en s'embarrasser de la différence des situations et des éléments de défense. Or, la défaite la plus complète ne saurait entraîner de plus graves résultats. Suchet fit camper ses troupes sur le mont Torero, les fit manœuvrer; excita leur enthousiasme en leur présentant la honte qu'il y aurait pour elles à céder en énergie aux défenseurs de Saragosse, et il n'attendait plus que le retour de cinq bataillons qui avaient conduit les prisonniers en France pour faire repentir Blacke de son audace. Heureusement ce général lui laissa le temps de faire tous ses préparatifs : soit qu'il voulût envelopper le 3e corps, soit qu'il redoutât de l'aborder, il mit quinze jours à tourner autour de lui d'Alcanitz par Ixar, Belchite, Botorte et Muela.

Combat de Maria.

Les bataillons attendus de France ne devaient revenir que le 15 juin. Déjà le 13, Blacke, s'avançant par la vallée de la Huerba, avait séparé du corps d'armée et rejeté sur Epila un détachement commandé par le général Fabre, ce qui menaçait Alagon et notre ligne de retraite. Suchet porta les brigades Musnier et Habert, avec sa cavalerie, au couvent de Santa-Fé, évitant toutefois d'engager l'action. Le général Leval fut laissé sur le mont Torero avec une partie de sa division, et une réserve occupa Saragosse sous le colonel Haxo. Des escarmouches remplirent l'intervalle jusqu'au 15 : Blacke alors déploya 25 mille hommes et parut offrir la bataille. Sa position était prise en avant du village de Maria, sa droite à la Huerba et à la grande route que coupait en cet endroit le pont d'un petit affluent de la Huerba, son centre et sa gauche sur des hauteurs entrecoupées de ravins. La connaissance de ce terrain détermina à l'instant les dispositions du général Suchet. Après avoir attendu jusqu'à deux heures après midi l'approche des bataillons revenant de France, dès qu'il les sut à une lieue de lui, les regardant comme une réserve suffisante, il engagea toutes les troupes qu'il avait sur le champ de bataille. Il établit sa ligne parallèlement à celle de Blacke, attaqua ou contint quelque temps la gauche et le centre de l'ennemi; puis, faisant une charge vigoureuse sur sa droite, il enleva le pont et la grande route, seul défilé qui offrît une retraite à l'artillerie dont Blacke avait garni son front. Il y eut encore sur les hauteurs un combat qui se prolongea à la faveur d'un violent orage; mais la retraite ou la fuite de l'infanterie espagnole le termina, et les canons, au nombre de 23, restèrent en notre pouvoir avec un faible nombre de prisonniers, parmi lesquels un colonel et le général O'donoju.

Combat de Belchite.

La victoire de Maria sauvait le 3e corps et Saragosse : mais pour délivrer tout l'Arragon, Suchet désirait entamer ou détruire l'armée de Blacke; il la suivit avec toute la vivacité possible dans la direction de Belchite, où elle opérait sa retraite. Blacke l'attendit le 18 en position devant cette petite ville : l'attaquer de front, déborder et entamer sa gauche, fut l'affaire d'une heure.

Une terreur panique se saisit des nouvelles levées ; le régiment de Valence, atteint par notre cavalerie, en voulant mettre plus d'ordre dans sa retraite, fut sabré ou pris, et la déroute fut complète jusqu'à Alcanitz. Blacke regagna Tortose, affaibli de 4 à 5 mille hommes tués ou prisonniers et de 23 pièces de canon.

Opérations de St-Cyr en Catalogne.

En Catalogne, nous avions obtenu les mêmes succès ; mais ils n'avaient pas les mêmes suites, parce que les obstacles étaient plus grands, et que la mer ouvrait d'immenses ressources aux insurgés. St-Cyr était devant Tarragone depuis le mois de février : dans l'impossibilité de se tenir plus longtemps sous cette place, il réclamait à grands cris les moyens suffisants pour attaquer Girone, sans laquelle notre situation en Catalogne devait toujours être précaire. Les communications étaient presque impossibles : il n'eût pas fallu moins de 6 à 7 bataillons pour porter un ordre de Perpignan à Barcelone, et la correspondance ne s'était faite que par mer avec des peines inouïes. St-Cyr résolut donc de se rapprocher de Vich, autant pour y vivre que pour faciliter le siége de Girone.

Informé des obstacles que nous opposait cette province, j'avais résolu, à la fin de 1808, d'y envoyer le 4e corps sous les ordres de Masséna. Il avait déjà passé le Rhin, lorsque la guerre d'Autriche me força à le faire retourner en Allemagne, où les vainqueurs d'Eylau se montrèrent dignes de leur ancienne gloire.

Ce fâcheux contre-temps ne fut pas celui qui contribua le moins à la mauvaise issue de la guerre d'Espagne. Cependant les mesures furent prises pour y suppléer autant que possible : un parc de siége fut assemblé à Perpignan ; le général Verdier remplaça Reille à Figuères, et forma un corps de 18 bataillons destiné à conduire les attaques contre la place.

Siége de Girone.

Girone s'est illustrée par une défense non moins extraordinaire que Saragosse. Il est vrai que cette place est plus régulièrement fortifiée que la capitale de l'Arragon ; mais il est incontestable toutefois que l'opiniâtreté de sa défense est due autant à l'exaltation des habitants qu'aux ressources de l'art. Plus fanatiques encore que leurs voisins, les Gironais déférèrent le commandement à St-Narcisse, non-seulement sur les bataillons et les habitants qui se trouvaient dans la place, mais encore sur toute l'Espagne. Fiers de l'appui de ce généralissime, les habitants et les femmes mêmes se préparèrent à braver tous nos efforts. Si la résistance des Espagnols eût été le résultat d'un patriotisme à la fois héroïque et éclairé, il n'est pas probable qu'ils eussent recouru à de tels moyens pour nous combattre ; ils auraient pris sans doute d'autres généraux. Heureusement pour eux que St-Narcisse avait un lieutenant digne de commander : le général Alvarez était un brave à toute épreuve, et non moins décidé que Palafox à rendre son nom célèbre par une défense désespérée : l'enthousiasme des habitants ajoutait à sa résolution naturelle.

Girone est située sur le Ter, au pied d'une gorge que traverse la route de Perpignan. La ville a une enceinte assez médiocre ; mais les montagnes qui l'entourent au nord et à l'est sont couronnées de quatre forts qui en rendent l'investissement difficile et d'une étendue considérable. Pour l'attaquer du côté du sud, il eût fallu ouvrir une route à l'artillerie ; car la seule praticable passe par la ville. On manquait de bras pour un tel travail : de plus, il eût été difficile de se

tenir en ville contre une population ennemie, tant que les forts n'auraient pas été réduits. Il était plus expéditif et plus naturel de commencer par prendre ceux-ci.

Verdier fut renforcé jusqu'à 18 mille hommes, et St-Cyr demeura à Vich pour le seconder.

Les Espagnols ne restaient pas oisifs : Reding étant mort à Tarragone, la junte avait confié à Blacke le commandement des royaumes de Grenade, Valence et de la Catalogne. Le premier effort qu'il tenta pour justifier cette confiance, fut la délivrance de Saragosse. Nous venons de voir comment Suchet le reçut à Santa-Maria : Blacke chercha à s'en venger en délivrant Girone. Il commença par vouloir y jeter des vivres : un convoi très-riche tomba au pouvoir de nos soldats.

St-Cyr jugea devoir enlever aux insurgés l'appui du fort de Palamos, qui facilitait les secours par mer, et que les Italiens emportèrent avec beaucoup de bravoure. Cet événement rendant le ravitaillement de Girone plus difficile, permit de pousser les travaux avec plus de sécurité.

Après un premier assaut manqué, des secours repoussés, Blacke parut enfin le 1er septembre pour ravitailler la place. Il parvint à tromper St-Cyr, en faisant mine de vouloir délivrer la place à force ouverte, et en attirant le gros de son armée vers Bellona, tandis que le brigadier Garcia-Condé introduisait 2 mille hommes avec un grand convoi de vivres et de munitions. St-Cyr marcha inutilement à Blacke pour lui offrir le combat. Satisfait de l'avoir attiré, celui-ci battit aussitôt en retraite. St-Cyr revint sur ses pas ; mais le convoi de mulets était ressorti de la ville aussi heureusement qu'il y était entré. Le 19 novembre, la brèche à l'enceinte du corps de place se trouvant praticable, on tenta l'assaut, mais sans succès.

Le 26, Blacke fit une troisième tentative pour secourir la place. Cette fois St-Cyr prit si bien ses dispositions, que le convoi venant de l'Abisbal, assailli au moment où la tête des troupes sous O'donell entrait dans les forts, se trouva entièrement cerné et pris. Cette brillante affaire, qui coûta 3 mille hommes aux Espagnols, se passa à la vue de l'armée de Blacke, campée près de San-Pelago.

Cependant la défense prolongée de Girone me paraissait déposer contre l'énergie et l'activité de St-Cyr ; je résolus de le remplacer par Augereau, qui s'était illustré dans ce pays à la célèbre bataille de Figuères en 1794. Ce général prit, peu de jours après, le commandement de l'armée, où il ne fit rien pour justifier mon choix. Il laissa d'abord échapper O'donell, qui sortit de Girone, où la présence de ses troupes devenait superflue, après la perte du convoi de vivres.

Le 11 décembre, la place, poussée de plus en plus vivement et réduite à la dernière extrémité, se décida enfin à capituler. La moitié de la population et de la garnison avait succombé dans cette glorieuse lutte.

Fautes commises dans cette campagne.

Cet événement mit fin à la campagne de 1809, dans laquelle on avait obtenu de grands succès et commis bien des fautes. La plus grave sans doute fut de laisser le commandement à un roi sans énergie et sans talents militaires. Nos forces auraient dû être divisées en trois armées indépendantes l'une de l'autre, et une réserve formant le corps d'occupation sur les derrières. Le roi aurait pu ordonner la jonction de deux de ces armées dans le cas où il eût été à propos de se jeter à corps perdu sur les Anglais, ou dans le cas où l'une des armées aurait essuyé un échec assez sérieux pour rendre

la concentration nécessaire. A cet effet, le plus habile de mes maréchaux aurait dû être donné pour major-général au roi, afin de guider alors cette masse à la victoire. Dans toute autre hypothèse, on eût laissé agir ces armées dans le rayon d'activité qui leur aurait été assigné.

En conservant huit à dix corps isolés, ils ne purent se prêter qu'un faible appui par la rivalité de leurs chefs. Ney fut six mois les bras croisés dans la Galice sans pouvoir communiquer avec Madrid, ni avec Bayonne, parce qu'il ne commandait ni à Valladolid, ni à Léon, ni dans les Asturies, et qu'il ne pouvait rien concerter. Il aurait fallu subordonner toutes les troupes entre Burgos et l'Océan à un seul chef. De même dans l'est, il n'eût fallu qu'une armée des Pyrénées orientales pour agir en Arragon et en Catalogne.

Le roi voulut trop tôt jouir des plaisirs de la royauté à Madrid ; il aurait dû attendre que l'Espagne fût soumise : sa capitale aurait dû être dans les camps de l'armée du centre jusqu'à la soumission de son royaume. Il voulait à toute force épargner son pays, et subordonna ainsi beaucoup de mouvements militaires à cette combinaison. Il était déjà aussi espagnol que Philippe v, quand il fit la guerre au régent. A la vérité, pour se créer un parti, il fallait bien essayer de gouverner : le seul mal fut d'avoir commencé deux ans trop tôt. Joseph, qui n'avait que 4 à 5 mille hommes de garde français, voulut une armée; on lui organisa des régiments avec les nombreux prisonniers faits sur tous les points du royaume : il les arma et les habilla pour les insurgés ; car ils les rejoignaient dès qu'ils parvenaient à s'échapper ; et la chose n'était pas difficile. Il fallait envoyer tous ces prisonniers en France jusqu'à la pacification ; on aurait pu les y utiliser. L'occupation de toutes les provinces fut d'autant plus malheureuse, qu'elle ne permit pas même au roi d'y asseoir une contribution, au point que je fus forcé de lui assurer un subside annuel de 6 millions pour les dépenses de sa maison.

J'eus tort de lancer Soult en Portugal avec des forces insuffisantes ; le rembarquement de Moore me fit illusion sur la résistance qu'on lui opposerait ; je crus que le bruit de nos victoires de Burgos, Tudela, Espinosa, la Corogne, et le peu d'espoir d'un nouveau secours anglais, dégoûteraient les Portugais d'une lutte destructive. Mais dans la péninsule, le peuple ne sait que ce que les prêtres lui disent ; ils cachaient nos victoires et inventaient des revers : la guerre d'Autriche et mon départ forcé étaient présentés comme des gages certains d'une prochaine délivrance. Dix mille Anglais, restés en Portugal et réunis aux forces régulières et aux milices du royaume, ne pouvaient être soumis par les 26 mille hommes de Soult : il aurait fallu donner à Soult le 6e corps, en faisant occuper en Galice seulement le Ferrol et la Corogne par 7 à 8 mille hommes. Marcher sans cesse sur l'ennemi avec une armée mobile et ne pas administrer avant de combattre : voilà ce que nous aurions dû faire, et ce que mes lieutenants et mon frère n'ont pas compris à temps.

Tout le mal provint de la malheureuse déclaration de l'Autriche, qui fit plus pour la péninsule que les secours de l'Angleterre, soit par l'effet moral qu'elle produisit en sens opposé sur l'ennemi et sur nos troupes, soit par le défaut de vigueur et d'unité qui fut le résultat de mon départ, circonstance déplorable sous tous les rapports, et qui eut ainsi les plus funestes conséquences.

Comme les Espagnols avaient chassé l'armée de Joseph derrière l'Èbre avant mon arrivée, ils ne doutèrent nullement de la chasser de nouveau après mon départ, con-

vaincus que j'étais seul l'instrument et le gage de la victoire. Au surplus, ceux qui ont sottement comparé cette guerre avec celle que Louis XIV fit en Espagne de 1704 à 1709, prouvent qu'ils ne savent pas l'histoire. Les Français, sous Philippe V, avaient les trois quarts de la population du royaume pour eux ; il n'y avait que l'Arragon, la Catalogne et Valence prononcés en faveur de la maison d'Autriche. Si j'avais eu seulement la moitié du parti qui appuya les armes de Louis XIV, mes ennemis et les Anglais auraient disparu comme un souffle devant mes aigles ; la guerre eût été terminée en deux campagnes. Avec un pareil parti, pouvant compter sur des approvisionnements, n'ayant aucune raison d'occuper militairement chaque province, nous eussions dirigé tous nos moyens sur l'armée anglaise et sur le peu de troupes que l'Espagne aurait pu y joindre ; nous eussions fait en un mot la guerre militairement : ce que Vendôme et Berwick purent faire fort à leur aise, n'ayant jamais eu que 30 mille Anglo-Autrichiens, et peut-être autant d'Espagnols, à combattre, et ayant pour eux près de 8 millions d'Espagnols.

Opérations des Russes en Suède.

Pendant que mes armes triomphaient en Espagne et en Autriche, celles de l'empereur Alexandre n'étaient pas restées oisives, et quoique leurs entreprises paraissent étrangères au but de ces commentaires, elles furent assez étroitement liées à ma politique pour que j'en présente un léger aperçu.

La petite armée russe qui était entrée en Finlande en 1808, et avait si heureusement soumis Sweaborg, passa l'année entière à guerroyer avec des chances balancées pour achever la réduction de cette province. Des renforts l'ayant successivement portée jusqu'à 40 mille hommes, elle parvint enfin à en expulser les Suédois. Cependant, comme il fallait en obtenir la cession, en menaçant la Suède jusque dans sa capitale, et que la chose n'était pas facile par mer à cause des escadres anglaises, les Russes résolurent de faire le tour du golfe de Bothnie par Tornéo. C'était la première fois de nos jours qu'une armée avait combattu si près du pôle. La prise d'un corps suédois à Seiwis par le comte Schuwalof fut le seul événement remarquable de cette campagne pénible, glorieuse, et signalée par des affaires de postes. Cette marche à travers un pays aride, désert et glacé, fit honneur à la résignation des troupes russes ; mais on ne pouvait pas compter sur un succès avec ce simple détachement. Les Russes profitèrent de l'hiver assez rude de 1809 pour envoyer sur le golfe gelé deux corps considérables sous les ordres de Bagration et de Barclay de Tolli. Le premier s'empara de l'île d'Aland et menaça Stockholm. Barclay de Tolli marchait en même temps sur Uméo pour se lier avec Schuwalof. Cette double opération, bien plus extraordinaire encore que le passage de Tornéo et que l'expédition de Pichegru en Hollande, offrit le spectacle nouveau d'une armée entière passant la mer sur la glace, traînant après elle son artillerie, ses magasins et jusqu'au bois pour allumer les feux de bivouacs, exemple remarquable d'audace et de dévouement ; car le moindre vent du sud-ouest pouvait faire engloutir ces colonnes. La consternation se répandit à Stockholm à la nouvelle de la prise d'Aland, et sa position était d'autant plus critique, que Gustave IV avait eu la folie de provoquer les Danois en les inquiétant en Norwége. La noblesse suédoise, lasse du joug de ce prince, conjura sa perte, le déclara déchu du trône, et y plaça le duc de Sudermanie, son oncle, qui, partisan reconnu de l'alliance française, pouvait seul sauver la monarchie d'une ruine probable. Ce prince, couronné sous le nom

de Charles XIII, s'empressa d'acheter la paix au prix de la Finlande suédoise (17 septembre). La paix entre la France et la Suède, et la réconciliation de celle-ci avec le Danemark, suivirent de près. La Suède adopta le système continental, sauf quelques restrictions pour favoriser l'importation du sel dont elle manque. Je lui rendis la Poméranie.

Guerre de Turquie. — Révolutions sanglantes à Constantinople.

Les affaires de Turquie, plus importantes, avaient fixé l'attention de l'Europe. Dégagés par les conférences d'Erfurth des entraves qui avaient pu s'opposer jusque-là aux projets sur ce pays, les Russes avaient employé les premiers mois de 1808 à faire tous les préparatifs pour pousser vigoureusement la guerre, si les négociations entamées à Jassy ne pouvaient leur faire obtenir les principautés.

L'empire ottoman venait d'être à la fin de cette année en proie à d'horribles convulsions. Le parti qui voulait soumettre les janissaires au frein de la discipline, ou du moins mettre le trône à l'abri de leur insolence, en organisant des troupes à l'européenne, n'avait pas été découragé par l'emprisonnement de Sélim : Mustapha-Baraictar, pacha de Roudschouck, homme de tête et de cœur, résolut de remettre ce prince sur le trône, et de reprendre l'exécution de ses projets. Profitant de l'armistice avec les Russes, il se dirigea le 21 mai, avec 15 mille hommes, de Roudschouck sur Constantinople, envoya une troupe d'élite pour surprendre et massacrer Kavagki-Oglou dans son château [1], pénétra en juillet dans le sérail, où, de concert avec le grand-visir, il prononça la déposition du sultan Mustapha, et redemanda Sélim comme seul empereur légitime; Mustapha, après avoir fait égorger ce malheureux prince, est enfermé à son tour. Son frère Mahmoud, dernier rejeton de la dynastie régnante, auquel il réservait le même sort, est proclamé à sa place, et Baraictar reçoit comme juste récompense de son dévouement la dignité de grand-visir.

Triomphe des fanatiques et des factieux.

C'était le dernier effort du parti puissant qui voulait diminuer l'influence théocratique des oulémas, rendre au gouvernement son énergie, et ployer d'insolents prétoriens à la discipline qui avait fait jadis la force des janissaires. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés, qu'une insurrection plus violente que toutes celles qui l'avaient précédée éclata de nouveau dans la capitale : le perfide muphti et les oulémas remirent en mouvement les yamacks et les janissaires, dont les priviléges anarchiques étaient menacés par l'inflexible monarque. Le 14 novembre, une multitude forcenée se porte aux superbes casernes des troupes de nouvelle ordonnance, y met le feu et y brûle quelques centaines de soldats qui se défendent en désespérés. Le sérail et le palais du visir Mustapha-Baraictar sont en même temps attaqués. Quatre mille braves défendent le premier, et à l'approche des insurgés font une vigoureuse sortie. Constantinople n'est bientôt qu'un vaste champ de carnage : les insurgés mettent le feu partout pour envelopper leurs adversaires : hommes, femmes, enfants, sont la proie des flammes ou de la rage des combattants. Le palais du visir est brûlé avec lui. Le sultan, effrayé de ces scènes horribles, ordonne à ses troupes de rentrer : c'est le signal de leur perte. Après 48 heures du plus sanglant

[1] On se rappelle que ce chef de prolétaires avait été le principal instrument de la révolution de 1807.

combat, la majeure partie tombe sous les coups des janissaires, l'autre partie se rend à eux, en détestant les chefs qu'ils accusent de cette catastrophe.

Le sultan Mustapha, enfermé depuis quatre mois et redemandé à grands cris par les factieux, expire sous le fatal cordon, victime de la rage de son frère Mahmoud, et, circonstance remarquable, celui-ci, seul rejeton de la famille en état de régner, est maintenu sur le trône par ceux mêmes qui l'eussent jeté dans les fers, s'il n'avait prévenu cet attentat par un attentat plus horrible. Triste et déplorable événement digne de servir de leçon aux princes et aux ministres assez faibles pour souffrir que des corporations théocratiques s'immiscent dans l'administration politique d'un état! Ce triomphe du mufti et d'oulémas factieux sur les partisans du trône et de la raison est un exemple d'autant plus digne d'attention, que les sultans croyaient avoir paré à tous les dangers de la théocratie, en se réservant la nomination et la déposition du mufti et des chefs d'oulémas, et que, nonobstant cette précaution, ils ont succombé toutes les fois que ces chefs l'ont jugé nécessaire à leur ambition.

Les Russes ne sont pas en mesure d'en profiter à temps.

Un pareil état de choses semblait devoir ouvrir plus facilement aux Russes les avenues de Constantinople; ils ne se présentèrent pas assez tôt pour en profiter, et les Turcs eurent le temps de se reconnaître pendant l'hiver.

Après avoir épuisé vainement tous les moyens conciliatoires dans les négociations entamées à Jassy, certain par le rapprochement qui venait d'avoir lieu entre la Porte et l'Angleterre qu'il ne lui restait que la voie des armes, l'empereur Alexandre renforça son armée de 60 bataillons, et lui ordonna enfin de passer le Danube.

Système de la guerre contre les Turcs.

Le prince Prosorowski n'était pas l'homme qui convenait à cette guerre, dont on s'est généralement formé une fausse idée. Ce n'est pas la stratégie qui peut seule décider du succès contre une armée dont la moitié est composée de cavalerie qui bat le pays en tous sens, et dont l'infanterie dispersée dans de grandes places s'y défend, à l'aide des habitants, avec le courage du désespoir. La marche la plus savante n'amène ordinairement aucun résultat. Tantôt formidables et menaçantes, tantôt dispersées et comme anéanties, les armées turques disparaissent et inondent bientôt après la campagne pour y éprouver tous les jours de nouveaux échecs. Ces troupes, si peu à craindre en plaine, sont d'autant plus redoutables derrière leurs remparts qu'elles tiennent avec ténacité; et après des batailles gagnées, qui ne sont souvent que le résultat de la bonne contenance d'une brave infanterie contre des charges tumultuaires de cavalerie, il faut toujours, pour avancer d'un pas, en venir à des siéges.

La difficulté du Balkan, celle du Danube, qui est ici comme un bras de mer; la configuration de la frontière, resserrée par la Transylvanie d'un côté, mais qui s'élargit bientôt jusqu'aux confins de la Dalmatie et du Montenegro; enfin, les mœurs turques et la difficulté de vivres, ouvrent le champ à des combinaisons qu'aucune autre guerre ne présente. Celle d'Espagne seule a quelque ressemblance avec elle, à l'exception toutefois des nuées de cavalerie qu'on ne rencontre pas chez les Espagnols. A cette différence près, la guerre est assez semblable dans les deux pays : on trouve des ennemis partout.

Les assauts d'Ismaïl et d'Oczakof avaient si bien réussi aux Russes, que ce système était devenu à la mode dans leur armée. On croyait vaincre les Turcs avec des escalades et des carrés. Ces escalades, souvent mal dirigées, toujours prématurées, coûtaient des pertes énormes : on les eût évitées avec 100 barils de poudre et huit jours de guerre souterraine pour renverser les misérables ouvrages des Turcs et monter à l'assaut aux brèches pratiquées par des mines; ce qui est bien différent d'escalader une place aussitôt après l'avoir reconnue.

Attaque inutile de Giurgewo.

L'armée entra en campagne avec 125 bataillons, 95 escadrons et 10 mille Cosaques. Prosorowski résolut d'abord d'assiéger Braïlow, et en attendant qu'on fît les préparatifs nécessaires, il ordonna l'escalade de Giurgewo. Cette place, construite par les Autrichiens, a une enceinte bastionnée qu'on ne peut réduire qu'avec du gros canon. L'escalade fut mal exécutée. et les Russes, repoussés avec perte de 2 à 3 mille hommes, n'en devinrent pas plus prudents.

Tentative infructueuse sur Braïlow.

Le maréchal fit alors investir Braïlow sur la rive gauche du Danube. et commença à la battre avec une artillerie insuffisante. La place conservant une communication avec la rive droite du fleuve, on imagina que la réduction coûterait trop de temps, et pour en finir plus tôt, on eut de nouveau recours à l'escalade. Après avoir sacrifié inutilement 3 à 4 mille hommes, il fallut revenir à un système plus sage.

Prosorowski dépité leva le siége, et, pour laver cet affront, annonça hautement l'intention de passer le Danube avec 40 mille hommes, dont le gros se rassembla à Galacz, en laissant un corps suffisant pour la garde des principautés. La guerre qui éclata avec l'Autriche, au lieu d'enhardir le vieux maréchal, lui fit différer son projet; comme si l'Autriche, engagée contre moi en Allemagne et contre la Russie en Pologne, pouvait le troubler en Moldavie. Les Turcs en profitèrent pour accabler les Serviens, prendre Nissa, et menacer Belgrade. Une diversion tentée sur Cladowa par les Russes fut repoussée. Enfin, dans les premiers jours d'août, le passage tant annoncé s'effectua près de Galacz. Ismaïl fut alors investi; mais Prosorowski mourut, et Bagration le remplaça provisoirement.

Les Turcs instigués imaginèrent à leur tour de prendre l'offensive : le grand-visir passa le Danube, le 4 août, à Giurgewo. Cette position intervertie était bizarre, les Russes se trouvant sur la droite du Danube et le visir sur la rive gauche. Bagration espéra le rappeler sur la rive droite, en s'avançant sur Silistrie : il enleva chemin faisant le camp retranché de Khoref-Pacha à Rassewata; mais 15 mille Turcs s'étant jetés dans Silistrie, il ne put rien entreprendre. On s'en consola par la reddition d'Ismaïl le 26 septembre, bien que la garnison obtînt sa libre sortie.

Cependant la diversion atteignit son but; le grand-visir repassa en effet sur la rive droite du Danube, et, revenu à Routschouk, il détacha une partie de son armée sur Tartariza pour secourir Silistrie. Bagration jugea suffisant de le faire assaillir par un corps de 7 à 8 mille hommes; mais il fut repoussé, et ordonna la levée d'un siége qu'il ne pouvait continuer sans danger.

Le gouvernement russe ne pardonne pas plus qu'un autre les entreprises manquées. Bagration sentit la nécessité de rentrer en grâce, et fit attaquer Braïlow par 10 mille hommes sous Essen, tandis qu'avec 12 mille il protégeait l'opération du côté du rempart

de Trajan, à la droite du Danube. La place, battue et investie, capitula le 21 novembre. L'armée prit alors ses quartiers d'hiver sur la gauche du Danube, et ne laissa que des avant-gardes à la rive droite.

En Asie, les Russes sous Tormasof s'étaient emparés de Poti, après un succès remporté sur le corps du pacha de Trébisonde, qui chercha inutilement à la secourir. Cette ville, située sur la rive orientale de la mer Noire, à l'embouchure du Phase, était indispensable pour affermir les possessions russes en Abassie, et protéger leurs relations avec la Perse.

CHAPITRE XVI.

Mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Événements et campagne de 1810. Réunion de Rome à l'empire français. Conquête de l'Andalousie par Soult et Joseph qui manquent Cadix. Masséna envahit de nouveau le Portugal. Wellington, victorieux à Busaco, se replie sur le camp retranché de Lisbonne. Brillants succès de Suchet à Lerida et à Tortose. Réunion de la Hollande et du nord de la Westphalie jusqu'à Lubeck à l'empire français. Sénatus-consulte pour la réunion de Rome et la puissance temporelle des papes. Discussions religieuses.

Mariage avec une princesse autrichienne.

Le résultat de la guerre de 1809 prouva que je n'avais pas mal calculé, en espérant de tenir tête à la fois à l'Autriche et aux Anglo-Espagnols dans la péninsule.

Il s'agissait de profiter de mes étonnants succès pour étendre et assurer mon ouvrage : une grande alliance de famille me parut le moyen le plus sûr d'y parvenir. Je n'avais pas d'enfants ; il était évident qu'à ma mort, les Bourbons rentreraient ; ils avaient seuls droit au trône, et aucun de mes frères n'eût été capable de le leur disputer : en élevant moi-même Joseph, Jérôme et Louis sur le pavois, je n'avais pu leur donner la considération et le mérite nécessaires pour s'y maintenir. Lucien s'était déshonoré par une opposition ridicule et un mariage scandaleux. Deux millions de Français, toute la génération virile étaient intéressés à la conservation de l'empire : non que les princes de la maison de Bourbon ne fussent bons et paternels, mais parce qu'ils devaient rentrer avec le cortége d'un parti haineux, et aussi avide de pouvoir que de richesses. Si à ma mort la rentrée de ces princes était le résultat ou la cause d'une guerre intestine, l'étranger n'en profiterait-il pas pour renverser mon édifice en Pologne, en Allemagne, en Italie ? Si au contraire cette rentrée était amenée par une guerre étrangère, les conséquences n'en seraient-elles pas plus dangereuses encore ?

J'entrevoyais ainsi après moi l'humiliation de la France, et surtout celle d'un million de braves qui avaient versé leur sang pour la patrie. Que m'importait personnellement d'avoir une dynastie ? ma gloire n'était-elle pas mon héritage le plus solide ; Alexandre fut-il moins grand parce qu'il n'eut pas de successeur et que l'empire de Macédoine fut divisé après lui ? C'était le bien de la France que je cherchais, et si je me suis trompé en cette occasion, mon erreur fut partagée par toute la nation, par tout mon conseil.

Mon divorce ayant été arrêté, il s'agissait de me décider entre une princesse russe ou une princesse autrichienne. La cour de Russie m'avait refusé la grande duchesse Catherine, qu'on aima mieux fiancer au prince d'Oldenbourg ; cependant des négo-

ciations furent entamées plus tard pour la grande duchesse Anne : une difficulté se présentait : c'était l'érection d'une chapelle russe aux Tuileries, condition à laquelle le cabinet de St-Pétersbourg tenait fortement. J'étais alors aux prises avec le clergé, et, quoique je ne fusse pas orthodoxe, je ne voulais point de querelles religieuses. Outre cela, on me demandait du temps, vu l'extrême jeunesse de cette princesse et la répugnance que l'impératrice-mère témoignait contre ce mariage : c'en était assez pour me faire pencher en faveur d'une princesse autrichienne.

La question était délicate et compliquée ; de sa solution dépendait peut-être notre avenir. Le premier point était de savoir si une grande puissance lointaine avec laquelle on n'a pas d'intérêts directs en litige, n'est pas un allié plus sûr et plus utile qu'une puissance limitrophe. Ce problème ne semble pas difficile à résoudre. Si l'on vise à s'étendre, un allié limitrophe est plutôt un obstacle qu'un auxiliaire ; un allié lointain est préférable. Si au contraire il ne s'agit que de conserver, alors le plus voisin paraît le plus convenable, parce qu'il couvre votre propre frontière, et que vos armées peuvent se réunir aux siennes pour agir de concert. Mais ces axiomes de politique générale étaient subordonnés à d'autres combinaisons non moins puissantes : la première, c'est que nous avions battu et considérablement affaibli l'Autriche, et qu'au contraire la Russie avait gagné la Finlande, Bialistock et Tarnopol, dans ses relations avec nous. Il paraissait donc que les Autrichiens ne seraient pas des alliés de bonne foi, à moins qu'on ne les indemnisât de leurs pertes, ce qui était difficile. Les Russes au contraire n'avaient aucune province à regretter, et pouvaient beaucoup gagner en communauté d'intérêts avec nous. Ils avaient des flottes, des matelots, des ports ; leurs frontières de la mer Caspienne et de la grande Bucharie nous ouvriraient la route de l'Inde, et c'était un grand point contre l'Angleterre. Une alliance avec l'Autriche, dirigée contre la Russie, nous forcerait à aller courir jusque sur la Dwina, ou à combattre du moins en Pologne. Une alliance avec les Russes contre les Autrichiens plaçait au contraire nos champs de bataille dans la superbe vallée du Danube, et au centre de la monarchie autrichienne. Tant de motifs me portaient à pencher pour le cabinet de St-Pétersbourg. Mais d'un autre côté le commerce maritime est trop nécessaire aux grands propriétaires nobles et aux marchands de cet empire, pour qu'il puisse longtemps fermer ses ports pour un intérêt étranger. La noblesse russe, tout adonnée au métier des armes, prétendait que le traité de Tilsit, imposé par la victoire, était odieux, et il le lui paraissait d'autant plus, qu'il fermait les débouchés aux produits territoriaux, sources de toutes les fortunes particulières ; il n'est pas donné à chacun de savoir souffrir vingt ans pour la prospérité future de son pays ; aussi n'ignorais-je point l'opposition que mon alliance éprouvait à St-Pétersbourg, et j'étais de plus piqué des mauvaises dispositions que montrait à mon égard une partie de la famille impériale. Je n'avais pour moi que l'empereur, le comte Romanzof et un petit nombre d'hommes éclairés ; encore le traité de Vienne, contraire aux stipulations de Tilsit, avait-il beaucoup altéré ces bonnes dispositions.

L'Autriche, sous ce rapport, n'offrait pas les mêmes inconvénients : elle fait peu de commerce maritime ; elle a assez d'industrie pour suffire à ses besoins, et assez de villes pour consommer les produits de ses campagnes. La Hongrie et la Moravie lui four-

nissent des vins. Elle n'a ni marine militaire, ni marine marchande, et peut rester brouillée un siècle avec l'Angleterre sans s'en ressentir. Je pouvais donc compter sur une alliance plus longue, plus durable qu'avec la Russie, qui aurait eu trop à en souffrir. La France dans ses limites du Rhin peut être l'alliée naturelle de la Russie, mais un empire comme le mien, qui exerçait son influence jusqu'au Niémen, ne pouvait être l'ami sincère du gouvernement russe. La circonstance qui avait rendu le traité de Vienne également odieux à la Russie et à l'Autriche était déplorable, car elle me plaçait au moment du divorce dans la nécessité de m'allier à une puissance blessée dans des intérêts plus chers que des rapports de famille.

Il aurait fallu pour bien faire qu'en me mariant, je pusse signer une alliance étroite et annuelle, soit avec la Russie, soit avec l'Autriche, suivant les griefs que j'aurais eus contre l'une de ces deux puissances. Ajoutons à ces grandes considérations l'effet que devait produire ce mariage sur l'Espagne : la Russie était trop éloignée de la péninsule pour prendre une part active à la guerre; l'Autriche au contraire, en s'alliant à ma famille, pouvait s'y intéresser. Sous Charles-Quint et dans la guerre de la succession de Charles II, l'Autriche avait joué un grand rôle dans les affaires d'Espagne. Ce motif seul paraissait d'un grand poids.

Si l'Autriche avait à nous reprocher ses pertes, d'un autre côté elle pouvait se flatter de trouver dans mon alliance un port assuré contre la tempête qui l'avait menacée durant quinze ans. Nous avions pour antécédents le traité de 1756, dont nous avons déjà souvent parlé ; si des déclamateurs l'avaient improuvé au commencement de la révolution, c'est que sous madame de Pompadour on avait fait une application vicieuse du traité primitif, dont le but était sage et les avantages positifs. Les inconvénients imaginaires qu'on lui avait reprochés n'étaient d'ailleurs plus à redouter, on ne devait pas craindre que ma politique, comme celle de Louis XV, se traînât lourdement à la suite du cabinet de Vienne. Les mêmes raisons qui avaient déterminé le cabinet de Versailles à s'assurer un puissant allié sur le continent pour faire face à la rivalité anglaise existaient plus que jamais. Tant de motifs entraînèrent la majorité de mon conseil, et me décidèrent. Une seule considération me fit hésiter un moment, ce fut l'idée qu'après les liens contractés tout récemment avec l'empereur Alexandre à Erfurth, le brusque abandon de son amitié ne parût une perfidie. De tels scrupules devaient fléchir devant la raison d'état; d'ailleurs la cour de St-Pétersbourg, en montrant si peu d'empressement, annonçait assez qu'elle se souciait peu que je lui donnasse la préférence, et en me conformant à ce désir, je me croyais à l'abri de tout reproche. Mon union avec une princesse autrichienne fut donc résolue.

Les événements ont autorisé à penser que j'avais fait une faute, et que l'alliance russe offrait plus de chances avantageuses. Il est certain du moins qu'elle m'eût évité la désastreuse campagne de 1812. Mais l'alliance avec l'Autriche n'emportait pas avec elle l'obligation d'aller à Moscou ; si la fatalité m'y entraîna, ce fut un malheur dont il serait injuste de l'accuser.

Toutefois, il faut en convenir, il m'était plus facile de me rattacher franchement la Russie en renonçant au grand-duché, qu'il ne me l'eût été de satisfaire l'Autriche, puisqu'il eût fallu l'indemniser de ses pertes aux dépens de mon empire; et, tout bien calculé, l'alliance russe me convenait mieux.

Mon parti étant pris, les négociations entamées avec le prince de Schwartzenberg ne furent pas longues, et l'empereur François s'empressa de m'accorder sa fille Marie-Louise. Des hommes superficiels ont imputé à un orgueil démesuré cette union avec la fille des Césars ; rien n'est plus absurde. Joséphine ne m'aurait jamais donné d'enfants ; en rompant mes liens avec elle pour en former d'autres, ne convenait-il pas à la France de me voir contracter un mariage qui renversât toute ligne de démarcation entre les anciennes dynasties et la mienne? Il fallait ou ne pas mettre la couronne sur ma tête, ou l'y fixer solidement ; rien ne pouvait mieux la consolider qu'un lien de consanguinité avec les nobles races d'Hapsbourg ou de Romanof.

En laissant ma dynastie isolée au milieu de l'Europe, c'eût été nous condamner à une espèce de réprobation, ou nous imposer l'obligation de la placer par la victoire au-dessus de toutes celles que nous laisserions debout. Il n'est pas un homme d'état qui n'ait approuvé une résolution qui n'ajoutait rien à ma gloire ni à ma dignité, mais qui la consolidait.

Mon mariage fut célébré le 2 avril, à Paris. Les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu éclipsèrent toutes celles qui avaient signalé mon règne ; la France y entrevoyait l'aurore d'un plus heureux avenir et d'une paix après laquelle elle soupirait ! La prépondérance que ce mariage me donnait en Europe était bien propre à décourager nos ennemis, et tout fit croire que j'avais placé mon trône à l'abri des tempêtes, lorsque la Providence mit le comble à mes vœux en me donnant un fils le 20 mars 1811.

Le continent était tranquille et s'accoutumait à me voir régner. Il me le témoignait du moins dans toutes les occasions, au point que le plus habile y eût été trompé comme moi. Le respect qu'on portait au sang de la maison d'Hapsbourg légitimait mon règne aux yeux des souverains, et le sanctionnait aux yeux des peuples divers soumis à mon empire. Ma dynastie prenait rang dans l'Europe, et je me flattai qu'on ne disputerait plus le trône au fils à qui l'impératrice venait de donner le jour.

L'érection d'une noblesse nouvelle et mon mariage étaient les anneaux qui rattachaient la révolution et les ennemis de ses doctrines : elle semblait terminée ; car depuis ce moment toutes les relations rentraient dans la ligne ordinaire, du moins entre la France et les autres états. Mais aux yeux des princes réfugiés en Angleterre, des 100 mille familles froissées dans leurs intérêts et des enragés de la petite église, la querelle n'était pas encore jugée. Telle est la force de la légitimité, que les Bourbons, dont on ne parlait plus en Europe, me donnaient autant de soucis qu'une grande puissance. Je plains les états qui ont un prétendant au milieu des rangs ennemis !

Je propose la paix aux Anglais.

Je souhaitais la paix, parce que je sentais le besoin de faire reconnaître l'empire par le gouvernement anglais et d'accorder quelque relâche aux peuples ; car, au lieu de goûter les bienfaits de la révolution, ils n'en avaient vu jusqu'à présent que les ravages. Nous n'étions plus les protecteurs de la multitude, comme au commencement de la guerre ; et pour accoutumer l'Europe à la nature de mon pouvoir, il ne fallait pas le montrer toujours sous un aspect hostile. D'ailleurs, je le répète, mon système de répression contre la suprématie anglaise imposait de très-grands sacrifices par la clôture des ports, de Pétersbourg à Cadix, et de Cadix à Trieste, pas un ha-

meau du littoral qui n'en souffrit : la réaction que la clôture des mers exerçait sur les manufactures et sur nos vignobles causait un mal qu'il était hors de mon pouvoir d'éviter.

Mes ennemis surent bien profiter de l'avantage immense que leur procurait cette position : ils se proclamaient les vengeurs de l'indépendance des nations, *et, par une bizarrerie particulière à ce siècle, les despotes des mers avaient l'air de me combattre pour rétablir la liberté du commerce!!!*

Ces insinuations faisaient assez de dupes parmi les gens qui ne réfléchissent pas; et la guerre dépopularisant peu à peu mon administration, on refusa de croire que je désirais la paix. Je la fis proposer néanmoins toutes les fois que j'en eus l'occasion; l'Angleterre persista toujours dans ses refus.

Cette obstination dénotait assez qu'elle se sentait plus de ressources encore que je ne lui en supposais.

Au fait, le rapprochement n'était pas facile. Depuis le traité d'Amiens, l'Angleterre avait conquis 20 millions de sujets dans l'Inde; elle n'était pas disposée à les rendre, tandis qu'à peine elle aurait consenti à nous laisser la Belgique, tant Anvers lui faisait peur. Et comment m'eût-elle accordé la couronne d'Italie? comment l'aurais-je abandonnée après en avoir orné mon front? Il fallut donc se décider à une lutte sans fin. Au lieu de désarmer, je fus forcé de conserver mon armée sur le pied de guerre et de fatiguer l'Europe. J'en étais d'autant plus désolé, que mes ennemis avaient tout l'honneur de la lutte, si j'en avais la gloire; car ils avaient l'air innocent que donne la défense des choses légitimes. J'avais en revanche l'air agresseur, parce que je me battais pour les détruire et pour faire du neuf. Je portais ainsi seul tout le poids de l'accusation. Mes ennemis personnels, les T..., les L..., les C..., en ont profité pour me peindre à la France comme l'unique cause d'un mal qui était le résultat de la révolution et de la fausse position où elle avait précipité toutes les nations de l'Europe, en détruisant les rapports politiques les plus naturels. Je défie qu'on puisse citer depuis le traité d'Amiens aucune époque où il eût été possible de faire une paix honorable et solide avec l'Angleterre. La négociation de Lauderdale fut la seule qui laissât entrevoir quelque espérance; nous avons vu qu'elle n'avait été qu'un leurre pour nous compromettre à la fois avec la Prusse et avec l'Espagne.

La lutte redouble en Espagne. Motifs qui m'empêchent d'y aller.

L'Angleterre, quoique privée de ses plus puissants alliés, ne fit pas la guerre sans auxiliaires; car elle avait pour tels tous les ennemis de la révolution et de ma puissance. Nous avions du terrain en Espagne pour nous mesurer. J'y renvoyai une partie des vainqueurs de Wagram, mais je n'y retournai pas moi-même. Certes, s'il fallait toujours s'en rapporter aux apparences, j'aurais eu grand tort d'en agir de la sorte; car si j'eusse réussi à terminer la guerre d'Espagne et laissé la Russie tranquille, je serais mort sur le trône, craint et respecté : j'aurais donné à la France le temps de respirer et de reprendre toutes ses forces pour soutenir mon ouvrage. J'ai succombé pour avoir voulu achever moi-même la partie la plus difficile, avant que le moment fût venu. J'avais dit qu'il me fallait vingt ans, et je voulus accélérer de sept à huit ans le dénouement du grand drame. Mais les apparences sont souvent trompeuses, et avant de décider si je fis une faute de ne pas retourner à Madrid, il est juste du moins de peser

les motifs qui m'en empêchèrent. D'abord je ne m'attendais pas que les affaires d'Espagne prendraient une si mauvaise tournure : bien que l'avantage remporté par Wellington à Talaveyra m'eût signalé en lui un adversaire dangereux; la promptitude avec laquelle il avait dû regagner le Portugal, et les victoires remportées par Joseph à Almonacid et Ocana sur l'armée espagnole, me firent illusion ; je crus qu'il suffirait d'opposer Soult et Masséna aux Anglais dans la péninsule. et d'y envoyer de nouveaux renforts. Quelques personnes ont attribué cette résolution à la crainte *que l'empereur Alexandre, mécontent de mon alliance avec l'Autriche, ne tombât sur le duché de Varsovie aussitôt que je serais engagé au delà des Pyrénées, et qu'il n'entraînât avec lui la Prusse et toute l'Allemagne septentrionale.* C'était son jeu ; à sa place je n'eusse pas hésité à le faire. Il était d'autant plus naturel de penser qu'il n'en perdrait pas l'occasion, que mon mariage et le traité de Schœnbrunn avait donné des sujets de mécontentement assez graves à la Russie pour changer tous nos rapports : il n'y avait plus d'union étroite à espérer entre nous; mais d'un autre côté, la conduite franche et loyale de l'empereur Alexandre à l'époque de nos revers en Espagne, et les rapports rassurants du duc de Vicence, mon ambassadeur, suffisaient pour dissiper ces craintes comme chimériques. Indépendamment de ces motifs, il ne faut pas oublier que la Russie était alors engagée en Turquie, et que l'Autriche étant rentrée dans mes intérêts, Alexandre n'eût pas été en mesure de troubler avec succès le nord de l'Europe.

Le véritable motif qui me retint, c'est qu'il y avait trop de fanatiques de religion en Espagne ; ces gens-là pouvaient attenter à mes jours dans l'espoir de mettre fin plus brièvement à la guerre. Ensuite, cette guerre devant se faire d'un bout de la péninsule à l'autre par plusieurs armées, et les communications y étant presque impossibles, je n'aurais pu diriger moi-même le tout à la fois : or mes lieutenants étaient bien capables de conduire une armée ; ils le prouvèrent du moins par les succès constants qu'ils remportèrent dans cette campagne. Je me bornai donc à faire annoncer mon prochain retour en Espagne, à y envoyer la moitié de la vieille garde, et une partie de la jeune, qui fut augmentée de plusieurs régiments de voltigeurs et de tirailleurs. La force de cette belle réserve n'avait jamais dépassé 8 à 9 mille hommes ; je la portai à 20 mille, afin d'en avoir toujours une partie disponible soit au nord, soit au midi. C'était à la fois une mesure de prévoyance et un moyen d'avoir facilement des soldats ; car cette garde étant l'objet de tous mes soins, les Français se disputaient à l'envi l'honneur d'en faire partie.

Ces troupes formèrent l'élite de l'armée du nord de l'Espagne, sous les ordres du maréchal Bessières : outre les bataillons de recrues qui furent envoyés à tous les régiments qui en faisaient déjà partie, j'y envoyai encore le 8e corps tout entier sous les ordres de Junot.

Wellington porte son armée vers Almeida.

On a vu comment Joseph avait négligé, après l'affaire d'Arzobispo, de profiter de la réunion de 80 mille hommes sur le Tage pour fondre sans relâche sur les Anglais, qui n'avaient alors aucun poste fortifié pour favoriser leur rembarquement ; et avec quel succès Wellington avait profité des huit mois de repos qu'on lui avait laissés, pour arrêter un système convenable de défense dans le Portugal. J'avais d'abord résolu de faire un grand effort pour réparer cette faute, et de confier cette tâche à Masséna,

qui se porterait avec trois corps d'armée par la rive droite du Tage sur Lisbonne, tandis que Joseph et Soult se dirigeraient avec deux ou trois autres corps par la rive gauche. Le moment parut d'autant plus propice, que les Anglais venaient de perdre 10 mille hommes dans les marais de l'île de Walcheren, et que n'ayant pas tant de forces à porter sur le continent, cette funeste expédition devait les dégoûter d'y soutenir la guerre.

Je prescrivis dans cette vue au roi de rassembler ses forces entre le Tage et la Guadiana, et de se mettre en mesure de commencer ses opérations au retour du printemps. Soult, jaloux de se signaler dans son nouveau poste de major général, et craignant peut-être de se trouver sous les ordres de Masséna, crut aller au-devant de mes désirs en commençant la campagne par la soumission de l'Andalousie. Il persuada facilement la chose à Joseph, plus pressé de soumettre ses propres provinces, que de chasser les Anglais du Portugal. Dans le fait, la victoire décisive d'Ocana donnait la presque certitude du succès de cette entreprise, et l'expédition du Portugal n'en devait être que plus sûre et plus facile, lorsqu'on aurait dispersé l'armée espagnole du sud. Mais il fallait, pour atteindre ce but, fondre avec l'impétuosité de la foudre sur les Espagnols, chercher à les prévenir ou à entrer pêle-mêle avec eux dans l'île de Léon et Cadix, puis ramener ensuite l'armée victorieuse sur Badajoz et Evora. Si Soult et le roi eussent agi ainsi, ils n'eussent fait que perfectionner mon projet; mais ils en dévièrent pour manquer Cadix, et perdre, par l'occupation intempestive d'un territoire immense, tout moyen de concentrer des efforts suffisants contre Wellington.

Quoi qu'il en soit, Joseph, laissant aux 2e, 6e et 8e corps le soin de masquer le Portugal et de couvrir Madrid, réunit les 1er, 4e et 5e à sa garde et à la réserve du général Dessolles, entre la Guadiana et la Sierra-Morena [1]. Ces forces réunies, présentant un effectif de plus de 50 mille hommes, s'ébranlèrent au milieu de janvier pour attaquer les restes d'Arrizaga, échappés au désastre d'Ocana, et retranchés dans les défilés de la Sierra-Morena.

Victor à droite déboucha par les montagnes de Pedrehohes sur Cordoue; le roi, avec Mortier et les réserves, franchit au centre le défilé de Despena-Perros, et suivit la route d'Andujar; Sébastiani à gauche prit la direction d'Infantes sur Ubeda. C'est ici qu'Arrizaga avait fixé son attention principale, et qu'il défendit les hauteurs retranchées de Montizon. Percé sur son centre et vigoureusement abordé à droite, il fut mis dans une déroute complète. Montizon fut enlevé avec 3 mille hommes, et la division Castejon, forte d'environ 5 mille, enveloppée à quelque distance de là, mit bas les armes. Sébastiani victorieux reçut à Jaën l'ordre de se diriger sur Grenade et Malaga; il entra dans la première de ces villes à la

[1] L'armée avait alors l'organisation suivante :

1er corps, Victor.
2e — Reynier.
3e — Suchet.
4e — Sébastiani.
5e — Mortier.
6e — Ney.
7e — Augereau, Macdonald.
8e — Junot.

Outre le 9e corps qui se formait à Bayonne des 4mes bataillons de l'armée du midi, et outre l'armée du maréchal Bessières qui occupait le nord de l'Espagne.

L'armée d'Andalousie était composée des 1er, 4e et 5e corps.

Celle de Portugal était composée des 2e, 6e et 8e corps.

Les deux autres corps étaient détachés en Catalogne et en Arragon.

suite d'un léger combat à Alcala-Real.

Joseph, à la tête du corps de Mortier, de la garde et de la réserve, après avoir forcé le défilé de Despena-Perros, était descendu sans grand obstacle par la Caroline sur Andujar (21 janvier); Victor déboucha le lendemain sur Cordoue. L'un ou l'autre de ces corps n'avait qu'à forcer de marche par Ecija directement sur Séville, avant que la gauche espagnole, engagée vers Zafra, pût l'y prévenir. Au lieu d'en donner l'ordre, Joseph s'arrêta à Andujar, fit des phrases, voulut manœuvrer, et marcha à pas de tortue. La gauche des Espagnols, qui s'était trouvée isolée sous le duc d'Albuquerque entre Badajoz et Zafra, eut ainsi le temps de gagner San-Lucar et Cadix, où elle arriva le 4 février.

Il fallait que la catastrophe de Baylen eût fortement agi sur l'imagination de mon frère, pour lui inspirer tant de circonspection. Si j'avais dirigé cette expédition, je me serais présenté le 27 janvier devant San-Petri et l'île de Léon, et d'après ce qui se passait alors dans Cadix, il est probable que j'y fusse entré d'emblée [1]. La terreur régnait dans cette ville : à la nouvelle de notre marche sur Séville, la junte de gouvernement, forcée de céder à une insurrection populaire, déposa tous ses pouvoirs, et s'enfuit à Cadix. Une vingtaine de ses membres voulut ressaisir l'autorité; mais l'opinion publique, exaltée par les proclamations de La Romana, les repoussa : il n'y avait plus d'autorités; les familles les plus exaltées de l'Andalousie refluaient en désordre dans Cadix; il n'y avait pas de garnison. Quel résultat ne pouvait-on pas se promettre d'une attaque impétueuse? Si l'on ne pouvait obtenir l'entrée de cette ville, n'était-il pas toujours temps de songer à en faire le blocus et de soumettre Séville?

Joseph, au lieu de faire marcher sans reprendre haleine de Cordoue à Cadix, dirigea toutes ses forces sur Séville, dont l'entrée était défendue par des retranchements garnis de 120 pièces de canon, mais informes et confiés à la garde de paysans levés en masse. Cependant on parlementa jusqu'au 31, sans utiliser les 36 mille hommes inutilement accumulés sur ce point. Enfin, nos troupes s'avancèrent, le 5 février, à Chiclana, 24 heures après l'entrée du duc d'Albuquerque, qui fit avec activité tous les préparatifs pour les bien recevoir.

Sébastiani de son côté, entré le 28 à Grenade, avait poursuivi l'ennemi l'épée dans les reins sur le défilé d'Antequera à Malaga. Une partie des débris d'Arrizaga avait pris le chemin de Murcie; 7 à 8 mille fuyards, soutenus de 2 bataillons de moines et de la population armée du pays, cherchèrent vainement à disputer le passage à Sébastiani : il refoula tout devant lui, et se présenta à la tête de 3 mille chevaux et de 6 bataillons devant Malaga. L'ennemi eut l'audace de sortir à sa rencontre avec 6 mille hommes. Les charger, les culbuter et pénétrer pêle-mêle avec eux dans Malaga, fut pour nos dragons l'affaire d'un quart d'heure. On se battit néanmoins dans les rues jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui mit un terme à la résistance. Une partie des insurgés se dispersa, le reste mit bas les armes : la place, armée de 140 pièces, était en assez bon état.

Quelque brillants et rapides que fussent ces succès, on avait manqué par une lenteur

[1] Lors même qu'on n'eût pu prévenir Albuquerque à Carmona, si on eût poussé comme Napoléon le fit après Iéna et Blücher après Waterloo, il est probable que Cadix eût succombé. Il n'y avait qu'à agir comme Sébastiani à Malaga; si l'on n'eût pas enlevé Cadix, on aurait au moins occupé l'île de Léon.

impardonnable la clef importante de toutes les provinces méridionales. Il serait difficile de décider si, même en paraissant quatre jours plus tôt devant Cadix, les citoyens et les soldats de la flotte, joints aux dépôts de quelques régiments, n'eussent pas suffi pour nous en interdire l'entrée jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours : mais si la surprise, la stupeur et le défaut de mesures défensives peuvent faire présumer le succès d'une opération, tout autorise à croire que nous aurions réussi, et on ne saurait assigner aucune limite aux suites d'un tel événement. Dans cette riche cité résidaient l'âme et la force du gouvernement ; les colonnes d'Hercule étaient considérées à cette époque comme le palladium de la liberté espagnole, et lors même que la régence se fût transportée à Carthagène, à Alicante ou à la Corogne, elle y eût été moins puissante et plus facile à atteindre par nos baïonnettes.

Joseph retourne à Madrid.

Joseph, après avoir triomphé à Séville, retourna à Madrid, et laissa à Soult le commandement en chef de l'armée du Sud. Malgré le retard qui avait sauvé Cadix, la conquête de l'Andalousie était une opération importante sous le rapport politique autant que sous le rapport militaire. Séville avait une école d'artillerie célèbre, un arsenal superbe, des fonderies, des moulins à poudre. Nous y trouvâmes des approvisionnements considérables, et 240 pièces d'artillerie, y compris celles qui garnissaient les retranchements. A ces avantages, l'invasion réunit le mérite de l'à propos, car elle eut lieu au moment où l'anarchie commençait à s'introduire dans l'administration des Espagnols.

Dissension intérieure parmi les Espagnols.

La junte était dissoute, l'administration remise à une régence provisoire de cinq membres [1], et on avait convoqué les cortès. Déjà les différents partis s'accusaient réciproquement des malheurs de la patrie ; ces germes de discorde pouvaient devenir sérieux. Les peuples aiment à s'en prendre à leurs chefs de tout ce qui leur arrive de mal. Sous ce rapport, la junte de Séville était plus à plaindre qu'à blâmer ; il y avait même de l'absurdité à l'accuser des désastres de l'Espagne, auxquels elle opposait toute la fermeté et l'activité possibles dans l'état de désorganisation générale où se trouvait le royaume.

La nouvelle régence ne pouvait tenir le timon des affaires dans des circonstances si graves, de manière à satisfaire tous les partis : déjà on lui reprochait d'éluder la convocation des cortès si ardemment désirée par la masse des Espagnols éclairés, et elle était à peine installée, que de toutes parts on élevait la voix contre elle.

Le parti anglais triomphe.

Ces petites révolutions intérieures, auxquelles sans doute le marquis de Wellesley, ambassadeur d'Angleterre, ne fut pas étranger, centralisèrent pour un moment le pouvoir entre des mains entièrement dévouées au cabinet de Londres. Les troupes anglaises furent admises à concourir à la défense de Cadix, et une division sous le général Graham fut destinée à cet objet. La Romana, chargé de retourner en Estramadure, se rangea sans balancer sous les ordres de Wellington : il y eut plus d'unité dans la marche des affaires militaires ; mais l'Espagne n'en fut pas moins dès lors un auxiliaire dont le général anglais disposa comme il voulut.

[1] Ces membres étaient : l'évêque d'Orense, le général Castanos, l'ex-ministre Saavedra, l'amiral Escano, le conseiller l'Ardizabal.

Instruit de la réunion prochaine des cortès à Cadix, j'autorisai mon frère à sonder cette assemblée ; il n'eût pas été impossible, en leur parlant au nom des intérêts futurs de l'Espagne, de calmer leur effervescence, et en les laissant libres arbitres du choix de leur roi et de leur système politique, de les rapprocher de nous. Peu m'importait que le roi d'Espagne se nommât Joseph ou Ferdinand, pourvu que l'Espagne et l'Amérique fussent fermées aux Anglais, et soumises à mon système continental.

Organisation des provinces du nord en divisions militaires.

Je pensai qu'en offrant d'un côté des espérances et des moyens de réconciliation, il fallait encore paraître redoutable, si l'Espagne persistait à les repousser. J'ordonnai donc l'organisation des provinces entre les Pyrénées et l'Èbre en gouvernements militaires sous des généraux français ; donnant ainsi à entendre que je réunirais ces provinces à mon empire, si bientôt le calme n'était rétabli dans la péninsule : c'était armer mes généraux d'une dictature temporaire sur les provinces du roi Joseph. Cette mesure, autorisée par le droit de conquête, pouvait tourner au profit des habitants, en les plaçant à l'abri des vexations partielles d'une foule de vampires qui suivaient l'armée, et en y rétablissant l'ordre par des moyens plus efficaces que ceux des employés du roi ; en un mot, elle devait prouver aux Espagnols que l'intégrité du sol national allait dépendre de la résolution qu'ils prendraient.

Pourquoi craindrais-je de l'avouer? cette mesure devait aussi accoutumer ces provinces à notre régime, et faciliter l'exécution du projet que j'avais conçu de les échanger avec le temps contre le Portugal si Joseph était finalement reconnu, ou de les agréger à l'empire s'il fallait renoncer au reste de l'Espagne. Conformément à ce système, Bonnet fut nommé gouverneur des Asturies ; Cafarelli de la Biscaye, Reille de la Navarre, Baraguay-d'Hilliers de la haute Catalogne, Maurice-Mathieu de la basse Catalogne ; l'Arragon resta sous la direction de Suchet, qui y était craint et estimé. Chacun de ces généraux commandait dans son arrondissement à une forte division. Le maréchal Bessières commandait l'armée du nord ; ses divisions actives gardaient le pays entre l'Èbre et le Douro.

Ces mesures n'eurent pas au reste le succès que je m'en étais promis. Il aurait fallu encore une ou deux campagnes heureuses pour qu'elles obtinssent l'effet désiré : elles firent jeter les hauts cris aux partisans de Joseph, qui y voyaient une atteinte à l'intégrité du sol et une censure amère du parti qu'ils avaient embrassé.

Soult consume toute l'année sans prendre Badajoz.

Soult, investi désormais du commandement des trois corps d'armée réunis en Andalousie, aurait dû s'empresser de réparer le tort qu'on avait eu de ne pas fondre dès le mois d'octobre précédent sur Wellington pour entamer son armée, ou réduire du moins Badajoz avant d'entrer en Andalousie. La garnison de cette place située sur la rive gauche de la Guadiana, inquiétait les derrières de l'armée du midi, et permettait aux Espagnols d'attiser le feu de l'insurrection jusqu'au cœur du royaume. Une telle base, soutenue de près par le voisinage de l'armée intacte de Wellington, réclamait toute l'attention de Soult, qui ne pouvait demeurer paisible devant Cadix et garder tout le littoral de l'ancienne Bétique, ayant sur ses communications une place d'armes d'où l'ennemi pouvait à chaque instant déboucher en forces contre ses troupes,

disséminées pour observer Cadix et Gibraltar, occuper Grenade et Malaga; mais ce maréchal ne sut pas se décider à temps à agir avec vigueur sur les bords de la Guadiana; il s'occupa de soumettre le pays avant d'avoir détruit les masses ennemies qui devaient en troubler la possession. Le défaut de parc de siége pour réduire Badajoz ne saurait être admissible, alors qu'on avait trouvé un bel arsenal à Séville, et conquis beaucoup de grosse artillerie à la Sierra-Morena.

Wellington reste vers Almeida dans l'inaction.

Wellington, de son côté, ne tira pas tout le fruit possible de la dispersion de nos forces. Sa marche aux environs de Ciudad-Rodrigo, qui aurait pu avoir de grands résultats au commencement de 1810, s'il eût pris à temps l'offensive, ne signifiait rien dès qu'il restait sur place. Il semble qu'à la faveur de sa position intermédiaire, il pouvait agir plus vigoureusement, soit contre Ney à Salamanque, soit en débouchant par Badajoz sur les derrières de Soult.

Nous avons signalé précédemment les motifs de cette inaction, qui laissa peser durant huit mois tout le poids de la guerre sur les Espagnols. Elle prenait sa source dans un système de temporisation arrêté à Séville entre Wellington et son frère Wellesley: ils demandaient au cabinet de Londres un renfort de 12 à 15 mille hommes, augmentaient les levées du Portugal, et poussaient avec activité les travaux du vaste camp retranché de Lisbonne. Jusque-là il ne convenait pas à Wellington de jouer le tout pour le tout, en exécutant des mouvements hardis qui auraient pu lui valoir des succès momentanés, mais compromettre les résultats plus positifs qu'il se flattait d'obtenir par la force des choses et les avantages de son système. Favorisé par l'éloignement et l'inaction de cet adversaire, Soult, qui n'en démêla pas les motifs, conçut l'espérance de fonder un établissement solide en Andalousie, et prit toutes les mesures pour y parvenir, ajournant à une époque plus éloignée la soumission de Badajoz.

Soult entoure Cadix de retranchements.

Son premier soin fut de bloquer par terre cette importante place de Cadix qu'on avait laissé échapper. Trois cents bouches à feu, prises dans les dépôts espagnols de Séville ou dans les retranchements de la Sierra-Morena, servent à armer une ligne de contrevallation, qui ne compte guère moins de dix lieues depuis Rota jusqu'à la tour de Barmeja. On se flatte, à l'aide de ces formidables lignes, d'enfermer les forces hispano-britanniques dans une mince langue de terre; comme si Gibraltar, Carthagène et vingt ports sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan ne permettaient pas à l'ennemi de porter même une partie des défenseurs de Cadix sur tous les points où il serait convenable d'opérer un effort contre nos troupes.

Instruit de ce qui se passait en Andalousie, je jugeai que, puisque la faute était commise, il ne fallait pas évacuer un pays où nous avions déjà essuyé l'échec de Baylen, et dont la population, fatiguée de révolutions et de sacrifices, avait mieux accueilli nos troupes que nous ne l'espérions. Toutefois, comme cette occupation changeait la nature de mes projets contre le Portugal, je prescrivis à Masséna d'agir avec mesure, en commençant par réduire les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et à Soult de le seconder, en pressant la réduction de Badajoz pour faire une diversion dans l'Alemtejo.

Quoique je ne me dissimulasse point le peu d'avantage réel du blocus de Cadix, ni

la difficulté de soumettre cette place sans moyens maritimes, je pensai néanmoins que si l'on parvenait à jeter des bombes dans la ville, on réussirait à engager les habitants à la soumission et la régence à en donner l'exemple. Je fis fondre et expédier des mortiers d'un nouveau modèle (à la Villantroys), qui portaient les bombes jusqu'à 3000 toises. Un convoi de ces mortiers avec des bombes et des munitions, parti de Toulon, prit des troupes à Porto-Ferrajo, et fit voile pour Malaga; d'autres furent expédiés par terre Je m'en promettais un grand effet : d'ailleurs, en supposant tous ces efforts inutiles, nous n'avions pas à hésiter; il fallait bien se décider, soit à conserver un corps d'armée qui se promenerait sans résultat entre le Guadalquivir et le Tage, soit à faire des établissements durables dans l'Andalousie. Or, la première condition de réussite pour de tels établissements était, sinon de soumettre Cadix, du moins de masquer ce débouché, et d'empêcher l'ennemi de sortir de ce boulevard pour fondre sur nos corps disséminés. Victor eut cette tâche; Mortier garda Séville, et observa la route de Badajoz; l'ancienne division Dessolles occupa Cordoue et Jaen; enfin Sébastiani eut assez à faire à occuper Grenade, Malaga, et à surveiller d'un côté Gibraltar et de l'autre les rassemblements nombreux que les ennemis formaient sur sa gauche dans les royaumes de Murcie et de Valence. Joseph était retourné à Madrid avec sa garde.

Ses mesures pour la tranquillité de l'Andalousie.

Soult employa toute l'année 1810 à obtenir ces différents résultats, et il faut convenir que s'il ne déploya pas son activité d'une manière plus utile contre les Anglais sur le Tage, il racheta sa faute par les soins qu'il donna à ses établissements de Grenade à Séville et aux préparatifs contre Cadix. Il vint un moment où ses espérances furent près d'être couronnées, et où les Espagnols eux-mêmes regardèrent notre pouvoir comme définitivement consolidé en Andalousie.

Soult établi à Séville et Sébastiani à Grenade y tenaient une cour somptueuse : placés sur le sol classique de la chevalerie mauresque, ils faisaient tous leurs efforts pour rappeler le beau temps des Abencérages, et détourner par des fêtes ce peuple voluptueux de l'Andalousie des horreurs de l'insurrection; mais la séduisante Bétique, sans être précisément une Capoue pour notre armée, paralysait 50 mille hommes à des accessoires, quand Wellington fondait paisiblement le système défensif qu'on n'aurait jamais dû lui laisser le temps d'organiser.

Si les quartiers-généraux de ces deux chefs offraient tous les charmes de la paix et les agréments d'une heureuse conquête, leurs cantonnements n'étaient pas toujours aussi paisibles. La nécessité de disséminer les troupes pour opérer la soumission des provinces et contenir un ennemi dispersé sur toute la surface d'un vaste pays, donnait aux généraux alliés le moyen de tomber fréquemment sur des brigades isolées, et de fatiguer nos soldats par une guerre ennuyeuse et rebutante. La Romana, Ballesteros et Mendizabal aux confins du Portugal et de l'Estramadure, Blacke et Ellio du côté de Murcie, enfin Lascy et plusieurs autres, partis de Cadix pour aller débarquer sur la côte vers Moguer, livrèrent une foule de combats partiels, où, d'abord vainqueurs contre de faibles détachements, ils étaient ensuite battus et dispersés pour aller se rallier sur des points convenus d'avance. La nomenclature d'une foule de combats auxquels cette résistance donna lieu n'appartient pas au cadre que nous nous sommes

imposé ; les braves qui s'illustrèrent dans cette lutte ont leurs noms écrits au temple de mémoire.

La Romana et Ballesteros se distinguèrent par leur activité et leur persévérance : le premier, laissant aux cortès convoquées et à la régence le soin de tenir les rênes d'un état livré à toutes les fureurs de l'anarchie, revint au milieu de 1810 à son armée. Bien des gens lui font l'honneur de la création du système de résistance que l'Espagne nous opposa ; sans vouloir rien diminuer du mérite de cet officier, je pencherais plutôt à l'attribuer à la force des circonstances et à la nature de la guerre nationale qu'on nous faisait ; car les instructions remarquables que différentes juntes de province donnèrent à leurs troupes renferment déjà tout le système qui fut mis en vigueur avec tant de succès dans la péninsule.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi, agissant sous la protection des places de Gibraltar, Cadix, Badajoz et Ciudad-Rodrigo, et à l'aide des habitants du pays, harcelait sans cesse nos troupes sur tous les points où elles laissaient un détachement en prise. Différents corps d'armée éprouvèrent tour à tour les dangereux effets de l'activité des partisans, dont le résultat le plus fâcheux était de tenir constamment les habitants de l'Espagne en alerte, en reparaissant inopinément sur tous les points, et mettant ainsi la population entière des provinces dans l'obligation de les seconder, de peur d'exposer à toute la vengeance nationale ceux qui ne concourraient pas avec eux à l'extermination de l'ennemi commun.

Pour encourager ces efforts, les Anglais voulurent concerter une attaque contre Malaga avec l'armée de Murcie. Lord Blenheim vint débarquer le 13 août sur la côte d'Almeria ; mais, trompé à l'approche d'une colonne de Sébastiani qu'il prenait pour les Espagnols, il fut culbuté et pris lui-même avec 7 à 800 hommes. Ses débris eurent de la peine à regagner leurs embarcations.

Opérations dans le Nord.

Dans ces entrefaites, il ne s'était rien passé de remarquable au nord-ouest. Le 8e corps, sous Junot, avait repris le poste important d'Astorga, que Ney, dans son mouvement sur Talaveyra, avait abandonné à l'armée de Galice. Le général Bonnet, gardant les Asturies, était tous les jours aux prises avec les corps que les Espagnols avaient réorganisés en Galice après l'évacuation de cette province. Porlier, neveu de La Romana, harcelait tour à tour cette division des Asturies et celles qui gardaient le royaume de Léon. D'autres partisans inquiétaient successivement tous les points de la Navarre et de la Castille, qui demeuraient en prise et forçaient les corps d'occupation à une surveillance fatigante.

Le maréchal Ney, revenu de Paris pour prendre le commandement du 6e corps après l'affaire de Tamamès, s'établit à Salamanque pour observer les forces de Beresford, bientôt jointes, comme nous venons de le dire, par l'armée entière de Wellington. Reynier, à la tête du 2e corps, avait guerroyé contre la division anglaise de Hill, et les troupes de La Romana sur la gauche du Tage.

Chances de notre position.

Malgré la présence de cette armée, qui devenait de jour en jour plus menaçante, les brillants succès de Soult et de Suchet, les victoires d'Ocana, de la Sierra-Morena, de Santa-Maria, jointes à la soumission des provinces du sud, me confirmèrent dans l'espoir que nous viendrions à bout de l'entreprise à force de persévérance. Je pensais bien lasser ainsi la patience des Espagnols ;

je ne connaissais ni leur caractère, sur lequel on m'avait complètement trompé, ni l'armée anglaise, dont j'avais pris une fausse idée par les campagnes du duc d'Yorck en Hollande et en Flandre. La régence d'Espagne, quoique reléguée à Cadix, n'en donna pas moins des ordres dans toute la monarchie. Les prêtres étaient les officiers d'état-major qui transmettaient ses ordres et en surveillaient l'exécution ; parlant au nom du ciel, ils étaient obéis : ils sont parvenus à envoyer des amiraux servir dans l'infanterie des insurgés. La résistance était partout, et partout nous étions victorieux sans autre résultat que le besoin d'aller vaincre autre part, et de venger des surprises partielles.

Nouvelle expédition en Portugal sous Masséna.

Dans ces entrefaites, Masséna se disposait enfin à exécuter une partie du plan qui devait nous débarrasser de l'armée anglaise, et dont l'invasion de l'Andalousie avait changé les premières combinaisons. Je lui donnai les corps de Ney, de Reynier et de Junot, qui comptaient 50 mille hommes présents.

Siége de Ciudad-Rodrigo.

Il fallut préluder à cette expédition par la soumission des places sous l'abri desquelles on avait laissé Wellington se refaire pendant dix mois. Déjà Junot avait pris l'initiative en soumettant Astorga, comme nous l'avons dit : il fallut ensuite réduire les places plus importantes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Ce soin fut confié au corps de Ney, qui, malgré les petits moyens de siége dont il disposait, réussit au delà de toute espérance. C'est en effet une rude entreprise qu'un siége à 200 lieues de ses frontières, dans un pays dénué de communications et entièrement soulevé. Combien de soins minutieux pour rassembler le matériel ! Combien de dangers pour le faire mouvoir au milieu d'une population armée, ne respirant que le pillage des convois et le massacre des escortes !

Ciudad-Rodrigo avait une enceinte irrégulière, mais capable de résistance : elle possédait une des bonnes écoles d'artillerie dont l'Espagne était redevable au règne créateur de Charles III. La garnison de 8 mille hommes, commandée par le brigadier Herrasti, annonçait l'intention de faire son devoir, et y était doublement excitée par le fanatisme de la junte administrative. Elle soutint longtemps le feu destructeur de nos batteries, qui causèrent un grand ravage dans la ville et firent sauter l'arsenal ; mais les batteries étaient trop éloignées pour ruiner la maçonnerie des ouvrages, il fallut les rapprocher. Enfin, après s'être signalée dans plusieurs sorties, la brèche étant pratiquée et le fossé comblé par l'explosion de la contrescarpe, la garnison capitula le 10 juillet, après vingt-cinq jours d'attaque ; elle demeura prisonnière.

Siége d'Almeida.

On marcha ensuite à l'investissement d'Almeida, après avoir délogé l'arrière-garde anglaise postée sous cette ville. Six mille Portugais, moitié troupe de ligne, moitié milices, s'apprêtaient à une défense désespérée ; mais l'explosion d'un immense magasin à poudre ayant fait sauter la citadelle et une partie de la ville avec un fracas horrible, le gouverneur se rendit le même jour.

Masséna, obsédé par le marquis d'Alorna et oubliant tout ce qui était arrivé à Junot et à Soult, eut la générosité déplacée de renvoyer les milices portugaises dans leurs foyers et d'incorporer les troupes de ligne dans son armée. Il se rappelait qu'une brigade portugaise s'était distinguée dans nos rangs dans la campagne de Wagram ; il croyait ga-

gner les Portugais par de bons traitements. La haine générale était trop violente ; il ne tarda pas à se repentir d'un excès de confiance qui rendit bientôt 4 à 5 mille soldats à nos ennemis.

Système impassible de Wellington.

Wellington fut témoin de ces deux siéges sans bouger, quoique les corps de Ney et de Junot ne comptassent pas plus de 36 mille hommes, et qu'il en fallût la moitié pour le siége. Le général anglais s'était divisé, on ne sait trop pourquoi : il n'avait que 30 mille hommes à Celorico, à la tête de la vallée du Mondego ; le général Hill, avec la droite forte de 15 mille hommes, se trouvait à Portalègre, sur la gauche du Tage, contre le corps de Reynier, qu'il eût suffi d'éclairer par un corps léger de Portugais et celui de La Romana ; enfin, la réserve de 10 mille hommes sous Leith demeurant à Thomar, à 30 lieues de l'armée, et 12 mille Portugais étaient lancés en partisans sur la frontière. Il semble qu'en réunissant tant de moyens et prenant l'initiative, Wellington eût pu aisément troubler nos opérations contre ces places, sans compromettre le système sur lequel il fondait ses espérances.

Troisième invasion du Portugal.

Masséna, ayant terminé tous les apprêts pour l'invasion, attira à lui le corps de Reynier, au milieu de septembre, et se dirigea sur Celorico. L'ennemi n'étant pas en mesure se replia en descendant la gauche du Mondego, où dix affluents fortement encaissés présentent autant de bonnes lignes défensives. Mais Masséna s'étant dirigé par la rive droite sur Viseu, le général anglais passa le Mondego, marcha vivement sur les montagnes d'Acobar, où il dirigea en même temps les corps de Hill et de Leith par la route d'Espinoha. Il espérait ainsi couvrir Coimbre et la route de Lisbonne, en prenant position avec toutes ses forces réunies sur le plateau de Busaco, situé au sommet de cette chaîne, à 300 pieds au-dessus des vallées qui l'entourent. Cette importante jonction s'effectua le 26 septembre, au moment où l'armée française venait d'arriver devant la position de Busaco. Ney, qui se présenta le premier, penchait, dit-on, à l'attaquer, mais se décida à attendre le général en chef. On assure qu'alors la jonction de Hill et de Leith n'était pas achevée, qu'elle ne l'était pas même encore lorsque Masséna fit sa reconnaissance. Si la chose est vraie, ce délai a été une fatalité déplorable. Quoi qu'il en soit, le héros d'Essling et de Gênes, accoutumé dans les Alpes et l'Apennin à ne pas se laisser effrayer par des rochers d'un accès difficile, se décida à ordonner l'attaque pour le lendemain, bien que la réunion de toutes les forces ennemies fût alors consommée.

Bataille de Busaco.

On ne pouvait arriver aux Anglais que par deux chemins, celui du couvent de Busaco et celui de San-Antonio de Cantaro. Le 6e corps attaqua par le premier en colonnes profondes et échelonnées ; des escarpements rocailleux ne permettaient pas d'y arriver autrement, et le canon ne pouvait pas suivre l'infanterie. Reynier attaqua de même par San-Antonio. Nos troupes gravirent avec leur impétuosité accoutumée, et sous un feu horrible, ces hauteurs, où l'ennemi les attendait bien préparé. Après avoir culbuté la première ligne placée sur le versant, elles arrivèrent par brigades sur le sommet, hors d'haleine et déjà un peu décousues à la suite de ce vigoureux effort ; exposées ici au feu concentrique d'une nombreuse artillerie tirant à mitraille, essuyant des feux de bataillon meurtriers, chargées à leur tour par des troupes fraîches

et reposées, prises en flanc par une nuée de Portugais, elles redescendirent la montagne avec une perte sensible et sans avoir pu même en faire éprouver à l'ennemi. Le général Simon est tué et le général Ferrey blessé à la tête de la colonne du 6e corps. L'intrépide Foy et le brave Graindorge, qui conduisent l'attaque du corps de Reynier, sont blessés grièvement, sans obtenir plus de succès. Un instant ils se flattent de culbuter la droite ennemie, quand le corps entier de Hill, placé en réserve, vient assaillir leurs troupes décousues, et les refoule au pied de la montagne après un combat meurtrier. Cette boucherie, qui nous coûta 6 à 7 mille hommes mis hors de combat, était d'autant plus funeste qu'elle changeait la disposition morale des deux armées, et qu'on aurait pu l'éviter, soit en poussant plus vivement avant l'arrivée de Hill et de Leith, soit en manœuvrant pour déloger l'ennemi.

Masséna repoussé tourne la position.

Quoi qu'il en soit, le mal était fait, la position de Masséna devenait des plus critiques; il ne pouvait ni rester sans vivres au pied de la montagne, ni rétrograder sans danger en face d'un ennemi qui épiait ses mouvements. Repasser le Mondego pour agir sur la rive gauche était tout aussi impraticable, puisque Wellington avait la ligne directe pour nous y prévenir.

Un heureux hasard tira Masséna du mauvais pas où il venait de se placer. Un paysan indiqua un autre chemin à deux lieues plus au nord, meilleur que celui qui venait de coûter si cher, et qui menait à Coimbre par Avelans de Cima et Soardo. On y poussa une reconnaissance qui n'aperçut pas un ennemi; Wellington avait assigné la défense de ce poste au corps portugais de Trant; mais, par un malentendu dont la cause est ignorée, il n'y était pas arrivé. Masséna prit ce chemin sans hésiter: ce mouvement de flanc, exécuté en quelque sorte entre l'armée anglaise et la mer, était audacieux; Wellington pouvait descendre des hauteurs de Busaco, et nous assaillir en queue dans cette marche processionnelle. Satisfait d'une victoire passive et sans résultat, il préféra regagner son camp retranché, certain que plus nous nous engagerions dans le pays, plus il nous entamerait sérieusement.

Système dévastateur du général anglais.

L'armée française le suivit par Coimbre. Ici, comme à Viseu, nous ne trouvâmes pas un habitant. Ces deux villes riches et florissantes étaient désertes et abandonnées, ainsi que toute la contrée. Leurs malheureux habitants fuyaient sous peine de mort par ordre des généraux anglais, de la régence du gouvernement et d'un clergé exaspéré. Les proclamations de Wellington des 2 et 4 août qui ordonnent cette mesure sont un monument historique de cette guerre cruelle.

Appliquant ainsi à une contrée en elle-même déjà montagneuse, difficile et peu abondante en grains, les préceptes donnés par Lloyd pour la défense de l'Angleterre, Wellington avait transformé tout le pays de Celorico à Lisbonne en un vaste et artificiel désert. Heureusement pour nous que cet ordre rigoureux n'avait pu s'exécuter à la lettre; les habitants avaient disparu avec une partie de leurs provisions; mais faute de transports, ils s'étaient contentés d'enfouir le reste: nos soldats, adroits à les découvrir, en déterrèrent une partie, et cette ressource, quoique insuffisante pour une armée si considérable, nous mit à même de subsister du moins quelques semaines.

Lignes de Torres-Vedras.

Par une bizarrerie dont on chercherait vainement un exemple dans les autres guer-

res du continent, Masséna n'apprit qu'à Leyria l'existence des lignes formidables devant lesquelles il allait heurter, et auxquelles, comme on l'a déjà dit, Wellington faisait travailler depuis dix mois.

Deux lignes de redoutes, la plupart fermées à la gorge et palissadées, présentant 87 ouvrages armés de 290 pièces de gros calibre, offraient une des positions les plus formidables dont les annales modernes fassent mention; une troisième ligne servant de réduit était disposée pour protéger le rembarquement, si les deux autres venaient à être forcées. Réfugié dans ce redoutable asile, appuyé à la mer (qui pour les Anglais seuls est une bonne base), sûr de ses approvisionnements, il pouvait braver toutes nos entreprises.

Embarras de Masséna.

Masséna n'aimait pas plus que moi le mot de retraite, et pourtant il n'osa pas risquer une attaque, car elle eût été trop hasardeuse. Les ennemis étant entrés à Coimbre, y avaient enlevé 4 mille blessés ou malades; l'armée était réduite à 40 mille combattants, et l'ennemi en avait plus de 60 mille. Masséna m'envoya le général Foy pour réclamer des ordres et des renforts. En attendant, il espéra fatiguer son adversaire à force de persévérance. C'était un mauvais calcul; mais il n'y en avait pas d'autre à faire. L'armée anglaise, ayant 200 voiles à sa disposition, se trouvait toujours dans l'abondance : elle passa cinq mois dans ce camp à s'aguerrir, à s'instruire et à terminer ses retranchements. Les milices portugaises rivalisèrent avec ses soldats : l'armée en sortit plus redoutable que jamais. Masséna, au contraire, abîmait ses troupes pour les faire vivre; elles étaient disséminées en colonnes mobiles qui guerroyaient contre les habitants et les partisans portugais. Elles ravageaient le pays même par où elles devaient effectuer incessamment leur retraite : les maladies, les combats journaliers, les assassinats, les diminuaient, tandis que les obstacles croissaient à mesure. La situation était telle, en un mot, qu'il fallait emporter d'assaut le camp ennemi, ou songer à une retraite pénible. Instruit de ces circonstances par le général Foy, je conseillai à Masséna d'attaquer, pour peu que la chose fût praticable; en cas contraire, de tenir l'ennemi confiné dans ses lignes. Je promis de lui envoyer le corps de Drouet, qui venait d'entrer en Espagne [1]. Je lui fis espérer d'être secondé par Soult, qui opérait sur la Guadiana. A 500 lieues du théâtre des opérations, on ne saurait donner d'ordre bien positif : je laissai donc carte blanche à Masséna. Dans l'intervalle, la position se hérissa de nouvelles batteries; Wellington fut renforcé de 15 mille hommes tant Anglais qu'Espagnols; les ouvrages furent achevés.

Un seul moyen existait encore d'opérer offensivement contre Lisbonne, c'était de jeter un pont à Santarem, de le couvrir d'une forte tête, d'attirer Soult de Badajoz sur Sétuval, et de bombarder Lisbonne des hauteurs de la rive gauche. Il eût fallu pour cela non seulement beaucoup d'ensemble et d'activité, mais encore des moyens que nous n'avions pas. Masséna fortifia Punhete vers l'embouchure du Zezère, et s'appliqua à faire construire des bateaux pour se procurer un bon équipage de pont, et les moyens de manœuvrer au besoin sur les deux rives du Tage. Grâce aux pontonniers, aux sapeurs et au bataillon de marins qu'il avait avec lui, il parvint à force de soins à sup-

[1] Ce corps était composé de deux divisions formées de tous les quatrièmes bataillons de l'armée de Soult, et devait se rendre en Andalousie.

pléer à ce qui lui manquait pour ce travail, qui fut achevé en six semaines, à la grande satisfaction du général en chef. Toutefois ces équipages de ponts qui avaient coûté tant de soins devinrent inutiles par l'événement; car Soult ne se présenta pas sur le Tage, et Masséna ne crut pas devoir risquer un passage si périlleux en présence des troupes de Hill et de La Romana.

Il est constant que si Soult eût soumis Badajoz au moment où Masséna prenait Almeida, et que les deux armées se fussent avancées de concert sur Lisbonne par les deux rives du Tage, nous eussions eu plus de probabilités en notre faveur; mais Badajoz n'étant pas soumis, Masséna n'ayant encore aucun équipage de ponts, Soult étant dans l'impossibilité d'en conduire un, l'ennemi pouvant au contraire agir à volonté sur les deux rives du Tage, il n'est pas prouvé que le succès de l'opération eût été infaillible, et que Soult eût entièrement atteint son but. Toutefois, comme Wellington n'aurait pu se porter contre lui sans dégarnir Lisbonne, et sans nous fournir ainsi une occasion favorable pour l'attaque des lignes de Torres-Vedras, la marche de Soult en Alemtejo eût été une diversion favorable, lors même qu'elle n'eût point décidé l'évacuation de Lisbonne, comme on l'a prétendu. En effet, il ne suffisait pas de quelques batteries de mortiers établies sur les hauteurs d'Almada pour faire tomber cette capitale couverte par d'innombrables canonnières, par des vaisseaux embossés, et un bras de mer de 1500 toises. Un bombardement contrarié par de tels obstacles eût bien pu causer quelques dégâts dans Lisbonne, mais non pas décider Wellington à quitter son formidable camp, situé à quatre lieues de la ville, et hors d'atteinte de la rive gauche du Tage.

Situation horrible de cette armée.

Jamais l'histoire moderne n'avait offert l'exemple d'une armée dans une position pareille à la nôtre. Lancée à 200 lieues des frontières, au milieu de deux nations belliqueuses et insurgées, privée de tout moyen maritime et de toute réquisition légale dans un pays déserté par ses habitants, elle devait, comme une horde nomade, dévorer la subsistance de l'arrondissement où elle campait, puis le quitter aussitôt pour aller en ravager un autre quartier. Du moins dans les guerres précédentes, une armée trouvait-elle en pays ennemi ou une population docile, ou des spéculateurs indifférents à la lutte qui lui procuraient des vivres au poids de l'or. Le commerce, avide de gros bénéfices, se hâtait de se couvrir d'un pavillon neutre pour aller porter les grains et les articles les plus nécessaires à la vie partout où les chances de la pénurie lui assuraient un lucre certain. Mais dans notre lutte, sur 800 lieues de côtes, pas un caboteur neutre ne venait à notre secours, tant la prépondérance maritime des Anglais était devenue tyrannique et menaçante, et tant leur législation arbitraire sur les neutres avait détruit les droits les plus précieux de la liberté maritime.

Masséna se rapproche de Santarem.

Après avoir séjourné un mois près d'Alenquer en face des lignes, Masséna résolut de se rapprocher, au milieu de novembre, de Santarem pour faciliter l'approvisionnement de son armée, qu'il tirait de la vallée du Zezère : de là il était plus à portée de favoriser la jonction de Drouet, qui devait venir par Celorico ou Castel-Franco. Cette jonction ne s'effectua que le 26 décembre, vers Leyria. Wellington, renforcé de son côté par La Romana, avait alors poussé jusqu'à Cartaxo, et les deux armées s'enterraient à l'envi sous des retranchements.

Chances de sa position.

C'était certes une grande contrariété que la force de cette position nous empêchât d'expulser les Anglais de la péninsule par un coup de vigueur ; toutefois cette situation n'offrait pas tant de combinaisons qu'il ne fût facile d'adopter la plus convenable. On dira que la presque impossibilité d'un assaut reconnue, il fallait confiner Wellington dans son réduit, et l'y tenir en charte privée par un demi-blocus, ou bien décamper pour l'attirer dans l'intérieur de l'Espagne. Mais il existe sur les frontières du Portugal plusieurs positions presque aussi fortes que celles de Torres-Vedras ; en nous retirant, on lui étendait sa sphère d'activité depuis l'Èbre jusqu'au Guadalquivir. Il aurait fallu des forces plus considérables pour le tenir en respect derrière l'Agueda que pour observer ses lignes : il aurait toujours la faculté de tenir la campagne avec avantage contre des troupes forcées de s'étendre pour couvrir l'espace immense de Salamanque à Cadix, qu'il menacerait partout, en sortant du Portugal comme d'un camp retranché pour opérer alternativement sur sa droite ou sa gauche. Si on le battait, il aurait toujours été se blottir dans son refuge de Torres-Vedras, et c'eût été là qu'il aurait fallu venir le forcer. Il était donc clair que puisque nous l'y tenions, il fallait y rester. Cinquante mille Français tenant l'armée anglo-portugaise bloquée dans son camp démontraient son impuissance pour délivrer la péninsule : c'était comme si cette armée n'eût pas existé ; mais c'étaient 50 mille hommes de plus qu'il fallait pour réduire l'Espagne.

Les indignes Français qui ont pris à tâche de ravaler notre gloire pour porter aux nues celle des ennemis de la France, et de faire de Wellington *l'homme de la Providence*, n'ont pas compris une question si simple. Ils ont fait de Masséna un imbécille, et de moi un enragé qui perdait tout par sa violence et son opiniâtreté.

Au résumé, il est positif qu'il fallait attaquer Wellington deux jours après notre arrivée, ou nous conduire comme nous l'avons fait. Si nous avions eu le moyen d'approvisionner 60 mille hommes sur place dans ce pays dévasté et insurgé, Wellington ne serait pas sorti de ses lignes, à moins qu'il ne se fût rembarqué pour aller porter le théâtre de ses exploits sur un autre point de la péninsule.

Succès brillants de Suchet en Catalogne.

Mon armée d'Arragon était plus heureuse. Après la victoire de Santa-Maria remportée sur le corps de Blacke, Suchet, rentré triomphant à Saragosse, était parvenu par une sage administration à ramener l'abondance et la discipline parmi ses troupes, composées de peuples différents et de nouvelles levées. Il assura la solde, exigea que les militaires ne fussent plus à charge aux habitants, et, chose extraordinaire, il parvint, par sa fermeté et sa justice, à soumettre ces mêmes Arragonais qui avaient déployé tant d'énergie et de férocité dans la défense de Saragosse. Pourvu de tout, et pouvant faire descendre l'Èbre à ses convois, il se préparait en silence à l'attaque des places du bas Èbre, qui seules pouvaient décider la soumission de la Catalogne, lorsque Joseph, marchant en Andalousie, lui prescrivit de s'avancer jusqu'à Valence pour appuyer son mouvement : le roi comptait sur des intelligences dans cette ville, et annonçait que les portes s'en ouvriraient à notre approche. L'armée d'Arragon, dans les premiers jours de mars, s'y porta en deux colonnes, qui se rejoignirent à Murviedro :

elle battit l'avant-garde de l'armée valencienne, lui prit neuf pièces de canon, occupa les faubourgs de Valence, et reconnut la place; mais les portes ne s'ouvrirent point, malgré une sommation appuyée de menaçantes démonstrations.

Siége et prise de Lerida.—Combat de Margalef.

Alors Suchet, convaincu que rien n'était encore mûr pour cette entreprise, se hâta de rentrer à Saragosse pour commencer une opération dont il attendait plus de succès, et acheva rapidement ses préparatifs contre Lerida. Le 12 avril, il se présenta devant cette place et en fit l'investissement. Il ne se hâta point d'ouvrir la tranchée, parce qu'ayant parcouru les environs et pris des renseignements, il fut informé de la marche d'un corps ennemi sorti de Tarragone sous les ordres du général Henri O'donnel. Le 23, ce général crut surprendre nos troupes de la rive gauche de l'Èbre, et s'avança hardiment sur la tête du pont de Lerida par les plaines de Margalef. En même temps la garnison de la place tenta une sortie qui fut contenue; et pendant que le général Harispe repoussait la tête de colonne d'O'donnel, le 13e de cuirassiers, soutenu par la division Musnier, chargea en flanc la 1re division espagnole, la culbuta, et, après un combat vif et court, lui fit mettre bas les armes: l'autre division prit la fuite. L'ennemi, outre ses morts et blessés, perdit 5 mille prisonniers. Les opérations du siége commencèrent aussitôt avec vigueur. Le 29 avril, on ouvrit la tranchée, et le 27 mai, le feu contre le front nord de Lerida: les pluies et l'artillerie de la place nous forcèrent à l'interrompre. Le 12 mai, notre artillerie reprit ses avantages. Le 13, on livra l'assaut; la ville et le pont furent emportés à la baïonnette. Cependant Suchet, voyant que la garnison se réfugiait au château, ordonna que toute la population y fût aussi poussée. A la faveur du combat dans les rues et pour ainsi dire de maison en maison, cette manœuvre adroite réussit. Elle encombra le château, les fossés et les cours, d'une foule de bouches inutiles, aussi effrayées des bombes que nous leur jetions, qu'elles avaient été ébahies des discours fanatiques des prêtres. Le gouverneur, embarrassé et intimidé, ne pouvant ni les nourrir, ni les faire combattre, se vit réduit à capituler. Le général Suchet évita ainsi un second siége, qui avait coûté 25 jours au duc d'Orléans en 1707. La garnison fut prisonnière au nombre de 7000 hommes. Nous trouvâmes en outre dans la place des magasins et 105 bouches à feu. L'occupation de Lerida nous rendait maîtres de la vaste et fertile plaine d'Urgel, qui procura de grandes ressources pour les approvisionnements de l'armée.

Prise de Mequinenza.

Le siége de Mequinenza fut entrepris immédiatement après celui de Lerida. Il fallut percer un chemin pour l'artillerie à travers les montagnes à l'extrémité desquelles ce fort est construit. Dès les premiers jours de juin, la tranchée fut ouverte, et le 8, l'assaut allait être donné, quand le fort capitula. Nous y primes 1400 hommes et 45 pièces de canon; nous y gagnions surtout l'avantage de maîtriser la navigation de l'Èbre de Saragosse à Tortose.

Si j'étais content des opérations de Suchet, de la soumission de l'Arragon et de la prise de Lerida, je l'étais d'autant moins d'Augereau, qu'il ne faisait rien de bon en Catalogne, malgré les avantages que la prise de Girone lui avait procurés et les renforts qu'il recevait journellement. Son premier soin fut de se rapprocher de Barcelone, et d'investir Hostalrich: les Espagnols firent d'inutiles essais pour ravitailler ce fort, et

la garnison, profitant du peu de surveillance du blocus, parvint à s'échapper. La prise de ce fort achevait de nous rendre maîtres de la chaussée, si indispensable pour la liberté de nos communications et le transport du matériel. Cependant Augereau ne sut tirer aucun fruit de ces avantages. Il fit des démonstrations dans la direction de Lerida, lorsque Suchet l'assiégeait, mais il s'en tint là. A la vérité la pénurie des vivres et la difficulté des communications, jointes à l'insurrection générale de la province, gênaient tous ses mouvements et les rendaient dangereux. Je ne négligeai rien de ce qui était en mon pouvoir pour le seconder : un grand convoi, que je fis expédier de Provence par mer, ne put entrer à Barcelone ; il fut pris ou dispersé, et les trois vaisseaux de ligne qui l'escortaient durent s'échouer sur la côte pour ne pas tomber au pouvoir des Anglais. Les troupes d'Augereau ayant été ensuite battues en deux rencontres, je vis bien que le vainqueur de la Mouga et de Castiglione ne convenait pas à une guerre de cette nature, où il fallait plus de talent et d'activité que de courage ; je le remplaçai par Macdonald.

Siége et prise de Tortose.

Cependant les gages que m'avait déjà donnés le général Suchet me déterminèrent à lui confier l'opération importante de laquelle devait dépendre, selon moi, la soumission de la Catalogne. Deux seules grandes routes existent dans cette province, l'une va de Barcelone à Saragosse ; l'autre conduit de Perpignan, en suivant le rivage jusqu'à Valence par Tarragone, Tortose et Peniscola, ports de mer fortifiés.

Il importait de nous emparer de cette communication directe : c'était à la fois couper celle des insurgés avec la mer, et assurer la nôtre entre l'Èbre et la France. Suchet fut chargé de cette tâche et de préluder par le siége de Tortose, tandis que Macdonald formant le corps d'observation contiendrait les divisions de l'ennemi éparses dans les montagnes, depuis la Cerdagne et les confins de l'Arragon jusqu'aux limites du royaume de Valence.

Toute la tête des vallées de Vie, de Manresa, de Cervera et de Puicerda, parcourues souvent par nos colonnes, n'en demeura pas moins au pouvoir des Espagnols, et leurs chefs, loin de se laisser ébranler par nos succès sur l'Èbre, parurent souvent dans une attitude menaçante dans la Cerdagne française, aux portes de Mont-Louis et jusque dans l'Ampurdan.

La difficulté de tirer nos convois de France à travers un pays si plein d'obstacles naturels, rendait toutes les entreprises de nos troupes très-pénibles. Suchet, ayant réuni à Lerida tout ce qui lui fallait pour le siége de Tortose, résolut de brusquer cette opération, de crainte que Macdonald ne pût tenir longtemps les positions nécessaires pour le favoriser. Il fit ouvrir une route praticable de Mequinenza et de Carpe à Batea et à Gandesa, et vint dans les derniers jours s'établir devant Tortose. Mais l'armée de Catalogne n'était point prête à se lier à celle d'Arragon ; Macdonald ne vint qu'à la fin d'août s'aboucher avec son collègue à Lerida, et se reporta même aussitôt avec son corps dans la direction de Barcelone et de Girone pour aller au-devant d'un convoi de France dont l'arrivée lui était indispensable pour combiner avec sûreté ses opérations avec celles de Suchet. Celui-ci regretta de s'être établi trop tôt près de la place qu'il devait assiéger ; mais craignant l'effet d'un mouvement rétrograde, il se décida à conserver sur la rive droite de l'Èbre un blocus qui se prolongea plusieurs mois. Cet intervalle fut une lutte

continuelle, soit contre les Valenciens ou la garnison, qui tentèrent diverses attaques sur les troupes du blocus, soit contre des corps ennemis sortis de Tarragone et campés à Falcet et environs, soit contre les partis répandus le long de l'Èbre, afin d'intercepter nos convois d'artillerie. Au mois de décembre seulement, la coopération tant attendue se réalisa. Le maréchal Macdonald, à qui Lerida et ses magasins furent remis, s'établit avec le gros de ses forces entre Tarragone, Tortose et Mora, et une de ses divisions passa momentanément sous les ordres de Suchet pour prendre part au siége. Avec ce renfort, le dernier ayant investi Tortose sur les deux rives et occupé le col de l'Alba le 15 décembre, pressa sans désemparer les travaux. L'attaque fut dirigée contre le front de la place, entre l'Èbre et le fort d'Orléans inclusivement. Les travaux du génie furent poussés avec une rapidité extraordinaire, malgré les sorties de la garnison. Le 1er janvier, on avait couronné le chemin couvert, et la descente du fossé s'exécutait en même temps que l'on battait en brèche. Le gouverneur proposa une capitulation, qu'il hésita ensuite de conclure, quoiqu'il ne pût ignorer que le mineur allait être attaché au corps de la place. Le lendemain 2 janvier, tout fut disposé de bonne heure pour l'assaut. Le drapeau blanc reparut, et cependant le gouverneur ni aucun parlementaire ne se présentait. Les pourparlers de la veille avaient déjà ébranlé la garnison, qui de tous côtés s'avançait sur les glacis et entrait en conversation avec nos soldats. Saisissant ce moment pour empêcher une effusion de sang désormais inutile, le général Suchet, suivi de quelques officiers, pousse son cheval sur le premier groupe espagnol, et se fait ouvrir la barrière; il aperçoit des officiers, court à eux, se plaint des hésitations du gouverneur et du sort auquel on expose la ville. A sa voix les canonniers abandonnent leurs pièces, les Français se répandent sur les remparts; le gouverneur, un peu confus, est amené devant lui, et la capitulation de la veille est conclue, signée et exécutée au même instant. Plus de 8000 soldats et 177 bouches à feu se trouvèrent dans Tortose, et partagèrent le sort de la place : la garnison fut dirigée par Saragosse sur la France. Cette conquête séparait désormais les Valenciens des Catalans, et affaiblissait leur défense en la divisant. Le général Suchet, à peine maître de Tortose, voulut profiter de son succès pour en obtenir un second, en tâchant de s'emparer sans siége du fort Saint-Philippe, situé sur le col de Balaguer. Le général Habert tenta ce coup de main avec succès. Nos voltigeurs intimidèrent la faible garnison, escaladèrent les murailles et prirent le fort. C'était un point d'appui précieux pour les opérations ultérieures contre Tarragone.

Malgré ces échecs, le gouvernement espagnol ne désespérait pas encore de sa cause. Les cortès de la nation convoquées, comme on l'a dit plus haut, au moment de la dissolution de la junte centrale, s'étaient enfin réunies au mois de septembre 1810 à Cadix. D'après l'esprit qui dominait cette assemblée, il était aisé de prévoir qu'elle ne s'accorderait pas longtemps avec la régence : en effet, elle débuta par la destituer et par en former une autre à la tête de laquelle figuraient le duc de l'Infantado et le général Blacke, celui qui, avec La Romana, jouissait de plus de popularité, bien que ses armes n'eussent pas été plus heureuses que celles de ses collègues. Au fait, les mesures militaires en éprouvèrent pour l'instant quelques améliorations; des efforts furent tentés vers l'est, sous la protection de Tarragone; dans le midi, à l'aide de Cartha-

gène, de Murcie et de Cadix ; dans l'ouest, à la faveur de Badajoz et de l'armée de Wellington, alors repliée sous le canon de Lisbonne. C'est là que le marquis de La Romana vint la joindre avec une division de 7 à 8 mille hommes.

Le cabinet de Londres de son côté, encouragé par le succès de ses armes et par l'influence que l'arrivée de Wellesley au ministère donnait au parti de la guerre, avait obtenu des chambres de nouveaux subsides pour secourir l'Espagne.

Les efforts de mes ennemis ne devaient naturellement pas ralentir les miens ; après les succès de Suchet dans l'est et de Soult au midi, j'espérais voir cesser tôt ou tard la résistance de l'Espagne : cette guerre ne me donnait plus la même inquiétude, parce que j'avais résolu d'être plus tenace encore que les Espagnols, et qu'avec du temps on vient à bout de tout. L'empire était assez fort pour soutenir une telle lutte avec l'aide de ses puissants alliés, sans en être épuisé. Elle n'empêcha pas les entreprises utiles que la prospérité de la France réclamait. L'administration s'améliorait. J'organisais les institutions qui devaient assurer la force de l'empire, en élevant une génération intéressée à le soutenir. Il ne manquait que le commerce maritime pour raviver nos ports, et attirer sur moi plus de bénédictions que jamais mortel en ait obtenu.

Bernadotte est élu prince royal de Suède.

A cela près, la France goûtait dans un calme profond les fruits de mes travaux. Mon système embrassait de plus en plus l'Europe. La Suède y était rentrée par l'avénement de Charles XIII au trône : ce prince, n'ayant point d'enfant, venait d'adopter le prince d'Augustenbourg, de la branche de Holstein ; ce qui le rapprochait à la fois des maisons de Russie et de Danemarck. A peine eut-il été reconnu en qualité de prince royal, qu'il mourut d'une mort subite et violente. Le peuple en accusa le général Fersen, et le massacra au milieu d'une émeute. Il fallait à la Suède un successeur au trône ; on imagina resserrer nos liens en venant le chercher dans ma famille. Bernadotte y tenait indirectement comme beau-frère du roi Joseph : ce lien était bien frêle ; mais Bernadotte, dans ses divers commandements en Poméranie et à Rugen, avait gagné l'estime de beaucoup de Suédois. La diète, assemblée à Oerebro, le proclama fils adoptif de Charles XIII et prince royal. Nous étions brouillés depuis Wagram ; je dois dire que je ne provoquai pas son élévation, mais j'y donnai les mains lorsque la proposition lui en eût été faite ; qu'il convienne à son tour qu'il n'en fut redevable qu'à ses rapports de famille avec mon frère. Je me flattais du moins que, s'il n'avait pas pour moi le dévouement d'un Séide, il se rappellerait qu'il était Français, et qu'à ce titre, aussi bien qu'à celui de Suédois, il sentirait tout le prix de l'alliance de la France, puisque, à l'exception de Gustave IV, tous les rois de Suède avaient suivi le même système depuis deux siècles. Je me trompais : Bernadotte conserva pour moi de la rancune de la journée du 18 brumaire, et la Suède me fut moins attachée qu'elle ne l'eût été sous un prince Suédois. Peut-être ma politique exigea-t-elle trop de lui ; mais, supposé qu'il quittât mon système pour en revenir à la neutralité envers les Anglais, j'étais loin de m'attendre à le voir à la tête des armées ennemies à une époque où nous défendions sur les bords du Rhin et en France l'indépendance nationale.

Réunion de la Hollande.

Quatre événements non moins remarqua-

bles signalèrent l'année 1810 : le premier était la donation du grand-duché de Francfort au prince Eugène en survivance du prince-primat. J'avais le projet, si j'avais un second fils, de lui donner la couronne d'Italie et de Rome : l'Europe, qui n'était pas dans ma confidence, ne comprit rien à ce nouvel arrangement, et on en conclut que je destinais l'Allemagne, ou du moins la présidence de la Confédération du Rhin, à mon fils adoptif.

Une affaire plus importante fut la réunion à l'empire français de la Hollande et des bouches de l'Ems, du Wéser et de l'Elbe jusqu'à Lubeck.

La lutte avec l'Angleterre se compliquant chaque jour par les chances de la guerre d'Espagne, je cherchais autour de moi tout ce qui pourrait forcer le cabinet de St-James à des dispositions plus pacifiques, et je conçus le projet de réunir ce territoire à l'empire, comme un moyen de rétrocession à offrir à la paix.

De tous les peuples momentanément victimes du système continental, il n'y en avait pas de plus à plaindre que les Hollandais, Cette nation, dont l'esprit industrieux, spéculateur et entreprenant, fonde sa prospérité sur les bénéfices du commerce, ne pouvait se soumettre à notre code maritime sans être ruinée. Il aurait fallu fermer les yeux sur les infractions que les habitants commettaient journellement, ou rendre leur pays à la mer, sur laquelle ils l'ont conquis, et contre laquelle ils ne le défendent qu'à force de sacrifices et de soins.

Mon frère Louis n'avait pas tardé à épouser les intérêts du commerce batave; il sentit qu'il ne pouvait se faire aimer de son peuple qu'en agissant pour lui et comme lui. Il publiait mes décrets; mais il laissait assez ouvertement faire la contrebande. Cet état de choses détruisait mon système. A quoi bon envahir tout le littoral de l'Europe et le fermer aux Anglais, si les membres mêmes de ma famille se constituaient les courtiers du commerce ennemi? Mes représentations n'opérant pas l'effet désiré, je fus forcé dès 1808 d'interdire toute importation de la Hollande : mon frère m'opposa par réciprocité une prohibition de toutes les marchandises françaises dans son royaume.

Cette manière de gouverner la Hollande ne me convenait pas : en m'emparant moi-même de son gouvernail, j'exploiterais ses ressources entièrement dans mon but. La Hollande en souffrirait dix ans, vingt ans peut-être, mais ce sacrifice serait amplement récompensé si nous réussissions.

Négociations entamées avec l'Angleterre pour éviter cette réunion.

Indépendamment de ces puissantes considérations, je voulais faire sentir à l'Angleterre que, dans la carrière où elle m'avait précipité elle-même, chaque année de retard à la paix amènerait un agrandissement de mon empire : personne en Europe n'était en mesure de s'opposer à mon projet. Toutefois, avant de m'y décider, je résolus de tenter un dernier effort à Londres.

Louis vint à Paris au commencement de 1810. Après lui avoir déclaré qu'il remplissait moins bien mes intentions à l'égard de la Hollande que le gouvernement batave ne l'avait fait lui-même, je lui déclarai que je ne souffrirais aucune déviation à mon système pour combattre la redoutable Angleterre, et je prononçai le mot de réunion. Je lui donnai à entendre qu'il n'y avait qu'un moyen d'éviter la ruine de son trône, celui de déterminer l'Angleterre à la paix. Louis, d'après mes instructions, informa ses ministres du danger qui menaçait la Hollande, et les chargea d'envoyer un homme sûr en Angleterre pour engager le cabinet de

Londres à entrer en négociation immédiatement pour éviter une catastrophe également fatale aux deux pays. Il le sollicitait en conséquence à apporter au code maritime des modifications qui seraient un premier pas vers un rapprochement.

Le marquis de Wellesley était alors au ministère : M. Labouchère, chargé de traiter ces questions importantes, n'en put rien obtenir. Une circonstance bizarre vint traverser sa négociation. Fouché, tourmenté par l'esprit d'intrigue qui le dominait, s'était mis en tête d'amener l'Angleterre à la paix ; et, profitant des rapports que sa police extérieure lui permettait d'avoir dans ce pays, il avait pris sur lui d'entamer de son côté des négociations dont les bases n'étaient point d'accord avec les assurances données par Labouchère. Wellesley prit ce prétexte pour rejeter des propositions qu'il accusait d'être insidieuses. Le frère de Wellington était le partisan le plus prononcé de la guerre ; il poussait la haine contre moi jusqu'à vouloir émanciper les catholiques d'Irlande pour disposer non-seulement des troupes anglaises nécessaires à la garde de cette île, mais encore des milices irlandaises elles-mêmes. Il espérait ainsi envoyer 50 mille de ces Irlandais à son frère en Espagne, afin de pousser la guerre avec vigueur, et de se rattacher à l'opinion religieuse des Espagnols, en leur présentant une armée entière de catholiques sous les drapeaux britanniques. Je suis loin de blâmer de tels projets de la part d'un ministre anglais, je les indique seulement comme une preuve qu'entre des hommes qui voulaient le trident ou le sceptre du monde et moi, il y avait peu de traité possible. Il fallait qu'un des deux partis succombât.

Instruit par les Anglais de l'intrigue de Fouché, je lui ôtai son portefeuille pour le remettre à Savari ; et, au lieu de lui faire son procès, je l'envoyai gouverner les états romains. Cependant, pour donner au ministère anglais le temps de réfléchir, j'essayai un moyen qui devait servir d'acheminement à la réunion, si le cabinet de St-James demeurait inflexible. Je conclus avec Louis, au mois de mars, un traité par lequel il me céda la Zélande, le Brabant hollandais jusqu'au premier bras de la Meuse, et consentit à l'établissement de douanes françaises dans son royaume. Cette condition, si dure pour les Hollandais, démontrait assez qu'elle était indispensable dans mon intérêt ; elle faillit causer une émeute. La suite de mon ambassadeur fut insultée : je résolus d'en finir ; un corps de 20 mille hommes entra en Hollande. Mon frère balança s'il imiterait le régent de Portugal, en se retirant à Batavia ; les représentations du général Tarayre, qui commandait sa garde, le retinrent : il abdiqua, et partit pour l'Autriche. Je décrétai, le 9 juillet, la réunion de la Hollande à l'empire français : cette réunion ne fut néanmoins consommée que par le sénatus-consulte du 13 décembre, lorsque le silence du gouvernement anglais m'eût prouvé que la ruine de ses anciens alliés le touchait peu.

[1] Réunion des bouches de l'Ems, de l'Elbe et du Wéser.

Pour compléter cette grande mesure, je décrétai de même la réunion du pays d'Oldenbourg et d'une partie de la Westphalie jusqu'à Lubeck, y compris les villes d'Hambourg et de Brèmen. L'objet de cette réunion était de mettre un terme au commerce illicite qui se faisait par cette côte de la mer du Nord. Les Anglais s'étaient emparés de la petite île d'Heligoland appartenant aux Danois, et située à quelques lieues des côtes du Holstein. Quoique peu étendue, cette île avait été transformée en un immense magasin, où les caboteurs de la Baltique et de la mer du Nord allaient s'approvisionner

de marchandises anglaises et coloniales. C'était un motif assez puissant pour légitimer l'occupation militaire, mais non pour prononcer une réunion formelle à l'empire. Aussi ne comptais-je pas garder ces acquisitions, si l'Angleterre rentrait dans les bornes de la modération. Il était évident que si je rendais un jour la Hollande à son indépendance, les départements situés au delà de ce pays ne resteraient pas des provinces françaises. Jusque-là, je fermais ces pépinières de contrebandiers au commerce anglais; j'augmentais, par la possession de ce vaste littoral, mes moyens maritimes et mon système continental; enfin, je prenais pied dans la Baltique, et doublais mon influence sur le Danemarck et la Suède. Mais pour lier ces départements de l'Ems, du Wéser et de l'Elbe avec l'empire, je réunis d'un trait de plume les états du duc d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur Alexandre. C'était un coup d'autorité un peu violent, et il fallait bien s'attendre que ce monarque m'en demanderait compte. Au fait, nous en étions déjà à des explications pointilleuses, et, s'il tolérait la réunion de la Hollande et des villes anséatiques, on pouvait lui faire entendre raison sur les états de sa sœur.

Voyage en Hollande.

En attendant qu'il prît un parti, je m'efforçais de donner le change à l'Europe sur mes projets, et de lui donner une idée de ma confiance et de ma sécurité. Ne pouvant rendre aux Belges et aux Hollandais les avantages du trafic maritime, je cherchai à les éblouir par le spectacle de ma gloire; je visitai leurs provinces. Ce temps ne fut pas le moins bien employé de ma carrière. J'inspectai les superbes travaux d'Anvers, j'encourageai le commerce d'Amsterdam à soutenir encore avec fermeté les derniers efforts d'une lutte qui tournerait finalement à la liberté de tous. Je lui prouvai que, grâce à ma persévérance et à ma vaste sollicitude, nous pourrions sous peu construire jusqu'à 25 vaisseaux de haut-bord par an, qu'en six ans j'aurais 150 vaisseaux de ligne à Gênes, Venise, Toulon, Brest, Cherbourg, Anvers et au Texel, et que si le continent persistait à me seconder, nous saurions bien conquérir la liberté des mers.

Les canaux, les routes, les établissements publics de toute espèce, furent également les objets de ma sollicitude. J'employais les nombreux prisonniers espagnols à creuser le canal Napoléon, qui devait réunir la Saône au Rhin, et la Méditerranée à la mer du Nord. J'ordonnai, pour le compléter, l'ouverture du canal du Nord, qui lierait la navigation du Rhin à Hambourg, et de là par Lubeck à la mer Baltique; travaux importants pour assurer en temps de guerre le transport de nos produits dans le nord de l'Europe, et l'arrivée en retour des productions nécessaires à la marine. Le canal de St-Quentin, dont les difficultés avaient fait abandonner l'entreprise sous Louis XVI, était achevé, et d'immenses galeries souterraines assurant la navigation de l'Escaut à la Seine par l'Oise, attestaient à la Belgique, à la France et à sa capitale, que rien n'était impossible pour moi, quand il s'agissait d'assurer leur prospérité.

Sénatus-consulte sur la réunion de Rome.

Cependant mes vues sur le pape éprouvaient des difficultés : quoique livré à ma discrétion à Savone, le pontife tenait ferme; nous étions loin de nous entendre. Les principes qu'il manifestait dans sa bulle d'excommunication annonçaient que le pontife romain, tout captif qu'il était, prétendait encore s'arroger le droit de disposer des trônes. Il fallait opposer à ces prétentions

des actes solennels propres à en détruire l'effet. Le sénat conservateur y pourvut par l'acte du 17 février 1810; il renfermait les stipulations suivantes :

1° Les états romains formeraient deux départements, et enverraient sept députés au corps législatif;

2° Rome serait la seconde ville de l'empire;

3° Le prince impérial porterait le titre de Roi de Rome;

4° Il y aurait à Rome un prince impérial tenant la cour de l'empire;

5° Les empereurs seraient couronnés à Paris, ainsi qu'à Rome;

6° Toute souveraineté est déclarée incompatible avec une autorité spirituelle dans l'intérieur de l'empire;

7° Lors de leur exaltation, les papes prêteront serment de ne jamais rien faire contre les quatre propositions de l'église gallicane;

8° Ces propositions sont déclarées communes à toutes les églises de l'empire.

Les autres articles établissaient pour le pape un palais à Paris et un à Rome, portaient sa dotation à deux millions de revenus, et mettaient les dépenses du sacré collége et de la propagande aux frais du trésor impérial. Conformément à ces mesures, toutes les archives du Vatican furent transférées à Paris. *Le grand projet de faire de cette cité la capitale de l'Europe catholique était à moitié réalisé : j'aurais du même coup renforcé le grand empire de toute l'influence théocratique et débarrassé la religion du jésuitisme ultramontain. L'Europe eût été pour toujours arrachée au fanatisme : la belle religion des premiers chrétiens n'en eût été que plus vénérée et plus utile aux peuples et aux gouvernements.*

La profession de ces doctrines conservatrices des droits du trône n'était pas de nature à calmer l'inimitié du pape, qui, hors d'état de défendre son empire temporel, voulait faire revivre les priviléges surannés du saint-siége. J'étais excommunié, et mes nominations aux siéges vacants n'étaient pas confirmées : on refusait l'institution canonique. J'étais ainsi engagé dans une guerre d'une espèce nouvelle, et je nommai pour me guider un conseil ecclésiastique, composé des plus dignes prélats, aux premiers rangs desquels figuraient le cardinal Maury et l'évêque de Nantes.

Le pape persistant à refuser l'institution canonique, je dus pourvoir aux siéges vacants par des administrateurs spirituels, désignés sous le nom d'évêques capitulaires. Pie VII lança des brefs pour leur défendre d'exercer, et désigna des vicaires apostoliques à leur place. Un tel acte d'autorité, qui établissait dans l'empire un pouvoir supérieur au mien, devait m'irriter; les cardinaux instigateurs de ce coup d'autorité furent conduits à Vincennes, ainsi que le P. Fontana, un des membres de mon conseil.

Concile de Paris. — La petite église rallume le fanatisme.

Cet état de schisme ne pouvait durer. Pour le faire cesser, je réunis, au commencement de 1811, les évêques de France en concile; le but apparent était de pourvoir aux institutions canoniques, mais au fond je voulais établir une autorité ecclésiastique supérieure à celle du pape, afin de les balancer l'une par l'autre. Mon nouveau conseil ecclésiastique, sentant la nécessité de se rapprocher du saint-père, lui envoya à Savone une députation solennelle pour lui demander sa bienveillance, et lui proposer un rapprochement. Le pape, délivré de ses perfides conseillers et livré à ses seuls sentiments philanthropiques, promit l'institution, et autorisa le concile. Il s'assembla le 9 juillet 1811. Les évê-

ques ne surent pas me comprendre, et repoussèrent le pouvoir dont ils s'étaient si souvent montrés jaloux. Ils se déclarèrent incompétents. Je fus forcé de dissoudre à l'instant le concile pour ne pas avoir l'air de céder. J'en assemblai un autre, qui n'eut qu'à prononcer sur l'institution canonique, et qui s'y décida. Le pape sanctionna ses résolutions, et m'expédia des lettres de réconciliation. Mais la fâcheuse impression était faite. Le zèle des dévots se ralluma; une petite église, qui avait osé se former au sein même de la France, après que le pape eut consenti à me couronner, et qui alors se plaçait au-dessus du pontife dont elle contestait l'autorité, s'était ralliée à lui dès qu'elle crut pouvoir le faire servir à ses vues ambitieuses. Elle souleva de nouveau les bannières de l'opposition quand il parut céder à mon ascendant. Ainsi, au XIX^e^ siècle, la France avait aussi des fanatiques. Si la junte apostolique d'Espagne a étonné, que dire de cette secte *ultracatholique* au sein de la nation la plus éclairée?

Les jésuites se réveillèrent à sa voix; partout on s'agita : c'était une action sourde, mais active, puissante, contre moi. Quelque soin que j'aie pris, les dévots sont parvenus à communiquer avec Savone et à recevoir leurs instructions. Les trapistes de Fribourg servaient d'intermédiaires à cette correspondance; elle s'imprimait chez eux, et circulait de curés en curés dans tout l'empire.

Ce foyer des troubles avait des ramifications en France, en Suisse, en Italie, en Espagne. Le clergé, les mécontents de toute espèce, les partisans de l'ancien régime, s'étaient ameutés pour intriguer contre mon autorité, et lui susciter le plus d'embarras qu'ils pourraient. Ils ne se présentaient plus sous la forme de conjurés; ils avaient emprunté les bannières de l'église, de toutes les plus formidables contre le trône : ils se battaient avec ses foudres, et non avec du canon. Ils avaient leur mot d'ordre et de ralliement. C'était une maçonnerie orthodoxe que je ne pouvais saisir nulle part, parce qu'elle était partout.

Cette petite guerre atteignait d'autant plus sûrement son but, que je n'aurais pu la faire cesser sans renouveler des persécutions. Il aurait fallu sévir forcément contre des gens désarmés, et en faire des martyrs.

Guerre de Turquie.

Pendant que je reculais ainsi les limites de mon empire jusqu'au Tibre d'un côté et jusqu'à la mer Baltique de l'autre, les Russes se morfondaient dans le Balkan et en Romélie. La campagne de 1810 avait été active aux bouches du Danube. Le général Kamensky fils y remplaça Bagration : c'était un homme dans la fleur de l'âge, instruit, mais peu expérimenté. Une belle armée de 143 bataillons, 122 escadrons, 27 régiments de Cosaques, présentant en ligne 100 mille combattants, était la force la plus considérable que jamais la Russie eût lancée contre l'empire ottoman. Il semblait qu'il n'en fallait pas tant pour aller à Constantinople, et certes je n'eusse pas demandé mieux; j'aurais délivré le Bosphore à Moscou.

Attaques mal dirigées sur Schoumla.

Kamensky résolut de porter ses efforts par Hirsova sur Schoumla, tandis qu'à sa droite des corps assiégeraient Silistria et Roudschouk. Bazardjik fut emporté, malgré la vigoureuse défense de Pehliwan-Aga; Silistrie fut contraint de capituler. Tourtoukai et Rasgrad tombèrent également au pouvoir des Russes, qui firent encore 3 mille prisonniers. Ce début promettait beaucoup; et pendant qu'on prenait ses villes, le grand-visir demeurait avec la gravité ottomane dans son camp de Schoumla. Kamensky s'a-

vança le 22 juin contre lui. Schoumla, ville perchée sur le versant septentrional du Balkan, et dominée par des hauteurs escarpées, a une enceinte très-considérable. Les Turcs la regardent comme le *nec plus ultra* des armées russes, et ils étaient résolus de la bien défendre.

Une division russe parvint à se loger sur la crête des hauteurs à la droite. Kamensky, s'exagérant la difficulté de hisser le canon sur ces montagnes, n'osa y engager le gros de ses forces sans artillerie, et ne se sentit pas en mesure d'enlever les ouvrages du côté de la plaine. Il se contenta de l'investir, opération délicate devant une garnison aussi nombreuse que son armée : l'ennemi eut le temps d'introduire un grand convoi par la route de Constantinople, et il fallut renoncer à l'affamer.

En même temps les tentatives essayées contre Roudschouck et Warna n'amenaient aucun résultat.

Assaut de Roudschouck.

Kamensky, voyant l'impossibilité de rien entreprendre, imagina de tenter l'assaut de Roudschouck : il se rendit avec 12 mille hommes au camp de siége, laissant son frère avec 30 mille combattants en observation devant le grand-visir. L'investissement de Schoumla fut levé.

L'assaut, ou pour mieux dire l'escalade de Roudschouck, où il n'y avait pas la moindre apparence de brèche, fut mal ordonné (4 août). Cinq colonnes se précipitèrent à plusieurs reprises jusqu'au pied de l'escarpe ; mais abîmées par l'artillerie et chargées en flanc dans les fossés, elles se retirèrent après avoir perdu inutilement 8 mille tués ou blessés. Kamensky résolut alors de revenir à une attaque plus méthodique, et l'inepte visir demeura dans son camp sans le troubler. Il laissa ce soin au séraskier de Sophie, qui assembla un corps de 30 mille hommes sur la Jautra, pour tomber sur la gauche des assiégeants.

Bataille de Batin.

Kamenski, instruit de son approche, réunit tout ce dont il put disposer, fondit sur le séraskier à Batin le 7 septembre, emporta ses retranchements, et le mit dans une déroute complète. La prise de Sistow fut le résultat immédiat de cette victoire. Renforcé par une nouvelle division venue de Russie, sous les ordres du fils de Souwarof, le général russe crut devoir augmenter aussi le corps de Servie, qui prit enfin Cladowa : lui-même continua, avec le gros de ses forces, à presser Roudschouck et Giorgewo. Ces deux places, situées sur le Danube à peu près comme Mayence et Cassel sur le Rhin, ne sont pas fermées du côté du fleuve, dont le lit est divisé par une grande île. Les Russes, en s'emparant de cette île, coupèrent la communication de ces places, qui, battues en outre de revers et du côté ouvert, furent enfin obligées de se rendre. Des pluies horribles empêchèrent les vainqueurs de profiter de ce succès : ce ne fut qu'à la fin d'octobre que Kamensky put s'emparer de Nicopol et de Loweza. L'armée harassée prit alors ses quartiers d'hiver.

En Servie, Czerni-Georges battit également les Turcs sur la Dwina. En Asie, Tormassof prit Soukoum-Kalé et Soudjouk-Kalé : un débarquement fut même tenté vers Trébizonde, mais sans résultat.

Malgré ces succès des Russes, je voyais évidemment que leurs affaires n'avançaient que lentement, et que cette guerre leur coûtait beaucoup d'hommes et d'argent. Comme nos rapports commençaient à changer de nature, je n'en étais pas fâché, et je comptais bien que les Ottomans feraient un jour une utile diversion en ma faveur.

CHAPITRE XVII.

Situation générale en 1811. La Prusse propose à Napoléon de s'allier avec elle. Origine des démêlés avec la Russie. Campagne de 1811 en Espagne. Soult prend trop tard Badajoz. Affaire de Chiclana devant Cadix. Masséna est forcé d'évacuer le Portugal. Bataille de Fuente-de-Honor. Les Anglais veulent reprendre Badajoz. Ils battent Soult à Albuera. Marmont succède à Masséna, et se réunit à Soult pour délivrer Badajoz. Opérations brillantes de Suchet à Tarragone et Valence. Campagne d'hiver en Estramadure. Wellington reprend Ciudad-Rodrigo et Badajoz. Événements de Turquie. Les Russes retirent une partie de leur armée. Koutousof n'en remporte pas moins une victoire décisive près de Roudschouck. Préparatifs pour la guerre de Russie.

Malgré nos succès en Arragon, en Andalousie, et la retraite des Anglo-Espagnols sous les murs de Lisbonne et de Cadix, la position de l'Europe était loin d'offrir le résultat que j'avais espéré après Tilsit, et surtout après mon mariage.

Pendant que je voulais interdire au commerce anglais les rives de la mer du Nord et de la Baltique, ils ouvraient un vaste débouché sur le continent américain, et ils inondaient, par l'insurrection de l'Amérique, les ports de la péninsule; ils soumettaient l'Ile-de-France et de Bourbon, après un long blocus et une attaque formelle que les habitants de cette île avaient soutenus avec gloire; ils s'emparaient également d'Amboine et même de Batavia. Non moins heureux aux Indes occidentales, la Guadeloupe était tombée sous leurs coups, ainsi que St-Eustache et St-Martin. Déjà depuis deux ans la reddition de St-Domingue avait achevé notre expulsion définitive de la plus riche de nos colonies, que l'empire noir de Christophe et de Dessalines se partageait avec la république mulâtre de Péthion et de Boyer. La Martinique seule nous restait, et toutes les espérances coloniales étaient détruites pour longtemps.

A la vérité, mon système fédératif semblait embrasser tout le continent européen: l'Autriche s'était rapprochée de moi par les liens du sang; mais elle n'entrait dans ce système que comme puissance du premier rang; je n'avais pas même avec elle d'alliance offensive et défensive. Mes liens temporaires avec la Russie étaient relachés; la Prusse n'avait fait à Tilsit qu'une paix nominale; l'Espagne s'était échappée de mes bras pour se précipiter au premier rang de mes ennemis. Je régnais sur la Vistule, mais les pays entre le Rhin et cette rivière étaient exaspérés contre moi; le Midi se levait en masse, et au Nord se formait le plus violent orage qui eût menacé mon empire.

Tout mon système se trouvait faussé, parce que je m'étais aliéné à jamais la Prusse, qu'il m'eût été si facile de gagner, et dont la position géographique m'eût donné tant

d'avantages pour relever la Pologne et anéantir l'Autriche. Maîtresse de Dantzick et de Graudentz d'un côté, de Schweidnitz et de Glatz de l'autre, la Prusse formait la pierre angulaire sur laquelle auraient reposé toutes mes opérations, soit contre la Bohême, soit contre la Lithuanie. A l'aide de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière et du royaume d'Italie, j'aurais embrassé l'Autriche comme un nouvel Antée, et, après l'avoir réduite à l'impossibilité de nuire, j'aurais pu dicter la loi au Nord. Mais la faute de 1806 était commise, le mal irréparable : placé dans une fausse position envers Frédéric-Guillaume et sa nation, ne pouvant plus les gagner, il fallait les enchaîner à mes pieds. La nouvelle génération qui se formait en Prusse, élevée à l'école de l'adversité, prenait, dans une éducation libérale, forte et patriotique, autant de haine pour le destructeur des libertés publiques que pour le conquérant qui avait détruit l'héritage du grand Frédéric. Ce n'était pas assez que les uns me signalassent comme un Tarquin à de nouveaux Brutus, que d'autres évoquassent les mânes des premiers fils de Teuton en faveur de la liberté germanique; il fallait encore que tous les intérêts vivants du commerce fussent soulevés contre moi. Je n'étais, selon eux, qu'un nouveau Gengiskan qui parcourait l'Europe pour lui donner des fers, sans utilité réelle pour la France, sans avantage pour ma couronne, et contre les intérêts de tous les autres peuples.

Les sociétés secrètes, sous le titre de *Fédérés de la vertu*, faisaient chaque jour des prosélytes; et la résistance des Espagnols les encourageait dans le projet de tout tenter pour secouer le joug. Si le coup avait manqué en 1809, c'était pour eux un motif de redoubler d'efforts pour le porter plus sûrement à l'avenir. L'habile artisan de cette trame n'attendait que le moment pour éclater; il épiait l'occasion d'allumer un incendie général, dont on ne pouvait prévoir ni la marche ni le résultat.

La Prusse me propose une alliance.

Ce fut dans ces circonstances que le roi de Prusse me proposa une alliance offensive et défensive. J'éludai cette question, que dans toute autre circonstance j'eusse acceptée avec empressement, parce que je ne voulais pas donner de l'ombrage à la Russie par un traité qui ne pouvait concerner que cette puissance, et que je n'étais pas alors en mesure de brusquer une rupture. D'ailleurs, ce traité ne m'aurait donné que Frédéric-Guillaume, tout son peuple n'en était pas moins exalté contre moi; enfin, j'étais persuadé que je trouverais le roi dans les mêmes dispositions, lorsque le moment d'user de l'alliance serait venu. Si les Prussiens me haïssaient, je le leur rendais bien, et, loin de vouloir m'enchaîner par un traité qui eût pu leur être favorable, j'aurais été enchanté de me trouver en situation de leur porter un dernier coup; car nous étions si avancés dans la carrière de la haine, que je ne voyais plus de moyen de réconciliation. Toutes ces circonstances prouvent du moins ces vérités : 1° que depuis la grande coalition de 1805, l'idée de devenir prépondérant en Europe par mon système fédératif était légitime et naturelle; 2° que, pour y réussir, il eût été indispensable de m'attacher par des bienfaits une puissance de 12 à 15 millions d'habitants au Nord; et qu'à défaut de l'Autriche, dépouillée à Campo-Formio, Lunéville et Presbourg, la Prusse seule aurait rempli cet objet; 3° qu'ainsi les passions qui nous ont divisés en 1806 ont été funestes pour la France et pour elle, et si je n'ai pas mis tous les procédés dans la négociation avec Lauderdale relativement au Hanovre, il n'en est pas moins vrai que

notre inimitié provint plutôt de l'exaltation irréfléchie qui anima les Prussiens contre moi en 1806, que de toute autre cause; 4° qu'après cette funeste guerre, je ne me trouvai jamais en position de me procurer *un allié de* 12 *à* 15 *millions d'habitants, qui tînt son accroissement de moi, et fût ainsi irrévocablement lié à ma cause;* et qu'à défaut d'un tel auxiliaire, je dus m'en tenir à l'Autriche, bien qu'elle fût loin de m'être attachée par des bienfaits.

Nouveaux sujets de brouille avec la Russie.

Dans cet intervalle, un orage commençait à se former au Nord. L'obligation de maintenir le système continental amenait plusieurs difficultés avec la Russie, dont l'embarras augmentait chaque jour; elle manquait déjà de produits manufacturés, qui, amenés par terre, y étaient à des prix exorbitants; tandis que les produits de son sol, composés d'articles trop volumineux pour être transportés autrement que par mer, encombraient tous les ports de l'empire, où il était impossible de s'en défaire même à vil prix. J'insistais néanmoins pour que tout ce qui avait touché le sol anglais ou subi la visite fût prohibé : c'était aux yeux des Russes une absurdité, mais cette rigueur était indispensable pour la réussite de mon système. Il fut un moment où les soieries de France allaient à Londres par Archangel, près de la mer Glaciale. Cependant, plus tard, la contrebande s'organisa systématiquement : je l'avais prévu, parce que le gouvernement russe ne pouvait surveiller son immense littoral, et qu'il était trop intéressé à fermer les yeux; mais comme on passe moins facilement par les portes fermées que par les portes ouvertes, la contrebande amène toujours moins de marchandises que la libre entrée. Je remplissais ainsi la moitié de mon objet. Toutefois, je ne m'en plaignis pas moins; on se justifia, on sévit même contre les fraudeurs, et la fraude recommença. Nous nous irritions; cette manière d'être ne pouvait durer.

Nous devions en effet nous brouiller, depuis l'alliance que j'avais contractée avec l'Autriche. La Russie devait savoir que cette union politique ne pouvait plus avoir d'autre ennemi qu'elle-même, attendu que nous étions maîtres de tout le reste. Il fallait donc qu'elle se résignât à une complaisante nullité, ou qu'elle essayât de nous tenir tête pour conserver son rang. Elle était trop forte pour consentir à n'être rien : elle se décida à combattre. La réunion de la Hollande, celle de Lubeck, qui me donnait pied dans la Baltique, et plus encore l'augmentation du duché de Varsovie, étaient d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, des griefs suffisants pour me déclarer la guerre.

Je lui ai donné tous les torts dans mes bulletins et dans mes proclamations, en l'accusant d'avoir violé le traité de Tilsit : c'est l'usage de tous les manifestes, chacun veut avoir raison. De complaisants panégyristes ont répété à satiété cette assertion, très-naturelle de ma part, et tout-à-fait ridicule dans la bouche d'un historien [1]. Comment peut-on se faire illusion au point de croire que ce traité, déjà ébranlé par mon alliance

[1] M. Fain, et avant lui plus d'un panégyriste de Napoléon, ont prétendu que la Russie avait sanctionné ces agrandissements à Tilsit et à Erfurth. Ils auraient dû se rappeler que l'entrevue d'Erfurth eut lieu en 1808, et que ce fut de 1809 à 1810 que Napoléon réunit Rome, la Toscane, la Hollande, la moitié de la Westphalie. Mais quand on se prosterne aux pieds d'une idole, c'est toujours aux dépens de la raison et de la justice. Napoléon n'a pas besoin de ces indignes moyens pour être le plus grand homme de son siècle.

de famille avec l'Autriche, ne fût pas déchiré le jour où je déclarai Amsterdam, Hambourg et Lubeck chefs-lieux de départements français? Posons en effet la proposition en sens inverse, et demandons à ces panégyristes ce que l'Europe eût pensé de moi si j'avais souffert que l'empereur Alexandre réunît à son empire la moitié des états prussiens jusqu'à l'Oder, sous prétexte qu'étant allié avec lui à Tilsit, je devais seconder ses entreprises et non m'y opposer! D'ailleurs, le traité de Tilsit avait été plus ouvertement enfreint par le traité de Vienne.

Je ne tardai pas à rencontrer, comme je m'y attendais, de la froideur dans mes rapports avec Pétersbourg : on refusa de repousser les neutres chargés de denrées coloniales pour le commerce anglais; on se plaignit, et avec justice, de l'occupation du pays d'Oldenbourg; enfin on frappa, le 30 décembre 1810, le commerce français d'une foule de prohibitions qui le mettaient à peu près à l'interdit comme le commerce anglais. Il était clair que nous allions nous brouiller, car nous étions de force à nous mesurer. En attendant, les affaires d'Espagne me donnaient autant d'occupation que celles de Turquie en fournissaient à la Russie.

Espoir de terminer les affaires d'Espagne.

L'année 1811 s'annonça dans la péninsule sous les plus heureux auspices. Si les expéditions contre le Portugal et Cadix n'avaient pas entièrement atteint le but que je m'étais proposé, les succès de Suchet sur l'Èbre et de Soult en Andalousie compensaient cette contrariété, qui n'aurait peut-être été que passagère. Il était naturel d'espérer qu'après avoir soumis les provinces de l'est et du midi, on réunirait toutes nos forces vers l'Estramadure et qu'on en finirait avec les Anglais. Les dissensions continuaient à se manifester dans les différents partis; les travaux et les principes des cortès ne convenaient ni à la junte apostolique, ni aux grands. La régence, à la tête de laquelle on avait placé le duc de l'Infandato, ne s'accordait guère non plus avec les projets des réformateurs de l'Espagne; et peut-être, avec le temps, aurions-nous réuni les dissidents au parti de Joseph.

Dissensions entre Joseph et mes généraux.

Malheureusement le meilleur accord ne régnait pas non plus entre mon frère et mes généraux. Joseph, mécontent de voir que son autorité diminuait de jour en jour dans son royaume pour passer aux mains de mes lieutenants, m'envoya par le marquis d'Almenara son abdication formelle, si je persistais à vouloir que les chefs de l'armée française continuassent à être indépendants de son autorité. Un parti commençait à se former en sa faveur même dans les cortès; il s'abusait au point de croire qu'en prenant vivement l'intérêt des Espagnols, le nombre de ses partisans grossirait assez pour mettre fin à la guerre, et se passer de l'appui de mes troupes.

J'engage Joseph à assembler des cortès à Madrid.

Je l'avais engagé à traiter avec les cortès de Cadix; mais les renseignements qui nous parvenaient sur leurs débats et leur composition me firent penser qu'ils ne jouiraient pas longtemps de la considération des hommes réfléchis, plus nombreux en Espagne qu'on ne le pense. Je me flattai de l'espoir qu'on opposerait avec succès à cette réunion d'exagérés une assemblée d'hommes éclairés, dont les délibérations publiques, répandues dans tout le royaume, calmeraient peu à peu l'effervescence des Espagnols, en les éclairant par des débats solennels sur l'intérêt général de la nation,

en les rassurant sur l'avenir de la monarchie et sur mes intentions à son égard. J'en donnai le conseil à Joseph, qui l'adopta; mais la convocation de cette assemblée, soumise à de lentes formalités, ne fut transmise aux provinces qu'au milieu de l'année suivante, et la bataille de Salamanque la rendit illusoire. Cette lenteur ne fut pas la faute la moins grave de l'administration de mon frère; il ne fallait pas un an pour promulguer un décret avec les instructions nécessaires à la régularité des élections. On ne saurait affirmer l'effet qu'eût produit une telle assemblée; mais je suis persuadé qu'elle aurait amélioré nos affaires et accéléré le rapprochement avec les cortès de Cadix, sur lesquelles nous aurons lieu de revenir.

La situation de Masséna devient plus critique.

En attendant, Masséna, après s'être morfondu cinq mois devant les lignes de Torres-Vedras, et avoir épuisé tout ce que la patience, la résignation et l'opiniâtreté pouvaient lui offrir de ressources, voyait approcher le moment critique où il faudrait battre en retraite. Ses troupes n'avaient vécu jusque-là que par des prodiges d'industrie, d'activité et de bravoure individuelle; mais elles avaient ravagé le pays à 50 lieues à la ronde : on ne trouvait plus la moindre ressource; et les soldats, habitués à ce maraudage organisé, ne connaissaient plus le frein de la discipline. Ce système d'approvisionnements occupait l'armée, et Wellington n'eut pas même l'idée de la troubler un instant, quoique ses forces eussent été portées dans le courant de décembre à 40 mille Anglais par les renforts venus de Sicile, d'Angleterre, de Malte, et à 40 mille Portugais réglés, indépendamment des corps d'ordonnance qui battaient la campagne sur nos derrières [1]. A la vérité, il n'avait pas été lui-même sans inquiétude pour ses propres approvisionnements; si ceux de son armée étaient assurés, la nombreuse population de Lisbonne, doublée par les émigrations de la campagne et privée des ressources du pays, souffrait beaucoup de la disette, ne pouvant s'alimenter que par mer. L'Angleterre fut obligée d'y pourvoir à grands frais, et n'y parvint qu'à force d'activité et d'argent.

L'encombrement des réfugiés derrière les lignes de Torres-Vedras était si considérable, qu'une épidémie horrible s'y manifesta durant l'hiver, et enleva, à ce qu'on assure, plus de 100 mille individus : résultat déplorable de la rigueur avec laquelle le général anglais avait ordonné l'abandon du pays !

Soult marche sur Badajoz et Olivenza.

Le double motif de seconder Masséna par la rive gauche du Tage et de délivrer les armées de Portugal et d'Andalousie du voisinage importun de Badajoz, m'avait fait recommander à Soult de tourner enfin son attention du côté de la Guadiana; il y était trop intéressé lui-même pour ne pas réparer le temps précieux qu'on avait perdu, et différer encore à soumettre cette place.

Après avoir augmenté la réserve [2] de tous les renforts possibles, il la dirigea avec le corps de Mortier sur Olivenza, laissant à Sébastiani le soin d'observer l'armée de Murcie ainsi que la place de Gibraltar, et confiant à Victor la tâche plus pénible de continuer le blocus de Cadix, de surveiller Tarifa et de garder Séville.

[1] Une relation publiée à Londres, dans un vrai style de libelle, avoue que Wellington eut 40 mille Anglo-Hanovriens, 45 mille Portugais réglés, et 35 mille de milices. Le Tableau de l'Angleterre par M. de Montverran porte les troupes régulières Anglo-Portugaises à 100 mille, les milices à 50 mille.

[2] L'ancienne division Dessolles et la division de cavalerie de Latour-Maubourg.

Les corps de Ballesteros et de Mendizabal, trop faibles pour tenir tête aux 20 mille hommes que Soult conduisait contre eux, s'enfoncèrent dans les montagnes ; le dernier jeta imprudemment 4 mille hommes dans Olivenza, qui manquait de provisions. Soult brusqua l'attaque de cette place avec le faible attirail de siége qu'il possédait, et en moins de dix jours, la garnison mit bas les armes le 22 janvier. Tous les moyens arrivés dans les entrefaites de Séville furent à l'instant dirigés contre Badajoz.

Cette ville était alors, par sa position, la place d'armes la plus importante du théâtre de la guerre, le principal arsenal des Espagnols en Estramadure, et la base de toutes les entreprises des forces combinées au centre de la monarchie ; aussi renfermait-elle une garnison de 10 mille hommes sous les ordres du brave Manecho, déterminé à déjouer tous les efforts que les Français se disposaient à diriger contre lui. Mortier fut chargé de l'investir ; et on pressa avec une grande activité l'arrivée de l'énorme attirail indispensable pour en commencer le siége.

Les Espagnols veulent secourir la place.

La Romana, qui avait joint Wellington sur le Tage, instruit des dangers qui menaçaient ses lieutenants sur la Guadiana, allait se mettre en marche pour les secourir, lorsqu'une apoplexie foudroyante l'enleva à Cartaxo le 23 janvier. Mendizabal, nommé pour lui succéder, s'avança à la tête de 10 mille hommes pour délivrer Badajoz.

Soult détruit le corps de secours sur la Gebora.

Dès-lors la position de Soult devint embarrassante. Tous ses convois de vivres et de munitions venant de Séville à travers le pays fourré et inhospitalier de la Sierra-d'Arroche, il se vit forcé de détacher du monde pour en protéger l'arrivée et pour éclairer ses flancs, en sorte qu'il ne lui restait pas 15 mille combattants pour former et couvrir le siége. Les Espagnols, enhardis par l'arrivée du secours, qui porta leur nombre à plus de 20 mille hommes, attaquèrent dans une sortie générale les tranchées sur plusieurs points. Après quelques succès, ils furent bientôt forcés à rentrer dans la place. La crainte d'épuiser les magasins de la garnison, et de se trouver peut-être investi s'il restait dans la ville, décida Mendizabal à en sortir, pour camper sur la rive droite de la Guadiana, derrière la Gebora, à 300 toises du fort San-Christoval[1]. Aussitôt Soult conçoit le projet audacieux de passer la Guadiana en deux colonnes dans la nuit du 19 février, d'écraser le flanc droit de l'ennemi, qui se liait au fort, et de faire déborder l'aile opposée par les 3 mille chevaux du général Latour-Maubourg. Un plein succès couronna ces dispositions, exécutées avec un ensemble malheureusement trop rare. La division Girard assaillit et enfonça la droite des Espagnols dans les lignes à moitié ruinées de Berwick ; elle coupa ainsi toute retraite sur la tête de pont, tandis que Latour-Maubourg déborda la gauche et prit la ligne à revers. Mendizabal s'enfuit à Elvas avec mille hommes seulement ; autant jonchèrent le champ de bataille ; 8 mille environ déposèrent les armes.

Le gouverneur est tué et la place capitule.

Le gouverneur Manecho ne se laissa pas ébranler par ce désastre, et se prépara à imiter l'exemple de Saragosse et de Girone ; mais il fut tué quelques jours après sur le

[1] Badajoz est situé en entier sur la rive gauche de la Guadiana. Le fort détaché de San-Christoval est sur la rive droite, ainsi qu'une tête de pont.

rempart d'où il dirigeait une sortie, et son successeur manquant de vivres, ou moins déterminé que lui, capitula, le 11 mars, avec une garnison de 9 mille hommes.

Observations sur les opérations de Soult.

Ainsi, en moins de deux mois, Soult venait de détruire ou de prendre plus d'ennemis qu'il n'avait de combattants à son départ de Séville, et de soumettre deux places importantes pour la suite de ses opérations. Le départ de Masséna du Portugal, qui eut lieu au même instant où Badajoz se rendait, ne permit pas de donner suite à ce succès; et les hommes qui critiquent tout, en ont pris occasion de blâmer le temps perdu à l'attaque régulière de cette place. Ils prétendent que Soult aurait dû marcher sur Abrantès, sans s'arrêter à prendre une ville que, depuis un an, il n'avait pas craint de laisser derrière lui. Le reproche est plus spécieux que solide. Il est vrai que Masséna, ainsi secondé, aurait pu passer le Tage, et s'épargner une retraite scabreuse, menacer même Lisbonne des hauteurs d'Almada, vivre quelques mois dans l'Alemtejo, et combattre Wellington avec avantage, s'il se fût présenté.

Mais ce projet n'avait-il pas aussi ses dangers? si Wellington, longeant la droite du Tage, eût détruit nos équipages de pont, n'aurait-il pas manœuvré tout à son aise jusqu'au cœur de la Castille, et détruit tous nos établissements au nord de la Sierra-Morena? Contre qui Masséna et Soult réunis auraient-ils pu employer leurs forces? A quoi eût servi leur imposante réunion dans les plaines d'Evora? N'eussent-ils pas été forcés de courir en toute hâte au secours de Joseph, de Madrid et de la Castille, comme cela arriva en 1812? D'ailleurs Soult, ayant laissé deux de ses corps en Andalousie, ne pouvait pas pénétrer avec le troisième seul au milieu de toute l'armée de Wellington et de La Romana, en laissant derrière lui des garnisons aussi nombreuses que son corps d'armée, maîtresses du cours de la Guadiana et de quatre places.

A la vérité, Olivenza s'étant rendu dès le 22 janvier avec 4 mille hommes, il n'eût pas été impossible de marcher droit par Jurumenha à Abrantès; mais, je le répète, à quoi cela eût-il mené? Hill et La Romana ne l'eussent-ils pas accablé avec des forces supérieures, certains d'être soutenus à volonté par le corps de bataille de Wellington? Rien de mieux, si Soult avait eu avec lui ses 50 mille hommes, et si l'on avait pu se flatter que sa marche décidât Wellington à quitter la rive droite du Tage et les lignes de Torres-Vedras, pour venir recevoir dans l'Alemtejo une bataille décisive contre les deux armées françaises réunies. Une telle démarche était-elle probable d'après la connaissance qu'on avait du caractère et des intérêts manifestes du général anglais? Soult fit donc mieux de réduire Badajoz que de courir les aventures en Don Quichotte. C'est à moi que doit s'adresser le reproche d'avoir tardé de prendre cette place au commencement de 1810, et de n'avoir pas, à cette époque, concerté un mouvement de nos deux armées pour bombarder Lisbonne, et attaquer de concert l'ennemi avant l'achèvement des lignes de Torres-Vedras, quand le système de Wellington n'était qu'ébauché.

En mars 1811, les choses avaient changé de face; il ne paraissait pas raisonnable d'évacuer les lignes de Cadix, d'abandonner 300 pièces de canon, de livrer Séville, Grenade, Cordoue, Malaga, à la régence, pour courir dans l'Alemtejo sans aucun espoir d'y attirer Wellington et de lui livrer une bataille décisive. Laisser un ennemi égal en nombre maître de la rive droite du Tage et

en quelque sorte de notre ligue de retraite, eût été une manœuvre hasardée dans une guerre ordinaire de puissance à puissance, où la population passive attend tranquillement l'issue de la lutte; mais dans une guerre nationale où il s'agit de soumettre et d'administrer un vaste royaume, elle était d'autant plus téméraire, que pour l'opérer il fallait se décider à une de ces évacuations qui annullent tous les succès antérieurs, et remettent sans contredit les choses en question.

Les alliés tentent d'enlever nos lignes devant Cadix.

Les événements qui se passèrent dans ces premiers jours de mars prouvent assez la solidité de ces raisonnements, et toute l'étendue des obstacles contre lesquels nous avions à lutter.

A peine entré à Badajoz, Soult y apprit que Victor et le 1er corps, assaillis devant Cadix, avaient été sur le point de succomber. Les généraux Graham, La Pena et Zayas, voulant profiter de l'absence de Soult pour l'Estramadure, s'imaginèrent pouvoir dégager Cadix, en débarquant à Tarifa et prenant à revers nos lignes retranchées. Dix mille Espagnols, six mille Anglais, devaient tenter ce coup au moment où la garnison de l'île de Léon ferait déboucher 6 à 7 mille hommes, et où Ballesteros, franchissant le Rio-Tinto à la Niebla, menacerait Séville.

Affaire de Chiclana.

Après une marche excessive, les troupes de Graham et La Pena repartirent de Conil le 5 mars au matin, se dirigeant sur les hauteurs de Chiclana le long du rivage. Victor, forcé de laisser Villate avec 2 mille hommes pour garder ses lignes, avait cru prudent d'établir aussi quelques bataillons à Medina-Sidonia pour éclairer Gibraltar, et ne put ainsi réunir que 7 mille hommes sous les ordres de Ruffin et de Leval. Avec cette poignée d'hommes, il ne lui restait d'autre parti qu'à fondre sur la queue ou sur la droite des ennemis, pour les acculer à la mer en s'emparant des hauteurs de Barrosa, où il lança la brigade Ruffin. Le général Graham, placé à la droite des alliés, sentant le danger auquel il allait être exposé, se jeta impétueusement sur les colonnes françaises, qui, étonnées de tant de vigueur, plièrent.

Le général Leval, chargé de la double tâche de soutenir Ruffin et de maintenir les communications avec Villate, ne put s'engager que quand son collègue était déjà mortellement blessé et ses troupes ramenées; il combattit dans un bois d'oliviers avec fermeté, et se retira en bon ordre sur Chiclana. Victor, jugeant alors que Villate courrait risque d'être enveloppé devant Cadix, lui ordonna de venir le joindre; ce qui laissait toute liberté à l'ennemi d'ouvrir la communication avec l'île de Léon.

Pendant ce temps, le gros des forces de La Pena était demeuré près de la tour de Barmeja, dans l'incertitude s'il devait continuer à marcher sur le canal San-Petri, ou se rabattre vers Graham pour appuyer son attaque. De son côté, Zayas, favorisé par l'escadre de l'amiral Keith, avait effectué des débarquements vers Puerto-Real et Ste-Marie, où il s'était emparé d'une redoute, sans obtenir néanmoins d'autre résultat. Ce combat fit beaucoup d'honneur au général anglais et à son infanterie; mais il faut avouer aussi que Ruffin et Leval ne combattirent pas en même temps, et que les Anglais, soutenus d'une seule brigade espagnole, eurent au point décisif plus de bataillons engagés que les Français.

La retraite de l'ennemi tire Victor d'embarras.

La position de Victor était critique; il hé-

sitait entre la retraite sur Séville, ou un second combat derrière Puerto-Real, après avoir réuni la garde des lignes avec les détachements revenus de Medina, lorsque ses reconnaissances lui annoncèrent que l'ennemi était rentré dans l'île de Léon.

Un mystère impénétrable couvre encore la résolution de Graham; à la vérité, son infanterie avait cruellement souffert, et il se plaignait que La Pena ne se fût pas réuni à lui pour achever la victoire. D'un autre côté enfin, Sébastiani, instruit de son débarquement, rassemblait des troupes sur le Guadiaro, et pouvait ramener les chances en faveur des Français. Toutefois le général anglais était victorieux; il avait encore le moyen de faire agir La Pena, le 6 et le 7, avant que Sébastiani pût arriver, et on ne conçoit rien au motif qui détermina sa retraite.

Soult court à Séville pour le soutenir.

Soult, instruit à Badajoz du premier résultat de cette échauffourée, laissa à Mortier le soin de soumettre Campo-Maior et Albuquerque, et prit à la hâte le chemin de Séville avec quelques bataillons de sa réserve. Il y apprit à la fois tout le danger que son lieutenant avait couru, et le bonheur inespéré avec lequel il s'en était tiré. Il apprit aussi que le général Darricaud avait suffi pour arrêter Ballesteros à la Niebla.

Cependant l'arrivée du général en chef à Séville ne fut pas inutile; car peu de jours après, le gouvernement espagnol, non découragé du peu de succès de son entreprise, poussa de nouveau les corps de Lardizabal et de Ballesteros sur la capitale de l'Andalousie : le général Maransin fut assez heureux pour déterminer le premier à se rembarquer à Moguer, et battre ensuite complétement le second à Frenejal le 12 avril.

Dans ces entrefaites, un orage plus menaçant grondait aux environs de Badajoz. Mortier, après avoir soumis Campo-Maior et Albuquerque du 16 au 21 mars, s'attendait à jouir paisiblement de ses conquêtes, lorsqu'il apprit notre retraite du Portugal et l'approche d'une partie considérable de l'armée de Wellington.

Masséna évacue le Portugal.

En effet, Masséna, dont nous avons déjà retracé la position critique, n'avait plus à opter qu'entre deux partis, celui de voir son armée périr de famine et par le fer des Anglo-Portugais, ou de se résigner à l'humiliation d'une retraite volontaire. Cette retraite était épineuse par la nature du pays, l'insurrection générale de ses habitants, le dénûment absolu de l'armée, et la supériorité en nombre de l'ennemi. Masséna pouvait la diriger par la route de Coïmbre, par la vallée du Zézère sur Sabugal, ou par celle de Castel-Franco. Il avait même le moyen de faire descendre son équipage de pont du Zézère dans le Tage, de franchir ce fleuve, et de se porter par Portalègre sur Badajoz. Ce dernier parti lui était conseillé; mais la crainte que Hill ne lui disputât le passage l'en détourna. Il n'avait pas le temps d'essayer cette opération, qui eût exposé l'armée si elle n'eût pas réussi. La route de Castel-Franco est trop mauvaise et traverse un pays stérile. Masséna se décida à prendre tout simplement la route qu'il avait suivie, craignant que celles de Sabugal et de Castel-Franco n'offrissent pas à son matériel les mêmes facilités. Jusque-là il n'y avait rien à reprendre dans la conduite de Masséna, il avait montré la ténacité qui le caractérisait; mais tout-à-coup on le vit flotter sans projet bien arrêté. La route de Coïmbre, allant d'abord du sud au nord et se rabattant à l'est le long du Mondego, forme un triangle rectangle, dont le chemin d'Espinhal

à Pontemurcella par le versant des montagnes d'Estrella est l'hypothénuse. Ce chemin était donc beaucoup plus court que la grande route, et on aurait été prévenu sur l'Alva, si on l'eût laissé découvert. Le corps de bataille et le matériel suivirent la route de Coïmbre, et l'arrière-garde prit le chemin le plus direct. Le 2e corps sous Reynier y fut dirigé.

Soit qu'il voulût imposer à l'ennemi, soit qu'il eût réellement le dessein d'accepter une bataille, Masséna séjourna à Pombal : il en a rejeté la faute sur ses lieutenants, qui lui demandaient du répit pour rallier les troupes, les équipages, et mettre de l'ordre dans le mouvement; pendant ce temps l'ennemi manœuvrait par sa droite pour le prévenir sur la Ceira.

A ce premier contre-temps s'en joignit bientôt un autre. Le faux rapport que les Anglais avaient renforcé le corps qui tenait Coïmbre, et porté dans cette direction un corps nouvellement débarqué à Figueyroas, trompa Masséna, qui n'osa pas risquer de forcer cette ville, vivement pressé en queue comme il l'était. Il préféra se rabattre par Miranda de Corvo. Tout porte à croire qu'il eût aisément forcé Coïmbre. Cette résolution fatale pensa lui coûter cher; elle acheva d'ébranler le moral de ses troupes, et de propager le désordre qui commençait à s'y introduire. Forcé de revenir par ce mouvement dans la direction de l'ennemi, il faillit être prévenu sur la Ceira, et entamé sérieusement à Foz-d'Aronce, où une terreur panique s'était emparée des plus braves régiments de l'arrière-garde. La ferme contenance de Ney, à la tête de la dernière brigade, sauva l'armée d'une déroute totale. Ainsi serrée de fort près, elle arriva enfin aux sources du Mondego, mais dans une situation vraiment déplorable. Les traîneurs qui tombèrent au pouvoir des Anglais leur inspirèrent du respect pour l'héroïque constance de leurs adversaires, en leur donnant la mesure de l'état où la faim les avait réduits.

Arrivé à Celorico, Masséna résolut de se retirer sur Guarda; l'espoir de se maintenir dans cette position intermédiaire à l'aide des forces que Soult et Joseph feraient agir entre le Tage et la Guadiana, et l'avantage de se mettre en contact plus immédiat avec Madrid et Séville, militaient fortement pour ce projet. Mais Ney s'y refusa net, afin de ramener l'armée droit sur Almeida, où elle devait trouver plus aisément un abri, des vivres, et le temps de se réorganiser. Le général en chef, irrité d'un refus qui compromettait son autorité, crut devoir renvoyer ce maréchal de l'armée, pour y rétablir la subordination, par un exemple de sévérité sur l'un de ses premiers chefs.

Son armée, suivie de près, regagne Salamanque dans la détresse.

Wellington la suivit de près dans la nouvelle direction qu'elle avait prise; et à la suite d'un combat assez vif livré vers Sabugal contre le corps de Reynier, l'armée française se décida à regagner Ciudad-Rodrigo, autant pour éviter des engagements désavantageux que pour mettre un terme à l'affreuse pénurie à laquelle elle était en proie. Masséna la ramena ensuite jusque sous Salamanque, afin de mieux remplir ce but et de la remettre de ses fatigues.

Cette nouvelle retraite prouva que Ney, blâmable dans la forme, avait raison quant au fond, attendu que la position dans les montagnes de Guarda, où l'on manque de tout, n'était pas tenable. Le circuit que l'on fit ainsi en pure perte, fut cause que l'ennemi put arriver sous Almeida avant nous, et il en profita pour l'investir aussitôt. J'avais ordonné de démanteler cette place quand Masséna était encore sous Lisbonne; on

n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Le brave général Brenier y commandait ; mais investi à l'improviste, il manquait de vivres : il s'agissait de le ravitailler, ou s'attendre à le perdre. Masséna, qui avait retrouvé en Estramadure quelques renforts pour ses régiments, et une belle division de cavalerie de ma garde, résolut enfin de s'avancer à son secours, bien déterminé en apparence à venger son affront. Wellington s'était placé en avant de la Coa pour couvrir le siége. Cette rivière, assez considérable, a un lit encaissé par des hauteurs élevées et très-accidentées ; adossé à un tel ravin, sa position, avantageuse par les difficultés qu'elle offrait sur son front, devait être funeste en cas de revers. Sa gauche, composée de deux divisions, s'était logée dans les ruines de la Conception qu'elle releva ; le centre, composé d'une seule division anglaise, tenait le plateau d'Almeida ; le gros, composé de trois fortes divisions, tenait le plateau de Fuente-de-Honor. Un corps espagnol couvrait le flanc droit à Naval-de-Avar, à la naissance du ravin de Duas-Casas, où les hauteurs moins élevées et moins roides, offrent un accès plus facile. Loison, qui avait pris le commandement du corps de Ney, brûlant de venger l'affront de la retraite, ordonna sans balancer l'attaque de l'ennemi (le 5 mai) : se bornant à reconnaître la position du corps anglais qu'il avait en face, il fondit sur son front, comme s'il eût craint en manœuvrant qu'il ne lui échappât. En un mot, il prit le taureau par les cornes, sans attendre les ordres de Masséna.

Le 6e corps parvint à enlever la partie basse de Fuente-de-Honor ; mais trois divisions anglaises formées derrière le village, sur un escarpement d'un accès difficile et protégées par 50 pièces de canon, déjouèrent tous les efforts tentés contre la partie supérieure. Comme à Busaco, on lutta contre le gros des forces anglaises en colonne serrée, et on souffrit le feu de toute la ligne ennemie sans obtenir le moindre résultat.

Masséna, après avoir reconnu la position de l'ennemi, prescrivit d'autres dispositions pour le lendemain ; il porta le 6e corps à gauche pour tomber sur Naval-de-Avar, et culbuter la droite anglaise de concert avec la cavalerie de Montbrun et celle de la garde : tandis que le 9e corps attaquait Fuente-de-Honor, et que le 2e sous Reynier contenait la gauche ennemie depuis Alameda jusqu'à la Conception.

Quoique ces dispositions fussent défectueuses, en ce qu'il y avait trop de forces employées en observation, et que le mouvement de flanc ordonné à notre gauche fût exécuté en vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable, elles furent néanmoins couronnées de succès. Le 6e corps enleva Posabella, culbuta les flanqueurs ennemis, et força le corps espagnol à une retraite excentrique : Montbrun renversa la cavalerie anglo-portugaise et la poursuivit l'épée dans les reins, bien loin de la ligne. La 7e division anglaise du centre, qui avait marché parallèlement à notre gauche, voyant sa première brigade ramenée, tint ferme avec la seconde qui se signala par sa contenance. Il n'y avait plus qu'un effort à faire pour culbuter la gauche ennemie sur le ravin de la Coa. Les soldats du 6e corps étaient les mêmes qui, trois ans auparavant, s'étaient précipités tête baissée dans Friedland, contre des adversaires plus nombreux et non moins redoutables. Une charge pareille à celle que Ney exécuta sur le corps de Bagration en 1807 eût perdu sans retour l'armée de Wellington ; mais Ney ne les commandait plus, ils n'étaient plus exaltés par ma présence. Au lieu de fondre sur l'ennemi à moitié battu, notre gauche s'arrête, les chefs hésitent : Masséna, qui est resté à son

centre, manque au point décisif; les Espagnols ont le temps de rejoindre la droite de Wellington par un détour; la réserve anglaise vient soutenir cette aile, qui se forme en potence et présente un front d'airain au point où le plateau resserré forme un défilé qu'on ne peut aborder que de front. Alors le moment favorable s'échappe; Masséna, qui au lieu d'appuyer sa gauche a fait de vains efforts pour enlever Fuente-de-Honor au centre, accourt trop tard sur les lieux et se voit forcé de renoncer à son projet.

Quoique Masséna ait commis une faute réelle en ne prenant pas lui-même la direction de l'aile qui devait frapper le coup décisif, il faut l'avouer, il joua de malheur dans cette bataille; le général Loison, qui commandait le 6e corps, allait être remplacé par Marmont et rappelé à Paris; il le savait, et ne mit pas tout le zèle qu'il avait déployé en cent autres occasions. Le 9e corps, qui attaqua Fuente-de-Honor, allait partir pour rejoindre l'armée d'Andalousie à laquelle il appartenait : la dispute avec Ney avait dépopularisé Masséna dans l'esprit des soldats; il n'y eut ni ensemble ni enthousiasme dans les attaques.

Décidé à regagner Salamanque, le prince d'Essling ne pouvait néanmoins se résoudre à sacrifier la brave garnison d'Almeida. Quelques braves offrent de pénétrer dans la place; l'un d'eux perce à travers la ligne des Anglais et des partisans espagnols, et, au milieu d'une grêle de balles, se jette dans les fossés. Il porte l'ordre à Brenier de tenter la fortune et de chercher à se frayer un passage.

Les préparatifs pour faire sauter la place étaient déjà terminés; la garnison met le feu aux poudres qui doivent produire l'écroulement des remparts. et s'élance à la faveur des ténèbres sur le point du camp de siége qui offre le moins d'obstacles. placé entre les baïonnettes ennemies et un volcan prêt à l'ensevelir sous des décombres, Brenier prend si bien ses mesures qu'il culbute tout devant lui, arrive au point de la Coa au moment où un corps d'armée s'avançait pour l'y recueillir. Il opère sa jonction aux acclamations de l'armée, qui n'osait se flatter de le revoir. Ce fait d'armes, non moins glorieux qu'une victoire, mérite d'être recueilli par l'histoire.

Fâcheux résultats de cette retraite.

Bien que cette retraite du Portugal ait eu des suites fâcheuses, il est incontestable qu'elle aurait pu en avoir de plus graves. Commencée deux jours plus tard, elle eût été forcée par les attaques de Wellington avec toutes ses troupes réunies, et amenée par la perte d'une bataille. Dès-lors elle eût causé la ruine entière de l'armée. Le plus grand mal qui en résulta, fut la réaction qu'elle produisit sur l'esprit public des Espagnols : l'approche de Wellington ralluma le feu de l'insurrection. Les guérillas de Porlier, de Mina, de l'Empecinado, de Longa, etc., abîmèrent nos troupes par des alertes continuelles, enlevèrent nos convois les mieux escortés, et répandirent l'effroi parmi les habitants des villes les plus disposées à se soumettre. Cependant les armées régulières des cortès, qui se recrutaient avec difficulté, n'en devinrent ni plus redoutables, ni plus disciplinées; c'étaient des bandes de soldats sans expérience; et comme tout a un terme dans ce monde, j'aurais eu les moyens de vaincre ces obstacles, si mes relations avec la Russie m'eussent permis de diriger tous les efforts de mon empire contre Wellington et de l'expulser de son dernier refuge.

Beresfort menace Badajoz.

Le général anglais ne s'était pas contenté

de poursuivre vivement Masséna; la nouvelle de la chute de Badajoz et du désastre essuyé par les Espagnols, le décida à tourner ses vues du côté de Soult, aussitôt qu'il fut certain que Masséna regagnerait l'Estramadure sans en venir à une bataille. A cet effet, il avait détaché le général Beresford avec trois divisions anglo-portugaises, qui se séparèrent de l'armée à la hauteur da Villa-Velha, et se dirigèrent, le 20 mars, par Portalègre sur Elvas. Son avant-garde se présenta à Campo-Maior dès le 23 mars, au moment où Mortier venait de prescrire l'évacuation et le démantèlement de cette place. Latour-Maubourg n'eut pas le temps d'achever cette opération, et ne ramena pas sans peine le convoi qui en provenait. Mortier, rappelé en France depuis quelques jours, remit à ce général le commandement du 5e corps dans ces circonstances difficiles. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de jeter garnison à Badajoz, et d'aller au-devant des renforts que Soult amènerait sans doute de Séville, aussitôt qu'il serait instruit de ces fâcheux événements; ce fut aussi celui auquel Latour-Maubourg s'arrêta, après avoir laissé une garnison de 2500 hommes seulement à Badajoz, et un détachement de 400 hommes dans Olivenza pour attirer l'attention de l'ennemi sur cette bicoque, il ne resta à Latour-Maubourg qu'environ 9 mille combattants avec lesquels il se retira à Llerena en bon ordre.

Beresford reprend Olivenza.

Cependant Beresford, instruit de sa supériorité sur ses adversaires, et joint enfin par les troupes de Castanos et de Ballesteros, se décide à passer la Guadiana. Il laisse une division entière autour d'Olivenza, en porte une autre devant Badajoz, suit avec 18 mille hommes le 5e corps sur Zafra, Usagre et Fuente-de-Cantos, mais revient bientôt vers Elvas à l'instant où la prise d'Olivenza lui donnait le moyen de continuer l'offensive.

Siége de Badajoz.

La chute de cette ville, où 400 Français ne pouvaient résister longtemps, lui permit de diriger tous ses efforts sur Badajoz. Wellington vint en personne présider au siége de cette place; il en fit la reconnaissance avec son lieutenant, en ordonna l'investissement, qui fut retardé par les pluies jusqu'au 3 mai; puis, après avoir assisté, le 7 mai, à l'ouverture de la tranchée, il reprit la route de son armée, qui tenait tête à Masséna sur l'Agueda.

Soult dégarnit l'Andalousie pour la secourir.

Soult, de son côté, était trop inquiet de ces événements pour rester dans l'inaction; mais il n'était pas aisé de dégager Badajoz sans réunir des moyens considérables, et sans s'exposer ainsi à perdre les positions auxquelles on tenait en Andalousie. Savoir concentrer ses troupes à propos et sacrifier des accessoires quand il le faut, est un des plus grands talents d'un général: mais ce qui est facile et convenable dans une guerre ordinaire, peut devenir désastreux dans une guerre nationale. Il était évident qu'il fallait 30 mille hommes pour sauver Badajoz; et si l'on retirait des forces aussi considérables de l'armée d'Andalousie, c'était assurer la perte de ce qu'on y laisserait. Se présenter, au contraire, en forces inférieures sur la Guadiana, c'était perdre à la fois Badajoz, Séville et Grenade.

Soult fit tout ce qui dépendait de lui pour éviter ces deux dangers. Il parvint à tirer deux fortes brigades du corps de Sébastiani, des différents commandements de l'intérieur, et de sa réserve. Aussitôt après la réunion de ces forces et du matériel nécessaire, il partit le 10 mai de Séville, et, après

avoir joint le général Latour-Maubourg à Fuente-de-Cantos le 13, il se présenta le 15 à Santa-Marta, à six lieues de Badajoz, à la tête de 18 mille fantassins et de 5 mille chevaux.

Bataille d'Albuera.

Bien que ses rapports fissent monter la force de l'ennemi à 36 mille hommes, Soult ne doutait pas qu'il éviterait la bataille, parce qu'on annonçait la prochaine arrivée d'un renfort de 10 mille Espagnols que Blacke devait amener de Murcie, en débarquant à l'embouchure de la Guadiana, et que Beresford ne combattrait pas avant son arrivée. Le fait est que cette jonction venait déjà de s'opérer. Soult ne tarda pas à être désabusé ; les premières reconnaissances signalèrent la bonne contenance des Anglo-Espagnols sur les plateaux de l'Albuera ; et le maréchal, après avoir examiné leur position, ne balança pas à les attaquer.

Tout excitait à prendre cette résolution : on n'avait aucun secours à attendre, à moins de lever le blocus de Cadix et de rappeler toutes les forces d'Andalousie ; on croyait, au contraire, que l'ennemi allait être joint par 10 mille hommes, et il importait de livrer bataille avant cette jonction. D'ailleurs Badajoz n'étant pas amplement approvisionné, plus vite on le débloquerait, moins on s'exposerait à perdre la place et la garnison. La gauche des ennemis était appuyée au village d'Albuera, la droite et le centre se prolongeaient sur une chaîne de hauteurs, assez escarpées du côté des Français, mais formant un glacis insensible en arrière de l'ennemi, qui pouvait ainsi se mouvoir facilement sur toute sa ligne. Cet avantage local était balancé par un défaut plus notable, c'est que la ligne de bataille formait le prolongement de la route d'Olivenza, seule ligne de retraite ouverte à l'armée de Beresford si elle était battue. Cette route se trouvant à la hauteur de l'aile droite, le moindre succès sur cette aile devenait décisif, et devait assurer la perte de la gauche et du centre, qui auraient été culbutés sur Badajoz. A la vérité, les Anglais avaient jeté des ponts près de la place; mais la garnison, soutenue à temps par l'armée, pouvait en cas de succès rendre ce passage désastreux.

Soult se décide sur-le-champ : son projet consiste à feindre de vouloir déboucher, le 16 au matin, par sa droite contre le village d'Albuera, afin d'attirer l'attention de Beresford sur ce point au moment où le gros de nos forces tomberait au contraire sur la droite des Anglais et enleverait leur ligne de retraite.

Le point était habilement saisi, il ne s'agissait plus que des moyens d'exécution pour l'emporter : ils ne répondirent pas à la disposition primitive. Godinot, ayant débouché mollement et trop tard contre Albuera, n'attira point assez l'attention des Anglais, tandis que l'attaque principale marcha au contraire avec trop de précipitation. A peine en effet Godinot abordait-il ce village, que déjà le général Girard franchissait le ruisseau à la tête du 5e corps, et se précipitait à la tête de ses deux divisions en colonnes profondes sur la droite de Beresford.

La première ligne anglaise céda à ce vigoureux effort ; mais, bientôt soutenue par trois brigades de réserve, elle oppose un feu de mousqueterie meurtrier à des colonnes dont le premier bataillon seul pouvait agir. La même cause qui avait été fatale à Vimiera, à Busaco, à Fuente-de-Honor, le fut plus encore en cette occasion. Les troupes de Girard s'obstinent sous la conduite de ce vaillant officier ; mais en vain Brayer, Maransin et le chef d'état-major, l'impassible Gazan, se font blesser à la tête des plus braves, rien ne peut balancer l'effet d'une fausse

position; déjà le flottement précurseur de la déroute s'introduit. Alors Girard veut essayer de déployer sous la mitraille et les balles de l'ennemi : ce mouvement ne peut s'opérer que par le flanc, tournant en quelque sorte le dos au feu concentrique du canon et de la mousqueterie des Anglais. Notre colonne trop massive éprouve précisément le même sort que la fameuse colonne anglo-honovrienne de Fontenoy : les régiments se mêlent et ne forment bientôt plus qu'une masse confuse ; la retraite s'exécute alors ; et le ruisseau, creusé plus profondément par le passage du matin, offre des difficultés imprévues qui portent le désordre au comble. Heureusement Soult dispose à temps la réserve pour soutenir le combat et arrêter le succès de l'ennemi. Cette circonstance dégage un instant nos troupes, mais ne ramène pas la victoire. Cette brigade, bientôt entraînée par les débris de Girard, abîmée partiellement par le feu de l'ennemi et découragée par la mort de son chef, le général Werlé, bat à son tour en retraite, en conservant toutefois un peu plus d'ordre. L'artillerie française, concentrée sur ce point, se trouve en première ligne, et sa contenance admirable arrête enfin les Anglais, en semant à son tour la mort dans leurs rangs. Godinot avait tenu jusque-là dans le village d'Albuera, mais ce n'était qu'un point secondaire désormais inutile. Deux heures après l'engagement, la victoire était décidée, et Soult ramassait ses débris dans la position d'où il était parti le matin.

Ce combat meurtrier, puisqu'il coûta aux troupes engagées un tiers des hommes présents, c'est-à-dire une perte de 6 mille hommes sur 20 mille combattants, aurait dû décider pour toujours la supériorité d'une ligne d'infanterie déployée et bien exercée au feu, *contre des colonnes trop profondes*. Nous devions en faire encore de plus rudes épreuves, sans pour cela profiter des leçons de l'expérience [1].

Après un tel échec, il ne restait à Soult d'autre parti que celui de se rapprocher de Séville, et de rallier à lui tout ce dont il pourrait disposer. Il vint camper à cet effet à Llerena, après avoir eu encore une malheureuse échauffourée de cavalerie à Usagre, par une impétuosité mal calculée du général Bron.

J'ordonne la réunion de Soult et de Marmont.

Les mesures prises par Soult ne pouvaient pas le tirer d'affaire, c'était à moi d'apporter des remèdes plus efficaces. A peine fus-je instruit de ces événements, que j'ordonnai la marche du 9e corps formé des quatrièmes bataillons de l'armée de Soult, et qui avait concouru à soutenir Masséna en Portugal. Ce corps, réduit à 8 mille hommes, parvint à gagner le camp de Llerena, et à remplir les vides causés par cette campagne féconde en événements. Ce n'était pas assez : je prescrivis à Marmont, qui venait de succéder à Masséna dans le commandement de l'armée de Portugal, de manœuvrer par sa gauche sur le Tage, de manière à entrer en liaison plus intime avec Soult, et à opérer de concert avec lui pour sauver Badajoz.

Wellington assiége Badajoz.

Wellington, de son côté, bien que rassuré par le succès de Beresford à Albuera, avait jugé nécessaire de se diriger sur la Guadiana, à la tête du gros de son armée, en laissant le général Spencer avec 18 mille Anglo-Portugais en observation vers Sabugal. Cette résolution, motivée sur l'importance de Badajoz et sur la probabilité

[1] Voyez ce qui a été dit à ce sujet au chapitre XIV, bataille d'Essling.

que Soult réunirait toute l'armée d'Andalousie pour venger l'échec qu'il venait d'essuyer mérite l'approbation des connaisseurs.

Tous les préparatifs du siége étant achevés et la parallèle ouverte, Badajoz fut battu, dès le 2 juin, avec toute la vigueur possible. Faute de terre, les Anglais établirent leurs batteries sur le roc en formant leurs épaulements avec des sacs de laine, méthode assez rare de procéder à l'attaque d'une forteresse. Ce siége fut encore remarquable, en ce qu'on y reconnut l'avantage de l'artillerie de fer sur celle de bronze, qui s'échauffe trop et ne peut entretenir un feu aussi long ni aussi soutenu. L'intrépide Philippon défendit la place avec autant de valeur que d'intelligence; Wellington ne le pressa pas avec moins d'énergie. Impatienté de tant de résistance, et instruit sans doute des mouvements qui annonçaient un prochain secours il fit livrer l'assaut au fort San-Christoval, situé sur une éminence à droite de la Guadiana: les assiégeants y essuyèrent inutilement des pertes sensibles.

Marmont et Soult le forcent à rentrer en Portugal.

Marmont venait à peine de succéder à Masséna dans le commandement de l'armée de Portugal, après la bataille de Fuente-de-Honor, lorsqu'il reçut l'ordre de se réunir à Soult pour sauver Badajoz. Instruit de la marche de Wellington dans cette direction, et du corps laissé sous les ordres de Spencer pour le contenir, Marmont se porta lui-même, à la tête de deux divisions, sur la haute vallée de la Coa, pour ravitailler Ciudad-Rodrigo, et masquer le mouvement que le reste de son armée exécutait au même instant par Plasencia sur Almaraz. Le maréchal prit bientôt la même route et s'avança sur Merida, tandis que Soult, prévenu de sa marche, quitta Llerena et s'étendit vers Almendralejos pour opérer sa jonction avec lui. Cette importante réunion ayant été effectuée le 17 juin, les deux armées, fortes alors d'environ 55 à 60 mille combattants, s'avancèrent contre l'ennemi. Mais Wellington, toujours soigneux de ne rien donner au hasard, leva en toute hâte le siége de Badajoz dans la nuit du 16, et rentra en Portugal par Olivenza et Campo-Maior, après avoir livré vainement un second assaut du côté de la citadelle.

Au reste, il n'eût pas été prudent de rester à Albuera quand Marmont s'avançait d'Albuquerque sur Badajoz; mais on ne conçoit pas pourquoi le général anglais ne se jeta pas par Campo-Maior sur Albuquerque au-devant du dernier, en se concertant avec le corps du général Spencer, qui d'Almeida avait côtoyé l'armée du duc de Raguse. Si Wellington eût suivi mon exemple de Castiglione, il aurait battu Marmont et Soult successivement, comme j'avais battu Wurmser et Quasdanowistch. La place eût été peut-être ravitaillée comme Mantoue le fut en 1796; mais la victoire eût bientôt ramené les alliés dans ses murs.

Les Espagnols profitent de l'absence de Soult pour agir en Andalousie.

La nécessité où Soult s'était vu, de tirer tous les secours possibles de l'Andalousie pour se maintenir à Llerena après la défaite d'Albuera, avait décidé les généraux espagnols à tout tenter pour accabler ses détachements épars et reconquérir cette belle province. La présence de Wellington sur Badajoz rendait effectivement la leur moins nécessaire en Estramadure; on pouvait les utiliser plus efficacement et d'une manière plus conforme à leur système de guerre, en les portant contre les corps laissés à Cadix, Séville et Grenade. Enhardis par la victoire d'Albuera, où ils avaient assez bien combattu, les généraux Blacke et Ballesteros

regardaient la délivrance de l'Andalousie comme d'autant plus certaine, que Soult, revenu à Llerena, se trouvait hors d'état de faire le moindre détachement pour s'y opposer. Descendu sur la basse Guadiana vers Moguer, Blacke tenta d'enlever le poste de Niebla qui couvrait le passage du Rio-Tinto et Séville. La belle défense d'un bataillon suisse déjoua tous ses efforts. Ballesteros manœuvrait en même temps sur la gauche du Guadalquivir, et se jetait dans les montagnes de Ronda pour en soulever les féroces habitants, couper les communications entre Séville et Grenade ; une multitude de partis inondaient les environs de Séville, et se renforçaient de tous les mécontents de la province. Le général Darricaud, réfugié dans la chartreuse, était comme bloqué dans la capitale. Sébastiani, loin de pouvoir rien tenter pour le dégager, se trouvait lui-même serré de près dans Grenade par une multitude d'habitants soutenus par des partis de l'armée de Murcie ou de Ballesteros ; et les troupes qu'on avait tirées de son corps pour secourir Badajoz, en réduisaient la force à 7 ou 8 mille hommes dispersés à Malaga, à Grenade et à Jaen.

Soult délivre Séville.

La réunion de nos armées et la rentrée de Wellington en Portugal firent changer la face des affaires. Soult, alors rassuré sur Badajoz, se hâta de porter sa réserve sous Godinot et Latour-Maubourg au secours de ses cantonnements. Blacke, repoussé à l'escalade du poste de la Niebla, et menacé par le retour de ces forces, se rembarqua à Ayamonte pour Cadix ; Ballesteros se réfugia dans les montagnes de Ronda.

Il bat Blacke vers Grenade. — Opérations contre Ballesteros autour de Gibraltar.

Soult ne fut pas quitte pour avoir dégagé Séville ; il s'agissait de venir au secours du corps de Sébastiani, inquiété dans Grenade. Il en était temps, car un orage menaçant se formait contre lui. La régence de Cadix, loin de se laisser abattre par le peu de succès de ses tentatives, confia à Blacke la mission de tenter avec l'armée de Murcie sur la gauche de Soult ce qui n'avait pu réussir sur la droite. Blacke vint descendre à Almeria avec quelques bataillons d'élite, et s'étant réuni à Baza avec le corps de Murcie, il se trouva à la tête d'un corps de 18 à 20 mille hommes de bonnes troupes. Soult se dirigea contre lui par Guadix, et le rencontra à la Venta de Bahul, position avantageuse dont le front semble inattaquable. Le maréchal se réserva de l'aborder avec le 4e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, tandis que Godinot, venant de Jaen par Meda, le prendra à revers. L'attaque a lieu le 9 août ; mais Godinot, loin d'imiter Ney à Friedland et Richepanse à Hohenlinden, craint de donner tête baissée au milieu de l'ennemi, et tâtonne autour de Baza. Blacke s'aperçoit du danger qui le menace, et se hâte de décamper sur Lorca, vivement talonné par Soult, qui met son corps en déroute, mais ne peut recueillir de sa victoire tous les trophées qu'il s'en promettait. Le maréchal, revenu à Séville, porta ensuite son attention du côté de Gibraltar, où Ballesteros semait l'épouvante et menaçait les communications avec le corps du blocus de Cadix. Godinot, détaché contre lui, le refoule sur le camp de St-Roch. Soult dirige trois brigades pour l'attaquer ; Ballesteros l'évacue pour se retirer sous le canon de Gibraltar, où les Anglais, peu disposés à le recevoir, le protégent néanmoins par le feu de la place. L'ennemi débarque à Tarifa pour dégager Ballesteros. Godinot se porte par le littoral contre cette ville ; mais, foudroyé par de nombreuses canonnières, il perd inutile-

ment des braves, revient sur ses pas et retourne à Séville, où, vivement blâmé par Soult, il se brûle la cervelle.

Ballesteros rentré à St-Roch reprit l'offensive. Leval, manœuvrant pour l'envelopper, confina de nouveau ce partisan sous Gibraltar, où il guerroya jusqu'en décembre.

Leval reçut l'ordre de soumettre Tarifa, presqu'île d'où l'ennemi menaçait tour-à-tour le corps de Cadix et nos cantonnements depuis Gibraltar jusqu'au Guadiaro et à Ronda. Il se présenta devant la place avec quelques pièces de siége, ouvrit la tranchée le 25 décembre, livra un assaut qui fut arrêté par un fossé marécageux, et reçut ordre d'abandonner l'entreprise.

Opérations de Wellington et de Marmont vers Ciudad-Rodrigo.

Dans cet intervalle, l'armée de Marmont, revenue de Badajoz vers Salamanque, avait eu de plus dangereux ennemis à combattre. Wellington, à son retour vers Almeida, avait investi Ciudad-Rodrigo le 5 septembre; il n'attendait pour en faire le siége que l'arrivée de son artillerie de siége, qui, tirée de Lisbonne par Oporto, devait remonter le Douro. La place était la clef de nos positions en Estramadure. Marmont avait laissé une de ses divisions vers Alcantara, pour communiquer avec le 5e corps resté sur la Guadiana pour garder l'espace entre Olivenza et les montagnes de Cacerès.

Décidé à délivrer Ciudad-Rodrigo, Marmont rappelle à lui cette division, et se concentre en outre avec l'armée du nord de l'Espagne. Celle-ci était passée sous les ordres du général Dorsenne, après le départ pour la France du maréchal Bessières, qui emmena une partie de la garde destinée pour l'armée de Russie. Dorsenne avait guerroyé entre le Douro, Astorga et les montagnes des Asturies, tantôt pour seconder le général Bonnet, tantôt pour refouler l'armée de Galice dans les montagnes de Lugo.

Le 22 septembre, la jonction de Marmont et de Dorsenne s'effectua à Tamamès. Ces forces réunies s'avancèrent aussitôt pour dégager Ciudad-Rodrigo; Wellington ne crut pas devoir risquer une bataille en continuant un blocus qui l'affaiblirait; il replia ses corps avancés sur Guinaldo. Marmont se présenta devant ce camp couvert de quelques retranchements; mais Wellington concentra ses forces à Sabugal; et Marmont, fier de lui avoir présenté le combat et de l'avoir vu refuser, ne crut pas devoir le suivre dans ces contrées ravagées et d'un accès si difficile; il établit son armée dans des cantonnements, pour lui procurer quelque repos. Bien lui en prit, car peu de jours après, il reçut l'ordre de détacher une dizaine de mille hommes sous les ordres du général Montbrun, pour seconder l'entreprise de Suchet sur Valence.

Hill surprend la division Gérard.

Pendant que Marmont avait dégarni la vallée du Tage pour offrir la bataille à Wellington, la droite des Anglais sous Hill en avait profité pour tomber sur les divisions du 5e corps, restées entre le Tage et la Guadiana; il surprit une brigade de la division Girard à Aroyo de Molinos, et fut sur le point d'enlever ce général lui-même avec toute sa troupe. Il se sauva néanmoins par de grands détours sur Merida, où il repassa la Guadiana, après avoir perdu un millier d'hommes, faute de précautions pour se garder. Une suite non interrompue de triomphes avait endormi nos troupes sur leurs lauriers; tous les corps d'armée eurent quelque échauffourée de cette nature à se reprocher, par suite de cet excès de con-

fiance qui prenait sa source dans la sécurité dont on jouissait dans les bons cantonnements de l'Allemagne et de l'Italie.

Opérations dans le nord.

Cet événement fut le seul important dans l'ouest durant l'automne : nous ne parlerons pas des combats sans cesse renaissants des divisions qui occupaient la Biscaye, la Navarre et la Castille, contre les guérillas de 5 à 6 mille hommes que Porlier, Mina, l'Empecinado, conduisaient de canton en canton pour attaquer tous les détachements qui n'étaient pas sur leurs gardes.

Opérations de Suchet sur le bas Èbre. — Projet pour réduire Tarragone.

Nos affaires allaient mieux dans l'est. Suchet revenu à Saragosse après la prise de Tortose pour donner ses soins à l'administration intérieure de l'Aragon et à l'approvisionnement de l'armée, s'y aboucha avec le général Guilleminot, chef d'état-major de Macdonald, sur le moyen d'assurer le succès du siége de Tarragone, qui était une opération décisive : ils convinrent que Macdonald s'en chargerait, que Suchet le renforcerait et couvrirait le siége. Guilleminot vint à Paris me demander les moyens de pousser cette entreprise avec vigueur : mais je préférai en laisser le soin à Suchet, qui avait jusque-là parfaitement rempli mes intentions, et je décidai que l'armée d'Aragon disposerait de l'artillerie de Lerida et de Tortose pour former un nouveau parc de siége, et attaquerait Tarragone. A cet effet, j'ordonnai qu'elle serait renforcée d'une division française et d'une division italienne de l'armée de Catalogne. Ces nouvelles dispositions commençaient à peine à s'exécuter, lorsque le maréchal Macdonald, revenu de Lerida à Barcelone, annonça que Figuères venait d'être surpris par les Espagnols.

Les Catalans redoublent d'audace et d'activité et prennent Figuères.

En effet, la junte et le capitaine général de Catalogne, enhardis par le succès de plusieurs coups de main qui leur avaient réussi, et certains de trouver un puissant appui dans la population de toutes les villes contre lesquelles ils feraient quelque tentative, redoublèrent d'audace et d'activité, dans l'espoir de lasser notre patience et de nous forcer à évacuer la province. Déjà O'Donnel avait débuté par fondre avec ses forces réunies sur une brigade placée à l'Abisbal, et l'enleva en entier, tandis que le gros de l'armée était hors de portée de la sauver.

Tandis que Macdonald concentrait ses forces vers l'Èbre pour l'expédition projetée, le général Campo-Verde, enhardi par ses intelligences dans Barcelone, ose tenter, dans la nuit du 19 au 20 mars, de surprendre le fort de Montjouy. Maurice Mathieu, prévenu de ce projet, laisse descendre ses grenadiers jusque dans le fossé, fait jouer alors le canon des remparts, et les accable en même temps d'une grêle de mousqueterie. Huit cents hommes d'élite jonchent les fossés, le reste prend la fuite, et une colonne sortie à leur poursuite ramène quelques centaines de prisonniers. Une telle réception ne dégoûta pas les ennemis : peu de semaines après, une troupe de miquelets surprit le général Guillot dans la ville de Figuères à l'aide de quelques intelligences, et parvint même à s'emparer de sa belle citadelle par un coup de main.

Macdonald retourne bloquer cette place.

A la nouvelle de ces événements, Macdonald, voyant de nouveau la grande route de France interceptée, renonce sans hésiter à ses projets sur l'Èbre, et revient en toute hâte à Gironne pour investir Figuères,

avant que les Espagnols pussent approvisionner et renforcer le détachement qui s'y était jeté. Le général Baraguay-d'Hilliers était parti de Gironne avec toutes les troupes qu'il avait pu ramasser dans la haute Catalogne; mais, quoiqu'il eût battu Campo-Verde le 3 mai, il ne put l'empêcher d'y jeter 3 mille hommes.

En informant le général Suchet de ce contre-temps, Macdonald insistait pour qu'il lui rendît les deux divisions détachées à son armée, et l'engageait même à venir le seconder avec l'armée d'Aragon.

Suchet persiste à attaquer seul Tarragone.

Suchet, calculant mieux, s'y refusa ; il lui parut inutile de réunir tant de bouches sur un point épuisé et pour un simple blocus : il trouva même dangereux d'éloigner ainsi toutes les forces actives de la vallée importante de l'Èbre, au moment où l'ennemi, multipliant ses efforts autour de Tarragone, pourrait y devenir assaillant, et nous arracher non seulement la partie soumise de la Catalogne, mais encore celle de l'Aragon. En effet, au moment où la junte plaçait une garnison choisie de 12 mille hommes dans Tarragone, où le général Contreras, ancien directeur de l'école d'artillerie de Ségovie, homme capable et énergique, disposait tout pour une longue résistance, Campo-Verde rassemblait une armée de 20 mille hommes entre cette ville et Gironne, et les corps de Valence concertaient avec les partisans de la Navarre les moyens de troubler les garnisons que Suchet avait conservées en Aragon.

Dans la situation imprévue où la perte de Figuères plaçait l'armée française, le général Suchet, malgré la vigueur des préparatifs de l'ennemi et l'état imparfait des siens, crut devoir prendre son parti sans balancer. Après avoir réuni les chefs de l'artillerie, du génie et de l'administration, examiné ses ressources et calculé ses forces, il laissa en Aragon les troupes nécessaires pour y maintenir nos établissements, expédia à Tortose des ordres pour former et diriger le parc de siége par le col de Balaguer sur Cambrils, établit des magasins de vivres, et assura des moyens de transport à Caspe et à Mora; enfin, se porta avec ses forces disponibles sur Lerida, où il rallia les divisions Freyre et Palombini mises à sa disposition, et au lieu de les conduire dans la direction de Figuères, il marcha rapidement sur Tarragone, qu'il investit à l'improviste le 4 mai. Cette résolution était sage, et fut couronné du plus heureux résultat : Campo-Verde, ne sachant s'il devait d'abord délivrer une place simplement bloquée, ou voler au secours de celle qui allait être sérieusement attaquée, ne put secourir ni l'une ni l'autre; et Contreras, au lieu de compléter ses moyens de défense, vit dès ce jour diminuer ses forces et ses recources.

Siége mémorable de cette ville.

La place de Tarragone, forte par son site et ses anciennes défenses, avait été liée par une ligne d'ouvrages nouveaux au port et à la basse ville. D'un côté, le mont Olivo fortifié en couvrait les approches; de l'autre, elle avait par mer un chemin toujours ouvert aux secours ou à la retraite. Une flotte anglaise portant 2 mille hommes de débarquement était là pour remplir cette destination, et inquiétait le flanc des travaux de l'armée assiégeante.

Suchet commença par établir une forte redoute sur le rivage, qui tint les vaisseaux écartés en leur envoyant quelques bombes, et il attaqua sans délai le fort Olivo. Ce fut une opération difficile, où l'on cheminait sur le roc vif, contre une garnison nombreuse, renouvelée chaque jour, qui défen-

dait le terrain pied à pied. Ces combats nous coûtèrent le général Salm, beaucoup d'officiers et de soldats tués, et un grand nombre de blessés. L'artillerie ayant ruiné les défenses du fort, l'assaut fut donné le 29 mai à la nuit, et, par un hasard inattendu, au moment où un détachement arrivait de la ville pour relever celui qui était de garnison au fort. Cette circonstance, au lieu de favoriser la défense, y mit le trouble par le trop grand nombre de combattants qui se trouvèrent entassés dans un espace trop rétréci. Le fort fut enlevé, 180 hommes y périrent ou mirent bas les armes. Suchet résolut alors de pousser ses attaques par le Francoli sur la basse ville, attendu qu'elle séparait le corps principal de la place du port, et que sa prise intercepterait les secours par mer, en même temps que la retraite de la garnison. Les travaux furent en conséquence poussés avec une grande vigueur; un deuxième assaut fut donné, le 7 juin, au fort Francoli; un troisième, le 14, au bastion des Chanoines; un quatrième, le 21, au fort Royal et au reste de la basse ville. Tous eurent le même succès, grâce à l'ardeur croissante de nos soldats, que tant de résistance animait de plus en plus. Sans le stimulant que le succès de la veille donnait aux périls du lendemain, ils auraient succombé sous les fatigues du siége et l'intempérie de la saison. Les travaux étaient très-fatigants et continuels; des tirailleurs choisis garnissaient sans interruption la tranchée pour tirer sur les canonniers de la place; la garnison, de son côté, ne cessait pas le feu sur nos batteries : pendant 54 jours que l'on pourrait comparer à une longue bataille, l'infanterie fut continuellement aux prises. Le gouverneur, étonné de tant de persévérance et désespéré de l'inaction de l'armée qui tenait la campagne, ne cessait d'écrire à la junte qu'il ne répondait plus de la place, si on ne venait le dégager. Campo-Verde, qui s'était décidé à secourir d'abord Figuères, venait d'y être repoussé, lorsque les sollicitations de la junte et de Contreras le décidèrent à s'approcher de Tarragone à l'instant où la troisième parallèle venait de s'ouvrir et où nous nous disposions à battre en brèche le corps de place. Notre bonne contenance lui imposa; bien qu'il pût nous attaquer à revers et nous placer entre deux feux, il n'osa l'entreprendre et rebroussa chemin. De son côté, le colonel anglais Skerret descendit à Tarragone dans l'intention d'offrir le renfort de ses 2 mille hommes : mais, à la vue de nos progrès, il renonça à l'exécution de ses offres, certain que la prise de la basse ville lui couperait la retraite. La garnison fut ainsi abandonnée à elle-même, après avoir eu un moment l'espoir d'être délivrée.

Assaut de Tarragone.

L'instant parut propice pour lui porter le dernier coup. Le 28 juin, Suchet jugeant la brèche praticable, lança sur les remparts de Tarragone seize compagnies d'élite, commandées par le général Habert et appuyées par de nombreuses réserves. La lutte la plus furieuse s'engage; mais rien ne peut arrêter nos soldats : un combat sanglant se livre sur les remparts, dans les rues, dans les maisons; il se termine par le massacre d'une partie de la garnison. Le reste, au nombre de 10 mille, coupé de sa retraite par mer, espère en vain s'échapper par la porte de Barcelone; suivi de près, enveloppé et acculé sur le rivage, il met enfin bas les armes. Le gouverneur Contreras, blessé d'un coup de baïonnette se rend prisonnier avec tout l'état-major : 322 bouches à feu tombèrent en notre pouvoir. Le sac de cette malheureuse cité fut le résultat inévitable d'un pareil événement. L'esprit de parti,

maladie déplorable du genre humain, a tout fait pour rabaisser la gloire que les armes françaises acquirent en cette occasion : on s'est livré à d'indignes déclamations contre des braves, parce que quelques excès avaient succédé à un assaut sans exemple dans l'histoire de cette guerre. Depuis quand messieurs les philanthropes ont-ils vu prendre des villes après cinq assauts sans qu'il en coûtât aux habitants, surtout quand ces habitants prêtent main-forte sur les murailles à la garnison ?

La chute de Tarragone produisit le même effet en Catalogne que celle de Saragosse en Aragon ; pour en étendre l'influence, le général Suchet, par une marche rapide, porta des troupes à Barcelone et jusqu'à Vic. C'était en quelque sorte coopérer au blocus de Figuères ; mais en même temps c'était pour lui une pierre d'attente pour une autre opération qu'il voulait brusquer à la faveur du moment. Il laissa la division Harispe dans les environs de Vic, revint organiser les garnisons et le gouvernement de Tarragone et de Tortose ; et, dirigeant le gros de ses forces sur Lerida comme s'il voulait rester en Aragon, il marcha avec une division détachée sur Igualada, pendant que le général Harispe, à jour nommé, exécutait un mouvement semblable. Il enveloppa ainsi le mont Serrat, et attaqua cette montagne célèbre, où le baron d'Éroles était retranché dans des positions réputées inexpugnables. Les redoutes et le couvent furent tournés et enlevés ; les Espagnols s'échappèrent à travers des précipices. Nous établîmes une garnison dans ce point défensif, ce qui compléta la soumission de la catalogne méridionale.

Suchet, nommé maréchal, est investi du commandement général dans l'est.

Justement satisfait de ses opérations, j'envoyai à Suchet le bâton de maréchal de France, et lui confiai le commandement de la Catalogne méridionale ; Macdonald fut appelé à l'armée de Russie, qui s'organisait, et le corps d'occupation de la haute Catalogne remis au général Decaen. Cet officier s'était distingué à l'armée de Moreau en 1800, et nommé à la paix d'Amiens au gouvernement de nos faibles possessions de l'Inde, il les avait défendues autant que ses moyens le permettaient.

Il reçoit l'ordre de prendre Valence.

La résistance des Catalans commençait à faiblir, l'Andalousie était soumise ; j'avais droit d'espérer que si nous parvenions à soumettre Valence et Murcie, on pourrait regarder la péninsule comme conquise, et réunir alors tous nos moyens contre lord Wellington. Personne plus que Suchet n'était capable de diriger les opérations importantes de l'est. Je lui ordonnai de prendre Valence.

Suchet s'y prépara avec sagesse ; il sentit la nécessité de frapper fort et rapidement, afin de ne pas épuiser le pays par une lutte prolongée, qui enlèverait tout espoir de soumission, en ruinant les habitants et privant l'armée des moyens d'existence que ces mêmes provinces ménagées lui assureraient. Il croyait pouvoir envelopper et y prendre tout entière l'armée qu'on ne manquerait pas de réunir pour la défendre. Dans ce double but, il fallait à l'armée d'Aragon une augmentation de forces d'autant plus grande, que ses opérations actives et continuelles, surtout les sièges, lui enlevaient beaucoup de braves, et que chacune de ses conquêtes exigeait des garnisons nouvelles : il sollicita donc avec instance des renforts ; mais en même temps, pour obéir aux ordres reçus, il réunit rapidement ses forces disponibles, et se porta, le 20 septembre, devant Sagonte.

Siége de Sagonte.

A l'embranchement des routes de Saragosse par Terruel et de Barcelone par Tortose sur Valence, à quatre lieues de cette dernière ville, au-dessus de la ville et de la rivière de Murviedro, se dessinent les anciennes et nombreuses ruines de la célèbre Sagonte, sur un rocher escarpé et isolé. Des travaux récents avaient fortifié ce poste assez bien pour intercepter le passage. Sa capacité était susceptible de recevoir 2 ou 3 mille hommes de garnison; et pour la réduire, il fallait un siége régulier.

Préparatifs faits pour la défense de Valence.

Valence avait également été couverte d'une vaste ligne de retranchements en avant de son enceinte; ses ponts coupés, ses faubourgs rasés, et un bon camp retranché derrière le Guadalaviar, assuraient sa défense, que la régence du gouvernement avait cru devoir confier à l'un de ses membres, le général Blacke. Au titre de capitaine-général, il réunissait des pouvoirs illimités, et le commandement de toutes les forces espagnoles dans l'est de la péninsule. Ces forces se composaient de ce qui restait de mieux des anciens régiments de ligne. Blacke avait placé le général Andriani à Sagonte, et attendait dans son camp retranché que nos mouvements déterminassent ce qu'il aurait à faire.

En arrivant devant Sagonte, le maréchal Suchet fit sur-le-champ occuper Murviedro; Sagonte, reconnue de près, parut offrir une partie d'enceinte incomplète. Dans l'espoir d'éviter un siége, on tenta une escalade de nuit; mais le bruit trahit nos colonnes, et l'ennemi sur ses gardes les repoussa. Il fallut cheminer, et établir des batteries par le seul côté accessible de la montagne : on n'avait de terre pour se couvrir que celle qu'on apportait, et les feux plongeants du fort rendaient nos tranchées en quelque sorte intenables.

Assaut inutile.

Pour mettre fin à une telle situation, on se hâta d'ouvrir la brèche, et le 18 octobre, on risqua l'assaut; mais l'escarpement presqu'à pic et la résistance opiniâtre des Espagnols firent encore échouer cet essai. On rapprocha et on doubla les batteries, afin de porter un coup plus sûr, pour lequel tout était disposé, lorsque le général Blacke, averti du danger de la place, sortit de ses retranchements et vint nous livrer bataille le 25 octobre.

Bataille de Sagonte.

Suchet, jugeant qu'il ne fallait pas laisser à l'ennemi la confiance et les avantages que donne l'initiative, résolut de marcher à lui, en laissant quelques bataillons au siége. Des hauteurs de Puch, Blacke s'étendait sur la grande route et bien au delà dans la plaine, vers deux monticules appelés Germanel. Il chargea avec vigueur par la route, et s'empara d'une hauteur où nous venions de placer quelques pièces de campagne. Suchet découvre dans cet instant que l'ennemi étend son front beaucoup au delà du sien, et qu'il a l'intention de manœuvrer par ses deux ailes. Il se rappelle mes exemples de Rivoli et d'Austerlitz, ordonne une attaque rapide sur le centre des Espagnols, l'enfonce, rejette, poursuit et met en fuite leur aile gauche. La droite soutint à son tour un combat opiniâtre sur les hauteurs de Puch; mais elle finit par céder, et rentra avec le reste en désordre dans Valence, à la vue d'une escadre anglaise et de la garnison de Sagonte, spectateurs impassibles de la bataille. Le lendemain, Sagonte capitula : nous y prîmes 19 bouches à feu et 2500 hommes. La bataille nous avait donné plus

de 4 mille prisonniers, 4 drapeaux et 12 pièces de canon. L'occupation de Sagonte nous rendit maîtres de la campagne; rien n'arrêtait plus notre marche sur Valence. Oropesa était en notre pouvoir; mais Peniscola n'était que masqué et tenait encore.

Suchet, renforcé de 2 divisions, attaque Blacke.

En attendant les renforts que je lui destinais, Suchet ne se hâta pas de faire des démonstrations, ni de s'approcher de Valence; pendant le mois de novembre, il battit deux corps ennemis qui se montrèrent, l'un en avant de Guadalaviar près de Betera, l'autre sur la route de Ségorbe. Vers le milieu de décembre, il fut informé que le général Reille allait lui amener de Pampelune une division française et une division italienne par la route de Terruel, et que le maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal, recevait ordre de détacher à la même époque une division à travers la Castille sur Valence. Il fit aussitôt ses dispositions pour manœuvrer contre Blacke. Ces dispositions portent l'empreinte d'un coup-d'œil habile et exercé; il juge que l'ennemi, étendu dans ses lignes depuis Manisses jusqu'à la mer, serait perdu si l'on obtient le moindre succès sur sa gauche, car Valence était trop loin de la mer pour favoriser son embarquement, et rien n'était disposé pour l'effectuer. La route d'Alicante, qui seule était ouverte au corps de Blacke en cas de retraite, pouvait être gagnée par les Français avant lui.

Le 26 décembre, le corps du général Reille étant arrivé, trois divisions et la cavalerie passèrent la rivière à deux lieues au-dessus de la ville, tandis que depuis Manisses jusqu'au bord de la mer, le camp de Blacke était attaqué de front par la rive gauche. Cette attaque donna lieu à un combat vif et sanglant; mais pendant ce temps, le maréchal avec son aile agissante parcourait le demi cercle de la rive droite, gagnait l'extrême gauche de l'ennemi, culbutait et débordait successivement toutes les troupes que l'ennemi voulait lui opposer, en sorte que toute l'armée espagnole se trouva renfermée dans la place à l'exception d'un corps, qui s'échappa entre Albufera et la mer, et qui fut poursuivi jusqu'à St-Philippe.

Le siége commença aussitôt après l'investissement. Dans l'état des choses, il ne devait pas être de longue durée; l'enceinte extérieure en terre, trop étendue pour une défense régulière, fut abandonnée après huit jours de résistance avec 80 pièces de canon. Blacke, resserré dans Valence, tenta de sortir, et ne put réussir, à la faveur de la nuit, qu'à faire échapper une faible colonne qui gagna les montagnes Des bombes furent jetées sur la ville pour effrayer la population. Blacke, sommé et menacé du sort de Tarragone, n'osant exposer cette riche cité aux suites d'un assaut, capitula le 9 janvier, et se rendit avec tout l'état-major de son armée, près de 19 mille hommes, 21 drapeaux et 374 bouches à feu, outre des munitions et des magasins immenses.

Le général espagnol ne soutint pas en cette occasion la réputation qu'il avait acquise: rendre une ville pour la conserver est une faiblesse; mais la rendre avec une armée entière dans ses murs, c'est toujours une lâcheté. Suchet employa trois jours à établir l'ordre en ville, avant d'y faire son entrée; il porta ensuite le gros de ses forces dans la direction d'Alicante. Le 11 janvier, il avait appris du général Montbrun sa marche sur ce point avec la division de Portugal; il l'engagea à rejoindre sans délai le maréchal Marmont, son secours n'étant plus nécessaire. Montbrun, désolé d'avoir traversé inutilement toute l'Espagne, ne voulut pas s'en

aller sans rien entreprendre ; il se présenta devant Alicante et la menaça d'un bombardement. Les Espagnols ne s'en laissèrent pas imposer par les obusiers qu'il traînait à sa suite, et il reprit le chemin de l'Estramadure, où son absence avait été funeste à Marmont. Peu après, la prise de Peniscola et de Gandia compléta la soumission du royaume de Valence.

Tant de succès méritaient à la fois une récompense et un encouragement : je conférai à Suchet le titre de duc d'Albufera, et j'accordai à son armée une dotation de 200 millions sur les biens nationaux des provinces qu'elle venait de soumettre avec tant de gloire.

Ces événements contrastaient avec ce qui se passait dans le reste de la péninsule : cependant il faut le dire à la louange de Soult, il sut se maintenir avec prudence dans une position délicate. Arrêté de front par deux villes imprenables dès qu'on ne tient pas la mer [1], et dont l'une était le foyer de toute la résistance espagnole ; inquiété à gauche par l'armée de Murcie ; enfin, menacé sur ses derrières par Wellington et Badajoz, il se tira d'affaire grâce à son activité. Sans doute, si l'on voulait critiquer ses opérations sous le seul point de vue stratégique, on trouverait qu'il aurait dû porter des coups alternatifs plus fréquents sur ses ailes, principalement vers la droite. Je lui avais recommandé, en apprenant l'échauffourée de Chiclana, d'attacher moins d'importance à l'occupation du territoire, et de concentrer toute son attention sur Cadix, Séville et Badajoz, l'occupation de Malaga et de Grenade n'étant que des accessoires qu'il fallait obtenir avec des colonnes mobiles.

L'espoir de conserver ces superbes provinces le décida à ne point les abandonner.

[1] Cadix et Gibraltar.

Il avait ainsi à maintenir 100 lieues de pays contre des guérillas infatigables, et contre des forces organisées qui, n'ayant rien à couvrir, pouvaient se masser à volonté partout où cela leur convenait, tandis que le moindre mouvement qu'il opérait avec le gros de ses forces, exposait tout le système d'occupation des provinces du sud.

A tout prendre, malgré la malheureuse retraite du Portugal, nos affaires s'étaient considérablement améliorées. Nul doute que, si je réussissais dans la guerre contre la Russie, je parviendrais bientôt à soumettre l'Espagne en y allant moi-même. Les événements de 1812 renversèrent ce beau rêve : le double sceptre de Charles-Quint et de Charlemagne fut brisé à Moscou et à Salamanque.

Campagne d'hiver de Wellington en Estramadure.

La satisfaction que j'éprouvais des brillants succès de Tarragone, Sagonte et Valence, ne tarda pas à être troublée. Après que Soult et Marmont réunis momentanément, pour sauver Badajoz, se furent séparés, le premier était retourné, comme on sait, en Andalousie, et Marmont se hâta de revenir vers Ciudad-Rodrigo, que Wellington menaçait d'une attaque sérieuse.

J'avais pris, dans ces entrefaites, des mesures efficaces pour renforcer mon armée : à la nouvelle de la retraite de Masséna, des événements de Chiclana et d'Albuera, j'avais fait filer sur l'Espagne tout ce qui pouvait être disponible sans nuire aux préparatifs contre la Russie. Un corps de réserve formé dans la vieille Castille, sous les ordres du comte Dorsenne, reçut l'ordre de se porter sur Salamanque pour seconder Marmont, et fut aussitôt remplacé dans le nord par les différents détachements destinés à recompléter les régiments de toutes armes.

A l'aide de ce puissant renfort, Marmont n'eut pas de peine à faire lever le siége de Ciudad-Rodrigo. Wellington n'était pas homme à s'engager sans chances favorables. Ne se croyant pas en mesure de maintenir à la fois l'investissement et de livrer bataille, il leva ses camps avancés derrière l'Agueda, et concentra ses forces dans la redoutable position de Guinaldo et de Sabugal, préparée de longue main pour nous bien recevoir. Marmont, désirant avec ardeur l'occasion de se signaler et d'engager son adversaire à combattre, s'y présenta le 28 septembre; mais, trouvant cette position trop avantageuse à l'ennemi pour en risquer l'attaque, il préféra rentrer dans ses cantonnements plutôt que de s'exposer aux chances d'une défaite. Le général français fit d'autant mieux dans cette occasion, qu'il reçut peu de semaines après l'ordre de détacher 10 à 12 mille hommes dans l'est, afin d'y assurer le succès de l'entreprise de Suchet. Je viens déjà de dire comment le général Montbrun, qui conduisit ce détachement vers Alicante, arriva trop tard pour concourir à la prise de Valence, et dut revenir en hâte sur ses pas: détachement d'autant plus déplorable, que l'ennemi ne manqua pas de nous en punir.

Wellington, promptement instruit de nos moindres mouvements, résolut de profiter de cette circonstance favorable. L'approche de l'hiver avait engagé Marmont à mettre ses troupes en cantonnements jusque dans la vallée du Tage, persuadé que son adversaire ne tiendrait plus la campagne au milieu d'une saison toujours rigoureuse dans les pays de montagnes, quel que soit le degré de latitude sous lequel ils se trouvent situés. Mon lieutenant se trompa: malgré une neige abondante, le froid n'était pas assez vif pour que l'armée anglaise, amplement pourvue de tout, ne pût former quelque entreprise.

Wellington prend Ciudad-Rodrigo.

Wellington passa l'Agueda le 8 janvier, s'approcha de Ciudad-Rodrigo, et en brusqua le siége de manière que deux brèches étaient déjà pratiquées le 21. Il est vrai que la maçonnerie du corps de la place étant à découvert, l'opération n'était pas difficile, et l'artillerie anglaise n'y employa pas seulement des boulets du plus fort calibre, mais encore des bombes de 96 livres lancées horizontalement par des caronades en fer. L'assaut livré le lendemain fut soutenu d'abord avec bravoure par la garnison, digne d'un meilleur sort; la place n'en fut pas moins emportée, et la garnison de 1700 hommes prisonnière.

Marmont, paisible dans ses cantonnements, ou jugeant mal la durée de la résistance que pourrait opposer Ciudad-Rodrigo, parut vers Salamanque quelques jours après sa reddition : les Anglais avaient eu le temps d'en réparer les brèches et d'y mettre garnison. Cette perte était d'autant plus sensible, que nous n'avions sous la main aucun moyen de faire un siége pour reprendre la place.

Il emporte également Badajoz.

Wellington, rentré derrière l'Agueda, fila peu de temps après par sa droite, passa la Guadiana le 16 mars, et parut devant Badajoz. Il n'était pas croyable que Soult mit autant de lenteur à la secourir, que Marmont en avait mis pour secourir Ciudad-Rodrigo. Le projet de Wellington était calculé sur la possibilité d'enlever le fort séparé de Picurina, d'ouvrir la seconde parallèle à ses pieds, et de battre la maçonnerie du corps de la place par les mêmes moyens qu'on avait employés contre Ciudad-Rodrigo. La place était défendue par 4 mille hommes sous les ordres du même Philippon qui s'était couvert de gloire lors du pre-

mier siége. Dans la nuit du 24 au 25 mars, le fort Picurina, battu d'abord par une artillerie foudroyante, est enlevé d'emblée; la seconde parallèle est aussitôt établie, et les batteries de brèche construites les jours suivants jouent avec tant de succès, que le 5 avril trois larges brèches se trouvaient déjà praticables : l'assaut est ordonné pour le lendemain. Deux divisions assailliront les brèches, deux autres feront leurs attaques du côté opposé et vers le château, par le moyen d'une escalade dont le but est plutôt de diviser l'attention de la garnison que de prendre la ville par un moyen qui réussit si rarement.

Toute l'attention de la garnison et du commandant se portent en effet vers le côté ouvert; tous les préparatifs y sont faits avec habileté, et les Anglais, après deux assauts meurtriers, se voient forcés à la retraite. Mais par un hasard inconcevable, les colonnes qui doivent escalader le côté opposé aux brèches parviennent à se loger sur le rempart, et, pénétrant ainsi sur un point qu'on croyait invulnérable, sèment l'épouvante parmi nos braves, qui venaient de se couvrir de gloire. Un combat fort rude s'engage corps à corps; mais l'ennemi ayant déjà pénétré en forces dans la place, il devient impossible de mettre aucun ensemble dans la défense des pelotons épars de la garnison, qui fut enfin forcée à se rendre après des efforts partiels. Le brave Philippon est à l'abri de tout soupçon; mais il paraît que ses mesures ne furent bien prises que du côté menacé, ou qu'un de ses officiers manqua à son devoir. S'il avait eu une réserve convenable et bien disposée, il est probable que ce malheur ne fût pas arrivé Les Anglais perdirent 200 officiers et 3400 hommes tués ou blessés, preuve incontestable de la vigueur qu'on leur opposa, et des brillants efforts qu'ils firent. Soult, arrivé le surlendemain à la tête de son armée, apprit le funeste sort de la place, et rétrograda sur Séville, que les Espagnols, profitant de son absence, menaçaient déjà.

La prise des deux places qui couvraient le centre de notre immense ligne d'opérations de Bayonne à Cadix était d'un funeste présage. Marmont, supposant à Soult les forces suffisantes pour sauver Badajoz, n'avait pas cru devoir, comme dans le premier siége, accourir directement sur la rive droite du Tage et s'avancer sur la Guadiana; il préféra laver son propre affront en cherchant à reprendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, qu'il fit investir, et s'avança ensuite en Portugal jusqu'à Castel-Franco. Son projet était de détruire le beau pont que les Anglais avaient à Villa-Ucha, ou, selon les circonstances, de déboucher de là pour coopérer à la délivrance de Badajoz, en menaçant la ligne de retraite de Wellington. Si ce mouvement eût été concerté avec Soult, il eût été fort sage; mais isolé, il ne devait rien produire. A la nouvelle que Badajoz était tombé et que son adversaire revenait sur le Tage, Marmont se rapprocha de ses dépôts, pour ne pas opposer son armée à périr ou à se disperser faute de vivres.

Insurrection de l'Amérique espagnole.

Plusieurs autres événements mémorables avaient signalé l'année 1811 : l'insurrection de l'Amérique espagnole par Miranda, la création de la république de Venezuela et de Caracas, des actes précurseurs de l'indépendance au Mexique et au Pérou, annonçaient partout à cet hémisphère l'aurore d'une nouvelle ère politique. Un contre-poids formidable se préparait dans le Nouveau-Monde, et menaçait le système colonial qui valut aux Européens l'empire de l'univers. On était si occupé de moi en Europe, qu'on fit à peine attention à ces événements, qui,

réunis à l'érection d'un trône sur les rivages brésiliens, formaient une révolution complète dans les affaires maritimes, commerciales et politiques de la vieille Europe.

La perte de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz m'affligea, moins par l'importance réelle de ces places, que par le talent supérieur que ces événements signalaient dans mon nouvel adversaire, et par la négligence manifeste que mettaient mes lieutenants à suivre leurs instructions. J'avais prescrit aux deux maréchaux de pourvoir ces places de garnisons suffisantes, et de les approvisionner pour six mois; Marmont surtout était inexcusable, car la garnison de Ciudad-Rodrigo était insuffisante. Au moment où tous nos efforts allaient se diriger vers la Russie, je ne pouvais être que très-sensible à un pareil revers. Heureusement les succès de Suchet en balançaient amplement le désavantage, et je me flattais toujours que, débarrassé de l'ennemi dans l'est de l'Espagne et victorieux au nord de l'Europe, je saurais bien prendre ma revanche, en concentrant tous nos moyens pour frapper un jour un coup décisif contre les Anglais dans la péninsule.

L'opinion de bien des hommes habiles est que j'eusse mieux fait d'aller reprendre les places conquises par Wellington et de le chasser de la péninsule, que de songer à l'expédition de Russie. J'expliquerai plus tard les raisons qui m'y déterminèrent.

Affaires de Turquie. — Guerre de Turquie. grands efforts des Russes.

Les événements qui se passèrent en Turquie dans la seconde période de 1811 n'étaient pas non plus de nature à me faire espérer de cette diversion d'aussi grands avantages que ceux que je m'en étais d'abord promis : je n'ignorais pas la fameuse maxime romaine, *de ne pas entreprendre deux guerres à la fois*. Si la guerre d'Espagne occupait la moitié de mes armées, celle de Turquie occupait 100 mille hommes à la Russie; elle en avait 25 mille qui guerroyaient en Géorgie et en Abassie contre les Perses et le Pacha d'Erzeroum, je devais supposer qu'elle en entretiendrait autant en Finlande pour la garder. Bien que les choses prissent une tournure inattendue en Moldavie dans le courant de 1811, et que mes calculs dussent se modifier sur ces événements, toutefois c'était beaucoup que la Russie eût cet ennemi sur les bras.

Kamenski, renforcé pendant l'hiver de 25 mille recrues, avait débuté au mois de février par la prise de Loweza, que Saint-Priest emporta par un coup de main vigoureux dans lequel les Turcs perdirent plus de 4 mille tués ou prisonniers. A cette époque, l'empereur Alexandre ordonna de retirer cinq divisions de cette armée pour les porter aux frontières de Pologne, et Kamenski étant mort, le général Koutousof vint prendre le commandement. Réduite à 50 mille hommes, il était naturel qu'il se bornât à la défensive avec elle. Les Turcs reprirent courage. Le visir s'approcha, le 6 juillet, de Roudschouck pour la reconquérir. Koutousof l'attendit, selon l'usage, avec ses carrés; peu s'en fallut qu'ils ne fussent entamés : les Turcs pénétrèrent jusque dans les jardins de la ville; mais manquant d'infanterie, fatigués de leurs efforts et mitraillés, ils reprirent le chemin de leur camp. Cette affaire ne décida rien; mais Koutousof, adossé à la bicoque de Roudschouck, sentit que l'ennemi pourrait être plus opiniâtre dans une seconde tentative; il repassa le Danube, en faisant démanteler les ouvrages qui avaient coûté à son prédécesseur tant de peines et de sang.

Le visir passe le Danube et se trouve investi.

Le visir, résolu à son tour de passer le fleuve pour rentrer en Moldavie, fit déboucher Ismaël-Bey de Widdin pour fixer l'attention de ce côté. Le général Zass, qui lui était opposé, imagina de l'envelopper d'une ligne de redoutes, afin de le resserrer si près du Danube qu'il ne pût pousser plus loin; et il y réussit. L'armée principale des Turcs n'en passa pas moins de son côté, au-dessus de Roudschouck. Les Russes tombèrent sur la première colonne qui débarqua; mais, comme elle avait eu le temps de se retrancher, les Turcs se défendirent en désespérés, et tous les efforts pour les rompre n'aboutirent à rien.

Koutousof résolut alors d'imiter Zass, de cerner l'ennemi par une ligne de retranchements. Il attira à lui toutes les forces possibles, et prit position en face du visir, qu'il entoura de neuf fortes redoutes : les intervalles étaient remplis par des carrés d'infanterie, entre lesquels on plaça la cavalerie. Malgré les avantages de cette position défensive, le général russe sentit bien qu'elle ne le mènerait à rien aussi longtemps que le visir communiquerait avec le camp situé à la rive droite, d'où il tirait ses vivres et ses munitions. Épiant l'occasion de se débarrasser du soin de garder l'armée ennemie, Koutousof reconnut bientôt que la communication du visir avec la rive droite n'avait lieu qu'au moyen de bateaux; et que son armée serait réduite à capituler, si l'on parvenait à battre le corps laissé à la garde du camp et des magasins turcs. En conséquence, il fit passer Markof, le 13 octobre, avec 10 mille hommes, à cinq lieues au-dessus de la position. Ce général réussit à battre complètement la division turque laissée au camp, dont il s'empara avec le butin immense qui accompagne toujours une armée ottomane. Le visir, instruit de ce désastre, s'échappa dans une nacelle; et son armée, investie sur la rive gauche, fut bientôt en proie à toutes les horreurs de la faim. On en profita pour négocier la paix, si nécessaire à la Russie dans la lutte plus sérieuse que je lui préparais dans le Nord. Un armistice fut conclu à cet effet; mais le corps du visir demeura investi et bloqué, recevant ses vivres au jour le jour.

Pendant que les négociations se traînaient à Giurgewo, Ismaël-Bey, craignant d'être exposé au même sort que le visir, repassa le Danube à Widdin.

Son armée capitule.

L'armistice étant expiré sans que les deux partis fussent parvenus à s'entendre, les restes de l'armée du visir, réduits à 7 mille hommes, furent conduits en Russie; plus de 12 mille avaient péri de faim ou de maladie. Cet important succès eut de graves conséquences; le congrès pour la paix fut continué à Bucharest. J'espérais bien, en déclarant la guerre à la Russie, venir au travers de ces négociations. Malheureusement Sébastiani, en qui les Turcs avaient grande confiance, avait quitté Constantinople. Le sultan, dont il avait sauvé la capitale en 1807, avait péri victime du fanatisme et de l'anarchie. Mon nouvel ambassadeur Latour-Maubourg ne négligeait rien de ce que lui commandaient ses instructions; mais il n'avait pas les mêmes titres à la confiance des Ottomans. Instruits par mes ennemis des stipulations d'Erfurth, et par l'Autriche du projet de partage que je lui avais offert, les Turcs s'abandonnèrent sans réserve aux conseils de l'Angleterre. Son ministre avait repris tout crédit sur le divan. Il fit jouer les grands ressorts pour le décider à la paix. Il était à craindre qu'elle se conclût aussitôt que la Russie, renonçant aux deux principautés, se contenterait de la limite du

Pruth, et rendrait le reste de ses conquêtes. Les Turcs sont peu prévoyants; l'espoir de rétablir leurs limites jusqu'au Dniéper et de recouvrer la Crimée, les touchait moins que la conservation de ce qui leur restait. Quoi qu'il en arrivât, ce n'était pas le renfort d'une trentaine de mille hommes que cette paix procurerait à la Russie qui devait me faire hésiter dans une pareille circonstance, dès que j'étais certain d'entraîner la Prusse et l'Autriche. D'ailleurs, je dois en convenir, je m'attendais que ma déclaration de guerre à la Russie rendrait la Porte plus exigeante, et mettrait des obstacles à la conclusion définitive de cette paix.

La guerre de Perse n'avait pas été menée avec moins de succès; les Russes, maître depuis trois ans d'Anapa, s'étaient emparés, le 17 septemdre 1810, du camp des Perses et des Turcs à Ascholkalaki; ils portaient leurs bannières victorieuses jusqu'aux murs de Poti, aux bouches du Phase. A l'orient, ils poussaient leurs avantages le long de la mer Caspienne jusque sous les murs de Lankaran. Cette guerre était pour eux un délassement plutôt qu'une diversion sérieuse.

Il est temps, au reste, de quitter ces plages lointaines pour arriver enfin à la grande entreprise qui devait mettre l'Europe à mes pieds, ou ruiner de fond en comble l'immense édifice que j'avais élevé avec tant de peines et de soins.

CHAPITRE XVIII.

EXPÉDITION DE RUSSIE.

Négociations inutiles avec les cabinets de Pétersbourg et de Londres. Alliance de Napoléon avec la Prusse et l'Autriche. Marche des armées sur le Niémen. Paix de Bucharest entre la Russie et la Porte. Passage du Niémen; les Français percent le centre des Russes, et n'en tirent aucun parti. Les Russes, repliés d'abord sur Drissa, jugent leur faute et se concentrent à Smolensk. Bataille de Smolensk. Les Russes continuent à se retirer sur Moscou. Opérations sur la Dwina et en Wolhinie. Affaires de Gorodeczno et de Polosk. Bataille de Borodino, ou de la Moscowa. Entrée de Napoléon à Moscou. Incendie de cette ville. Belle marche des Russes sur Taroutin. Négociations inutiles. L'armée française commence la retraite. Affaires de Wiazma, de Krasnoi. Conspiration de Mallet. Désastre de la Bérézina. Napoléon part pour la France. Affaires d'Espagne. Wellington détruit le pont retranché sur le Tage à Almaraz, bat Marmont à Salamanque et entre à Madrid. Siége de Burgos. Évacuation de l'Andalousie par nos troupes. Elles se concentrent en Estramadure. Wellington rentre en Portugal.

La grande entreprise qui allait décider du sort de l'Europe, ou pour mieux dire de l'empire du monde, se préparait de part et d'autre au milieu des chants de victoire. Le canon de la tour de Londres annonçait les succès de Wellington à Ciudad-Rodrigo et Badajoz; les Russes célébraient ceux de Kutusof sur le Danube, et nous nous en consolions par ceux de Suchet à Valence. Les explications continuaient, en attendant, à s'échanger; mais, loin d'arriver à un résultat, elles s'aigrissaient, parce qu'on n'abordait que des questions incidentelles.

Il serait difficile de présenter des tableaux à la fois plus dramatiques et plus éloquents de cette campagne que ceux qui ont été tracés par deux écrivains célèbres [1]. Cependant, comme il est indispensable de compléter le cadre que je me suis imposé, j'esquisserai à grands traits les combinaisons principales en les soumettant à des points de vue nouveaux.

J'ai déjà exposé une partie des motifs qui nous entraînaient réciproquement à la guerre... De part et d'autre ils étaient immenses. Ils est donc inexact de dire que

[1] Le manuscrit de Fain surtout serait un vrai chef-d'œuvre, s'il n'était pas entaché d'une partialité inconcevable : cet habile écrivain aurait remporté la palme du grand siècle, s'il avait préféré le rôle d'historien à celui de panégyriste. Il aurait pu se dispenser aussi de personnalités qui déparent son bel ouvrage, et mieux choisir les pièces justificatives qu'il a données. Croit-il avoir élevé un monument à la gloire de Napoléon, en publiant une réprimande écrite en termes déplacés au gouverneur de Wilna qui, par excès de zèle, osait dépeindre le véritable état des affaires? Le gouverneur de Wilna n'a jamais pleuré que le jour où Napoléon et ses Séides l'ont forcé à leur prouver qu'il n'était pas fait pour supporter de mauvais traitements.

(*Éditeurs.*)

les cabinets russe et français voulaient la guerre, et que les empereurs ne la voulaient pas; chacun sait fort bien que le cabinet russe était l'empereur Alexandre seul, comme je formais, moi, tout le cabinet des Tuileries. Les motifs apparents, les griefs articulés n'étaient que des prétextes : le but était tout différent. Il faut avouer néanmoins que de part et d'autre on était agité par un secret pressentiment des chances excessives qui pouvaient en résulter, et que si le désir individuel des deux souverains eût été seul consulté, on eût, pour l'instant du moins, mieux aimé s'entendre à l'amiable que de combattre. La force des intérêts en litige était malheureusement si grande, qu'il était difficile d'atteindre ce résultat. Il eût fallu, pour cela, remonter au traité de Vienne de 1809, et à la réunion des bouches du Wéser, de l'Elbe et de la Trave à l'empire français. Or, il y a de la bonhomie à croire que la chose fût facile [1].

Loin de redouter cette guerre, je sentais qu'elle deviendrait inévitable un jour; mais je ne voulais la faire qu'en temps opportun. C'était à mes yeux le seul moyen de terminer pour toujours la longue lutte dans laquelle j'avais consommé ma vie. Il était évident pour les plus simples que la Russie était trop forte pour qu'elle pût jamais entrer dans le système européen tel que je venais de le refaire, et dont la France était le pivot. Mon édifice était trop loin de sa base; la Russie pesait de tout son poids sur le sommet : Alexandre, plus jeune que moi, plein de force et de vie, m'eût survécu, et après ma mort, l'empire eût été démembré. Il fallait donc remettre la Russie en dehors de l'Europe, pour qu'elle ne gâtât pas l'unité de mon système. Il fallait donner à cette nouvelle démarcation politique des frontières assez solides pour résister au poids de toute la puissance des czars.

Il n'y avait que la masse de mon empire, avec les alliés qu'il avait alors, qui fût assez vigoureuse pour tenter un pareil acte de violence. Il n'était sans doute pas exempt de chances dangereuses; mais je crois qu'il était possible, et de plus qu'il était l'unique moyen de mettre mon ouvrage entièrement à l'abri.

Pour faire réussir ce plan, il fallait réédifier la Pologne sur une base solide, et vaincre les Russes pour leur faire accepter les frontières qu'on allait tracer avec la pointe de l'épée. Placée ainsi par mes précautions hors de l'économie européenne, séparée de cette économie par 200 mille gardiens, que nous soutiendrions toutes les fois qu'il en serait besoin, la Russie eût pu renouer avec l'Angleterre sans inconvénient, parce qu'elle nous eût été alors entièrement étrangère. D'ailleurs, si nous demeurions vainqueurs, elle n'eût pas pu quitter de si tôt le système continental : nous eussions donc assuré le présent et garanti l'avenir. Cette guerre serait la dernière, puisque en-delà de la Russie le monde politique finit. On m'a prêté le projet d'aller dans l'Inde par la Perse; je ne nie point d'avoir songé à la possibilité d'y envoyer une expédition; mais cela ne pouvait être qu'un objet secondaire, totalement subordonné à la nature des relations que nous établirions avec le cabinet de

[1] Napoléon voulait procéder au rétablissement de la Pologne, mais il désirait choisir son temps. Alexandre, qui l'avait pénétré, voulait rompre des liens qui l'attachaient à une puissance devenue hostile depuis 1809. Si le dernier eût voulu conserver ces liens, devenus insupportables à la Russie, Napoléon eût différé son expédition, mais il l'eût toujours faite après la soumission de l'Espagne. Voilà le véritable état de la question qu'on a défigurée de tant de manières.

St-Pétersbourg. En tout cas, je me serais bien gardé d'y aller en personne; car il ne faut pas tant de forces que l'on croit pour ébranler le monstrueux édifice de la compagnie anglaise : il suffit de 20 mille hommes aguerris, de beaucoup d'officiers, d'un peu d'argent, et de quelques intelligences avec les chefs marattes.

La base essentielle de mon projet était la résurrection de la Pologne, point également délicat à traiter avec l'Autriche, comme avec la Russie. Il fallait garantir la Galicie à la première, ou lui offrir d'amples indemnités, et je ne pouvais prendre ces indemnités qu'à mes dépens en Italie et en Allemagne. C'eût été abandonner des possessions utiles, contiguës à mon empire et certaines, pour des acquisitions lointaines et incertaines, sacrifice auquel je ne pouvais me résoudre qu'après la réussite de la guerre. Aussi eus-je soin de m'en réserver le droit par les articles secrets du traité avec l'Autriche.

Quant à la Russie, je savais que la proclamation formelle du rétablissement de la Pologne pourrait mettre un obstacle insurmontable à tout arrangement avec elle : si je lui enlevais par un acte public la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie, c'était me mettre dans la nécessité de poursuivre la guerre à outrance, jusqu'à ce que la cession en fût sanctionnée par un traité de paix; or c'était annoncer d'avance à Alexandre qu'il n'avait plus qu'à vaincre ou à mourir. Ce n'était pas en allant attaquer un colosse comme l'empire russe qu'il fallait s'enlever tout moyen de rapprochement, et faire un pas de clerc en s'appropriant d'avance ses provinces sans savoir si l'on parviendrait à les conquérir. Tout ce que je pouvais faire était de préparer cette émancipation et de tranquilliser l'Autriche, en me réservant néanmoins la faculté d'échanger ce qui lui restait de la Galicie contre les provinces Illyriennes; c'était admettre le principe de la réunion future de l'ancienne Pologne en une seule masse : c'était un pas immense en faveur des Polonais, et l'on m'en a su bien peu de gré, puisque cent pamphlets m'ont reproché de les avoir sacrifiés à mes vues particulières.

Ce projet a été la source de tous mes désastres; la postérité le blâmera, et quoique la tournure des événements m'en ait fait plus d'une fois repentir, je ne vois pas trop comment j'aurais pu tôt ou tard éviter cette guerre. J'aimais mieux la faire moi-même que la léguer à mon successeur.

Motifs qui m'entraînent à la guerre.

Certes, s'il eût dépendu de moi de choisir l'époque de la guerre de Russie en maintenant jusque-là les choses sur le pied établi à Tilsit, je n'eusse pas mieux demandé que de la remettre à deux ou trois ans, jusqu'à ce que j'eusse terminé les affaires d'Espagne : mais si dans ces trois ans la Russie renversait le système continental, point de vue dominant de ma politique; si elle se préparait par des armements formidables; si elle profitait de ce que je m'engageais personnellement en Espagne pour bouleverser le nord de l'Allemagne, alors je ne vois pas ce que j'eusse gagné à la remettre. Il me semblait plus convenable de suspendre pour deux ans l'achèvement de l'affaire d'Espagne; ce temps suffirait pour terminer la grande question du Nord, et revenir plus sûrement et plus commodément à celle du Midi. En envoyant par an 25 mille recrues à mon armée d'Espagne, j'espérais la maintenir en possession de ce que nous occupions, et la mettre en état de soutenir la défensive. C'était tout ce qu'il me fallait. La question se réduisait donc à ces deux points : « Si je commence par aller au Nord, le Midi

« ne peut me donner aucune crainte sé-
« rieuse : mais si je commence par aller au
« Midi, le Nord peut éclater, et remettre
« tout en question avec beaucoup plus d'en-
« semble et d'unanimité qu'en 1809.

« En différant de deux ans la soumission
« de l'Espagne, il n'en peut résulter qu'un
« ajournement sans danger, la prolongation
« d'une petite guerre de guérillas qui ne
« saurait m'inspirer de craintes sérieuses.
« En différant au contraire de deux ans la
« guerre du Nord pour aller au Midi, il
« n'en résulte aucun avantage pour décider
« ensuite la grande question : lors même
« que je serais maître de Lisbonne, de
« Cadix, de Carthagène et d'Oporto, il fau-
« drait les occuper, et il n'est pas dit que je
« pusse distraire un seul homme de l'armée
« d'occupation pour aller en Russie ; dans
« cet intervalle, la politique anglaise,
« dominant de nouveau à Pétersbourg,
« à Stockholm, pourra fort bien gagner
« Berlin, et venir même remuer Vienne,
« au moment où j'attaquerais Torres-Ve-
« dras. »

Je tenais la Prusse par ses propositions d'alliance. La crainte, le mariage et le désir d'acquérir quelques dédommagements, m'assuraient momentanément l'Autriche : la Suède hésitait encore; bien que Bernadotte et moi ne fussions pas les meilleurs amis, il était Français ; la Suède et la France n'avaient qu'un intérêt depuis un siècle ; il pouvait avec notre aide reconquérir la Finlande. sujets de regrets pour son royaume. L'occupation un peu brusque de la Poméranie était un grief passager ; l'intérêt suédois ne devait pas lui être sacrifié, et les sentiments français encore moins. Je devais croire qu'il me suffirait de lui montrer le chemin d'Abo et de Sweaborg pour m'assurer de son concours.

La Turquie avait essuyé des revers et traitait ; mais rien n'annonçait qu'on fût d'accord, et je devais croire que la seule certitude de mes armements contre la Russie rappellerait au divan le parti qu'il pourrait en tirer dans l'intérêt de la Porte.

En différant l'entreprise pour courir dans la péninsule, je ne pouvais que perdre de ces avantages ; car, en m'attirant de plus grands embarras sur les bras, j'amènerais peut-être de nouvelles chances qui feraient prononcer contre moi les alliés douteux, et rendraient les autres chancelants.

Indépendamment de tous ces motifs, j'avais une grande confiance dans l'issue de cette guerre, et j'y étais autorisé par tous mes précédents.

Discussions sur cette gigantesque entreprise.

Ce ne furent pas les objections qui manquèrent pour m'en détourner ; si plusieurs des fonctionnaires et des généraux que je consultai abondèrent dans mon sens, le plus grand nombre recula devant les difficultés.

Le grand-écuyer Caulaincourt, qui venait tout récemment d'être ambassadeur en Russie, n'était pas le moins ardent à la désapprouver ; il s'efforçait de démontrer qu'elle n'était légitimée ni par mon intérêt, ni par la nécessité ; il faisait un tableau effrayant des obstacles que le climat et l'immense étendue d'un empire sans fond opposeraient à nos succès. Il représentait l'avantage que le soldat russe, élevé durement dans un climat horrible, aurait sur des troupes méridionales exposées à toutes les privations, et dont la moitié encombrerait les hôpitaux avant d'être arrivée au terme de l'entreprise. Il n'y avait pas jusqu'aux chevaux moscovites dont l'éducation sauvage ne fût une cause incontestable de supériorité sur ceux de l'Allemagne ou de la Normandie, habitués à une nourriture abondante et

régulière, et beaucoup moins propres à soutenir à la fois de longues fatigues et de cruelles privations. La sévère discipline, le caractère impassible, la constance et la fermeté de ces soldats qui n'ont pour parents et pour patrie que leurs drapeaux [1], donne à l'armée russe une consistance qu'on chercherait vainement dans les autres. Ils sont sans doute soumis comme nous aux chances de la guerre, aux maladies; mais ces dernières sont plus rares que dans aucune armée; la désertion y est inconnue; la dispersion des corps organisés est facile à éviter par la nature même des troupes, et par l'instinct moutonnier qui les porte à se pelotonner en masse plutôt qu'à se disperser pour fuir : cet instinct n'est pas seulement dans le caractère docile du soldat, il est le fruit d'une grande discipline, de l'habitude de ne jamais quitter son drapeau, et surtout des guerres habituelles avec les Turcs, où chaque homme isolé est sûr d'être sabré par la cavalerie.

M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, qui avait été ambassadeur de France en Russie sous Catherine, et auquel on était redevable du traité de commerce avantageux de 1787, appuyait de toute son éloquence le parti opposé à la guerre; Duroc le secondait.

Motifs allégués par les partisans de la guerre.

Ceux de mes conseillers qui approuvaient l'entreprise disaient : « Si nous négligeons de profiter de l'ascendant acquis « par l'empereur Napoléon sur ses adversaires, et de la supériorité qu'il a déployée « dans les combats, depuis les bords du « Niémen jusqu'à ceux du Nil : si nous différons à mettre la Russie hors d'état de « nous nuire, qui osera, après lui, affronter les efforts de cet empire pour détruire son ouvrage? Quel sera le capitaine capable de soutenir avec une armée « française le débile duché de Varsovie, « contre lequel l'Autriche elle-même conspirera? car, ne le dissimulons pas, notre alliance avec l'Autriche est viagère sur la tête « de l'empereur : cette puissance a trop de « pertes à réparer, d'injures à venger, pour « ne pas fondre sur nous aussitôt après sa « mort. Pourquoi différer d'asseoir son « immense édifice sur des bases inébranlables, quand l'occasion s'en présente d'elle-« même? Ce n'est pas une augmentation de « puissance qu'il s'agit de chercher, c'est « une consolidation de ce qui existe, et une « garantie pour l'avenir. Que faut-il donc « pour achever un si glorieux édifice? ne « suffit-il pas d'un second Friedland dans « les champs de Wilna? Ne sommes-nous « pas certains de la victoire en regardant le « passé, et en comptant les phalanges nom-« breuses qui marcheront sous nos dra-« peaux?

Motifs de leurs adversaires.

Les adversaires de la guerre opposent à ces motifs des raisonnements spécieux; ils demandent : « Qui forcera les Russes à « livrer une bataille dans les provinces « ci-devant polonaises, tandis qu'il est de « leur intérêt de ne combattre que sur la « Dwina. La Lithuanie même appartient « déjà à l'Asie, si tout ce qui est désert doit « être mis en dehors de l'Europe. Bien différente de la Courlande et de la Samogitie, elle est couverte de vastes forêts, de

[1] Le soldat russe servant vingt-cinq ans, pris parmi les serfs, ne sachant pas plus lire et écrire que ses parents, ne conserve presque aucune relation avec eux; il ne connaît plus que le régiment auquel il appartient. C'est sa famille et sa patrie.

« marécages, les habitations humaines y « sont aussi rares que les champs cultivés.

« L'ennemi peut nous céder de telles pro- « vinces sans se compromettre ; nous ne « serons pas plus à notre aise dans les « marais de la Bérésina, de Lepel et du Pri- « petz, que nous ne le fûmes jadis dans les « boues de Pultusk et d'Ostrolenka. Tout « deviendra difficulté, si l'ennemi, conduit « par un nouveau Fabius, temporise et se « replie sur ses moyens, sur son centre « d'action et de puissance. La première « guerre de 1807 a réussi, grâce aux res- « sources immenses de la vieille Prusse et « des nombreuses villes qu'elle renferme ; « c'est Dantzick, Elbing, Thorn, Brauns- « berg, Osterode, Allenstein, Eylau, Gus- « tadt, Holland, Bischofswerder, l'île de « Nogat, qui ont permis d'y alimenter une « armée de 150 mille hommes. Mais les « hameaux de la Lithuanie, peuplés de misé- « rables Juifs, ne pourront rien offrir pour « notre subsistance, pour les hôpitaux, pour « les dépôts ; les cantonnements mêmes n'y « seront jamais que de mauvais bivouacs « déguisés.

« Serait-il prudent de lancer notre armée « dans ces déserts lointains, à travers tous « les pays soulevés par notre politique enva- « hissante ou par les ravages des campagnes « précédentes ? de demander nos points « d'appui à cette Prusse humiliée et foulée ? « Est-il sage de tracer une ligne d'opérations « de 500 lieues sur cette terre ennemie qui, « semblable à la cendre des volcans, cache « des feux terribles dont la moindre étin- « celle peut produire l'explosion [1] ?

« Livrerons-nous, durant cette longue et « périlleuse entreprise, la France à tous « les coups que ses ennemis voudront lui « porter, en mettant de nouveau en ques- « tion la sûreté et la tranquillité intérieure, « en troublant le sommeil des partis ? »

[1] Paroles de M. de Ségur.

Chances militaires sur lesquelles je compte.

Toutes ces raisons, qui semblaient sans doute des obstacles, n'étaient pas suffisantes pour me déterminer. Mon génie consistait à embrasser d'un coup-d'œil rapide toutes les difficultés d'une affaire, mais en même temps toutes les ressources propres à triompher de ces difficultés : c'est à cela que j'ai dû ma supériorité. Je dois l'avouer pourtant, quinze ans de succès non interrompus m'avaient entraîné à un excès de confiance qui me faisait abonder dans mon sens. J'apercevais les obstacles, mais j'en tenais peu de compte, parce que j'avais toujours su les vaincre. Je n'ignorais pas que la Russie, adossée à la mer glaciale et aux déserts de la grande Tartarie, était difficile à subjuguer ; qu'il serait impossible de poursuivre son armée et son gouvernement, s'ils décampaient devant nos aigles jusqu'à l'Oural ; mais je savais aussi que plus cette puissance est vaste, plus elle dépend de son centre de vie ; or ce centre de vie, c'est Moscou, Petersbourg et l'armée.

J'avais la plus grande estime pour l'armée russe ; si mes bulletins et le Moniteur ont été rédigés quelquefois de manière à faire soupçonner le contraire, c'est que j'avais mon intérêt à ce que la chose fût ainsi : mais plus j'avais de considération pour cette armée, plus j'étais convaincu qu'elle faisait toute la force de la Russie. Je pensais que l'amour-propre des Russes ne leur permettrait pas d'évacuer la Lithuanie sans une bataille générale ; et si je remportais entre Wilna, Smolensk ou Witepsk, une victoire comme à Friedland ou Austerlitz, l'Europe entière ne serait-elle pas à mes pieds ? Aurais-je jamais livré bataille avec un plus grand but, un résultat aussi immense et des

probabilités aussi positives? J'avais décidé du sort de l'Europe à Austerlitz et à Friedland avec 80 mille hommes, n'était il pas plus probable que je le fixerais avec 450 mille. Et si la fortune voulait que je livrasse une première bataille indécise comme celle d'Eylau, que j'y perdisse un nombre égal de braves, sans obtenir de résultat, ne me restait-il pas 400 mille hommes sous la main pour recommencer et obtenir enfin un de ces succès dont j'ai accablé mes ennemis durant vingt ans.

Avec tant de probabilités pour moi, fallait-il laisser à mon successeur la tâche de soutenir sur la Vistule une Pologne imparfaite, et de tenir tête en même temps à l'Angleterre et à tous ceux qui, après moi, voudraient faire revivre les intérêts des Bourbons? Sans doute il eût mieux valu laisser à mon fils la chance d'une lutte incertaine au Nord, que d'aller mourir en exil à Ste-Hélène; mais quand tout militait en faveur de cette entreprise; quand on pouvait, en quelque sorte, la réduire à une combinaison de mouvements de magasins, en m'accordant la presque certitude de vaincre dans les combats, tout ajournement ne semblait-il pas une faute qui devait mettre du côté de mes ennemis les chances qui aujourd'hui étaient en ma faveur? Je l'avoue, je fus si fort dans l'illusion, que je regardais cette guerre comme beaucoup plus sûre, ayant l'Autriche et la Prusse avec moi, que ne l'avait été ma course sur Eylau en 1807, alors que l'Autriche pouvait descendre sur mes derrières entre l'Elbe et l'Oder, relever le courage des Prussiens, et me fermer toute retraite. Aujourd'hui je partais basé sur Dantzick, sur Graudentz, sur Modlin, sur Varsovie, à la tête des forces de toute l'Europe, comment prévoir un fâcheux résultat!!

A ces raisons concluantes, j'ajoutais que je ne craignais point les partis; que je gouvernerais l'empire de mon quartier-général, comme dans les guerres précédentes; que l'impératrice assisterait à mon conseil; que la nation entière, classée en trois bans, donnerait 120 mille hommes du premier ban dans la vigueur de l'âge, qui, organisés en cohortes et commandés par des cadres tirés de la ligne, vaudraient des vétérans pour garder nos places, nos ports et l'intérieur de la France. Je ne craindrais pas l'Allemagne, puisque j'emmenerais avec moi des corps d'élite d'Autrichiens et de Prussiens comme otages. Je ne redoutais pas des débarquements de la part des Anglais, assez occupés à nous tenir tête en Espagne, et dégoûtés par l'expédition d'Anvers. Enfin, quant aux vivres, j'achèterais aux Polonais les grains dont ils ne savaient que faire, je les entasserais à Dantzick au lieu de les exporter. En échange de cet argent, les Polonais me fourniraient 50 mille bons soldats; j'achèterais des bœufs en Gallicie; j'organiserais vingt nouveaux bataillons du train des vivres, pour augmenter nos transports [1]. La Prusse nous devait des millions depuis la paix de Tilsit; elle me céderait les grands magasins qu'elle avait amassés. J'aurais derrière moi pour un an de vivres. Toutes ces mesures me rassuraient : je n'avais envie d'imiter ni Cambyse, ni l'empereur Julien, ni Crassus; et je croyais bien m'être entièrement mis à l'abri d'un désastre pareil à celui qu'ils essuyèrent. Je pouvais échouer et revenir sur la Vistule; mais c'était, selon moi, le maximum du mal qui pouvais m'arriver. Les chances de l'entreprise

[1] Dans le moment de repos qui suivit la bataille d'Eylau, Napoléon avait senti l'avantage d'organiser militairement les équipages des vivres qui étaient auparavant des charretiers loués par une compagnie de fournisseurs. Il les organisa en bataillons d'équipages militaires, traînant 150 grands caissons à quatre chevaux, à l'instar du train d'artillerie.

bien posées, il ne fallait plus que reconnaître si le moment de la tenter était venu, et s'il y avait moyen de la différer.

Explications vagues avec la Russie.

Jusque-là les récriminations s'étaient bornées à des plaintes vagues et à des explications incomplètes, à des rassemblements de troupes réciproques : les griefs ne manquaient pas, mais on les articulait tout bas, de crainte de brusquer une rupture dont chacun semblait redouter les conséquences, ou désirer du moins l'ajournement. Je savais seulement que la Russie se plaignait de l'augmentation du duché de Varsovie, des réunions faites à mon empire et notamment de celle d'Oldenbourg : elle désirait Dantzick en échange de cette principauté ; mais quant au duché, elle ne pouvait rien articuler de positif, sinon qu'elle avait droit de se plaindre et de concevoir des craintes ; elle laissait entrevoir que le seul moyen de la satisfaire eût été d'exécuter littéralement les articles du traité de Tilsit relatifs à la Pologne. Quant à moi, je me plaignais des infractions au système continental, des nouvelles lois contraires au commerce français et des rassemblements de troupes.

Motifs qui me font tenir au système continental.

Si la Russie eût consenti à rester dans le système continental, je n'aurais pas mieux demandé que de maintenir nos relations, car ce système commençait à porter ses fruits. La détresse des fabriques anglaises se manifestait dans les révoltes d'ouvriers contre des machines qui doublaient les produits, lorsque tous les débouchés étaient fermés. La misère de la classe manufacturière était à son comble. Au parlement même, Brougham signalait les ordres du conseil britannique comme les causes de la détresse publique : les billets de banque perdaient considérablement, et le change sur Londres, tombé à 70 pour cent, dénotait la situation des rapports du continent avec l'Angleterre. Il m'en coûtait trop de devoir renoncer à tous les avantages de mon système, à l'instant où je me flattais d'en recueillir les fruits. S'il fallait voir arriver ce résultat par un rapprochement de la Russie et des Anglais, alors la guerre me paraissait préférable, parce que du moins j'espérais frapper deux coups à la fois. Le premier, de provoquer le rétablissement de la Pologne; le second, de forcer la Russie, ainsi affaiblie, à reprendre le système continental. Je me flattais même que le grand déploiement de forces que je mettrais sur pied effraierait le cabinet de St-Pétersbourg, qui ne me supposait pas autant de moyens, et que cela suffirait pour aplanir tous nos différends. Je ne pouvais reculer sans faiblesse, et Alexandre, de son côté, avait résolu de secouer les obligations que lui imposait un traité dont toutes les bases se trouvaient déjà sapées.

Il n'était guère plus facile de nous entendre sur les autres points. Je consentais bien à m'interdire toute coopération au rétablissement de la Pologne; mais remettre les choses sur le pied convenu à Tilsit était difficile à cause de la Gallicie qu'on y avait annexée.

Occupation de la Poméranie suédoise.

Pendant que nous échangions nos griefs réciproques, les événements se pressaient de manière à les augmenter. Le dépôt anglais du rocher d'Héligoland était devenu un des plus riches bazars de l'ancien monde ; c'était aussi un arsenal militaire et politique. De là les marchandises coloniales se répandaient dans le Nord sous le pavillon américain, et sur les côtes entre la Hollande et Lubeck par de petits caboteurs contrebandiers. L'occupation des villes anséatiques leur avait fermé tout accès; mais il restait

le port de Stralsund et la Poméranie suédoise qui, malgré les déclarations officielles du cabinet de Stockholm, faisait en fraude un trafic considérable. Je n'étais pas plus content de la marche politique de Bernadotte que de ce commerce clandestin, et j'ordonnai à Davoust d'occuper la Poméranie dans les premiers jours de janvier. Il eût été assez ridicule d'avoir amené la Russie, le Danemarck, la Prusse, l'Autriche et l'Espagne à fermer leurs ports, tandis qu'on eût souffert la contrebande dans ceux de la Suède, qui demeuraient à notre discrétion. Bernadotte irrité cherche un appui en Russie, et porte à St-Pétersbourg des plaintes amères contre une agression que sa conduite seule a provoquée. Au point où nous en étions avec la Russie, une telle démarche était de nature à faire sensation. L'empereur Alexandre, qui se persuadait, depuis 1809, que j'allais l'attaquer, devait considérer cette mesure comme un avant-coureur. D'un autre côté, la prudence avait exigé que je renforçasse la garnison de Dantzick; car si la Russie se déclarait et que la Prusse se rangeât de son côté, Dantzick pouvait être sérieusement attaquée. J'en fis porter la garnison à 20 mille hommes : celles de Stettin, Custrin et Glogau furent également renforcées. C'était encore aux yeux de la Russie la preuve d'une prochaine agression, et un venin de plus versé sur la blessure encore saignante de l'augmentation de puissance du duché de Varsovie, et de la réunion d'Oldenbourg.

Alliance avec la Prusse.

Pendant que mes propositions et les réponses de la Russie couraient les grands chemins, et qu'on annonçait de Pétersbourg l'envoi du comte de Nesselrode avec de nouvelles explications, je songeais au parti que j'avais à prendre avec la Prusse. Depuis un an elle m'offrait d'entrer dans mon alliance; je pensais bien que je l'y entraînerais d'un mot. On a cru que, ne pouvant pas trop m'y fier, j'eusse mieux fait d'achever le dépècement de la monarchie du grand Frédéric qui se trouvait entourée de mes troupes. Cette assertion, quoique spécieuse, n'est pas sans réplique. Le roi avait toujours montré un caractère d'une droiture extrême : si l'humiliation de la paix de Tilsit l'indisposait contre moi, il était possible néanmoins qu'il entrât franchement dans mon système, pourvu qu'il entrevît la possibilité de rétablir sa monarchie sur le pied où elle se trouvait en 1806. S'il avait plus à espérer de moi que de mes ennemis, il pouvait s'attacher sincèrement à ma cause. Son armée et sa nation n'eussent sans doute pas été si facile à ramener; toutefois il y aurait eu un moyen, c'eût été de revenir à l'idée que J..... m'avait suggérée en 1806, c'est-à-dire, de lui donner ou le royaume de Pologne, ou la présidence de la Confédération du Rhin avec des indemnités. De tous les partis, celui de lui donner le royaume de Pologne eût été peut-être le plus sage. Si cette mesure n'eût pas été aussi avantageuse que le rétablissement complet du trône de Sobieski, elle eût mieux valu que de laisser la Pologne incomplète et entourée d'ennemis jaloux de la partager de nouveau. C'eût été pour les Prussiens un grand véhicule à me rester fidèles, et pour les Polonais l'espoir d'un heureux avenir. Il eût été facile d'indemniser le roi de Saxe. Si j'avais voulu détruire la Prusse au début des hostilités, je me serais vu forcé d'employer 100 mille hommes à soumettre et à garder la monarchie : c'eût été me donner gratuitement la chance d'une Vendée allemande dans les montagnes de la Silésie et dans les forêts de la Marche. Je pris un terme moyen : m'attacher le roi de Prusse par des espé-

rances d'indemnités sur la Courlande; surveiller en même temps son pays par une réserve de 50 mille hommes qui alimenterait mon armée agissante de recrues, et lui servirait de dépôts : tel fut mon système.

J'avoue que c'était un de ces *mezzo termine* qui ne décident rien, et que, si on eût pu prévoir la moindre chance de revers, il eût mieux valu adopter un parti prononcé. La crainte de trop faire pour un pays mal disposé envers moi m'empêcha de satisfaire amplement le cabinet de Berlin; la crainte de m'attirer sur les bras un embarras que je devais éviter en allant me lancer dans une si grande entreprise m'empêcha d'agir hostilement envers lui. C'était déjà un grand avantage que de m'assurer un corps auxiliaire de 20 mille hommes et les ressources d'un pays prêt à compter dans les rangs ennemis : si c'était un allié peu sûr, je me flattais bien que la victoire le retiendrait sous mes drapeaux.

Je chargeai donc le duc de Bassano de rentrer en explication avec Krusemarck sur les propositions précédemment faites par sa cour, et il ne fut pas difficile de nous entendre. Le traité d'alliance fut signé le 26 février. Tout en cherchant à se rallier à ma cause, Frédéric-Guillaume avait fait plusieurs démarches à Pétersbourg, afin d'éviter une rupture et d'engager la Russie à un accommodement. Ses efforts, bien naturels pour détourner l'orage qui menaçait de l'entraîner dans son tourbillon, et dont toutes les chances devaient être également déplorables pour la Prusse, n'eurent aucun effet.

Mission pacifique donnée à Czernitscheff.

Dès que l'alliance avec le cabinet de Berlin fut signée, je voulus tenter un dernier effort pour obtenir ce que je désirais, tout en évitant la guerre. Les communications par nos ambassadeurs n'ayant amené aucune explication satisfaisante, et le comte Nesselrode, dont on avait annoncé la prochaine arrivée comme un gage de conciliation, ne devant plus venir, j'appelai le colonel Czernitscheff, aide-de-camp d'Alexandre, qui résidait près de moi depuis la campagne de 1809. Je le chargeai de porter à son maître les vœux que je faisais pour une négociation à l'amiable, des griefs que je réduisais à deux de part et d'autre. Je suis prêt à prendre l'engagement de ne rien ajouter au duché de Varsovie; je donnerai une indemnité pour Oldenbourg; mais, comme j'ai occupé ce pays dans la seule vue de couper toute communication clandestine avec l'Angleterre, je ne puis accorder Dantzick, qui serait bientôt un entrepôt anglais. J'offre en échange Erfurth et son territoire. Enfin, si l'empereur veut maintenir le système continental, j'accéderai au système des licences exceptionnelles à accorder aux négociants russes, pourvu que les lois du commerce contraires à la France soient modifiées par un nouveau traité.

Czernitscheff part avec ces propositions, mais il emporte avec lui un état de situation de nos forces qu'il s'est procuré par la félonie d'un commis des bureaux de la guerre; état peu important dans le fond, car il est à peu près impossible d'en cacher longtemps les bases à l'œil scrutateur des agents diplomatiques de l'étranger : d'ailleurs il ne devait rien apprendre de neuf à l'empereur Alexandre, puisqu'il ne pouvait porter à moins de 200 mille le nombre des troupes françaises disponibles pour l'expédition; et que la force des autres contingents, très-bien connue de toute l'Europe, ne s'élevait pas à un moindre nombre.

Alliance offensive et défensive avec l'Autriche.

Dans cet intervalle, l'Autriche aussi vient

de signer avec moi une alliance plus étroite que le lien de famille qui nous unissait. La position dans laquelle je m'étais trouvé après Eylau me faisait sentir la nécessité de la lier à mon entreprise : je savais bien qu'un mariage n'empêchait pas une médiation armée, et je me souciais peu qu'elle m'offrît sa médiation, lorsque je serais enfoncé au cœur de la Russie. Le cabinet de Vienne alla au-devant de mes désirs en m'offrant lui-même de partager les changes de la guerre : il me proposa ce que j'aurais à peine osé lui demander, et le traité fut signé le 14 mars.

Résolutions de l'empereur Alexandre sur les propositions envoyées par Czernitscheff.

Pendant que nous traitons, Czernitscheff a fait toute la diligence d'un courrier russe; il arrive le 10 mars. L'empereur Alexandre ne trouve rien dans sa mission qui puisse le faire dévier de la ligne qu'il s'est tracée. Les situations qu'il apporte constatent ma puissance, moins forte peut-être qu'elle ne l'est réellement; mais on connaît approximativement mes ressources, et à 50 mille hommes près l'état doit en être exact. Alexandre ne voit rien là qui doive l'encourager ni l'effrayer : il est résigné, car il a pris son parti. Il confie à ses plus intimes qu'il ne peut plus se fier à mes promesses sur le duché, puisque je n'ai pas scrupuleusement tenu la même promesse faite à Tilsit, et que d'ailleurs le duché d'aujourd'hui est déjà le double du duché consenti par ce traité. Il déclare que si je m'y soumets pour quelques années, il est certain que je recréerai la Pologne, aussitôt que les Anglais seront chassés de la péninsule. Tant que j'aurai une petite armée à Dantzick, une autre sur l'Oder et des alliés polonais sur le Niémen, il ne saurait être tranquille sur l'avenir de la Russie; et pour gage de ma sincérité, il ne saurait demander moins que l'évacuation totale de la Prusse et de ses forteresses, ainsi que celle de la Poméranie suédoise.

Ainsi une méfiance qui n'a rien que de très-naturel devient la base de propositions qui devront me paraître d'autant plus extraordinaires, que la puissance dont on m'imposera l'obligation d'évacuer le territoire vient de s'allier avec moi offensivement et défensivement.

Un mois entier se passe sans que la réponse aux propositions de Czernitscheff soit expédiée. Vers le même temps, une de ces intrigues dont les cours sont si souvent le théâtre avait ajouté, dit-on, aux méfiances de l'empereur Alexandre, au point qu'il avait fait arrêter subitement et conduire aux confins de la Sibérie son conseiller le plus intime. Il m'est parvenu sur cette affaire des rapports si étranges, que je n'ai jamais pu croire à leur véracité. Les ennemis de ce conseiller lui reprochaient, à ce qu'on prétend, ses relations avec moi ou mes ministres : on m'a assuré dans mon exil que des pièces fausses avaient été produites pour donner du poids à ces inculpations. Je ne pense pas que les ennemis de S..... aient poussé la perversité à ce point : il est plus probable que ce digne conseiller d'Alexandre fut la victime d'une intrigue dirigée contre lui par d'Ar..... homme consommé dans ce genre d'exploits.

Plusieurs écrivains ont voulu tirer parti de cet événement pour faire croire qu'il avait contribué à exaspérer l'empereur Alexandre contre moi ; ce que je ne pense pas. Quoi qu'il en soit, ce prince mieux informé deux ans après nomma le même S.... gouverneur de la Sibérie, réparation honorable pour le monarque comme pour son conseiller. On a su depuis que cette intrigue n'avait aucun rapport avec la politique extérieure, c'était un coup de parti d'une coterie. Au moment où il arriva, il était naturel

de penser que mes ennemis auraient mêlé mon nom à cette trame, et qu'elle avait pu contribuer aux déterminations de mon rival [1].

Propositions de paix à l'Angleterre.

Pendant qu'on délibérait et qu'on se préparait à la guerre à Pétersbourg, je négociais avec Londres. Fort de la position avantageuse que m'assurent les deux alliances importantes qui placent presque toute l'Europe sous mes bannières, je veux, avant de jeter le gant et de tirer l'épée, faire encore un dernier appel à l'Angleterre. C'est elle qui est la cause première de la lutte qui va s'engager avec le Nord : c'est en traitant avec elle que je pourrai renoncer au système continental, et ajourner indéfiniment mes vues ultérieures sur la Pologne. Je charge le duc de Bassano de rédiger, le 17 avril, une note directe à lord Castlereagh pour lui proposer la paix.

Nos différends ne roulent plus sur quelques colonies : ces petits intérêts secondaires ont disparu sous l'immense prépondérance maritime de nos ennemis, et au milieu des questions plus importantes qui s'agitaient entre nous. Tous nos différends actuels se rapportent à l'existence de l'Espagne, du Portugal et des Deux-Siciles. Je propose de proclamer l'indépendance de l'Espagne sous la dynastie régnante, de rendre le Portugal à la maison de Bragance, de laisser Naples à Murat et la Sicile à Ferdinand. Ces questions semblaient fort aisées à résoudre : et cependant c'étaient des questions vitales pour l'Angleterre autant que pour nous. Proposer au cabinet de Londres de reconnaître Joseph, quand Wellington venait d'enlever Ciudad-Rodrigo et Badajoz, et quand la prochaine guerre de Russie lui promettait des succès bien plus importants, c'était courir la chance probable d'un refus.

Lord Castlereagh demanda naturellement

[1] L'auteur a dû professer ici une autre manière de voir que les écrivains qui ont affecté de chercher des causes extraordinaires au changement de sentiments de l'empereur Alexendre ; car il ne faut pas aller si loin pour trouver ces causes. La réunion d'Oldenbourg et le traité de Vienne suffisaient ; la première attentait à l'honneur de la famille d'Alexandre ; le second attentait aux intérêts les plus manifestes de la Russie. Politiquement parlant, cette réunion d'Oldenbourg était un enfantillage qui eût fort peu importé affaire. L'héritier de cette principauté était l'époux de la grande duchesse Catherine, femme extraordineire par sa beauté, son génie, son esprit, et justement chérie de l'empereur Alexandre ; en la dépouillant par un simple décret impérial, sans aucune négociation préalable, c'était blesser doublement la famille de Holstein, qui occupe le trône de Pierre-le-Grand. C'était une affaire de ménage qui dut affecter profondément l'empereur Alexandre déjà très-mal disposé par le traité de Vienne. Il eût fallu de grandes réparations et de fortes indemnités au duc et à la duchesse d'Oldenbourg pour faire oublier ce procédé. Depuis ces deux événements, la paix n'était plus possible.

M. Fain a débité de belles homélies sentimentales sur l'amitié d'Alexandre pour Napoléon, et n'a recherché que dans de petites passions la cause de l'altération de ses sentiments. Il aurait dû se rappeler que les intérêts de l'état l'emportent sur les affections personnelles. D'ailleurs c'est un singulier ami pour un grand souverain, celui qui dépouille ses sœurs de leurs états, qui réunit la moitié de l'Europe sans en rien dire, qui menace son empire de le reléguer en Asie, enfin qui exige la ruine du commerce de son alliée au profit du sien.

M. Fain eût mieux fait de dire comme son héros l'a dit lui-même, à Ste-Hélène, que l'édifice élevé par Napoléon, dont le sommet touchait au Niémen, était trop loin de sa base et trop frêle pour ne pas s'écrouler après lui, s'il ne parvenait pas à affaiblir la Russie. Il y aurait de la grandeur à convenir qu'on était trop puissant pour ne pas vouloir achever cet immense édifice ; il n'y a que de la niaiserie ou du charlatanisme à présenter Alexandre comme une dupe ou un Céladon politique. Napoléon pouvait dire comme Mahomet à Zopire :

Je me sens assez grand pour ne point l'abuser.

si par dynastie régnante en Espagne, j'entendais mon frère Joseph ou Ferdinand VII. Il était impossible que le prince régent reconnût le premier, il était plus difficile encore que je rétablisse le second. Aussi la négociation, qui n'était qu'une démarche d'apparat, tomba d'elle-même au bout de huit jours. On a dit que je pouvais donner la paix au monde par ce peu de mots : *Joseph cédera la place à Ferdinand ;* mais que ces mots expirèrent sur les lèvres d'un frère... C'est une phrase spirituelle ; mais fort inexacte. On sait ce qui m'avait toujours éloigné de reconnaître Ferdinand : c'était de savoir si l'Espagne serait à nous ou à l'Angleterre. N'ayant pas voulu reconnaître ce prince en 1808, pouvais-je le faire après l'avoir tenu quatre ans captif, et poussé ainsi plus fortement que jamais dans les rangs ennemis ? Ce n'était pas comme frère de Joseph, mais comme chef de la nation française et de ses intérêts, que je repoussais encore cette fois le retour de Ferdinand. Pour qu'il n'y eût plus de Pyrénées, il ne fallait pas qu'un de mes ennemis régnât à Madrid. C'est me faire une sanglante injure de croire que j'eusse précipité la France dans une guerre interminable pour un népotisme d'autant plus absurde, que Joseph ne m'avait pas donné de preuves convaincantes de son attachement à mes intérêts, et je savais très-bien que Philippe V avait déclaré la guerre au successeur de Louis XIV, dix ans après que ce dernier eut compromis l'existence de la France pour le placer sur le trône.

Ultimatum de la Russie.

Le messager qui apportait la réponse de Castlereagh suivit de quelques heures celui qui apportait enfin l'*ultimatum* de la Russie (24 avril). Le prince Kourakin, chargé de me le faire connaître, demande l'évacuation de la Prusse et des places de l'Oder, la diminution de la garnison de Dantzick, la conclusion d'un arrangement avec la Suède, et l'évacuation de la Poméranie. A ces conditions la Russie ne conservera plus de relations directes avec l'Angleterre, mais ne brisera pas avec les neutres. On donnera des licences au commerce russe comme on en donne en France; on s'arrangera pour modifier le tarif des douanes russes à l'avantage du commerce français; enfin, on traitera à l'amiable pour l'indemnité du duché d'Oldenbourg. Ces conditions me parurent moins dures que la forme sous laquelle on les présentait, bien qu'elles offrissent un singulier contraste avec la position où deux grandes alliances venaient de me placer. En les examinant aujourd'hui dégagé de toute passion, je suis obligé d'en convenir, elles n'avaient rien que de naturel dans la situation où la Russie se trouvait lancée par suite de tout ce qui s'était passé depuis 1807. Il était difficile que l'empereur Alexandre me demandât de rétracter la donation de la Gallicie au duché, de rendre la Hollande et les bouches du Wéser à leur indépendance, bien qu'il eût été en droit de le faire par la teneur de nos traités. Exiger pour la sûreté de son empire que la Prusse fût évacuée, était fort modéré de sa part; mais demander que cette évacuation précédât tout arrangement définitif, c'était me tracer le cercle de Popilius et me faire essuyer une humiliation gratuite, car de semblables arrangements ne sont jamais que temporaires ; or le premier qui aurait eu intérêt à les briser n'eût pas manqué de le faire.

L'évacuation des forteresses prussiennes me paraissait délicate. J'étais certain que la guerre éclaterait tôt ou tard; le terme n'en pouvait être reculé que de deux à trois ans au plus. Si j'évacuais la Prusse, je livrais ce pays foulé et mécontent à la merci de la

Russie ; Fréderic-Guillaume se jetterait sans balancer entre les bras d'Alexandre. Déjà il lui avait proposé en 1811 d'unir ses forces aux siennes, si celles-ci prenaient l'offensive et s'avançaient sur l'Oder : dans le cas contraire, il laissait entrevoir la crainte d'être entraîné à la guerre dans un sens qui ne lui convenait point. Alexandre, ne se sentant pas en mesure d'entreprendre un mouvement pareil, craignit de compromettre un allié si fidèle, et ajourna ses propositions à une époque plus opportune. Cette circonstance suffit pour démontrer que je ne pouvais évacuer la Prusse sans la jeter dans les rangs de mes ennemis, et sans compromettre le duché de Varsovie, qui eût été envahi et renversé en 15 jours. On répondra que la Prusse étant mon alliée, cette crainte était chimérique ; mais la guerre qui avait motivé l'alliance n'ayant plus lieu, et les circonstances étant différentes, la politique du cabinet de Berlin pouvait changer.

Tel est le funeste résultat des fausses positions : ce qui ne paraît aux uns qu'une proposition naturelle et indispensable, semble aux autres un danger manifeste et une source de calamités. Peut-être Alexandre, satisfait de quelques modifications à son système maritime, n'eût-il point abusé de l'évacuation de la Prusse pour ressaisir sa supériorité dans le Nord ; peut-être eût-il été satisfait de rendre le commerce et la tranquillité à son empire, augmenté de la Finlande et de plusieurs districts de Pologne ; tandis que d'un autre côté il eût occupé les principautés turques qu'il convoitait avec tant de raison. Mais comment garantir que le système d'une modération si parfaite eût été le sien? comment assurer que la Prusse plus inquiète n'eût rallumé les brandons de la guerre, et qu'alors la Russie, forcée de s'intéresser à elle n'eût armé pour la soutenir.

Mon malheur dans cette occasion provint peut-être d'une trop grande habitude à sonder les profondeurs de l'avenir, à tout embrasser d'un coup-d'œil ; j'eusse mieux fait d'être moins prévoyant.

Quant à ce qui concerne le duché de Varsovie, il était à peu près impossible de remettre les choses sur le pied réglé à Tilsit, puisque depuis lors j'avais réuni la Gallicie contre la teneur du traité ; la séparer de nouveau eût été donner le coup de mort à la Pologne, et cette mesure ne pouvait me convenir depuis que mon mariage avait rompu mon intime alliance avec l'empereur Alexandre. La Russie ne le demandait pas péremptoirement, mais elle mettait ce grief en avant, et si j'avais cédé sur d'autres points, il est probable qu'elle eût fait revivre cette prétention, trop fondée et trop conforme à ses intérêts pour être oubliée.

Au surplus, je le répète, c'était moins encore le fond des demandes de Kourakin qui me choquait, que la forme qu'on leur donnait. S'il m'eût offert un traité définitif dans lequel l'évacuation de la Prusse eût été stipulée comme une indemnité aux sacrifices souscrits par le même traité, je l'eusse peut-être accepté ; mais en faire une condition préliminaire à toute explication, c'était me mettre dans la position d'un homme appelé en combat singulier pour demander pardon à son antagoniste avant de s'expliquer sur le sujet de la querelle. Cette formule était si contraire à l'urbanité et au caractère de l'empereur Alexandre, que je ne pus me défendre de quelques soupçons sur une intrigue qui aurait provoqué un changement aussi complet dans sa manière d'agir. Jaloux d'obtenir une explication directe de sa part, je résolus de lui envoyer M. de Narbonne. Cet ancien courtisan, réputé pour ses formes agréables et séduisantes, y joignait assez de finesse et de pénétration

pour remplir cette délicate mission [1]. Il reçut le 26 avril l'ordre de partir pour Pétersbourg; le prétexte de son voyage était de communiquer à l'empereur Alexandre les pièces de la courte négociation avec l'Angleterre; mais le but était de chercher à pénétrer le mystère de ses derniers procédés, et de voir s'il y aurait moyen d'obtenir de ce prince qu'il demeurât dans les voies du système continental.

Je pars pour Dresde.

En attendant, mon armée était en marche depuis deux mois; elle venait de traverser en tous sens le territoire prussien, et passait déjà l'Oder. Il était temps de m'en rapprocher, pour donner la dernière main à mes préparatifs. Je partis pour Dresde, où je donnai rendez-vous à mon beau-père, au roi de Prusse, et à plusieurs princes allemands qui marchaient sous mes bannières.

Jamais je n'avais déployé ma supériorité dans une assemblée aussi auguste et aussi solennelle; car, depuis le moyen âge, les annales des peuples n'avaient point encore offert de réunion aussi imposante de souverains. Qui eût pu croire que, deux ans après, ces mêmes souverains, assemblés au congrès de Vienne, me mettraient au ban des nations?.....

Rien n'avait été oublié pour augmenter la splendeur de cette réunion. J'y avais amené l'élite des théâtres de Paris; les fêtes, les concerts et les spectacles préludaient à la grande tragédie que nous nous apprêtions à jouer.

L'histoire recueillera ce que les témoins oculaires ont raconté de l'ascendant merveilleux que j'avais pris sur les princes alliés à ma fortune, et de la splendeur que ma cour déploya pendant son séjour à Dresde. Il ne s'agit pas de raconter ici les fêtes dont on m'obsédait, ni les anecdotes qui constatent ma supériorité; j'ai entrepris d'expliquer mes actions de politique et de guerre, et non des aventures de salons.

Ce que je ne puis passer sous silence, c'est la première entrevue de Marie-Louise avec son père. Il l'avait envoyée à ma cour en victime expiatoire; il la retrouvait rayonnante de satisfaction, de gloire, fière de ma puissance, assise sur le premier trône de l'univers, non sur un trône usurpé, comme des fous le prétendent, mais sur un trône élevé par mon génie et mon épée.

Animé de sentiments bien différents de ceux de son gendre, l'orgueilleux descendant des comtes de Hapsbourg aperçoit à peine les rayons de gloire que je fais rejaillir sur sa fille; mais il apprend avec transport à Marie-Louise, qu'elle est épouse d'un descendant des princes de Trévise, et qu'elle a pu me donner la main sans déroger!!! Je lui laissai la petite satisfaction de croire les généalogies vraies ou fausses que la cupidité a déterrées dans de vieux parchemins; bien convaincu que le Bonaparte qui avait régné

[1] Napoléon ne pouvait se faire illusion au point de croire que M. de Narbonne pût rien faire à Pétersbourg sur les bases indiquées. La question fondamentale était de rétablir celles consacrées par le traité de Tilsit; or cela était à peu près impossible pour les deux partis. Pour que M. de Narbonne réussît, il aurait fallu qu'il vînt dire : Nous évacuerons la Prusse, aussitôt que nous aurons signé un nouveau traité. Vous craignez la Pologne, et pour vous prouver que nous ne la voulons pas, nous allons rendre la Galicie à l'Autriche, ou donner tout le Grand-Duché à la Prusse; alors vous rentrerez dans le système continental modifié sur de nouvelles bases, et nous trouverons aisément des indemnités pour le duc d'Oldenbourg. Autrement aucun traité n'était possible, et décider Napoléon à de telles propositions l'était encore moins.

(*Éditeurs.*)

à Trévise n'était point de la même famille que la mienne, mais que s'il avait des descendants, ceux-ci pourraient se targuer un jour avec plus de raison d'être les miens.

Démarche prescrite à Lauriston.

J'apprends à Dresde que l'empereur Alexandre a quitté sa capitale pour se rendre à Wilna: il est à craindre que Narbonne ne tarde beaucoup à l'atteindre. Je dicte à Maret une lettre pour Lauriston, mon ambassadeur à Pétersbourg; je le charge de faire son possible pour arriver jusqu'à l'empereur, afin de chercher à ranimer ses anciens sentiments pour moi, et pénétrer la véritable cause de son changement, que j'attribuais à des intrigues, au lieu de la trouver tout simplement dans ce qui se passait en Europe depuis trois ans [1]. Ces démarches pacifiques, qu'on a fait sonner si haut, et qui ne pouvaient mener à rien, si les causes de dissidences politiques ne cessaient, n'étaient point dénuées de franchise au moment où je les fis; mais leur sincérité consistait à obtenir d'Alexandre tout ce qui me convenait, un traité de commerce avantageux, le maintien du système continental, et l'adhésion à tout ce que j'avais fait à ma convenance depuis trois ans. Si j'avais pu l'obtenir sans la guerre, je l'aurais préféré, et j'eusse volé en Espagne; en cas de refus, je poursuivais alors mon entreprise déjà commencée, puisque mes troupes, affluant des quatre coins de l'Europe, arrivaient sur la Vistule.

Retour de Narbonne.

J'attendais avec impatience le retour de Narbonne. Enfin il arrive le 28 mai : il a trouvé l'empereur Alexandre à Wilna, sans jactance comme sans faiblesse; il ne saurait rien ajouter ni retrancher à ce qu'il m'a fait communiquer par Kourakin. La lutte est désormais inévitable.

Mission de de Pradt à Varsovie.

Les nouvelles reçues de Wilna annoncent que l'empereur de Russie comble les Polonais-Russes de grâces et de bons traitements. Il devient plus urgent que jamais d'agir sur la Pologne, et de la faire déclarer. J'avais eu, à la fin de 1811, le projet d'envoyer à cet effet Talleyrand à Varsovie pour préparer, de concert avec les Polonais de toutes les provinces, les mesures nécessaires à la restauration de leur pays. Depuis la scène que je lui avais faite à mon retour d'Espagne, il vivait étranger aux affaires et brûlait d'y rentrer. Cette mission était une œuvre de ruse et d'intrigue; il fallait ourdir adroitement une trame : c'était lui fournir une occasion de reprendre la direction de notre politique. Mais le vindicatif diplomate n'eût rien de plus pressé que de faire ébruiter sa mission à Vienne, où elle devait être plus cachée que partout ailleurs : c'était un charme à ses yeux de faire avorter mes projets. J'eus peine à contenir l'indignation que devait m'inspirer un pareil procédé, qu'on peut qualifier d'attentat contre les intérêts de la France : j'hésitais à prononcer son exil; mais il avait été initié aux plus grands secrets de l'état, il fallait le perdre ou l'enfermer pour la vie; et je n'eus pas la force de m'y décider. Le bruit que cette affaire avait fait me força à différer la mission jusqu'après l'alliance avec l'Autriche. J'en chargeai enfin M. de Pradt, ar-

[1] En admettant que l'intrigue ourdie contre Speranski, et autres petits moyens de cette espèce, eussent envenimé les sentiments d'Alexandre, il faut convenir que ce n'était pas là la cause de ses armements. On sait ce qu'il avait dit à Caulincourt, en recevant le traité de Vienne; et ce que la réunion d'Oldenbourg imposait à son honneur.

chevêque de Malines, prêtre plus ambitieux que rusé, mais plus vain encore qu'ambitieux. Il avait de l'éloquence, de la verve; j'espérais qu'il saurait exciter l'enthousiasme des Polonais. Je lui ouvre toute ma pensée; j'espère gagner deux batailles et dicter la paix à Moscou. Mais si la guerre traîne en longueur, je laisserai cent mille auxiliaires aux Polonais pour qu'ils achèvent eux-mêmes l'ouvrage de leur restauration. Il s'agit donc d'exciter leur patriotisme au plus haut degré, et de les déterminer aux plus grands sacrifices; car c'est leur existence qui va me mettre les armes à la main. Je quitte Dresde le 29 mai pour me rapprocher de mon armée, et je rejoins mon quartier-général, par Posen, à Thorn.

Je joins mon armée sur la Vistule.

A peine ai-je quitté la capitale de Frédéric-Auguste, que M. Signeul y entre de retour de Stockholm. C'est un intime de Bernadotte que j'ai chargé d'aplanir les difficultés qui s'étaient élevées avec la Suède. Il annonce que tout est oublié, et que le prince royal est prêt à se ranger même franchement sous nos bannières; mais qu'il lui faut un subside pour l'aider à la guerre, et la Norwège pour le dédommager de ses sacrifices. Je n'étais ni en position ni d'humeur à marchander un allié peu sûr pour me l'attacher aux dépens de celui qui s'était montré si fidèle. Une diversion suédoise par Torneo, près du pôle, ne pouvait pas agir sur la grande question de manière à me faire souscrire à de telles conditions, qui n'excitèrent que mon courroux.

Projets pour la campagne.

Pénétré de l'importance de la lutte qui allait s'engager, je rassemblai l'armée la plus nombreuse qui eût jamais combattu en Europe [1]; renforcé par les troupes que me fournirent la Prusse, l'Autriche et les princes de la Confédération, je me trouvai à la tête de 480 mille hommes, qui traversèrent la Prusse et le duché de Varsovie, dans les mois d'avril et de mai, pour se porter sur le Niémen. Ceux qui s'imaginent que j'avais un plan de campagne profondément calculé d'avance, se trompent; je n'ai jamais cru à la possibilité d'un tel plan où l'on prétendrait enchaîner une longue série d'événements. J'espérais que les Russes défendraient la Lithuanie; je me croyais certain de gagner la bataille, s'ils l'acceptaient. Les circonstances du moment devaient décider le reste.

Diversion espérée des Turcs.

Je comptais encore sur une diversion plus ou moins forte de la part des Turcs, car les négociations traînaient à Bucharest, et j'espérais que leur intérêt manifeste l'emporterait. Dès que le traité d'alliance avec l'Autriche eut stipulé l'intégrité de l'empire ottoman, je chargeai Andréossi, mon ambassadeur à Vienne, de se rendre à Constantinople, à l'effet d'y concerter une alliance et un plan d'opérations communes. Des retards provenant de l'expédition du firman du grand-seigneur le retinrent aux frontières, et il arrivait à peine, lorsque je franchissais le Niémen. Déjà il n'était plus temps; l'or de l'Angleterre et les intrigues des Morouzzi avaient corrompu le divan et le visir même; et ces ignorants disciples de Mahomet firent la paix au moment où ils pouvaient réparer les suites d'un siècle de guerres malheureuses. Cette paix, qui fut signée le 25 mai, au quartier-général russe

[1] Les grandes invasions des Cimbres, des Huns, etc., n'ont jamais présenté une masse de combattants pareille à celle de l'armée de 1812.

de Buckarest, ne me fut connue qu'au moment où je franchissais le Niémen. Des Français qui ont appris l'histoire de mon règne à Constantinople ont justifié les Turcs à mes dépens, en m'accusant d'avoir voulu les sacrifier. Les affaires d'Espagne me forcèrent en effet d'abandonner à Erfurth les intérêts des Musulmans pour me concilier la Russie ; mais dès que j'allais attaquer cet empire rival au cœur, je redevenais l'allié naturel des Turcs. Il ne fallait pas grand génie pour sentir cette vérité, et profiter de l'occasion que je leur offrais de reconquérir d'un seul coup tout ce qu'ils avaient perdu depuis Pierre-le-Grand. Ce n'était pas pour mon bon plaisir qu'ils devaient entrer en campagne, mais bien pour leur plus grand intérêt. Ils firent au contraire une paix onéreuse, et cédèrent la Bessarabie à l'instant le plus opportun qui se fût jamais présenté pour entreprendre une guerre avec des chances certaines de succès.

Je comptai sans doute trop sur l'intérêt manifeste des Turcs à me seconder ; car si je ne l'avais pas cru au-dessus de toutes les petites intrigues, j'aurais pu semer 2 ou 3 millions entre les conseillers de Mahmoud pour obtenir la diversion de 100 mille Turcs sur le Dniéper. J'avais eu un instant l'idée de porter l'armée du vice-roi d'Italie par les provinces illyriennes sur la Servie afin de la réunir à celle des Turcs. Je pensais que ce secours direct les encouragerait, et détruirait l'impression fâcheuse que mes rapports passagers avec la Russie avaient pu produire sur eux. Sébastiani avait obtenu d'eux, en 1807, le passage d'un corps auxiliaire de 25 mille hommes ; j'aurais désiré en envoyer 50 mille : malheureusement les temps étaient changés, et la difficulté de concerter une telle opération avec ces barbares me fit renoncer à ce projet, qui nous eût assuré une puissante diversion pour l'invasion de la Podolie.

Dispositions des Russes.

Si j'avais eu un plan tout formé, la position que venaient de prendre les Russes m'eût bientôt forcé à en dévier, car il eût été impossible de supposer qu'ils restassent divisés sur leurs frontières, comme ils le firent. Ils avaient mis sur pied trois armées : la première, commandée par le général Barclay, forte de 130 mille hommes, cantonnait derrière le Niémen depuis Rossiény jusqu'à Lida [1] ; la deuxième, commandée par le prince Bagration, forte de 50 mille hommes, cantonnait dans les environs de Wolkowisk, faisant face à la trouée entre le Niémen et le Bug ; enfin la troisième, commandée par le général Tormassof, comptant 40 mille combattants, se trouvait derrière le Bug dans les environs de Loutsk. Platof avec ses Cosaques était en face de Grodno. Il y avait une grande divergence dans les opinions des généraux russes : l'amiral Tchichagof, qui avait succédé à Kutusof en Moldavie, avait imaginé de pénétrer par la Servie et la vallée du Danube en Illyrie et en Italie ; le prince Bagration voulait envahir le duché de Varsovie, dissoudre l'armée polonaise, ruiner nos établissements, et disputer le pays entre la Vistule et le Niémen ; Barclay voulait attendre l'ennemi ; le faiseur Fuhl voulait nous laisser engager en Lithuanie, se réfugier à Drissa, et faire agir sur nos flancs les armées de Bagration et Tormassof, l'un sur le Bug, l'autre par Pinsk. On

[1] Wittgenstein, à droite, vers Rossieni ; Baggavouth, entre la Wilia et cette ville ; Tuczkof, à Troki ; le 4e corps, à Olkeniki, route de Merecz ; enfin, Doctorof à Lida ; les gardes et réserves, autour de Wilna. Des troupes légères seulement bordaient le Niémen.

COMPOSITION

DE L'ARMÉE FRANÇAISE ET ALLIÉE EN 1812.

			Hommes.
VIEILLE GARDE.	Duc de Dantzik.	*Divisions,* Laborde, Curial, Roguet, Claparède; *Cavalerie,* Walther. . .	40,000
JEUNE GARDE.	Mortier.		
1er CORPS.	Davoust.	*Divisions,* Gudin, Friant, Morand, Desaix, Compans; *Cavalerie,* de Gerardin, Pajol, Bordesoule.	70,000
2e	Oudinot.	*Divisions,* Legrand, Verdier, Merle; *Cavalerie,* de Doumerc, Castel, Corbineau.	42,000
3e	Ney.	*Divisions,* Ledru, Razout, Marchand, Wurtembergeois; *Cavalerie,* de Wolwarth, Mourier.	40,000
4e	Vice-Roi.	*Divisions,* Broussier, Delzons, Lecchi, Pino; *Cavalerie,* Guyon.	45,000
5e POLONAIS.	Poniatowski.	*Divisions,* Zayonsckeck, Dombrowsky, Kniascwich; *Cavalerie,* Kamensky.	35,000
6e BAVAROIS.	St-Cyr.	*Divisions,* Wrède, Deroi, Siebein.	22,000
7e SAXONS.	Reynier.	*Divisions,* Lecoq, Funk; *Cavalerie,* Gablentz.	16,000
8e WESTPHALIENS. . . .	Junot.	*Divisions,* Tharreau, Ochs; *Cavalerie,* Wolff.	16,000
9e CORPS.	Bellune.	*Divisions,* Partonneaux, Daendels, Girard; *Cavalerie,* de Delaitre, Fournier.	32,000
10e	Macdonald; Yorck et Moëssenbach, Granjean.		32,000
11e RÉSERVE.	Augereau.	*Divisions,* Heudelet, Loison, Durutte, Destrées, Morand; *Cavalerie,* Cavaignac.	50,000
1er CORPS de Cavalerie. . .	Nansouty; Bruyères, St-Germain, Valence.		12,000
2e	Montbrun; Pajol, Wathier, Defrance.		10,000
3e	Grouchy; Chastel, Doumerc, Lahoussaye.		7,700
4e	Latour-Maubourg; Rosniecky, Lorges.		8,000
ARMÉE AUTRICHIENNE. . .	Schwartzenberg; Frimont, Bianchi, Siegenthal et Trautenberg.		32,000

Doumerc fut détaché du Corps de Grouchy à celui d'Oudinot avec une Division de Cuirassiers.

TOTAL. 509,700

N. B. En arrivant sur la Dwina, il faut compter en moins un tiers de diminution sur chaque corps; ces nombres étant ceux du départ.

NAP. AU TRIB., tom. II, pag. 197.

en était à discuter encore les projets, lorsque nous nous avancions de tous côtés sur le Niémen comme une tempête menaçante. Depuis le milieu de juin nous traversions la vieille Prusse. Je passais successivement aux environs de Kœnigsberg, Insterbourg et Gumbinen la revue des belles troupes qui s'amoncelaient de toutes parts, et je concentrais ma masse principale sur Wilkowisk et Kowno.

ARMÉE RUSSE.

		bataill.	escad.	régim. cosaq.
1er Corps.	Wittgenstein; divisions, Berg, Sazonof, Kakowskoi.	28	16	3
2e —	Baggavout; divisions, Olsousief, prince Eugène de Wurtemberg.	24	8	»
3e —	Touczkof; divisions, Kanownitzin et Strogonof.	26	6	»
4e —	Schouwalof et Ostermann; divisions, Tschoglokof et Bachmetief.	22	8	»
5e —	Grand-duc Constantin; gardes et réserves, Yermolof, Depreradowitsch, Galitzin.	26	20	»
6e —	Doctorof; divisions, Kapzewicz, Likatschef.	24	8	»
1er Corps de cavalerie;	Ouvarof.	»	24	»
2e —	— Korf.	»	24	»
3e —	— Pahlen.	»	24	»
Cosaques de Platof.		»	»	14
TOTAL.		150	138	17

Environ 130 mille hommes, sans les 8 mille cosaques de Platof.

		bataill.	escad.	régim.
7e Corps.	Raefsky, Paskiewiez, Kolubakin, Wassiltchikof.	24	8	»
8e —	Borosdin, prince Charles de Mecklenbourg, Woronsof, Newerosski.	22	20	»
4e —	de cavalerie; Sievers.	»	24	»
Cosaques.		»	»	9
TOTAL.		46	52	9

Environ 45 mille hommes.

		bataill.	escad.	régim.
Armée de Tormassof.	Corps de Kamenski; division Scherbatof.	18	8	»
	— de Markof; deux divisions.	24	8	»
	— de Saken; divisions, Sorokin, Laskin.	12	24	»
	Cavalerie de Lambert.	»	36	»
	Cosaques.	»	»	9
TOTAL.		54	76	9

Environ 40 mille hommes.

		bataill.	escad.
Armée de Moldavie; amiral Tchichagof	Division de Langeron.	12	8
	— de Essen.	12	8
	— de Woïnof.	11	12
	— de Boulatof.	6	20
	Corps de Sabaneef, resté en observation.	9	8
	Division de Servie.	9	8
TOTAL.		59	64
Corps de Finlande; général Steinheil.		16	3

L'organisation changea à la fin de la campagne, surtout aux armées des ailes sous Wittgenstein et Tchichagof.

	bataill.	escad.
Alors la première, réunie au corps de Finlande, avait 3 corps, forts de.	75	38
La deuxième, ou armée du Danube, sous Tchichagof, avait 6 corps.	102	116

Ces corps étaient ceux de Lambert, Scherbatof, Langeron, Essen, Woïnof, Boulatof, etc.

Je me décide à percer leur centre.

A la guerre, il importe de mettre à profit le temps et les fautes de l'ennemi; les Russes divisés pouvaient être pris en flagrant délit; ils n'avaient pas suivi dans les guerres précédentes ce fatal système des lignes trop étendues et morcelées; je devais croire qu'ils ne l'avaient adopté avant la rupture que pour faciliter les subsistances, et qu'ils s'empresseraient de se réunir : lorsque j'appris qu'ils n'en faisaient rien, il était de notre plus puissant intérêt de les prévenir. Je résolus de franchir le Niémen au point saillant de Kowno, extrêmement favorable à mon projet de percer leur centre et de les accabler ensuite successivement. Il fallait frapper vivement et promptement sans s'inquiéter de nos magasins qui, formés à Dantzick, arrivaient lentement par le Curishaff à Kœnigsberg; j'ordonnai donc à mes troupes d'enlever pour quinze jours de vivres dans les contrées de la Prusse qu'elles parcouraient en tous sens. Cette rigueur, indispensable pour me procurer la faculté d'agir sans délai, donna lieu à une multitude d'excès dont la Prusse eut horriblement à souffrir. Ce pays, riche en chevaux fut entièrement dépouillé sous le prétexte de traîner ces vivres, dont la plus grande par-

tie, entassée dans d'immenses parcs à deux ou trois marches des colonnes, se trouva dans l'impossibilité de les suivre, ne leur arriva jamais, et devint la proie des conducteurs.

Jaloux de tirer tous les avantages possibles de ma grande supériorité, je forme le projet d'attaquer l'ennemi sur toute la ligne en observant néanmoins la règle de porter mon effort au point décisif. Je divise à cet effet mon armée en trois grandes masses. La principale, forte de 220 mille hommes, sous mes ordres immédiats, doit culbuter la première armée russe et percer le centre de sa ligne ; le roi de Westphalie, avec 65 mille formant ma droite, agira contre l'armée du prince Bagration ; le vice-roi, avec 70 mille combattants, se jettera entre ces deux armées russes pour les empêcher de se réunir ; à la gauche, Macdonald à la tête d'environ 30 mille hommes, en grande partie composés de Prussiens, reçut l'ordre de prendre le chemin de Riga.

C'était une grande opération de réunir à propos et à point nommé des masses aussi formidables qui arrivaient de la Poméranie, de Mayence, de Paris, de Boulogne, de Valladolid, de Milan et de Naples même : former un tel rassemblement dans les vastes forêts qui bordent le Niémen exigeait de grandes précautions pour les vivres, pour la marche des colonnes d'équipages et d'un matériel d'artillerie bien supérieur à ce qui s'était jamais vu dans les guerres précédentes [1], puisqu'on estimait à 20 mille le nombre des voitures qui suivaient l'armée, et à 200 mille le nombre des chevaux de cavalerie, d'artillerie, d'état-major et de tous les autres services. On peut, sans exagération, appliquer ici l'hyperbole employée pour peindre l'armée de Xerxès, *après le passage de laquelle on cherchait la trace des pays qu'elle parcourait.*

Passage du Niémen, entrée à Wilna.

Le 24 juin, je passai le Niémen dans les environs de Kowno sur trois ponts jetés en peu d'heures par le général Éblé, sans aucune opposition de la part des Russes. La sensation que j'éprouvai est difficile à exprimer. Mes belles phalanges touchaient enfin le sol de la Russie, que, depuis Pierre-le-Grand, le pied d'aucun ennemi n'avait osé fouler, et si la guerre était heureuse, l'Europe entière allait être irrévocablement soumise à ma puissance. Il y avait quelque chose de gigantesque dans notre entreprise qui nous frappait tous ; on eût dit qu'à l'exemple des Titans, nous allions escalader le ciel ; nous étions loin de prévoir que nous aurions le même sort qu'eux.

Je m'avance sur la route de Wilna et Trocki à la tête du corps de Davoust, de la cavalerie de Murat et de mes gardes. A ma droite, Eugène passe à Piloni, et doit se diriger sur Roudnicki ; à ma gauche Oudinot marche par la gauche de la Wilia et Janowo ; il donne à Develtowo sur l'arrière-garde de Witgenstein venant de Keidani, et lui enlève quelques centaines de prisonniers.

Barclay n'avait réuni à Wilna que deux corps et les gardes ; il semble un instant vouloir défendre la position avantageuse de Trocki, afin de réunir l'armée autour de Wilna.

Retraite des Russes sur Drissa.

Mais il reconnaît bientôt le danger de sa situation, qui était des plus critiques. S'il

[1] La totalité de la grande armée traînait plus de 1200 pièces de canon, 5 mille voitures d'artillerie, 4 mille voitures d'administration, sans compter les fourrages des régiments, les équipages des chefs, les voitures enlevées dans le pays : on peut calculer à 20 mille le nombre des voitures qui suivaient l'armée.

restait à Wilna, il s'engageait dans une mauvaise affaire avec 70 mille hommes contre le gros de mon armée ; s'il allait joindre Baggavoust et Witgenstein à la droite de la Wilia, il pouvait être coupé de sa gauche étendue jusqu'à Lida ; s'il se rabattait sur le chemin de Polotsk, sa droite serait fortement compromise. Il ne lui resta d'autre parti que de passer la Wilia, de brûler les ponts et les magasins amassés à grands frais pour gagner Nementschin et marcher par Swenziany sur Drissa, afin d'y rallier l'armée à la faveur du camp retranché. La gauche et Doctorof surtout avait à forcer de marche pour gagner de Lida la route de Michaeliski et le rejoindre, si cela était encore possible.

Bagration devait marcher de son côté sur la Dwina de Slonim par Wileika ou Minsk.

Entré à Wilna le 28 juin à la tête de mes gardes, de la cavalerie et du 1er corps, mon premier soin s'était naturellement porté sur les opérations militaires qui devaient résulter de mes combinaisons pour percer le centre ennemi et fondre ensuite sur ses ailes. Le roi de Westphalie, qui est arrivé à Grodno à la fin de juin, suivra les traces de Bagration. Le vice-roi, qui a passé le Niémen à Piloni, retardé par les chemins et la nature du pays, cherchera à gagner Roudnicki. Dans l'incertitude s'il réussira à prévenir l'ennemi, Davoust y suppléera en poussant sur Minsk avec deux divisions d'infanterie et sa cavalerie légère soutenue du corps de cavalerie de Grouchy : il gagnera la route de Smolensk avant l'ennemi. Schwartzenberg, qui se trouve sur la direction de Slonim, gagnera l'extrême gauche de Bagration. Murat, avec deux divisions du corps de Davoust et sa réserve de cavalerie, se met aux trousses de Barclay sur Swenziani, suivi par Ney. La division Morand et le corps de Nansouty se dirigeront sur Michaelisky pour former un corps intermédiaire entre Murat et Davoust. Enfin, Oudinot s'attache aux pas de Wittgenstein sur la route de Dunabourg, et Macdonald pousse les coureurs ennemis sur Mittau et Riga. Mon armée, ainsi éparpillée, court après l'ennemi sur toutes les directions.

Doctorof, cherchant à gagner Osmiana, y trouva la cavalerie légère de Davoust. Appelé par Barclay sur la direction de Drissa, il devait tomber au milieu des colonnes du roi de Naples. Le général russe força néanmoins de marche avec tant de rapidité, qu'il parvint à gagner Swir avant nous. La similitude de son nom avec celui du général Dorokof, qui commandait une brigade de cavalerie légère de l'armée de Bagration trompa les colonnes lancées à sa recherche. Toutefois, il faut convenir qu'il se tira très-bien de ce mauvais pas.

Lorsque je vis les armées russes se replier de toutes parts à notre approche, je conçus quelques craintes sur la possibilité de les forcer à combattre ; mais il me resta l'espoir d'envelopper Bagration, et de pouvoir ensuite accabler Barclay, s'il osait tenir un seul instant. Sa retraite bizarre sur la basse Dwina ranima mes espérances ; il voulait évidemment manœuvrer comme Benningsen en 1807 ; il se jetait dans une fausse direction où j'aurais bien su le retrouver après avoir détruit son collègue. S'ils décampaient tous deux jusqu'au Borysthène, je les suivrais, la Pologne serait dégagée, et je verrais à Smolensk le parti que j'aurais à prendre. J'annonçai l'intention de m'y arrêter, si l'ennemi parvenait à m'échapper intact ; j'avais un double motif à répandre cette opinion, c'était encourager mes soldats en offrant un but moins vague et moins éloigné à leurs cruelles privations comme à leurs marches perpétuelles ; et si le bruit en venait jusqu'aux Russes, cela pourrait les décider

à risquer une bataille, de crainte de me voir prendre une assiette solide au cœur de l'empire.

Séjour à Wilna.

Je demeurai quinze jours à Wilna, et on me l'a reproché comme une faute grave [1]. Plusieurs motifs m'y portèrent : le premier état d'attendre des nouvelles des opérations dirigées contre les différentes colonnes ennemies qui erraient à ma droite et contre l'armée de Bagration ; le deuxième, de pourvoir aux arrangements pour l'arrivage de nos magasins restés à Kœnigsberg ; le troisième, d'organiser un gouvernement provisoire en Lithuanie ; enfin le quatrième, de donner le temps au vice-roi et aux Bavarois de nous joindre et de se mettre en ligne sur la Dwina.

Notre entrée en Lithuanie s'était faite sous de fâcheux auspices, des pluies affreuses abîmèrent nos chevaux, qui ne mangeaient que du seigle vert, et bivouaquaient par un vrai déluge ; ceux d'artillerie périssaient par attelages entiers. Je fus obligé de laisser 100 pièces et 500 caissons dételés ; l'arrondissement de Wilna était encombré de 4 à 5 mille cadavres de chevaux. L'embarras des vivres et le désordre d'un passage de 500 mille hommes avaient occasionné une multitude de traîneurs ; on en comptait déjà plus de 30 mille. Tout cela donnait à penser.

Mission du général Balaschof.

Peu de jours après notre entrée à Wilna, l'empereur Alexandre m'envoya le général Balaschof, son aide-de-camp et ministre de la police, qu'on m'avait signalé comme un des plus chauds partisans de l'alliance anglaise. Il apportait la réponse à la démarche faite par Lauriston. L'empereur de Russie annonçait la disposition de persévérer dans le système continental et d'entrer en arrangement sur tous les autres points ; mais il demandait au préalable que nous retournassions au-delà du Niémen, étant résolu à vaincre ou à mourir plutôt que de traiter tant que son territoire serait occupé par un soldat étranger.

Il y avait de la grandeur dans cette résolution au moment où elle me fut communiquée ; car j'avais de si grands avantages, en apparence, qu'on devait craindre qu'une telle proposition n'augmentât mon courroux. Je fis sentir à Balaschof que je ne pouvais pas renoncer aux fruits de mes manœuvres et m'en aller sans certitude de la paix. Au fait, Bagration était traqué et poursuivi ; j'espérais l'entamer : il était de mon intérêt de pousser jusqu'à la Dwina, où je pourrais mieux discuter mes intérêts et exiger des garanties ; enfin, j'attribuais moins cette démarche à une fierté honorable, qu'au désir de gagner du temps pour réunir l'armée russe disséminée, et je laissai percer l'humeur que cette supposition me donnait.

On a eu la bonhomie de dire qu'arrivé huit jours plus tôt, Balaschof eût amené la paix, que les Russes se seraient retirés derrière la Dwina, que je fusse resté derrière le Niémen, qu'on eût neutralisé Wilna, et que de nouvelles combinaisons eussent changé la face du monde. Tout cela sont de belles phrases. D'abord, comment croire que les Russes eussent consenti à évacuer la Lithuanie, lorsque 400 mille ennemis bordaient le Niémen ? Quelle puissance, se respectant un peu, eût commencé par évacuer

[1] Les quinze jours de séjour à Wilna ont décidé probablement du sort de la guerre. Ce séjour est si extraordinaire de la part du vainqueur de Ratisbonne et d'Ulm, qu'on ne peut l'imputer qu'à une cause qui ne sera sans doute jamais connue.
(*Éditeurs.*)

ses provinces pour notre bon plaisir..... et quelles provinces? cette même Pologne, qui faisait le sujet de la guerre, et qui se fût insurgée dès qu'on l'eût évacuée par faiblesse. L'empereur Alexandre savait trop ce qu'il devait à sa gloire, à son empire et à la mémoire de son aïeule, pour en agir ainsi. Il pouvait fermer les yeux sur une réunion qui me donnait pied dans la Baltique contre son intérêt manifeste; mais le sentiment de ses devoirs lui disait qu'il ne pouvait pas nous abandonner les destinées de la Pologne, car celles de la Russie en dépendaient. Quelles combinaisons eût donc amenées l'arrivée de Balaschof, si elle avait eu lieu huit jours plus tôt? était-ce la restauration de cette Pologne en faveur d'un grand-duc de Russie? était-ce le partage de l'empire ottoman? La première de ces opérations était tout juste le contraire du but que je me proposais; la seconde n'eût probablement pas aveuglé Alexandre, peu disposé à étendre les grands bras de son empire vers Constantinople, quand le cœur restait en prise par la position hostile du duché de Varsovie. Le traité de Vienne avait détruit toute sa confiance : mes projets les plus sincères ne lui paraissaient plus que des leurres; et les intrigues dont j'ai parlé avaient encore augmenté sa défiance.

Quoi qu'il en soit, loin d'amener la paix, le retour de Balaschof à Drissa devint en quelque sorte le signal d'une guerre à outrance. Des bruits, parvenus jusqu'à moi dans mon exil, m'ont fait croire qu'il avait exagéré à l'empereur Alexandre les expressions acerbes dont je m'étais servi. J'ignore si ces bruits étaient fondés; mais j'ai supposé que cette aventure et celle de Speranski avaient semé dans l'âme d'Alexandre un levain de haine contre moi qui influa sur toutes ses déterminations, et qu'il était loin de professer après nos entrevues de Tilsit et d'Erfurth [1].

La diète de Varsovie proclame le rétablissement de la Pologne.

Je reçus aussi à Wilna la députation du royaume de Pologne. Mon ambassadeur de Pradt n'avait pas eu grand'peine à les engager à la démarche décisive de proclamer eux-mêmes la restauration de leur patrie. La diète décréta le rétablissement de la Confédération polonaise; mais on s'en tint à des phrases; les provinces occupées par les Russes ne bougèrent point, et tout se borna à la levée lente et tardive de quelques régiments lithuaniens, et à l'envoi à Wilna d'une commission exécutive du royaume pour l'organisation de la province. Je ne pouvais, sans mécontenter l'Autriche et sans rompre tout moyen d'arrangement avec la Russie, reconnaître formellement et définitivement le nouveau royaume. Je promis de m'intéresser à son sort, lorsqu'il s'agirait de traiter de la paix; la prudence et les convenances mêmes m'interdisaient d'en dire davantage, bien que je fusse déterminé à tout faire pour arriver à ce rétablissement.

Les États-Unis déclarent la guerre aux Anglais. — Nouveau ministère.

Un événement assez grave vint augmenter l'importance de mon séjour à Wilna : c'était la déclaration de guerre des États-Unis à l'Angleterre. Vexés par l'exécution des ordres du conseil britannique, comme par notre système de représailles, les États-Unis avaient obtenu de moi la promesse de retirer les décrets de Berlin et de Milan en ce qui concernerait les Américains; dès

[1] Nous avons déjà fait sentir le vague de ces suppositions, et la vraie cause du changement dont Napoléon s'est plaint.

(*Éditeurs.*)

lors, ils se prononcèrent avec plus de fermeté, et le cabinet de Londres, loin de vouloir se départir de son système, ayant permis la continuation de plusieurs actes hostiles, les Américains indignés leur déclarèrent enfin la guerre.

Si celle de Russie n'eût pas été commencée, cet événement aurait pu avoir une grande influence sur les destinées du monde. Déjà un autre événement avait amené une révolution ministérielle en Angleterre : Perceval, victime de l'inimitié personnelle d'un homme exalté, était tombé sous le fer d'un assassin (11 mai) ; sa mort ne se rattachait à aucune combinaison politique, mais il pouvait être remplacé par un ministre moins hostile contre moi. A la vérité, les succès de Wellington et les chances qu'amenait la guerre de Russie n'étaient pas des circonstances propres à ramener l'ambitieux cabinet de Londres vers la paix, et la guerre même contre les États-Unis n'amenait pas pour l'instant des chances assez dangereuses pour balancer tout ce qu'on se flattait d'obtenir en entraînant mon activité et mes phalanges au centre de la Moscovie. Le nouveau ministère, à la tête duquel se trouvait lord Liverpool et Castlereagh pour les affaires étrangères, Bathurst, Harrowbi, etc., ne dévia en effet nullement de la marche de celui qui l'avait précédé. D'ailleurs, le fer était trop engagé pour qu'il pût en résulter aucun changement avant la fin de la campagne, dont il est temps de reprendre les événements.

Opérations contre Bagration.

Les entrevues diplomatiques sans fruit ne suspendirent en rien le cours des opérations militaires, dont je me promettais plus de succès. L'armée de Barclay se réunit en sûreté à l'abri du camp de Drissa : c'est donc sur celle de Bagration, qui reste compromise, que je fixe toute mon attention. Davoust, que j'ai poussé sur Minsk avec deux de ses divisions, doit être en mesure de l'arrêter en tête. Le roi de Westphalie est entré à Grodno, le 30 juin, avec les Polonais et les Westphaliens ; les Saxons sont en marche pour le rejoindre ; il aura 65 mille hommes : il pressera et harcelera Bagration en queue: il peut être secondé par Schwartzenberg, qui est à la vérité destiné à faire partie du centre sous mes ordres, mais qui, placé naturellement à la droite, se dirige par Proujani sur Slonim.

Le prince Bagration, instruit à Wolkowisk du passage du Niémen et de l'intention de rassembler l'armée aux environs de Wilna, avait d'abord eu l'envie de prendre la route de cette ville par Mosty, pour agir conformément au plan d'opérations arrêté avant la campagne ; mais l'ordre de se diriger sur la Dwina le décida à prendre le chemin de Nowogrodeck et de Nicolajeff pour gagner Vileika. Davoust l'ayant déjà débordé, le général russe fut forcé de se rabattre par Mir, où il s'engagea de nouveau dans la direction de Minsk par Kaidanow. C'était une faute ; car Davoust était en mesure d'entrer à Minsk avant lui. Lorsqu'il en eut la certitude, Bagration se rabattit de nouveau au sud-est, pour atteindre Neswije avant les Polonais : il y arriva le 8.

Jérôme, parti le 1er juillet de Grodno, s'est dirigé sur Bielitza, où il n'arriva que le 7. Quoiqu'il ait motivé cette lenteur sur des obstacles provenant des localités ou des mesures de l'ennemi, il est certain qu'il aurait pu marcher plus vite. Les Polonais qui formaient l'avant-garde du roi de Westphalie, ayant néanmoins passé une seconde fois le Niémen à Bielitza, s'avancèrent sur Mir, où leur cavalerie eut, le 9 et le 10, deux engagements avec Platof et Wassiltchikof;

elle y combattit avec valeur, mais essuya des pertes sensibles.

Davoust, qui a gagné Minsk le 8, ne sachant où se diriger pour trouver l'ennemi, craint de marcher à Igumen et de lui ouvrir le passage de Minsk; il n'ose marcher ni à Kaidanow, ni à Glutsk, de peur que Bagration ne file derrière lui.

Le 11 juillet, Bagration se décide à reprendre la route de Bobrouisk, et Davoust étant encore à Minsk, le prince se trouvait tiré d'un premier embarras; mais nous pouvions lui en susciter de nouveaux. Mécontent de la lenteur de Jérôme, j'ordonne à Davoust de prendre le commandement supérieur de toute son armée, et de se diriger sur Mohilew, qu'il peut atteindre en huit marches. Il en faut au moins dix ou douze aux Russes pour y arriver. Jérôme reçoit l'ordre de pousser plus vivement, et Schwartzenberg viendra s'établir sur le flanc de l'ennemi entre Bobrouisk et Pinsk. Les Saxons suffiront pour observer les corps ennemis restés en Wolhinie.

Mais dans un empire aussi vaste les manœuvres de stratégie ont moins de prise que dans un pays resserré par des mers ou par des puissances neutres : partout on trouve, sinon de bonnes routes, du moins des chemins praticables, et toutes mes espérances vont encore être déçues.

Au fait, si nous avons commis quelques fautes, nous avons été contrariés dans cette opération par mille circonstances particulières. De Minsk, Davoust pouvait espérer de prévenir Bagration à Bobrouisk ou à Glutzk. La première de ces villes étant plus éloignée de Bagration sans l'être plus de Davoust, était la direction la plus avantageuse. Mais c'est une forteresse; et, quoique singulièrement située, elle joua un grand rôle en cette occasion.

La tête de Bagration arriva à Glutzk le 15 juillet; Davoust n'aurait guère pu l'y prévenir sans abîmer ses troupes; mais s'il s'y était porté sans hésiter, il serait du moins tombé perpendiculairement sur le flanc de sa longue colonne, et Dieu sait ce qui en serait résulté. Pour le gagner à Glutzk, il eût fallu que Davoust prît sur lui de ne pas s'arrêter un seul jour à Minsk; or, en arrivant dans cette ville, le maréchal sut que Bagration avait rallié le corps léger de Dorokof dans la direction de Kaidanow, et il n'était pas prudent de dégarnir Minsk. Si Davoust avait eu ses cinq divisions, il eût sans doute marché à Glutzk avec trois, en échelonnant les deux autres sur Minsk; mais l'énormité des distances, la dispersion de nos forces courant de tous côtés après celles de l'ennemi, nuisirent au succès d'une opération mieux combinée qu'elle ne fut exécutée.

Je pars de Wilna pour Polotzk.

Les quinze jours que j'ai mis à attendre le succès des opérations contre Bagration, ont été perdus pour ma gloire et pour le résultat de la campagne; mais ils ont du moins servi à donner le temps au vice-roi et aux Bavarois d'entrer en ligne. Le premier, après avoir battu le mauvais pays entre Trocki et le Niémen, s'est dirigé sur Vileika, d'où il suivra le chemin de Polotzk. Les Bavarois prendront celui de Gloubokoë.

L'issue des manœuvres pour cerner Bagration n'exigeant plus ma présence à Wilna, je songeai enfin à reprendre par moi-même le commandement des masses qui se serraient vers la Dwina, et je quittai Wilna le 16 juillet, après un séjour trop long, que l'histoire me reprochera, et où on a de la peine en effet à reconnaître l'activité que je déployais après les journées d'Ulm, d'Abensberg, etc. Je laissai à Wilna le duc de Bassano, ministre des relations extérieures,

avec les agents diplomatiques qui suivaient mon quartier-général. Il veillera à nos relations avec les alliés et avec les autorités polonaises; il servira d'intermédiaire à la correspondance de mes lieutenants, qui commanderont sur les derrières; il imprimera enfin aux opérations administratives et militaires toute la vigueur que produisent les ordres de mon cabinet.

Si rien ne m'a réussi jusque-là, j'espère du moins me dédommager de ce temps perdu.

Chances que me promet le camp de Drissa.

Le camp que la première armée russe avait pris à Drissa était une preuve manifeste que ses généraux n'avaient pas compris leur position, et une preuve plus positive encore que tout ce qui a été débité sur le prétendu projet combiné de Barclay pour nous attirer en Russie est un conte, non du narrateur français, mais de l'officier prussien dont il a été l'écho. Mon séjour à Wilna m'empêcha de profiter de cette faute capitale qui ne devait plus se représenter: il fut ainsi une calamité. En se bornant à couvrir la route directe de Wilna à Pétersbourg, les Russes laissaient sans défense les routes qui conduisaient au cœur de leur empire. Ils se doutaient si peu du danger de leur manœuvre excentrique, qu'à l'instant où ils m'abandonnaient les routes centrales de Witebesk et de Borisof, ils prescrivaient au prince Bagration de les rejoindre de Slonim à Drissa, par un mouvement immense qui n'aurait pu s'exécuter qu'au milieu de nos colonnes. Heureusement pour lui qu'il se trouva, dès le premier pas, dans l'impossibilité d'obéir. N'ayant pu l'entamer, je résolus du moins de profiter de la double faute de l'ennemi, en me jetant en masse sur Polotzk. Après avoir gagné l'extrême gauche de leur armée principale, je me serais rabattu sur la ligne, qui, forcée de changer de front, eût combattu adossée à la mer. Une seule bataille gagnée, et j'en avais bon marché, les débris de cette armée, refoulée sur la Courlande, eussent été obligés de se faire jour, de mettre bas les armes, ou de sauter à la mer.

Le 18 juillet, j'arrivai à Gloubokoë. Mon intention était de continuer les jours suivants à me porter sur Polotsk, où j'avais aussi marqué la direction du roi de Naples, qui devait s'y rendre en filant par sa droite le long de la Dwina.

L'empereur Alexandre évacue Drissa à temps.

Rien ne semblait devoir s'opposer à la réussite de mes projets; mais dans toute cette guerre, j'ai éprouvé l'influence d'un mauvais génie, qui faisait naître à point nommé des incidents hors du calcul ordinaire des probabilités, pour me faire perdre le fruit des combinaisons les mieux conçues. Pouvais-je prévoir que l'armée russe ne demeurerait que trois jours dans un camp qui avait coûté plusieurs mois de travaux et des sommes immenses? Ce fut cependant ce qui arriva.

Il ordonne la jonction de ses armées et se rend à Moscou.

L'empereur Alexandre, qui n'avait adopté ce camp que sur les instances d'un général pusillanime, aussi étranger à la Russie qu'à la guerre, reconnut tout à coup le danger de sa position. Il sentit que deux armées si fort inférieures en nombre à la nôtre, divisées, et sur la réunion desquelles il ne fallait pas compter, ne sauveraient pas la Russie: il lui parut évident que cela ne pouvait s'opérer que par une levée générale de sa nation. Alexandre ordonna donc à Barclay de se rabattre sur Smolensk, de faire tout au monde pour rejoindre Bagration. Il le

suivit jusqu'à Polotsk, d'où il partit ensuite pour se rendre à Moscou et à St-Pétersbourg, afin d'exciter la noblesse et le peuple à un armement général. Il fait reconnaître des positions jusque sur le Wolga pour y établir de vastes camps retranchés, où ces levées se rassembleront et s'organiseront. Des travaux considérables sont ordonnés à cet effet à Nijeni-Nowogorod, aux confins de l'Europe.

Opérations de Barclay pour gagner Smolensk.

En conséquence du système arrêté à Drissa, Barclay, après avoir laissé dans les environs de cette ville un corps de 25 mille hommes sous les ordres du comte de Witgenstein pour couvrir la route directe de Pétersbourg, s'était remis en marche en remontant la rive droite de la Dwina. Il était déjà à Polotsk au moment où nous arrivions à Gloubokoë. Toutefois je ne perdais pas encore l'espoir de tourner sa gauche : le moindre retard dans sa marche nous aurait donné la faculté de le prévenir à Witepsk. Je me rabattis donc sur cette ville. Le 24 juillet, nous atteignîmes les bords de la Dwina à Bechenkowiczi. Une reconnaissance que je poussai à la droite du fleuve m'ayant fait voir que l'ennemi avait déjà filé sur Witepsk, je dus continuer à me porter sur cette ville par la rive gauche. Il ne me restait que peu d'espoir de devancer l'ennemi, et je pus juger alors tout le prix du temps que j'avais perdu à Wilna [1]. Cependant pour regagner Smolensk, Barclay était forcé de repasser à la gauche de la Dwina, afin d'atteindre Witepsk et le chemin de Roudnia : l'opération était des plus hasardeuses, car si nous arrivions à temps, il serait forcé à livrer bataille avec la rivière à dos, comme Benningsen à Friedland. En conséquence, il se hâta de diriger sur Bechenkowiczi une avant-garde d'environ 12 mille hommes pour retarder notre marche, et gagner ainsi le temps de rallier le corps du général Doctorof, qui, ayant fait l'arrière-garde de son armée sur la route de Polotsk, se trouvait encore sur la rive droite du fleuve.

Combats d'Ostrowno.

Le 25 et le 26, Murat eut de rudes engagements avec l'arrière-garde ennemie près d'Ostrowno. Faute d'infanterie, il ne put entamer le premier jour le corps d'Ostermann, que la nature boisée du pays favorisait ; de brillantes charges eurent lieu toutefois sur les colonnes russes qui n'avaient pas craint de prendre l'offensive, et furent ramenées. Ostermann, instruit de l'arrivée de la division Delzons qui nous donnait l'avantage sur lui, se replia en bon ordre. La nuit sépara les combattants. Au jour, Murat renouvela ses attaques : secondé par le vice-roi, il se flattait d'entamer des troupes ébranlées la veille, mais Barclay les avait relevées dans la nuit par le corps frais de Konownitzin. Le combat fut plus chaud encore que le précédent : les Russes tinrent ferme ; notre gauche, voulant les déborder, fut assaillie à propos par leur réserve, et ramenée ; mais la droite sous Roussel ayant débordé l'ennemi, Konownitzin se mit en retraite en bon ordre, et Touczkof, envoyé à son soutien, le recueillit à Komarki. Ces renforts, disposés à propos, arrêtèrent encore l'ardeur

[1] Quelque motif que les admirateurs de Napoléon puissent donner à son séjour à Wilna, durant dix-sept jours, il est certain que ce séjour fut la faute militaire la plus grave de sa vie. S'il eût marché incontinent avec la garde et Davoust sur Minsk, il eût sans doute enveloppé Bagration. S'il eût, au contraire, suivi Barclay avec la garde, Davoust et le vice-roi, il fût arrivé, le 12, à Polotsk, il eût rejeté Barclay sur Riga : la campagne était terminée glorieusement pour lui.

de notre avant-garde. Impatient d'être sans cesse arrêté, je me rendis à la tête de la colonne, et lançai le 4e corps à travers les bois. L'ennemi avait déjà disposé sa retraite en échelons, et nous arrivâmes sans obstacle en vue de Witepsk.

Barclay réunit son armée près de Witepsk, derrière la rivière de Louchetza : il avait donné rendez-vous à Bagration vers Orcha. Pour atteindre cette ville, il fallait marcher au sud par Babinowitchi, parallèlement avec mon armée et en lui prêtant le flanc. Le général russe jugea qu'il ne pouvait effectuer un tel mouvement sans combattre ; il se prépara à nous livrer bataille pour disputer le passage de la Louchetza. Heureusement pour lui qu'il apprit dans la soirée même que Bagration n'ayant pu percer sur Mohilew, s'était rabattu par Mestilaw sur Smolensk. Cet incident sauva Barclay d'une défaite probable, puisqu'il n'avait pas au delà de 80 mille hommes, et que je pouvais en jeter près de 120 mille sur lui.

Je reconnus moi-même la position de l'ennemi derrière la Louchetza, le 27 vers midi ; il fallait rallier nos colonnes, qui marchaient processionnellement sur une même route : nous ne pouvions guère risquer un engagement partiel le même jour ; il parut indispensable de remettre l'affaire au lendemain pour nous serrer. Barclay reçut dans la soirée même l'avis qui le dispensait de risquer une bataille, et il décampa dans la nuit sur Smolensk, où il était sûr désormais d'opérer sa jonction avec Bagration. Pahlen couvrit sa marche avec l'élite de la cavalerie russe, et le fit avec aplomb. Le 28 juillet, au point du jour, tout avait disparu, et nous entrâmes à Witepsk plus contrariés que jamais de voir l'ennemi nous échapper sans cesse. Si Barclay avait mal disposé l'armée sur le Niémen et dirigé imprudemment sa retraite sur la basse Dwina, il manœuvra depuis Drissa avec sagacité.

Opérations de Bagration pour se rallier à Barclay.

La seconde armée russe avait aussi continué sa retraite avec plus de bonheur qu'elle ne devait l'espérer. Davoust ayant transmis à mon frère l'ordre qu'il avait de prendre le commandement général de la droite, l'orgueil royal se trouva blessé d'être mis en sous-ordre. Jérôme abandonna le commandement des Westphaliens au général Tharreau, enjoignit à Poniatowsky de prendre les ordres de Davoust, et quitta l'armée le 16 juillet. Cette bouderie déplacée ne pouvait qu'augmenter pour l'instant le peu de vigueur et d'ensemble dans la poursuite. Cependant Davoust, forcé de s'éclairer sur Orcha à gauche, de surveiller Bérésino à droite, s'était porté avec 20 mille hommes environ sur Mohilew, appelant à lui le corps de Poniatowsky, et chargeant les Westphaliens de suivre seuls la queue des colonnes ennemies. Le général russe, arrivé par Bobrouisk à Nowoy-Bichow sur le Borysthène, avait le choix de continuer sa marche sur Mestilaw ou d'attaquer Davoust. Il avait été invité à se diriger sur Orcha ; or, la route de cette ville passe à Mohilew, et si, pour éviter l'ennemi, il déviait de la route tracée, Davoust l'aurait prévenu aussi bien à Mestilaw. Il résolut donc de s'ouvrir un passage l'épée à la main, et marcha droit à Mohilew.

Davoust l'attaque à Mohilew.

D'après la disposition des forces, il eût été peut-être plus sage que Davoust se repliât sur Orcha pour se rapprocher de ma grande armée ; mais ce maréchal, payant d'audace, s'établit bravement en avant de Mohilew, sur la route de cette ville à Staro-Bichow, au risque d'être écrasé. Heureu-

sement le prince Bagration, qui le fit attaquer le 25, n'engagea qu'un de ses corps d'armée, tandis que l'autre formait une longue queue à plus d'une marche en arrière. Le combat fut des plus vifs. La position de Davoust, très-forte de front, était susceptible d'être tournée par sa droite. L'ennemi, craignant sans doute de le faire au risque d'exposer par là sa communication, s'opiniâtra à vouloir prendre le taureau par les cornes : malgré la valeur des trois généraux qui dirigeaient ses colonnes, il fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Le prince Bagration, découragé par cet échec, se replia sur Now-Bichow, où, le 26, il passa le Borysthène et continua sa marche par Mestilaw sur Smolensk. Davoust, trop heureux de s'être soutenu à Mohilew, n'osa se jeter seul à la gauche du Borysthène. Il en résulta que les deux armées russes ne trouvèrent plus d'obstacles à leur réunion, qui en effet s'opéra le 3 août à Smolensk.

Séjour à Witepsk.

Le mois de juillet avait été extrêmement pluvieux. Mes troupes avaient beaucoup souffert de ce mauvais temps, pendant leur marche depuis le Niémen jusqu'à la Dwina et au Borysthène. La faim et une nourriture grossière y avaient propagé de funestes maladies : nos magasins cheminaient encore péniblement de Kœnigsberg à Kowno; les farines et moyens de mouture manquaient; les soldats ne trouvaient que du seigle dur, qu'ils s'efforçaient vainement de faire bouillir, et qui causait d'horribles dyssenteries. Je fis commander à Paris des moulins à bras portatifs ; mais cette ressource ne devait servir que pour la campagne suivante ou pour l'hiver. En attendant, la moitié de mes soldats se trouvait dans le même état que ceux du duc de Brunswick en Champagne. Il était urgent de leur accorder quelque repos. N'ayant plus d'espoir d'entamer Barclay isolément, je demeurai à Witepsk, et mon armée, renforcée par la jonction des corps de Davoust, de Poniatowsky et de Westphalie, prit des cantonnements dont la gauche s'appuya à Sourage sur la Dwina; la droite s'étendit jusqu'à Mohilew sur le Borysthène, avec son avant-garde à Doubrowna.

Opérations sur mes deux ailes.

En ouvrant la campagne, j'avais compté que les succès au centre entraîneraient la retraite des ailes. Les Russes en jugèrent autrement; ils persistèrent à tenir ferme aux deux extrémités de la ligne; cela était naturel. Riga et les contours de la Baltique sur Reval assuraient la retraite de leur droite. La gauche, supérieure en Volhinie, avait ses derrières libres jusqu'à Odessa ; elle attendait l'armée entière de Moldavie, passée sous les ordres de Tschichagof, après que Kutusof l'eut quittée.

Nous avions estimé cette armée au-dessous de sa force réelle; car elle comptait près de 40 mille hommes, et des renseignements inexacts ne la portaient pas à la moitié. J'avais fait détacher le corps seul des Saxons pour lui tenir tête, et je me proposais de le faire soutenir par les Polonais aussitôt que Schwartzenberg aurait rejoint mon armée. Les Polonais, après avoir secondé Davoust dans la poursuite de Bagration, seraient rentrés en Volhinie par Mozyr, et menaçant la retraite de Tormassof avec une armée renforcée par toute l'insurrection de la province, eussent délivré aisément notre droite de tout ce qui pouvait l'inquiéter.

Le retard de Schwartzenberg et les événements qui se pressaient au centre ne permirent pas d'exécuter cette résolution; et

ce ne fut pas l'incident le moins funeste de la campagne.

Tormassof bat les Saxons.

Tormassof, que la marche du roi de Westphalie et l'appel de Schwartzenberg pour venir me joindre laissaient sans ennemis, avait pris l'offensive sur les derrières de Jérôme par ordre de l'empereur Alexandre conformément au plan arrêté dans le cas d'invasion de la Lithuanie. Les Saxons qu'on lui avait opposés, devant surveiller tout l'espace entre Brzesck et Pinsk, ne se trouvaient guère en mesure de lui opposer une résistance efficace. Tormassof, instruit de leur situation un peu aventurée, tomba à l'improviste sur Brzesck et Kobrin, à la tête de 35 mille hommes, et fit enlever la brigade entière qui formait la tête de leurs cantonnements à Kobrin (23 juillet). Reynier demandant du secours à grands cris, il n'y eut d'autre moyen à prendre que de faire retourner sans délai Schwartzenberg sur ses pas pour le recueillir. Le prince partit donc, le 1er août, de Neswije par Slonim, où il se réunit à Reynier, qui s'y était retiré sans peine, l'ennemi l'ayant faiblement suivi.

Oudinot est ramené sous Polotsk.

Ma gauche n'avait pas été plus heureuse; en me portant sur Witepsk, j'avais laissé le maréchal Oudinot à Polotsk avec environ 27 à 28 mille hommes pour couvrir ma base d'opérations, en éloignant le corps de Witgenstein que Barclay avait laissé pour couvrir la route de Pétersbourg avec 25 mille Russes. J'avais jugé que le moyen le plus sûr de se débarrasser de cet adversaire, était de marcher à lui. Oudinot, d'après mes ordres, s'avance, le 30 juillet, sur la route de Sébèje avec deux divisions, en laissant la troisième échelonnée sur la Drissa. Witgenstein, qui se trouvait inquiété par Macdonald, du côté de Dunabourg, pense également que le plus sage est de marcher au-devant du deuxième corps. La rencontre a lieu à Kliastitzi. Oudinot est ramené sur la Drissa, où il rallie ses forces. Les Russes osent franchir cette rivière, le 1er août, en sa présence, et la division Koulnieff paie cher cette imprudence: Oudinot se jette sur elle et la culbute avec perte d'un millier d'hommes. Cet exemple n'empêche pas Oudinot de commettre la même faute; il fait passer la rivière à la division Verdier en poursuivant l'ennemi, et tombe à son tour au milieu de l'armée russe, qui venait d'arriver sur le terrain et qui le ramène avec perte. Oudinot rentra, le 2, sous Polotsk, après deux échauffourées où il s'était engagé partiellement, et qu'un succès momentané ne compensait pas. Je sentis que le maréchal n'était pas de force à lutter contre Witgenstein, et je le renforçai par le corps bavarois, que la misère et les maladies avaient déjà réduit à 12 mille combattants, et qui partit d'Ouchatz pour le joindre.

Les affaires de Turquie et de Suède compliquent ma position.

Cet événement m'avait d'autant plus contrarié, que, les affaires n'allant guère mieux en Volhynie, ces accessoires devaient avoir des suites fâcheuses pour mes opérations principales. Ils pouvaient acquérir plus d'importance encore; car mon séjour à Witepsk fut signalé par plusieurs circonstances qui changeaient totalement les données sur lesquelles nous avions entrepris la guerre. J'y appris la ratification de la paix entre les Turcs et la Russie. C'était une faute si extraordinaire, que je ne devais pas la prévoir, en sorte que j'encourus le reproche de ne point m'y être pris à temps pour la prévenir. L'or et les intrigues qui avaient gagné le visir à Bucharest, triomphèrent également des

scrupules du divan, qui avait d'abord hésité de ratifier le traité. Le sultan trompé s'y décida enfin, le 14 juillet. Revenu plus tard de son erreur, il fit décapiter le visir infidèle, ainsi que les Moruzzi : mais le mal n'en était pas moins irréparable pour nous.

D'un autre côté, je reçus la copie du traité signé, le 24 mars, entre la Russie et la Suède ! On l'avait tenu dans le plus grand secret et pour cause, puisque deux mois après sa signature (le 29 mai), Bernadotte marchandait encore son alliance avec moi pour faire la guerre à la Russie. Vers la même époque, la Russie avait signé à Orebro (18 juillet) un traité d'alliance et de subsides avec l'Angleterre : elle en reçut dix-huit millions ; et comme l'invasion des Français menace la flotte russe, si on la laisse prendre dans les glaces du golfe, on avait stipulé qu'elle serait remise en dépôt dans les ports de la Grande-Bretagne.

Discussion à Witepsk sur nos projets ultérieurs.

L'empereur Alexandre se rend à Abo en Finlande pour y conférer avec Bernadotte sur les conditions d'une alliance plus intime.

L'influence de ces événements désastreux se faisait déjà sentir. Les Russes refluaient des confins de la Moldavie sur la Volhinie, et la petite armée de Finlande attendue à Riga devait y assurer la supériorité de l'ennemi. Enfin l'empereur de Russie est arrivé à Moscou, où il excite son peuple à se lever en masse. Toutes ces circonstances sont de nature à me faire sentir plus vivement la nécessité d'un prompt dénouement. Leur gravité me décide à appeler quelques-uns de mes généraux à une espèce de conseil, où les opinions de tous sont consultées. Depuis Castiglione, cela ne m'était pas arrivé : car à Essling mes discussions avec Masséna et Davoust furent plutôt un développement de mes idées qu'un conseil ; je n'avais jamais repoussé des avis individuels; mais si j'admettais des controverses sur des hypothèses, je n'aimais pas à en établir sur mes projets. Je ne tirai pas grand fruit de ces débats. Les uns veulent s'arrêter sur la Dwina et le Borysthène ; les autres pensent qu'il est plus sage de continuer les opérations, et je partage leur avis. Prendre une position défensive derrière deux rivières que les gelées feront bientôt disparaître, n'est pas un genre de guerre qui convienne à mon armée, surtout dans un pays où il est si difficile de cantonner, et avec des troupes légères qui ne nous laissent aucun repos. Il faut conquérir la paix ; c'est la seule issue favorable que nous puissions espérer, et nous ne pouvons l'obtenir qu'à Moscou. Dans tout état de cause, ce n'est qu'après avoir soumis Smolensk que nous pouvons songer à prendre un parti ; or, les forces ennemies s'y trouvent réunies, et il faut marcher à elles. S'il reste encore quelque incertitude sur ce que nous avons à faire, l'ennemi se charge lui-même de la lever.

Barclay paraît vouloir prendre l'offensive.

La jonction des armées russes près de Smolensk a encouragé Barclay à un mouvement offensif : l'ennemi connaît l'extension de nos cantonnements; quelques généraux hardis se flattent d'en profiter, en tombant par Roudnia au milieu de nos lignes un peu larges. Le projet n'était pas sans mérite; il fut mal exécuté. Sorties de Smolensk le 7 août, les deux armées auraient pu être en trois marches à Roudnia ; mais, au lieu de nous aborder franchement, elles s'amusèrent plusieurs jours à des marches et contre-marches sans but entre Roudnia et Smolensk. Cependant une forte avant-garde de 10 mille hommes a déjà surpris notre cavalerie près d'Inkowo. Sébastiani ne parvient à se tirer de ce mauvais pas que par une con-

tenance ferme et une retraite bien ordonnée. D'ailleurs les Russes n'entreprirent rien de sérieux. Ce fut au reste un bonheur pour eux; car un succès partiel aurait pu les entraîner à une bataille de même qu'à Friedland, et c'eût été le comble de mes vœux.

Je me dirige sur Smolensk pour gagner la gauche des Russes.

L'occasion me paraissant revenue de leur porter un coup décisif, je profite de leur lenteur pour faire serrer toute mon armée sur sa droite. Le 14 août, je lui fais passer le Borysthène à Rasassna et à Khomino, et je la dirige sur Krasnoï. Les corps qui avaient cantonné à Orcha et à Mohilow passèrent le fleuve dans ces deux endroits, et marchèrent aussi sur Krasnoï. Mon intention était de me porter vivement sur Smolensk, de m'emparer de ce point important que je supposais dégarni, et de prendre à revers ou en queue l'ennemi qui osait venir me menacer à Roudnia. Les armées russes, ainsi tournées par leur gauche, se seraient trouvées bien compromises, coupées de Moscou et refoulées sur la basse Dwina. C'était la troisième grande manœuvre de la campagne; ce fut la dernière de notre côté.

Un détachement de 8 à 9 mille hommes que les Russes avaient laissé en observation sur la rive gauche du Borysthène, fut débusqué de Krasnoï par mon avant-garde, et se mit en retraite sur Smolensk, talonné par ma nombreuse cavalerie. Cependant ces braves gens, entourés de toutes parts, ne se laissèrent pas déconcerter, et regagnèrent Smolensk sans avoir été sérieusement entamés, mais en abandonnant près de mille morts, une partie de leur canon et beaucoup de blessés.

Batailles sous Smolensk.

La ville de Smolensk, située en amphithéâtre sur les deux berges du Dniéper, présente un paysage riant; son enceinte qui pourrait contenir 80 mille ames, et n'en renferme pas 20 mille, est entourée d'un mur en briques d'une épaisseur extraordinaire, et flanquée de tours rondes et carrées. La citadelle, qui forme un pentagone régulier, est le côté faible; car les parapets non revêtus sont à moitié éboulés, et forment un talus accessible: l'enceinte de la ville, au contraire, entourée d'un mur de 25 pieds de hauteur et de 15 pieds d'épaisseur entre les tours, était presque inattaquable avec le canon de campagne, et à l'abri de l'escalade. La partie faible de cette enceinte consistait dans ces mêmes tours qui n'avaient que trois à quatre pieds d'épaisseur, et qu'on aurait pu battre en brèche avec des pièces de douze. A quelques toises de la place se trouvent des ravins profonds, sillonnés par les eaux. Les Russes eurent le bon esprit de s'attacher d'abord à la défense de ces ravins plutôt qu'à celle de la citadelle, et ils s'en acquittèrent fort bien. Les généraux Rayewski et Paskiewicz défendaient la place avec 20 mille hommes.

Le 16 au matin, Ney, à la tête de mon avant-garde, arriva devant Smolensk. Je le suivais de près; dès que j'eus reconnu le côté faible, je le fis courir à l'assaut. Ses colonnes s'élancèrent avec une rare intrépidité l'arme au bras; les ennemis les reçurent avec un sang-froid admirable. Deux fois les braves de Ney pénétrèrent jusque sur le talus de la contrescarpe de la citadelle: deux fois, faute de soutien, ils en furent expulsés par les réserves que Rayewski et Paskiewicz firent donner à propos. La résistance qu'ils nous opposèrent donna le temps aux deux armées russes d'accourir à leur secours vers midi. Mes corps arrivaient aussi successivement, et à la nuit tombante nous eûmes près de 150 mille hommes

bivouaqués sous les murs de Smolensk. N'ayant pu surprendre cette ville, j'eus l'envie de la tourner. Je chargeai le général Guilleminot de reconnaître un passage au-dessus, afin de jeter un pont et de couper l'ennemi de la route de Moscou. Junot avec les Westphaliens devait prendre cette direction : ce général s'étant égaré, n'arriva pas. Dans l'intervalle, le combat s'était engagé sérieusement sous Smolensk même ; et pour notre malheur on ne donna aucune suite à ce projet. Peut-être eût-il été difficile de forcer le passage, à cause du voisinage de l'armée de Bagration qui couvrait la route de Moscou : cependant l'opération étant la plus convenable de toutes, il fallait la tenter.

La journée du 17 fut chaude. Les généraux russes, s'étant déployés sur la hauteur de la rive droite du Borysthène, envoyèrent en ville un corps frais de 50 mille hommes pour relever celui de Rayewski. J'avais pensé qu'ils déboucheraient pour me livrer bataille, et je m'étais préparé à les recevoir ; mais voyant qu'ils n'étaient pas d'humeur à prendre le rôle d'agresseurs, j'ordonnai l'attaque : Ney, à notre gauche, l'exécuta du côté de la citadelle ; Poniatowski, à la droite, en amont du Dniéper ; Davoust, au centre sur les faubourgs de Roslaw. L'attaque des extrémités, exposée au feu de cent pièces de canon que l'ennemi avait placées le long du Dniéper, offrit des difficultés. Toutefois Poniatowski, protégé par nos contrebatteries, réussit à arriver jusqu'au pied d'une brèche pratiquée dans la muraille, et Ney fut de nouveau sur le point de pénétrer dans la citadelle. Au centre, nous parvînmes, après un combat furieux, à déloger Doctorof des faubourgs ; mais tous les efforts de nos braves se brisèrent inutilement contre le corps de la place que l'ennemi défendit avec opiniâtreté. Je fis établir toute ma réserve d'artillerie pour battre en brèche la courtine, tentative inutile ; nos boulets se perdaient dans ces immenses murs de briques sans faire aucun effet. Il n'y aurait eu qu'un moyen de pratiquer une brèche, c'eut été de concentrer notre feu sur deux des tours rondes ; mais nous ignorions la différence d'épaisseur de leurs murailles.

Barclay évacue la ville.

Cependant nos obus ayant mis le feu à la ville construite en partie en bois, et l'ennemi ayant essuyé des pertes considérables en s'obstinant à combattre au-dehors, Barclay prit le parti d'évacuer dans la nuit, en laissant à Korf le soin de couvrir la retraite ; ce qu'il fit en propageant l'incendie que nos obus avaient allumé.

Coup-d'œil sur la position des affaires.

Notre entrée à Smolensk se fit sous de plus sinistres présages encore que celle de Wilna, malgré les orages destructeurs dont celle-ci fut accompagnée. Toute l'armée croyait trouver ici le terme de sa course : elle se flattait du moins d'entrer dans un pays fertile, et d'y jouir de quelque repos. Les grandes entreprises hasardeuses frappent le vulgaire en sens divers. Mes troupes, étonnées de faire tant de marches pénibles et meurtrières, et de voir reculer constamment le fruit de leurs efforts et de leurs sacrifices, commençaient à porter des regards inquiets sur les distances qui les séparaient de la France. J'avais laissé entrevoir l'intention de m'arrêter ici, et la chose devenant impossible, il était naturel qu'il en résultât quelque découragement.

Cette cité, que les Russes offraient à la crédulité des peuples comme le palladium de l'empire, et vers laquelle se tournaient toutes mes espérances, n'offrait déjà plus qu'un vaste bûcher parsemé de morts et de

mourants. Un incendie, dont il était difficile d'assigner la cause, en avait dévoré la moitié; les habitants avaient fui pour se soustraire aux ravages de la guerre, abandonnant leurs pénates à l'imprudence de nos soldats et aux excès d'une populace exaspérée [1].

Une ville enlevée pour ainsi dire à la pointe de l'épée et abandonnée de ses habitants ne saurait être soustraite au pillage, et le peu qui y restait devint la proie de nos soldats, aigris par de longues privations. Un seul prêtre, resté par dévouement pour son troupeau, me prouva par ses réponses à quel point on les avait prévenus contre nous, en nous dépeignant sous les couleurs les plus noires. Toutes les passions religieuses et patriotiques avaient été allumées; il fut aisé de prévoir qu'aux privations de la Lithuanie allaient se réunir toutes les fureurs et les embarras d'une guerre nationale: nous allions retrouver une nouvelle Espagne, mais une Espagne sans fond. sans vin, sans ressources, sans villes. Nous ne devions pas y trouver des Saragosse, parce que toutes les maisons construites en bois peint étaient à la merci d'une torche ou d'un obus; mais des obstacles d'un autre genre, et non moins redoutables, nous attendaient.

Mon cœur se sentait oppressé en songeant à l'intervalle qui me séparait de Moscou, à celui que je venais de mettre entre mes magasins et mon armée, que la pénurie, les maladies, les traîneurs avaient déjà diminuée d'un tiers. Lors même que j'eusse pris la résolution si souvent annoncée de m'arrêter ici, j'en reconnus bientôt les inconvénients et la difficulté. La récolte de 1811 avait été mauvaise, celle de 1812, encore sur pied, avait été entravée par les ravages de la guerre, qui avaient mis la population en fuite et enlevé les chevaux. D'ailleurs, faire vivre 200 mille hommes sur place dans un pays dépeuplé est une chose bien difficile, à moins de cantonner très-au large, ce qui ne peut avoir lieu en face d'une armée intacte et pourvue de tout. Revenir sur mes pas en traversant la Lithuanie ravagée, c'était m'exposer à perdre l'armée par la disette; prendre en retraite le chemin de Mohilew sur Mozyr, c'était s'enfourner dans les fanges du Prépecz, sans savoir comment on en sortirait. A la vérité, le chemin était moins ravagé; une marche vers Loutzk et Brzesc eût ramené ma base d'opérations sur Varsovie, et l'eût élargie en débarrassant la Volhinie de l'armée de Tschichagof: mais, malgré le motif apparent de dégager mes flancs, une pareille marche rétrograde avait ses dangers; elle pouvait me perdre aux yeux de toute l'Europe, et devenir un signal pour mes nombreux ennemis. La Prusse se serait levée en masse, le nord de l'Allemagne aurait suivi son exemple; tout mon édifice eût été compromis sans avoir, pour ainsi dire, tiré l'épée. D'ailleurs, nous n'avions pas entrepris la guerre pour nous promener jusqu'à Smolensk et revenir cantonner sur les limites du duché de Varsovie. Continuer la marche sur Moscou pour forcer les Russes à une bataille et leur dicter la paix dans l'ancienne capitale des czars, qui est encore le nœud des grandes artères de l'empire, tel était donc l'unique moyen de salut que m'offrait la campagne.

Cependant j'encourageais mes troupes par l'espoir de trouver un terme prochain à leurs souffrances; je flattais mes maréchaux

[1] Il est reconnu que plusieurs habitants de Smolensk mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons, pendant l'occupation; mais on ne sait si, à notre entrée, l'incendie fut l'effet du canon, ou de la volonté des Russes.

de prendre leurs quartiers d'hiver entre Witepsk, Smolensk et Mohilew : j'ordonnais le passage du Dniéper, uniquement pour nous débarrasser du voisinage importun de l'armée ennemie; mais, d'un autre côté, j'avouais à quelques-uns de mes confidents que mon armée était une armée d'opération et non de position; que son moral et sa composition de vingt peuples divers exigeaient que je la maintinsse dans une activité offensive; en un mot, qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que de la conduire à Moscou.

Les Zoïles, qui se sont acharnés à détruire ma réputation, ne voient que des contradictions manifestes entre mes actions et mes discours; à les entendre, j'aurais dû mettre tous ceux qui m'entouraient dans le secret de mes moindres pensées, et quand j'affectais de dire des choses qui devaient donner le change sur mes véritables desseins, j'aurais mérité selon eux les petites maisons : étrange manière de juger les qualités d'un général!!

Les maréchaux étaient divisés sur la grande question qui nous agitait. Murat, qui accusait naguère les Russes de pusillanimité tremblait de s'enfoncer plus loin; d'autres soutenaient avec raison qu'il n'y avait de repos à espérer qu'après les avoir vaincus dans une bataille décisive. Pénétré de cette vérité, je partageais l'avis de ces derniers. Mais quel moyen avions-nous d'arriver à cette bataille? Dès que nous ne devions pas espérer d'y contraindre les Russes en demeurant à Smolensk, ne convenait-il pas de les poursuivre? Le défaut de vivres, la raison militaire et l'intérêt politique, me prouvèrent ainsi qu'il n'y avait à choisir qu'entre une retraite sur le Niémen ou la marche sur Moscou; or, il n'était pas difficile de décider celui des deux partis qui était le plus conforme à mon caractère et à ma position.

On ne me supposera pas assez présomptueux pour me dissimuler les chances contraires que me présentait une nouvelle pointe de 100 lieues aussi loin de ma base naturelle d'opérations, en laissant derrière moi Riga et Bobrouisk, appuyées des armées de Witgenstein et de Volhinie; j'en sentais d'autant plus les inconvénients, que la paix conclue entre la Russie et la Porte allait permettre à l'armée de Moldavie de remonter le Dniéper.

Mais si l'ennemi conservait des points menaçants sur mes flancs, j'avais les corps de Macdonald, St-Cyr et Schwarzenberg pour leur faire face. Bellune, avec une belle réserve de 32 mille combattants, se trouvait sur le Niémen, et, placée selon les circonstances, elle suffirait pour soutenir ou ma droite sur le Bug, ou ma gauche sur la Dwina. Non seulement ces armées étaient supérieures aux forces de l'ennemi, j'avais en outre 50 mille hommes qui occupaient la Prusse, et autant de bataillons de marche arrivant de l'intérieur pour renforcer mon armée et y remplacer les pertes que la bataille pourrait m'occasionner. Jamais je n'avais déployé plus de soins et de prévoyance pour préparer les moyens qui devaient assurer la réussite d'une grande entreprise : l'Europe semblait échelonner sa population virile vers le pôle. Déjà de belles divisions sous Loison et Durutte gardaient Kœnigsberg et Varsovie; d'autres se formaient sur l'Oder. Les cohortes du 1er ban se rassemblaient sur l'Elbe : rien n'était négligé pour assurer le succès de l'expédition.

Le succès de dix campagnes m'avait appris que là où je me trouvais était le point décisif; et je ne doutais point qu'un coup frappé au sein de l'empire russe ne fit tomber en un clin d'œil la résistance accessoire des corps isolés. Ce coup, j'espérais le frapper aussitôt que l'ennemi se déciderait à m'attendre. J'avais une armée affaiblie; mais ce

qui restait sous les drapeaux n'en était que meilleur.

Ney passe le Dniéper et suit l'ennemi.

Après avoir parcouru les décombres fumants de Smolensk, reconnu son enceinte extraordinaire et sa mauvaise citadelle, je pressai les préparatifs pour le passage du Dniéper, dont l'ennemi avait brûlé le pont.

Les faubourgs occupés par l'arrière-garde de Barclay rendant les travaux difficiles, la division Morand passa successivement en bateaux pour les protéger. Ney y présidait, et malgré l'ardeur qu'il y mettait, ils ne purent être achevés que dans la nuit du 18 au 19. En attendant, je reconnaissais moi-même le rivage en amont pour chercher un gué ; et Junot, à la tête du 8e corps, reçut l'ordre de passer à mon extrême droite vers Proudichewo. J'eus tort peut-être de ne pas porter sur ce point le gros de mon armée ; c'était la ligne la plus directe pour atteindre l'ennemi. L'idée que nous trouverions plus de facilité à rétablir le pont de Smolensk et l'attitude de l'ennemi sur les hauteurs firent malheureusement préférer le passage par la ville.

Marche hasardée de Barclay.

L'ennemi, qui couronnait les hauteurs en arrière des faubourgs, avait détaché avant l'évacuation de la ville l'armée de Bagration sur Dorogobuje pour m'empêcher de gagner la route de Moscou. Barclay, après avoir filé au nord sur la grande route de Pétersbourg, dut se rabattre à l'est pour suivre Bagration et regagner celle de Moscou. Il ne pouvait aller d'une de ces routes à l'autre que par des chemins de traverse, et décrivait ainsi un grand cercle dont nous tenions la corde. Le motif de ce détour était que la route directe de Moscou longeant le Dniéper sous nos batteries, il serait dangereux d'y passer même de nuit avec un matériel immense [1]. Les ennemis n'avaient jeté que 2 à 3 mille Cosaques sur la Loubna pour masquer cette route directe : faute grave qu'ils se hâtèrent ensuite de réparer, mais qu'ils faillirent payer cher. Si j'avais connu alors ce qui se passait dans leur armée, c'en était fait ; je la prenais en flagrant délit dans une position pire encore qu'après la retraite sur Drissa et la séparation des deux armées ; mais j'ignorais ce mouvement : il n'était guère probable que l'ennemi engagerait une affaire sérieuse le jour même où il abandonnait le poste redoutable de Smolensk, qui lui offrait tout ce qu'il pouvait désirer d'avantages tactiques.

Il se jette d'abord à gauche sur Gorbounovo.

Convaincus que nous ne trouverions pas les Russes, je me contentai de lancer sur leur arrière-garde Murat et Ney, que Junot seconderait en passant le Dniéper plus haut, pour manœuvrer sur leur gauche. Ney franchit enfin le Dniéper, le 19 à quatre heures du matin, au milieu des flammes du faubourg. L'armée de Barclay avait été aperçue d'abord campée sur les hauteurs de la route de Pétersbourg ; son arrière-garde sous les ordres du général Korf y paraissait encore. Nous eûmes ainsi un moment l'espérance de couper l'ennemi de Moscou et de le refouler sur le nord ; mais on signala bientôt quelques troupes ennemies dans cette direction. Ney et Murat durent faire explorer les deux routes ; Grouchy prit d'a-

[1] Le motif d'éviter une route exposée à notre canon était plausible; mais valait-il mieux courir le risque d'un mouvement circulaire qui pouvait tout perdre? n'eût-il pas mieux valu porter 30 mille hommes de nuit sur la Stabna, pour y défendre du moins la route, jusqu'à ce que le matériel et la seconde colonne eussent atteint, par Gorbounovo, le chemin de Moscou ?

bord la direction de Doukowtschina. Nos colonnes de gauche reconnurent une division d'infanterie en position intermédiaire près de la Stabna. Ney ordonna aussitôt de l'attaquer. Ce fut un malheur ; s'il eût marché droit à Loubino sur le chemin de Moscou, nous y arrivions en même temps que les Russes, engagés dans leur large mouvement de flanc.

Barclay avait jugé le péril de sa manœuvre, et au moment où ses colonnes s'ébranlaient, il s'était ravisé, en ordonnant au général Touczkoff de marcher, avec une division d'infanterie, en toute hâte au secours des Cosaques qui couvraient la route de Moscou ; il plaça le prince Eugène de Wurtemberg à Gredeonowo, pour flanquer la marche de la colonne la plus rapprochée, et donner à l'arrière-garde de Korf, qui se trouvait encore sur le chemin de Pétersbourg, le temps de gagner Gorbounovo, et ensuite Loubino. La première colonne de l'armée, sous les ordres de Baggavout, dut se rabattre par des traverses sur le même point. Ce fut cette division du prince Eugène que Ney rencontra d'abord et qu'il fit attaquer vigoureusement. Elle était sur le point de succomber sous nos efforts réitérés, lorsqu'une vingtaine d'escadrons vinrent la dégager. Renforcée encore par une partie de la colonne de Korf, elle réussit à gagner Gorbounovo, après nous avoir fait perdre de vue pendant trois heures le point plus important de la route de Moscou. Ney la fit poursuivre, et l'arrière-garde de Korf, atteinte à son tour, perdit cinq à six cents prisonniers et du canon ; elle fut dégagée par Potemkin, qui arriva à propos pour sauver la queue de ses colonnes.

Bataille de Voloutina.

Cependant Touczkof avait eu le temps d'atteindre les hauteurs de Voloutina et de s'y réunir aux Cosaques de Karpof. Ney, que le combat de Stabna et de Gedeonowo avait entraîné trop à gauche, reçut un peu tard l'ordre de se rabattre sur la droite et arriva en présence. Un furieux combat s'engagea vers Kosina ; je m'y attendais si peu, qu'après avoir eu l'idée de lancer Davoust au soutien de Murat et de Ney, je m'étais décidé à l'arrêter moi-même autour de Smolensk, où je rentrai aussitôt que la retraite du prince de Wurtemberg et de Korf fut prononcée.

Ney, resté seul, pressa néanmoins Touczkof avec vigueur ; mais celui-ci défendit le terrain pied à pied jusque derrière le ruisseau de Strachan, où le corps d'armée de son frère [1] et la cavalerie d'Orlof-Denisof vinrent le renforcer. Les Russes sentaient qu'il y allait du salut de l'armée, s'ils perdaient ce poste qui couvrait le ralliement de leurs colonnes, encore occupées à leur mouvement circulaire ; ils se battirent en désespérés. Une heure plus tôt et avec quelques divisions de plus, Ney eût coupé l'ennemi en deux et décidé le succès de la campagne. C'était la dernière fois qu'un tel avantage devait se présenter.

Loin de m'attendre à un combat si sérieux, j'étais rentré, comme je l'ai dit, à Smolensk, tandis que Barclay, au contraire, faisait revenir ses 3e et 4e corps d'infanterie sur leurs pas, et les soutenait par le 1er corps de cavalerie.

Ney fit tout ce qu'on pouvait attendre de son héroïsme dans une circonstance pareille, et les deux partis n'eurent qu'à s'enorgueillir réciproquement du courage qu'ils déployèrent dans cette affaire.

Murat, gêné à droite et à gauche par des

[1] Le lieutenant-général Touczkof commandait le 3e corps d'armée; son frère, qui commandait l'arrière-garde, était général-major.

marais et des bois, ne put faire manœuvrer sa cavalerie, dont Orlof-Denisof refoula à plusieurs reprises la tête, à mesure qu'elle voulait déboucher en avant de Latichino, contre la gauche des Russes. Il faut l'avouer, Orlof-Denisof déploya dans cette lutte autant d'aplomb que le roi de Naples avait montré jusque-là d'activité et de bravoure.

Espérant être plus heureux à l'aide des troupes de Junot, Murat se rendit près de lui pour le stimuler, et chargea avec son avant-garde, puis retourna à sa réserve : mais Junot n'en bougea pas d'avantage, soit qu'il fût intimidé par sa position un peu délicate au milieu pour ainsi dire des colonnes ennemies, soit qu'il eût perdu la tête, il resta blotti entre les bois et le Dniéper, à deux portées de canon de l'ennemi, dont il débordait la gauche.

Cependant, au bruit de l'effrayante canonnade qui se faisait entendre, la division Gudin, du corps de Davoust, avait été envoyée au secours de Ney ; elle arriva vers cinq heures, et le maréchal renouvela aussitôt ses efforts pour s'emparer des hauteurs de Kosina. L'ennemi fut renversé, son centre enfoncé, et la ligne entière était sur le point d'être jetée dans le ruisseau bourbeux de Samile, lorsque Konownitzin, arrivant avec une division d'infanterie, soutenue de plusieurs bataillons de grenadiers, et de 3 mille chevaux, rétablit le combat.

Le général Gudin ayant été tué par un coup de canon, la division fut repoussée malgré des prodiges de valeur.

A l'entrée de la nuit, le corps de bataille des Russes fut enfin rejoint par les colonnes de Baggavouth et de Korf, qui ignorait cette circonstance, s'obstina à emporter leur position, et lança de nouveau ses colonnes sur eux, vers les huit heures, en portant cette fois son effort contre leur droite. La division Gudin franchit le Stachan et couronne les hauteurs ; mais comme elle donne au milieu d'une armée entière, elle est de nouveau ramenée, malgré les plus glorieux efforts. La nuit sépara les deux partis, qui se disputèrent l'honneur de ce vaste champ de carnage, jonché de 12 à 13 mille tués ou blessés dont chacun pouvait revendiquer une part à peu près égale : échauffourée déplorable, sans aucune utilité pour nous, et dont la mort de Gudin augmenta les regrets. Ce brave et habile général, qui aurait eu depuis longtemps le bâton de maréchal, si on avait pu le donner à tous ceux qui en étaient dignes, périt victime de la fatalité qui présida à toute cette journée. Il serait injuste de m'en faire un reproche, car l'affaire eut lieu contre mon attente et contre toutes les probabilités. Cependant, malgré la fausse direction de nos premiers mouvements, nous eussions obtenu de grands résultats, si Junot se fût vigoureusement engagé. La mollesse qu'il montra était d'autant plus extraordinaire qu'il n'avait jamais pêché que par l'excès contraire : on est fondé à croire que c'était le prélude de l'aliénation mentale dont il fut frappé après la retraite, car il montra dès lors un caractère bizarre et inégal ; il n'avait jamais eu un mérite transcendant, mais il avait pourtant quelques moyens et par-dessus tout beaucoup d'énergie.

Murat ne fut pas à l'abri de tout reproche : sa cavalerie aurait pu agir avec plus de vigueur contre les Cosaques de Karpof et la petite arrière-garde de Touzckof ; nous eûmes tort de n'en pas lancer une partie avec Junot sur Proudichewo dans la nuit du 18.

Je vole trop tard à Voloutina.

Instruit à minuit, par le retour de mon aide-de-camp Gourgaud, de la bataille rangée que nous venions de livrer à mon insu,

je monte aussitôt à cheval et vole au lieu du combat, où j'arrive à trois heures du matin. Tout était fini, et l'ennemi avait continué sa retraite. Témoin des efforts de mes braves par les sanglants débris dont ils sont entourés, je les comble de récompenses, et reprends le chemin de Smolensk, désolé d'avoir encore laissé échapper une si belle occasion. Mon premier mouvement fut de sévir contre Junot en le faisant remplacer par Rapp : mais je revins bientôt à des sentiments de bienveillance pour cet ancien compagnon d'armes.

Les Russes se retirent en bon ordre.

Le roi de Naples se remet, le 20 août, aux trousses de l'ennemi sur Dorogobouje ; le corps de Davoust lui est donné en remplacement de celui de Ney, qui a beaucoup souffert, et dont le chef s'accordait assez mal avec mon beau-frère depuis leurs démêlés devant Ulm en 1805 ; malheureusement Davoust ne vécut pas en meilleure intelligence avec lui.

J'hésite à rester à Smolensk.

Revenu le 20 du camp de Ney à Smolensk, j'y fus assailli par une foule de sentiments pénibles. L'inutilité de trois sanglantes journées, le tableau des décombres de Smolensk, celui des cadres appauvris de nos bataillons et surtout de nos escadrons... faisaient naître de tristes réflexions. Je me sentis ébranlé, et donnai des ordres pour former des établissements administratifs. Je chargeai un officier intelligent d'explorer avec un corps léger les rives fertiles de la Kmora, réputées par leurs moulins et le grand commerce de farine qu'elles font ; il devait amasser des approvisionnements suffisants pour l'époque de la rentrée de nos colonnes, qui n'avaient plus qu'un dernier effort à faire pour couvrir leur asile.

Opération sur la droite. Bataille de Gorodeczno.

Depuis mon arrivée à Smolensk, les affaires avaient pris une meilleure tournure sur les deux ailes. Conformément à mes ordres, Schwartzenberg, chargé du commandement général au sud, s'était mis en devoir d'attaquer Tormassof, qu'il rencontra le 12 août à Gorodeczno. Le général russe ayant éparpillé ses forces, n'avait pas 25 mille hommes en ligne ; les Autrichiens, réunis aux Saxons, présentaient un total d'environ 40 mille combattants. Toutefois Schwartzenberg ne sut profiter ni de sa grande supériorité, ni de la mauvaise position de l'ennemi : cédant aux avis de Reynier, il manœuvra pour déborder la gauche des Russes avec les Saxons ; mais il ne soutint pas ces derniers assez vigoureusement, et l'ennemi eut le temps de lui opposer une manœuvre parallèle, bien qu'il fût obligé d'accepter le combat, ayant déjà son aile gauche complètement tournée. Tormassof se tira de ce mauvais pas sans éprouver de grande perte, et continua sa retraite par Kobrin et Kowel sur Loutsk, où il se rangea derrière le Styr. Schwartzenberg et Reynier s'établirent en face de lui, à la gauche de cette rivière.

Affaires de Polotsk.

Ma gauche avait aussi remporté des succès, mais sans en tirer beaucoup de fruit. Certain d'être bientôt renforcé par les Bavarois, Oudinot avait cru devoir marcher de nouveau en avant sur Swolna, non plus pour courir sur Sebeje, mais bien pour éloigner l'ennemi de la Dwina, et lui ôter l'envie et la possibilité de l'inquiéter à Polotsk : c'était une imprudence manifeste ; car Wittgenstein, étant disposé à poursuivre l'offensive, devait le rencontrer isolément ; ce qui ne manqua pas d'arriver. L'avant-garde d'Oudinot, attaquée le 12 août

sur la Swolna, y essuie un échec, et le corps se rapproche de la plaine de Polotsk, où sa jonction avec les Bavarois le met à même de prendre sa revanche. Wittgenstein n'en continue pas moins à s'avancer, ignorant sans doute l'arrivée ou la force de ce renfort : il déploie ses 24 mille hommes pour attaquer le camp de Polotsk, dont il espère enfoncer le centre, coupé en deux par le ravin de la Polota, le long duquel il dirigera son effort principal. Le combat, livré le 17 août, ne remplit pas ses vues; il n'eut d'autre résultat que la perte réciproque de 2 mille hommes. Oudinot, y ayant été blessé, remit le commandement à St-Cyr.

Journée du 18 août.

Le général russe, persuadé qu'il n'était pas de force à vaincre une armée supérieure, ne voulut pas néanmoins hâter une retraite qui pourrait devenir désastreuse; il reste en présence dans l'espoir de nous imposer. St-Cyr résolut de l'attaquer le lendemain; à cet effet, il concentra ses efforts vers Spass contre le centre et la gauche des Russes, qui s'appuyait à la Polota pendant que le reste de sa ligne devait les contenir. Les Bavarois et la division Legrand, massés autour de Spass, refoulent tout ce qui s'oppose à leur marche, et pénètrent jusqu'à Presmenistza, malgré la vive résistance de l'ennemi et les pertes que l'artillerie russe leur fait éprouver. La réserve de Wittgenstein parvient à arrêter enfin cette impulsion, tandis que sa cavalerie fait des charges audacieuses et ramène la nôtre jusqu'au faubourg de Polotsk : St-Cyr lui-même, entraîné dans cette échauffourée, est obligé de chercher un abri dans un ravin. Ses réserves dégagent enfin sa cavalerie, et le combat se termine dans la position occupée le matin par le centre de l'ennemi, qui profite de la nuit pour se replier sur Gamselewo. Dix canons et un millier de prisonniers sont les minces trophées de cette journée, dont l'infériorité en cavalerie nous empêche de profiter. St-Cyr avait laissé la division Merle dans l'inaction à la gauche de la Polota; s'il l'eût dirigée de manière à prendre à revers la ligne de Wittgenstein, la victoire eût été plus facile et plus complète. Malgré cela c'était un succès, et le bâton de maréchal, auquel depuis longtemps St-Cyr avait des droits, en fut la récompense. Le brave général Deroy avait été tué par un boulet. J'assignai à sa famille, sur ma cassette, une pension de 20,000 fr. et des dotations : c'était à la fois acquitter ma dette envers un bon allié, et stimuler le zèle de ceux qui épousaient avec tiédeur notre cause.

Je me décide à marcher en avant.

Ces succès de Gorodeczno et de Polotsk me rassuraient pour l'instant sur mes ailes; mais la droite ne laissait pas de me causer de vives inquiétudes. L'armée de Moldavie ira-t-elle se joindre à Tormassof, afin de manœuvrer sur mes derrières, ou bien l'appellera-t-on à l'armée principale pour la renforcer? Dans un empire borné comme l'Autriche ou la Prusse, les règles de la guerre l'auraient commandé ainsi; mais en Russie, où il y a tant d'espace pour se mouvoir, les accessoires pouvaient devenir la partie principale sans rien compromettre; et cela se pouvait avec d'autant plus de succès, que ces corps latéraux se trouvaient agir sur notre communication : nous n'en avions qu'une, étroite et resserrée; l'ennemi avait pour base toute la largeur de l'Europe, de la Baltique à la mer Noire.

Tranquille pour l'instant sur ce qui se passait autour de moi, je porte avec plus de sécurité mes vues sur l'armée principale; et les rapports de mes lieutenants viennent

enfin lever toutes mes incertitudes : ils m'annoncent qu'il ne serait pas impossible d'amener les Russes à une bataille. Le roi de Naples, qui s'était d'abord flatté d'entamer sérieusement l'armée ennemie dans sa retraite, est étonné de la trouver formée derrière la Loujea ; il ne doute point toutefois qu'elle ne veuille accepter le combat : Barclay en avait eu en effet la pensée. Informé de cette circonstance dans la nuit du 24, je pars aussitôt à la tête de mes gardes, qui font douze lieues à tire d'ailes, dans l'espoir de joindre enfin l'ennemi, qui nous échappait toujours comme par enchantement. Poussé par le désir de l'entamer, Murat ne m'avait pas attendu pour l'aborder : il avait lancé déjà la cavalerie de Montbrun contre la gauche ; mais Davoust, trop faible en infanterie, se souciait peu d'engager une affaire générale contre l'armée entière : la division se mit entre eux, et l'attaque n'eut pas lieu. Cependant le mouvement de Montbrun avait excité les alarmes des généraux russes, qui craignirent, non sans fondement, d'être assaillis sur leur gauche et refoulés sur le Dniéper ; ce que je n'aurais pas manqué de faire, s'ils m'eussent attendu. Barclay, renonçant donc à tenir cette position périlleuse, venait d'abandonner Dorogobuje au moment où j'arrivais pour le combattre.

Le vice-roi avait suivi la direction de Pétersbourg jusqu'à Doukhowschina ; puis il se rabattit à droite pour entrer en ligne, après avoir laissé une division sur Sourage, d'où le général Wintzingerode, avec un corps volant, menaçait la communication de Witepsk.

A mon arrivée au quartier-général de Murat, je trouvai l'ennemi disparu de nouveau des rives de la Lougea, et la discorde dans notre camp. Murat se plaignait avec raison que Davoust se fût opposé à l'engagement de son infanterie, et le maréchal répondait qu'on surprenait ma religion par de faux rapports. Je donnai à Murat le commandement direct de la division Compans, qu'on lui avait refusée. On s'était attendu que l'ennemi tiendrait sur l'Osma ; on le suivit : il évacua Dorogobuje, et atteignit Wiazma. Nous étions si près de Moscou, qu'il n'y avait plus à hésiter ; huit marches suffisaient pour y arriver : huit marches sont si peu de chose pour des gens qui arrivent des extrémités de l'Europe ; comment ne pas s'y décider lorsque la paix et l'empire du monde peuvent en être le fruit, et qu'au pis aller, l'occupation d'une grande cité procure toujours d'immenses ressources dont une armée si loin de sa base a besoin ? Tous les motifs qui, à Witepsk ou à Smolensk, auraient pu me retenir sur la Dwina ont disparu ; la moitié de la distance qui nous sépare de Moscou est franchie ; toute hésitation doit cesser. Pour diminuer les chances de la pointe que nous allions pousser dans l'espoir de terminer la guerre, j'ordonnai à Bellune d'accourir du Niémen pour remplacer mon armée à Smolensk. Augereau portera la moitié de ses divisions sur Kœnigsberg et Varsovie, et nous resterons convenablement échelonnés. Cette réserve de Bellune, qui compte 32 mille hommes, s'établira entre Roslaw et Witepsk, prête à soutenir celle de mes ailes qui en aurait besoin, et à seconder, s'il le faut, mon armée.

Cependant la retraite des Russes continuait sur Giatz avec une fermeté exemplaire. La seule arrière-garde de Rosen, échelonnée par deux corps de cavalerie, tint tête à toutes les forces de Murat et de Davoust. Il faut rappeler néanmoins que la meilleure intelligence ne régnait pas entre ces généraux ; que nos chevaux, réduits à manger de la paille de seigle, tombaient d'inanition,

et n'étaient pas de force à se mesurer avec avantage contre la cavalerie mieux conservée de l'ennemi. Toujours massés sur la grande route, arrêtés à chaque ruisseau, à chaque bois, à chaque pont, à chaque défilé, nos escadrons, foudroyés par des batteries bien placées, devaient attendre l'infanterie, qui n'arrivait jamais que pour être témoin du départ de l'ennemi; celui-ci, bientôt recueilli par ses échelons, se trouvait en mesure de recommencer le combat avec des troupes fraîches contre nos têtes de colonne exténuées.

Les difficultés sans cesse renaissantes de cette poursuite étaient accrues par l'esprit des habitants du pays. Dès que nous eûmes dépassé Smolensk, nous fûmes à même d'observer des symptômes alarmants, présages sinistres d'une guerre nationale, que l'armée la plus formidable ne peut jamais soutenir avec avantage contre un peuple entier décidé à vaincre ou à mourir. Nous n'avions plus à faire aux Lithuaniens, spectateurs impassibles des grands événements qui se passaient autour d'eux. La population entière, composée de véritables Russes, désertait ses foyers à notre approche. Partout sur notre passage nous ne trouvions que des villages abandonnés ou brûlés : la population, refoulée au loin, se formait en bandes qui guerroyaient avec nos fourrageurs; nulle part elle ne se montra inquiétante, mais partout elle s'attroupait contre les maraudeurs qu'elle enlevait ou massacrait. La ville de Wiazma fût incendiée avec ses riches magasins; Giats subit le même sort; et s'il en demeura des vestiges, on en fut redevable à nos avant-gardes, qui combattaient d'un côté et couraient arrêter l'incendie de l'autre.

Bataille de Borodino ou de la Moscowa.

Les renseignements que je reçus dans cette dernière ville m'apprirent que l'armée russe avait changé de chef, et qu'elle s'apprêtait enfin à nous livrer bataille dans une position qu'elle retranchait à la hâte. L'empereur Alexandre, cédant à la voix publique qui attribuait les malheurs de la guerre au mauvais choix des généraux, avait déféré le commandement suprême au général Koutousof, vainqueur des Turcs. On accusait le prussien Pfuhl d'avoir causé les premiers malheurs de la campagne; on reprochait à Barclay lui-même son origine étrangère; sa manie des retraites avait paru suspecte aux purs Moscovites : c'est un Russe seul qu'il faut pour sauver la patrie. Tous sont d'accord que le vainqueur de Roudschouck, le négociateur de Bucharest est capable de la tirer de péril. Le nouveau généralissime, persuadé que, pour conserver sa popularité dans l'armée et dans la nation, il ne fallait pas nous laisser arriver à Moscou sans livrer bataille, s'était décidé à l'accepter dans la forte position qu'il occupait près de Borodino, en avant de Mojaisk, et où il fut joint par 10 mille miliciens de Moscou, à peine organisés.

Le 5 septembre, les deux armées se trouvent en présence; l'ennemi a fait construire une redoute en avant de sa gauche, près du village de Schwardino, pour défendre les accès de cette partie qui se trouve la plus exposée. Il est important de le chasser de ce poste avancé, pour être plus à portée de reconnaître la position principale et de l'aborder. Je le fais attaquer par la division Compans, qui l'enlève de la manière la plus brillante.

La journée du lendemain est employée à bien reconnaître la ligne ennemie, et le terrain sur lequel nous devons opérer. Des deux côtés on se prépare à la journée décisive. Les Russes, pleins d'un sentiment religieux, y mêlent les pompes du culte grec

et invoquent le secours divin pour sauver la patrie. Nous rappelons nos hommes détachés, nous serrons nos masses, disposons nos armes et nos parcs d'artillerie. Les forces numériques étaient à peu près égales, environ 125 à 130 mille hommes de chaque côté, mais nous avions 15 mille vétérans pour un pareil nombre de milices ou de Cosaques. En échange, l'ennemi allait combattre pour la conservation d'une cité qu'il regardait comme sacrée, et sur un terrain qu'il connaissait mieux que moi, et qu'il fortifiait à la hâte par plusieurs ouvrages. Trois flèches couvraient la gauche vers Semenofskoë; une grande redoute bastionnée fut tracée au centre sur la hauteur, entre ce village et Borodino; enfin plusieurs redans couvraient la droite jusque vers la Moscowa : on n'avait pas encore eu le temps de les palissader.

La bataille eût lieu le 7 ; j'en ai livré beaucoup dans ma vie, je n'en ai jamais vu d'aussi terrible : elle devait être extraordinaire sous tous les rapports, par la nature de l'entreprise qu'elle devait terminer, par la grandeur des intérêts qui y étaient attachés, enfin par les circonstances singulières qui signalèrent le choc de ces masses sur un espace si rétréci.

Première position des Russes.

La position de l'ennemi, telle que je l'avais reconnue, était la suivante : Barclay, avec trois corps d'infanterie et un de cavalerie, formait la droite depuis la grande redoute bastionnée jusqu'à la Moscowa ; elle était coupée en deux par le ravin de Gorki ; Bagration, avec les 7e et 8e corps, formait la gauche depuis la grande redoute jusqu'au bois taillis, entre Semenofskoë et Oustiza.

Ses défauts.

Cette position était défectueuse : on en attribue la faute au général Benningsen qui remplissait les fonctions de chef d'état-major : il avait porté toute son attention sur la droite que je n'avais ni intérêt ni envie d'attaquer. La gauche au contraire n'était pas si bien établie, quoique couverte de trois flèches ; il y avait entre celles-ci et le village d'Oustiza, où passe la vieille route de Moscou, un intervalle de 500 toises, garni seulement de quelques chasseurs.

Projet qu'elle m'inspire.

Si les choses étaient restées dans l'état où je les avais reconnues, on ne peut calculer quel en eût été le résultat. Mais il paraît que, dans la soirée, les généraux russes firent porter le corps entier de Touczkof pour prolonger la gauche jusqu'au village d'Oustiza, sur l'ancienne route de Smolensk à Moscou; mais nous n'aperçûmes que ses avant-postes. Mes dispositions furent bientôt arrêtées : je résolus de gagner la vieille route de Moscou par mon extrême droite sous Poniatowski, de faire accabler la gauche des Russes par Davoust et Ney, et de refouler ainsi leur centre et leur droite dans la Moscowa, tandis que le vice-roi contiendrait cette partie de l'armée ennemie : c'était à peu près la même disposition de nos masses qu'à Friedland; avec la différence que, dans cette première bataille, la rivière se trouvait à dos de l'ennemi, tandis qu'à Borodino, il avait derrière lui un terrain favorable à la retraite, et que l'obstacle se trouvait à l'extrême droite.

Malheureusement tout ce que j'avais combiné ne put s'exécuter comme je le désirais ; et l'ennemi modifia à temps ses dispositions. D'un autre côté, je changeai aussi d'avis sur la destination primitive du vice-roi, auquel je réservai une coopération plus active, en le chargeant d'attaquer le centre de l'ennemi, tout en couvrant par sa gauche

la grande route de Ghiats à Moscou. Je le renforçai, à cet effet, de deux divisions du corps de Davoust. Ce maréchal vit à regret qu'on enlevât la moitié des braves qu'il commandait; il eût préféré qu'on lui laissât ses cinq divisions, et qu'on le chargeât, à leur tête, du mouvement décisif qu'il était d'avis d'opérer par la vieille route et par les taillis; il voulait tourner la position avant d'attaquer les flèches, et commencer l'affaire en s'établissant perpendiculairement sur l'extrémité de l'ennemi. L'idée était excellente; mais n'était-il pas à craindre aussi que les Russes, se voyant ainsi menacés d'être coupés, ne disparussent encore une fois par le chemin de Mojaïsk, ce qui eût remis indéfiniment la décision après laquelle nous soupirions? Je préférai attaquer leur ligne en échelons par la droite : ce qui ne promettait pas un succès si facile, mais n'exposait pas à différer encore la bataille. Le corps de Poniatowski devait suffire pour manœuvrer de manière à déborder la gauche de l'ennemi, et à nous assurer la supériorité sur elle.

Ce plan arrêté, je disposai mes masses de manière à ne pas éveiller trop tôt l'attention de l'ennemi; chacun reçoit ses instructions. L'artillerie devra préparer ses foudres de bonne heure. Cent pièces de Davoust, de Ney, de la garde, s'avanceront au point du jour pour accabler d'obus et de boulets les ouvrages que ma droite sera chargée d'enlever.

Première attaque isolée de Davoust contre la gauche.

J'attends avec anxiété le rapport de ce qui se sera passé chez l'ennemi durant la nuit. A cinq heures, Ney me fait dire que l'armée entière est encore en présence, et l'Achille français, bouillant d'impatience, demande la permission de commencer l'attaque. Tout prend aussitôt les armes et se dispose à la grande scène qui peut-être va décider du sort de l'Europe; nos batteries s'avancent sur la ligne pour se trouver à portée d'écraser celles de l'ennemi. Compans, qui a si bien préludé par la prise de la redoute de Schevardino, entamera l'affaire en enlevant de même la flèche qui forme l'extrême gauche des Russes; il se glissera le long du taillis : Dessaix le secondera en marchant dans le taillis même. La division Friant restera en réserve. Dès que Davoust sera maître de la redoute, Ney s'avancera en échelons pour fondre sur Semenofskoë : ses divisions, ayant beaucoup souffert à Valoutina, comptent à peine 15 mille combattants; 10 mille Westphaliens devront les renforcer et former sa seconde ligne. La jeune et la vieille garde sont en 3e et 4e ligne. Murat divise sa cavalerie : à gauche de Ney, en face du centre ennemi, se trouve le corps de Montbrun. Nansouty et Latour-Maubourg se placent de manière à suivre le mouvement de notre droite : enfin Grouchy secondera le vice-roi. Celui-ci, renforcé par les deux autres divisions de Davoust (Morand et Gérard), devra débuter par l'attaque du village de Borodino, situé sur la grande route de Moscou à la rive gauche de la Kolocza : la division Delzons s'y établira; les trois autres passeront la Kolocza sur trois ponts jetés à cet effet dans la matinée, et attaqueront la grande redoute du centre, située sur la rive droite.

Ce fut une faute grave.

Cette première disposition fut cause de la tournure peu décisive que prit la bataille; il eût fallu jeter Davoust avec quatre de ses divisions dans la trouée entre la redoute de la gauche et le bois d'Oustiza, le faire suivre par Murat avec sa cavalerie, le faire appuyer par Ney et les Westphaliens dirigés sur Semenofskoë, tandis que la jeune garde

eût marché en échelons au centre des deux attaques, et que Paniatowski, lié à Davoust, eût débordé la droite de Touczkof, dans le bois d'Oustiza. Nous eussions accablé et tourné la gauche de l'ennemi, dès le principe, avec une masse irrésistible ; nous l'eussions forcé à un changement de front parallèle à la grande route de Moscou et à la Moscowa qu'il aurait eue à dos. Il n'y avait dans cette trouée que quatre faibles régiments de chasseurs embusqués dans le taillis, en sorte que le succès ne semblait pas douteux.

A six heures du matin le signal est donné ; l'artillerie foudroie les flèches. Davoust s'élance avec ses deux divisions. La gauche d'Eugène, composée de la brigade Plausonne, qui devait rester en observation en se bornant à occuper Borodino, s'abandonne, par un zèle malentendu, au-delà du village, et débouche contre le corps entier de Doctorof, qui la ramène avec perte. Plausonne meurt victime de l'ardeur de ses bataillons, et Delzons parvient à peine à disputer Borodino aux forces supérieures que l'ennemi présente sur ce point.

Davoust est repoussé.

Davoust, attaquant avec le premier échelon la division des grenadiers de Woronzof, dans un poste couvert de retranchements, et inquiété en flanc par les chasseurs dont on vient de parler, eut forte affaire ; la division Compans emporte le redan de l'extrême gauche avec un rare courage. Ce brave général y est blessé ; Davoust lui-même a son cheval tué, et en reçoit une forte contusion. Dessaix, qui a remplacé Compans, est également mis hors de combat. Rapp vient prendre le commandement de cette division abîmée, et qui, trois fois, se voit veuve de ses chefs. Cependant les Russes n'avaient pas moins souffert ; Woronzof était blessé, et l'ouvrage enlevé. Notre succès ne fut pas de longue durée : l'ennemi, protégé par le feu de ses batteries, ayant fait avancer l'infanterie de sa seconde ligne (division Neweroswki), nos troupes durent évacuer l'ouvrage qu'elles venaient d'enlever. Bagration, qui a vu l'orage prêt à fondre sur lui, appelle en toute hâte la division Konownitzin du corps de Touczkof. Une division de cuirassiers et une brigade de jeunes gardes viennent de la réserve pour soutenir le flanc gauche menacé.

Attaque de Ney et de Davoust.

Le petit contre-temps que nous fit éprouver la retraite momentanée de Compans fut bientôt réparé ; Ney, arrivant en échelons, se porte à la tête de la division Ledru, sur la même redoute, et, secondé par les troupes de Compans, il y entre par la gauche presqu'au même instant où elles y pénètrent de nouveau par la droite.

L'ennemi tient encore la troisième flèche que Ney et Murat font attaquer par la division Razout ; elle est sur le point de s'en emparer quand elle est chargée elle-même par les cuirassiers russes. Il y a un moment d'incertitude ; cependant notre infanterie fait bonne contenance, et donne à la cavalerie de Bruyères le temps de la dégager. Razout, électrisé par Murat, se précipite sur les retranchements et y pénètre.

Les Russes renforcent la gauche.

Plus de deux heures ont été consumées à ces attaques. Koutousof, qui a pu aisément découvrir les grosses masses prêtes à fondre sur sa gauche, avait eu le temps de prescrire à la droite de se mettre en marche pour la soutenir. Le corps de Baggawout, envoyé par Barclay, dépassait déjà, à neuf heures, la hauteur de Semenofskoë.

Une de ses divisions marche à Oustiza, l'autre se jette dans le taillis.

Junot entre en ligne.

De notre côté, Junot venait de se déployer derrière Ney et d'engager sa première ligne, que l'impétueux maréchal lance aussitôt sur l'ennemi la droite de la sienne. Pour agir plus efficacement encore, en débordant la position que les Russes disputaient avec tant d'opiniâtreté, la seconde ligne des Westphaliens reçoit l'ordre d'appuyer à droite et de pénétrer dans le taillis qui séparait Davoust de Poniatowski.

Exécuté une heure plus tôt, ce mouvement eût été décisif; mais la cavalerie de réserve du prince Galitzin a eu le temps de se mettre en devoir de disputer aux Westphaliens la plaine où ils devaient déboucher, et l'arrivée du corps de Baggawout permet de leur opposer la division Eugène de Wurtemberg, qui, venant à propos au secours de cette cavalerie, repousse dans le bois les colonnes westphaliennes qui la menaçaient. La cavalerie du prince Galitzin a profité de ce moment pour faire une belle charge sur notre droite ; elle s'est même emparée d'une batterie de réserve, lorsqu'un brave régiment d'infanterie de la division Dessaix (le 111e), débouchant du taillis, prend à revers ces audacieux cuirassiers, les force à charger en arrière pour s'ouvrir un passage, et sauve ainsi notre artillerie.

Bagration sent la nécessité de donner à tous les renforts tirés de la droite le temps d'arriver à leur destination, et juge que la bataille dépend de la résistance qu'il opposera; il se précipite sur Ney à la tête de la division de grenadiers du prince de Mecklembourg, soutenue d'une brigade des gardes et de huit régiments de cuirassiers; les restes de Woronzof et de Neweroswki, appuyés d'une division de cavalerie légère, secondent l'effort en attaquant Davoust; toute la ligne ennemie marche de nouveau sur nous; une des redoutes est reprise, Murat lui-même est forcé de se réfugier au milieu de la division Razout.

Ney s'élance à la tête de ses réserves; la division Friant reçoit l'ordre d'appuyer à gauche de celle de Razout en marchant sur le village de Semenofskoë; la redoute perdue est reprise; Friant, dont la marche a puissamment contribué à la retraite de l'ennemi qu'il déborde, franchit même le ravin de Semenofskoë et s'empare du village. La division Konownitzin, qui venait d'arriver de l'extrême gauche, l'arrête à son tour, et l'oblige à revenir à la hauteur des redoutes où Ney continue à s'avancer.

Attaque décisive de Ney sur Semenofskoë.

En effet, maîtres des flèches, mais menacés par l'attitude de Bagration qui continue à recevoir les renforts de la droite, Ney et Davoust se disposent à le culbuter derrière le ravin de Semenofskoë; on les fait appuyer par tout ce qu'on peut placer d'artillerie, et le vice-roi se prépare aussi à les seconder en attaquant le centre.

Rien ne peut arrêter l'impétueuse ardeur de Ney ; Bagration, craignant d'être enfoncé, se précipite lui-même à la tête de ses lignes, baïonnette basse, dans l'espoir de ressaisir l'offensive. Une mêlée terrible s'engage; Bagration est grièvement blessé, ainsi que son chef d'état-major St-Priest : les troupes russes, privées de direction, sont près d'être entièrement défaites ; mais l'impassible Konownitzin en prend le commandement, les ramène derrière le ravin de Semenofskoë, et, protégé par une artillerie bien placée, arrête l'élan de nos colonnes.

Il fallait rendre ces avantages décisifs; Murat lance à cet effet les corps de Nansouty et de Latour-Maubourg au-delà du

ravin; le premier fond sur l'extrême gauche de Konownitzin, où les régiments des gardes d'Ismaïlof et de Lithuanie (Moscou) formés en carrés le reçoivent avec fermeté, et donnent le temps à cinq régiments de cuirassiers russes de tomber sur nos escadrons déjà fatigués, et de les ramener derrière le ravin. Latour-Maubourg n'avait pas eu moins de succès près de Semenofskoë, où l'infanterie de Friant et de Ney s'est logée pour n'en plus sortir. L'ennemi, convaincu de l'impossibilité de reprendre ses positions, reste néanmoins en grosses masses sous le feu de notre artillerie avec une constance admirable. On voyait, à cette héroïque contenance, que ces braves gens ne voulaient point survivre aux malheurs de la patrie.

Eugène attaque le centre.

Tandis que cette lutte balancée signale le courage des deux armées, le vice-roi, après avoir été tenu en suspens par l'attaque de la division Delzons sur Borodino, par le passage inconsidéré de ce défilé, enfin par les obstacles qu'offrait celui de la Kolocza, avait enfin franchi cette rivière sur quatre petits ponts construits par le génie. Eugène se hâte d'obliquer à droite pour enlever la grande redoute bastionnée élevée entre Borodino et Semenofskoë, et couvrant le centre de l'ennemi. La division Morand, ayant débouché la première sur le plateau, lance le 30e régiment sur la redoute, et s'avance en colonne profonde pour le seconder : ces braves marchent avec aplomb, l'arme au bras, sans faire attention au feu terrible de l'ennemi; ils pénètrent dans la redoute malgré les efforts de la première ligne de Paskiewitsch; mais celui-ci, qui a prévu l'événement, s'avance à la tête de la seconde ligne, la jette sur les flancs de la colonne profonde, et la fait charger par la première ligne qui fait volte-face. Iermolof s'avance avec une brigade des gardes pour le seconder.

Morand, battu en même temps par l'artillerie de Doctorof, assailli à droite par Wassiltschikof, est forcé de rentrer dans le ravin. Bonami, abandonné dans la redoute, ne peut la défendre; il y tombe criblé de coups avec une partie du 30e régiment qui l'avait si bravement conquise. Ces deux efforts de la gauche n'étant pas suffisamment soutenus, et n'ayant pas eu lieu en même temps, eurent l'inconvénient d'affermir la confiance des Russes et de refroidir l'ardeur des nôtres. Le mouvement offensif d'Iermolof, Paskiewitsch et Wassiltschikof, faillit même entraîner l'évacuation de Semenofskoë; il fut heureusement arrêté par les fortes batteries de réserve placées fort à propos en arrière de ce village.

Opérations de Poniatowski.

Dans cet intervalle, le combat se prolongea sans succès notables sur la vieille route de Moscou. J'avais compté que Poniatowski manœuvrerait sans grand obstacle pour déborder l'ennemi; il faillit donner au contraire contre des forces doubles des siennes. Favorisé néanmoins par le départ de la division Konownitzin, et par l'entrée en action des Westphaliens, il avait chargé la droite et enlevé le mamelon qui la dominait; Touszkof, soutenu à propos par une partie du corps de Baggawout, reprit bientôt ce poste important, et paya de la vie ce succès momentané.

Cependant les attaques vigoureuses de Ney et les charges admirables de notre cavalerie avaient produit l'effet désiré. Ney et Davoust étaient solidement établis sur ces hauteurs retranchées où se trouvait la gauche de l'ennemi au commencement de la journée; mais à part ces avantages et la possession des ruines fumantes de Semenofskoë,

nous n'avions aucun trophée. Il était onze heures : Ney demande à grands cris des renforts pour achever la victoire : il lui semble plus facile de voler à de nouveaux succès, que de rester exposé au feu de 200 pièces de canon qui vomissent la mort dans ses rangs : peut-être le bon moment était-il déjà passé ; car l'ennemi n'avait pas seulement attiré Baggawout des rives de la Moscowa à l'extrême gauche, il avait encore appelé le corps intact d'Ostermann pour seconder son centre ébranlé par la lutte contre Eugène.

La cavalerie russe assaillit la gauche du vice-roi.

J'allais néanmoins ordonner un nouvel effort, soutenu par les deux divisions de jeune garde et par les trois divisions d'Eugène, lorsque des cris tumultueux et un désordre inquiétant me découvrent que l'ennemi fait sur la chaussée de Borodino une grande attaque contre le vice-roi ; je suspends le départ de ma garde, et je m'en applaudis d'autant plus qu'Eugène vient de repasser à la gauche de la Kolocza avec la garde italienne. Ce mouvement, qui menaçait notre ligne de retraite, était de nature à inquiéter, et je résolus d'attendre de nouveaux renseignements, non-seulement pour ne rien compromettre, mais encore pour ne pas engager la jeune garde, sans pouvoir compter que ma gauche prenne part à l'effort projeté. J'envoyai même la division Claparède de ce côté pour parer à tout événement. J'appris bientôt que ce n'était qu'une échauffourée de cavalerie, tentée par le corps d'Ouvarof sur la brigade Ornano et la division Delzons, qui le reçut en carrés, et rendit vains des efforts mal dirigés [1].

Toutefois cet incident nous avait tenus plus d'une heure en suspens, et l'ennemi en profita pour se rasseoir dans ses nouvelles positions : ce délai contribua aussi au non succès de la journée.

Ostermann relève les troupes de Rayefski au centre.

Dès que je fus rassuré sur ce qui se passait, tout se disposa pour renouveler une attaque sur la grande batterie du centre, en même temps que ma droite déboucherait en avant de Semenofskoë. Les Russes s'apercevant, aux dispositions du vice-roi, de Murat et de Ney, de l'orage qui se préparait, font relever le corps abîmé de Rajefski par celui d'Ostermann, qui entre en première ligne, appuyant sa gauche dans la direction de Semenofskoë et sa droite à la grande route. Mes généraux prennent cette manœuvre pour une démarche offensive ; Murat et Sorbier rassemblent sur ces colonnes une masse énorme d'artillerie qui leur cause de grands ravages : elles restent fermes et impassibles sous ce feu redoutable. Toute leur artillerie répond à la nôtre ; Doctorof, Barclay, Jermolof en font autant de leur côté contre les divisions du vice-roi, qui montrent la même contenance. Le feu est général depuis Borodino jusqu'à Semenofskoë et même jusqu'au bois. Huit cents pièces de canon vomissent la mort des deux côtés sur l'espace d'une demi-lieue. Jamais spectacle ne fut à la fois plus imposant et plus terrible. Tous les acteurs de cette grande scène la proclament d'un commun accord la bataille des géants.

Grande attaque sur la redoute du centre.

Au moment où tout se dispose pour l'at-

[1] Outre les 3 mille cavaliers d'élite du corps d'Ouvarof, il y avait plus à droite, 5 à 6 mille Cosaques sous Platof qu'on avait pris pour de l'infanterie ; ils ne firent rien, et Ouvarof, content d'avoir donné chasse à Ornano, ne chercha point à enfoncer notre infanterie.

taque générale, Montbrun, dont le corps était placé directement en face du centre ennemi, est tué d'un boulet; je désigne Caulaincourt pour voler à sa place charger la grande redoute, que le vice-roi de son côté va faire attaquer par les divisions Morand, Gérard et Broussier, renforcées par la légion de la Vistule. Il était deux heures: l'ennemi avait eu le temps d'achever le mouvement du comte Ostermann, que Miloradowitsch avait ramené de l'aile droite, et qui se trouvait soutenu par les 2e et 3e corps de cavalerie : le choc devait être rude.

Caulaincourt, malgré les difficultés qu'il rencontre, exécute sa commission avec un grand courage. Après avoir longé une partie de l'infanterie ennemie, il se précipite sur la redoute en dépit des bataillons qui l'entourent, et y pénètre avec le 5e de cuirassiers; mais il y trouve la mort, et ses braves, abîmés par le feu de l'infanterie d'Ostermann, et même de la vieille garde russe, placée en arrière de l'ouvrage, menacés bientôt par les corps de cavalerie de Korf et de Pahlen, sont forcés à se reformer sous la protection de l'infanterie.

Toutefois les colonnes du vice-roi abordent, peu d'instants après, la redoute deux fois conquise, et que l'infanterie du général Lichatschef, du corps de Doctorof, occupait de nouveau; Eugène, conduisant l'attaque simultanée de ses trois divisions, s'en empare enfin pour la dernière fois, et y prend le général Lichatschef. Il voulut même profiter de son succès, en lançant le corps de Grouchy sur les bataillons de Doctorof abîmés; mais les chevaliers-gardes et la garde à cheval s'étant avancés au-devant des nôtres, ces masses d'élite imposèrent assez longtemps pour que les corps de Korf et de Pahlen, débarrassés de Caulaincourt, pussent revenir à leur secours, et décider Grouchy à rejoindre son infanterie.

Il était trois heures; nous étions enfin maîtres de la grande redoute du centre et des flèches de la gauche : toutefois les Russes, reformés derrière les deux ravins de Goristzkoë et de Semenofskoë, présentaient encore une résistance opiniâtre. Les deux partis, las de carnage, se canonnèrent sans s'attaquer.

Dernier effort de Poniatowski.

Pendant ces chocs meurtriers, les Polonais n'étaient pas restés oisifs. Les succès de Ney et Davoust ayant ranimé Poniatowski, il fait réattaquer le mamelon derrière Oustitza : Baggawout, qui commandait alors sur ce point, et qui se voyait menacé en même temps par les Westphaliens, juge prudent de le lui abandonner pour venir se former en ligne avec les débris de Bagration, à la source du ruisseau de Semenofskoë. Dès lors, la bataille dégénéra en une canonnade qui dura jusqu'à nuit close. Convaincu que les Russes partiraient dans la nuit, et m'abandonneraient Moscou sans courir de nouveau la chance des combats, je préférai une demi-victoire aux risques d'une échauffourée, qui eût été sans remède dans la position où nous nous trouvions. En effet, Koutousof partit avant le jour, et prit le chemin de Moscou en deux colonnes par Mojaisk et la vieille route.

Observations sur cette bataille.

Telles furent les principales scènes de cette grande bataille, sur laquelle on a tant écrit. Les uns en ont fait des poëmes, les autres des relations critiques plus ou moins partiales, et fort peu d'accord entre elles; quelques-uns enfin l'élèvent jusqu'aux nues. Le fait est que mon plan sagement conçu la veille, fut mal exécuté dès le début.

Il est des batailles dont le succès dépend du premier choc; d'autres dont le résultat

ne s'obtient qu'à la fin de la journée, où le moment de frapper est arrivé : cela dépend des positions respectives. On peut seulement établir en principe général, que s'il convient à l'un des partis de brusquer le dénouement, il doit importer à l'autre de le différer : ainsi à Waterloo, le moment décisif pour Wellington était celui où il serait certain de l'approche de Blücher ; ainsi à Marengo, ce fut pour moi l'instant où Dessaix revenait de Rivalta : pour la partie adverse, il convenait donc de frapper dès le matin. Appliquant ces vérités à la bataille de Borodino, il est aisé de la juger. Nous étions à six heures en mesure devant la gauche de l'ennemi, qui avait le gros de ses forces à l'aile opposée ; il fallait donc en profiter vivement. Nous avons fait une faute évidente de ne pas donner le grand coup de collier dès la première attaque, puisque nous avons laissé à Baggawout et à Ostermann le temps de revenir au point menacé.

On voit par le récit que nous venons de faire que nous emportâmes la grande redoute et les flèches de la gauche lorsque l'ennemi avait déjà ramené ses deux corps et sa cavalerie de la droite à la gauche, c'est-à-dire, après qu'il eut porté un renfort de plus de 40 mille hommes et 200 pièces de canon au point décisif. Cela prouve assez que nous eussions eu un succès plus complet si nous eussions, dès le matin, lancé Ney et les Westphaliens sur les flèches, et Davoust, avec ses quatre divisions réunies, entre ces flèches et le chemin de Moscou, appuyant à droite et se liant avec Poniatowski. Nous emportâmes ces positions quand la chose était plus difficile et moins décisive. Le vice-roi, affaibli d'une des divisions de Davoust, n'aurait eu alors qu'à se former en ligne pour contenir l'ennemi et canonner son centre, pour opérer diversion sans aller à l'attaque, qui devenait inutile dès que nous aurions obtenu de grands succès sur la gauche.

Quant au reproche d'avoir refusé à Ney de lui envoyer la jeune garde vers onze heures, il est constant que la chose eût été opportune, mais il serait injuste de le considérer comme une faute. L'ennemi montrait encore une contenance assurée ; toutes nos batailles avec les Russes avaient été longues, opiniâtres, sanglantes ; je pensais qu'ils devaient avoir des troupes fraîches, venant de leur droite ; j'ignorais en outre que les gardes eussent été entièrement engagées : je ne devais pas engager mes dernières ressources avant eux. Ce n'est pas à 800 lieues de sa base qu'on risque une pareille manœuvre. Ce fut pour n'avoir pas eu une bonne réserve que Charles xii fut forcé de fuir seul en Turquie, après la bataille de Pultava. Après avoir reconnu le point décisif, j'allais en effet lancer Mortier avec la jeune garde, quand l'échauffourée arrivée à ma gauche vint suspendre l'exécution d'une attaque qui eût sans doute décidé la victoire.

En jugeant la bataille d'après ce qui se passait dans les deux armées, on peut dire que la faute évidente fut d'avoir fait attaquer la redoute du centre à dix heures par la seule division Morand. Si le vice-roi l'eût assaillie, comme à deux heures, avec toutes ses forces réunies, et qu'au même instant j'eusse lancé la jeune garde au soutien de Ney sur Semenofskoë, la victoire eût été certaine et complète dès onze heures du matin. Cet effort général n'ayant pas eu lieu, c'est à trois heures, après la prise de la grande redoute du centre, qu'il eût été convenable de l'entreprendre. Alors les troupes de Bagration, passées aux ordres de Doctorof, avaient été presque toutes anéanties : celles de Doctorof même avaient été abîmées dans la lutte avec le vice-roi et Grou-

chy ; il n'y avait que le corps d'Ostermann et deux régiments des gardes qui eussent moins souffert. Baggawout, réuni aux débris de Touczkof, avait peine à tenir tête aux Westphaliens et à Poniatowski.

Il est constant que si j'eusse présenté mes gardes à droite de Semenofskoë, entre ce village et la source du ruisseau, les Russes, débordés, et accablés se seraient vus dans la nécessité de battre en retraite de jour, et que nous les eussions certainement entamés : mais j'ignorais ce qui se passait chez l'ennemi ; mon armée était elle-même toute disloquée ; la cavalerie avait éprouvé des pertes cruelles ; je croyais à l'ennemi une réserve intacte, et je ne pouvais guère supposer que la milice de Moscou, armée de piques, fût la seule troupe qui n'eût pas donné, comme je l'ai appris ensuite. Tout cela ne pouvait se deviner, il est aisé de raisonner après coup.

C'est ainsi qu'on a reproché à Frédéric de n'avoir pas achevé l'armée de Soltikof à Kunersdorf, bataille qui a beaucoup de ressemblance avec celle de la Moscowa. Surpris sur leur gauche par le roi de Prusse, les Russes tinrent si ferme au ravin de Kuhgrund, qu'ils donnèrent à l'aile droite et à Laudon le temps d'arriver et de vaincre. J'avais sur Frédéric l'avantage de ma forte réserve et la supériorité numérique ; aussi gagnai-je le champ de bataille, tandis que le grand roi essuya une défaite complète.

Toujours prêt à rendre hommage à la vérité, je conviens néanmoins que l'on ne retrouve pas dans cette bataille, la même vigueur de conception et d'exécution qui signale nos victoires d'Austerlitz, de Friedland, d'Abensberg, de Rivoli, de Jéna. Les écrivains qui n'ont pas pénétré les causes de ma circonspection, l'ont trouvée par trop outrée ; on l'a attribuée même à une maladie dont j'avais ressenti plusieurs fois les atteintes. S'il est vrai que je fusse souffrant, je n'en conservais pas moins toutes mes facultés, et je savais fort bien ce que j'avais à faire. Mon but était simple, c'était d'accabler la gauche des Russes ; tous mes ordres devaient tendre à ce résultat : il ne fallait pas un grand travail d'esprit pour annoncer au vice-roi l'instant où il devait attaquer, et pour dire à Mortier quand il faudrait seconder Ney.

La cause de mon excessive circonspection était toute naturelle ; elle se trouvait dans les antécédents, dans tout ce qui avait précédé la bataille, dans notre situation respective. Je voyais d'un côté une armée qui avait franchi 800 lieues, en souffrant mille privations, composée de vingt peuples différents, exposée à toutes les chances défavorables si elle éprouvait un revers ; de l'autre, une armée homogène, fortement disciplinée, combattant avec un enthousiasme religieux pour sa patrie, décidée à vaincre ou à mourir, qui venait de donner, dans une retraite longue et pénible, la mesure de sa résignation, de son dévouement, et de l'excellent esprit qui l'animait. Toutes les batailles que nous lui avions livrées depuis dix ans avaient été fortement disputées ; que ne devait-on pas attendre des efforts qu'elle ferait sous les murs de la grande cité, à laquelle se rattachaient toutes les destinées de l'empire ? Si nous retrouvions là les Russes d'Eylau, de Heilsberg, plus intéressés et plus décidés à vaincre que jamais ; si nous éprouvions le moindre revers, que deviendrait mon armée ? Tels furent les motifs qui agirent sur mon esprit, me portèrent à éviter toute manœuvre hasardée, et diminuèrent la vigueur de résolution dont toutes mes dispositions portaient ordinairement l'empreinte. Une victoire, quelque incomplète qu'elle fût, devait me conduire à Moscou : c'était

là où j'espérais trouver tous les résultats de la guerre. Dès que nous fûmes maîtres des positions de la gauche, j'étais certain que l'ennemi m'abandonnerait le reste à la nuit; pourquoi donc m'exposer volontairement aux conséquences de la journée de Pultava?

Cette sanglante et mémorable bataille, que nous avions si ardemment désirée, était loin de remplir mon but. J'avais espéré de la livrer en Lithuanie, et de la rendre décisive; je la trouvais à 200 lieues plus loin, et il ne me restait qu'un terrain couvert de 60 mille blessés ou mourants des deux partis, sans le moindre trophée [1].

Mânes des braves qui succombèrent dans cette mémorable journée, la postérité vous élevera des monuments immortels! Montbrun, Caulaincourt, Plausonne, Romeuf, Bonamy, Marion, Compère, Huart, plus heureux que vos frères, vous avez succombé au moment où votre gloire était à son apogée, et vous vous êtes lancés dans l'éternité, lorsque la patrie était maîtresse de la moitié de l'Europe!

Moins favorisés du sort Bagration, Koutaisoff, Touzckof, du côté des Russes, succombèrent, emportant avec eux la douleur de voir leur pays envahi et menacé d'une ruine prochaine! Mais du moins leurs regrets furent de courte durée. Ils ont bientôt appris que l'empire des czars était sorti vainqueur de cette lutte glorieuse.

Entrée à Moscou.

Dès que le départ de l'ennemi fut signalé, notre avant-garde se mit en devoir de le suivre par la route de Moscou. Un engagement assez vif vers Mojaisk me fit croire que nous n'y entrerions pas sans coup-férir : l'ennemi eut effectivement l'intention de tenir en avant de la capitale, dans la position de Fili; mais s'étant ravisé, il ne fit que la traverser, et après avoir parlementé avec le général Miloradowitsch, qu'il y avait laissé pour la forme, j'y entrai le 14 septembre.

Bâtie comme Rome, sur sept collines, Moscou offre un aspect des plus pittoresques. Il faut avoir vu le superbe tableau que présente cette grande cité, moitié orientale, moitié européenne, avec ses 200 églises et les mille clochers de couleurs différentes dont elles sont surmontées, pour se faire une idée de la sensation que nous éprouvâmes en la découvrant des hauteurs de Fili. Je fondais les plus grandes espérances sur l'occupation de cette ville, dont la noblesse passait généralement pour être mécontente et frondeuse, et que de faux rapports me peignaient disposée à embrasser mon parti. Je me flattais, selon les circonstances, d'éveiller l'intérêt de la noblesse contre le trône, ou d'élever un intérêt démocratique contre l'oligarchie, si elle se déclarait mon ennemie. Erreur doublement complète, puisque la classe moyenne des cités, composée d'affranchis sans crédit, d'étrangers jalousés, de marchands animés d'un patriotisme exalté, ne pouvait me procurer aucun appui, et que la noblesse mécontente, plus exaspérée contre moi que la cour elle-même,

[1] La perte des deux partis s'éleva à plus de 80 mille hommes hors de combat, dont 12 à 15 mille blessés russes regagnèrent Moscou, où la plupart devinrent la proie des flammes.

Les blessés français y furent également transportés; presque tous périrent ou dans les hôpitaux, ou dans la retraite.

Les généraux blessés furent du côté des Français, Nansouty, Grouchy, Latour-Maubourg, Rapp, Compans, Friant, Bonamy, Morand, Lahoussaye. Du côté des Russes, les princes Galitzin, Charles de Mecklenbourg et Gortschakof; les généraux comte Woronzof, comte St-Priest, Krétof, Bachmetof, Yermolof, Likacshef.

s'était franchement ralliée à celle-ci pour me combattre avec plus de succès.

Dans la disposition d'esprit où je me trouve, j'attends avec impatience les députés de cette ville si influente sur l'intérieur de l'empire; mon étonnement est proportionné à l'intérêt que j'y porte, lorsque mon avant-garde m'annonce que tout paraissait désert, et que l'on avait eu peine à réunir quelques employés subalternes qui m'apprirent en effet que le gros de la population, et tout ce qui tenait à l'administration publique, avait disparu.

Je fis néanmoins mon entrée en grande pompe, mais dans un morne silence, indice certain du pressentiment qui nous dominait tous. Descendu au Kremlin, cet antique palais des czars, si célèbre par de grands souvenirs, si extraordinaire par son architecture, moitié orientale et moitié slave, je n'éprouvai pas moins d'émotion à l'aspect du trône de Pierre-le-Grand, que je n'en avais ressenti en visitant, en 1806, le cabinet de Frédéric à Potzdam. La vue délicieuse que l'on découvre du beau balcon de ce palais ajoutait aux sensations qui agitaient mon âme, et dont il fallut m'arracher pour vaquer aux affaires pénibles qui m'assaillirent de toutes parts.

Mes premiers soins furent de maintenir l'ordre, en assignant aux différents corps d'armée des quartiers où ils devaient s'établir et pourvoir à leurs pressants besoins. Des commandants furent nommés à chacun de ces quartiers.

L'ordre a toujours été parfaitement maintenu dans les capitales que nous avions conquises, et où il était resté une ombre de magistrature et des habitants pour garantir leurs pénates. A Madrid même, mon entrée n'avait été signalée par aucun excès. Mais ici, une armée affamée, trouvant tout à l'abandon, ne pouvait considérer Moscou que comme un vaste camp abandonné par l'ennemi. Chaque soldat s'appropriait ce qui n'avait plus de maître. Toutes les précautions avaient été prises pour placer des gardes aux dépôts publics et aux grands établissements; mais mille boutiques particulières étaient fermées, leurs propriétaires en fuite avec leurs effets les plus précieux; les soldats, ne pouvant espérer des vivres avant que le service fût établi, enfonçaient des magasins ainsi livrés à leur merci.

Les Russes incendient Moscou.

Aux scènes violentes que le pillage occasionna succédèrent bientôt plusieurs incendies dont le nombre augmenta bientôt. Je fus d'abord indigné de ces excès dont j'attribuais la faute à l'imprudence avec laquelle nos soldats allumaient des feux au milieu des maisons : j'ordonnai des punitions sévères. Le ravage de l'incendie allait toujours croissant; enfin plusieurs individus ivres, pris les torches à la main, annoncèrent que ce projet, prémédité par quelques-uns de mes plus acharnés ennemis, était le résultat d'une résolution à la fois héroïque et cruelle. Dès le troisième jour, Moscou ne présentait plus qu'un océan de feu : le spectacle du balcon du Kremlin eût été digne de Néron incendiant Rome. Pour moi, qui n'eus jamais de ressemblance avec ce monstre, j'en avais le cœur déchiré.

Les flammes me forcent d'en sortir.

Mes troupes reçurent l'ordre de faire tout leur possible pour mettre un terme à ce cruel désastre; vains efforts, toutes les pompes avaient été emmenées par le gouverneur Rostopschin, principal auteur de ces incendies, et les trois quarts des maisons étant en bois, le feu se propageait avec une rapidité que des soldats de police déguisés avaient soin de redoubler : en deux jours, 7 à 8 mille

maisons devinrent la proie des flammes. Le Kremlin, entouré de murs élevés, semblait à l'abri d'atteinte ; mais les tisons ardents qui volaient de toutes parts commençaient à faire craindre pour l'arsenal et pour nos parcs : d'ailleurs des tourbillons de fumée et de feu rendaient le séjour de ce palais impossible ; il fallut enfin en sortir pour chercher un refuge au château de Petrowski, et ce ne fut pas sans courir de grands dangers que je parvins à me tirer de cette fournaise.

Une pareille catastrophe changeait entièrement la face des affaires ; ce n'est pas, comme on l'a cru, qu'elle dût absolument sauver la Russie et occasionner ma ruine. Il est certain au contraire que si j'avais été moins tenace dans mes projets, j'aurais regardé une résolution si désespérée comme la preuve que le gouvernement et la nation russe ne traiteraient point, et comme un heureux avertissement qu'il fallait me retirer à l'instant même, sans attendre l'hiver. J'en jugeai autrement ; et c'est en cela que j'ai commis la plus grande faute de ma vie.

Si les Russes eussent attendu la fin d'octobre pour détruire leur ville, on eût compris ce sacrifice qui eût pu rendre en effet ma situation très-critique ; mais exécuté à la mi-septembre, il devait me sauver, et c'était alors un sacrifice inutile. Qu'en serait-il arrivé si, éclairé par cet acte barbare, j'avais pris dès le lendemain le chemin de Kalouga?

Quoique l'incendie nous eût laissé encore beaucoup de ressources, il est certain néanmoins qu'il les avait diminuées des deux tiers, les fourrages surtout manquèrent dès les premiers jours ; mais il en eût été de même quelques semaines plus tard, si la capitale eût existé. On chercha à organiser des autorités russes, mais les employés manquèrent pour remplir ces fonctions, et les agents subalternes qui s'y prêtèrent, loin de nous être d'aucun secours, nous demandaient à grands cris des vivres pour les établissements publics et le peu d'habitants restés dans leurs demeures. Ici, la guerre ne nourrissait pas la guerre.

Projet de marcher sur Pétersbourg.

Je mesure d'un coup-d'œil rapide toutes les conséquences de cette grande catastrophe ; je sens que la paix seule peut nous tirer avantageusement du gouffre où nous avons été entraînés par des calculs spécieux, mais dont un destin fatal a fait autant de déceptions. Dans cette hypothèse, quatre opérations s'offrent à mon choix : rester l'hiver à Moscou, se retirer par le midi sur la Wolhynie, ou par Kalouga sur Smolensk et Wilna ; enfin, prendre la direction du nord pour menacer Pétersbourg, ou même pour l'occuper, et déterminer plus sûrement l'ennemi à la paix.

Je m'arrête d'abord au dernier parti ; il est possible que, menacé dans sa dernière capitale, Alexandre se décide plutôt à traiter. D'un autre côté, cette marche prenant Wittgenstein à revers, le forcera à décamper sur l'Ingrie, et rien n'empêchera dès lors Bellune, St-Cyr, Macdonald, de s'avancer sur Pskow, où nous opérerons notre jonction : la crainte d'être suivi en queue par toute l'armée russe, qui m'aurait poursuivi comme si j'eusse battu en retraite devant elle, le danger plus grand de me jeter dans les marais de l'Ingrie, à huit degrés plus au nord, dans un pays de tourbière, dans un cul-de-sac sans issue, tout disparaît d'abord devant les douces illusions que m'inspire l'espoir de dicter la paix [1]. Après

[1] On a douté longtemps que Napoléon ait eu sérieusement l'intention de se diriger au nord et de marcher sur Pétersbourg, en laissant derrière lui toutes les forces organisées de la Russie, qui l'eussent confiné entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande. M. Fain ne laisse plus de doute à ce sujet.

un examen plus mûr, je me ravise; je ne marcherai pas jusqu'à Pétersbourg, je n'en ferai que la démonstration, et si elle ne détermine pas Alexandre à traiter, je me rabattrai des plateaux de Waldai ou de Nowogorod sur la Dwina par Sebèje.

Ce double projet trouve autour de moi une forte opposition : pourquoi courir plus au nord, pourquoi marcher au devant de l'hiver, comme s'il ne devait pas venir toujours trop tôt? pourquoi enfin s'enfoncer dans un pays de marécages, cul-de-sac stratégique, où l'ennemi, renforcé de toutes les levées de l'empire, peut nous suivre et nous confiner? C'est vers le midi, vers la Wolhynie qu'il faut tourner nos vues; là, du moins, l'hiver moins précoce et moins rude, nous permettra de cantonner : de là, nous pourrons revenir au printemps frapper la Russie au cœur.

Ces raisons spécieuses triomphent et m'entraînent; je puis attendre une réponse : il ne faut que huit jours pour apprendre l'effet que la bataille de Borodino et la prise de Moscou auront produit sur le cabinet de St-Pétersbourg.

L'incendie a assouvi ses fureurs; je rentre le 19 dans les ruines fumantes de Moscou, pour y attendre des nouvelles de Koutousof et d'Alexandre.

Dangers de ce projet.

Il ne serait pas facile de décider si ce fut un malheur d'avoir renoncé au mouvement sur Pétersbourg, car le calculateur le plus habile ne saurait affirmer les malheurs que cette entreprise audacieuse eût amenés. Exécuté dès le 20 septembre, le mouvement aurait pu nous conduire à Nowogorod, vers le 15 octobre; Bellune, St-Cyr eussent été à notre hauteur. Koutousof nous aurait suivis en queue; les combats journaliers d'arrière-garde nous eussent coûté du monde : le pays peu fertile offrait moins de ressources que la Lithuanie; nos chevaux abîmés ne se fussent pas rétablis; la jonction de nos forces n'eût pas présenté 150 mille combattants. Koutousof, rallié à Wittgenstein et aux corps de Riga, en aurait eu d'avantage avec les nouvelles levées et les troupes irrégulières. Il eût suivi son système favori de nous harceler par des combats partiels; et faute de vivres, il eût bien fallu revenir par Witepsk sur Wilna. Si Koutousof eût repris la direction de Smolensk, pour s'élever toujours à la hauteur de notre aile droite, nous eussions éprouvé sur cette route tout ce qui nous arriva sur celle de Smolensk.

Le seul parti sage eût été de marcher sans délai sur Volokolamsk et Toropets, et de reprendre de là franchement et directement le chemin de Witepsk, ou de se porter aussitôt contre Koutousof, de le battre, de détruire les manufactures d'armes de Toula, et de revenir par Kalouga et Roslaw sur Smolensk. Aucune autre opération ne pouvait prévenir notre ruine.

Aujourd'hui que j'y songe de sang-froid et avec la connaissance plus exacte de l'état des affaires en Russie, j'avoue que le mouvement sur Pétersbourg était bien moins convenable que celui sur le midi, surtout si celui-ci eût été exécuté à temps : le premier n'était à bien prendre qu'une résolution désespérée. L'idée qu'Alexandre eût traité s'il nous avait vus prendre le chemin de St-Pétersbourg était erronnée; sa réponse à Koutousof le prouve tout comme la mission de Balaschof à Wilna : il avait résolu de conserver intact l'honneur de sa couronne, ou de succomber; or, il mettait l'honneur de sa couronne à ne pas traiter tant que l'ennemi serait sur le sol russe..... D'ailleurs, depuis Drissa, il s'était opéré une révolution importante dans le personnel de l'état-major et dans les idées militaires de

l'empereur. On avait senti que l'armée russe, si elle se rabattait sur le nord, serait refoulée sur la Baltique, isolée des ressources de l'empire, et acculée à la mer. Les hommes versés dans l'art militaire avaient pris le dessus dans les conseils : de là, le mouvement de Drissa sur Smolensk ; de là, la contre-marche sur Taroutina, après l'évacuation de Moscou. Les généraux qui regardaient l'armée russe comme perdue si elle manœuvrait au nord, auraient certes regardé leur cause comme gagnée, dès que je fusse allé m'enfourner dans une position qu'ils considéraient comme désastreuse pour eux, bien qu'ils se trouvassent dans leur propre pays. Loin que le mouvement sur Nowogorod leur eût imposé au point de faire désirer la paix, un cri général de joie se fût élevé dans leur armée à la seule idée que je me précipitais volontairement dans un gouffre où ils avaient craint de s'aventurer.

Les admirateurs aveugles de toutes mes conceptions ont rejeté les désastres de la fin de cette campagne sur les sages avis qui m'ont détourné de la pensée de marcher sur Pétersbourg ; et, plus juste qu'eux, je reconnais que ce projet était désastreux.

L'armée russe fait un beau mouvement sur Taroutina.

Revenons aux cendres de Moscou, où j'ai dit que j'étais rentré le 19. Quoique la destruction de cette ville fût bien faite pour absorber toute mon attention, je ne perdis pas entièrement de vue l'armée russe. Murat l'avait suivie sur la route de Razan, que son arrière-garde avait prise ; la fatigue de nos troupes le décida à leur accorder un petit séjour. Notre situation allait se compliquer. Moscou, comme les grandes capitales, est le centre d'où partent vingt routes en rayons divergents ; des détachements de cavalerie ennemie se montraient vers Klin, au nord, sur la route de Pétersbourg. D'autres gardaient les routes de Jaroslaw, de Wladimir et de Podolsk, sur celle de Toula; cela jetait une grande incertitude dans les renseignements. Il fallut éclairer toutes les directions, et de plus couvrir notre ligne de communication avec Mojaisk. Notre cavalerie était abîmée, celle de l'ennemi, mieux nourrie et mieux conservée. Courir après Koutousof sur Razan, c'était nous exposer s'il eût pris une des routes de Pétersbourg ou de Toula, puisque nous l'eussions laissé plus près de Moscou que nous. Nous avions fait assez de marches inutiles..... Huit jours entiers se passèrent sans que je pusse me fixer. Enfin, Murat m'annonça que l'armée russe nous avait trompés; qu'après avoir suivi le chemin de Razan à l'est, elle revenait sur la Pakra pour gagner Toula ou Kalouga. Je fis aussitôt partir Bessières pour éclairer cette direction. Je me préparais à marcher le 28 septembre par Podolsk pour déborder la droite des Russes, et les refouler sur le Dniéper, lorsque Murat annonça qu'ils se retiraient de nouveau. Nos troupes reçurent contre-ordre; je me décidai à attendre de voir plus clair dans nos affaires et dans les projets de l'ennemi : ces quinze jours perdus furent un malheur.

Koutousof eut le temps de s'affermir dans la position qu'il prit à Taroutina, derrière la Nara, point intermédiaire entre Toula et Kalouga, et située sur la vieille route qui mène à cette dernière ville [1]. Il couvrait ainsi les belles manufactures d'armes de Toula, les

[1] Le mouvement des Russes, critiqué par Wilson, par Vaudoncourt, par Fain, est une des opérations les plus habiles de cette guerre. Par quelle fatalité veut-on toujours blâmer chez l'ennemi ce qu'on admirerait s'il était fait par nous?

provinces du midi les plus fertiles et les plus populeuses ; en même temps, il se rapprochait de la route de Smolensk, et pouvait manœuvrer par sa gauche pour menacer notre seule ligne de communication. J'étais impatient d'apprendre l'effet que la bataille de Borodino et la chute de Moscou auraient produit sur l'empereur Alexandre et la cour de St-Pétersbourg ; je me berçais encore de quelques espérances. Toutes les circonstances qui accompagnaient l'incendie, celles de la bataille de Borodino, étaient à la vérité peu encourageantes : cependant les pertes de l'ennemi avaient été si sanglantes, que l'empereur Alexandre pouvait en être touché, et s'empresser de mettre fin au fléau de la guerre. L'armée russe est excellente ; mais il y a une telle distance entre un soldat et un moujik, que l'armée une fois entamée, je regardais comme chose impossible de la relever sur-le-champ ; je supposais la même manière de voir à son gouvernement, et dès lors je devais croire qu'il accepterait la paix, si je l'offrais honorable.

Une conversation que j'avais eue avec un gentilhomme russe employé dans le gouvernement civil me décida à lui confier une lettre pour l'empereur Alexandre. M. Jacoblef partit, le 24 septembre, avec cette ouverture confidentielle. Il fallait huit jours pour avoir la réponse ; il s'en était écoulé dix sans que j'eusse rien reçu ; je me décidai à appuyer cette démarche d'une mesure plus authentique, en envoyant mon aide-de-camp Lauriston le 4 octobre au quartier-général de Koutousof : il était porteur d'une lettre pour l'empereur Alexandre, dans laquelle je lui proposais d'entrer en négociations et d'y préluder par un armistice. La proposition devait en être faite également à Koutousof, qui opposa le défaut de pouvoirs pour entrer en négociations, et promit seulement de faire parvenir la lettre, qu'il expédia en effet par le prince Volkonsky.

Dans cet intervalle, la plus grande partie de mon armée avait cantonné à Moscou et dans les environs. Une forte avant-garde, aux ordres du roi de Naples, s'établit en face des Russes, vers Winkowo.

Embarras et chances effrayantes de ma position.

Nous étions déjà depuis vingt jours à Moscou, et l'ennemi ne faisait aucune proposition d'accommodement ; je me flattais néanmoins encore qu'il en viendrait là. Ce calcul était faux, j'en conviens, et je n'y comptais pas entièrement ; mais je n'osais sans frémir regarder derrière moi et me soumettre à l'idée d'une retraite. On croit que j'aurais pu éviter le désastre qui m'a frappé, si, au lieu de rentrer à Moscou brûlé, je m'étais décidé sur-le-champ à marcher à Smolensk ou à Kiow.

La retraite sur Smolensk était difficile : la route était ravagée, et nous n'avions pas de vivres. Cependant nous l'eussions faite en nous y prenant avant les gelées, avant les renforts reçus par l'ennemi, et en suivant le chemin d'Elnia.

La retraite sur Kiow était plus séduisante : elle me conduisait à travers un pays riche et tout neuf où mon armée eût bien vécu ; elle nous réunissait à Schwartzenberg. J'aurais pu ensuite me baser sur Zamosc, Lublin et Varsovie : mais pour cela il fallait compter sur l'Autriche ; car je me mettais à sa merci, et Dieu sait si elle n'eût pas fait alors avec bien plus de sécurité ce qu'elle fit en 1813 en m'attaquant à Dresde.

D'ailleurs la route de Kiow étant alors occupée par Tormassof, Tchichagof et Sacken, il pouvait être dangereux d'aller à eux ; enfin mes grands dépôts étaient du côté opposé, à Kowno, Wilna et Minsk. Je me

dissimulais si peu ces différentes chances, que je dictai un résumé de ma position et des partis que j'avais à prendre pour en sortir [1].

J'ai déjà parlé d'une troisième alternative, celle de m'élever au nord jusqu'à la lisière des gouvernements de Twer et de Pskow, d'enfiler ici la route de Nevel à Polotsk pour joindre Bellune et Oudinot. Ce parti me sauvait du danger de faire une retraite parallèle à l'ennemi et d'être prévenu à Smolensk ; il me ramenait sur le bas Niémen, où étaient mes approvisionnements ; mais je tombais dans l'inconvénient de m'enfoncer vers la Baltique, et les Russes, ne trouvant aucun obstacle sur la route de Smolensk, eussent tout aussi bien pu gagner ma droite à Witepsk ou Gloubokoë qu'ils l'ont fait à Krasnoï.

Le mot seul de retraite me donnait des crispations ; depuis Castiglione, je ne l'avais prononcé que deux fois, après Eylau et à Essling ; or, dans les deux circonstances, j'étais sûr de reculer pour mieux sauter. Je sentais qu'il en était tout autrement à Moscou, et qu'au moindre pas rétrograde, je jouais mon existence entière.

Bien que l'Autriche m'eût donné en mariage une de ses archiduchesses, je savais fort bien qu'un tel lien, bon dans les circonstances ordinaires, ne signifiait rien dans un cas semblable à celui où nous nous trouvions. Je connaissais l'esprit public de la Prusse, celui même de Vienne ; car j'étais parvenu à lui en donner un.

Si mon armée s'était fondue de moitié dans les belles et longues journées de juillet et d'août au milieu de sa marche triomphale, que deviendrait-elle en parcourant la même route dans les boues de l'automne ou les frimats d'un hiver toujours plus ou moins rigoureux sous le 55e degré, quand de longues nuits et l'intempérie des saisons rendraient les bivouacs meurtriers, même pour les plus robustes ? Quel terme assigner à ses souffrances, à sa décomposition ? quel refuge donner aux malades, aux traîneurs ? Ce qui restait de chevaux ne devait pas plus résister que les hommes, et, privés ainsi de cavalerie, d'artillerie, d'équipages, nous ne pourrions lutter à chances égales contre l'ennemi. Ici, tout était pour lui ; il tirait des farines de tous les rayons de l'intérieur qui aboutissaient à son camp : si l'abondance n'y régnait pas, du moins il pouvait distribuer régulièrement ces farines à des soldats qui, en temps de paix même, n'ont pas d'autre nourriture. Ses chevaux, élevés dans les steppes, passent la moitié de leur vie au bivouac été comme hiver, et quand le foin leur manque, ils se nourrissent d'écorces ou de branches d'arbres. Les fatigues et les privations qui tuaient les nôtres, n'étaient pour ces coursiers sauvages qu'un régime ordinaire.

Que ferais-je sur le Borysthène ou le Niémen avec une armée abîmée, ayant des millions d'ennemis sur mes derrières et l'armée russe renforcée devant moi ? En partant même dès le 30 septembre, je ne pouvais guère me flatter de sauver ma cavalerie déjà à moitié démontée, et mes attelages d'artillerie, qui avaient peine à se traîner.

Je n'eusse pas hésité, si mon armée eût été entièrement composée de Français : mais ils en formaient à peine moitié. Le reste, fortement ébranlé, se composait de Prussiens, d'Autrichiens, etc., dont l'attachement était plus que suspect. Combien de fois, en me livrant à ces diverses réflexions, ne regrettai-je pas d'avoir méconnu l'offi-

[1] On a trouvé, dans les papiers de Napoléon, une pièce qui est sans doute celle dont il est ici question. (Voyez Pièces justificatives, N° 1.)

cier judicieux qui m'avait dit à Berlin que je m'exposais à perdre mon armée si je tentais une grande guerre dans le Nord, sans me baser sur la Prusse et me l'attacher par d'avantageuses concessions.

Cependant, comme en pareil cas il faut bien s'arrêter au projet qui paraît le moins désavantageux, et que la retraite sur Kiow nous offrait plus de chances favorables qu'aucun autre, j'inclinai à l'adopter; mais une funeste confiance en mon étoile et la manie de croire toujours à la faiblesse de mes adversaires me firent différer son exécution jusqu'au retour du courrier de Pétersbourg; je me berçais de l'espoir que l'empereur Alexandre saisirait l'occasion de traiter.

En vain objectera-t-on que la nation qui brûle une ville comme Moscou ne traite pas le lendemain; chacun se persuade aisément ce qu'il désire, et je supposais à Alexandre beaucoup moins de caractère qu'il n'en a montré.

Le temps s'écoulait; aucune réponse ne venait de St-Pétersbourg; une secrète agitation me dévorait; mon inquiétude s'accroissait de celle que me donnait l'armée d'Espagne. A la suite de sa victoire de Salamanque, Wellington était entré à Madrid, et la guerre, près de s'éteindre, avait pris plus de vigueur que jamais. Ce qui se passait sur mes ailes me donnait de nouvelles inquiétudes : Schwartzenberg venait de lever tous nos doutes sur la destination de l'armée de Moldavie; elle s'était dirigée contre lui sous la conduite de l'amiral Tchichagof, qui avait quitté le service ingrat de la marine pour chercher sur terre des lauriers qu'il croyait plus faciles à obtenir; il prit le commandement général à la place de Tormassof, appelé à la grande armée. Ne pouvant lutter contre des forces qui ne s'élèvent pas à moins de 102 bataillons et 120 escadrons, qu'il estime à 70 mille hommes, le prince de Schwartzenberg se retire derrière le Bug. Varsovie est de nouveau en alarmes, et Wilna peut être sérieusement inquiétée. D'un autre côté, le corps de Steingel, revenant de Finlande, a débarqué en Livonie, et procure à l'ennemi la supériorité sur le corps de Macdonald. S'il joint l'armée de Wittgenstein, déjà renforcée des cohortes de milices de St-Pétersbourg, il portera à 75 bataillons et 38 escadrons la force de cette armée, qui, avec la moitié, a su se maintenir menaçante durant toute la campagne. Pour conjurer ce double orage, Bellune est à Smolensk, où Baraguay-d'Hilliers amène encore 10 mille hommes. La belle division Durutte est à Varsovie; je sollicite l'empereur d'Autriche d'envoyer des renforts à Schwartzenberg, et je demande au roi de Prusse une division pour renforcer Macdonald.

Cependant j'attendais avec un calme apparent l'expiration du terme auquel j'espérais une réponse : j'affectais l'intention de passer l'hiver à Moscou; je plaisantai même un de mes généraux qui n'avait pas eu bonne opinion de la guerre, en lui demandant *où était donc ce terrible froid dont il redoutait tant les suites?* Dans le fait, jusqu'au 13 octobre, le plus beau temps du monde semblait durer exprès pour nous entretenir dans une fatale sécurité. Je dois l'avouer aujourd'hui, si je n'avais pas vu à travers le prisme de mille préventions, la position seule des ennemis à Taroutina m'aurait dessillé les yeux. Cette position, qui menaçait mes communications, n'était pas celle d'une armée démoralisée; non-seulement elle couvrait les meilleures provinces de l'empire et assurait des renforts nombreux, elle était même offensive. Notre position victorieuse et le calme qui régnait autour de moi contribuaient à me faire

illusion. Nous étions à Moscou comme aux portes de la France : les estafettes se succédaient tous les jours ; la poste aux lettres faisait son service ; les auditeurs m'apportaient les travaux des ministres et ceux du conseil-d'état ; je pourvoyais du Kremlin aux moindres soins de mon empire, et pas un Français ne souffrait dans ses intérêts d'une absence qui semblait devoir arrêter le cours de toutes les affaires. L'ennemi n'avait enlevé que quelques détachements ou convois sur la route de Mojaisk ; de bonnes colonnes de cavalerie de la garde l'avaient balayée de ces partisans qui commençaient à essayer leurs forces, mais qui craignaient encore de se hasarder. Les plus hardis étaient Davidof, Seslavin, Fiquener : le premier, poëte spirituel et aimable, et officier instruit ; le second, actif et audacieux ; le troisième, d'origine allemande, était un vrai Tartare. Secondés par les habitants du pays, ils désolaient nos communications ; mais encore circonspects, ils portaient rarement autour de Moscou l'alarme au milieu de nos cantonnements. Ils s'enhardirent peu à peu vers la fin de notre séjour. L'horizon de Moscou fourmillait de nos fourrageurs, qui guerroyaient par petits détachements contre les paysans armés, les milices ou les Cosaques ; chaque jour on nous enlevait par centaines ces hommes isolés, moins attirés par la maraude que par l'obligation de pourvoir aux fourrages dont on manquait partout ; de gros détachements mêmes, envoyés pour battre la campagne et les protéger, étaient souvent enlevés ou ramenés par la cavalerie légère de l'ennemi.

Je me décide un peu tard à la retraite.

Le temps nécessaire pour avoir une réponse de St.-Pétersbourg était passé ; la saison s'avançait ; il devint évident qu'on ne voulait pas la paix. Notre pointe sur Moscou n'ayant point eu le résultat que j'en avais espéré, il fallait absolument mettre à couvert mes communications en regagnant la ligne du Borysthène. Il était impossible de songer à passer l'hiver au milieu des décombres de Moscou.

Le 13 octobre il tombe enfin un peu de neige ; c'est un aiguillon puissant pour nous déterminer à partir ; je compte me mettre en route avant le 20. Dès le 15, les hôpitaux sont évacués sur Smolensk, le plus beau temps succède à une neige passagère. Le 18, le corps de Ney entre à Moscou pour se mettre en marche ; pendant que je le passe en revue, le bruit se répand que Murat a été exposé à une défaite totale : une canonnade violente s'est fait entendre toute la matinée, et déjà l'alarme a gagné Moscou.

En effet, les Russes, certains que Murat n'était pas de force à résister à leur armée entière refaite et reposée, avaient conçu le projet de l'accabler. On était convenu verbalement d'éviter la guerre de poste jusqu'à la réponse ; mais Koutousof avait repoussé toute proposition d'un armistice pour lequel il n'était d'ailleurs pas autorisé. Murat, trop confiant, n'était pas sur ses gardes, et nos soldats, habitués à un repos qu'ils regardaient comme précurseur de la paix, ne songeaient pas qu'il pût être troublé. Benningsen se met à la tête des deux tiers de l'armée russe pour enlever notre avant-garde à Winkowo. Des mouvements un peu trop larges, une colonne destinée à la tourner, qui, après une fausse direction, n'est pas arrivée à temps, l'attaque accélérée au centre qui devait agir moins brusquement, ont empêché la réussite d'un plan que l'ennemi avait mûri pendant huit jours : toutefois, Murat n'en a pas moins dû céder à une supériorité accablante : s'il n'a pas essuyé une défaite totale, nous avons des

braves à regretter, des canons et des bagages perdus; enfin l'entreprise annonce que l'ennemi se sent de force à se mesurer avantageusement avec nous.

Le 19. je quitte Moscou, Lauriston doit aller en parlementaire chercher la réponse attendue; pendant ce temps, Murat filera par sa droite pour se dégager de la présence de l'ennemi. Je marche d'abord sur le chemin de Taroutina; mais, arrivé à Troitzkoë, je me rabattrai à droite sur la route de Kalouga pour atteindre Borousk et Malojaroslawetz, avant que Koutousof soit informé de mon projet. Si nous gagnons cette dernière ville avant lui, rien ne pourra s'opposer à ce que nous arrivions sinon à Kalouga, du moins à Joucknow, pour prendre le chemin d'Elnia.

Nous sortons de Moscou avec l'attirail d'une armée de Darius. Mon armée comptait environ 80 mille combattants, non compris 15 mille malingres ou convalescents; elle traîne encore 600 pièces de canon et 2 mille voitures d'artillerie. Pour en compléter les attelages, je sacrifie nos lourds équipages de ponts; nous avions des ponts sur toutes les rivières, et d'ailleurs nous conservions des équipages de ponts sur chevalets pour les cas urgents.

Instruites par les privations qu'elles ont éprouvées à ne point compter sur les distributions régulières, nos troupes ont tout fait par elles-mêmes pour se préserver de la famine. Chaque compagnie s'est formé un équipage de deux ou trois charrettes, pour le transport des provisions qu'elle a amassées dans les ruines de Moscou ou dans des villages environnants : à ces équipages se joignent ceux qui, sous le même prétexte, cachent un butin illicite, que les soldats, les officiers mêmes ont trouvé dans des magasins abandonnés. Pour mieux voiler ce butin, la plupart disent qu'ils se sont précautionnés d'effets contre le froid. Les officiers sans troupes, les employés ont chacun leur équipage dans le même but et sous le même prétexte. Les chevaux des pays parcourus par l'armée, et ceux de la Prusse qui n'ont pas succombé dans la marche en avant, sont entassés ainsi à la queue de nos colonnes, attelés à des charrettes, à des *britschke* de toutes les dimensions. Il y a presque autant de voitures que de combattants : jamais armée moderne n'a offert un spectacle pareil. C'est avec ces *impedimenta* que nous allons opérer la retraite la plus délicate et la plus pénible que jamais armée ait osé entreprendre.

Je fus forcé de tolérer ces abus, car ces abus étaient notre unique ressource; ces équipages, me disais-je, diminueront chaque jour, et les voitures, abandonnées après avoir transporté nos subsistances, serviront à faire des barricades de charriots contre les partisans de l'ennemi, ou elles transporteront les malades, les blessés que la retraite nous occasionnera. En attendant, cette nuée de chevaux dévora tout sur son passage, et succomba elle-même faute d'aliments. Les traces que nous laissâmes après nous attestent que *les grandes entreprises périssent par la grandeur même des préparatifs qui semblent devoir les faire réussir.*

Mortier resta à Moscou avec 7 à 8 mille hommes; il devait évacuer tout ce qui restait, couvrir nos communications jusqu'à ce que notre marche fût prononcée, puis faire sauter les tours du Kremlin et incendier les bâtiments [1]. Ensuite il rallierait les res-

[1] L'ordre de détruire les remparts du Kremlin était naturel; c'est une citadelle, on pouvait y revenir; mais l'ordre d'incendier les bâtiments qui servaient de palais aux czars et l'hôtel de Rozomowski était un acte violent qui indiquait toute l'humeur que l'incendie de Moscou avait donnée à Napoléon contre les Russes. C'était une vengeance indigne de lui: il aurait pu s'en dispenser pour sa propre gloire.

tes de Junot à Mojaisk, et suivrait mon armée lorsqu'il en serait temps.

Quoique déterminé à suivre la route de Borowsk, j'exécutai la première marche sur la vieille route de Kalouga, dans l'intention de donner le change aux Russes, et de recueillir le roi de Naples. Le 20, le vice-roi, qui faisait mon avant-garde, tourna à droite, et alla gagner à Bykassowo la route de Borowsk sur Molojaroslawetz, qui, le 23 au soir, fut occupé par un détachement des troupes du vice-roi.

J'étais fort impatient d'arriver à Borowsk; c'est là où je devais apprendre si Koutousof avait eu vent de notre départ, et s'il se mettait en mesure de nous barrer le chemin de Kalouga. C'est encore là que Murat devait me joindre, et d'où je me proposais de pousser Eugène sur la direction de Malojaroslawetz. Toute la question de notre avenir dépendait de la possibilité d'atteindre ce point avant Koutousof; et, s'il n'avait pas l'éveil sur notre départ, la chose n'était pas impossible, bien que nous eussions déjà consumé trois jours à des mouvements insignifiants pour ne faire que dix lieues. Je pars donc, le 23, au galop pour Borowsk qu'Eugène occupe depuis la veille, et où Murat arrive de son côté. On n'a rien aperçu de l'ennemi, que des coureurs qui se tiennent en assez grand nombre sur la gauche. Eugène reçoit l'ordre de marcher sur Malojaroslawetz, et de faire occuper cette ville par son avant-garde le plus tôt possible. Tout porte à croire que nous prendrons sans obstacle la route toute neuve de Smolensk par Elnia (Jelnia). Je prescris à Bellune d'y envoyer au-devant de nous la division Baraguay-d'Hilliers, forte de 10 mille hommes de régiments provisoires, ou recrues destinées aux différents régiments. J'ordonne au gouverneur de Viazma de faire marcher une colonne mobile de 3 à 4 mille hommes, avec les estafettes, sur la direction de cette nouvelle route.

Eugène ne partage pas ma confiance; les partis nombreux qui augmentent sur la gauche dénotent un mouvement important de l'ennemi. J'apprends à Borowsk que Mortier a suivi mes ordres, et que 180 milliers de poudre, comprimés dans les mines du Kremlin, en ont fait sauter une partie, et principalement l'arsenal. Il a pris, le 23, le chemin de Mojaisk, emmenant le général Wintzingerode qui s'est aventuré seul avec son aide-de-camp dans les rues de Moscou.

Je ne pouvais me persuader que Koutousof débouchât à temps sur Borowsk : mais Eugène, toujours préoccupé de la présence de l'ennemi sur la gauche, n'avança qu'à tâtons, non qu'il craignît de s'engager, mais parce qu'il croyait que je risquais d'être attaqué à Borowsk, ce qui l'aurait forcé à revenir sur ses pas pour prendre part à l'affaire.

Événement fortuit qui détruit mon projet.

En effet, un de ces événements fortuits qui se sont réunis dans cette campagne pour traverser tous mes desseins, se passait dans l'armée ennemie. Koutousof, instruit de la marche d'Eugène sur Borowsk, mais ne supposant point encore notre projet de retraite, avait cru pouvoir tenter un coup de main sur le 4e corps, comme il l'avait exécuté sur Murat. Doctorof, considérablement renforcé, fut chargé, à la tête de ses 25 mille combattants, d'enlever les 8 à 10 mille hommes qu'on supposait aventurés à Borowsk. Ce général s'approchait à cet effet de cette ville, où il venait donner du nez contre toute notre armée. Le partisan Seslavin, ayant eu vent de mon approche, en instruit Doctorof, qui ne veut pas y croire. Le hardi Cosaque, piqué au vif, court jusqu'aux portes de Borowsk même, où il

enlève un officier de la jeune garde, qui confirme ses rapports. Le chef d'état-major de Doctorof vole à Taroutino annoncer à Koutousof que j'ai quitté Moscou, et que toute mon armée se dirige sur le chemin de Kalouga : en même temps le corps d'armée qui devait surprendre Borowsk se dirige sur Malojaroslawetz. Cet incident fortuit eut les plus graves conséquences, puisque l'armée russe, qui sans cela fût restée paisiblement à Taroutina, leva le camp le 24, et se dirigea de même sur Malojaroslawetz. Le 25 au matin, Doctorof atteignit cette ville, en expulsa notre détachement; mais le vice-roi, arrivé avec tout son corps, rentre dans la ville. Un combat opiniâtre s'engage et dure toute la journée. Le vice-roi se soutint avec gloire contre un ennemi supérieur. Les corps russes qui arrivaient successivement renforçaient continuellement ces troupes engagées. Jusqu'à sept fois, la ville en feu fut prise et reprise ; mais ses décombres restèrent définitivement entre les mains du vice-roi ; nous y perdîmes le brave Delzons; Pino et deux aides-de-camp d'Eugène furent blessés. Vers le soir, mon armée arriva aussi près de Malojaroslawetz. Davoust fit soutenir Eugène par deux divisions, qui s'établirent sur les flancs du 4e corps et lui permirent de se maintenir.

Je renonce trop légèrement à mon projet.

Nous étions maîtres de cette ville, ou, pour mieux dire, de ce bûcher rempli de morts; cependant je n'en étais guère plus avancé. Koutousof, ayant pris position à quelque distance de là, me barrait encore le passage. Pour le forcer, il aurait fallu livrer bataille à une armée déjà établie sur la communication que je désirais m'ouvrir; or livrer une bataille pour opérer ensuite une retraite latérale à la ligne ennemie, me parut un parti d'autant moins prudent, qu'il n'était pas indispensable, ayant le chemin de Wereya derrière nous. La chance me paraissant trop hasardeuse, je renonçai au projet de percer sur Kalouga, et me décidai à regagner la route de Wiazma, l'unique voie qui me restât encore.

Les deux armées passèrent la journée du 25 dans une position réciproquement menaçante, et presqu'à portée de canon l'une de l'autre. Mais, dès le 26, je repris le chemin de Borowsk.

Tout dans cette retraite devait porter un cachet particulier de bizarrerie; car au moment où je renonçais à percer, Koutousof décidait, de son côté, de ne point hasarder une bataille générale, et ordonnait un mouvement rétrograde. Bien que j'en fusse prévenu de bonne heure, je persistai dans ma résolution, et ce fut une faute décisive : il était de mon intérêt de ne pas renoncer, sans de graves motifs, à un mouvement qui devait faire tout mon espoir de salut. J'avais consulté mes officiers ; tous, jusqu'au stoïque Mouton, furent d'avis qu'il fallait regagner le Niémen par le chemin le plus court et le moins disputé. Ainsi, au lieu de prendre le chemin direct de Médyn et de Joucknow sur Elnia, en culbutant le corps de cavalerie qui le barrait encore, je revins par Wereya sur Mojaisk. Dès lors la retraite s'annonçait sous de plus sinistres présages, comme il est aisé de s'en convaincre par l'examen de la situation respective des partis.

Chances funestes de cette retraite.

L'armée russe, revenue à Taroutina avec 60 mille vieux soldats et 20 mille hommes de troupes irrégulières, y avait reçu des recrues et des réserves : elle sortait de ce camp avec 90 mille soldats réguliers et 30 mille miliciens ou Cosaques ; 22 pulks de ces derniers seuls avaient joint l'armée. Cette

cavalerie, peu propre aux batailles, est intelligente, infatigable, entreprenante. Il n'y a pas de chevaux européens, ni même russes, qui puissent lutter avec ceux du Don pour la fatigue et les privations : dans la situation où nous nous trouvions, cette milice était plus utile à l'ennemi que les régiments d'élite de sa garde.

Notre retraite devait se faire sur une seule route; l'armée ennemie, déjà placée sur nos flancs, avait un chemin qui menait obliquement à Wiazma, à Smolensk, à Krasnoï et à Kopys, plus vite que celui que nous suivions. Nul doute dès lors que nous ne fussions exposés à être vivement harcelés et même sérieusement attaqués. C'était avec une cavalerie exténuée, réduite à 15 mille chevaux, qui n'en comptèrent pas même 5 mille au bout de quinze jours, qu'il fallait éclairer notre marche, protéger nos flancs et nos parcs immenses.

Mon infanterie comptait encore 60 à 65 mille braves; mais que pouvaient-ils contre un ennemi qui, par la direction latérale de sa ligne d'opérations, serait maître d'attaquer partiellement les corps de la tête ou de la queue, et qui combattrait avec une armée qui s'exalterait à mesure que notre position deviendrait plus critique? Si nous eussions pris la route d'Elnia, l'ennemi ne nous eût suivis qu'en queue; nous n'eussions été exposés à aucune de ces attaques parallèles à notre ligne de retraite, qui pouvaient chaque jour compromettre notre sort.

Remonté sur la grande route de Smolensk, je continuai à la suivre. Il ne s'agissait plus pour nous que d'échapper et de traverser aussi promptement que possible une contrée ruinée. Pour alléger la marche et éviter l'encombrement, je partageai mon armée en quatre corps, qui se suivaient à environ une demi-journée de distance. J'ouvrais la marche avec mes gardes; puis venaient successivement les corps de Ney, du vice-roi et de Davoust. Ce dernier formait l'arrière-garde.

Koutousof lança à notre poursuite ses Cosaques et une avant-garde de 25 mille hommes aux ordres du général Miloradowitsch, qui atteignit notre arrière-garde le 1er novembre, près de Gjath. Le gros de l'armée russe se dirigea droit sur Wiazma, marquant ainsi l'intention de nous prévenir dans cette ville et de nous couper la retraite.

Cependant nous réussîmes à arriver à Wiazma avant les Russes. Je dépassai cette ville avec mes gardes; mais j'ordonnai à Ney d'y demeurer pour recueillir les corps du vice-roi et de Davoust, qui auraient pu être coupés, si nous avions dégarni ce point. L'événement justifia la nécessité de ces mesures.

Bataille de Wiazma.

Le 3 novembre, Miloradowitsch exécuta très-habilement une marche forcée, en côtoyant la grande route, et vint déboucher sur cette route entre Wiazma et Federowskoë. Le vice-roi était déjà près de Wiazma, mais Davoust n'avait point encore dépassé Federowskoë. La circonstance était critique; le vice-roi répara tout par la vigueur de sa résolution. Il revint sur ses pas et assaillit les Russes, qui, pressés d'un autre côté par les troupes de Davoust, furent obligés de décamper à la hâte, et d'ouvrir le passage à ces dernières. Mes deux corps se replièrent alors sur Wiazma, vivement talonnés par les Russes, qui avaient reçu du renfort, et qui, redoublant d'énergie en nous voyant en retraite, emportèrent la ville de Wiazma sur notre arrière-garde, et la repoussèrent au delà de la rivière de ce nom. Cette affaire, que nous pouvons appeler une victoire, puisque l'ennemi fut repoussé et déjoué, nous coûta environ 5

mille hommes hors de combat. Elle aurait pu avoir des suites désastreuses pour nous, si le gros de l'armée russe, qui avait déjà gagné la route de Wiazma à Jouknow, avait agi franchement; mais Koutousof, qui craignait d'engager une affaire générale, s'était arrêté à Bykowo, à trois lieues de Wiazma, en se bornant à pousser sur cette ville un gros détachement de cavalerie; ce dernier fut contenu toute la journée par le corps de Ney, qui couvrait la ville du côté de Jouknow. On a reproché cette faute à Koutousof; et, sous le rapport de tactique, c'en était une grave. Si ses 60 mille hommes, campés à Bikovo, eussent chassé Ney de Wiazma, c'en était fait de la moitié de mon armée : mais alors nous étions encore redoutables, Koutousof s'exposait à une bataille, et, comme il était sûr de nous ramener sur le Niémen sans exposer sa réputation, il nous fit un pont d'or en cette occasion.

Le froid commence à rendre la retraite désastreuse.

Échappée à un danger aussi imminent, mon armée continua sa retraite sur Smolensk. Elle commençait à devenir de plus en plus pénible : les vivres qu'on avait pu emporter de Moscou étaient épuisés; les chevaux manquant de fourrages, tombaient par attelages entiers : on était ainsi forcé d'abandonner beaucoup d'artillerie. L'hiver venait enfin de remplacer un automne extraordinairement beau pour ces climats glacés. Ney, qui formait l'arrière-garde, se plaignait avec amertume du désordre qui s'introduisait dans tous les corps, et devenait de jour en jour sensible pour celui qui fermait la marche. Mes aigles, naguère emblème de triomphes, étaient, pour les soldats qui leur restaient fidèles, le talisman auquel se rattachaient toutes les souffrances et toutes les privations. Une mort certaine paraissait le sort inévitable de ceux qui se serraient avec une courageuse résignation autour d'elles.

Conspiration des généraux Mallet et Lahorie.

La fortune semblait avoir pris à tâche de m'accabler de ses rigueurs. Ce n'était pas assez du tableau déchirant qui commençait à se dérouler à mes yeux, et dont le moindre résultat était de remettre en question la puissance que j'avais acquise en Europe; elle me préparait l'épreuve non moins pénible de voir mon trône renversé par un simple prisonnier d'état. J'appris le 6 novembre, à une marche de Smolensk, la singulière conspiration des généraux Mallet et Lahorie; si toutefois on peut donner le nom de conspiration à un coup de tête sans exemple dans les fastes du monde.

Le général Mallet, plus connu par ses exploits de galanterie que par ses faits d'armes, du reste apôtre ardent de la démagogie, et non partisan des Bourbons, comme on l'a voulu dire dans ces derniers temps, m'avait forcé à le faire enfermer depuis quatre ans. On l'avait transféré ensuite pour cause de maladie dans une maison de santé où il était sur parole.

Du fond de cette espèce de prison, l'imagination ardente de cet aventurier conçoit le hardi projet de changer la face de l'état. Il connaissait notre entrée à Moscou et l'incendie qui s'en était suivi; persuadé que, quelle que fût l'issue de la campagne, j'aurais assez d'occupation à 800 lieues de Paris pour ne pouvoir à temps déjouer ses trames, il s'évade dans la nuit du 23 au 24 octobre, se présente aux casernes, y annonce ma mort, et muni d'un faux ordre de l'état-major de la place, il demande un détachement au nom du gouvernement provisoire qui va prendre les rênes de l'État.

A la tête de sa troupe, il vole à la Con-

ciergerie, y délivre le général Lahorie, ancien aide-de-camp de Moreau; celui-ci, avec un détachement d'une centaine d'hommes, court chez le ministre de Savary, l'arrête, l'envoie en prison à sa place, et s'installe à la sienne au ministère.

Mallet se transporte, de son côté, chez le général Hullin, commandant de Paris, qu'il espère aussi remplacer. Le trouvant plus disposé à la résistance, il lui tire un coup de pistolet et le blesse; mais le colonel Laborde, l'ayant reconnu pour un échappé de prison, arrive au secours du commandant, saisit Mallet au corps, lutte avec lui, et donne le temps à la garde de s'assurer de sa personne. Les troupes égarées, revenues de leur erreur, sont dirigées ensuite à la police, où Lahorie croyait son pouvoir si bien établi, qu'il se faisait prendre la mesure d'un habit de ministre, lorsqu'on vient le prier de retourner à la Conciergerie.

Le sénat, assemblé par l'archichancelier, ne se réunit que pour apprendre l'arrestation de ces extravagants, qui, traduits devant une commission militaire, reçurent le prix dû à leur bizarre et téméraire tentative.

Ce mouvement, calculé sur l'effet du faux bruit de ma mort et sur les rêves de deux cerveaux exaltés, aurait eu peut-être tout autre résultat, si les conspirateurs avaient attendu quelques jours, et que l'on eût pu savoir à Paris la nouvelle de notre désastreuse retraite. Il me dévoila au reste tout ce que ma position avait de critique au fond des marais de la Lithuanie; car, par une particularité non moins singulière que la conspiration elle-même, on y vit deux républicains exaltés s'associer à un abbé, agent du parti royaliste. Toutefois, l'attitude de la France avait été si calme au bruit de cette entreprise, qu'il y avait de quoi me consoler de la crainte qu'elle avait causée à mes partisans. Nous n'eussions pas été quittes à si bon marché si, à l'exemple du prince Édouard, un Bourbon eût débarqué au Hâvre en même temps qu'on eût installé un gouvernement provisoire à Paris. Je ne communiquai ces nouvelles qu'à un petit nombre d'officiers, et je fus convaincu, par l'effet qu'elles produisirent sur eux, que la fragilité de ma puissance les étonnait plus encore que les malheurs qui nous menaçaient tous.

Le froid, qui dès le lendemain 7 novembre commença à devenir plus sérieux, développa avec une effrayante rapidité les germes de dissolution qui se montraient déjà depuis Wiazma : nous étions partis plus de 90 mille hommes de Moscou, et les rapports n'en comptaient pas la moitié sous les armes à Dorogobuje.

Nous n'avions plus qu'une ou deux marches pour gagner Smolensk ; nous venions de recevoir des moulins à bras, construits à Paris pour suppléer au manque d'autres moulins qui avait occasionné tant de ravages en forçant nos soldats à vivre de seigle bouilli. J'espérais trouver ici des vivres et un abri suffisant pour rétablir l'ordre. La division Baraguay-d'Hilliers, venant de France avec des renforts pour tous les régiments, avait été cantonnée sur le chemin d'Elnia que nous allions atteindre. La vue de ces soldats, en ordre et disciplinés, devait ranimer les vétérans, et les exciter à mieux garder leurs rangs. Je comptais d'ailleurs sur la ferme contenance de Ney, pour avoir le temps d'opérer la réorganisation de l'armée. Une foule de circonstances majeures détruisirent ces frêles combinaisons et ces trompeuses espérances.

Koutousof marche de flanc sur Elnia.

Koutousof avait laissé à ses Cosaques le soin de nous suivre en queue; lui-même,

avec son armée, côtoyait la grande route, en se dirigeant par Elnia. C'était d'autant mieux calculé de sa part, qu'il conservait son armée en la dirigeant par un pays moins ruiné, et que, d'un autre côté, en menaçant continuellement de nous déborder et de nous prévenir sur notre ligne de retraite, il m'obligeait à précipiter ma marche, et à n'accorder aucun relâche aux troupes. Son avant-garde tomba ainsi à Liakowo au milieu de la division Baraguay-d'Hilliers, qui avait peu de cavalerie et ne s'attendait à rien : la brigade du général Augereau fut ainsi enlevée après un combat insignifiant.

J'arrivai à Smolensk le 9 : toute mon armée y fut réunie le 13. Elle était dans un dénuement complet. Smolensk lui avait été présentée comme la terre promise, le terme de tous ses malheurs. Quel mécompte! Cette ville qui en été nous avait paru charmante, et dont les environs, surtout au sud, sont riches et abondants en grains, ne nous offrit plus que des maisons désertes, remplies de malades, de mourants, et des magasins vides. La présence du corps de Bellune durant deux mois autour de cette ville, la garnison, les 15 mille blessés ou malades, les troupes de passage, avaient consommé 60 mille rations par jour, approvisionnement immense qui eût suffi à mon armée d'Italie, et qui fut dévoré au fur et à mesure que les transports arrivaient à force de soins et d'activité.

Ainsi, au lieu d'espérances et de ressources, je ne trouvai à Smolensk que scènes de désolation. Mon armée y entra par bandes méconnaissables ; trois jours d'un froid qui n'avait cependant rien d'extraordinaire [1] avaient suffi pour la désorganiser en partie. Déjà près de 200 pièces de canon avaient été abandonnées faute d'attelages.

En quittant Dorogobuje, le corps du vice-roi prit la route de Doukowchina, qu'il avait suivie pendant notre marche en avant, mais dans une attitude bien différente : talonné et pressé en flanc par les 5 mille chevaux de Platof, il se trouve resserré au passage du Vop, rivière peu considérable qu'on avait à peine aperçue en été, mais qui, gonflée par les pluies, n'était plus guéable que dans certains endroits. Les ponts en étaient détruits, les rampes, assez roides, étaient couvertes d'une neige changée en verglas. Après de vains efforts, Eugène, pour sauver les restes affamés de son infanterie, dut se jeter avec elle dans l'eau jusqu'aux épaules : quelques pièces passèrent ; mais le gué, se trouvant défoncé et les rampes impraticables, il fallut abandonner toute l'artillerie et les bagages ; le reste du corps, trempé et transi, arriva à Smolensk au moment où Ney en approchait avec l'arrière-garde.

Grand plan des Russes pour couper notre retraite.

Rassuré sur l'existence de ces deux corps qui m'avaient donné de grandes inquiétudes, il devenait d'autant plus urgent de nous remettre en marche, que ce qui se passait sur nos flancs et nos derrières était loin de m'offrir quelque consolation et quelques ressources pour le rétablissement de nos affaires. Partout l'ennemi prenait l'ascendant sur mes lieutenants, et déployait autant d'activité que d'audace. A la vérité

[1] Le froid avait été plus fort dans les campagnes de Hollande en 1795 et dans celle d'Eylau en 1807, qu'il ne le fut jusqu'à la Bérézina ; mais à ces premières époques les soldats recevaient des vivres, du vin, de l'eau-de-vie, et ils ne bivouaquaient pas tous les jours dans la misère avec la certitude d'un lendemain pire encore.

Wittgenstein, après avoir confiné St-Cyr à Polostk, avait vainement livré un rude assaut à cette ville, tandis que le corps de Steinheil, débarqué récemment de Finlande, cherchait à lui couper la retraite par la rive gauche de la Dwina. Le double succès remporté par St-Cyr et Wrède sur les deux corps ennemis n'étant toutefois qu'une attaque repoussée, et St-Cyr ne se trouvant plus en mesure d'en soutenir une seconde sans se compromettre, céda enfin Polotsk pour se replier sur Czereya. Wittgenstein s'était avancé à sa poursuite jusqu'à Czasniki sur l'Oula. Cette circonstance avait obligé Victor à quitter Smolensk, pour recueillir les débris du corps d'Oudinot : les deux maréchaux s'étaient établis à Czereya pour contenir Wittgenstein. Celui-ci, renforcé par les légions de milices de Pétersbourg et des troupes de Finlande, n'avait pas moins de 75 bataillons, 38 escadrons, non compris les Cosaques, et c'est avec ces moyens qu'il reprit vigoureusement l'offensive sur Polotsk ; tandis que Tschighagof, à la tête de 102 bataillons et 116 escadrons, en faisait autant sur Minsk et le Bug.

Sur notre droite, le danger n'était pas moins imminent. Les corps de Schwartzenberg et de Reynier, pressés par les forces supérieures que la jonction de l'armée de Moldavie à celle de Tormassof permit aux Russes de réunir contre eux, s'étaient mis en retraite; mais, au lieu d'adopter Minsk pour pivot de leurs opérations, ils avaient repassé le Bug, et s'étaient basés sur Varsovie, renonçant ainsi à toute coopération avec mon armée. Il résulta de cette faute grave que l'amiral Tschighagof, laissant à Sacken le soin d'observer les Autrichiens, put se diriger librement avec le reste de l'armée de Moldavie sur Minsk, d'où il était à portée de se concerter avec Wittgenstein pour établir une masse formidable sur nos derrières. D'un autre côté, la grande armée russe, déjà établie sur la route de Poslaw, était en mesure d'intercepter celle de Mistislaw, et menaçait celle de Krasnoï. Il fallait se hâter de profiter du temps où cette dernière voie de salut ne nous était point encore décidément fermée. Je quittai Smolensk avec mes gardes le 14. Le vice-roi, Davoust et Ney me suivaient à une journée de distance. Le dernier, renforcé par les troupes fraîches de la garnison de Smolensk, devait faire sauter les murailles, et former mon arrière-garde en partant le 17. Ce système a été blâmé avec raison : ces échelons sur une même route ne nous procuraient pas des subsistances ; et la queue de cette longue colonne à trois marches de la tête, pressée par les ennemis, traversant des pays ruinés, ne devait échapper ni au fer ni à la famine. J'aurais mieux fait de me retirer par ailes en trois colonnes parallèles, une à droite de la grande route, une à gauche, et une au centre, ainsi que nous l'avions fait en avançant. Si j'avais pu prévoir l'événement de Krasnoï, j'aurais mis à coup sûr le Dniéper entre mon armée et celle de l'ennemi, en descendant la rive droite du fleuve par Katana jusqu'à Doubrowna ou Orcza.

Il est certain que cette résolution nous eût évité des pertes cruelles : le défaut de connaissance sur l'état des routes et les mauvaises cartes que nous avions du pays furent les causes principales qui m'empêchèrent de risquer des corps d'armée entiers dans des directions où rien n'indiquait l'existence de chemins praticables. Si cette excuse ne peut s'appliquer au chemin de Smolensk par Katana, elle est incontestable pour tous les autres chemins de la Russie que nous avons parcourus.

Les pertes que nous avions déjà essuyées étaient immenses; nous n'avions plus de cavalerie, et l'artillerie était réduite de moitié.

Outre la faim et la fatigue qui détruisaient nos chevaux, ils n'étaient pas ferrés à glace, et le pays n'offrait aucune ressource en fer pour y suppléer. La contrée de Wiazma à Orcza, quoique formant au fond un vaste plateau, était coupée de monticules formés par l'arrachement des ruisseaux qui s'étaient creusé successivement des lits assez encaissés : ces montées, d'une pente rapide, étaient couvertes de glace, et les chevaux ne tenant pas pied ne pouvaient plus traîner leurs pièces et leurs caissons ; ce n'est plus qu'à force de bras et de temps qu'on parvenait à sauver les voitures les mieux attelées. Chaque jour on était forcé d'en abandonner une grande quantité.

Les maux dont ma malheureuse armée fut frappée ne sauraient être retracés par le burin de l'histoire. A peine les fictions les plus exaltées de l'épopée pourraient-elles en offrir une esquisse; un tableau exact n'en parviendra sans doute jamais à la postérité ; il serait trop étranger d'ailleurs au but de ce récit pour que je cherche à l'ébaucher.

Bataille de Krasnoï.

Il n'était que trop probable que les Russes, qui se dirigeaient aussi sur Krasnoï, ne nous laisseraient pas exécuter tranquillement notre retraite. En effet, dès le 15, l'avant-garde de Miloradowitsch parut sur la grande route entre cette ville et la poste de Korytnia. J'avais déjà gagné Krasnoï avec le gros de la garde; mais la queue de la colonne eut un combat inégal à soutenir. Le lendemain, le vice-roi trouva Miloradowitsch à cheval sur la grande route, lui barrant le passage. Il essaya de le rouvrir l'épée à la main; mais il ne put y réussir. Miloradowitsch, le croyant perdu sans ressources, le fit sommer de mettre bas les armes. Le vice-roi n'était pas homme à se laisser abattre aisément; tandis que son arrière-garde amusait par des démonstrations d'attaque les Russes sur la grande route, le gros de sa colonne fila entre cette route et le Borysthène. Dans la nuit, il réussit à atteindre Krasnoï, si ce n'est sans perte, du moins avec gloire, car ce fut avec la majeure partie de son corps.

Dans la même journée du 16, Koutousof arriva aussi devant Krasnoï, et s'établit à deux portées de canon de cette ville sur le chemin de Roslaw.

Ma situation était fort critique : Davoust et Ney étaient encore en arrière ; en suspendant ma retraite, je risquais de perdre la possibilité de l'exécuter, puisque l'ennemi se prolongeant par sa gauche aurait pu aisément intercepter mon unique ligne de communication. Mais la moitié de mon armée n'avait point encore atteint Krasnoï, et c'eût été une bien dure extrémité de l'abandonner à la merci des Russes. Je me déterminai à braver le danger et à demeurer à Krasnoï, du moins jusqu'à l'arrivée de Davoust.

En restant à Krasnoï les bras croisés, nous n'aurions fait qu'enhardir l'ennemi contre nous : j'étais plus assuré de le contenir en attaquant moi-même. Le 17 au matin, je fis assaillir par Mortier le village d'Ouwarovo, occupé par les Russes, et j'y marchai en personne à la tête de la vieille garde. Le combat qui s'engagea près de ce village se soutint avec des succès variés jusqu'à l'arrivée du 1er corps. Koutousof, qui prétendait nous prendre tous d'un seul coup de filet, ou qui voulait peut-être laisser à la famine et au froid la peine de nous achever sans s'exposer à une bataille, avait donné l'ordre à Miloradowitsch de ne point se compromettre, dans l'espoir de s'opposer à la marche de Davoust. Ce général, menacé

d'une attaque, se replia à la droite de l'armée ; il ne remonta sur la grande route qu'après que les troupes du maréchal eurent entièrement filé. Alors l'avant-garde russe attaqua vigoureusement notre gauche. Dans le même temps, Koutousof détachait la plus grande partie de son armée pour tourner Krasnoï, déboucher sur la route de cette ville à Liady, déborder notre droite et nous couper ainsi entièrement.

Informé de la marche de cette colonne, je sentis qu'il n'y avait plus un instant à perdre; j'ordonnai la retraite. Elle fut favorisée par le sacrifice de l'arrière-garde, qui éprouva des pertes sensibles, mais du moins le gros de l'armée fut sauvé. Nous passâmes la nuit à Liady. Le lendemain, nous continuâmes notre retraite sur Doubrowna, puis sur Orcza.

Je crois avoir acquis quelque gloire dans cette affaire de Krasnoï : peut-être me blâmera-t-on d'avoir marché par échelons si éloignés sur une seule route, tandis que, par la direction de l'armée ennemie, j'avais évidemment à redouter une attaque perpendiculaire sur le flanc de ma longue colonne ; mais l'historien impartial dira aussi par quelle belle résolution je dégageai successivement Davoust et Eugène.

Gravissant à pied sur la neige les escarpements glissants des hauteurs, armé d'un bâton pour me soutenir, je dirigeai moi-même les colonnes qui refoulèrent l'ennemi. Heureux si, comme l'empereur Julien, j'avais trouvé là une mort que j'ambitionnais ! mais depuis l'invention des armes à feu, les mêlées corps à corps n'ont plus lieu comme dans l'antiquité avec l'épée et le bouclier des Romains, et je ne trouvai pas un Parthe pour me frapper [1].

[1] On sait que l'empereur Julien s'étant enfoncé chez les Perses y périt avec la plus grande partie de son armée; il fut blessé à mort en volant au secours de son arrière-garde dans une circonstance toute semblable à celle de Krasnoï.

Ney coupé se fait jour.

Toutefois, j'étais parti pour Orcza, désolé d'être dans la nécessité d'abandonner Ney à son sort pour sauver le reste de l'armée : il semblait perdu sans ressources. A notre grand étonnement, ce brave réussit à sauver ses aigles et l'élite de son corps. Arrivé à son tour le 18 au soir près de Krasnoï, il y trouva l'armée russe établie à cheval sur la grande route : après des efforts admirables mais infructueux pour les déposter, il se vit définitivement coupé. Ne prenant conseil que de son courage, il se mit alors en marche avec environ 3 mille hommes, et se dirigea sur Gousinoë, où il passa le Borysthène sur la glace encore mal affermie. Les premiers bataillons réussirent à gagner la rive droite; mais la glace se rompit sous les derniers, et il y eut une centaine de noyés. Le reste du corps, demeuré sur la grande route avec une multitude de traîneurs de tous les autres corps, qui ne présentait plus qu'une cohue désorganisée, se trouvant hors d'état de le suivre par la rupture des glaces, mit bas les armes. Cependant Ney, pour avoir passé le fleuve, n'était pas encore sauvé; il tomba au milieu des Cosaques de Platof, qui, de Smolensk, longeaient la rive droite du fleuve. Ils avaient une artillerie bien servie, Ney n'en avait pas une pièce et pas un homme de cavalerie. Ses soldats, manquant de munitions, et pouvant à peine tenir leurs fusils, n'eurent recours qu'à leur valeur et à leurs baïonnettes, et ce ne fut qu'après avoir soutenu de rudes combats qu'ils réussirent à nous rejoindre à Orcza, dans la nuit du 20 au 21. Ma joie fut d'autant plus vive, que je les regardais comme perdus : Ney fut salué

par toute l'armée comme le plus intrépide de ses chefs [1].

Nouveaux désastres qui se préparent sur mes derrières.

Les affaires de Krasnoï m'avaient coûté la moitié des hommes qui étaient en état de combattre dans mon armée; il s'agissait de sauver le reste, la chose n'était pas facile : la première mesure à prendre eût été de renoncer au système des échelons sur une seule route, pour prescrire des colonnes parallèles; mais comment donner des ordres à des corps d'armée dont il ne restait que les cadres, et dont les deux tiers de soldats restants ne formaient plus qu'une cohue désordonnée? Outre cela, les chemins d'Orcza à Wilna étaient interceptés par le comte Wittgenstein; d'un autre côté, l'amiral Tschighagof, que la retraite de Schwartzenberg derrière le Bug laissait maître de ses mouvements, pouvait aisément culbuter les faibles détachements laissés devant lui, et s'avancer avec tout ou partie de son armée sur la ligne de la Bérésina, afin de nous barrer ainsi les chemins d'Orcza à Minsk.

En partant de Smolensk, j'avais envoyé l'ordre à Oudinot de venir se placer à Bobr pour éclairer la route de Minsk, et à Victor de tâter le comte de Wittgenstein pour déterminer le degré de résistance que nous pourrions rencontrer en marchant sur Wilna. Le 14, Victor avait attaqué les Russes à Czasniki; mais la résistance qu'on lui opposa lui ayant prouvé que les Russes étaient solidement établis sur les bords de l'Oula, il s'était conformé aux instructions qu'il avait reçues de moi, et, s'abstenant d'engager une affaire sérieuse, il était revenu à Czereya.

J'appris à Doubrowna que Tschighagof n'avait pas manqué de se diriger sur Minsk, dont la garnison s'était repliée sur Barisof. Il était à craindre que Dombrowsky, investi devant Bobrouisk qu'il bloquait, n'eût pas le temps de gagner la tête de pont de la Bérésina.

J'hésitais à Orcza sur le parti que j'avais à prendre. Irai-je avec tout ce qui me restait de forces organisées au devant de Tschighagof? me jetterai-je au contraire sur Wittgenstein en allant me réunir à Bellune? La crainte que Koutousof ne se joignît à l'armée de Moldavie et ne me prévînt à Wilna me fit craindre de m'aventurer sur la direction de Polotsk.

D'ailleurs, en forçant de marches, j'espérais encore prévenir l'amiral sur la Bérésina. Je n'accordai qu'un jour de repos à mes troupes à Orcza. Dès le 21, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes à Kokhanow. Mon armée était dans un tel état de désorganisation, qu'il avait fallu songer à couvrir sa marche par des corps mieux conservés. Celui d'Oudinot fut destiné à former l'avant-garde, et celui de Victor l'arrière-garde. Le 22, je vins à Toloczin, et le lendemain à Bobr. C'est alors que j'eus la triste conviction qu'il fallait se préparer à s'ouvrir le passage l'épée à la main, puisque les Russes étaient déjà sur la Bérésina.

L'amiral était entré à Minsk le 17, et le 21 son avant-garde avait attaqué et emporté les retranchements de la tête du pont de Borisow, à l'instant même où la division Dombrowski y arrivait de Bobrouisk, et n'avait pas encore eu le temps de s'y établir. Le lendemain, l'amiral passa la Bérésina. Son avant-garde, poussée sur Bobr, tomba le 23 sur le corps d'Oudinot, qui la mit dans

[1] Ney n'avait pas couru dans cette occasion la moitié des dangers personnels auxquels il s'était si valeureusement exposé à Elchingen; mais l'action la plus simple paraissait héroïque dans la situation désespérée où nous étions.

une déroute complète. L'amiral n'eut que le temps de repasser la Bérésina, et de couper le pont de Borisow.

Ce succès me fut ainsi plus funeste qu'utile, et ma position devenait effrayante. Je fis appeler l'officier-général qui m'avait indiqué l'existence du chemin direct de Jembin à Molodeschno; je lui fis part de mon embarras et de mes projets. Raisonnant d'après les principes de la guerre, j'eus un moment envie, comme à Castiglione, à Ratisbonne, de tomber sur celle des armées ennemies qui me gênait le plus. Je voulais réunir ma garde et tout ce qui me restait de combattants avec le corps du duc de Bellune qui était intact, puis fondre avec ces 50 mille hommes sur Wittgenstein, le jeter sur la Dwina, me faire rejoindre par Macdonald, et reprendre victorieux le chemin de Wilna, où il me coûtait de rentrer fugitif. Ce général m'objecta que ma manœuvre, parfaitement juste dans toute autre circonstance, offrait mille inconvénients.

1° Le pays de Lepel et les rives de la haute Bérésina étaient couverts de marais; on ne pouvait cheminer que sur des digues où Wittgenstein, muni de 150 pièces de canon en bon état, nous aurait arrêtés plusieurs jours, et aurait donné le temps à Koutousof d'arriver.

2° Que l'état de dénuement de l'armée ne permettait pas de différer la retraite.

3° Qu'en prenant la direction de la Dwina, nous nous exposerions à être acculés à la mer par Koutousof et Tschighagof, qui se réuniraient en arrière de notre droite et sur nos communications, avant que nous fussions débarrassés de Wittgenstein.

4° Que la route de Minsk étant occupée par l'ennemi, il était plus prudent de prendre à droite de Borisow le chemin de Jembin directement sur Molodeschno, parce que, s'il était barré, on aurait la ressource de prendre encore le passage de Vileika; que ces deux chemins, surtout celui de Jembin, traversaient un pays fertile qui n'était pas ravagé.

Ces raisons péremptoires ne suffirent pas pour me décider; je tenais à ma manœuvre, qui pouvait procurer de glorieux résultats, et nous tirer des mains de l'ennemi. Je fis appeler un autre général, envoyé la veille par le duc de Bellune, et qui pouvait me donner des renseignements certains sur la nature des positions que Wittgenstein serait à même de prendre pour déjouer mon projet. Ce qu'il me dit de la difficulté qu'on aurait à l'expulser de Tschasnicki et de toutes les positions derrière la Houla, où l'on n'arrivait que par des marécages et des digues, venait à l'appui de l'opinion du premier. Ces difficultés me décidèrent d'autant plus à me ranger à son avis, que Murat et Eugène me le conseillaient de tout leur pouvoir.

Le 24, je me portai donc à Lochnitsa, et le 25, je réunis à Borisow toutes mes forces, à l'exception du corps de Victor. Ce dernier, toujours talonné par Wittgenstein, arriva à Lochnitsa, au lieu de prendre le chemin de Baran pour couvrir notre marche.

Passage de la Bérésina.

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation si désespérée. Pressé en queue sur ma droite et sur ma gauche, je me voyais encore arrêté de front par une rivière difficile à passer, et défendue par une armée entière. C'est avec des soldats à demi-morts de faim et de froid qu'il s'agissait de vaincre des obstacles qui eussent effrayé l'armée la mieux organisée.

La fortune semblait vouloir épuiser toutes ses rigueurs sur nous dans cette fatale retraite. Le froid, assez vif au moment de mon arrivée à Smolensk pour faire prendre

le Dniéper, s'était tout-à-coup relâché après mon arrivée à Krasnoï; un dégel de deux jours avait rompu les glaces, et la Bérésina charriait fortement. C'était un double malheur : la Bérésina, prise assez solidement pour y passer avec du canon, nous eût permis de la franchir en forces pour écraser Tschighagof, et achever le passage en vingt-quatre heures, sans même avoir la peine d'y faire un pont : la rivière, charriant au contraire de gros glaçons, rendait la construction du pont longue et pénible ; elle pouvait même le rompre entièrement avant qu'il fût achevé. Ne pouvant commander aux éléments, il fallut bien prendre mon parti, et redoubler d'énergie pour vaincre les obstacles que la nature et l'ennemi opposaient à cette opération.

Les forces que je ramenais de Moscou n'excédaient pas 15 mille combattants, y compris les gardes ; les corps de Bellune et Oudinot en présentaient autant. Nous étions prévenus par les 28 mille hommes de Tschighagof, suivis à droite par les 25 mille de Wittgenstein et Steinheil, et pressés à gauche par les 50 mille de Koutousof.

Je sentis que je ne réussirais à me sauver qu'en surprenant le passage ; il importait pour cela de faire des démonstrations sur plusieurs points pour tromper la vigilance de l'ennemi. Oudinot fit paraître des têtes de colonnes dans la direction d'Oucholoda, vers la basse Bérésina, tandis que d'autres détachements remontaient en silence la rivière vers Wesselowo [1]. La démonstration eut le succès que nous en attendions : l'amiral se prolongea par sa droite vers le chemin d'Igoumen. Nous profitâmes sans retard de ce faux mouvement pour effectuer le passage au-dessus de Borisow. Dans la nuit du 25 au 26, nous nous portâmes de Borisow à Studenka, où nous arrivâmes le 26 au matin. Le général d'artillerie Aubry avait construit un pont en mauvais matériaux pour l'infanterie, en même temps que le général Éblé, avec les sapeurs et pontonniers, en jetait un de chevalets pour toutes les armes. Ce pont, de 80 toises, fut construit avec une rapidité admirable par nos braves sapeurs, qui se précipitaient à l'eau jusqu'aux épaules, malgré le froid et les glaçons énormes que charriait la Bérésina. La moitié de ces intrépides soldats, bravant une mort certaine, paya de la vie un si beau dévouement. Rien n'était capable de ralentir leur ardeur : l'avant-garde du général Tschaplitz était accourue pour s'opposer à nos projets ; comme elle aurait pu empêcher le travail des ponts, la cavalerie de Corbineau passa à la nage pour la chasser, et on la fit protéger par un bataillon de tirailleurs, qui passa successivement sur un radeau. L'ennemi fut culbuté ; mais il s'établit de façon à masquer le débouché. Dès que le petit pont de planches fut achevé, l'infanterie d'Oudinot le franchit ; Tschaplitz fut repoussé jusqu'à Stakow à une lieue de Borisow : soutenu ici par Palhen, ils reprirent ensemble l'offensive. Cependant Oudinot parvint à se maintenir à la faveur des bois. Chacun de ses braves soldats semble pénétré de l'importance de ce combat et redouble d'énergie : Français, Polonais, Suisses, Croates, se couvrirent de gloire à l'envi, et l'ennemi fut arrêté toute la soirée. Jusque là, tout allait pour le mieux ; mais il fallait encore s'assurer du chemin de Jembin, qui traverse un marais sur lequel on

[1] Ces deux démonstrations eurent lieu : quelques personnes les attribuent au général Aubry qui commandait l'artillerie d'Oudinot, et devait jeter un pont en amont, de concert avec Éblé ; d'autres assurent qu'elles avaient été prescrites par Napoléon. On n'y employa qu'un faible bataillon et une foule d'hommes isolés qu'on dirigeait sur ce point, où ils remplirent le but par leur nombre.

a pratiqué une espèce de digue coupée par trois ponts de plus de 100 toises chacun. Si l'ennemi avait le temps de les détruire, la gelée n'étant pas encore assez forte pour y suppléer, tout était perdu. Oudinot reçut l'ordre d'y envoyer à la hâte un détachement, qui heureusement arriva à temps pour s'en saisir. Dans l'intervalle, le reste de nos débris se rapprochait de Studzianka, ainsi que le corps de Bellune. Ney passa dans la nuit avec les Polonais et une division de jeune garde, qui ne comptaient pas ensemble plus de 2500 hommes; il devait joindre Oudinot et se mettre à la tête du peu de forces que nous pouvions opposer à Tschighagof. Je transportai mon quartier-général, après midi, sur la rive gauche; le passage continua durant une partie de la nuit et toute la journée du 27. Il ne put s'opérer que lentement, les ponts de chevalets s'étant rompus deux fois à cause du lit fangeux et peu solide de la rivière et des glaçons qu'elle charriait. Tschighagof eut ainsi le temps de revenir à Borisow avec les deux divisions qu'il avait emmenées du côté d'Ouscha; mais au lieu de marcher de suite contre Oudinot, il resta vis-à-vis de Borisow et chercha à se mettre en communication avec Wittgenstein. Le corps de Bellune venait de quitter cette ville, dans la nuit du 26 au 27, pour marcher à Studzianka, laissant à la division Parthouneaux le soin de garder Borisow jusqu'au milieu du jour, autant pour attirer l'attention de Tschighagof que pour arrêter un moment Wittgenstein.

Prise de Partouneaux.

Ce détachement nous devint funeste : à peine la division fut-elle retournée à Borisow, que les fuyards vinrent lui annoncer qu'elle était coupée. Parthouneaux apprit en effet que le comte de Wittgenstein venait de s'établir à Staro-Borisow avec toute son armée entre lui et Bellune. Il fallut songer à s'ouvrir une issue.

Deux chemins mènent de Borisow à Studzianka : l'un, qui est une petite traverse, longe la rivière; l'autre, plus à droite, est le grand chemin de Wesselovo par Staro-Borisow. On assure que Wittgenstein ne barrait que le dernier; malheureusement ce fut celui que prit Parthouneaux. Il se jeta d'abord avec bravoure sur l'ennemi dont il ignorait la force; mais la partie était trop inégale : après d'inutiles efforts pour se faire jour, il fut ramené à Borisow, où il acheva d'être investi par l'arrivée des corps de Platof et de Jermolof, détachés de l'armée de Koutousof. Parthouneaux tenta cependant de s'échapper pendant la nuit avec un bataillon d'élite : mais il tomba au milieu des Cosaques qui le firent prisonnier. Le lendemain au matin, sa division se rendit; elle était d'environ 3 mille hommes, outre 4 mille isolés de différents corps qui s'étaient attachés à ses pas.

Un bataillon, parti de Borisow en même temps que lui, ayant pris le petit chemin, parvint à s'échapper, ce qui donne la mesure de la faute commise. Il fallait jeter un détachement perdu par le chemin principal, et suivre l'autre avec le gros de la troupe. La prise de Borisow permit à Tschighagof d'établir un pont de bateaux pour se lier avec Wittgenstein, et il fut renfoncé par Jermolof et Platof.

Deuxième combat de Stakhow.

L'ennemi combina pour le 28 un effort simultané sur les deux rives, et la journée devait décider de notre sort. Wittgenstein disposa tout pour attaquer Bellune par la rive gauche : l'amiral se porta sur Stakhow à la tête de ses divisions; nous le prévînmes en attaquant l'avant-garde laissée devant nous. Ce détachement fut culbuté sur Sta-

khow, malgré une résistanee glorieuse, mais à laquelle les bois empêchaient de donner de l'ensemble. Les chasseurs russes cherchèrent vainement à nous disputer ces bois; Ney, ayant trouvé une éclaircie, lança sur eux la division de cuirassiers de Doumerc, qui en fit un grand carnage et ramena 12 à 1500 prisonniers. L'amiral, qui s'était décidé un peu tard à faire revenir ses deux divisions sur leurs pas, les lance alors contre nous. Le général Sabaneef les dispersa à cause du terrain, et faillit être entraîné par la défaite de l'avant-garde vivement poursuivie par nos cuirassiers. Cependant l'ennemi, à l'aide de ce puissant renfort, parvint à se rallier, et tint ferme à Stakhow. Un combat sanglant se prolongea jusqu'à 10 heures du soir avec un acharnement inconcevable : les braves généraux Zayonschek et Legrand y furent blessés, et les restes du 2e corps y succombèrent au milieu des lauriers qu'il avait cueillis depuis deux jours. L'ennemi, confiné à Stakhow, n'y essuya pas des pertes moins sensibles.

Combat de Studzianka.

Pendant que ces succès couronnaient tant de dévouement, Victor ne résistait pas moins glorieusement aux efforts de Wittgestein, qui s'était vainement flatté de le culbuter dans la rivière. Forcé de couvrir avec 7 à 8 mille hommes les hauteurs qui bordent les avenues de Studzianka sur un développement de 2 à 3 mille toises, Bellune disputa bravement cette première position. L'ennemi menaçant de l'y envelopper, il dut enfin la céder pour se concentrer plus près des ponts. Les Russes, ayant couronné ces hauteurs de leurs batteries, semèrent l'épouvante et la mort au milieu de 10 mille soldats malingres ou blessés, et d'une innombrable quantité de charettes, auxquels on avait jusque-là interdit le passage. Cette masse confuse et pelotonnée se précipita vers les ponts avec tant d'impétuosité, que les trois quarts, ne se trouvant pas en face de la culée, furent poussés dans la rivière par ceux qui les suivaient. Les cris perçants de ces malheureux, l'effroi de ceux qui, battus par les boulets ennemis, se précipitaient sur eux pour être entraînés à leur tour dans la rivière; l'aspect de mille femmes qui appartenaient à l'armée, ou qui l'avaient suivie à son départ de Moscou, les unes foulées aux pieds des fuyards, les autres entraînées par le courant, d'autres mutilées par le fer ennemi; des caissons et des obus éclatant au milieu de cette cohue; le lit de la Bérésina couvert de débris et de cadavres : tels étaient les principaux traits d'une scène de désolation qui n'eut jamais sa pareille, et que la plume la plus exercée chercherait vainement à retracer.

La bonne contenance de Bellune sauva les restes de cette multitude, en lui donnant le temps de s'écouler par les ponts; mais on eut toutes les peines du monde à déblayer l'avenue des corps morts, des chevaux, des chariots culbutés. La canonnade se prolongea jusqu'à la nuit, et ce ne fut que le 29 au matin que Bellune passa la Bérésina avec 3 mille hommes qui lui restaient et brûla les ponts. Sans le malheur arrivé à Parthouneaux, nous eussions pu nous enorgueillir de ce fameux passage. Ce fut en effet un beau spectacle que celui de 8 à 9 mille hommes repoussant, sous les ordres de Ney et d'Oudinot les 3 divisions de Tschighagof; tandis que, d'un autre côté, les 8 mille hommes qui restaient à Bellune luttaient glorieusement, adossés à un fleuve, contre les efforts de Wittgenstein.... Et dans quelle situation nos braves soutinrent-ils cette lutte désespérée! Exténués par la faim et le froid, entourés d'ennemis, à 600 lieues de leur pays, sans espoir d'échapper

à la destruction, manquant de munitions, affectés par le spectacle déchirant du désordre qui les environnait, on peut dire qu'ils combattaient et succombaient en héros. Plus heureux que nous, les Russes, pourvus de vivres et d'eau-de-vie, acclimatés, combattant sur leurs foyers, exaltés par des succès qui surpassaient toutes leurs espérances, supérieurs en nombre, près d'être soutenus par leur grande armée, ayant une cavalerie et une artillerie nombreuses et bien conservées ; certains, en un mot, que le moindre succès leur procurerait de riches trophées, se présentaient au combat avec un avantage immense sur les nôtres !

Il faut l'avouer, toutefois, ces avantages se trouvèrent balancés par plusieurs circonstances fortuites. D'abord la moitié du corps de Wittgenstein demeura en arrière par suite d'un mal entendu, en sorte que ce général, attendant toujours l'arrivée de sa seconde ligne pour tomber vigoureusement sur Bellune, se borna à entretenir le combat sans l'attaquer sérieusement, peut-être même eût-il mieux convenu de le faire seulement observer par de la cavalerie, et de porter toute l'infanterie par Borisoff au soutien de Tschighagof.

Outre cela, si les 50 mille traînards et malingres qui encombraient nos bivouacs ne comptaient point dans les combattants, ils faisaient nombre au premier coup-d'œil, et l'ennemi, nous estimant ainsi beaucoup plus forts que nous ne l'étions, devait naturellement agir avec mesure contre une masse aussi respectable en apparence.

D'un autre côté Tschighagof, étant surtout fort en cavalerie, craignit de la commettre dans des forêts. Ses divisions d'infanterie furent engagées l'une après l'autre ; il nous supposait 50 à 60 mille hommes. Ce général né marin n'avait d'ailleurs pas l'habitude de la guerre de terre. Enfin, les nôtres n'avaient qu'à vaincre ou à mourir, et les forêts, déguisant le petit nombre de ceux qui étaient engagés au combat, favorisaient leurs attaques.

Tant de causes réunies pouvaient atténuer en partie la différence de situation des deux partis. Loin de moi la pensée d'affaiblir en rien le courage héroïque que déployèrent des braves si cruellement exposés à une destruction certaine : je veux présenter le tableau réel des chances relatives, et mettre la postérité à même de rendre justice à chacun. Si nous n'eussions pas combattu en héros, il serait honteux pour les Russes de nous avoir laissé passer.

Quant à la circonspection de Koutousof, qu'on a tant blâmée, il est certain qu'en agissant avec plus d'audace et de célébrité il eût pu nous atteindre ; mais il est juste de dire aussi que, comme les autres généraux russes, il nous croyait plus nombreux ; outre cela il lui importait de conserver le précieux noyau d'armée qu'une campagne aussi meurtrière avait épargné ; car dès que nous arriverions sur le Niémen la politique devait à son tour influer sur les opérations ultérieures ; il fallait donc que la Russie se montrât encore en position ou de décider la Prusse et l'Autriche à se détacher de mon alliance, ou de leur résister si elles nous restaient fidèles. Revenons aux débris de mon armée.

La triste victoire que nous venions de remporter était glorieuse ; mais elle ne faisait que retarder notre ruine et n'améliorait en rien notre situation. Il fallait de nouveau continuer une retraite, que nos forces épuisées ne nous permettaient plus de soutenir. Pour comble de malheur, le froid, qui s'était adouci depuis quelques jours, reprit avec beaucoup plus d'intensité qu'auparavant. L'ennemi, piqué de nous avoir laissé échapper à la Bérésina, nous pour-

suivait à outrance. Notre marche depuis Jembin jusqu'à Smorgoni acheva la dissolution de l'armée. Vivement affecté moi-même à la vue de ce désastre, j'eus besoin de me rappeler qu'un souverain qui tient à cœur de sauver la masse ne doit jamais s'attendrir ni s'apitoyer sur le sort du plus petit nombre.

Je pars pour Paris.

Je n'avais plus rien à faire à une armée condamnée à périr sans délai. Les destinées d'un grand peuple reposaient sur moi seul : mon devoir m'appelait en France, où il fallut organiser les moyens de réparer des malheurs qu'il ne dépendait plus de moi de lui épargner. Le 5 décembre, je remis à Molodeschno le commandement des débris de mon armée au roi de Naples, et je partis pour Paris.

Motifs qui m'y portent.

Mes détracteurs ont eu beau jeu pour déclamer contre ce départ. Si j'avais été petit-fils de Louis XIV et que la France eût eu mon successeur naturel prêt à monter sur le trône, je n'aurais pas balancé à partager la mauvaise fortune de mes compagnons d'armes, parce que ma présence n'eut pas été nécessaire pour sauver l'empire. Mais qu'aurais-je pu faire avec 30 mille hommes à moitié gelés, luttant à 600 lieues de leur pays contre l'Allemagne ameutée, et poursuivis par l'armée russe? Devais-je augmenter par ma capture les trophées de l'ennemi? beau courage, vraiment, que celui de rester avec un corps dont le sort est de passer sous les fourches Caudines! Je suis partis avec deux de mes officiers, et revenu trois mois après avec 300 mille hommes dont il n'existait que les cadres lorsque je mis le pied sur le territoire français. Voilà la plus belle excuse que je puisse opposer à ces censeurs importuns qui font la guerre dans les salons de la capitale. Quel autre que moi eût levé ces forces et réorganisé le personnel et le matériel de 600 pièces de canon, qui reparurent triomphantes dans les champs de Lutzen et de Bautzen?

Résumé des causes de ce désastre.

Avant de passer à cette mémorable résurrection, résumons un peu les principales causes du mauvais succès de l'expédition de Russie. On l'a attribué à un froid précoce et excessif; tous mes partisans l'ont répété à satiété : cependant rien n'est moins vrai. Il serait absurde de croire que j'ignorasse l'époque où l'hiver se fait généralement sentir en Russie; je savais fort bien que sur le plateau élevé de Dorogobuje à Smolensk, près des sources d'un fleuve qui a 500 lieues de cours, la grande élévation du sol au-dessus de la mer et l'applatissement du pays près du pôle sont une double raison pour y rendre le froid très-rigoureux. Cependant, loin d'avoir été précoce, il ne commença que le 7 novembre, plus tard que cela n'arrive ordinairement. Il ne fut point excessif, car jusqu'à Krasnoï, il varia de 3 à 8 degrés, et dès le 20, il dégela jusqu'à notre arrivée sur la Bérésina. Il n'y eût qu'une journée pendant laquelle la glace du Dniéper porta l'infanterie; dès le soir même, il dégela.

Ce froid n'excédait donc point celui de la campagne d'Eylau, puisque dans celle-ci nous exécutâmes de grandes charges de cavalerie sur des lacs gelés, et qu'à cette époque, la Bérésina fut prise à y passer une armée avec tout son canon. Cependant, à Eylau mon armée ne se désorganisa point, parce qu'elle était dans un pays à ressources, et que je pus pourvoir à ses besoins. Il en fut autrement en 1812 : le dénuement, la misère et la maraude qu'elle entraîna mi-

rent le désordre dans les régiments; nos colonnes encore nombreuses n'étaient plus qu'une cohue où le soldat isolé ne se reconnaissait plus. Il eût fallu s'arrêter huit jours dans un camp retranché pourvu de bons magasins pour nous rallier, et nous débrouiller. Smolensk ne nous ayant pas offert ce point d'appui, tout fut perdu; car nous ne pouvions trouver un asile un peu rassurant que sur la Vistule, et nous fûmes détruits avant d'y arriver. Le froid fut si peu la cause première de notre désastre, qu'il avait été très-supportable jusqu'à la Bérésina, et qu'à notre arrivée sur cette rivière, il ne restait pas 50 mille hommes en état de combattre de 300 mille que j'avais conduits sur la Dwina et à Moscou. Cherchons donc des causes plus vraies à cette grande catastrophe.

1° D'abord, je ne voulais pas dépasser Smolensk dans la première campagne; tous mes ordres donnés jusque-là en font foi [1]. L'impossibilité de vivre sur place avec 250 mille hommes dans un pays peu peuplé et dévasté m'a mis dans la nécessité de retourner sur mes pas ou d'aller plus loin; le double inconvénient pour l'opinion et le salut de l'armée de revenir par un pays ruiné, et les rapports de Murat, qui prétendait entamer l'armée russe sur la Louja après Valontina m'ont décidé à aller en avant.

2° Je croyais livrer une bataille décisive entre Wilna et la Dwina, ce qui n'a pu avoir lieu. Si j'avais pu donner une répétition d'Austerlitz ou de Friedland dans les plaines de la Lithuanie, l'Europe serait à mes pieds.

3° Jérôme a laissé échapper l'occasion de détruire Bagration, coupé par nos premiers mouvements.

4° Les Polonais de Wolhynie et de Podolie n'ont pas secondé mes projets avec toute l'ardeur que j'en espérais. Ce fut un grand malheur de n'avoir pu porter dans ces provinces le corps de Poniatowsky au lieu des Autrichiens. La vue des beaux régiments de l'armée polonaise en eût peut-être électrisé les habitants; d'ailleurs il valait toujours mieux couvrir mes flancs par des alliés dévoués que par des alliés suspects.

5° La Lithuanie n'offrait aucune ressource, soit par suite de la mauvaise récolte de l'année précédente, soit par les réquisitions frappées pour remplir les magasins russes; en sorte que nous n'y trouvâmes absolument rien. Un de nos plus grands embarras vint de l'impossibilité de moudre les grains. A la rigueur, le seigle ne manquait pas, mais bien la farine. Je commandai à Paris des moulins à bras, trop tard, à la vérité, pour en profiter, mais assez tôt pour prouver qu'aucune ressource ne fut négligée pour réparer le mal.

6° Le grand nombre de bœufs que j'avais achetés en Pologne, en Gallicie, ne purent arriver à temps, ni suffire à tous les besoins. Les immenses magasins que j'avais amassés à Dantzick et transportés de là à Kœnigsberg étaient si éloignés, qu'ils ne me servirent pas dans le moment décisif où j'en aurais eu besoin pour rester à Smolensk. Ces magasins avaient pourtant été formés sur l'extrême frontière, pour la facilité des transports. J'avais organisé 34 bataillons du train

[1] M. Fain affirme le contraire; il assure que Napoléon voulut toujours aller dicter la paix à Moscou dans la première année, et que s'il n'y réussissait pas, il irait à Pétersbourg dans une seconde campagne. Il est certain qu'à Dresde et à Wilna, il a dit qu'il s'arrêterait sur la Dwina, ce qui porte à croire qu'il n'eut jamais d'idée bien fixe à ce sujet: tout en effet devait dépendre d'une grande victoire au début de la guerre. Ses idées devaient se développer selon la tournure des événements: c'était à la fois l'homme le plus décidé et le plus indécis.

(*Éditeurs.*)

conduisant chacun 150 fourgons à quatre chevaux. 20 de ces bataillons suivaient mon armée, ce qui faisait 12 mille chevaux pour le train seul des vivres : ils conduisaient 4 millions de rations ; mais cela ne faisait jamais que pour quinze jours. Mes dépôts se trouvaient à 25 marches de moi, il eût fallu cinquante jours à un convoi pour aller et revenir, ce qui eût nécessité un nombre quadruple de chevaux, pour assurer des distributions régulières. Dans l'impossibilité de me les procurer, j'avais poussé les précautions jusqu'à appeler de France des équipages de marins, pour faire remonter le Niémen et la Wilia à mes magasins. Des ordres avaient été donnés de construire des radeaux, pour naviguer sur la Wilia, qui n'est pas assez profonde pour les grandes barques. Que pouvais-je faire de plus? *Les grandes entreprises lointaines,* dit Montesquieu, *périssent par la grandeur même des préparatifs qu'on fait pour en assurer la réussite.*

7° Je suis resté quinze jours à Wilna, au lieu de pousser à l'instant même sur Gloubokoë et Polotsk, ou de me rabattre sur Minsk contre Bagration : il fallait prendre l'un ou l'autre parti dès le 1er juillet. L'embarras des vivres, et la crainte que Bagration ne filât sur mes derrières pour regagner Drissa, motivèrent ce séjour, qui ne tarda pas à nous coûter cher. J'aurais dû profiter de la fausse direction que l'armée principale des Russes prenait vers Drissa, pour déborder vivement sa gauche, la refouler sur la Baltique, où sa perte eût été certaine : c'était la partie principale ; Bagration n'était qu'un accessoire.

8° Murat n'a rien su faire avec 30 mille chevaux pour entamer l'ennemi en retraite.

9° A Borodino, nous avons combattu trop massés, comme je l'ai déjà dit. Cette circonstance m'a empêché de déborder l'extrême gauche des Russes assez fortement par la vieille route de Smolensk. Nous n'avons pas donné le premier coup de collier avec assez d'ensemble, et le moment d'engager ma réserve a été manqué. Outre cela, nous n'avions point reconnu l'existence du corps de Touckzof vers Oustitza ; ce qui changea les données de la première attaque.

10° J'ai eu tort de ne pas continuer à pousser vivement l'armée russe à sa sortie de Moscou ; car elle était alors très-affaiblie et un peu ébranlée : j'aurais eu l'espoir de l'achever. Mais je me sentais déjà enfoncé trop loin, et l'idée de le faire davantage m'effraya. Si j'avais couru jusqu'au Wolga ou à Pultawa, c'est pour le coup qu'on aurait eu raison de crier au Charles XII ! Au fait, il ne pouvait pas m'arriver pis, et j'aurais du moins été fidèle à mon point de vue principal, celui de détruire l'armée dans laquelle je plaçais toute la force de la Russie. Elle eût peut-être accepté bataille à Taroutina, et, vainqueur, j'aurais du moins été maître des riches provinces de Kalouga ; si elle se fût retirée jusqu'au Wolga, je serais resté maître de ma retraite par Roslaw, pays neuf, et où l'ennemi n'aurait pu nous suivre qu'en queue, et non nous couper par une marche latérale.

11° Nous connaissions mal le pays ; les cartes existantes étaient détestables. Nous ne marchions que sur les grandes routes, tandis que, à l'exception des marais du Pripecz et de ceux qui bordent les deux rives de la Bérésina, on trouve presque partout des chemins praticables en Russie ; circonstance dont l'ennemi a bien su profiter, parce qu'il connaissait son pays.

12° La Turquie a signé la paix au moment où je comptais qu'elle pousserait la guerre avec vigueur. Bernadotte s'est allié avec les Russes : ce double incident changea toutes les chances, en donnant deux armées de

plus à l'ennemi. Il eût fallu envoyer Sébastiani ou Andréossi six mois plus tôt à Constantinople, et sacrifier quelques millions pour gagner le divan et l'engager à pousser vivement la guerre.

13° L'ennemi avait fait des progrès dans l'art de la guerre, dont nous ne nous doutions pas. Depuis l'abandon du camp de Drissa, il a bien manœuvré et vaillamment combattu. Le mouvement, ordonné de St-Pétersbourg par l'empereur Alexandre pour réunir ses masses sur la Bérésina, est une des opérations militaires les plus remarquables de ce siècle.

14° J'ai commis la faute capitale de ne pas réunir les corps de Macdonald, Oudinot, St-Cyr et Victor, sous un seul chef vigoureux et capable. Ces 100 mille hommes morcelés n'ont rien pu faire qui vaille sur la Dwina; réunis, ils eussent détruit Wittgenstein, et assuré ma position au retour.

15° Enfin, la nation russe s'est signalée par des efforts auxquels je ne m'attendais point, et l'empereur Alexandre a déployé un caractère qui m'a trompé.

Les écrivains qui n'ont pris la plume que pour me louer, ont trouvé plus simple de chercher des causes surnaturelles à nos revers; il ne leur a manqué que la manne du désert et les flots de la mer Rouge, pour voir opérer par le Dieu des armées des miracles en faveur de mes ennemis. Ils ont été jusqu'à censurer les opérations de mes adversaires dont le mérite et l'à-propos sont les plus évidents.

Jamais on ne m'a rendu un plus mauvais service qu'en décriant mes adversaires et ravalant leurs actions: c'est rapetisser ma gloire et celle de l'armée française, qui consiste surtout à avoir surmonté des obstacles imprévus. Les Russes auront toujours le mérite d'avoir fait 300 lieues de marche rétrograde sans se laisser entamer, quoique percés par leur centre dès le début, et sans nous laisser un trophée. Si nous n'avions fait que des merveilles, et eux rien que des fautes, comment se ferait-il que Barclay et Bagration, partis de Drissa et de Slonim, séparés par 300 mille hommes de mes troupes, se soient réunis en dépit de nous? comment Wittgenstein, inférieur de moitié aux trois maréchaux qu'il avait devant lui, put-il conserver une attitude menaçante durant toute la campagne? Il ne serait pas moins extraordinaire qu'en ne commettant que des fautes, une armée, abîmée à Borodino, se trouvât à point nommé à Krasnoï pour nous combattre corps à corps, ainsi que cela arriva. Enfin, comment des ennemis sans talents et sans mérite s'y seraient-ils pris pour combiner, avec une armée percée et morcelée au début de la campagne, la concentration offensive de ses ailes et de son centre sur la Bérésina au milieu de septembre, et amener ainsi à propos de Finlande et du Pruth les troupes qui devaient nous disputer le passage de cette rivière? Sans doute ils ont été favorisés par mille circonstances, et je fus contrarié par tout ce qui tournait à leur avantage; mais il y a de la malveillance, de l'injustice à leur refuser des éloges, quand ils les ont mérités.

On a improuvé le système qu'ils ont adopté, d'agir sur les extrémités sans s'arrêter à ce qui se passait au centre; ce qui paraît opposé au principe des lignes centrales: mais on oublie que ce plan ne fut arrêté qu'à la fin de septembre; alors l'armée principale des Russes était encore assez forte pour lutter aux environs de Moscou et disputer le centre de l'empire. Les corps des ailes changèrent de rôle au commencement d'octobre seulement, et c'est de cette époque qu'on conçut l'idée de les concentrer entre la Bérésina et le Niémen.

La jonction des deux armées en Wolhy-

nie ayant porté la force de Tschichagof à 102 bataillons et 116 escadrons, masse imposante, il était bien plus naturel de la mettre en action où elle se trouvait, que de la traîner à marches forcées sur Kalouga pour rejoindre Koutousof, en la paralysant ainsi un mois entier, et nous laissant le champ libre pour insurger et exploiter les provinces polonaises. On ne renforça pas les ailes pour les laisser inactives aux extrémités, à des distances énormes, mais bien pour les réunir offensivement sur nos communications; ce qui est fort différent.

C'est ainsi que la partialité dénature tout. Ce projet a été un des mieux conçus des dernières guerres, et je me plais à lui rendre justice.

Sans doute, les Russes ont aussi commis des fautes; le placement primitif, la direction sur Drissa, la retraite après Smolensk, sont les plus notables. Il est certain d'ailleurs que Koutousof aurait pu faire plus, et, à sa place, je n'eusse certainement pas manqué de détruire l'armée partie de Moscou; mais sa circonspection n'empêche pas qu'il ait donné une bonne direction à ses manœuvres, et qu'elles soient le fruit des instructions d'Alexandre ou l'ouvrage de son état-major; il est juste de dire qu'elles eurent au moins ce mérite. Il est ridicule d'affirmer que les Russes n'ont pas eu la moindre part à notre désastre : à la vérité, il n'est pas le résultat immédiat de grandes batailles gagnées sur nous; mais l'armée, le gouvernement, la nation, les généraux, ont fait leur devoir surtout dans la seconde période de la campagne. Les déclamations sont bonnes pour produire un effet passager sur le vulgaire; la vérité est de tous les siècles; pourquoi la dissimulerais-je aujourd'hui?

Mes admirateurs n'ont pas été plus justes envers mes rivaux, que mes ennemis personnels de tous les pays ne l'ont été envers moi. Je n'ai point été dans cette campagne au-dessous de ma haute renommée. Je ne me suis pas jeté en aventurier dans des contrées inhospitalières; j'avais pris des mesures pour pourvoir à tout. L'énormité des distances, celle des masses, celle même des préparatifs, tout a tourné contre moi. Mes forces étaient prudemment échelonnées, et je ne me suis point abandonné en aveugle à une pointe; je l'ai osé, mais après avoir préparé tout ce qui était à la portée de la prévoyance humaine.

Suite de la retraite après mon départ.

Laissons, au reste, ces digressions, pour reprendre les opérations de mon armée jusqu'à son retour miraculeux sur l'Elbe.

En quittant Molodescheno, j'avais remis le commandement à Murat, en lui donnant Berthier pour major-général. Le premier, entraîné souvent par un élan chevaleresque, n'avait pas plus que l'autre le caractère de fer nécessaire dans de si graves circonstances. Mon départ devint pour ma malheureuse armée le signal de nouveaux désastres, plus terribles encore que tout ce qui les avait précédés. Le froid s'éleva jusqu'à trente degrés; les oiseaux même tombaient morts sur la terre. Dans les trois marches de Smorgoni à Wilna, plus de 20 mille hommes succombèrent sur la route; tout le reste, à demi mort de faim et de froid, se précipita dans Wilna comme un troupeau de désespérés. Cette ville florissante contenait d'immenses ressources : une partie de nos magasins y avait été amenée de Kœnigsberg, le duc de Bassano avait rassemblé des subsistances de toute la Lithuanie; mais le désordre était si grand, qu'il devint impossible d'en régulariser l'emploi; il fallut en livrer une partie au pillage : le reste fut abandonné intact à l'ennemi. On était

serré de près par Wittgenstein et Tschichagof, soutenus à deux marches par l'armée de Koutousof. La division Loison, qui m'avait ouvert le passage et se trouvait échelonnée sur la route, devait faire l'arrière-garde avec les débris des Bavarois de Wrède. L'intrépide Ney, qui avait successivement commandé toute l'armée, fut encore chargé de soutenir ici le choc de l'ennemi. Quoique composée de soldats frais et robustes, la division Loison perdit, dans ces trois affreuses journées, les deux tiers des hommes présents; à peine restait-il 5 mille hommes devant Wilna à opposer aux Russes. Ney combattit avec résignation et courage, mais sa faible troupe ne put empêcher les partisans ennemis de pénétrer de tous les côtés dans les faubourgs. 60 mille affamés s'étaient jetés dans les hôpitaux, les magasins et les maisons particulières de cette ville; ils avaient dévoré un pain grossier à moitié cuit, qui occasionna des maladies non moins graves que le froid. En deux jours, Wilna ne présenta plus qu'un vaste lazaret. Ceux qui pouvaient se traîner, décampaient au bruit du canon ennemi.

A deux lieues de Wilna est la montagne de Ponary, dont la pente roide, escarpée et couverte de verglas, devint pour tous nos chevaux et les restes de notre artillerie et de nos équipages une véritable barrière d'airain. Tout ce qui restait de voitures y fut abandonné; le trésor même, encombré au milieu de 4 mille charrettes, fut livré aux soldats, qui, chargés d'or, affamés, et les membres gelés, prenaient avec un morne désespoir le chemin de Kowno.

Un jeune historien, plein de verve et témoin oculaire, a fait de ces scènes un tableau vraiment classique. S'il a été quelquefois injuste à mon égard, son ouvrage n'en sera pas moins un monument des plus remarquables de la grande catastrophe. Les détails dont il est si riche ne sauraient appartenir au coup-d'œil que j'esquisse.

Entrée d'Alexandre à Wilna.

L'empereur Alexandre, revenu à son armée pour recueillir les fruits du plan de campagne qu'il avait tracé à St-Pétersbourg, entra à Wilna, au milieu des scènes de désolation qui surpassent tout ce que le poëte le plus riche en fictions pourrait imaginer. Il s'arrêta dans cette ville pour y prodiguer les secours aux 20 mille mourants qui l'encombraient, et pourvoir aux besoins de sa propre armée, qui commençait à souffrir autant que la nôtre. Ses colonnes continuèrent la poursuite sur Kowno.

Retraite sur Kœnigsberg.

Les grands froids avaient gelé le Niémen; il portait facilement l'artillerie. Cette circonstance, qui nous eût été favorable à la Bérésina, où l'armée avait conservé encore de l'ensemble, devenait fatale alors qu'il n'y avait pas 6 mille hommes en état de tirer un coup de fusil. Les Cosaques, harcelant les flancs, arrivèrent au Niémen en même temps que nos débris, et insultèrent les débouchés du pont. Chacun chercha une issue; les uns enfilèrent les bois de Wilkowisk et la route de Varsovie; le plus grand nombre et Murat, avec le quartier-général, prit à droite le chemin de Kœnigsberg; Ney, resté dans la ville avec une arrière-garde qui ne comptait pas 500 combattants, trouve en l'évacuant le pont du Niémen au pouvoir de l'ennemi. Aussi vaillant qu'Achille et aussi robuste qu'Ajax et Diomède, ce héros saisit un fusil et se précipite à la tête d'une quarantaine de braves sur l'ennemi, qui fuit épouvanté.

On a reproché à Murat comme une faute grave d'avoir pris le chemin de la vieille Prusse : à la vérité, en se rejetant impru-

demment sur les bords de la mer, on s'exposait à ce que l'ennemi, débordant la droite, jetât ces débris dans le Frish-Haff; mais l'espoir de se renforcer du corps de Macdonald et de la division Heudelet, restée en garnison à Kœnigsberg, celui de trouver l'abondance dans un pays riche, enfin l'idée de se baser sur Dantzick, sont les excuses que Murat donna pour justifier cette résolution.

En comptant le contingent prussien, Macdonald avait encore 24 mille hommes : dans ma marche sur la Bérésina, j'avais employé tous les moyens pour lui faire parvenir l'ordre de se replier sur Wilna ou Kowno; mais les mouvements de Wittgenstein, après le passage de la Bérésina, le forcèrent à prendre la route de Kœnigsberg. Abandonné dans cette marche par le corps prussien de Yorck, qui traita avec l'ennemi. Macdonald, débordé par son flanc droit, fut trop heureux de gagner Kœnigsberg avec la division polonaise qu'il dirigea ensuite sur Dantzick pour en renforcer la garnison.

Surprise de nos cantonnements derrière la Vistule.

Murat, après avoir également porté la division Heudelet sur Dantzick, cantonna une vingtaine de mille hommes derrière la Vistule. Il avait sa droite vers Thorn, la gauche dans la direction d'Elbing; mais la Vistule était prise, la défection des Prussiens donnait de justes craintes sur les communications : l'ennemi n'avait qu'à se présenter sur le flanc droit pour rejeter ces débris dans Dantzick. L'avant-garde russe attaqua en effet Marienwerder, où Eugène avait son quartier-général. Les Russes pénétrèrent dans cette mauvaise place par la négligence des gardes avancées : la générale battit. Eugène se mit à la tête des plus braves et parvint à s'ouvrir un passage; plus de mille prisonniers tombèrent au pouvoir de l'ennemi : l'extrême gauche des cantonnements se rejeta dans Dantzick; la droite, composée de Bavarois, entra dans Thorn. Quinze mille hommes prirent le chemin de Posen et s'échelonnèrent sur cette route : les Russes se contentèrent d'occuper Bromberg et Elbing.

Murat part pour Naples, et laisse le commandement à Eugène.

Murat, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de réorganiser l'armée, et convaincu que la défection de la Prusse allait nous couper toute retraite, résolut de partir pour son royaume sans en attendre l'autorisation. Il quitta Posen le 17 janvier, malgré les remontrances du vice-roi, qui lui représentait l'irrégularité de sa conduite, en sa double qualité de maréchal de France et de mon lieutenant. Aveuglé par l'espoir de conserver son trône, il décampa sous le nom d'un de ses aides-de-camp, et laissa à Eugène indigné le soin de ramener l'armée derrière l'Oder. Le premier soin du vice-roi fut de s'arrêter dix jours à Posen, pour mettre plus d'ordre dans sa retraite; les Russes, abîmés eux-mêmes et contenus par les places de Thorn et de Dantzick, s'arrêtèrent également derrière la Vistule.

Rapp commandait à Dantzick; malgré sa sévérité, il avait ouvert les portes de la ville à une foule de malheureux qui y venaient chercher un terme à leurs souffrances. Le nombre des troupes qui s'y trouvèrent ainsi renfermées excédait 30 mille hommes, en y comprenant la garnison; mais plus de 10 mille étaient hors d'état de servir. Toutefois c'était une petite armée; et sous la protection d'un rempart aussi formidable, je comptais bien qu'elle donnerait de l'occupation à l'ennemi. Elle n'a pas rempli mon attente, ou pour mieux dire elle n'eut pas

toute l'importance que je lui attribuais; les maux qu'elle endura la mirent dans l'impossibilité de tenir la campagne avec des forces suffisantes. Les Russes se bornèrent à la faire observer par le général Lewis, puis par le duc de Wurtemberg, en attendant que le retour de la navigation permit d'amener l'attirail nécessaire pour en commencer le siége. Le général Barclay fut laissé devant Thorn avec deux divisions de grenadiers; et un parc de siége, organisé plus tard par les Prussiens, le mit à même d'en former l'attaque régulière.

La défection du général Yorck fut suivie de près par une convention qui neutralisait le corps autrichien de Schwartzenberg. Le maréchal, en laissant à Tschichagof le champ libre pour se porter sur la Bérésina, avait acquis des droits à la reconnaissance de nos ennemis : il s'était replié sur Varsovie, et il stipula avec les généraux russes un armistice qui donnait, à la vérité, au faible corps de Reynier le temps de se replier, mais qui neutralisait toute l'armée autrichienne et permettait à l'ennemi de nous poursuivre à outrance. Il est vrai que Koutousof, n'osant se fier à la durée de cette neutralité, laissa devant lui le corps de Sacken, qui lui avait déjà été opposé sur le Bug. Il avait plus de forces qu'il ne lui en fallait pour anéantir les débris du vice-roi, qui redoublait d'efforts pour trouver enfin un refuge.

Vingt mille Français ou alliés, mutilés par le froid, et 15 ou 16 mille en état de porter les armes, poursuivis par une armée de 60 mille hommes, active et acclimatée, se traînèrent ainsi de Wilna jusque derrière l'Oder, au milieu d'une population ennemie, mais n'osant encore s'affranchir de respect à la vue de ces honorables victimes.

Cette lugubre mais glorieuse retraite est un phénomène dont l'histoire aura bien de la peine à tracer un fidèle tableau; on ne sait, en effet, ce qui doit étonner le plus, du retour du vice-roi sur l'Elbe, ou du grand désastre qui nous avait accablés. A l'exception d'un engagement assez vif vers Kalisch entre le corps de Reynier et les Russes, il n'y eut plus d'événements militaires dignes de remarque. L'arrivée sur l'Oder d'un corps frais de 15 mille hommes venant d'Italie sous le général Grénier, permit au prince Eugène de se replier en bon ordre derrière l'Elbe. Une campagne d'une autre espèce allait s'ouvrir. Les diplomates, froidement assis autour de leur tapis, discutaient déjà les moyens de tirer tout le fruit possible de mes désastres, et, comme pour leur donner plus beau jeu, la fortune n'était guère moins contraire à mes armes en Espagne qu'elle l'avait été sur les bords de la Bérésina.

Négociations de Joseph avec les Cortès.

Pendant que mes troupes triomphaient à Tarragone et à Valence, les Cortès de Cadix passaient leur temps à jeter les bases de leur édifice constitutionnel. Ardentes à suivre les errements de notre assemblée constituante, elles renchérirent encore sur elle dans toutes les entraves qu'elles s'appliquèrent à imposer à l'autorité royale. Les libéraux ou *communeros* y étaient en majorité, et les travaux s'en ressentirent.

Leurs intentions étaient pures sans doute, puisqu'ils imitèrent jusqu'à la faute qui avait fait exclure les membres de la constituante de la première assemblée législative. Toutefois leurs principes ne pouvaient être goûtés par les grands, ni par le haut clergé : l'opposition de celui-ci fut d'autant plus prononcée, que les Cortès, à mon exemple, osèrent porter la sape dans les abus que l'Église avait amoncelés sur la malheureuse Espagne. La divergence commença dès ce jour à s'introduire plus sérieusement parmi nos ennemis.

Joseph avait fait, comme je l'ai dit, quelques ouvertures aux Cortès. Les désastres de Tarragone et de Valence avaient enfin ébranlé leur courage, et donné plus de poids aux propositions pacifiques de mon frère. Les Espagnols capables de raisonner commencèrent à sentir que hors d'état de délivrer leur patrie, et redevables de leur délivrance aux Anglais, ils seraient plus dans la dépendance du cabinet de Londres que Godoi ne l'avait jamais été dans celle de la France. Ils pouvaient obtenir un meilleur sort en traitant avec mon frère, et se rendant ainsi arbitres de leur avenir.

Joseph leur avait offert de reconnaître la constitution dont ils venaient de promulguer les articles fondamentaux, sauf quelques modifications indiquées. Cette proposition les séduisit d'autant plus, qu'ils ne voyaient pas d'issue prochaine aux malheurs de la patrie, et qu'une puissante opposition se manifestait déjà dans le clergé contre les institutions dont ils espéraient la restauration de l'Espagne. Ils se décidèrent donc à envoyer des députés à Madrid pour traiter sur ces bases. Ces députés étaient déjà en route, lorsque la désastreuse bataille de Salamanque changea entièrement la face des affaires.

Situation des deux armées.

Les Anglais avaient redoublé d'efforts dans cette campagne; quoique le marquis de Wellesley ne fût resté que quelques mois au ministère, ses collègues n'en avaient pas moins hérité de son ardeur à poursuivre à outrance la guerre de la péninsule. La retraite de Masséna, et les succès obtenus par Wellington et Béresford, étaient un stimulant propre à les exciter. On recruta en Allemagne dans les prisonniers de guerre, dans les malfaiteurs même: tout parut bon pour nous être opposé. On ne m'accusera pas de vouloir ravaler l'armée anglaise; les débats parlementaires attestent trop qu'on alla chercher des criminels au fond des cachots, pour les incorporer dans les régiments employés dans la Péninsule.

La prise de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, aussi glorieuse pour Wellington qu'elle l'était peu pour les deux généraux qui la souffrirent, décelait un danger dont nous n'appréciâmes pas d'abord toute l'étendue. On crut que le général anglais, fort pour la guerre de position, mais peu entreprenant en rase campagne, n'avait pris ces postes que pour mieux assurer sa ligne défensive en Portugal. On s'attendait bien qu'il inquiéterait nos deux armées en Estramadure, mais on n'attacha pas à ces événements toute l'importance qu'ils méritaient.

L'approche de la guerre de Russie m'avait décidé à rappeler tout ce qu'il y avait de ma garde en Espagne, ainsi que les légions de la Vistule et plusieurs cadres de régiments de dragons destinés à former des lanciers; j'en retirai aussi beaucoup d'hommes d'élite pour compléter la vieille garde. L'armée dite du Nord fut dissoute. Malgré cela, nos forces dans l'ouest et le sud montaient à 130 mille hommes; Soult en avait 45 mille en Andalousie, Marmont à peu près autant vers Salamanque. Souham gardait la vieille Castille avec 12 mille hommes; Joseph, avec sa garde et l'armée du centre, tenait la Manche, les rives du Tage et Madrid. Indépendamment de ces forces, des divisions d'occupation stationnaient en Navarre, dans les Asturies, à Léon et en Biscaye. J'avais d'abord eu l'intention, en me décidant à la guerre de Russie, de concentrer toutes nos forces derrière l'Èbre; mais les succès importants de Suchet dans le royaume de Valence, et la destruction de l'armée de Blake, ranimant toutes mes es-

pérances sur la péninsule, me firent changer d'avis, et je persistai à garder jusqu'à l'Andalousie.

Wellington avait porté l'armée anglo-portugaise à plus de 75 mille hommes; il était en outre secondé par 60 mille Espagnols, dont les Cortès lui avaient enfin décerné le commandement général. Ses avantages étaient inouïs; notre ligne d'opération de Bayonne à Cadix avait plus de 200 lieues de profondeur. Le Portugal est comme une forteresse inexpugnable placée sur le flanc droit au centre de cette ligne, et les places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz forment comme les ouvrages avancés de ce boulevard. Wellington, partant d'une telle base, était sûr d'agir partout avec avantage contre un ennemi qui avait à occuper un royaume entier, à se garantir contre une multitude d'Espagnols peu redoutables en ligne, mais qui harcelaient tous les postes avec une activité infatigable. Dans l'impossibilité de former un système de grands magasins et de convois à cause des guérillas, les Français ne pouvaient rester longtemps assemblés en grosses masses; et leurs positions étendues pour couvrir leur système d'approvisionnement, comme leur ligne de retraite, donnaient prise partout.

Plan de Wellington.

Wellington comprit son avantage et résolut enfin de prendre l'offensive. Il avait à choisir entre trois partis : 1° se porter à droite sur Soult; 2° déboucher au centre sur Madrid; 3° opérer à gauche sur Marmont. En allant au sud, Wellington y attirait les masses françaises, et l'Espagne n'en était que plus complètement envahie. Mais en allant au nord, il pouvait espérer au contraire que Soult serait forcé d'y accourir, et alors tout le sud de l'Espagne jusqu'au Tage serait conquis de fait pour la junte de Cadix. Si les Français commettaient la faute de vouloir garder Séville au lieu de secourir Marmont, alors il battait celui-ci isolément, et, comme la ligne de retraite de Bayonne se trouvait dans cette direction, il était certain qu'une victoire sur le Douro ferait évacuer la moitié de la péninsule et même la capitale. La chose était trop évidente pour échapper à ma pénétration; mais j'espérais que les Anglais n'oseraient pas commettre leurs troupes loin du Portugal, et je me trompais sur le caractère de leur chef. Je laissai pourtant carte blanche à Joseph et à Jourdan, qui jugèrent, comme moi, pouvoir faire face au danger.

Les Anglais détruisent le pont du Tage à Almaraz.

Conformément à son plan, Wellington déboucha du Portugal au mois de mai. Afin de retenir Suchet dans l'est, et d'empêcher qu'il n'envoyât des renforts à Joseph, Wellington demanda le débarquement de 10 mille Anglais et de 6 mille auxiliaires de Minorque sur la côte de Catalogne. Le général débuta ensuite sagement par détruire le grand pont d'Almaraz sur le Tage, afin de couper toute communication directe entre l'armée de Soult et celle de Marmont. Non seulement ce pont était muni d'une tête bien retranchée, on le croyait encore à l'abri d'insulte par le petit fort de Mirvalès qui fermait les gorges où passe la route de Truxillo. Hill réussit à tourner le fort en gravissant les rochers de Manaderos avec tout l'attirail nécessaire à une escalade. L'officier qui commandait un bataillon étranger dans la tête de pont se laissa surprendre le 18 mai, et le détachement qui gardait la partie des ouvrages sur la rive droite décampa lâchement : son chef fut condamné à mort; mais le mal était sans remède. Après ce coup de main important, Hill rentra sous Badajoz. Soult et Marmont

envoyèrent chacun de leur côté des divisions, mais le pont et le grand dépôt de munitions n'existaient plus. L'ennemi avait disparu, et nos troupes retournèrent à leurs quartiers respectifs.

Ils prennent Salamanque.

Wellington prenait son temps pour compléter ses préparatifs. Il passa la Tormès le 17 juin à gué, investit Salamanque, et s'établit en observation à San-Christoval. Marmont, ayant réuni ses forces, se présenta le 20 pour sauver la place, ou du moins la garnison; il n'osa pas se commettre dans une affaire, et se retira après deux jours de simulacres, en demandant des renforts à Joseph et au général Caffarelli qui commandait en Castille. Les trois petits forts construits pour couvrir Salamanque, étant battus vivement, capitulèrent le 24. Marmont se replia alors sur le Douro entre Toro et Tordesillas, où il fut joint par la division Bonnet qui revenait des Asturies: il avait de 42 à 45 mille hommes. Wellington le suivit avec une armée au moins égale à la sienne. Joseph, irrésolu comme tous les hommes médiocres, avait d'abord déclaré à Marmont qu'il ne pouvait détacher aucun renfort de Madrid, et que le maréchal devait tout faire pour se soutenir par lui-même. Caffarelli répondit également qu'il était pressé par les insurgés de la Navarre et des Asturies. Le maréchal, jugeant qu'il fallait à tout prix repousser l'ennemi en Portugal, résolut de reprendre l'offensive, dès qu'il eut été joint par la division Bonnet. Après avoir fait de vives démonstrations sur Toro, il se rabattit à gauche par Tordesillas, passa le Douro, et s'avança contre l'extrême droite des Anglais.

Après quelques manœuvres pour donner le change à son adversaire, Marmont rassembla le gros de ses forces, le 22 juillet, derrière les mamelons des Arapiles, et résolut de chasser les Anglais de ces hauteurs, d'où il comptait opérer avec avantage sur leur flanc droit s'ils restaient en position, ou inquiéter leur retraite s'ils se décidaient à l'effectuer. Le général Maucune eut l'ordre d'enlever ce poste à la tête de l'avant-garde.

Ce vaillant soldat exécuta sa tâche avec audace, et s'abandonna ensuite avec trop de vivacité dans la plaine. Marmont, accouru sur le mamelon pour s'assurer de ce qui se passait, eut au même instant le malheur d'avoir le bras fracassé par un éclat d'obus, et de se convaincre que l'ennemi, loin de se replier, disposait tout pour assaillir avec avantage la division engagée. Il fallut la soutenir, et attaquer à cet effet la position du second mamelon en face du centre de l'ennemi, et à la faveur duquel il préparait toute sa manœuvre. La bataille se trouva ainsi engagée dans une situation défavorable : le maréchal remit le commandement à Clausel; mais toute l'expérience de ce brave général ne pouvait plus remédier à une affaire mal entamée. Maucune, séparé d'une demi-lieue du reste de la ligne, courait d'autant plus de dangers, que Wellington, certain qu'on en voulait à sa droite, venait de porter quatre divisions anglaises, une espagnole et toute sa cavalerie, sur le point où nous courions nous exposer à ses coups.

Imitant l'exemple de Frédéric à Rosbach, ou plutôt le mien à Austerlitz, il laissa prononcer la séparation de notre gauche, fit alors attaquer la hauteur des Arapiles par Beresford, puis dirigea par une marche oblique la moitié de son armée sur l'extrême gauche, qui imaginait le déborder. Cette aile, prise elle-même de front et en flanc, fut culbutée sur le centre, qui évacua les Arapiles en assez bon ordre, mais se vit finalement

entraîné dans la défaite de la gauche.

Foy, qui commandait notre droite, voulant se porter au secours du centre par un mouvement latéral, assailli à son tour par les réserves et la gauche de l'ennemi, eut assez à faire de couvrir la retraite ; ce qu'il exécuta avec fermeté, mais non sans peine. Cette défaite, qui nous mit 8 à 9 mille hommes hors de combat, devait décider du sort de l'Espagne. Les suites en semblaient d'autant plus déplorables, qu'elles détruisirent l'espoir fondé d'un arrangement prochain avec les Cortès, et remirent en question la pacification de la Péninsule. J'en fus d'autant plus affecté, que le roi, s'étant ravisé, avait senti que, s'il laissait battre Marmont, il n'en serait pas moins forcé d'évacuer la capitale et toute l'Andalousie. En conséquence, il s'était dirigé avec sa garde, ses réserves et une partie des troupes de Caffarelli, sur Ségovie, pour aller rejoindre l'armée de Portugal.

Cette circonstance m'indisposa d'abord contre l'imprudent maréchal ; il semblait n'avoir compromis nos destinées que par jalousie, et pour ne pas se trouver le lendemain aux ordres de mon frère : comment croire, en effet, qu'il eût ignoré l'approche du roi ? Pourtant sa justification pouvant dépendre du peu de sûreté des communications, interceptées par les guérillas, de l'ignorance où l'on était toujours en Espagne de ce qui se passait autour de soi, enfin de l'impétuosité de Maucune qui l'avait engagé contre son gré, je me contentai de le faire remplacer dans son commandement, en prenant même soin qu'on ne l'en informât qu'après la guérison de ses blessures. J'avais pour lui une vieille affection ; il avait été le premier de mes aides-de-camp avec Junot. La postérité décidera si ce fut à lui ou à Joseph qu'on doit imputer la perte de l'Espagne, qui data de cette catastrophe.

Wellington entre à Madrid.

Les résultats militaires de cet événement furent aussi fâcheux que ses conséquences politiques. L'armée de Marmont démoralisée s'était retirée jusqu'à Burgos. Clausel ne crut pas même prudent de tenir Valladolid, de crainte d'être obligé à accepter une nouvelle bataille. Wellington, maître de cette ville dès le 30 juillet, fit observer l'armée de Portugal par deux divisions, et se rabattit le 5 août sur Madrid par Ségovie.

Joseph, instruit de la perte de la bataille de Salamanque, et ne pouvant plus se réunir à Clausel sans danger, revint par Guadarama sur Madrid, évacua cette capitale, après avoir jeté ses impedimenta dans le Retiro, et se replia avec l'armée du centre derrière le Tage, où il pressa Soult de lui envoyer 20 mille hommes d'Andalousie. Cette malheureuse armée du sud, cause de tous nos embarras, était néanmoins la ressource à laquelle il fallait toujours recourir. Soul ne pouvait, sans compromettre son armée, en envoyer la moitié au roi ; il proposa à Joseph de se rabattre sur lui, de tenir ferme en Andalousie, et de me donner le temps d'envoyer des renforts dans le nord de l'Espagne pour en chasser les Anglais. Ce projet, fort bon si j'eusse été tranquille à Paris, était déplacé dans la position où je me trouvais à Moscou. Joseph, mieux avisé que Soult, lui ordonna d'abandonner l'Andalousie et de venir le joindre à Valence, où il se retira lui-même avec les troupes du comte d'Erlon. A peine avait-il quitté sa capitale, que le général anglais y entra en triomphe (12 août). L'ivresse avec laquelle il y fut reçu fit bientôt place à d'autres sentiments, lorsqu'il frappa cette ville d'une contribution de dix millions.

Le Retiro avait été fortifié, depuis deux ans, pour servir de dépôt de toute espèce ; son enceinte était double : la première, trop

étendue, demandait de grandes forces; la seconde, trop étranglée, exposait la garnison aux ravages du feu de l'assiégeant. Wellington fit enlever d'emblée la première, que la garnison trop faible ne défendit pas; puis il fit vivement bombarder la seconde, que le commandant rendit peu d'heures après avec une précipitation blâmable. On y prit 180 pièces de canon et de riches magasins.

On le lui reproche comme une faute.

On a reproché à Wellington de n'avoir pas poussé les débris de Marmont à outrance, au lieu d'aller triompher à Madrid. Il est certain qu'un second succès remporté sur Clausel pouvait ramener cette armée sur les Pyrénées : Soult et Joseph eussent été fort embarrassés dans le sud. Mais le général anglais voulait aller par la voie la plus sûre à la délivrance de la péninsule, et l'effet moral de la prise de Madrid devait ranimer le courage des Espagnols qui commençaient à se lasser de tant d'efforts, comme on l'a vu par les négociations qu'ils avaient entamées.

Soult évacue l'Andalousie et se dirige sur Valence.

Sur les ordres itératifs du roi, Soult s'était décidé à faire le sacrifice des immenses travaux que son armée avait élevés depuis deux ans autour de Cadix, et des belles provinces à la conservation desquelles il avait tant de raisons d'être attaché. Il avait pris, le 25 août, la route de Grenade et de Lorca sur Yecla, après avoir opéré à Huesca sa jonction avec le corps du comte d'Erlon; il s'aboucha à Almanza avec Joseph et Suchet, puis se dirigea aussitôt sur le Tage par la route d'Alicante à Madrid.

Ballesteros, qui avait guerroyé tout l'été avec constance contre lui, ne troubla pas sa retraite comme il aurait pu le faire, soit en opérant sur ses flancs, soit par la route directe de la Sierra-Morena à Madrid. Il paraît que ce général avait reçu l'ordre de se porter dans la Manche pour y agir sous les ordres de Wellington; mais que son orgueil répugnant à jouer ce rôle, il aima mieux laisser librement retirer nos colonnes que de les harceler en exécutant l'ordre reçu. Les Cortès le destituèrent et le reléguèrent à Ceuta.

Wellington assiége Burgos.

Pendant que ceci se passait, Wellington avait quitté Madrid pour retourner vers le nord, où Clausel venait de reprendre l'offensive contre les divisions laissées en observation près de Burgos. Il s'était même déjà avancé sur le Douro pour dégager Toro et Zamora. Le duc, laissant le général Hill avec trois divisions anglo-portugaises pour garder Madrid, marcha de nouveau contre Burgos à la tête de quatre divisions et de l'armée espagnole de Galice.

Le général Souham, à qui Clausel malade de sa blessure avait remis le commandement, se replia sur Briviesca, position formidable sur le contre-fort principal de la chaîne des Pyrénées, qui encaisse la rive gauche de l'Èbre. Le général anglais, quoique privé de son grand parc de siége, crut pouvoir brusquer l'attaque du château de Burgos. Ce qu'il ne pouvait opérer avec la grosse artillerie de campagne et les obusiers, il espérait le faire par la guerre souterraine, en attachant le mineur au pied des murailles.

Belle défense des Français.

Le général Dubreton était homme de tête et de cœur; il exécuta plusieurs sorties avec succès sur les tranchées. Cependant les brèches étaient pratiquées, et un premier assaut fut livré; mais il échoua complète-

ment. Nos grands dépôts se trouvaient dans cette espèce de camp retranché entre le château et un ancien donjon. Wellington redoubla d'efforts : un second assaut, livré le 8 octobre, n'eut pas plus de succès. Enfin, après avoir perdu trente jours et 5 mille hommes, le siége fut levé le 22 octobre.

L'armée anglaise rentre en Portugal.

Deux circonstances décidèrent Wellington à la retraite : la première était l'approche de Souham, à qui le général Caffarelli avait amené deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. A l'aide de ce renfort, Souham devait attaquer l'ennemi s'il persistait dans son entreprise, et il s'était avancé à cet effet jusqu'à El Olmo; la seconde était la marche de Soult, qui se dirigeait en toute hâte sur Aranjuez et Madrid, et menaçait de couper la retraite par le Portugal. L'armée anglaise se retira aussitôt derrière le Douro, non sans avoir éprouvé des pertes sensibles dans les combats que son arrière-garde eut à soutenir contre notre cavalerie légère et les divisions Foy et Maucune, notamment à Celada, Villadrigo et Villa-Muriel. Wellington, après avoir fait sauter les beaux ponts de Zamora, Toro et Tordesillas, regagna Salamanque.

Réunion de nos trois armées en Estramadure.

Joseph et Soult, ayant chassé Hill de Madrid, prirent également la direction de Salamanque. Le 10 novembre, nos trois armées se trouvèrent réunies sur la Tormès. Elles comptaient encore 80 mille fantassins et 10 mille chevaux. Quoiqu'elles fussent rebutées d'une guerre fatigante et mal dirigée, l'idée de venger la défaite de Salamanque y avait ramené l'enthousiasme ; les soldats demandaient à grands cris qu'on les menât à l'ennemi. Soult, à qui le roi avait remis le commandement, voulut en profiter pour agir sur la ligne de retraite de Wellington ; il fit quelques tentatives par la gauche pour passer au-dessus d'Alba ; mais, les obstacles qu'il rencontra lui ayant fait perdre la journée du 14, il ne put achever l'opération que le 15, en sorte que Wellington, favorisé par un orage affreux et par le brouillard qui l'accompagnait, eut le temps de décamper et de se diriger vers Ciudad-Rodrigo.

Résultats de cette campagne.

Le général anglais retourna ainsi d'où il était parti ; mais il avait délivré tout le midi du royaume : Grenade, Séville, l'Andalousie, Cadix, Alicante, se trouvaient pour toujours hors d'atteinte. Enfin, il avait acquis un ascendant marqué sur mes généraux.

Cette campagne, quoique lente et compassée, fit honneur à Wellington. Le choix de sa direction stratégique était sage ; ses dispositions de combats, habiles. Toutefois, il faut le dire, 75 mille hommes, secondés de 10 millions de Portugais et d'Espagnols, pleins de ferveur pour leur cause, n'ayant jamais eu à combattre qu'une fraction de nos forces, auraient dû opérer de plus grandes choses. Trente jours perdus à Burgos déposent contre lui. On l'a blâmé aussi avec raison d'avoir laissé à Clausel le temps de reformer l'armée battue à Salamanque.

Opérations en Catalogne.

La guerre dans l'est n'avait pas offert le même intérêt que dans les campagnes précédentes. Le général Suchet, satisfait de la prise de Valence et de Peniscola, et contrarié du mauvais effet que la malheureuse expédition de Montbrun avait produit à Alicante, se reposait sur ses lauriers.

Le général Decaen, ayant sous lui Lamarque et Maurice Mathieu, soutenait toujours une lutte active contre les Catalans,

qui, sous les ordres de Lascy, inquiétaient à la fois Tarragone, Barcelone, Girone et Tortose. L'éloignement des troupes de Suchet avait ranimé l'ardeur belliqueuse des intrépides défenseurs des montagnes de Montserrat, de Manresa, de Reuss, de Vicque, au point qu'ils osèrent tenter de reprendre Tarrogone. Lascy s'en rapprocha à la tête de 12 mille hommes ; au premier avis de sa marche, Decaen réunit la division Lamarque à une partie des troupes de Maurice Mathieu, et les dirige sous les ordres de ce dernier contre les Espagnols. Lascy, croyant n'avoir affaire qu'à un détachement de la garnison de Barcelone, osa l'attendre, le 23 janvier, sur les hauteurs d'Alta-Fulla, où il fut enfoncé et mis en pleine déroute. On lui prit toute son artillerie et près de 2 mille hommes. D'un autre côté, Decaen emportait la montagne d'Olot, culbutait Sarsfield à Centelles, et explorait le pays pour revenir à Barcelone. Ces succès assez marquants n'empêchèrent cependant pas la petite guerre de continuer avec une redoutable activité dans toute la Catalogne ; sauf les villes et les forteresses où nous avions des garnisons, nous ne possédions que le terrain où campaient les divisions mobiles. Ce n'était qu'à force de soins, d'activité, qu'on parvenait même à se maintenir à Barcelone et à en tenir l'approvisionnement au complet.

Opérations contre les Anglo-Espagnols vers Alicante.

Suchet, ayant mis la dernière main à l'organisation de Valence, poussa une reconnaissance sur Alicante ; il n'avait aucune idée de la force de cette place, ni de celle du corps de troupes à qui on en avait confié la défense. Il se convainquit qu'on ne s'en emparerait que par une attaque régulière. Joseph-O'donell venait d'organiser un corps de 8 à 9 mille hommes, qui couvrait les environs de la ville.

A cette époque, les Anglais publièrent avec emphase l'intention d'effectuer le débarquement à l'est d'un corps de 10 à 12 mille Anglo-Siciliens sous les ordres du général Maitland [1]. Cette circonstance me décida, avant de quitter Paris, à réunir les corps de Catalogne, d'Aragon et de Valence, sous les ordres de Suchet.

Pendant que l'escadre anglaise faisait des démonstrations à l'embouchure du Xucar, et retenait le corps de bataille de Suchet aux environs de Valence, O'donell se flatta de surprendre et d'accabler le général Delort qui commandait son avant-garde à Castella, privé de tout soutien (22 juillet). Cet intrépide officier, sans s'étonner de la disproportion du nombre, saisit le moment où la cavalerie espagnole était engagée dans un large mouvement contre un de ses détachements ; il se précipite sur l'ennemi avec le 24e de dragons et ses cuirassiers, enlève l'artillerie, sabre et disperse l'infanterie, et revient avec plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats. Ce brillant exploit de 18 cents Français contre 9 mille Espagnols couronna l'expédition de Suchet. L'Irlandais Elliot succéda à O'donell, et ne fut pas plus heureux que lui.

Maitland, n'osant pas s'engager en débarquant au milieu des cantonnements de nos troupes, prit le parti de débarquer vers Alicante, et se porta de nouveau vers Castella.

La bataille de Salamanque compliqua la position de Suchet, qui fut obligé de donner

[1] Tout était avantage pour les Anglais dans cette malheureuse guerre. Le secret, si nécessaire dans les opérations des armées continentales, n'était pas même un besoin pour eux, car, en divulguant leurs projets de débarquement, ils alarmaient à la fois toute la côte depuis Alicante jusqu'à Roses, et doublaient l'importance de l'opération.

asile aux colonnes de Joseph qui revenaient de Madrid avec le cortége burlesque d'une cour fugitive. Le contraste qu'offrait l'armée d'Aragon, parfaitement équipée et bien tenue, avec celle du centre, livrée à la pénurie, à l'indiscipline, et servant, pour ainsi dire, d'escorte à plusieurs milliers de voitures des Grands d'Espagne enchaînés à la mauvaise fortune de Joseph, formait un tableau digne des pinceaux de Calot.

Dès que Suchet fut délivré de cet embarras, il résolut de menacer de nouveau Alicante. Maitland, de son côté, avait cherché à s'emparer de Denia, d'où la brigade Duncan fut repoussée. Suchet lança alors la division Harispe jusque sous le canon d'Alicante, afin de donner à l'ennemi des inquiétudes sur sa propre conservation.

En même temps, la guerre se poursuivait en Catalogne sans changer de couleur. La bataille de Salamanque et l'entrée des Anglais à Madrid avaient ranimé plus que jamais l'ardeur des Catalans. Lascy menaçait une seconde fois Tarragone, et se faisait battre ou fuyait à l'approche des secours. L'approvisionnement difficile de Barcelone donnait lieu à des colonnes mobiles toujours inquiétées, et à des convois sans cesse attaqués. Les bandes du baron d'Éroles, de Milans, de Rovira, de Sarsfield, se distinguaient par leur caractère aventureux et leur activité.

Tous les talents de Decaen, de Lamarque et de Maurice-Mathieu; la constance, la bravoure et la résignation de leurs soldats, suffirent à peine pour chasser Lascy de Vicque. On vit bientôt reparaître son corps morcelé en partie vers Iguaalada, en partie vers Tarragone. Expulsé de Montserrat, il ne craignait pas de se jeter dans l'Ampourdan près de la frontière de France; d'un autre côté, tandis qu'Éroles allait attaquer le fort de Balaguer, et inquiéter les cantonnements de Tortose et de Tarragone, Milans attaquait Olot et Banols. Lamarque, à peine rentré à Barcelone, fut contraint de retourner en haute Catalogne pour secourir leurs garnisons. Les bandes aragonaises, quoique moins entreprenantes, harcelaient de même la division qui gardait cette province, où les généraux Pannetier et Severoli les battirent plus d'une fois.

La nouvelle de l'évacuation de Moscou, et le terrible bulletin qui annonçait mon retour à Paris, devaient naturellement précipiter la ruine de nos affaires en Espagne en rappelant la confiance et l'enthousiasme dans les rangs ennemis. En effet, les désastres de l'expédition de Russie ébranlèrent le moral d'une armée fatiguée par l'espèce de guerre qu'elle faisait, bien plus que découragée par les chances et les périls des combats. Il est temps de la quitter, pour revenir aux dispositions que je fis pour sauver la France des dangers prêts à fondre sur elle de toutes parts.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1813.

Napoléon recrée une nouvelle armée avec une activité extraordinaire. La Prusse se déclare contre lui. L'Autriche propose sa médiation pour la paix. Batailles de Lutzen et de Bautzen. Médiation armée de l'Autriche. Armistice de Poichswitz. Négociations de Prague. Bataille de Vittoria. Évacuation de l'Espagne. Rupture du congrès de Prague. Coalition générale contre Napoléon.

L'Europe n'était pas moins étonnée de mes revers qu'elle l'avait été de mes succès ; mais je ne devais pas me méprendre sur les sentiments divers qui l'agitaient. Je venais de perdre cette armée, qui avait fait sa terreur : on pouvait espérer d'en vaincre les restes, car la proportion des forces était changée. Je devais donc prévoir que, le premier moment de surprise passé, j'allais retrouver contre moi une ligue redoutable dont j'entendais déjà les cris de joie.

L'Autriche m'envoie le général Bubna à Paris.

C'est un mauvais moment pour conclure la paix que celui d'une défaite. Cependant l'Autriche, qui se consolait de mon affaiblissement, parce qu'elle y trouvait son compte, et qui espérait tirer plus d'avantage de notre alliance, que de celle de mes ennemis, s'interposa pour la proposer. Elle m'envoya le général Bubna, qui débuta par m'assurer des dispositions bienveillantes de la cour.

Dans son langage officiel, Bubna ne parlait que de l'offre des bons offices du cabinet de Vienne pour le rétablissement de la paix, et s'épuisait en protestations rassurantes sur le maintien de notre alliance ; mais dans les salons et les conversations confidentielles, il laissait entrevoir que, pour prix de ce service, il comptait sur la rétrocession de quelques provinces, notamment de l'Illyrie. Ce désir était fort naturel, surtout en réfléchissant à la nature des limites imposées à l'Autriche par le traité de Schœnbrunn, qui avait établi mes avant-postes jusqu'aux portes de Lintz et de Gratz : aussi n'eussé-je pas hésité un moment, si j'avais su précisément ce que voulait mon beau-père, ce qu'il était disposé à faire pour moi, et le prix qu'il y mettrait. Nous nous sommes joués réciproquement, faute d'une explication franche et ouverte. Il était évident que l'Autriche profiterait de sa situation pour recouvrer une partie de sa prépondérance et rétablir sa puissance déchue ; mais pour atteindre ce but par des moyens honorables, il n'y avait pas à balancer ; cependant son embarras était manifeste, bien qu'elle n'eût qu'une alternative : 1° Mainte-

nir notre alliance, en obtenant des concessions assez importantes pour rétablir un peu l'équilibre entre nous. 2° Rompre l'alliance et se déclarer en faveur de mes ennemis.

Le premier de ces partis semblait le plus convenable, mais ce n'était pas chose aisée que de dicter des conditions à un capitaine d'un caractère tel que le mien; d'ailleurs mon beau-père sentait bien qu'il aurait mauvaise grâce de dire : *Je suis votre allié, donnez-moi vos provinces*. L'Autriche chercha donc à faire entendre combien elle pouvait me devenir nécessaire, et provoqua des explications sur ce que je serais disposé à faire pour elle. Pour moi, au contraire, je visai à gagner du temps; persuadé que quelque parti que prît mon beau-père, j'en aurais meilleure composition si je parvenais à gagner une bataille. Jusque-là, je devais craindre une explication trop ouverte, qui engagerait l'Autriche dans une voie hostile, et ne lui permettrait plus de revenir sur ses pas. Laisser les choses en suspens était ce qui me convenait le mieux; car il ne me fallait que deux ou trois mois pour gagner une grande bataille en Saxe, rejeter l'ennemi derrière la Vistule et reprendre ma prépondérance en Europe. J'appréciais toutes les ressources dont je pouvais encore disposer, et, comptant sur cette victoire, je me croyais à l'abri de toute défection, dès que je l'aurais remportée.

Le second parti n'était guère moins embarrassant pour l'Autriche. Si ma prépondérance avait paru excessive et menaçante, on pouvait craindre aussi de la voir passer entièrement à la Russie; outre cela, un état allié ne peut pas en vingt-quatre heures devenir un ennemi; il fallait bien des ménagements et des armements préliminaires avant d'arriver à cette fin.

De toutes manières, je voyais donc que j'avais du temps pour me décider; et, comme je n'étais pas très-pressé d'offrir moi-même mes dépouilles, je résolus de chercher à pénétrer les intentions du cabinet de Vienne, tout en effectant de n'élever aucun doute sur la solidité de notre alliance, et cherchant à le lier par des déclarations formelles sur ce point décisif de nos relations. Si j'avais exigé une explication franche, à la fois favorable à l'Autriche et à moi, il est clair que j'aurais pris là un mauvais moyen; car l'enchaîner à l'alliance, c'était l'empêcher de s'expliquer, c'était maintenir les choses sur le pied où elles se trouvaient, et mettre l'Autriche mal à son aise.

En attendant, comme Bubna ne parlait que du désir de son maître d'intercéder pour la paix, je lui réitérai toutes les assurances qu'il pouvait souhaiter, et je les confirmai par ma correspondance directe avec mon beau-père. Cependant les rapports qui m'arrivaient de Vienne devenaient plus alarmants; l'initiative de la défection, prise par les Prussiens, agitait l'armée et le peuple : il fallait, disait-on, tout l'aplomb du gouvernement pour résister à l'entraînement général. Lord Walpole, envoyé secret de l'Angleterre, promettait, ajoutait-on, à l'Autriche 10 millions sterling, l'Illyrie et même le royaume d'Italie, si elle voulait se déclarer. Ainsi une puissance, qui ne disposait pas d'un batalllon, dispensait généreusement de vastes provinces du continent, comme si son investiture eût été nécessaire pour en légitimer la possession.

Protestations amicales du cabinet de Vienne.

Cependant les protestations de Metternich sont si positives, que je prends quelque temps le change. Je ne vois dans l'offre de ses bons offices que le désir sincère de s'interposer entre le Nord, l'Angleterre et moi, pour se rendre nécessaire à tous et augmenter son importance. Comment ne pas

croire à la sincérité d'un ministre qui disait au mien (14 février) : « Que l'alliance russe « était une alliance de guerre, imposée par « la victoire ; qu'elle devait se dissoudre : « mais que celle de l'Autriche reposait, au « contraire, sur les intérêts les plus perma- « nents ; que l'Autriche l'avait recherchée « volontairement ; qu'elle la ferait absolu- « ment sur les mêmes bases, si elle était à « refaire ; qu'elle la solliciterait même, si « elle n'était pas conclue, puisqu'elle n'of- « frait que le renouvellement de l'alliance « négociée par le prince de Kaunitz en 1756, « et dont un demi-siècle avait démontré les « avantages ? »

Le cabinet de Vienne ne s'en tenait pas à ces protestations ; il m'annonça, dès le milieu de mars, l'arrivée du prince de Schwartzenberg, sous prétexte qu'étant chef du corps auxiliaire, il devait venir prendre mes ordres. Metternich parlait même d'agir avec 100 mille hommes, au lieu de 30 mille, si les ennemis refusaient la paix.

La lettre qui m'annonçait le retour de Schwartzenberg était remarquable : « Sa « présence à Paris, dans la situation où se « trouvaient les choses, avait été jugée né- « cessaire par l'empereur d'Autriche aux « intérêts réciproques des deux cours. « Comme ambassadeur et chef du corps « auxiliaire, il servirait efficacement près « de moi à la marche des négociations, s'il « devait s'en établir, en même temps qu'il « prendrait mes ordres sur une campagne « prochaine, si, contre les vœux les plus « chers de l'empereur d'Autriche, elle de- « vait avoir lieu. »

M. de Floret communiquait en même temps, par ordre de sa cour, les pièces émanées du cabinet de Vienne pour les ouvertures que celui-ci avait faites en Angleterre et en Russie. Il expliquait la pensée de son maître sur les événements qui se passaient en Prusse. « Les choses les plus funestes, « disait-il, et les plus opposées aux senti- « ments personnels de l'empereur d'Autri- « che, sont celles qui tendent à dissoudre « les liens sacrés entre les souverains et les « peuples, ainsi que la Prusse en offre en « ce moment l'exemple. Le blâme le plus « prononcé pour les défections, les senti- « ments les moins équivoques pour le main- « tien de l'alliance, et le zèle le plus vrai « pour la paix dont la France avait encore « moins besoin que l'Autriche : tels étaient « les traits principaux des déclarations des « agents de la cour de Vienne. » Elle s'en expliquait, disait-elle, de la même manière à Berlin, à Wilna et à Londres. « Ses démar- « ches étaient *purement autrichiennes*, « et elle avait à cœur de *placer la France* « *dans sa véritable attitude*, qui était de « ne pas craindre la guerre, et de ne s'op- « poser à rien de ce qui pouvait amener ses « ennemis à désirer la paix. »

Mon ministre des affaires étrangères, ne se fiant pas à ces belles protestations, me proposa de renvoyer Ferdinand en Espagne et le pape à Rome. Ce n'était pas seulement un moyen de me débarrasser volontairement de conditions que l'Europe voudrait peut-être m'imposer par la force et d'une manière humiliante ; c'était, de plus, m'assurer un secours de plus de 100 mille hommes en Allemagne, et prouver à l'Europe que je renonçais à l'Espagne et à Rome pour mieux maintenir mon ascendant sur le Nord. Je consentis au renvoi du pape, et me rendis moi-même à Fontainebleau, sous prétexte d'une partie de chasse : j'y vis le souverain pontife ; je lui proposai franchement d'oublier nos querelles spirituelles et temporelles ; je lui offris la restitution de Rome, moyennant qu'il maintiendrait l'indépendance de l'Église gallicane. Un nouveau concordat fut signé à cet effet le 25 janvier.

Quant au renvoi de Ferdinand, il n'en fut pas de même. La nouvelle retraite de Wellington en Portugal, malgré sa victoire de Salamanque, me donna l'espoir mal fondé de nous maintenir dans la Péninsule : je méprisai les dangers de mon trône pour ne songer qu'à l'intérêt maritime dépouillé de toute autre considération, et je repoussai ce sage conseil comme susceptible de donner à mes ennemis une idée exagérée de nos embarras. On ne pouvait pas attribuer le renvoi du pontife à la crainte : mais celui de Ferdinand serait présenté comme un acte de faiblesse; et la situation des affaires, dans la Péninsule comme sur l'Elbe, ne me paraissait pas de nature à le rendre excusable.

Grande énergie déployée pour sauver la France.

Dans l'intervalle de ces négociations, je me mettais en devoir de reprendre sur l'Oder une attitude imposante.

Le désastre de Moscou, loin de m'abattre, m'avait animé d'une nouvelle ardeur : je me sentis à la hauteur des circonstances; je fis partager mon élan à la France. Jamais l'histoire ne montra un peuple sous un plus beau jour. Affligés de nos pertes, nous ne songeâmes qu'à les réparer : en trois mois j'en vins à bout. Ce seul fait suffit pour confondre les déclamations de ces intrigants qui ne triomphent que par les désastres de leur patrie. La France, il est vrai, se montra grande dans ce malheur; mais, s'il y eut dans ma carrière un moment qui mérite l'admiration de la postérité, ce fut incontestablement celui-là, car il me fut pénible à soutenir.

Réorganisation de l'armée.

En moins de trois mois, plus de 600 pièces de canon et 2 mille caissons attelés cheminèrent vers l'Elbe; les cohortes du premier ban furent formées en régiments de ligne; le nombre de ces régiments fut porté à 150 par la création de vingt nouveaux cadres; les conscrits levés remplirent les anciens. Les dépôts des régiments qui se trouvaient en Espagne, et qui comptaient un certain nombre de vétérans, furent complétés et organisés en régiments provisoires; les cadres de 100 bataillons furent tirés à cet effet de l'armée d'Espagne, après avoir versé tous leurs soldats dans les bataillons qui restaient à cette armée. Je portai les régiments de jeune garde au nombre de 16 pour exciter les conscrits à entrer dans ces corps, qui passaient alors pour l'élite de mon armée, mais qui étaient loin de valoir les régiments ordinaires du camp de Boulogne. Ce n'est pas le courage qui leur manquait, mais l'habitude des fatigues, des privations, des dangers, en un mot la force du corps et l'expérience.

Le personnel de l'artillerie fut réorganisé au moyen des compagnies de canonniers que j'avais eu soin d'attacher à chaque cohorte des bans : 70 de ces compagnies se portèrent en Allemagne. J'avais six beaux régiments de canonniers de marine composés d'hommes aussi disciplinés qu'aguerris; je les retirai des ports et les envoyai à l'armée d'Allemagne. Ces braves ne réclamèrent point pour la perte de leurs prérogatives : je le désirais, ils firent le service d'infanterie. On en excepta un petit nombre de compagnies pour recompléter l'artillerie de la garde. La cavalerie m'embarrassa davantage. Je fis réorganiser et remonter en Hanovre les escadrons démontés en Russie; je levai une partie des postillons, des fils de maîtres de poste et des gardes forestiers à cheval; j'imaginai de m'entourer de gardes d'honneur pour stimuler une jeunesse fière et belliqueuse. La gendarmerie m'offrit quelques ressources; 2 mille officiers et sous-officiers de ce corps d'élite quittèrent

leurs résidences pour m'aider à former les cadres de notre jeune cavalerie. L'ordre, la régularité et l'activité, qui présidèrent à la fusion de tous ces éléments hétérogènes, sont peut-être le trait le plus remarquable de mon administration.

Je reparus ainsi à l'ouverture de la campagne aussi formidable que jamais, du moins par le nombre. L'ennemi fut surpris de revoir sitôt nos aigles : l'armée que je commandais était moins aguerrie que celle de Boulogne, la cavalerie surtout lui manquait; mais l'héritage d'une longue gloire lui donnait de la confiance, et je la menai à l'ennemi sans balancer.

J'avais une grande tâche à remplir; il fallait rétablir notre ascendant militaire et recommencer la lutte qui avait été si près de se terminer. Je tenais encore l'Italie, la Hollande et la plupart des places d'Allemagne. L'armée d'Espagne même, quoique battue à Salamanque, avait bientôt repris sa supériorité par la concentration de ses forces; elle avait confiné de nouveau Wellington en Portugal, et, à l'exception de l'Andalousie et de la Galice, elle occupait à peu près toute la Péninsule. Un renfort de 30 mille conscrits devait la mettre en mesure de s'y maintenir. Je n'avais donc perdu que peu de terrain; le prestige seul de ma supériorité était dévoilé; il fallait des efforts bien combinés de la part de mes adversaires pour me faire tomber, et ces efforts pouvaient manquer d'ensemble. A la vérité, l'Angleterre redoublait d'activité, la Prusse se préparait à nous faire la guerre en masse. Les levées ordonnées par la Russie en 1812 affluaient de toutes parts en Pologne pour recompléter son armée. L'Autriche, convaincue que le moment de se prononcer allait arriver, armait avec toute l'activité possible. Les princes de la Confédération, condamnés par leur faiblesse à suivre l'impulsion du plus fort, marchaient mollement sous mes drapeaux; mais des ennemis déclarés, des alliés douteux, me causaient moins d'inquiétude que les coups sourds portés dans l'ombre à ma puissance. Des sociétés secrètes travaillaient les peuples de Bavière, de Saxe et de Westphalie, et des agents de la coalition parcouraient l'Allemagne dans tous les sens, pour y prêcher une croisade contre moi.

Eugène se retire derrière l'Elbe.

Tandis que, pour raffermir mon système, je me disposais à frapper d'étonnement l'Europe et la postérité, Eugène achevait sa longue et pénible retraite des bords de la Vistule à ceux de l'Elbe. Le prince de Schwartzenberg, par suite de la convention de neutralité signée entre lui et les généraux russes, avait laissé au général Frimont le soin de ramener son corps dans la Gallicie autrichienne. Poniatowski, ne pouvant s'exposer seul aux coups de l'ennemi, s'y réfugia, et, par une convention postérieure, traversa sans armes le territoire autrichien pour me rejoindre sur l'Elbe.

Eugène, renforcé, comme on l'a dit, du corps de Grenier, mais obligé en échange de compléter les garnisons des places de l'Oder, ne ramena pas 20 mille hommes derrière l'Elbe, non compris les Saxons destinés à la garnison de Torgau. Ces forces ne suffisaient pas pour défendre le fleuve contre la coalition qui se formait.

La Prusse se déclare contre moi.

La Prusse, après avoir désapprouvé la défection d'York, m'envoya le prince de Hatzfeld, puis le général Krusemarck, afin de réclamer le remboursement de 90 millions que nous redevions, disait-elle, pour fournitures à l'armée. Si je n'avais eu affaire qu'à Frédéric-Guillaume, j'aurais bien

trouvé moyen de le retenir dans mon alliance : je lui eusse restitué une partie de ses provinces et payé les millions qu'il demandait ; mais je connaissais l'esprit de son armée et de sa nation : j'étais convaincu que le roi serait entraîné malgré lui, et, en effet, son cabinet traitait au même instant avec la Russie.

Je crus inutile de dissimuler avec Krusemarck, et lui déclarai que je n'étais nullement disposé à fournir moi-même des armes à mes ennemis. Dès lors le gouvernement prussien ne garda plus de ménagement : le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie fut signé le 27 février à Kalisch ; l'empereur Alexandre arriva le 17 mars à Breslaw, où il se réunit au roi de Prusse pour resserrer ces nœuds, et diriger de concert les opérations politiques et militaires. La Russie promit d'agir avec 150 mille hommes; la Prusse s'engagea au *minimum* de 80 mille, et promit de le doubler au moyen des levées nationales, si les circonstances le permettaient. On convint de faire un appel aux peuples et aux princes de l'Allemagne, et de priver de leurs États ceux qui n'y répondraient pas. Un comité directeur fut établi d'abord sous la présidence du comte Kotschubey, puis sous celle du ministre Stein, pour donner l'impulsion au soulèvement de l'empire et le régulariser. On affirme même qu'une convention secrète, signée dans les derniers jours de mars, leur assura le concours de l'Autriche.

Mort de Koutousof ; marche des alliés sur l'Elbe.

L'armée russe ayant passé l'Oder et le Bober à la suite du vice-roi, transféra son quartier-général à Bunzlau, où Koutousof, déjà avancé en âge et abîmé des fatigues de la campagne, fut emporté par la fièvre épidémique qui désolait les armées et les pays qu'elles traversaient. Le comte de Wittgenstein, qui lui succéda, dirigea une partie de la sienne avec Blücher sur Dresde ; lui-même conduisit le reste de ses forces par Francfort sur Berlin, avec les corps de Bulow, Kleist et York. Eugène se trouva ainsi hors d'état de défendre le cours de la Sprée contre les forces réunies de la Prusse et de la Russie : placé vers Copenick avec le 11e corps, il se replia sur Wittemberg ; Augereau, qui n'avait à Berlin que quelques conscrits, évacua cette capitale à l'approche des alliés, et suivit la retraite de l'armée derrière l'Elbe.

Eugène, instruit des renforts qui s'avancent déjà vers ce fleuve, se flatte un moment de le défendre; Bellune, à la tête de deux nouvelles divisions qui formeront plus tard le 2e corps d'armée sur la Saale, couvrira l'espace compris entre Magdebourg et le confluent de cette rivière. Davoust, avec une partie du 11e corps, défendra l'intervalle de Torgau à Dessau ; et Reynier se charge du poste de Dresde avec les débris des Saxons, des Bavarois et la division Durutte. Il m'importait moins de garder cette ligne que de rassembler des forces trop disséminées; je lui ordonnai de se concentrer vers Magdebourg. Davoust et Reynier, après avoir eu de la peine à faire sauter quelques arches du pont de Dresde à cause de l'opposition du peuple de cette ville, laissent les Saxons à Torgau et descendent le fleuve avec le peu de troupes qui leur restent. De mon côté, j'avais également dirigé sur Magdebourg les premiers régiments d'infanterie formés par les cohortes du premier ban. Ce renfort de 24 mille hommes, sous les ordres de Lauriston, porta à 50 mille combattants les forces rassemblées autour de cette ville. Vandamme va commander un corps d'armée formé de cohortes dans les départements réunis des Bouches-de-l'Elbe et du Wéser.

Les alliés entrent en Saxe ; le roi se retire à Prague.

L'ennemi continuait de s'avancer avec une confiance excessive; le comte de Wittgenstein et les Prussiens, sous le général Bulow, entrèrent dans Berlin : le premier, laissant le comte Woronzof pour masquer Magdebourg, vint passer l'Elbe aux environs de Dessau; et Blücher, avec le corps de Silésie et celui de Miloradowitsch, déboucha par Dresde. A l'approche des colonnes ennemies, le roi de Saxe partit pour Ratisbonne; puis, à l'invitation de l'Autriche, il revint à Prague, où il était à la fois plus en sûreté et plus voisin de ses États. Le cabinet de Vienne employa tout pour enlacer ce prince dans ses filets : il l'engagea à s'unir à lui et à suivre le parti qu'il prendrait, en le séduisant par l'espoir de jouer le rôle de médiateur. C'était porter atteinte à nos traités et aux statuts de la Confédération du Rhin : démarche utile sans doute aux vues de l'Autriche, mais qu'une morale sévère ne saurait approuver. Modèle de vertu et de loyauté, ce prince résista d'abord à toutes les insinuations; mais, entraîné par l'espoir de contribuer à la pacification générale et de sauver son pays des désastres de la guerre, il déclara qu'il suivrait en tous points la même conduite que la cour de Vienne.

Tel était l'état des affaires en Allemagne, lorsque je me trouvai en mesure de reprendre l'initiative.

Suite des négociations avec l'Autriche.

Dans ces entrefaites, l'Autriche parlait toujours de paix, réprouvait les défections, protestait de sa fidélité à l'alliance de 1812! Si elle négociait avec la Russie et l'Angleterre, ce n'était, disait-elle, que pour nous et avec nous; elle me communiquait exactement sa correspondance.

Cependant les nouvelles de Vienne étaient bien différentes de ces belles protestations; l'opinion s'exaltait comme à Berlin. Tout ce qui était note officielle respirait le même esprit pacifique; mais les ouvertures confidentielles décelaient d'autres intentions. On y laissait entrevoir le désir de me voir renoncer au protectorat de la Confédération du Rhin, et de changer l'existence du duché de Varsovie. Du reste, le cabinet n'annonçait point que ces conditions fussent les siennes; il les présentait comme celles auxquelles il fallait s'attendre de la part des alliés; il protestait sans cesse de son désintéressement : toutefois, il ne mettait aucun doute à la restitution de l'Illyrie. Je résolus un peu tard, et trop indirectement peut-être, de sonder les vues particulières que le cabinet autrichien pouvait avoir, en autorisant le duc de Bassano à jeter en avant l'offre de la Silésie, comme un moyen de s'assurer si l'Autriche plaçait ses espérances ailleurs que dans les résultats d'une coopération avec la France. La Silésie avait été arrachée à l'Autriche par le grand Frédéric; c'était une province précieuse : la Prusse se déclarant contre moi, il fallait me décider à lui porter le dernier coup. Loin que cette acquisition satisfît le cabinet de Vienne, il ne tarda pas à manifester les vues les plus opposées, en établissant en principe que la Prusse devait être reconstruite dans des proportions même plus fortes que celle de 1806.

Narbonne remplace Otto à Vienne.

La correspondance du comte Otto, mon ambassadeur à Vienne, me paraissait trop abonder dans le sens de l'Autriche. Je crus prudent de le remplacer par M. de Narbonne, homme spirituel, courtisan délié, et très-capable de pénétrer un mystère qui commençait à devenir un peu louche. Ses rapports ne tardèrent pas à confirmer mes craintes.

Le prince de Schwartzenberg, annoncé depuis un mois, n'arrivait pas; il était évident que l'Autriche voulait gagner du temps et traîner en longueur pour redoubler ses armements. Grâce à la planche des billets de banque de Vienne, elle subvenait avec profusion aux frais qu'ils occasionnaient, peu inquiète de la dépréciation de son papier-monnaie, pourvu qu'il lui fournît des bataillons.

J'allais partir pour mon armée; je congédiai Bubna en le chargeant d'une lettre confidentielle pour mon beau-père, dans laquelle je lui renouvelais tout ce que je désirais faire pour la paix, et les moyens qui me paraissaient les plus propres à amener à bien une négociation. Ma position était si délicate, que je n'osais rien brusquer. Si j'eusse provoqué de la part de l'Autriche des déclarations plus formelles et qu'elles m'eussent été défavorables, j'aurais accéléré ainsi une crise qu'il fallait éviter. J'allais être en mesure de frapper des coups décisifs en Allemagne, de m'assurer alors de sa fidélité, et de conquérir moi-même une paix honorable sans en être redevable à son arbitrage.

Négociations de Schwartzenberg à Paris.

Schwartzenberg était enfin arrivé à Paris au moment où j'allais en partir pour mon armée; je me bornai à lui demander si le contingent autrichien était encore à ma disposition : sur sa réponse affirmative, je le laissai s'expliquer avec le duc de Bassano. Les choses suivirent d'abord la même allure; mon ministre déployait tout son savoir-faire pour engager le négociateur autrichien plus loin qu'il ne l'aurait voulu dans le sens de l'alliance. C'était de la finesse diplomatique excellente pour une négociation ordinaire et pour gagner du temps, mais insuffisante pour parer aux graves circonstances qui allaient survenir. Je ne saurais en faire un reproche au duc de Bassano, car il n'agissait que d'après mes instructions, et me pressait même d'entrer enfin dans la question de la paix. En effet, jusque-là toute la négociation de Bubna, de Floret, de Schwartzenberg avait roulé sur des lieux communs et de vagues insinuations; on s'apercevait bien que l'Autriche avait une arrière-pensée, mais elle ne déclinait aucune prétention, et tant qu'elle restait dans cette ligne, je pensais que ce n'était pas à moi à hâter un dénoûment, puisque tout portait à croire qu'une victoire en Saxe suffirait pour la retenir sous mes drapeaux.

L'Autriche déclare une médiation armée.

Une démarche un peu trop pressante de M. de Narbonne à Vienne amena enfin de la part de l'Autriche l'aveu qu'elle entendait proposer une médiation armée, c'est-à-dire se rendre l'arbitre de la paix. Bientôt après, le prince de Schwartzenberg reçut de nouvelles instructions. Dans une note aussi longue qu'elle était obscure, où il parlait avec affectation *du ferment jacobin qui menaçait les trônes, du désintéressement de l'empereur pour sa monarchie, de sa sollicitude pour le repos général,* il donnait à entendre que, pour obtenir de nouveaux sacrifices du peuple autrichien, son maître ne devait pas annoncer l'intention formelle d'unir ses forces à celles de la France et de marcher avec elle, mais de se montrer armé uniquement pour obtenir la paix.

Malgré son ambiguïté, cette note renfermait encore les protestations les plus amicales pour la France; car *elle avouait de la partialité pour nous qui voulions sincèrement la paix.* Tranquillisés par ces nouvelles assurances, nous crûmes qu'il suffisait d'en prendre acte pour les utiliser

lorsque les négociations seraient plus avancées par le médiateur.

Cependant Metternich et même l'empereur d'Autriche s'avançaient un peu plus dans leurs conférences avec M. de Narbonne. Ils parlaient déjà de l'indépendance de la Confédération du Rhin, de la dissolution du duché de Varsovie, de la restitution de l'Illyrie, de la reconstruction de la monarchie prussienne, comme des conditions qui seraient demandées par nos ennemis, et auxquelles il serait difficile que le médiateur se refusât.

Ce nouvel état de choses amenait deux questions : l'Autriche romprait-elle l'alliance en se déclarant médiatrice? me laisserait-elle son contingent? Comme le premier point pouvait se résoudre par des promesses et que M. de Metternich en était prodigue, il ne manqua pas de renouveler les plus belles assurances : « L'alliance subsistait; l'Autriche la contracterait aujourd'hui si elle n'existait pas; elle persisterait dans son esprit; elle ne changerait rien à ses termes. Cette alliance avait été basée sur des intérêts trop identiques, trop inhérents à la nature des choses, trop invariables, pour que ni les revers ni les succès fussent d'aucune influence sur elle. »

Quant au contingent, il lui fut facile de prouver que, pour conserver les dehors de l'impartialité, le cabinet de Vienne ne devait pas prendre part active à la guerre; c'était bien assez, disait-il, de pencher secrètement en notre faveur, sans s'exposer à faire repousser sa médiation par mes ennemis en me fournissant des soldats.

Je pars pour rejoindre mon armée et reprendre l'offensive.

Pendant ces débats, je partis de Paris pour rejoindre mon armée. Mes ennemis n'étant pas encore prêts, je ne voulus pas perdre l'occasion de reprendre l'offensive et de relever notre gloire. L'armée russe, qui nous avait suivis sur l'Elbe, venait comme nous de Moscou; elle était abîmée par la campagne d'hiver; elle avait laissé des corps devant Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosc, Custrin; un autre pour occuper la Pologne et suivre Poniatowski : à peine comptait-elle 60 mille combattants. Pour l'instant, la Prusse n'en pouvait pas joindre plus de 50 mille. En réunissant les cohortes du premier banc, dont une heureuse prévoyance avait motivé l'organisation en 1812, en faisant amalgamer une levée de 120 mille conscrits avec les débris revenus de Russie, nous pouvions compter sur 250 mille hommes, et les réunir bien avant que l'ennemi pût nous en opposer un pareil nombre : je résolus d'en profiter. Mes détracteurs n'ont pas manqué de crier à l'ambition, et de m'accuser d'avoir négligé cette occasion de faire la paix avec le continent! Valait-il donc mieux passer sous le joug ou implorer la bienveillance et l'appui du cabinet de Vienne, que de battre d'abord les ennemis, inférieurs de moitié, d'achever mes armements, et de souscrire ensuite une paix honorable et avantageuse?

Je m'avance avec une nouvelle armée sur la Saale.

Le 25 avril, j'arrivai à Erfurth, où se trouvait ma garde réorganisée. Le corps de Ney, rassemblé à Weimar, comptait 48 mille hommes; celui de Marmont, à Gotha, n'en comptait pas moins de 25 mille; Bertrand, qui en amenait autant d'Italie et du Wurtemberg, était déjà à Saalfeld, et Oudinot avec un pareil nombre à Cobourg.

Je me voyais ainsi de nouveau à la tête de 140 mille hommes, sans compter les troupes du vice-roi, qui, avec 40 mille combattants, se trouvait sous le canon de Magdebourg, ni celles de Bellune et de Davoust

sur le bas Elbe. Indépendamment de ces forces, Augereau fut chargé d'organiser à Wurtzbourg une petite armée dont le cadre serait de 5 divisions qui se formeraient à mesure des levées. Sa destination était d'imposer à l'Autriche, d'observer la Bohême, et de maintenir la Bavière. Je n'avais encore que 8 à 10 mille hommes de cavalerie ; celle qui était échappée de Russie à pied, cantonnait sur différents points de l'Allemagne, en attendant des chevaux. Si le défaut de troupes de cette arme est un obstacle pour tirer un grand parti de la victoire, ce n'en est pas un pour la remporter. J'avais assez de moyens pour ouvrir la campagne avec toutes les chances en ma faveur : il n'y avait pas à hésiter. Pour surcroît de bonheur, les alliés venaient eux-mêmes au-devant de mes coups [1].

Levée en masse de la Prusse.

A peine le roi de Prusse s'est-il prononcé, que son conseil lance sur l'Allemagne tout l'arsenal des guerres nationales, en excitant les peuples à la liberté ou à la mort. Des ordonnances publiques du 21 avril sur la levée en masse, calquées sur celles des juntes insurrectionnelles d'Espagne, prétendent faire de chaque ville une petite Saragosse, de chaque village un bûcher. Les bons Saxons, Silésiens, Westphaliens doivent se transformer en farouches Aragonais : *la liberté* ne saurait être payée trop cher ! On va plus loin, on proclame l'*égalité ;* les anciennes illustrations ont été effacées par la honte du joug étranger ; c'est à partir de 1812 que les arbres généalogiques prendront racine ou produiront leurs plus vigoureux rameaux. Nul ne pourra obtenir un emploi public sans avoir servi un an dans la guerre de l'indépendance.

On ne saurait dissimuler que ces mesures violentes ne fussent très-propres à servir la cause des souverains. Les peuples dont la civilisation est mûre se laissent facilement entraîner par des espérances d'une liberté idéale. Mettre en œuvre ce puissant mobile, c'était se procurer un levier d'une force incalculable ; le désir d'ébranler ma puissance fit oublier le danger d'exciter les passions populaires.

Les alliés entrent à Hambourg, et passent l'Elbe à Dessau et Dresde.

Toutefois, comme ces proclamations n'eussent rien produit sans l'appui des baïonnettes, les alliés résolurent de passer l'Elbe et de se répandre avec impétuosité entre ce fleuve et le Rhin, pour entraîner tout sur leurs pas. Le bon accueil qu'on fit partout à leurs coureurs, l'enthousiasme que Tettenborn excita en entrant sans coup férir à Hambourg à la tête de quelques centaines de Cosaques, leur prouvèrent qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire partout prononcer les peuples. La Westphalie, le Hanovre, plus exaspérés qu'en 1809, n'attendaient qu'un signal ; le Danemarck, sommé de se

[1] L'armée se trouvait organisée en 12 corps :
1er Vandamme, 5 divisions.
2e Bellune. . . . 2 id.
3e Ney. . . . . 5 id.
4e Bertrand. . . 3 id.
5e Lauriston . . 3 id.
6e Marmont. . . 3 id.
7e à Torgau, Saxons.
8e Poniatowski.
9e Bavarois.
10e Rapp, à Dantzick.
11e Macdonald, 3 divisions.
12e Oudinot. . . 3 id.

Outre cela, Augereau formait à Wurtzbourg une petite armée de cinq divisions d'infanterie, pour observer l'Autriche et maintenir la Bavière : les bataillons y arrivèrent dans le courant des mois de juin et de juillet.

déclarer pour ou contre moi, allait subir le joug du plus fort. Il était urgent de prévenir les funestes conséquences de ces irruptions ; j'y pourvus en portant rapidement sur Hambourg le corps du général Vandamme, formé des garnisons et dépôts des divisions militaires du Bas-Rhin. Le maréchal Davoust fut envoyé pour commander dans cette partie importante du théâtre de la guerre.

Position de leurs armées.

D'un autre côté, l'armée de Wittgenstein marchait sur la Saale avec la même assurance qui avait été si fatale aux Prussiens en 1806. Ce général venait d'être placé par les souverains à la tête des forces combinées. Il se trouvait avec 30 mille hommes entre Dessau et Halle. Blücher en avait réuni 25 mille à Altenbourg ; Miloradowitsch se trouvait à Chemnitz avec 15 mille Russes. Les réserves russo-prussiennes s'avançaient de Dresde sur Leipsick; les corps de Bulow et de Woronzof masquaient Magdebourg et couvraient Berlin contre le vice-roi.

La direction divergente de tous ces corps annonçait assez qu'ils visaient plus à donner du crédit à leurs proclamations qu'à combattre une armée redoutable dont l'existence leur semblait encore un problème.

Jonction avec le vice-roi.

Mes premières opérations devaient tendre à effectuer ma jonction avec le vice-roi, afin de ne pas perdre inutilement du temps et du terrain ; je résolus à cet effet de me porter en avant. Le 28 avril, j'arrivai à Naumbourg; le lendemain, Ney entra à Weissenfels, après avoir repoussé la cavalerie de l'avant-garde russe qui voulait entraver sa marche; Marmont vint à Kœsen, et Bertrand à Dornbourg; Oudinot ne dépassa pas encore Saalfeld; mais le vice-roi, après avoir remonté la gauche de la Saale, arriva à Merseburg. Le comte de Wittgenstein côtoya la marche du vice-roi sur la rive droite de la Saale et de l'Elster, et se concentra sur Leipsick : Blücher fila par sa droite et vint à Borna; Miloradowitsch et les réserves s'avancèrent dans la direction d'Altenbourg.

Mon armée se dirige sur Leipsick.

Ma jonction avec le vice-roi étant assurée, je résolus de pousser sur Leipsick, dans l'intention d'attaquer les alliés partout où je les rencontrerais. Il me fallait absolument une victoire, et ma supériorité en nombre me la promettait. Le 1er mai, l'avant-garde russe, que nous rencontrâmes au défilé de Ripach entre Weissenfels et Lutzen, fut rejetée sur Pegau, à la suite d'un engagement qui eût été insignifiant sans la mort du maréchal Bessières. Cet ancien et fidèle serviteur fut emporté par un boulet : fin malheureuse pour un vieux guerrier, qui après avoir survécu à tant de batailles, vint succomber dans une mauvaise échauffourée d'arrière-garde.

Mon armée se trouvait échelonnée de Naumbourg à Leipsick. Le corps de Lauriston, de l'armée du vice-roi, formait la tête entre Leipsick et Marckranstedt; Eugène et le corps de Macdonald occupaient ce dernier bourg; mes gardes et mon quartier général s'établirent à Lutzen, que le corps de Ney couvrit du côté de Pegau; Marmont arrivait à Poserna, et Bertrand était en marche pour atteindre ce même point; Oudinot, plus arriéré, se portait d'Iéna à Naumbourg.

Le 2 mai au matin, le vice-roi continua son mouvement sur Leipsick. Je voulais le suivre, en me portant à sa droite à Marckranstedt. Impatient d'apprendre si l'ennemi n'y apporterait pas d'obstacles, et s'il nous abandonnerait sans combattre l'important

point stratégique de Leipsick, centre de toutes les grandes communications de l'Allemagne septentrionale, je partis avec ma garde pour m'en assurer; mais l'ennemi s'apprêtait à me surprendre d'un autre côté.

Projet des alliés pour assaillir sa droite.

Les alliés, revenus de l'excessive confiance que les rapports de leurs coureurs leur avaient inspirée, ne tardèrent pas à se convaincre qu'il ne suffirait point de montrer des têtes de colonne aux peuples pour nous expulser d'Allemagne. Ils apprirent au contraire à leur grand étonnement mon retour sur la Saale avec une puissante armée; mais, accusant d'exagération les rapports qui leur parvenaient, ils espéraient encore, en rassemblant leurs masses, battre en détail des conscrits levés à la hâte, accourant par vingt routes différentes, et qui ne tiendraient pas tête aux vieilles bandes de la Russie et aux troupes d'élite que la Prusse avait réorganisées depuis six ans. On estimait au plus à la moitié de leur force les corps nombreux que Ney, Marmont et Mortier amenaient de France, et on résolut de les attaquer en marche avant qu'ils eussent opéré leur jonction. La victoire semblait devoir couronner ce projet, d'autant plus important aux yeux des alliés, qu'ils espéraient entraîner la Saxe, dont l'esprit était assez mal disposé pour nous. Si le roi s'était retiré à l'approche des alliés, en échange ses troupes et son peuple, travaillés par les émissaires du Tugenbund, flottaient incertains, et pouvaient entraîner ce prince malgré lui. Déjà une convention tacite avait neutralisé le corps saxon qui, sous les ordres du général Thielmann, s'était placé sous le canon de Torgau, et y demeurait paisiblement au milieu des ennemis qui négociaient avec Prague pour obtenir son adhésion à la coalition.

Stimulés par ces puissants motifs, trompés sur la force de nos troupes, et encouragés par la situation encore décousue des différents corps, les souverains alliés résolurent de prendre l'offensive et de manœuvrer contre mon extrême droite. A cet effet, Wittgenstein n'avait laissé qu'un corps de 5 mille hommes pour défendre Leipsick, et avait réuni entre Zwenkau et Pegau une masse de 70 mille hommes, composée de son armée, du corps de Blücher et des réserves des alliés. Avec cette masse, il résolut de passer l'Elster et de s'y diriger sur Lutzen, pour assaillir en queue mon armée qu'il supposait avoir filé sur Leipsick. Miloradowitsch se dirigea sur Zeitz pour couvrir le flanc et les communications des alliés pendant leurs opérations au delà de l'Elster.

Bataille de Lutzen.

Il importait extrêmement de nous soutenir à Lutzen, puisque la possession de ce point eût donné à l'ennemi la faculté de couper en deux mon armée. Dans la matinée du 2, Wittgenstein déboucha sur cette ville; mais, au lieu de n'y trouver que mon extrême droite, il tomba sur le centre qui n'avait point encore bougé. Bien qu'elle n'atteignît pas son but, la manœuvre de l'ennemi était digne d'éloges; je m'attendais si peu à être assailli de ce côté, que je m'étais fait suivre par le maréchal Ney, et que son corps se trouvait sans chef, fort peu préparé au combat. Il serait difficile d'affirmer ce qui en serait résulté, si l'ennemi avait su tirer parti de ses 12 mille hommes de superbe cavalerie, car Ney n'avait pas 600 chevaux à lui opposer. Pendant que Wintzingerode faisait parade de ses escadrons devant Tournau, et que les Prussiens perdaient du temps à se former, les troupes de Ney coururent aux armes; ces quatre divisions françaises étaient échelonnées dans autant de

villages qui couvraient Lutzen du côté de Pegau et de Zwenkau. La 5e, composée de troupes allemandes, couvrait sa gauche. La première division aux ordres de Souham, composée entièrement de conscrits de 18 ans, fut attaquée à onze heures, et soutint le combat avec gloire, secondée par celle de Girard. A la vérité, les deux partis, disposés en échelons, ne se livrèrent que des attaques successives et partielles qui nous sauvèrent. Les brigades prussiennes de Klux et de Ziethen s'avancèrent sur Gœrschen; celle de Rœder leur sert de réserve; la cavalerie de Dolfs se dirigea sur Starsiedel, espérant déborder les colonnes de Ney. Le corps d'York, la division russe de Berg, formaient la seconde ligne. Le corps russe du prince Eugène de Wurtemberg était en colonne de marche pour se transporter à la gauche, où la cavalerie de Wintzingerode se déploya. Ainsi les deux tiers de l'armée alliée restèrent spectateurs du combat, et l'artillerie seule lui donna une grande supériorité. Il n'y eut point d'ensemble dans ce premier effort : Souham et Girard, après avoir disputé Gross-Gœrschen et Rahna, sont forcés néanmoins de les céder et de se replier sur Klein-Gœrschen, que Souham abandonne également.

Au bruit de cette violente attaque, Ney, désespéré, me quitte pour voler à la tête de ses troupes : j'arrête ma marche et reviens sur mes pas vers Lutzen, où je dirige ma garde. Je préviens Eugène de ce qui se passe, et, lui ordonnant de renoncer à son mouvement sur Leipsick, je lui prescris d'accourir au combat. Des officiers sont envoyés à Marmont pour qu'il se hâte d'entrer en ligne à la droite de Ney, et à Bertrand pour tomber sur le flanc de l'ennemi.

Ney, revenu vers midi à son corps, rassemble ses divisions, et lance celles de Souham, de Girard et de Brenier sur Klein Gœrschen et Rahna, d'où il déloge les Prussiens. Ce coup de vigueur ralentit les progrès des alliés, et donne le temps nécessaire aux corps de droite et de gauche d'accourir au secours du centre.

Marmont, arrivé dans les entrefaites sur le champ de bataille, prolonge la droite de l'armée que l'ennemi cherchait à gagner, et débouche vers Starsiedel, sans s'inquiéter de la nombreuse cavalerie que Wintzingerode déployait dans les champs de Kobsen, et de celle des Prussiens, qui vint plus tard se former entre Rahna et ce premier village. Ces escadrons dont l'ennemi est fier s'avancent enfin pour charger : les divisions Compans et Bonnet, formées en carrés, les repoussent; plusieurs fois ils reviennent, mais nos braves régiments de marine leur opposent un front impénétrable; un seul bataillon est entamé par la cavalerie russe.

Ce premier renfort ne rétablit pas encore l'équilibre en notre faveur; car Blücher ordonna en même temps au corps d'York et à la division russe de Berg d'entrer en première ligne, et de reprendre les villages de Rahna et de Klein-Grœschen que Ney venait de lui arracher. Le choc devint alors plus général et plus sérieux. Ney est forcé de céder et de se retirer derrière Kaya, qu'il défend avec toute la vigueur dont il est capable. L'ennemi se jette impétueusement sur ce village; deux fois Ney l'en expulse : un dernier effort de la division Berg en assure la possession momentanée aux alliés. Nos jeunes soldats surpassèrent mon attente dans cette lutte opiniâtre; mais plus braves qu'expérimentés, ils éprouvèrent des pertes cruelles. J'arrive sur les lieux dans le moment où Ney, repoussé jusque derrière Kaya, se disposait à un dernier effort pour reprendre ce village avec la division Ricard. J'ordonne au comte de Lobau de se mettre à la tête de cette troupe, tandis que le ma-

réchal conduira ses autres divisions pour le seconder. Ce mouvement s'exécute avec la rapidité de l'éclair : le comte de Lobau pénètre dans Kaya avec cet aplomb qui le distingue; il est vivement appuyé par les divisions Brenier, Girard et les débris de Souham, que Ney ramène à la victoire. Un combat terrible se livre alors entre ce village et Klein-Grœschen, d'où l'ennemi débouche avec tout ce qu'il a réuni de moyens. Girard et Brenier succombent en héros à la tête de leurs jeunes soldats qu'ils persistent à mener au combat, quoique grièvement blessés. Girard crie aux siens : *Soldats, c'est la journée de la France, il faut venger l'affront de Moscou, ou mourir.*

Cependant l'ennemi, qui n'a pas jugé tout l'avantage qu'il aurait eu à brusquer les premières attaques, sent que la victoire va lui échapper, s'il ne soutient Blücher plus efficacement. Wittgenstein reporte à cet effet, de la gauche à la droite, le corps du prince Eugène de Wurtemberg, qui a d'abord marché dans le sens inverse : une de ses divisions débouche d'Eisdorf au delà du Flosgraben, et pousse la division Marchand; l'autre renforce Berg à Klein-Gœrschen : ce village est repris, et Ney ramené derrière Kaya pour la troisième fois. La prochaine arrivée du corps des grenadiers et de la garde russe, que les souverains attendent avec impatience, pouvait décider la bataille contre nous. Le moment était décisif; je lançai sur Kaya les deux divisions de jeune garde, qui revenaient sur leurs pas et débouchaient de Lutzen, suivies par la vieille garde et toute ma cavalerie. L'ennemi fut mené battant jusqu'à Klein-Gœrschen.

Ici une nouvelle scène se développe. Wittgenstein, voyant l'inutilité de ses efforts au centre, se dispose à frapper sur la gauche de Ney : le corps des grenadiers, sous les ordres de Konownitzin, vient d'arriver sur le champ de bataille; les deux divisions dont il est composé débouchent par Eisdorf et Gross-Gœrschen. Ce mouvement qui aurait décidé la journée, si toute mon armée eût consisté dans ce qui combattait sur ce point, n'eut pas le succès que les alliés s'en promettaient; car j'avais pris mes mesures de manière à y pourvoir. Le vice-roi avait reçu l'ordre dont j'ai déjà parlé : voyant les colonnes de Lauriston engagées dans les faubourgs de Leipsick, il crut devoir les laisser occuper cette ville, et courut au corps de Macdonald, avec lequel il se dirigea au même instant vers Kitzen. L'arrivée de ces trois divisions fraîches décida tout. Dès lors la victoire ne fut plus douteuse. Vainement Konownitzin et le prince de Wurtemberg cherchent à nous disputer le village d'Eisdorf; attaqués de toutes parts, ils furent contraints de l'abandonner. Les alliés se virent à leur tour débordés par leur droite, tandis que Ney et Marmont les pressaient de front vers Gœrschen, que Lauriston, maître de Leipsick, se disposait à pousser Kleist dans la direction de Connewitz, et que Bertrand enfin, débouchant à l'extrémité opposée à la tête de la division Morand, débordait la gauche des alliés par Gosserau et Pobles. Ceux-ci, jugeant le danger de leur position, évacuent alors les quatre villages brûlés, et se replient derrière Gross-Gœrschen, où l'arrivée des gardes russes leur permit de se maintenir.

La nuit qui survint ne mit pas même un terme à la bataille. Les éclaireurs de Marmont poussèrent dans l'obscurité au delà de Starsiedel, et donnèrent l'alarme aux Prussiens. Un combat de nuit s'engagea, et ceux-ci furent d'abord repoussés. Blücher, se mettant alors à la tête de sa réserve de cavalerie, exécuta une charge téméraire : quelques escadrons pénétrèrent entre nos lignes; les troupes, peu préparées à cette

échauffourée, coururent aux armes; les premiers pelotons surpris occasionnèrent du désordre; il paraît même que les troupes formant la seconde ligne de Marmont firent feu sur celles de la première, qu'elles prenaient pour ennemies. Les hulans prussiens pénétrèrent, à la faveur de ce désordre, jusqu'à la jeune garde. L'alarme s'était répandue jusqu'à Lutzen et Weissenfels; elle fut d'autant plus grande sur les derrières, que les Cosaques d'un autre côté avaient fait un *hourra* sur les ambulances derrière notre ligne, d'où quelques fuyards vinrent semer l'épouvante jusqu'à Naumbourg. Cette alerte ne fut pas sérieuse; nos troupes, revenues du premier mouvement de surprise, firent payer cher à Blücher une entreprise isolée et mal conçue : ses escadrons, accueillis par l'artillerie et la mousqueterie, ne regagnèrent pas sans perte sa ligne.

Minces résultats de cette bataille.

La journée avait été sanglante sans être décisive. Le corps seul de Ney avait eu 12 mille hommes et 500 officiers hors de combat, et nous n'avions obtenu ni trophées ni résultats. Le nombre des hommes blessés à la main était si considérable, qu'on accusa ces jeunes conscrits, effrayés des fatigues de la guerre, de s'être mutilés dans l'espoir de s'y soustraire. Peut-être n'y eût-il dans leur fait que maladresse. Cependant, quoique l'honneur français repoussât cette accusation, elle me parut assez sérieuse pour mériter une enquête.

Cette bataille improvisée n'ayant abouti à rien, j'étais déterminé à recommencer le lendemain pour achever la défaite de l'ennemi, s'il commettait la faute de rester à la gauche de l'Elser. Pour obtenir plus de résultats, je donnai à Lauriston, qui pendant la bataille était entré à Leipsick et avait rejeté Kleist sur Wurtzen, l'ordre de ne laisser dans cette première ville qu'un détachement, et de se porter avec le gros de son corps le long de la rive gauche de l'Elster, pour menacer les ponts de l'ennemi.

Mais Wittgenstein, ayant déjà senti le danger de sa position, profita de la nuit pour repasser la rivière. Les jours suivants, l'armée alliée continua sa retraite en deux colonnes sur Dresde et Meissen; Wittgenstein prit avec les Russes la route d'Altenbourg et de Chemnitz : je le fis suivre par Bertrand et Oudinot. Blücher enfila la route directe de Colditz, je le suivis moi-même avec Marmont, la garde et le corps de Macdonald, commandé par le vice-roi. Ney prit, avec les 3e et 5e corps, le chemin de Leipsick sur Torgau, d'où il devait déboucher et se rallier avec le duc de Bellune, qui amenait le 2e corps de Magdebourg sur Wittemberg. Davoust et Vandamme, à la tête du premier corps, sont rentrés dans Hambourg.

Je poursuis les alliés sur Dresde.

Quoique la poursuite se fît avec activité, faute de cavalerie elle ne nous donna pas de résultats. Nous atteignîmes l'arrière-garde de Blücher sur la Mulde où elle fut culbutée; mais le corps frais de Miloradowitsch se présenta pour couvrir la retraite, et s'en acquitta avec cet aplomb qui distingue l'armée russe, et qui est le résultat de ses bonnes institutions et de sa forte discipline. L'élan du vice-roi vint se briser dans trois combats successifs à Elsdorf, Nossen, Wilsdruf; il poussa l'ennemi, mais ne réussit pas à l'entamer. Les Russes repassèrent l'Elbe le 7 à Dresde, et les Prussiens à Meissen. Enfin, le 8 mai, nous arrivâmes devant la capitale de la Saxe; Miloradowitsch fit sauter les ponts, brûla les magasins, et s'apprêta à défendre la ville neuve située à la

droite de l'Elbe. Je reconnus les hauteurs avantageuses de Priesnitz; on y jeta un pont de bateaux sous la protection de 80 pièces de la garde et de deux bataillons de voltigeurs passés dans des radeaux. De même qu'à Essling, une crue subite de l'Elbe menaça la sûreté de nos ponts; mais l'armée n'avait pas encore passé, et l'ennemi n'aurait pas été en mesure de l'attaquer, si elle eût commencé le passage. Nos troupes, dans leur impatience, se servent de longues échelles pour franchir les deux arches du pont de pierre que l'ennemi a fait sauter; enfin l'approche de la nuit décide le général russe à commencer sa retraite. Dresde est à nous. Les magistrats viennent au-devant de moi; je leur reproche la conduite des habitants lors de la retraite d'Eugène et à l'entrée des ennemis de leur souverain, et la leur pardonnai à condition qu'ils enverraient à ce prince une députation pour solliciter son retour.

Les Saxons chancellent, leur roi revient à Dresde.

Des renseignements fâcheux m'assiégent dès que j'ai mis le pied dans cette capitale : j'apprends d'un côté que le général Thielmann, gouverneur de Torgau, était venu plusieurs fois au quartier général des alliés; et Ney m'annonce que le même général refuse d'ouvrir les portes de la place à mes troupes, en vertu des ordres de sa cour. Cette révélation indique l'usage que l'Autriche compte faire de son influence et de sa médiation : un tel état d'incertitude ne peut durer. Je fais partir sans délai mon aide de camp Montesquiou pour Prague : il est porteur de dépêches qui demandent au roi de Saxe s'il est encore membre de la Confédération du Rhin, et quel traité le dégage des liens qu'il a contractés. Ce brave et loyal prince me répond en arrivant lui-même le 12 mai à Dresde; il est précédé par l'ordre formel de nous recevoir à Torgau. Thielmann, exalté contre nous, abandonne son souverain et passe au service de Russie. Les troupes saxonnes, placées de nouveau sous les ordres de Reynier, forment avec la division Durutte le 7e corps d'armée. Cependant cinq jours ont été perdus pour la poursuite, et Ney n'a pu franchir l'Elbe à Torgau que le 13.

Eugène va en Italie réorganiser une armée.

L'horizon politique se rembrunissait du côté de l'Autriche; je résolus de renvoyer Eugène en Italie, où il me serait plus utile en cas de rupture. Les ordres les plus pressants avaient été déjà donnés pour y remplacer les troupes françaises qu'on en avait tirées, et recréer l'armée italienne, que ses pertes cruelles en Catalogne et en Russie avaient à peu près anéantie.

Négociations du duc de Bassano avec Schwartzenberg.

Pendant que je marchais à de nouvelles victoires, j'avais laissé le duc de Bassano et Schwartzenberg débattre à Paris nos intérêts réciproques. Bien que mon ministre partageât ma confiance dans le succès des opérations militaires, il eût préféré aborder franchement la question de la paix; mais, dans l'état où j'avais amené les choses, sa mission devait naturellement se borner à pénétrer Schwartzenberg sans rien brusquer, au moins jusqu'à ce qu'on vît se dérouler les premiers événements de la campagne. Il fallait sonder toute l'étendue des prétentions de mes ennemis, et savoir quelle limite l'Autriche assignerait aux sacrifices qu'on allait exiger de moi; tout en évitant d'en avoir une déclaration formelle, puisqu'une victoire devait en changer la teneur, il mettait toute son adresse à entamer la négociation sur le *minimum* des concessions qu'on nous demanderait. Pressé d'obtenir

enfin des données sur lesquelles je pusse asseoir ma conduite ultérieure envers les coalisés et le cabinet de Vienne, mon ministre, par de feints épanchements, provoqua la franchise naturelle de Schwartzenberg. Tous deux avaient été négociateurs de l'alliance de ma famille, et il s'était établi entre eux depuis cette époque une intimité qui favorisait une explication. Dans une de ces conférences où Bassano faisait sonner fort haut les liens que ce mariage imposait à l'Autriche, le prince lui répondit *que la politique avait conclu ce mariage, et que la politique pourrait le rompre.* Il devenait évident dès lors que le passé était effacé, et que toutes les considérations de parenté seraient subordonnées en Autriche aux intérêts du cabinet; je m'en doutais, mais il était bon d'en prendre acte, et de pouvoir dire qu'on m'avait autorisé à n'en pas douter.

Le duc, à qui cet aveu en disait assez, feignant ne l'avoir pas saisi, ramena la conversation sur des objets moins sérieux; il la termina en demandant une note écrite qui pût me mettre à même de juger des intentions de l'empereur. Il me rendit compte des craintes que cette conférence lui avait inspirées; mais il me cacha ces paroles menaçantes qui auraient pu me porter à un éclat prématuré, et verser dans mon cœur un venin qui eût exercé une funeste influence sur la négociation. « Il fallait, m'écrivait ce ministre, se hâter de se mettre « en mesure de traiter; il fallait profiter du « moment où l'Autriche pouvait hésiter en« core, et où rien ne l'empêchait de croire « qu'une heureuse issue, attribuée à ses ef« forts, maintiendrait les deux puissances « dans les rapports que le sang et la politi« que avaient formés, et qu'un service aussi « important resserrerait plus étroitement « que jamais. »

Quelques jours après, le prince de Schwartzenberg communiqua des dépêches de Londres, par lesquelles le baron de Weissenberg lui annonçait le peu de succès des ouvertures qu'il avait été chargé de faire. « L'Autriche, « dit-il, est bien loin de subordonner la paix « continentale aux caprices de l'Angleterre. « Le zèle du cabinet de Vienne n'en sera pas « ralenti, et avant peu il fera connaître la « démarche très-péremptoire qu'il compte « faire envers les puissances alliées pour les « amener à des explications finales. »

La mission du prince de Schwartzenberg se termina par ces nouvelles assurances. Il venait de quitter Paris lorsque la reprise des hostilités fut suivie de la bataille de Lutzen.

Bubna vient à Dresde avec une nouvelle mission.

J'appris, en arrivant à Dresde, le départ de Schwartzenberg, avec les idées que ses conférences avaient suggérées à mon ministre sur la nécessité de conclure la paix, et l'avantage que nous devions trouver en abordant victorieux la question de la paix générale. De grands événements allaient se décider; il était naturel d'espérer que ma victoire de Lutzen raffermirait mes relations avec l'Autriche : malheureusement elle n'avait pas eu de résultats assez décisifs pour entraîner le cabinet de Vienne, et elle en avait eu assez pour me rendre encore redoutable à ses yeux dans l'avenir. Metternich, informé à la fois des explications un peu vives de Schwartzenberg et de ma victoire de Lutzen, sentit qu'il allait être compromis; il tremblait que je n'en profitasse pour me réconcilier avec la Russie. En effet, les suites auraient pu devenir autrement plus importantes que la bataille elle-même. Il n'était pas impossible que je m'entendisse franchement avec l'empereur Alexandre comme à Tilsitt; je me flattais du moins que je l'y trouverais disposé, et qu'il me suffirait pour cela de sacrifier le

duché de Varsovie. Le rusé diplomate se hâta donc de lui dépêcher le comte de Stadion, et de me renvoyer Bubna avec une lettre de mon beau-père. Les protestations affectueuses y étaient renouvelées toujours à peu près dans les mêmes termes. *Le médiateur,* m'écrivait l'empereur d'Autriche, *est votre ami sincère : il s'agit d'asseoir sur des bases inébranlables votre dynastie dont l'existence est confondue avec la sienne.*

Il parle des cessions de territoire qu'espère l'Autriche.

En l'absence du duc de Bassano, je chargeai Caulaincourt de conférer avec cet envoyé, dont le langage différait un peu de celui de son souverain. Bubna avoua que l'alliance était suspendue, du moins dans quelques articles ; mais, quand il s'agit de les spécifier, il prétendit être sans instructions précises à ce sujet. Tout annonçait que le premier de ces articles était celui de la garantie des territoires : dans ce cas, fallait-il du moins savoir les changements qu'on voulait apporter à l'état des choses garanti au mois de mars 1812. Bien que Bubna n'ait pas d'instructions suffisantes, on induit de ses aveux que l'Autriche espère l'Illyrie, une partie de la Gallicie, l'Innviertel ; et que les alliés exigent la dissolution de la Confédération du Rhin et du duché de Varsovie : ce sont néanmoins plutôt des aperçus que des conditions positives qu'il présente ; ce n'est guère que la répétition de ce qui a été dit à Vienne à M. de Narbonne. L'Autriche propose un congrès pour s'en expliquer plus catégoriquement.

Fier de ma dernière victoire, ces propositions me semblent à la fois excessives et ambiguës. Cette conduite me blesse, je me laisse entraîner à dire dans un moment d'abandon : « Si Bubna m'ennuie de ses préten- « tions, je traiterai à tout prix avec la Rus- « sie, et nous nous expliquerons ensuite avec « messieurs les Autrichiens. » Ce propos, que d'imprudents admirateurs répètent dans les salons de service comme une preuve de mon grand caractère, parvient jusqu'à l'envoyé de mon beau-père, et ne peut qu'accroître le penchant qui pousse son cabinet du côté de mes ennemis.

Démarches du cabinet autrichien pour détacher mes alliés.

Les rapports qui m'arrivaient de toutes parts étaient de nature à détruire mes dernières illusions. Par un raffinement un peu extraordinaire d'adresse, l'Autriche cherche à paralyser nos alliés. « Elle se montre au « Danemarck, à la Saxe, à la Bavière, au « Wurtemberg, et même à Naples et à la « Westphalie, comme une amie de la France, « qui ne veut rien que la paix ; *elle les en-* « *gage à cesser des armements ruineux* « *autant qu'inutiles,* puisque, si je con- « sens à traiter, elle est prête à mettre « 150 mille hommes dans la balance en ma « faveur. »

Je renvoie Bubna à Vienne, avec l'acceptation d'un congrès et la proposition d'un armistice.

Durant le peu de jours qui viennent de s'écouler, les événements se pressent au delà de l'Elbe, où l'ennemi se concentre à deux marches de mon quartier-général ; je pars pour Bautzen, afin d'aller trancher le nœud si artistement formé par l'Autriche. Cependant, sans rien rejeter, je fais répondre à Bubna « que l'Autriche est maîtresse « de renoncer à l'alliance ; que je n'en serais « point blessé ; que je ne crains rien autant « que les termes moyens, ressource com- « mune de l'irrésolution et de la faiblesse ; « que j'accepte la proposition de réunir un « congrès à Prague, et que, si les autres « puissances acceptent de même, je suis

« prêt à aller au-devant de la paix par la con-
« clusion d'un armistice. »

Il transmet mes offres au comte de Stadion, au quartier-général des alliés.

Bubna transmet ma proposition directement à M. de Stadion, au quartier-général des souverains alliés, et, dans sa lettre, il *rend justice aux dispositions pacifiques que je montre, malgré mon attitude victorieuse*. J'écris, de mon côté, à mon beau-père pour lui renouveler les sentiments qui m'entraînent vers lui; mais je déclare *qu'en bon Français, j'aimerais mieux mourir les armes à la main que de souscrire à des conditions qu'on présenterait à la pointe de l'épée. Je prétends négocier, et non recevoir la loi.*

Propositions de Caulaincourt au comte de Nesselrode.

Bubna part pour Vienne avec ces assurances. De mon côté, je veux profiter de l'occasion que me présente la proposition d'un armistice, pour envoyer Caulaincourt à l'empereur Alexandre; il en reçoit l'ordre le 18 mai. J'aime mieux laisser les avantages de la paix à un ennemi noble et chevaleresque, qu'à ces trafiquants de médiation qui subordonnent tout à d'étroits calculs et comptent froidement le prix d'une défection. Les instructions que je donne à Caulaincourt, en date de Hartha, le 19 mai, attestent suffisamment le sentiment qui m'anime. On y lit ces propres mots : « S. M. ne
« rejette pas la possibilité que de nouvelles
« circonstances, de nouvelles combinaisons,
« ne la portent à rentrer dans son système
« avec l'Autriche; mais, dans la situation
« actuelle, telle n'est pas sa pensée. Son in-
« tention est de négocier avec la Russie une
« paix qui soit glorieuse pour cette puis-
« sance, et qui fasse payer à l'Autriche le
« prix de sa mauvaise foi, et de la faute po-
« litique qu'elle a commise contre l'alliance
« de 1812, en ramenant ainsi la Russie et la
« France l'une vers l'autre. Si l'on avait ac-
« cepté la convention faite pour la Pologne
« après la paix de Vienne, sauf quelques
« changements dans la rédaction, les choses
« ne se seraient pas aigries et la guerre n'eût
« pas eu lieu. L'empereur Alexandre re-
« poussera aisément ces arguments, en se
« jetant toujours sur le vice radical de l'exis-
« tence du duché relativement à la Russie;
« ce qui amènera naturellement, et après
« beaucoup de mystère, de réticence, la
« proposition ci-après dont on lui deman-
« dera préalablement le secret, dans le cas
« où il ne l'accepterait pas; savoir :

« De borner l'existence de la Confédéra-
« tion du Rhin à l'Oder, prenant une ligne
« de Glogau à la Bohême : cela donnerait à
« la Westphalie une augmentation de 1,500
« mille âmes. La Prusse aurait en place le
« duché de Varsovie avec le territoire de
« Dantzick, excepté un petit arrondissement
« pour Oldenbourg : la Prusse acquerrait
« donc 4 à 5 millions d'habitants, Dantzick,
« Thorn, Modlin, toute la Vistule. Elle de-
« viendrait complète, et formerait pour la
« Russie une nouvelle frontière qui la cou-
« vrirait et serait d'une grande sûreté pour
« elle, puisque la Prusse, ayant sa capitale
« près d'elle, serait dans son système. La
« France et la Russie seraient donc à 300
« lieues l'une de l'autre, et une puissance res-
« pectable serait intermédiaire entre elles.
« Le roi de Prusse, ayant sa capitale à Var-
« sovie, Kœnigsberg ou Dantzick, serait
« dans le système de la Russie. Ainsi la
« France et la Russie, n'ayant plus rien à
« redouter l'une de l'autre, se placeraient
« facilement sous les rapports les plus éten-
« dus dans les liens étroits d'une alliance
« toute naturelle. »

On lit dans les mêmes instructions : « Qu'il « est inutile de revenir sur les stipulations « de Tilsit, uniquement dirigées contre l'An- « gleterre, puisqu'il s'agit de paix géné- « rale, et que l'empereur Alexandre sen- « tira tôt ou tard la nécessité d'adopter « un système propre à faire respecter son « pavillon. »

Caulincourt s'était rendu aux avant-postes, et attendit, le 19, la réponse à la demande d'un sauf-conduit pour se rendre au quartier-général des souverains alliés. Cependant je ne devais pas m'endormir sur de vagues espérances; les opérations militaires continuaient : l'instant d'un choc inévitable et décisif approchait. Mes masses étaient en mouvement : il fallait que le 20 l'armistice fût arrêté, ou qu'on laissât l'arène ouverte à de nouveaux assauts; et, pour donner plus de poids à mes propositions, je vole où ma gloire et mes intérêts m'appellent.

Je pars pour Bautzen.

Après le passage de l'Elbe, il avait régné quelque incertitude sur les mouvements de l'ennemi; le bruit public annonçait que l'armée prussienne avait descendu le fleuve pour se réunir au corps de Bulow qui couvrait Berlin, se séparant ainsi des Russes, qu'on disait occupés à se fortifier à Bautzen. Le fait est que toute l'armée alliée s'était arrêtée dans les superbes positions autour de cette ville, où l'arrivée de quelques renforts, entre autres de deux divisions de grenadiers, qui revenaient du siége de Thorn, sous les ordres de Barclay de Tolly, paraissait les encourager à recevoir une nouvelle bataille. Je les fis observer par les corps de Bertrand, Marmont, Macdonald et Oudinot. J'attendais, de mon côté, plusieurs belles divisions de cuirassiers et de chevau-légers, réorganisées par Latour-Maubourg, et deux divisions de jeune garde. Quand ces troupes m'eurent rejoint, je me rendis, le 20, devant Bautzen. Aucune réponse n'était arrivée aux avant-postes pour les passe-ports de Caulincourt; il fallut encore recourir à la chance des armes, celle de toutes que je redoutais le moins.

Belle position retranchée des ennemis.

Les alliés avaient profité de ce repos de dix jours pour hérisser leur camp de différents ouvrages de campagne. Leur principale position était assise sur ces fameux mamelons de Klein-Bautzen et de Kreckwitz, qui avaient servi de refuge à Frédéric le Grand après la cruelle surprise de Hochkirch, et où, grâce à la force de la position, il avait bravé l'armée supérieure en nombre et victorieuse de Daun. A la vérité, le maréchal autrichien venait du côté de Gœrlitz, et nous arrivions du côté opposé par Dresde. La gauche, appuyée à la grande chaîne des montagnes de Bohême, donnait peu de prise à l'attaque : la droite, établie derrière les lacs de Malschwitz, était d'un accès difficile; mais, en la débordant un peu plus loin vers Bergern, on pouvait la prendre à revers. Quelque forte qu'elle fût sur son front et sur ses flancs, cette position offrait deux graves inconvénients; elle n'avait qu'une ligne de retraite par Wurschen et Hochkirch, sur Reichenbach; et sa ligne de bataille appuyant à la frontière neutre de la Bohême, vers son extrême gauche, il était clair que nous enlèverions toute retraite à l'ennemi si nous remportions le moindre succès sur l'aile opposée. L'armée de Wittgenstein s'était chargée de la défense de la gauche, depuis Baschutz et Nieder-Kayna jusqu'aux montagnes vers Kunitz; celle de Blücher tenait la droite, de Malschwitz à Kreckwitz, le centre et les réserves étaient entre Litten et Baschutz.

Belle marche de Ney pour tourner la position.

On se rappelle que Ney avait débouché de Torgau avec les dix divisions d'infanterie des 3e, 5e et 7e corps. Si le bruit de la séparation des armées ennemies se fût confirmé, je l'aurais laissé dans l'intervalle qui eût existé entre elles, et je l'aurais secondé par un mouvement à gauche, en me jetant sur la droite des Russes. Dans tout état de cause, je crus convenable de mettre sous les ordres de ce maréchal le 2e corps commandé par Bellune, et de lui prescrire une démonstration sur Berlin, en le faisant soutenir par le corps de Reynier, qui s'avancerait vers Dahme (Sayda). Le maréchal devait rester avec le 3e corps sur la grande route de Luckau à Lubben, et détacher seulement Lauriston de sa droite sur Hoyerswerda, pour me renforcer vers Bautzen. Ney, attachant trop d'importance au mouvement sur Berlin, était prêt à s'y porter de sa personne; il en fut heureusement empêché par les nouvelles reçues de Lubben, qui lui annonçaient l'arrivée de Barclay dans la direction de Bautzen. Dès que je connus la concentration des forces ennemies sur ce dernier point, je voulus prolonger Ney vers Kalhau et Spremberg. Ce mouvement était convenable pour déposter l'ennemi de sa position sans bataille, mais il n'était pas assez concentrique pour obtenir de grands résultats. Ney se rabattit donc le 17 de Kalhau sur Senftenberg : on lui conseilla de diriger Bellune et Sébastiani sur Spremberg, pour compléter la manœuvre qui tendait à se saisir de la seule ligne de retraite des alliés. Ce mouvement ne fut pas exécuté, soit que Ney craignît de trop isoler ce corps, soit que Bellune marchât trop lentement pour arriver à temps.

Le vainqueur d'Elchingen s'avançait donc processionnellement, depuis le 18, avec le 3e corps dans les bois de Senftenberg, précédé par Lauriston, et suivi de Reynier et de Bellune. Nos communications avaient été gênées par les partisans de Lutzow; plusieurs de mes ordres avaient été interceptés. Des duplicata lui furent envoyés par des émissaires, pour lui prescrire un mouvement qu'il faisait depuis deux jours.

Le terrain entre la Sprée et la Schwarze Elster est coupé de grandes forêts marécageuses ; c'est une tourbière où l'on ne peut guère cheminer en automne et au printemps que sur deux routes étroites. Lauriston, détaché dès le passage de Torgau, avait marché à pas lents et mesurés par Dobrilugk ; ses bagages obstruaient les chemins. Ney, arrivé le 19 au milieu de ses colonnes à Hoyerswerda, les dirigea sur Weissig pour flanquer sa marche et dégager la route de Kœnigswartha, qu'il voulait suivre avec les 3e et 7e corps. Au bruit de son approche, les alliés, ignorant sa force et croyant sans doute n'avoir affaire qu'au corps de Lauriston, conçurent le projet de le battre isolément, et détachèrent à sa rencontre le général Barclay avec son corps et celui d'York.

Combats de Weissig et de Kœnigswartha.

Instruit, de mon côté, de l'arrivée de Ney aux environs de Hoyerswerda, je poussai, le 19, une division italienne du corps de Bertrand sur Kœnigswartha, afin d'assurer la jonction. Cet incident donna lieu à une double échauffourée. Barclay, marchant à Kœnigswartha, tomba sur la division italienne, qui n'était point sur ses gardes, quoique bivouaquée au milieu des bois; elle fut surprise et dispersée avec perte de tout son canon et de 2 mille prisonniers. Ceci se passait à une lieue de l'avant-garde de Ney : Kellermann, qui la commandait, accourut pour sauver les débris des Italiens, et Barclay se replia à son approche. York n'avait pas été aussi heureux : sa colonne donna à Weis-

sig sur le corps entier de Lauriston, et fut culbutée après un combat dont la division Maison eut les honneurs, et qui coûta aux Prussiens près de 5 mille hommes.

Ney débouche sur Klix; bataille du 20 mai.

Ces incidents n'influaient en rien sur la grande question; les pertes étaient à peu près balancées, et les corps alliés rejoignirent leur armée. Ney déboucha le 20 à Kœnigswartha sur Leichnam et Klix. Afin de ne pas laisser à l'ennemi le loisir de l'inquiéter, et pour l'expulser en même temps de toutes les positions avancées qui couvraient le camp, j'ordonnai l'attaque de la ville de Bautzen et des hauteurs occupées par la gauche des Russes. Oudinot et Macdonald enlevèrent Doberschau et Strehla, puis s'avancèrent jusqu'à Binewitz et Auritz. Ma droite et mon centre passèrent la Sprée, s'emparèrent de la ville de Bautzen, et délogèrent l'ennemi des hauteurs de Nieder-Kayna et Nadelwitz, qui couvraient le front du camp retranché. Ma manœuvre remplit son but : les alliés renforcèrent Miloradowitsch dans les montagnes, et Ney concentra les 3e et 5e corps derrière Klix pour frapper, le lendemain, un coup qui ne le céderait ni à Ratisbonne ni à Friedland par l'importance de ses résultats.

Bataille de Bautzen.

Le 21 mai, au point du jour, la bataille s'engage sur toute la ligne. Nous renouvelons contre la gauche alliée les démonstrations de la veille. Oudinot veut percer par Kunitz sur Rachlau, mais Miloradowitsch renforcé le repousse au delà de Binowitz; j'ordonne à Macdonald de le soutenir. Mon centre se déploie pour imposer à l'ennemi, mais ne s'engage pas. Ney franchit la Sprée à Klix, place la division Maison en flanqueurs derrière l'étang de Malschwitz, pousse les deux autres divisions de Lauriston sur Gottamelde, et conduit tout le 3e corps sur le moulin à vent de Gleine : *ces forces se dirigeront ensuite sur les clochers de Hochkirch,* et le 7e corps, attendu vers une heure, pourra leur servir de réserve. Lauriston marchera par Baruth et Belgern, dans la même direction [1].

Cette manœuvre était parfaite, ses résultats devaient être incalculables : plusieurs circonstances fâcheuses vinrent en traverser le succès. J'avais attendu un peu tard de donner à Ney des instructions sur le rôle qui lui était réservé dans la bataille. Ces instructions furent même insuffisantes; car je me bornai à lui envoyer à huit heures du matin un billet au crayon, portant l'ordre laconique d'être à onze heures au village de Preititz, et d'attaquer la droite des ennemis. L'officier qui en était porteur avait fait un long détour par Klix, dans l'espoir d'y trouver le maréchal; il arriva à dix heures sur les hauteurs de Glein, dont Ney venait de s'emparer beaucoup plus tôt que je ne comptais.

Jusque-là tout allait pour le mieux; car la direction assignée aux colonnes de notre gauche sur les clochers de Hochkirch ne rentrait pas seulement dans le même système que l'ordre d'aller à Preititz; elle paraissait même plus convenable. Il n'était que dix heures; Preititz se trouvant à 8 ou 900 toises des hauteurs de Glein, Ney ne voulut pas accélérer l'attaque d'une heure. Il attendait le corps de Reynier, et perdit trois quarts d'heure à former ses troupes; ensuite

[1] C'était au général Jomini, son chef d'état-major, qu'on était redevable de l'ordre de marcher droit au clocher d'Hochkirch : je ne l'ai su que trop tard. Il est constant que Ney ne reçut aucune autre instruction pour cette bataille, que le billet laconique au crayon dont il est fait mention ici.

il poussa Souham seul sur Preititz, laissant ses trois autres divisions à une demi-lieue de là, et la 5e à une lieue. Souham, pénétrant sans soutien dans le village au moment où Blücher détachait Kleist pour renforcer Barclay, donna au milieu des deux corps, et souffrit beaucoup sans utilité : sa division revint à la débandade. Ney la fit soutenir de loin et en intermédiaire, par ses batteries de réserve et la division Delmas. Enfin, instruit vers une heure de l'approche des colonnes de Reynier, qui se montraient derrière Klix, le maréchal fit donner trois de ses divisions sur Preititz. Lauriston, qui avait guerroyé vers Gottamelde, à la tête de deux divisions d'infanterie, contre un faible détachement de 3 mille hommes sous le général Tschaplitz, affirmait qu'il avait devant lui des forces supérieures, et n'avançait qu'à pas de loup dans le terrain fourré qui le séparait du village de Baruth.

On avait perdu des hommes et un temps précieux, en tâtonnant sans raison. Si Ney eût donné tête baissée comme à Friedland, il fût arrivé dès midi derrière la ligne ennemie, sur la chaussée de Wurschen, entre Belgern et Purschwitz; et on ne saurait calculer les suites immenses que devait avoir un mouvement entièrement semblable à celui que Blücher exécuta contre nous à Waterloo.

Cependant le succès n'était que différé; il était temps, vers une heure, d'obtenir encore de grands résultats. Malheureusement Ney n'apprécia pas sa position. Comme il pénétrait dans Preititz, Blücher, qui se trouvait attaqué à dos, fit descendre quelques bataillons des hauteurs de Klein-Bautzen avec une vingtaine de pièces. Ce canon, battant dans le flanc des colonnes du maréchal, lui fit oublier la direction de Hochkirch qu'il avait indiquée le matin; et, au lieu de déboucher devant lui sur la chaussée de Wurschen, il fit tête de colonne à droite et grimpa sur les mamelons derrière Klein-Bautzen, position qui dominait à la vérité tout le champ de bataille, mais qui déviait entièrement de la direction de manœuvre qu'on devait suivre pour s'emparer de la ligne de retraite des alliés. L'apparition d'une vingtaine d'escadrons ennemis dans la plaine, entre Preititz et Purschwitz, contribua à décider Ney à ce funeste mouvement; il n'avait pour toute cavalerie que six faibles escadrons, et craignit de se hasarder en plaine, en laissant Blücher sur les hauteurs derrière lui.

Tandis que ceci se passait au point décisif de la bataille, j'avais fait engager, de mon côté, les corps qui devaient assaillir le front de l'ennemi. Oudinot, à l'extrême droite, continua à combattre avec ardeur au pied des montagnes de Bohême contre Miloradowitsch et le prince Eugène de Wurtemberg : Macdonald le seconda, et maintint le combat vers Binowitz et Rabitz. Marmont et le duc de Trévise continrent le centre et les réserves ennemies sur les hauteurs, entre Kreckwitz, Baschutz et Jenkwitz. A midi, le canon de Ney annonça que le moment de frapper au centre était venu. Soult s'élance, à la tête du corps de Bertrand, de Doberchutz, sur les hauteurs de Kreckwitz, où il assaille Blücher de front, à l'instant où il s'est dégarni pour défendre Preititz. Le duc de Raguse, placé devant les retranchements russes de Baschutz, les canonne et se dispose à les attaquer. Ma jeune garde et les 8 mille chevaux de Latour-Maubourg attendent avec moi, dans le ravin de Nadelwitz, que je leur donne le signal de la victoire. Blücher, renforcé par York, menace de repousser Bertrand : je lance dans ce moment cette réserve d'élite sur Litten. Blücher, ainsi débordé à gauche par Trévise et Latour-

Maubourg, menacé à revers par Ney et poussé par Soult, se voit hors d'état de résister à ces attaques concentriques, et se retire au delà de Purschwitz comme un lion traqué par d'audacieux chasseurs. Marmont pénètre alors vers Baschutz, que les Russes ne peuvent plus défendre sans s'exposer à être coupés.

Ney, en s'élevant au même instant de Preititz sur les mamelons de Klein-Bautzen, eut la douleur de n'y pas trouver un seul ennemi, et de les voir filer au loin sur une route dont il était plus rapproché qu'eux, deux heures auparavant. Peu s'en fallut que ce maréchal, qui avait commencé la bataille derrière le camp des alliés, ne la finît derrière les colonnes de notre centre, ou du moins du corps de Bertrand.

La retraite des Prussiens fut protégée par Barclay, qui, forcé sur les hauteurs de Glein, au lieu de changer de front pour former un crochet en potence, préféra se placer en échelon plus reculé sur les hauteurs de Belgern, et couvrit ainsi l'avenue de Wurschen contre Lauriston et Reynier. Celui-ci venait d'arriver sur le champ de bataille vers trois heures; il se forma dans la plaine de Cannewitz, et engagea à quatre heures une vive canonnade contre Barclay. Ney vint l'appuyer avec le 3e corps; Lauriston joignit sa gauche, en se formant en face de Rackel. A l'entrée de la nuit, Barclay se mit en retraite, et les Saxons entrèrent pêle-mêle avec son arrière-garde dans Wurschen.

Dans ces entrefaites, la gauche des Russes avait lutté bravement au pied des montagnes contre les corps d'Oudinot et de Macdonald; dès que nous fûmes maîtres de Purschwitz et de Litten, j'ordonnai à Marmont de se rabattre du centre à droite pour prendre cette aile à revers et lui couper la route de Hochkirch. Il n'était plus temps; l'ennemi commençait sa retraite, et le défaut de cavalerie ne permettait pas de le gagner de vitesse. La nuit mit fin au combat ici comme à Wurschen.

Observations sur cette bataille.

En suivant sur le plan de cette bataille le mouvement des masses respectives, on voit que Ney et Lauriston, ayant 8 divisions, ne combattirent que contre Kleist et Barclay qui n'avaient pas plus de 20 mille hommes; ils auraient dû les accabler, et laissèrent au contraire abîmer la division Souham.

Si Ney eût exécuté l'ordre parfait qu'il avait donné à 8 heures du matin, en déployant la moitié de l'énergie qu'il avait montrée à Friedland, à Elchingen, à la Moskowa et en tant d'autres occasions, c'en était fait de la majeure partie de l'armée ennemie et de tout son matériel : les alliés n'eussent guère sauvé que leur aile gauche et leur cavalerie. L'Autriche, après une telle victoire, se fût rangée sous mes bannières, et je les ramenais victorieuses jusque sur le Niémen. Le salut de mon empire dépendit ainsi d'un moment de faiblesse du plus vaillant de mes généraux : il est juste néanmoins que je prenne ma part de cette faute. Dès que l'aile gauche sous Ney était le point décisif de la bataille, j'aurais dû m'y transporter au point du jour avec une partie de la vieille garde et ma réserve de cavalerie, ou donner du moins à ce maréchal un autre ordre que les deux lignes au crayon qui lui indiquaient simplement la direction de Preititz. Il fallait lui prescrire d'obliquer de là à gauche, dans la direction de Drehsa qui était la même que celle du clocher d'Hochkirch [1]. Si la cavalerie de Latour-Mau-

[1] J'avais bien indiqué à Ney ce point de Drehsa dans une dépêche du 18 mai; mais c'était alors trop vague et trop loin du champ de bataille.

bourg, débouchant le matin de Nieder-Gurck par Malschwitz, eût été seconder Ney à Preititz, nul doute que nous eussions pris toute l'infanterie de Blücher, et que je serais encore sur le trône. Loin de là, nous ne fîmes pas un prisonnier, et ne trouvâmes sur le champ de bataille que quelques pièces de canon démontées, ayant de nouveau sacrifié 20 mille hommes sans aucun résultat.

Réponse du comte de Nesselrode aux demandes de Caulaincourt.

Nous reçûmes, le lendemain de la bataille, la réponse du comte de Nesselrode aux ouvertures de Caulincourt; la lettre était du 20 mai et accompagnée d'un billet du 21. L'empereur Alexandre, déjà lié avec l'Autriche, refusait de rien recevoir autrement que par son entremise; il était naturel d'en conclure qu'un accord intime régnait déjà entre eux. Ce refus de l'empereur de Russie était dicté par une loyauté qu'on ne saurait blâmer, mais qui était pour le moins poussée à l'excès : il refusa d'être l'arbitre de la paix de l'Europe, pour des alliés qui n'en ont pas eu grande reconnaissance.

Combats de Reichenbach et de Haynau.

Le lendemain, je suivis les alliés, et je fis aborder rudement leur arrière-garde qui avait pris position près de Reichenbach. L'ennemi tenait ferme : impatienté qu'on ne l'entamât jamais, je me portai à l'avant-garde pour l'animer de ma présence : l'ennemi plia; mais je payai cher l'avantage que nous remportâmes. Un même boulet perdu enleva derrière moi le maréchal Duroc et le général du génie Kirgener; Bruyère, un de mes anciens soldats d'Italie, avait succombé quelques heures auparavant. La mort de Duroc était une perte de cœur pour moi, et j'y fus extrêmement sensible.

Un combat plus chaud eut lieu deux jours après à Haynau. Profitant du manque de cavalerie qui empêchait d'éclairer notre marche, Blücher tendit une embuscade à Ney, qui s'avançait avec vivacité à la tête du 5e corps, et qui franchit le vallon de la Theisse sans pouvoir explorer les hauteurs qui sont au delà. L'infanterie de Lauriston, prête à établir ses bivouacs, fut subitement assaillie par 3 mille chevaux; Maison et Puthod se formèrent en carrés; mais la cavalerie eut le temps de sabrer un bataillon avancé et d'inonder les derrières, où elle enleva quelques canons. Lauriston s'attira cet échec en plaçant sa cavalerie sur son flanc gauche, au lieu de la pousser en avant de sa position [1].

Les alliés se rejettent sur Schweidnitz.

Les alliés avaient continué leur retraite par Laubau, Lœwenberg et Goldberg; je crus qu'ils repasseraient l'Oder; mais ils quittèrent à Goldberg la route de Breslaw, et se dirigèrent par Jauer et Striegau sur Schweidnitz. Ce changement de ligne d'opération me donna des inquiétudes : se laisser couper de l'Oder et de la Pologne, en s'acculant aux montagnes de Glatz, était de la part des ennemis une faute si lourde sous le rapport militaire, qu'il fallait bien lui donner un motif politique, en supposant qu'ils avaient déjà la certitude de l'accession de l'Autriche à la coalition : je ne croyais pas la chose aussi avancée.

Armistice de Neumarck.

Dans ces circonstances, les alliés, se fondant sur les démarches que j'avais chargé le duc de Vicence de faire près de l'empereur Alexandre, revinrent sur la proposi-

[1] Lauriston avait une division de 12 cents chevaux, formée de détachements de marche : quoique médiocre, cette cavalerie pouvait du moins éclairer.

tion d'un armistice que j'avais adressée à cette époque. Je l'acceptai, autant pour ne pas mécontenter le cabinet de Vienne par un refus, que pour me donner le temps de voir clair dans ses machinations, et d'opérer le nouveau rapprochement avec l'empereur Alexandre que je désirais.

Cet armistice est peut-être la plus grande faute de ma vie. En y consentant, je manquais, selon toute apparence, l'unique instant de me rétablir dans toute ma grandeur. En pliant devant l'intercession de l'Autriche, je lui inspirais une confiance dans ses forces qu'elle n'avait pas encore, et je ne fis ainsi que hâter sa décision contre moi. Si, au contraire, j'avais continué les hostilités, ma fermeté lui en aurait imposé; l'armée russo-prussienne, tournée par sa droite, écrasée par ma supériorité, refoulée dans les montagnes de Glatz, y eût trouvé des Fourches Caudines, puisque l'Autriche, intimidée par mes succès, n'aurait point osé lui offrir alors le passage à travers ses États. Je redevenais le maître de l'Europe en dictant la paix en vainqueur.

Admettons même que l'Autriche eût pris la résolution de permettre l'entrée des troupes coalisées en armes, ma position n'eût pas été pire qu'elle le fut au mois de septembre; car si mon armée se recruta de 100 mille hommes durant l'armistice, celle des ennemis en reçut le double, sans compter ceux que l'Autriche organisa et mobilisa dans les entrefaites.

Combat de Luckau.

A l'instant où cet armistice venait d'être signé, le maréchal Oudinot essuyait un léger échec à Luckau. Je l'avais dirigé sur cette ville après la bataille de Bautzen, pour attaquer le corps de Bulow qui avait suivi la marche de Bellune, lorsqu'il quitta Wittemberg pour se réunir à Ney, et menaçait ainsi notre ligne d'opération. Bulow était plus fort que nous ne le supposions, et le duc de Reggio ne réussit pas dans sa mission, que l'armistice rendit d'ailleurs inutile.

Traité avec le Danemarck.

Revenu à Dresde le 10 juin, j'y trouvai un envoyé du roi de Danemarck, parti de Copenhague après la bataille de Lutzen pour resserrer notre alliance : il ne devait qu'y être plus porté après la bataille de Bautzen. Jamais traité ne fut plus facile à conclure; nous avions les mêmes intérêts et les mêmes ennemis. Une escadre anglaise croisait devant sa capitale, et sommait son roi de céder la Norwège à Bernadotte; quel autre parti le Danemarck aurait-il pu prendre que celui de se jeter dans nos bras? Aussi le duc de Bassano eut-il bientôt mis cette affaire en règle par un traité offensif et défensif.

Troisième mission de Bubna.

L'allure de l'Autriche était bien différente: Bubna, également de retour à Dresde, n'apportait ni les pouvoirs ni les instructions qu'il était allé chercher à Vienne. Il annonçait que l'Angleterre avait définitivement repoussé toutes les insinuations de M. de Weissenberg; qu'elle trouvait même les conditions du traité de Lunéville trop favorables à la France : ainsi, l'Autriche avouait qu'elle avait proposé à Londres les bases de Lunéville !

Bubna semblait oublier la proposition d'un congrès; il affirmait que l'Autriche, munie du codicille des prétentions de la Russie et de la Prusse, demandait les concessions que je voulais faire. Cette marche annonçait l'intention de revenir sur une négociation solennelle en congrès pour ne traiter que par l'intermédiaire de l'Autriche, ce qui mettait toutes les puissances du continent à sa merci. Étonné de cette nou-

velle prétention, j'ordonne au duc de Bassano d'adresser une note directement à M. de Metternich, pour lui demander des explications plus formelles.

Négociations des alliés à Reichenbach.

L'empereur d'Autriche était venu asseoir sa cour à Gitschin. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse habitaient Reichenbach et Péterswalde : ils avaient assigné rendez-vous à Bernadotte à Trachenberg pour y concerter un plan d'opération. Ce prince royal de Suède, allié depuis un an à la Russie et à l'Angleterre, n'avait pas cru devoir prendre une part active à la guerre de 1812; mais on lui avait assuré la Norwège en échange de la Finlande, cédée à la Russie en 1809, et les Anglais n'entendaient pas le mettre en possession de ce royaume avant qu'il ne le gagnât. A cet effet, il s'était engagé à porter un corps de 25 mille Suédois sur l'Elbe, et venait de débarquer à Stralsund.

C'était au quartier-général de Reichenbach que la diplomatie des alliés resserrait leurs liens par de nouveaux traités dans lesquels l'Angleterre intervenait. La Russie promettait de mettre en campagne 160 mille hommes sans les garnisons; la Prusse la moitié, l'Angleterre s'était engagée à fournir les subsides : les puissances s'interdisaient la faculté de traiter séparément.

Le comte de Stadion transmettait ces négociations à son cabinet, qui l'autorisait à accéder éventuellement à ces arrangements, si je repoussais l'*ultimatum* qui me serait proposé. Par une convention formelle du 27 juin, les alliés agréaient la médiation du cabinet de Vienne, et stipulaient avec lui les conditions qui me seraient imposées. Ainsi l'Autriche, qui vantait sa partialité en ma faveur, avait accédé de fait à la coalition avant l'ouverture des négociations de Prague.

Le comte de Metternich vient à Dresde.

Dans cet état de choses, Metternich crut devoir venir lui-même à Dresde apporter les explications demandées par le duc de Bassano, et faire étalage de ses talents diplomatiques; il protestait de sa modération, de son amour pour la paix. Je savais à quoi m'en tenir sur l'intérêt qu'il pouvait avoir à me faire la guerre; et s'il était trop tard pour le retenir dans mon alliance, je dois avouer néanmoins que je ne pris pas de plein saut le seul moyen capable d'atteindre ce but.

Pour juger la question sainement, je n'avais qu'à me supposer un moment à la place du cabinet de Vienne; aurais-je négligé de profiter de la circonstance unique qui s'offrait depuis 15 ans pour recouvrer d'un trait de plume ou par une seule victoire tout ce que l'Autriche avait perdu dans dix campagnes malheureuses? Dès lors ne devais-je pas lui offrir sans balancer des avantages assez positifs pour la retenir dans mon alliance?

J'en conviens de bonne foi, la marche de cette affaire avait parcouru dès le principe un cercle vicieux. Je croyais imposer davantage, et l'idée d'offrir de prime abord de grandes concessions m'aurait paru un acte de pusillanimité qui eût décelé une faiblesse dangereuse. Les demandes que le cabinet m'adressa un peu tard par Bubna, et qu'il plaçait sous l'égide de la coalition en les transmettant comme des conditions offertes par la Russie et la Prusse, m'avaient paru exagérées. J'en témoignai de l'humeur; mes menaces lui furent rapportées. Il est probable que la crainte de voir réaliser ces menaces et de se trouver ensuite exposé à tout mon ressentiment, ne contribua pas faiblement à sa conduite ultérieure.

L'époque à laquelle l'Autriche prit des engagements formels avec les alliés n'est pas

encore bien connue. Tout porte à croire que ce fut même avant la bataille de Lutzen; car le roi de Prusse le donna à entendre dans une proclamation adressée à son peuple le 8 mai. De cette date dépendra le jugement que la postérité portera sur sa conduite et la mienne. Il était tout simple que je cherchasse à la laisser dans la position où nos traités nous avaient placés réciproquement; et en admettant qu'il y aurait eu plus d'habileté de ma part à lui offrir de grands avantages dès le mois de janvier, du moins ne manquai-je pas à mes engagements en cherchant à vaincre et à faire ma paix sans recourir à sa médiation. Mon but et mes moyens étaient également légitimes.

Mon entrevue avec lui.

L'entrevue que j'eus à Dresde avec Metternich acheva de tout perdre. Après quelques discussions sur l'intérêt des différents partis et sur celui que l'Autriche pouvait avoir à rester dans notre alliance, ce rusé ministre articula les concessions que les alliés exigeraient de moi et auxquelles il faudrait souscrire, si je voulais que le cabinet de Vienne se prononçât en ma faveur. Il ne s'agissait plus seulement de l'abandon de l'Illyrie, mais bien de la Pologne, d'une partie de l'Allemagne et de l'Italie, du retour du pape à Rome, de l'indépendance de l'Espagne, de la Hollande, de la Confédération du Rhin.

Quelle impression ne devait pas faire sur un soldat victorieux l'idée de céder sans tirer l'épée des contrées immenses qui avaient coûté dix campagnes et cent combats? J'étais donc bien déchu dans l'opinion, pour qu'on osât me proposer l'abandon de pays que les alliés ne menaçaient pas même, puisqu'ils en étaient séparés par une armée puissante et victorieuse, et une multitude de forteresses redoutables! On me supposait plus lâche que le sénat de Carthage, pour me faire de pareilles propositions. Le point d'honneur l'emporta sur la froide raison de l'homme d'État; je ne pus contenir mon indignation, et me livrai envers Metternich à des inculpations injurieuses qui devaient m'en faire un ennemi mortel. C'était un double tort. Au fait, dans la situation où six mois de silence et d'hésitation avaient placé le cabinet de Vienne, il ne pouvait guère demander moins sans montrer des dispositions hostiles envers la Russie et la Prusse : or, il avait à ménager ces puissances en même temps que ses propres intérêts. Pour faire cesser ces ménagements, j'aurais dû lui offrir d'emblée tout ce qu'il se flattait d'obtenir avec eux. Au lieu de demander à Metternich *combien l'Angleterre lui donnait pour me faire de telles propositions*, j'aurais dû lui dire que l'Autriche avait deux intérêts à concilier, en l'assurant que j'étais prêt à les satisfaire tous deux; qu'il était de son intérêt que nous restassions de concert les arbitres du continent, et qu'il n'avait qu'à articuler les arrangements qui lui paraissaient convenables pour arriver à ce but. Mais peut-être le moment opportun était-il déjà passé : dans tous les cas, j'aurais rempli mon devoir, et si je n'eusse pas réussi, j'aurais du moins eu la satisfaction d'avoir tenté tout ce qui était en mon pouvoir pour sauver mon trône et la France. Entraîné au contraire par mon indignation, je détruisis par une sortie violente le seul moyen d'arrangement qu'on eût conservé jusque-là. Metternich outragé se retira, *convaincu qu'une guerre à demi-succès suffirait pour replacer l'Autriche à l'apogée de sa puissance, et qu'il ne lui restait que ce moyen de sauver son honneur et de servir son maître.* La guerre fut décidée dès ce jour-là; cependant, soit que les préparatifs de l'Autriche ne fussent pas

terminés, soit qu'il lui fallût du temps pour poser les bases de ses arrangements avec la coalition, ou enfin qu'on espérât encore un rapprochement, nous convînmes de la réunion d'un congrès à Prague, et l'armistice fut prolongé jusqu'au 10 août.

Dans ces entrefaites, de sages observations m'avaient donné à réfléchir sur les conséquences de ma vivacité; et la nouvelle de la défaite de mon frère Joseph à Vittoria, parvenue à Dresde au moment où Metternich en partait, augmentait l'embarras de ma position. J'inclinais à accepter les conditions proposées. Je n'aurais pas hésité un moment à le faire, si l'Angleterre y eût pris part; mais pour rester avec tous les embarras de ma querelle maritime, et donner sans nécessité la mesure de mes craintes pour l'issue de la guerre continentale, c'était une démarche trop épineuse pour m'y décider légèrement.

Envoi du duc de Vicence au congrès de Prague.

Espérant que l'ouverture du congrès me procurerait les moyens de m'expliquer à la fois avec la Russie, la Prusse et le médiateur, j'y envoyai le duc de Vicence et M. de Narbonne. En congédiant le premier, je lui dépeignis les sentiments dont la conduite équivoque de l'Autriche m'animait : je lui fis l'aveu que je regarderais comme une indignité de la récompenser, en lui accordant tous les avantages de la paix; que j'aimerais mieux qu'elle fût profitable à la Russie, qui, du moins, les avait achetés au prix du plus courageux dévouement, du ravage de ses provinces, et de la perte de Moscou; je lui répétai, en un mot, tout ce qui m'avait déterminé à lui confier une mission pour l'empereur Alexandre avant Bautzen.

On se rappelle que j'avais déjà laissé percer ce ressentiment et menacé de faire ma paix particulière avec la Russie. Mon abandon avec Witworth m'avait suscité la guerre avec les Anglais en 1803; ma vivacité avec Metternich, jointe à ces propos où régnait une franchise louable, mais inconsidérée, me brouilla avec l'Autriche et me coûta la couronne. Le chef d'un État, qui dirige lui-même toute sa politique, devrait éviter de voir les ministres étrangers dans son intimité, et ne traiter avec eux que par l'entremise d'hommes adroits, probes et réservés. La brusquerie d'un soldat ne convient pas dans les affaires de la diplomatie.

L'impératrice vient à Mayence pour chercher une entrevue avec son père.

La cour d'Autriche était revenue de Gitschin au château de Frewald près de Prague; de mon côté, j'étais parti pour Mayence où l'impératrice s'était rendue, et où j'avais appelé quelques-uns de mes ministres pour aviser aux mesures que la reprise probable des hostilités exigerait pour l'intérieur de la France. Celui des finances y vint pour recevoir les clefs de mon trésor de réserve, enfermé dans les caves du pavillon Marsan, et dont 40 millions en or furent tirés pour pourvoir aux dépenses les plus urgentes de notre rentrée en campagne.

Quelques personnes ont pensé que cette entrevue avec l'impératrice avait eu pour objet de lui dicter une démarche pour influencer les résolutions de l'empereur d'Autriche; c'est une erreur : je lui dictai, à la vérité, une lettre pour son père, car je ne voyais aucun mal d'exciter en lui des sentiments qui nous fussent favorables; mais imaginer que j'aie fait reposer les destinées de mon empire sur de tels moyens est une bonhomie par trop forte. L'impératrice n'a jamais eu la moindre part aux affaires, et je savais trop l'allure du cabinet autrichien pour croire qu'une démarche semblable pût être décisive.

Plan de campagne arrêté par les alliés à Trachenberg.

Avant de me rendre à Mayence, j'avais eu vent de la réunion militaire et diplomatique qui venait d'avoir lieu à Trachenberg, où, dès le 9 juillet, les alliés conféraient sur le plan d'opération qu'ils adopteraient. L'Autriche désignait le général Waquant pour son commissaire près des souverains ; le jeune comte Latour était chargé d'assister aux discussions du plan de campagne au nom de cette puissance. Les uns voulaient former trois armées à peu près d'égale force (150 mille hommes) : celle de Bernadotte, composée de Russes, de Prussiens et de Suédois, devait opérer au nord dans le rayon de Berlin, et attaquer Hambourg ; pendant que celle de Blücher, en Silésie, s'avancerait par la Lusace sur Dresde ; celle des Autrichiens, renforcée de 50 mille Russes et Prussiens, aurait opéré sur Dresde par la Bohême ; l'empereur Alexandre et ses généraux opinaient pour attirer aussi l'armée de Blücher en Bohême, afin de couvrir Prague et la ligne d'opération, tandis que la grande armée des souverains aurait agi par la rive gauche de l'Elbe.

Ce parti était plus sage, plus habile, plus conforme aux principes : il trouva une double opposition, d'abord de la part des Autrichiens, qui ne voulaient pas attirer 220 mille étrangers en Bohême ; ensuite de la part des Prussiens, qui voulaient couvrir la Silésie et soutenir au besoin Bernadotte, si Berlin était menacé. On s'arrêta donc à la formation des trois armées, en laissant celle de Blücher sur l'Oder ; seulement l'empereur Alexandre insista sur la nécessité de renforcer la grande armée aux dépens de celle-ci qui n'était que secondaire, et il fut convenu que 100 mille Russo-Prussiens fileraient de Silésie en Bohême sous les ordres de Barclay de Tolly, pour agir de concert avec même nombre d'Autrichiens par Freyberg et Tœplitz sur Dresde.

Afin d'éviter des revers aux points secondaires, on décida que Blücher et Bernadotte n'accepteraient jamais bataille lorsque je me porterais contre eux, mais qu'ils prendraient l'offensive dès que je ne serais plus en leur présence. Ce plan, conçu sur d'excellents principes, faillit toutefois échouer par les fautes d'exécution et par la vigueur de mes premières opérations. Si j'avais connu alors la teneur de ce plan, je ne me serais pas épuisé en vaines courses contre Blücher ; j'aurais pris, dès l'ouverture de la campagne, des moyens plus sûrs de frapper des coups décisifs au point qui m'eût convenu.

Négociations de Prague.

Dans cet intervalle, les affaires traînaient toujours à Prague. Les ministres désignés pour négocier avec le duc de Vicence n'étaient pas d'un heureux augure. La Russie envoya M. Anstett, qui, né Français, était mon ennemi particulier, et devait être récusé, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs pour justifier ce choix ; car les lois de l'empire interdisaient de traiter avec lui. D'un autre côté, un accident fâcheux retardait la négociation : les commissaires qui avaient signé l'armistice de Neumarck, n'avaient point reçu de pouvoirs pour le prolonger. Tout le mois de juillet se consuma ainsi en débats secondaires ; enfin l'armistice, prolongé le 26 juillet jusqu'au 10 août, laissait à peine quinze jours pour accorder les intérêts les plus compliqués qui eussent jamais été à débattre. Encore n'était-on pas même d'accord sur la manière dont on procéderait aux débats, soit en assemblée collective, soit en rapportant tout au médiateur par des notes séparées et écrites. Chacun mettait son savoir diplomatique à discuter les formes des congrès de Teschen et

d'Utrecht, et personne n'avançait au but. Dans toute négociation par médiateur, on ne peut traiter que de deux manières, ou par conférences générales des intéressés, ou par notes écrites par l'intermédiaire du médiateur. Les alliés et l'Autriche voulaient la dernière, en se fondant sur les antécédents du congrès de Teschen ; mais ici le cas était différent, parce qu'il y avait deux médiateurs, et qu'il fallait bien qu'ils s'entendissent avant les débats en conférence. L'Autriche préférait ce mode, pour rester arbitre de la paix et empêcher que je m'entendisse sans elle avec les alliés ; ceux-ci le désiraient, pour compromettre l'Autriche avec moi et l'entraîner à la rupture. Quant à nous, c'était une prétention insolite que rien ne justifiait ; car Metternich avait répété à Dresde qu'il n'avait aucune prétention à s'ériger en arbitre. Les instructions données à mes négociateurs ne pouvaient prévoir un cas aussi peu probable ; il fallait donc m'en demander de nouvelles. Metternich savait que j'étais à Mayence, et qu'à ma réponse le terme fatal serait près d'expirer.

J'avais cru que les négociations commenceraient le 26 juillet ; qu'il faudrait cinq à six jours pour connaître les prétentions des alliés, et que mes plénipotentiaires, qui auraient eu des communications avec leurs adversaires, seraient dans le cas non-seulement de me faire connaître ces prétentions, mais de m'éclairer jusqu'à un certain point sur celles qu'on pourrait disputer et sur celles qu'on serait dans la nécessité d'admettre. Ces six jours devaient suffire à mon voyage à Mayence. A mon retour, je fus très-surpris d'apprendre que mes plénipotentiaires ne savaient pas un mot de tout cela, qu'ils n'avaient pas même échangé une parole avec MM. d'Anstett et de Humboldt. Un aveugle aurait vu qu'il n'y avait pas de négociation possible. Un seul parti me restait, et je l'adoptai sans balancer. Ce fut, non d'ouvrir une négociation qui n'avait pas commencé, mais de demander directement au médiateur quelles étaient les conditions auxquelles il se portait fort de faire conclure la paix. Caulincourt, qui ne devait dès lors plus figurer comme plénipotentiaire au congrès, reçut, le 6 août, l'ordre d'adresser cette question à Metternich, qui lui répondit le 7. Il demandait la restitution de l'Illyrie, la reconstruction de la Prusse avec une frontière sur l'Elbe ; l'abandon du duché de Varsovie, qui serait partagé entre les trois puissances ; la renonciation au protectorat de la Confédération du Rhin. L'état des puissances grandes et petites, tel qu'il se trouverait établi par ce traité, eût été garanti et n'aurait pu être changé que d'un commun accord. L'indépendance de la Hollande, et celle de l'Espagne sous Ferdinand VII, y étaient établis en principe ; seulement on ajournerait la publicité et l'exécution de cet article jusqu'à la paix maritime, vu que cette clause pouvait la faciliter.

Tout cela n'avait rien de neuf, si ce n'est que pour la première fois on me présentait enfin ces sacrifices comme une demande positive. Je ne pouvais me persuader néanmoins qu'on voulût me tracer le cercle de Popilius, et que toute la négociation dût consister à signer aveuglément ce qu'on exigerait de moi sans rien rabattre ; en un mot, qu'il fallût accepter les prétentions exagérées que Metternich m'avait présentées à Dresde, et qui avaient excité mon indignation peu de semaines auparavant. Ce parti paraissait d'autant plus dur à mes yeux, que je me complaisais à récapituler les chances favorables que m'offrait le bel échiquier entre l'Elbe et l'Oder, dont je tenais toutes les clefs en mon pouvoir, et dont j'augmentais la valeur en construi-

sant de vastes camps retranchés à Dresde, à Pirna, et une tête de pont à Kœnigstein. Le succès des levées ordonnées en France, et les assurances toutes récentes d'attachement que le roi de Bavière venait de me donner par l'entremise du prince de Neufchâtel, ajoutaient à ma confiance. Tout en sollicitant la paix dont ses peuples avaient besoin, le brave et loyal Maximilien *jurait de se faire écharper plutôt que de quitter mon alliance;* et je ne pouvais apporter le plus léger doute à ses sentiments [1]. Mille autres circonstances semblaient d'ailleurs se réunir pour m'offrir des éléments de victoire. J'inclinais donc à repousser ces conditions imposées avec si peu de ménagement. A Presbourg, à Tilsit, à Schœnbrunn, on avait longtemps débattu pour des sacrifices moins grands, pour des intérêts bien moins généraux. Quand l'Autriche m'avait cédé le Tyrol, j'étais maître de sa capitale et victorieux à Austerlitz. Lorsqu'elle me céda l'Illyrie, j'étais encore maître de Vienne et vainqueur à Wagram. Si j'avais imposé à la Prusse la cession de la moitié de ses provinces, je n'étais pas seulement maître de Berlin, mais encore de Kœnigsberg et de la Prusse. Ces traités avec l'Autriche vaincue avaient duré des mois entiers, et on voulait en huit jours m'imposer des cessions bien plus dures, sans aucun débat, et après deux victoires glorieuses. Il est d'usage qu'un État qui a perdu dix provinces par la guerre, en sacrifie la moitié pour obtenir la paix et sauver le reste; mais il eût été nouveau qu'un État qui n'avait perdu que la Pologne, sacrifiât l'Allemagne, la Hollande, la moitié de l'Italie et sa dignité. Je regardais avec d'autant plus de raison comme un déshonneur d'accepter sans examen des propositions dictées à la pointe de l'épée, que j'avais déclaré à mon beau-père que je ne m'y soumettrais jamais. J'employai la journée du 9 à peser ces conditions et les suites qu'un refus entraînerait. Je tenais à conserver Trieste; le grand point de vue maritime qui me dominait suffirait pour expliquer cette réserve, qui était une faute grave, puisqu'on pouvait mettre le sort de l'Europe en jeu pour ce misérable accessoire. Mais on aurait tort de croire que ce fut la possession de ce port qui me retint; j'avais encore à cœur de ne pas accepter un *ultimatum* imposé, et de me donner ainsi l'apparence de céder à la crainte. Je voulais y faire un changement dans ma convenance, pour avoir l'air de souscrire à la paix, parce que les conditions m'en paraissaient convenables. C'était de l'amour-propre, à la vérité, mais il était naturel et louable; c'était même un point d'honneur.

Je fis donc écrire, dans la nuit du 9 au 10, au duc de Vicence, que j'accepterais l'*ultimatum,* sauf la réserve de Trieste et la garantie de l'intégrité du Danemarck. Ce retard dans la réponse, et ces restrictions élevées la veille même du jour où l'armistice expirait, avaient un double inconvénient dans la situation des affaires. La question était trop grave, l'intérêt trop immense, pour les compromettre pour de si minces considérations : l'article seul qui concernait le Danemarck était un acte de loyauté; mais il aurait fallu s'y prendre plus tôt.

Rupture.

Dans le fait, je n'attachais pas un intérêt décisif aux dates. Je savais que si les alliés voulaient la paix, ils la signeraient aussi bien pendant les dix jours d'avertissement qui précéderaient la reprise des hostilités, qu'avant la dénonciation de l'armistice. Les alliés n'en jugèrent pas de même, et le terme

[1] Voyez sa lettre rapportée dans le chapitre suivant.

fatal du 10 août étant expiré avant l'arrivée de ma réponse qui ne parvint que le 11, l'Autriche déclara la négociation rompue. Les ministres de Prusse et de Russie partirent avec une célérité qui dénotait la crainte que je ne revinsse sur mes pas, et les alliés dénoncèrent aussitôt la cessation de l'armistice pour le 16. Ces faits, que personne ne saurait contester, prouvent assez que les trois puissances jugeaient que les chances de la guerre leur seraient plus favorables même que la meilleure négociation. Je veux bien admettre qu'elles ont suivi en cette occasion la ligne de leur véritable intérêt, mais je tiens à démontrer qu'il serait injuste de me donner les torts de la rupture.

Cependant j'ignorais encore la décision formelle des alliés et leur départ de Prague, lorsque Bubna quitta Dresde pour rejoindre sa cour qui se trouvait à Gitschin. Mon ministre me pressait de ne pas compromettre la paix par des réticences. Cédant à ses sollicitations, je l'autorisai encore à voir Bubna, et à lui donner l'assurance formelle que j'accepterais tout ce que le cabinet de Vienne désirerait. Vain espoir ! le démon de la discorde avait prévalu. Déjà les alliés étaient entrés en Bohême, et leurs nombreuses colonnes la traversaient pour s'approcher de Dresde.

Narbonne, forcé de quitter la Bohême, revint à Dresde me rendre compte du triste résultat de sa négociation. Caulaincourt, qui avait une mission particulière, demeura encore quelques jours pour attendre les ordres ultérieurs que je lui donnerais. Il reçut celui de déclarer que j'acceptais toutes les conditions mises en avant par l'Autriche. Le cabinet de Vienne répondit qu'il n'était plus temps, les négociateurs étant partis. C'était un prétexte ; car si l'Autriche érigée en arbitre persistait à trouver ces conditions justes et convenables aux intérêts généraux de l'Europe, elle pouvait fort bien les transmettre aux autres intéressés. L'empereur François, qui avait un rendez-vous à Gitschin le 14 avec l'empereur Alexandre, ne tarda pas à déclarer qu'*il était résolu à courir toutes les chances que lui promettait la guerre :* profession de foi à laquelle il n'y a rien à ajouter, car mes ennemis mêmes ne sauraient l'interpréter autrement que moi.

En attendant ainsi jusqu'au dernier moment pour souscrire à de dures conditions, je m'étais flatté du moins que, si l'armistice était dénoncé au terme fixé, le congrès resterait assemblé jusqu'à la reprise des hostilités et même pendant la guerre. Ceux de Westphalie et d'Utrecht avaient bien duré plusieurs années, pendant lesquelles on se battait. La dissolution du congrès et le départ subit des plénipotentiaires caractérisent mieux que je ne pourrais le faire la résolution de mes ennemis. Certes, j'ai encouru plus d'un reproche dans la marche des négociations qui signalèrent mon règne, et notamment dans les premières démarches qui précédèrent celle-ci; mais il est évident que cette rupture fut moins mon ouvrage que celui d'une coalition qui depuis vingt ans n'avait jamais pu être que partielle, et qui, étonnée d'embrasser aujourd'hui l'Europe d'un commun accord, se réjouissait d'avance du partage de mes dépouilles. Je le répète, je devais m'y attendre; c'était l'intérêt des puissances que j'avais vaincues et affaiblies, comme c'était à moi à conjurer cette union, en m'y prenant à temps pour désintéresser celle de ces puissances qu'il importait de conserver.

Résumé et observations sur les événements.

Tels sont les vrais points de vue sous lesquels il faut juger cette importante époque, qui décida du sort de l'empire et de l'Europe.

Un Mazarin, un Ximenès, se rappelant la fable du chêne et du roseau, eût plié devant la tempête, dans l'espoir de se relever plus fort que jamais. L'amour-propre, ou pour mieux dire le point d'honneur du capitaine victorieux, imposa silence à la raison d'État. Quel général n'en eût fait autant à ma place?

Il faut rendre à César ce qui est à César; l'événement n'a que trop bien prouvé que si la conduite de l'Autriche fut louche, elle fut conforme à ses intérêts du moment. On ne peut pas en dire autant de ce qu'elle fit plus tard à Francfort et à Châtillon. Mais à cette première époque la chose est incontestable: c'était à moi à parer le coup. Si je ne le détournai pas, il serait toutefois injuste de l'imputer à un excès de présomption ni au défaut de sagacité; je fus trompé par les promesses de Bubna, de Schwartzenberg, et par le résultat insignifiant de mes premières victoires.

Le monde ne sera jamais d'accord sur cette négociation; les uns la reprocheront à M. de Metternich comme une félonie; ceux dont il a rétabli la gloire lui élèveront des autels. Il semble néanmoins que, pour un écrivain impartial, toute cette affaire peut se résumer aux points suivants :

« L'Autriche voulut, dès le mois de janvier, profiter de sa situation avantageuse « pour ressaisir une grande partie de ce « qu'elle avait perdu. La crainte que je lui « inspirais l'empêcha de réclamer ouverte« ment des restitutions, démarche qui m'eût « paru offensante, et que sa condition d'al« liée semblait en effet lui interdire. Comme « il me suffisait que cette puissance demeu« rât étrangère aux premiers événements « de la campagne, je ne mis aucun empres« sement à la retenir dans mon alliance « par des restitutions qu'elle n'aurait obte« nues qu'à mes dépens.

« L'ouverture indirecte faite par son mi« nistère à Paris et à Vienne n'ayant eu au« cun résultat jusqu'à la bataille de Lutzen, « l'Autriche jugea qu'elle n'atteindrait pas « son but, si elle ne se rapprochait plus « près de mes ennemis : elle s'engagea *éven*« *tuellement* avec eux ; mais préférant en« core acquérir des provinces par un traité, « plutôt que de s'exposer aux chances de « la guerre, elle espéra s'enrichir de mes « dépouilles au moyen de sa médiation : « lorsqu'elle eut des doutes sur le résultat « de ce calcul, elle voulut courir toutes les « chances des combats; car elle avait beau« coup à gagner et peu à perdre. »

La différence de langage que le cabinet autrichien tint à ces deux époques sera remarquée par ses ennemis comme une violation de toutes les convenances : il est constant néanmoins qu'il put être de bonne foi dans ses premières déclarations, puisque le parti qu'il devait prendre était subordonné à l'effet que ses insinuations produiraient sur moi; le seul reproche qu'il mérite, c'est de ne pas s'être expliqué plus ouvertement, et la crainte de m'irriter en fut peut-être cause.

Quelques écrivains qui se sont arrogé la mission de rehausser ma gloire et ma bonne foi, ont effleuré toute la correspondance du cabinet de Vienne, ont rapporté des fragments décousus propres à le compromettre, mais se sont bien gardés de dire que, dès le mois d'avril, Metternich et l'empereur laissèrent entrevoir à M. de Narbonne qu'il fallait rendre l'Illyrie, renoncer au protectorat de la Confédération du Rhin et au duché de Varsovie, réédifier enfin la monarchie prussienne. Ils ont oublié aussi que, sur les questions pressantes de cet ambassadeur pour savoir le parti que l'Autriche prendrait dans le cas où je n'accepterais pas les conditions qu'elle présenterait comme

médiatrice, on ne dissimula point qu'elle ferait la guerre.

Loin de moi la pensée de disculper entièrement le cabinet autrichien ; il mit de l'astuce dans sa conduite, surtout dans ses démarches pour m'enlever mes alliés, et les réunir en faisceau autour de lui. Mais il est probable que, dans l'origine, il se fût estimé heureux que je lui fisse des propositions conformes à ce qu'il se croyait en droit d'espérer.

Il est d'autant plus extraordinaire qu'il se soit donné les apparences d'un manque de foi, qu'il pouvait fort bien s'en dispenser, grâce à la situation singulière où la fortune venait de le placer. Sa politique pouvait être franche, ouverte, loyale et forte. Ainsi, au lieu de me sonder par les missions de Bubna et de Schwartzenberg, Metternich aurait dû me dire dès le mois de janvier : « Le point de vue de l'alliance « de 1756 tendait à rendre la France et l'Au- « triche arbitres du continent, comme l'al- « liance de famille entre la France et l'Es- « pagne tendait à établir l'équilibre sur les « mers. Ce point de vue nous convient plus « que jamais; l'alliance de 1810 et celle de 1812 « n'ont pas eu d'autre but : mais vous nous « aviez réduits à un rôle secondaire, en « nous enlevant notre influence au-dehors, « nos plus belles provinces et notre seul « port. Il est juste que nous profitions de « notre position pour les ressaisir; sans « cela l'alliance, nous étant onéreuse sous « tous les rapports, deviendrait odieuse à « nos peuples. Rendez-nous les frontières « stipulées en 1805, en y ajoutant le Tyrol; « renoncez à la présidence de la Confédé- « ration du Rhin, qui alternera désormais « entre les maisons de Bavière et de Saxe : « les puissances qui la composent pourront « rester vos alliées, mais non vos vassales. « La Hollande restera entre vos mains jus- « qu'à la paix maritime. Vous conserverez « l'Italie, et déciderez avec l'Angleterre la « question de l'Espagne, sans que nous in- « tervenions dans cette affaire. Entendons- « nous sans délais pour négocier de concert « la paix avec la Russie et la Prusse; posons « des conditions modérées, justes et posi- « tives; décidons à l'amiable du sort du du- « ché de Varsovie, qui, après le désastre « de Moscou, ne peut plus devenir le noyau « d'une Pologne, et qui serait une pomme « éternelle de discorde entre votre empire « et celui du Nord. Alors l'Autriche met- « tra 200 mille hommes en campagne pour « soutenir votre cause, et dicter ces con- « ditions à vos ennemis ; alors nous serons « à jamais vos alliés. »

J'aurais souscrit à ces sacrifices, car j'y aurais vu de la bonne foi dans l'intérêt réel de l'Autriche; et, en définitive, le lot qui me serait resté eût été assez beau, car, rassuré sur le continent, j'aurais pu porter mes efforts vers la guerre maritime. Lors même que j'eusse repoussé ces conditions comme trop onéreuses, l'Autriche aurait pu m'attaquer à front découvert, en prouvant à l'Europe que mon ambition la forçait à la guerre.

Ma conduite fut incontestablement plus franche que la sienne, mais ma position était aussi plus simple. Maintenir nos traités, paralyser ainsi l'action de cette puissance, et replanter mes aigles victorieuses sur le Niémen ; tel était mon but. J'y serais parvenu sans violer aucun de mes engagements, si la bataille de Bautzen avait rempli mon attente. J'ai échoué pour n'avoir remporté qu'une demi-victoire : dès-lors tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans ma résolution ne fut plus présenté que comme un excès d'audace, une témérité, une véritable *don quichotterie*. Accusation d'une insigne injustice, qui n'aurait dû

trouver sa place que dans les pamphlets que l'Angleterre a prodigués contre moi. Si le mouvement de l'aile gauche s'était opéré selon l'ordre que le chef d'état-major de Ney en avait donné le matin, je serais encore maître de l'Europe. Ainsi les destinées des nations dépendent souvent des incidents les plus insignifiants.

Il est temps de quitter l'arène diplomatique ; mais avant de retourner en Saxe et de suivre les opérations des armées, portons nos regards vers l'Espagne. Un événement grave survenu dans ce royaume, au moment des négociations de Prague, n'avait pas peu contribué à leur mauvaise issue [1]. Joseph, forcé d'abandonner la ligne de l'Èbre, avait été enfin complètement battu à Vittoria, et ramené sous le canon de Bayonne dans un désordre affreux. Il convient donc, pour conserver l'ordre dans ma narration, de jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passait dans la Péninsule.

Opérations en Castille.

Wellington, après avoir obtenu en 1812 l'affranchissement de l'Andalousie par ses manœuvres sur le Douro et par l'occupation hardie de Madrid, avait été forcé de lever le siége de Burgos devant les armées réunies de Soult et de Joseph. Il avait pris des quartiers d'hiver autour de Ciudad-Rodrigo, et en profita pour recompléter ses corps. Son armée fut composée, au printemps de 1813, de 75 mille Anglo-Hanovriens et Portugais. Les cortès d'Espagne, mieux avisées, lui avaient enfin conféré le commandement en chef de toutes leurs forces ; et il prit ses mesures pour avoir un corps de 50 mille Espagnols à sa disposition immédiate dans l'ouest et le nord. L'évacuation de l'Andalousie, de Grenade, de la Galice, de l'Estramadure, de la Manche et des Asturies, permettait aux cortès de doubler leurs levées ; et elles ne négligeaient rien pour exciter l'ardeur et le patriotisme dans le cœur des Espagnols.

Position de mon armée sur le Douro.

Nos forces, dans cette partie, se montaient à 90 mille hommes ; outre cela, Suchet en commandait 35 à 40 mille dans l'est. Deux divisions de dragons et 12 mille hommes des meilleurs cadres avaient été retirés de la péninsule et appelés à l'armée de Saxe, que Soult rejoignit, également à l'époque de la bataille de Bautzen.

Les régiments de l'armée étaient très-faibles : depuis un an, ils n'avaient reçu que peu de renforts ; leurs bataillons de dépôt, restés en France, avaient été même réunis en régiments provisoires, et envoyés sur l'Elbe pour remplacer l'armée perdue à Moscou. Cependant le climat, les combats journaliers, les guérillas, les assassinats de soldats isolés, les enlèvements de détachements de fourrageurs, tout concourait à rendre la consommation d'hommes excessive. J'avais assigné 30 mille conscrits à cette armée ; mais les événements se pressèrent avec tant de rapidité, et les pertes journalières étaient si énormes, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils arrivassent à temps pour maintenir les cadres au complet. On déguisait cette faiblesse, en conservant le nom d'armées de Portugal, du centre, du midi et du nord, à des squelettes qui ne formaient plus que de petits corps de 15 à 16 mille hommes. Celui de Portugal obéissait à

[1] L'empereur d'Autriche apprenant en Bohême la bataille de Vittoria, dit en plaisantant : « Ah! il paraît que le chaud est aussi contraire à mon gendre que le froid ; » mots assez piquants dans la bouche de ce prince, dont l'esprit n'était pas disposé à de pareils jeux.

Reille; le corps du centre, à Drouet; l'armée du midi, à Gazan; celle du nord, à Clausel; la garde de Joseph réduite à 3 mille Français, et un millier d'Espagnols avec une faible division espagnole formaient sa réserve.

On se rappelle qu'après la réunion de nos trois armées sur la Tormès, Joseph était rentré dans Madrid, et qu'il s'était imaginé pouvoir s'y maintenir, en appuyant sa droite sur le Douro, et sa gauche sur le Tage, vers Tolède. Sous le point de vue militaire, une pareille position n'était pas soutenable; mais telle est la malheureuse condition d'une armée qui veut à la fois soumettre un pays insurgé et résister aux masses organisées, c'est que, pour soumettre, il faut s'étendre, et que pour combattre, au contraire, on se resserre. Outre cela, dans un pays dépeuplé et insurgé, sans moyens de transport et de navigation, toute position défensive, à poste fixe, est à peu près intenable. Celle de Joseph était d'une étendue démesurée, s'il voulait attendre de pied ferme les coups que Wellington lui porterait; et, s'il se concentrait, la capitale, ainsi que les moyens d'approvisionnement, étaient perdus pour toujours, et le but de la guerre totalement manqué.

L'armée anglo-portugaise avait l'avantage de s'approvisionner depuis Lisbonne et Oporto par le Douro, qu'on avait rendu navigable jusque vers *Miranda*, et par de nombreuses brigades de mulets, qui portaient à grands frais les vivres dans une étendue de 100 lieues [1]. Elle pouvait ainsi agir, avec ses forces réunies, sur celle de nos ailes qu'il lui conviendrait d'attaquer.

Le général anglais tourne la droite.

Wellington ayant achevé, dès la fin de mai, tous les préparatifs pour prendre l'offensive, jugea bien que le point décisif se trouvait à la droite des Français sur le Douro. En obtenant un succès contre cette aile, il menaçait la seule ligne de retraite qu'ils eussent, et il ne lui fallait qu'une victoire comme celle de Salamanque pour les ramener sur les Pyrénées.

L'évacuation du sud avait donné à la junte les moyens d'y lever des troupes et de rassembler un corps espagnol assez considérable sur le Tage, qui menaçait notre gauche et la capitale. L'armée de Galice et des Asturies pouvait prendre de revers la droite, et s'avancer par Bilbao jusque dans les défilés de Tolosa.

Wellington, favorisé par ces deux démonstrations, résolut de passer le Douro, au milieu de mai, vers Lamega, de fondre sur Zamora, de tourner ainsi tout le système de défense de Joseph. Après avoir pleinement réussi dans cette première opération, le général anglais concentra ses forces à Toro, et continua sa marche vers Palencia.

Joseph se retire à Vittoria.

Joseph renonça pour la dernière fois à la défense de Madrid, et rassembla ses forces à Burgos. Jusque-là il n'y avait rien à dire; les efforts toujours croissants des Anglo-Espagnols, l'effet funeste de nos désastres en Russie, la nécessité de penser à la sûreté de l'armée plus qu'à la conservation d'une capitale inutile, tout justifiait cette résolution; mais il fallait à l'instant prendre l'initiative, et marcher à l'ennemi pour le battre ou se retirer. Joseph préféra demeurer sur la défensive : bientôt même les nouvelles démonstrations de l'ennemi sur sa droite le déterminèrent à se replier jusque dans les plaines

[1] On assure que l'entretien de l'armée anglo-hanovrienne coûta près de 400 millions dans ces cinq ans de guerre, et parfois elle n'excéda pas 40 mille hommes. Il est probable que, dans cette somme, il faut comprendre les subsides payés au corps portugais; nous ne saurions l'affirmer.

de Vittoria, après avoir fait sauter le fort de Burgos.

Il eût été difficile de choisir un plus mauvais point pour y recevoir une bataille, ni de la livrer sous de plus fâcheux auspices que Joseph ne le fit. Chacun sait que la surface de l'Espagne est resserrée par le golfe de Biscaye, au point où elle se réunit à la frontière de France, qui forme comme une espèce de gorge entre St-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Une seule chaussée existe à l'ouest des Pyrénées, c'est celle de Bayonne à Madrid; un autre chemin, praticable au canon, va de Vittoria à Pampelune : de là on revient, d'un côté, sur le col de Maya; de l'autre, sur St-Jean-Pied-de-Port par la vallée de Roncevaux, illustrée sous Charlemagne par la fameuse retraite de Roland.

Vices de cette position.

Prendre une position à peu près parallèle à la chaussée, c'était faciliter à l'ennemi les moyens de s'établir dans la même direction; où, par le moindre effort de la gauche contre notre droite, la route se trouverait nécessairement interceptée. Si l'on ajoute à cela que Vittoria, situé dans le fond d'un bassin, est entouré de hautes montagnes, et que cette ceinture dominante se trouvait précisément dans le prolongement de la gauche des Anglais et du côté où ils arrivaient, on peut juger combien un tel poste convenait peu à notre armée. Il n'y avait pas à hésiter; il fallait chercher l'ennemi et l'attaquer partout où on le trouverait, ou prendre bravement son parti en regagnant les Pyrénées. Le dernier était certes bien le plus sage; car un succès contre les Anglais, qui eût pu être décisif avant 1812, ne signifiait plus rien dans les circonstances où nous nous trouvions.

La gauche de Joseph, sous Clausel, était restée à Logrono pour couvrir la route importante de Pampelune. Un corps volant fut porté à Bilbao, sous les ordres de Foy, pour couvrir le débouché de cette ville sur St-Sébastien. Ces deux détachements étaient un malheur inhérent à la position qu'on avait prise, et inséparable en général de toutes les positions défensives. Dans tout autre pays que l'Espagne, il eût été préférable de renoncer à la route de Bayonne pour se retirer parallèlement à l'Èbre, jusqu'auprès de Saragosse, afin de joindre Suchet et de tomber sur Wellington, quand il eût été à 150 lieues de ses vaisseaux et de ses dépôts : les gardes nationales du Midi et quelques bataillons de ligne eussent suffi pour surveiller la Bidassoa et garder la place de Bayonne : le général anglais n'eût pas osé pénétrer dans les Pyrénées, en laissant 100 mille Français derrière lui. Cette manœuvre avait obtenu l'assentiment des généraux les plus distingués de l'armée; toutefois le roi et le maréchal Jourdan jugèrent que le défaut de grande route au centre des Pyrénées, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, et l'esprit qui animait les Catalans et les Aragonais, ne permettaient pas de suivre exclusivement la ligne stratégique. Mais alors il eût fallu se baser sur Bayonne, éviter une bataille, ou du moins la recevoir sur les hauteurs de Salinas. Jourdan en eut, dit-on, le projet; mais l'opinion des généraux repoussait l'idée de s'enfoncer dans les montagnes, sans tenter de disputer encore la possession de la Castille. On murmurait d'évacuer le pays depuis le Douro sans avoir tiré l'épée, et on s'aveugla au point de ne pas se débarrasser des *impedimenta* qui obstruaient l'armée. Le camp de Joseph ressemblait à celui de Darius; il était encombré de tous les équipages et des familles des malheureux Espagnols qui avaient accepté des fonctions sous lui : le nombre en était grand. A la vérité, une partie de ces

bagages étaient partis la veille de la bataille pour Tolosa, sous l'escorte de la division Maucune de l'armée de Portugal ; toutefois il en restait encore beaucoup plus que n'en permettait la situation des affaires.

Wellington le défait complètement.

Les alliés passèrent l'Ebre le 15 juin; ils ne se présentèrent que le 21 devant le corps de bataille de Joseph, posté parallèlement à la Zadorra et à la route. On aurait eu le temps, pendant ces cinq jours, de prendre un parti convenable ; on n'en fit rien.

La bataille qui décidait sans retour du sort de la péninsule se livra le 21 juin. Elle fut plus désastreuse que sanglante : la gauche et le centre du corps de bataille furent repliés sur Vittoria par les corps de Hill et de Beresford, qui, les ayant attaqués concentriquement vers Ariniz et le pont de Mamorio, pénétrèrent dans l'intervalle qui les séparait, et les forcèrent ainsi à une retraite précipitée. L'aile droite, après avoir soutenu un combat vigoureux contre le général Graham à Gamarra-Major, près de la grande route de Bayonne, se laissa ébranler à la nouvelle de la perte de Vittoria. Une division anglaise, débordant la droite, parvint à gagner la chaussée avant nos troupes ; aussitôt l'alarme se répand dans toute la ligne, et chacun s'empresse de prendre en désordre le chemin de Pampelune, le seul qui restât pour atteindre les Pyrénées. La colonne entière d'équipages, encombrée autour de Vittoria, n'ayant aucune issue jalonnée pour gagner le chemin de Salvatierra, devint la proie du vainqueur : canons, bagages, caissons, tout en un mot fut abandonné, et Joseph arriva à Bayonne en aussi mauvais état que moi-même à la Bérésina. Le désordre le plus scandaleux avait flétri les lauriers de l'armée d'Espagne, sans autre motif qu'une terreur panique, à peu près pareille à celle des Autrichiens à Marengo.

Le général Clausel, posté à Logrono, ne pouvant plus trouver d'issue sur Pampelune par la promptitude de cette fuite, crut prudent de se jeter sur Jacca, d'où il gagna Pau. Foy, qui s'était avancé dans la Biscaye dans la direction de Mondragon, faillit tomber entre les mains de Graham, secondé d'une forte division espagnole. Il n'eut que le temps de prescrire l'évacuation de la Biscaye, et de se rabattre sur Tolosa, où il entra presque en même temps que cette colonne anglaise. Ce fut un bonheur, car il faut se rappeler que l'ennemi ayant atteint avant Joseph la route de Mondragon, aucunes troupes, capables de résister, n'avaient pris ce chemin ; et quelques heures plus tard, Graham, entré à Tolosa, eût pu couper 7 à 8 mille hommes de la Bidassoa, et les forcer à se rendre.

Si Joseph mérita plusieurs reproches, on lui en a adressé plus d'un à tort, entre autres celui du grand détachement sous Clausel : qu'eussent dit ses détracteurs, si mon frère avait laissé à découvert la route plus courte de Pampelune, et que 20 mille Espagnols se fussent dirigés sur les passages des Pyrénées, au moment où Wellington se battait près de Vittoria ? Peu propres à décider une bataille rangée, ces troupes n'eussent-elles pas suffi dans les défilés pour ruiner notre armée en retraite ? Et même si le général anglais, arrivant de Burgos à la hauteur de Trévine, au lieu d'agir par sa gauche dans la direction de Mondragon, eût manœuvré par sa droite dans la direction de Salvatierra, ce que l'absence de toute force sur le chemin d'Estella lui eût permis de faire, que serait devenue l'armée refoulée sur Villareal dans la direction de Bilbao ? C'eût été bien pire, car on en fut quitte à Vittoria pour le matériel, un millier de pri-

sonniers, et 4 mille hommes hors de combat; tandis que, si on eût été rejeté vers la mer, c'en était fait de l'armée. La faute, je le répète, fut de n'avoir pas pris l'offensive, ou du moins la position défensive de Salinas, puisqu'on ne voulait pas franchement regagner la frontière de France, ni porter le théâtre de la guerre en Aragon et en Catalogne.

La nouvelle de ce désastre me fit regretter de n'avoir pas pris mon parti d'évacuer l'Espagne à mon retour de Moscou. J'aurais dû dès-lors renvoyer Ferdinand dans son pays, et ordonner la retraite sur les Pyrénées. Les Espagnols n'eussent pas poursuivi, et Wellington, réduit à ses forces anglo-portugaises, n'eût pas songé à envahir la France. Le théâtre de son activité eût été sans doute transporté en Hollande ou ailleurs; l'Angleterre avait une armée aguerrie et un second Marlborough, j'étais alors vulnérable partout. Mais c'eût été un grand point de gagné que de pouvoir rallier à moi 100 mille de ces vétérans derrière le Rhin. En admettant même que Wellington fût demeuré dans les Pyrénées, j'aurais pu encore disposer d'une bonne partie de mon armée, si je m'y étais pris à temps pour neutraliser les Espagnols.

Suchet est repoussé par les Anglais à Castalla.

Dans l'est, la fortune nous était moins contraire. Les Anglais, mécontents du peu de vigueur qu'avait déployé le général Maitland, lui donnèrent pour successeur Murray, chef d'état-major d'un grand mérite. Il arriva à Alicante avec l'ordre de prendre l'offensive pour favoriser les projets de Wellington contre la ligne du Douro.

Les alliés avaient profité de l'hiver pour réorganiser et renforcer l'armée espagnole d'Elliot. Au mois d'avril 1813, Murray prit position à Castalla avec 20 mille Anglo-Siciliens et Espagnols, et détacha quelques corps à Villena. Du 20 au 22 avril, Suchet, par une marche rapide, enveloppa un bataillon à Villena, battit le corps d'Elliot à Yecla, et l'avant-garde anglaise dans le défilé de Biar. Ce succès l'amena devant la position de Murray à Castalla, dont l'attaque fut aussitôt résolue : elle ne réussit pas; un peu de précipitation, la mort d'un colonel, et la bonne contenance de l'infanterie anglaise, ayant mis du désordre dans les colonnes, il fallut y renoncer. Murray voulut attaquer à son tour, et fut arrêté par notre artillerie dans le défilé.

Murray attaque San-Felipe et Tarragone sur nos communications.

L'armée, rentrée à Valence avec ses prisonniers, n'y resta pas longtemps inactive. Murray, n'osant risquer une attaque sur nos positions retranchées, ou dirigé peut-être par Wellington, prit, au mois de juin, le parti d'embarquer ses troupes pour opérer sur nos communications, et décider d'un seul coup l'évacuation de l'est, comme on l'avait fait de l'Andalousie. Sa flotte passa rapidement le 1er juin en vue de Valence, et alla débarquer à Salo, d'où il s'empara du fort de San-Felipe de Balaguer, et commença l'attaque de Tarragone, dont nous avions ruiné les principales défenses. Déjà 28 pièces de gros canon, envoyées à cet effet, se trouvaient sur le rivage.

Suchet le force à se rembarquer.

Le maréchal Suchet, mesurant toute l'étendue du danger, accourut par Perillo, en trois marches forcées, avec son infanterie, en vue du fort Balaguer : la flotte anglaise garnissait le rivage et balayait la grande route. Prenant un détour par les montagnes pour éviter son feu, Suchet porta une colonne d'infanterie en vue de Tarragone et fit allumer des signaux, au moment où,

d'un autre côté, le général Maurice Mathieu, sorti de Barcelone, annonçait à la place sa prochaine arrivée. Prévenu de ce double danger, le général Murray prit le parti de se rembarquer, abandonnant sa lourde artillerie, après avoir eu soin de faire sauter le fort Balaguer; il remit le commandement de son corps à lord Bentinck, qui le ramena à Alicante un peu désappointé, en attendant qu'on concertât avec les Espagnols un nouveau plan d'opérations moins audacieux.

Pendant cette rapide expédition, l'armée espagnole d'Alicante, sous les ordres du duc del Parque, avait attaqué les généraux Harispe et Habert, restés sur le Xuccar, et fut battue. Ces brillants résultats frappèrent vivement les imaginations espagnoles, et changèrent en triomphe le retour du maréchal Suchet à Valence.

Suchet reçoit l'ordre de se rapprocher de France.

A peine y était-il arrivé, qu'il reçut la nouvelle de la bataille de Vittoria, et l'ordre de se rapprocher de la frontière de France, sans abandonner ses points d'appui pour un retour offensif. L'évacuation du pays de Valence commença le 5 juillet. La retraite de cette armée eut encore un caractère particulier; car elle emporta des témoignages sincères de regrets d'un grand nombre d'habitants. De bons officiers, avec des garnisons suffisantes bien approvisionnées, furent laissés à Denia, à Peniscola et à Sagonte; cette dernière place renfermait un approvisionnement de six mois pour toute l'armée. Tortose fut laissé dans un état formidable; on n'abandonna point encore Tarragone. On prit les mêmes mesures pour Lerida, Mequinenza et Monzon. Plus de 20 mille braves furent ainsi sacrifiés à de folles espérances, tandis que leur présence sur le Rhône ou en Champagne eût pu sauver la France quelques mois après. Le maréchal ne saurait être accusé de cette faute : il avait reçu des ordres précis. Notre victoire à Bautzen lui était connue; les négociations étaient entamées à Prague; il ne savait rien de la défection de l'Autriche, et pouvait se flatter de recevoir bientôt l'ordre de retourner à Valence.

Arrivé à Barcelone, Suchet trouva et rallia à lui le général Decaen, avec l'armée de Catalogne; ils prirent ensemble la ligne du Llobregat, qu'ils conservèrent durant plusieurs mois. Dans les premiers jours d'août, le général Bentinck serra de près Tarragone avec des forces considérables. Le 15, l'armée française passa le col de Ste-Christine, et vint lui offrir la bataille. Le général anglais la refusa, et se retira vers Cambrils et le col de Balaguer. Suchet entra dans Tarragone, en fit sauter les fortifications, puis se replia avec la garnison à Barcelone.

L'ennemi s'établit ensuite à Villa-Franca et au col d'Ordal, serrant toujours nos positions sans oser les attaquer. Le 13 septembre, Suchet voulut le repousser plus loin et se débarrasser de ce voisinage importun. Dans la nuit, pendant que le général Decaen marchait sur Villa-Franca par Martorell et Sans-Saturin, le maréchal se porta directement sur le col d'Ordal qui était fortement retranché, et qu'occupait Frédéric Adams avec l'avant-garde anglaise. Les retranchements, attaqués et défendus avec vigueur et opiniâtreté, furent enlevés à la baïonnette. Nous y prîmes trois pièces de campagne et 3 ou 4 cents hommes. Le 27e régiment de ligne anglais y périt presqu'en entier. Le lendemain au jour, l'armée était en vue de Villa-Franca. Le général Bentinck se mit en bataille en arrière, et se disposa à se rapprocher de Tarragone. Notre cavalerie entama sa retraite. Ce combat assura des cantonnements paisibles à nos troupes

entre le Llobregat et Barcelone, où tout l'hiver se passa sans événement remarquable. La triste nouvelle de nos revers en Saxe fut le seul incident qui vint troubler ces cantonnements; car la petite guerre avec les Catalans était tellement une affaire d'habitude, qu'elle entrait en quelque sorte dans les devoirs du service journalier.

CHAPITRE XX.

Campagne d'automne en Allemagne. Batailles de Dresde, de la Katzbach, de Gros-Beeren, de Dennewitz, de Leipsick, Retraite sur le Rhin. Bataille de Hanau.

Quoique l'écroulement du trône de mon frère n'eût pas d'influence immédiate sur les opérations militaires d'Allemagne, il est certain qu'il empira la situation de mes affaires. Je croyais être toujours à temps de retirer 50 mille hommes sur les Pyrénées, et de rassembler sur l'Elbe le reste de mes forces éparses dans la péninsule; la cruelle défaite de Vittoria me donna, au contraire, des alarmes pour mon propre territoire, et ne permit plus de rien distraire de cette armée.

De tels événements étaient, dans tous les cas, de nature à mettre un grand poids dans la balance des négociations entamées à Prague. Ils contribuèrent probablement à leur mauvaise issue, dont j'ai déjà rendu compte. Peut-être qu'un homme d'état, lisant dans l'avenir, y eût vu, au contraire, un motif de plus pour le cabinet de Vienne de se rallier à moi; car la reprise de la péninsule eût occupé longtemps toutes mes facultés, et détourné de l'Autriche les effets qu'elle redoutait de mon ascendant sur le continent. Il n'en arriva pas ainsi. On vit avec joie accroître mes embarras et la probabilité de ma chute. J'inspirais encore assez de terreur pour qu'on se réjouît de cette chute comme d'un événement heureux, et l'on s'inquiétait peu des suites qu'elle amènerait.

Reprise des hostilités.

Le congrès ayant été dissous le 10 août, comme on l'a déjà dit, l'armistice expira le 15, et les hostilités recommencèrent le lendemain.

Efforts immenses de la coalition.

Les efforts de la coalition, durant l'armistice, avaient été inouïs; et, je l'avoue, je regardais tous les avis qui m'en parvenaient comme ridiculement exagérés. La Prusse seule avait mis en ligne 240 mille hommes, dont 32 mille de cavalerie : je n'aurais jamais cru que ses forces excédassent la moitié. Les Russes, outre les corps de Sacken et de Langeron, reçurent près de 100 mille hommes, tant vieux soldats sortis des hôpitaux que recrues tirées des dépôts : c'était le reste des levées considérables prescrites par l'empereur Alexandre pendant son séjour à Moscou, et qui par leur éloignement du théâtre de la guerre n'avaient pu arriver à temps pour prendre part à la campagne de 1812. Le total des troupes de première ligne mises en mouvement contre moi s'élevait à 650 mille hommes, munis de 18 cents pièces de canon, y compris l'armée d'Italie. Outre cela, des réserves de 160 mille se réunissaient sur les derrières pour remplacer les pertes et bloquer les places; ce qui portait à 810 mille hommes la masse que j'aurais à

combattre [1] au nord et en Italie, sans compter les Anglais, les Espagnols, les Portugais, les Siciliens, employés dans la péninsule. A la vérité, il faut comprendre dans ce nombre des milices et des troupes irrégulières ; mais, si elles ne combattaient pas en ligne, elles n'en servaient pas moins à la petite guerre, occupaient une partie de mes soldats, et leur causèrent même, en les harcelant sans cesse, beaucoup plus de mal que n'en aurait pu faire un surcroit de troupes régulières employées avec trop de méthode et de circonspection.

Les Anglais concouraient à ces efforts par leurs subsides et par des fournitures d'armes et d'artillerie : ils envoyèrent à la Prusse et au prince de Suède des batteries de campagne avec le personnel nécessaire ; des compagnies pour servir les fusées à la congrève, et un équipage de siége qui servit à l'attaque de Glogau. Ils portèrent 400 mille fusils et 100 mille sabres sur le continent pour faciliter l'armement de l'Allemagne.

Préparatifs que je fais de mon côté.

J'avais profité aussi de l'armistice pour porter à près de 400 mille hommes la force de mes armées en Allemagne. J'étais parvenu, par mon inconcevable activité et celle de mes officiers, à porter à 1250 le nombre des pièces de canon attelées ; il n'en fallait pas moins pour tenir tête à l'Europe conjurée. Les forces respectives étaient réparties comme il suit : sur ma droite, 25 mille Bavarois, rassemblés à Munich, étaient en observation devant une armée à peu près d'égale force, que l'Autriche réunissait dans les environs de Lintz. Ils étaient soutenus ou, pour mieux dire, contenus par un corps de 20 mille hommes qu'Augereau rassemblait dans les environs de Wurtzbourg et de Bamberg. Sur ma gauche, Davoust occupait Hambourg et Lubeck avec 30 mille Français ou Danois, formant le 13e corps. Il avait devant lui le corps de Walmoden, d'égale force. Bernadotte, prince royal de Suède, commandait dans les environs de Berlin une armée de 120 mille Russes, Suédois et Prussiens ; je lui opposai Oudinot, qui, avec 70 mille hommes, se plaça à Dahme, sur la route de Torgau à Berlin. Ma grande armée, de 230 mille hommes, cantonnait depuis Dresde jusqu'à Liegnitz [2] ; elle se composait de 11 corps d'infanterie et de 4 de cavalerie, y compris ceux qui obéissaient à Oudinot. Murat, revenu de Naples, après mes victoires de Bautzen, afin d'obtenir, par son dévouement, le pardon de sa conduite dans la retraite, prit le commandement de ces réserves.

L'armée russo-prussienne, forte de 200

[1] Cette force est celle qu'indique l'ouvrage officiel du colonel prussien Plotho ; je ne l'ai jamais évaluée si haut avant de connaître ce livre.

[2] L'organisation de mon armée était comme il suit :

1er Corps, Vandamme, 3 divisions.
2e — Victor, 3 divisions.
3e — Ney, ensuite Souham, 5 divisions.
4e — Bertrand, 3 divisions.
5e — Lauriston, 3 divisions.
6e — Marmont, 3 divisions.
7e — Reynier, 3 divisions.
8e — Poniatowski, 2 divisions.
9e Corps, Augereau, 2 divisions.
10e — Rapp, à Dantzick.
11e — Macdonald, 3 divisions.
12e — Oudinot, 3 divisions.
13e — Davoust, 3 divisions.
14e — Saint-Cyr, 3 divisions.
1er de cavalerie, Latour-Maubourg, 4 divisions.
2e — Sébastiani, 3 divisions.
3e — Arrighi, 4 divisions.
4e — Kellermann fils, 3 divisions.

Total à l'armée active sur l'Elbe, 11 corps ou 43 divisions d'infanterie, y compris la garde. La cavalerie comptait 429 escadrons en 18 divisions.

COMPOSITION

DES ARMÉES COALISÉES AU MOIS DE SEPTEMBRE 1813.

ARMÉES.	NATIONS.	CORPS.	CORPS D'ARMÉE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PULKS DE COSAQUES.	CANONS.	FORCE.	*OBSERVATIONS.*
BARCLAY.	RUSSES.	Wittgenstein.		39	36	4	60	23.000	
	PRUSSIENS.	Kleist.		41	44	...	128	43,500	
	RUSSES.	Platoff.		...	...	12	...	6,000	
		Grand-Duc Constantin.		53	80	...	250	36,000	Les gardes prussiennes sont comprises.
				133	160	16	438	108,500	
SCHWARTZENBERG.	AUTRICHIENS.	Lichtenstein.	Aloys.	4	18	...	12		Cette organisation des Autrichiens est celle postérieure à Dresde; ils n'avaient alors que 112 bataillons, dont 10 furent pris; ils en reçurent 19 en remplacement. Il y avait en outre 34 bataillons en garnison à Prague-Thérésien, Stadt et Joseph-Stadt.
		Bubna.		7	18	...	12		
		Colloredo.		24	12	...	48		
		Meerfeld.		21	12	...	48		
		Giulay.		21	12	...	48		
		Klenau.		24	18	...	48		
		Hesse-Hombourg.		20	36	...	42		
				121	126	...	258	130,860	
BLUCHER.	RUSSES.	Sacken.		24	20	11	60	16,200	
	Idem.	Langeron.		48	14	8	156	29,000	
	Idem.	St-Priest.		20	26	4	36	13,800	
	PRUSSIENS.	Yorck.		40	44	...	104	37,700	
				132	104	23	356	96,700	
PRINCE ROYAL DE SUÈDE.	RUSSES.	Winzingerode.		11	8	8	56	9,100	
	Idem.	Woronzof.		8	24	13	56	12,250	
	SUÉDOIS.			35	32	..	62	24,010	
	RUSSES.								
	ALLEMANDS.	Walmoden.		37	33	4	55	28,500	
	SUÉDOIS et ANGLAIS.								
	PRUSSIENS.	Bulow.		40	45	4	104	41,300	
	Idem.	Tauenzien.		55	52	...	56	38,900	
				186	194	29	387	154,060	dont dix mille cosaques.
BENINGSEN.	RUSSES.	Markof.		14	25	9	38	16,500	
	Idem.	Doctorof.		29	25	...	120	26,500	
	Idem.	Paskiewitz.							
	Idem.	Tolstoy.		30	17	2	40	17,000	
				73	67	11	198	60,000	
CORPS DEVANT LES PLACES	RUSSES et PRUSSIENS.	Duc de Wurtemberg.	Dantzik.	70	17	8	80	35,000	Les Russes employés autour des places étaient des milices, excepté à Dantzik. Ici c'étaient des 4es bataillons des vieux régiments, et la milice de St-Petersbourg, qui avait fait glorieusement la guerre.
	Idem.	Ploetz.	Stettin.	19	4	...	25	35,000	
	Idem.	Hinrichs.	Custrin.	10	2	...	8	14,600	
	Idem.	Rosen.	Glogau.	44	4	...	30	8,600	
	RUSSES.		Zamose.	21	5	3	36	29,000	
				164	32	11	179	102,200	

RÉCAPITULATION.

	FORCE.	ARTILLERIE.
Grande armée de Bohême.	239,360	696
Armée de Blücher.	96.700	356
Armée du prince royal de Suède.	154.060	387
Armée de Beningsen.	60,000	108
On peut ajouter encore à ce tableau l'armée autrichienne qui se réunit aux Bavarois sous les ordres du général de Wrède; ensemble.	55,000	120
L'armée du général Hill en Italie.	50,000	120
	655,120	1787
Devant les places.	102,200	179
La réserve de Landwehr dans l'intérieur de l'Autriche.	60,000	»
Réserve et garnisons prussiennes.	32.000	»
Réserve du prince Labanof de 60 milie hommes, dont une partie figure dans les corps de blocus, et le reste remplace Beningsen à Varsovie, ci.	40,000	»
TOTAL.	879,320 hom.	1966 pieces.

Au mois de décembre, la Confédération germanique décida en outre la levée de 145 mille hommes réguliers et 145 mille Landwher
Ces corps vinrent en partie bloquer les places du Rhin, et en partie en Belgique ou en Champagne : on peut donc ajouter 290 mille hommes au total; ce qui fait près de 1,100 mille hommes levés contre la France.

NAP. AU TRIB., tom. II. pag. 514.

mille combattants, était toujours dans les environs de Schweidnitz, et 130 mille Autrichiens se réunissaient en Bohême.

On m'a reproché d'avoir employé Davoust et 30 mille hommes à Hambourg. Cette position semblait en effet étrangère aux grandes questions qui allaient se décider sur le haut Elbe : la force de ma position ne dépendait pas de la gauche, mais bien de la droite; l'ennemi n'eût pas été se jeter à Hambourg, tant que je serais victorieux entre Magdebourg et Dresde. Tout cela est vrai, mais j'avais un intérêt manifeste à ne pas donner accès aux Anglais dans le nord de l'Allemagne : ils pouvaient y jeter 10 mille hommes, des armes et des guinées ; lever tout le Hanovre et la Westphalie, se réunir à Walmoden, et mettre ainsi 60 mille ennemis sur mes derrières, entraîner même le Danemark. La position de Davoust me délivrait de cette crainte; et, au résumé, il était probable qu'il donnerait toujours de l'occupation à une force égale de l'ennemi. Si jamais détachement fut indispensable et utile, c'est bien celui-là.

Différentes combinaisons du théâtre de la guerre.

Le nouveau théâtre sur lequel nous allions faire une guerre si terrible ne ressemblait à aucun des précédents ; j'en avais saisi les différentes combinaisons avec habileté. J'avais quatre systèmes à suivre. Le premier était de faire de l'Elbe le pivot de tous mes mouvements : je tenais tous les points fortifiés; Kœnigstein, Dresde, Torgau; Wittemberg, Magdebourg, me rendaient maître du cours de ce fleuve, comme Stettin, Glogau et Custrin dominaient l'Oder. J'étais sûr d'avoir des ponts à l'abri et de manœuvrer à mon gré entre les deux fleuves avec un avantage inouï contre l'ennemi, qui n'y possédait pas un passage fortifié.

Ma position, il est vrai, était prise à revers par la Bohême; mais, si l'ennemi voulait manœuvrer par la rive gauche de l'Elbe contre la Saxe, je pouvais paralyser tout ce qui restait sur la rive droite, et me jeter en masse sur ce qui déboucherait de la Bohême. Grâce à la précieuse situation de Kœnigstein, je pouvais même opérer à mon tour contre les communications de l'ennemi, s'il descendait l'Elbe jusqu'à Dresde et au-dessous. J'avais même le choix de laisser le gros des forces alliées venir se casser le nez contre ma barrière de l'Elbe, tandis que je me jetterais alternativement sur les armées du nord et de Silésie. Dans l'un et l'autre cas, tous les avantages de tactique étaient de mon côté. Le second système était de profiter des places de Magdebourg, Torgau et Dresde, pour laisser momentanément la Saxe à découvert, et de défiler de Bautzen et de Gœrlitz sur Yung-Bunzlau ou Prague, pour prendre à revers la grande armée des souverains, qui se dirigeait sur l'Éger. C'eût été changer entièrement de ligne d'opération, et me baser sur le Danube et la Bavière. La réussite de ce plan m'aurait procuré d'immenses résultats ; mais, en cas de revers, toutes mes places de l'Elbe et mes dépôts eussent été abandonnés à eux-mêmes : il est vrai qu'ils étaient bien pourvus, et pouvaient tenir plusieurs mois. Pour exécuter cette grande opération, il eût fallu attirer mon armée de Silésie en Bohême, et laisser à Oudinot le soin de jeter de bonnes garnisons dans Torgau et dans Dresde pour former mon arrière-garde sur Zittau.

La réunion de 300 mille Français en Bohême, dans les plaines de Yung-Bunzlau et de Prague, aurait fort embarrassé les souverains; car, en battant leur armée principale vers Laun, elle eût été refoulée vers Egra, sur le Bœhmerwald ou sur le Voigt-

land; elle eût été coupée à la fois de sa base, de Blücher et du prince royal: enfin, ses magasins, amassés à grands frais, nous eussent amplement pourvus de vivres. On ne saurait refuser à cette manœuvre une supériorité manifeste sur tout ce que j'aurais pu entreprendre. On objectera peut-être que, pour s'y décider, il aurait fallu connaître d'avance la marche résolue par les souverains à Trachenberg, et que je ne l'appris que le 16; mais cela était indifférent. Que je trouvasse Schwartzenberg avec 100 mille Autrichiens seulement, ou que je rencontrasse la grande armée, c'était toujours gagner gros jeu de me rendre maître du côté méridional de l'échiquier, et de refouler l'ennemi sur les autres côtés, où déjà tous les avantages étaient en ma faveur. Cependant cette manœuvre avait l'inconvénient d'exiger, à son début, un mouvement rétrograde de l'armée de Macdonald devant celle de Silésie, qui l'eût suivie et peut-être entamée. A la vérité, Macdonald aurait eu l'avantage de lui disputer en retraite les défilés de Lauban à Reichenberg, terrain favorable à la défensive. Le manque de chemins praticables était l'obstacle qui s'opposait le plus à l'adoption de ce système; car nous n'avions, pour l'exécuter, que la route de Rombourg, de Gabel, et celle de Lauban sur Reichenberg.

Le troisième système était de faire face aux frontières occidentales de Bohême, en plaçant ma gauche vers Dresde, et d'étendre ma ligne dans la direction de Zwickau et Plauen, abandonnant toute la rive droite de l'Elbe. Bien que les amateurs de guerre défensive lui donnassent la préférence, il ne me convenait nullement. Il n'y aurait pas eu le sens commun à quitter volontairement les avantages de l'Elbe, pour laisser réunir les trois armées alliées, dont je pouvais diviser les efforts. Ma gauche, abandonnée vers Dresde, aurait eu à lutter seule contre ces trois armées; et, si j'avais voulu appeler le reste de mes forces à son secours, j'en serais revenu nécessairement à changer de front pour me replacer en bataille sur l'Elbe. C'était de la guerre sans résultats, sans couleur.

Le quatrième système consistait à évacuer l'Allemagne et à m'établir derrière le Rhin: plusieurs de mes généraux, qui ne comprenaient rien à ma position, penchaient à l'adopter. C'était une idée absurde; car, il n'y avait aucune nécessité; il eût mieux valu souscrire à tous les sacrifices imposés par la coalition. C'eût été en effet plus honorable et plus avantageux que de s'en aller de son propre mouvement, et d'appeler ainsi sur les frontières de France l'Europe entière en armes, sans mettre fin à la guerre.

En revenant derrière le Rhin, ce n'était pas seulement abandonner la Confédération; c'était livrer l'Italie, la Suisse, la Hollande. D'ailleurs, qu'eussions-nous fait avec 400 mille hommes depuis Amsterdam jusqu'à Bâle, étant forcés d'en jeter la moitié dans les nombreuses forteresses qui couvrent cette ligne? Il ne nous serait pas resté plus de 200 mille hommes en campagne pour combattre les 600 mille alliés qui nous assaillirent en Saxe et en Franconie. Ici du moins nous pouvions leur opposer la totalité de nos forces et conserver notre territoire intact. Au lieu d'être obligés de jeter 150 mille hommes dans nos places et de ruiner le sol français, nous conservions ces forces actives; nous les augmentions encore des contingents de la Confédération, et ne faisions pas la guerre à nos dépens.

Je pars de Dresde pour Zittau.

Tout étant disposé pour rentrer en campagne, je partis le 15 de Dresde, et me ren-

dis à Zittau [1]. Les hostilités ne devaient commencer que le 16 ; mais les alliés se mirent en mouvement dès le 12 pour exécuter le plan arrêté à Trachenberg. Barclay, avec plus de 100 mille hommes filant par sa gauche, traversait la Bohême. Sa jonction avec les Autrichens formait une masse de 220 mille hommes, destinée à se diriger sur Dresde par la gauche de l'Elbe. Blücher, demeuré en Silésie avec environ 100 mille hommes, inonda le territoire neutralisé, s'empara de Breslau et s'avança sur la Katzbach. Mes corps de Silésie furent obligés de lever en toute hâte leurs cantonnements, et de se replier derrière le Bober. Jusque-là j'étais demeuré dans la persuasion que les masses russes et prussiennes, formant le centre général des alliés en Silésie, s'avanceraient sur le Bober, et que les Autrichiens m'attaqueraient en flanc avec 100 mille hommes. Toutes mes dispositions étaient faites pour observer d'abord avec 80 mille hommes chacune des masses ennemies, et me jeter avec un renfort de pareille force d'abord sur l'une et ensuite sur l'autre.

Plan d'opérations.

J'avais poussé Poniatowski, le 17 août, sur Gabel pour m'assurer de ce qui se passait en Bohême : nous y apprîmes à la fois la marche des souverains et de la grande armée alliée sur la Bohême, et la retraite

[1] J'appris, en arrivant à Bautzen, que le général Jomini, chef d'état-major du maréchal Ney, était passé à l'armée russe. Bien que cet évènement ait été en général mal jugé par les historiens de cette campagne, il était de nature à me contrarier. Jomini était un homme susceptible, violent, mauvaise tête, mais trop franc pour conduire aucune intrigue préméditée. Une foule de circonstances se sont réunies pour le porter à cette démarche. Il était Suisse. Maltraité constamment par le prince de Neufchâtel, déjà il avait voulu entrer, en 1810, au service de Russie, où il avait été nommé effectivement général à la suite de l'empereur Alexandre. Il demanda sa démission que je lui refusai. Après s'être distingué récemment à Bautzen, comme on l'a vu au chapitre précédent, on lui infligea les arrêts pour n'avoir pas envoyé à temps des états de situation qu'il n'avait pu rassembler, et, sous ce futile prétexte, un ordre du jour le signala à l'armée comme coupable de négligence dans l'exercice de ses fonctions. Deux fois pendant l'armistice, Ney l'avait proposé pour le grade de général de division, auquel il avait de justes droits par des services récents et importants. De nombreuses promotions furent faites dans son corps d'armée; il en fut seul excepté, et, au lieu de récompense, il reçut une punition non méritée.

Exaspéré d'une telle injustice, et certain par ce qui s'était passé en 1810 que je ne lui accorderais point sa démission, Jomini alla rejoindre un prince qui lui promettait un accueil plus distingué, et dont la magnanimité était vantée.

Quelque violente que fût sa démarche, les circonstances atténuantes dont elle était accompagnée la rendirent excusable. Elle fut le résultat d'un sentiment naturel; celui de ne pas souffrir d'humiliation. Cet officier n'étant pas Français, le patriotisme ne pouvait l'enchaîner à nos drapeaux, et lui faire supporter de mauvais traitements.

Des écrivains mal informés ont voulu rejeter sur cet événement la retraite de nos troupes derrière le Bober, en accusant Jomini d'avoir communiqué mes plans à l'ennemi. Il était incapable d'un tel procédé; d'ailleurs il ne connaissait pas mon plan, qu'on ne devait lui communiquer qu'après la reprise des hostilités. D'autres ont attribué l'attaque de Blücher aux renseignements qu'il lui aurait donnés : cela n'est pas moins faux ; Blücher entra, dès le 12 août, sur le territoire neutralisé, et Jomini ne partit que le 14 directement pour Prague, sans avoir eu aucune communication avec le général prussien. Il a prouvé, au surplus, que, loin de compromettre Ney, il avait pris, malgré ce maréchal, toutes les précautions pour couvrir les camps, en appelant de sa propre autorité la cavalerie légère du général Beurmann à Liegnitz, pour la placer en avant de la Katzbach. Ce fait seul atteste que Jomini fut esclave de ses devoirs, et qu'en prenant ce parti désespéré il obéit plus à sa tête qu'à son cœur. Sa perte me fut sensible, car c'était un des officiers qui avaient le mieux compris mon système de guerre, et il m'avait rendu de grands services à Ulm, à Iéna, en Pologne, à Eylau, en Espagne, à la Bérésina et à Bautzen.

de mon armée de Silésie. Ces deux événements ne me laissaient plus de doute sur le parti que j'avais à prendre. Puisque Blücher venait au-devant de la masse de mes forces, il fallait commencer par me débarrasser d'abord de lui. On a cru que j'aurais mieux fait, nonobstant cela, de me décider à pousser sur Yung-Bunzlau pour tomber sur la grande armée des souverains. Peut-être m'y serais-je décidé, si j'en avais eu le temps; mais rien n'ayant été préparé aux armées d'Oudinot et de Macdonald pour une pareille entreprise, je crus plus sûr de frapper d'abord sur Blücher; sauf à revenir ensuite décider la grande question. D'ailleurs, les renseignements reçus annonçaient bien que les souverains s'avançaient par la Bohême; mais rien n'indiquait encore s'ils franchiraient l'Elbe, ou s'ils se placeraient à Gabel, Leypa et Reichenberg : dans cette dernière supposition, la marche sur Prague n'eût été qu'une attaque de front.

Je me porte sur Blücher qui se retire.

Résolu de me porter en Silésie, je laissai St-Cyr à la garde de Dresde; Vandamme et Poniatowski restèrent échelonnés sur la route de Gabel; Bellune demeura à Zittau pour les soutenir : ces trois derniers corps devaient masquer mes derrières et couvrir mes communications avec l'Elbe [1]. Moi-même, à la tête de 140 mille hommes, je m'avançai en Silésie. Le 21, nous passâmes le Bober. Malheureusement Blücher refusa la bataille, conformément au système arrêté à Trachenberg. Si j'avais été instruit alors de ce système, j'aurais changé le mien et n'aurais pas hésité à me porter sur Prague. Blücher se replia sur Jauer. Je ne pouvais le suivre sans compromettre le salut de Dresde, menacé par la grande armée des alliés : ce point était d'autant plus important, qu'il devait servir de pivot à toutes mes opérations, et me donner la faculté d'agir à volonté sur l'une et l'autre rive de d'Elbe.

Je retourne sur l'Elbe.

Je laissai Macdonald en Silésie avec 80 mille hommes; et avec les 60 mille restants, je repris le chemin de Lusace. Ce contretemps était fâcheux; car, après avoir fait 120 lieues et harassé inutilement nos meilleures troupes, nous en revenions au point d'où nous étions partis sans avoir rien avancé.

Instructions données à Macdonald.

Je fis donner à Macdonald des instructions précises qui auraient dû lui éviter le sort qu'il éprouva. Berthier reçut, à mon départ de Lœwenberg, le 23 août, l'ordre de lui écrire : « Que, dans l'état moral de nos « troupes, il n'y avait rien de mieux à faire « que de marcher à l'ennemi aussitôt qu'il « voudrait prendre l'offensive : dans ce cas, « les alliés se porteraient sans doute sur « plusieurs points; et Macdonald, au con- « traire, devrait réunir ses troupes sur « un seul, afin de déboucher en forces sur « eux et de reprendre sur-le-champ l'initia- « tive. On le prévint du projet que j'avais « de déboucher de Zittau sur Prague, dans « le cas où l'ennemi ne menacerait pas en- « core sérieusement le camp retranché de « Dresde; ou de déboucher par ce camp, si « l'ennemi s'y présentait avec le gros de ses « forces. On lui recommanda, dans la sup- « position qu'il fût attaqué par un ennemi « supérieur, de se replier derrière la « Queisse, de tenir Gœrlitz, et de se main- « tenir sans cesse en communication avec « moi pour nous réunir au besoin. S'il

[1] Bellune, Vandamme et Poniatowski restèrent vers Zittau; Mortier et Marmont, les gardes et la cavalerie de Murat me suivirent en Silésie, où se trouvaient les corps de Ney, Lauriston et Macdonald.

« était pressé et que je fusse en pleine opé-
« ration sur Prague, il se retirerait, au pis
« aller, jusque dans le camp retranché de
« Dresde, attendu que mon premier soin
« serait de me remettre en communication
« avec lui. »

Jamais je n'avais pris de plus sages mesures; jamais elles ne furent plus mal comprises, plus mal exécutées.

Revenu le 24 août à mon armée, entre Gœrlitz et Zittau, j'hésitais si je déboucherais sur Prague; mais les craintes manifestées par St-Cyr sur le sort de Dresde m'ébranlèrent : je me dirigeai sur Stolpen le 25, et je m'en applaudis bientôt, en apprenant qu'Oudinot s'était laissé battre le 23 dans un engagement partiel à Gros-Beeren, près de Berlin.

Décidé à opérer sur les communications de la grande armée alliée, je laissai Poniatowski seul à la garde des défilés de Gabel, et rassemblai mes masses entre Stolpe et Lohmen; mais avant de rapporter les exploits auxquels je les préparais, il faut suivre un moment ce qui se passait chez l'ennemi.

Les alliés débouchent de Bohême sur Dresde.

Les souverains alliés, à la tête de leur grande armée, avaient franchi, le 21, les montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe, et s'avançaient sur Dresde. Ce mouvement, très-bien conçu, fut fort mal exécuté. Les renseignements que j'ai recueillis depuis [1] m'ont appris tout l'avantage que j'avais sur mes adversaires, par l'unité dans le commandement et dans les combinaisons.

Coup-d'œil sur le quartier-général des alliés.

Jamais armée n'avait eu tant de chefs. Louis XIV avait conduit la guerre avec ses ministres, ses courtisans et les envoyés de ses alliés; mais dans le fait, Louvois et Turenne dirigeaient tout.

L'empereur Alexandre semblait le chef naturel de la nouvelle ligue; plus éloigné de la France que les autres, il paraissait le monarque le plus désintéressé. On assure que le commandement suprême lui fut en effet décerné; mais que, se défiant trop de ses forces, il le refusa modestement, et qu'il fut décidé alors qu'on le confierait à un général secondaire, dirigé par le conseil des souverains. Alexandre eut même la générosité de consentir à ce que son armée, au lieu de combattre réunie, fût dispersée parmi les troupes de ses alliés, sous les ordres de Bernadotte, de Blücher et de Schwartzenberg.

On ajoute que, stimulé plus tard par Moreau et Jomini, l'empereur de Russie offrit de se charger de la responsabilité qu'il avait d'abord repoussée; mais que l'empereur d'Autriche, appréciant l'avantage que le commandement lui donnait pour rester maître des événements, s'y refusa. Il avait raison dans ses intérêts; toutefois le moyen qu'il employa pouvait devenir dangereux : il revêtit du titre de généralissime le prince de Schwartzenberg. Ce brave militaire n'était pas l'homme capable de régler et donner l'impulsion à une machine si compliquée; en revanche il avait le caractère doux, liant, modeste, tel, en un mot, qu'il le fallait pour se laisser diriger. Ainsi le mal n'eût pas été grand, si on lui eût donné un major-général habile et deux aides-majors-généraux capables de rédiger, sous lui, de bons projets d'opérations; c'est ce qu'on oublia : le général Radetzki était un bon lieutenant-général, le jeune comte Latour un officier

[1] Un courrier portant en Angleterre les papiers de Moreau, adressés à sa femme, tomba dans nos mains. Il y avait un précis des journées qui précédèrent sa mort, et des débats avec l'état-major autrichien, dont il avait été témoin.

donnant de grandes espérances ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient l'expérience d'un pareil commandement. On leur adjoignit le général Languenau : cet officier saxon, qui me devait son avancement, et qui, à l'époque de la bataille de Lutzen, rejoignit l'armée autrichienne, n'avait jamais rien fait qui pût justifier cette confiance. Il avait plus de talent pour l'intrigue que d'habileté militaire ; quelques mémoires verbeux lui valurent la faveur du prince Metternich.

Il faut bien se garder de conclure, de la bizarrerie de ces choix, que l'armée autrichienne manquât de bons officiers, et qu'elle est mauvaise, parce qu'elle a été souvent battue. Après vingt ans de revers, elle n'a pas toujours eu des troupes parfaites, cela est naturel : ses généraux ont perdu de leur confiance, ce qui est plus naturel encore : cependant les unes et les autres ont déployé de la fermeté dans les revers ; et je me rappelle trop l'excellente qualité des soldats de Wurmser, pour douter de ce qu'on peut faire avec une armée autrichienne bien conduite. L'état-major est très-instruit dans les parties accessoires, la topographie, la fortification, la tactique de détail, etc. Mais l'habitude du conseil aulique, de tout diriger par lui-même et de choisir des meneurs subalternes, a été cause de beaucoup de mal. Comment se fait-il que, dans la patrie du prince Charles, de Kray, de Laudon, de Lichtenstein, on n'ait pu trouver mieux, pour diriger les opérations, que ceux qui en furent chargés en 1813? Comment M. de Metternich ne sut-il pas découvrir l'homme habile qu'il fallait m'opposer, ou du moins ceux dont il convenait d'entourer le prince de Schwartzenberg ?

Quoi qu'il en soit, ce comité aulique de campagne avait la tâche importante de préparer et d'expédier les ordres, après les avoir soumis aux souverains, dont l'entourage formait comme un conseil de révision. L'empereur Alexandre, le roi de Prusse ; l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cathcart ; l'ambassadeur de Suède, Lowenhielm ; le prince Wolkonsky ; les généraux Moreau, Barclay, Diebitsch, Toll, Jomini, Knesebeck, discutaient les opérations projetées. Comme ils avaient à prononcer sur des plans mal préparés, il s'ensuivait d'interminables débats. Soit que Schwartzenberg voulût s'affranchir de cette tutelle, soit que le temps matériel lui manquât pour combiner les dispositions, les arrêter, les rédiger, les soumettre aux souverains et les expédier ensuite aux différents corps, il est certain qu'il les envoya souvent sans les avoir soumises à l'approbation ; et on s'aperçut bientôt que ce travail essentiel, sur lequel reposait la bonne direction de l'armée, était abandonné à des hommes qui n'y entendaient rien.

Des généraux capables d'apprécier les suites funestes d'un tel état de choses réclamèrent plusieurs fois avec instance pour que la ligue se décidât à choisir un Agamemnon et lui confiât ses destinées ; à défaut du monarque capable, ils proposaient de nommer l'archiduc Charles, qui avait fait ses preuves ; mais des intérêts privés y mettaient obstacle. Il fallut donc que l'empereur Alexandre, à qui l'opinion générale décernait ce rôle, eût assez de modération et d'adresse pour s'en emparer indirectement, ou qu'il se contentât du rôle plus ingrat de médiateur, sinon pour opérer le bien par lui-même, du moins pour empêcher le mal. C'était un *mezzo termine* sujet à mille inconvénients, mais qui, dans les grandes occasions, devait remédier à bien des fautes : c'est ce qui arriva pour mon malheur.

Lenteurs et fautes de Schwartzenberg devant Dresde.

Ma marche sur la Silésie s'était faite à

portée de fusil de la frontière autrichienne, toute garnie de gardes-forestiers, gardes-chasses, douaniers, etc.; rien n'était plus facile que d'en être instruit, et cependant Schwartzenberg n'eut pas un agent, pas un espion qui lui en rendît compte. Il descendit sur Marienberg et Pirna en tâtonnant, me croyant encore à Dresde, et j'en étais à soixante lieues. St-Cyr se jeta dans cette ville, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité pour me donner le temps d'arriver à son secours. Les alliés le secondèrent admirablement par la lenteur de leur marche. Dès le 21 août, ils avaient passé les montagnes, et cependant ce ne fut que le 25 au soir que la droite, sous Barclay, parut devant Dresde, après avoir culbuté Claparède à Pirna, et laissé le comte Ostermann en observation vers Kœnigstein. Les Autrichiens, qui s'étaient amusés à une grande revue dans les plaines de Laun, et à pousser leur gauche jusqu'aux environs d'Egra, combinèrent si mal leurs mouvements, qu'ils ne purent arriver que deux jours après l'armée russo-prussienne, qui débouchait pourtant des montagnes du comté de Glatz.

Instruit à Gabel, dès le 17 août, du mouvement des alliés sur l'Elbe, je m'étais bien attendu à cette tentative contre Dresde; mais elle ne m'embarrassait nullement; car à moins qu'ils ne prissent cette ville d'emblée, j'avais plus d'avantages qu'eux pour manœuvrer sur leurs communications. Leur premier plan avait été de se porter sur Leipsick, où Bernadotte serait venu de son côté en passant l'Elbe à Dessau. S'ils eussent suivi ce projet, et que j'eusse gagné une grande bataille, leur perte était presque certaine. En réunissant à moi l'armée d'Oudinot, j'aurais eu 200 mille hommes; j'aurais passé l'Elbe à Dresde, sur leurs derrières: je me serais emparé de leurs magasins, de leur ligne d'opérations sur la Bohême; je les aurais attaqués à Leipsick dans la situation où ils sont venus m'y chercher; avec cet avantage de plus, que tous les débouchés fortifiés de l'Elbe étaient en mon pouvoir; que je tenais les issues de ce fleuve, de l'Oder et de la Bohême; en sorte que les alliés battus n'auraient eu d'asile que dans la Baltique, ou qu'ils eussent été réduits à me passer sur le corps pour regagner l'Autriche.

Le roi de Saxe, qui s'exagérait l'inconvénient d'avoir une place forte pour capitale, avait commencé dès 1810 à démolir les fortifications de la vieille ville. Pendant l'armistice, j'avais employé une foule d'ouvriers pour les relever : les fronts démantelés avaient été mis à l'abri d'insulte; les riches faubourgs extérieurs furent couverts d'une enceinte de 13 redoutes, dont 8 à la droite et 5 à la gauche de l'Elbe. Tout cela n'était pas en état de soutenir un siége, ni même une attaque de vive force, si la défense avait été confiée à une simple garnison; mais défendu par une armée entière, c'était un poste inexpugnable.

Les alliés n'avaient que deux partis à prendre : 1° déboucher par Péterswalde, Altenberg et Marienbourg; arriver sur les hauteurs de Dippodiswalde, la droite renforcée vers Gieshubel, et attendre là que je vinsse les y chercher; 2° se présenter vivement devant Dresde, munis de quelques milliers de fascines et d'échelles, et si je ne m'y trouvais pas avec le gros de mes forces, tenter sur les faubourgs et la vieille ville ce que Bernadotte et Soult avaient fait à Lubeck : on pouvait être repoussé et perdre quelques milliers d'hommes; mais le résultat de la campagne dépendant du succès de cette opération, elle valait bien la peine qu'on la tentât. Dès que ma présence à Dresde annoncerait celle du gros de mes

forces, la question changeant de face, alors les alliés devaient s'en tenir à la position imposante entre Gieshubel et Dippodiswalde. Elle eût été pour moi ce que fut celle de Taroutina en 1812 : placés sur ma ligne d'opérations, ils l'eussent sans cesse inondée de partisans, et il m'eût fallu une bataille décisive pour me débarrasser d'un voisinage si incommode. Vaincus, les alliés s'échappaient derrière l'Éger; vainqueurs, ils me ramenaient battu dans Dresde, où mon sort n'eût pas été rassurant. Il eût fallu en venir au parti que je pris au mois d'octobre, celui de filer sur Leipsick. Par la même insouciance qui avait empêché les Autrichiens de savoir, le 21 août, que je me trouvais sur la Katzbach, ils ignoraient également, le 25, que j'étais de retour à Stolpen; il y avait même peu d'heures qu'on venait d'apprendre par les dépêches de Blücher que je le pressais vivement vers Goldberg. Comment croire le lendemain que je fusse déjà sur l'Elbe avec les mêmes troupes !

Les souverains, assemblés le 25 à 10 heures du matin, sur les hauteurs de Rœkniz devant Dresde, avaient à prononcer sur ce qu'ils allaient faire de leurs masses, d'après les rapports qui leur étaient parvenus. Deux divisions de St.-Cyr se trouvaient en avant de la ville, déployées entre le Gros-Garten et le chemin de Dippodiswalde, adossées au camp retranché. Un général russe proposa de les attaquer : il citait, pour appuyer cet avis, ce que nous avions fait à Blücher, à Lubeck. Un coup de main vigoureux pouvait décider de toute la campagne, en les rendant maîtres de ma base d'opérations [1].

Tous les alliés qui avaient passé à Dresde quelques mois auparavant, savaient bien que la vieille ville était en partie démantelée; je n'avais pu l'entourer dès lors que d'ouvrages de campagne. D'après l'opinion où l'on était que je me trouvais en Silésie, il n'y avait pas à hésiter, il fallait risquer l'attaque, ou prendre le champ de bataille entre Gieshubel et Dippodiswalde. On se décida pour le premier parti : l'essai n'en coûtait rien, et jamais aucun ne fut motivé par un plus puissant intérêt; mais Schwartzenberg voulut attendre ses Autrichiens qu'il amenait de Marienberg par des chemins horribles, au lieu de leur faire suivre tout simplement la chaussée ou du moins le chemin direct de Sayda à Dresde. Il remit donc l'attaque au 26 août à 4 heures du soir. C'était une grande faute, parce que, pour un coup de main contre trois divisions, les 100 mille Russes et Prussiens de Barclay étaient bien suffisants : le nombre n'était pour rien, mais le temps pour tout; ce n'est pas devant moi qu'on perd trente heures impunément.

Singulières dispositions d'attaque.

A cette bévue on en joignit une plus grande, ce fut la manière dont l'ordre d'attaque était rédigé et développé. La disposition préparée par Schwartzenberg est tombée entre nos mains parmi les nombreux équipages qu'il nous abandonna. C'était un chef-d'œuvre dans son genre : elle portait, *qu'on essaierait une reconnaissance générale sur la place de Dresde;* que l'armée s'avancerait en cinq colonnes qui chercheraient à enlever les ouvrages et à pénétrer dans la ville.... On ne conçoit rien à une pareille incohérence. Ou l'on voulait reconnaître, ou bien il s'agissait de livrer l'assaut : dans le premier cas, comment osa-t-on mettre 180 mille hommes en masse sur le pourtour d'une place, et les faire mitrail-

[1] Ces renseignements, contenus dans les notes du général Moreau, sont confirmés par une brochure du général Jomini, publiée en 1816, et par le journal du colonel D..., qui tomba dans nos mains à la retraite de Bray, en 1814.

ler pour une simple reconnaissance, quand c'est une attaque de vive force que l'on veut? pourquoi ne pas leur prescrire, au contraire, toutes les précautions et préparatifs nécessaires pour une pareille tentative? On a beaucoup crié contre Mack, il n'a jamais rien imaginé de pareil.

Premier projet pour couper les alliés par Kœnigstein.

Comme on l'a vu plus haut, j'étais revenu le 25 à Stolpen par une marche forcée remarquable. Mon projet fut d'abord de déboucher avec 100 mille hommes par Kœnigstein et Pirna sur les derrières de l'ennemi; j'en informai le duc de Bassano à Dresde par la lettre suivante, que je lui adressai de Gœrlitz le 24 août.

« Mon intention est de me porter à Stolpen.
« Mon armée y sera réunie demain; j'y pas-
« serai le 26 à faire des préparatifs et à ral-
« lier mes colonnes. Le 26 dans la nuit, je
« ferai filer mes colonnes par Kœnigstein;
« et à la pointe du jour, le 27, je m'établirai
« dans le camp de Pirna avec 100 mille
« hommes. J'opérerai de manière qu'à 7
« heures du matin l'attaque sur Hollendorf
« commence, et que j'en sois maître à midi.
« Je me mettrai alors à cheval sur cette
« communication. Je m'emparerai de Pirna;
« j'aurai des pontons prêts pour jeter, si
« cela est nécessaire, deux ponts à Pirna.
« Ou l'ennemi a pris pour ligne d'opération
« la route de Peterswalde à Dresde, et
« alors je me trouverai sur ses derrières
« avec toute mon armée réunie contre lui,
« qui ne peut rallier la sienne en moins de
« quatre à cinq jours : ou bien il a pris sa
« ligne d'opération par la route de Komotaw;
« dans ce cas, Dresde se trouvera dégagé;
« je me trouverai en Bohême plus près de
« Prague que l'ennemi, et j'y marcherai.

« Le maréchal St-Gyr suivra l'ennemi
« aussitôt qu'il paraîtra déconcerté.

« Je masquerai mon mouvement en cou-
« vrant la rive de l'Elbe avec 30 mille hommes
« de cavalerie et de l'artillerie légère, de
« sorte que l'ennemi, voyant toute la rivière
« bordée, croie mon armée autour de Dresde:
« voilà mon projet. Il peut d'ailleurs être
« modifié par les opérations de l'ennemi. Je
« suppose que quand j'entreprendrai mon
« attaque, Dresde ne sera pas assailli de
« manière à pouvoir être pris en vingt-quatre
« heures.

« Quant au roi de Saxe, vous pouvez lui
« faire part à lui seul de mes projets, et lui
« dire que si l'ennemi pressait Dresde, il n'y
« aurait pas d'inconvénient à ce qu'il prît
« une maison de campagne sur la rive droite.
« Donnez des nouvelles très-vagues à Paris,
« en faisant comprendre qu'on apprendra
« à la fois ma victoire sur l'armée de Silésie,
« la prise de Berlin, et des événements plus
« importants encore. Écrivez à Erfurth, à
« Munich, à Wurtzbourg, en chiffres. Mes
« ministres instruiront les généraux et les
« souverains. Celui de Wurtzbourg en fera
« part au duc de Castiglione. Écrivez au gé-
« néral Margaron que, s'il est pressé à Leip-
« sick, il doit se retirer sur Torgau.

« Voyez le directeur de l'estafette, pour
« qu'elle passe par Leipsick et Torgau.

« Si le maréchal St-Cyr a assez de monde
« pour défendre Dresde, et qu'il ne soit pas
« pressé, il faut qu'il envoie au-devant du
« général Vandamme, pour que celui-ci
« prenne position avec ses divisions à Neu-
« stad, vu que tout mouvement rétrograde
« serait désavantageux. »

La réussite de cette entreprise m'eût procuré d'immenses résultats. J'aurais coupé la ligne de retraite des alliés, et en cas d'échec, je me serais réfugié sous le fort de Kœnigstein et le camp de Pirna, où j'aurais repassé l'Elbe en sûreté : c'étaient des têtes de pont aussi vastes qu'avantageuses. Mais

les rapports que je reçus de St.-Cyr, me faisant craindre une tentative audacieuse sur Dresde, et la renommée portant le nombre des ennemis à 200 mille hommes, j'envoyai mon officier d'ordonnance Gourgaud reconnaître la position de St-Cyr; il revint en toute hâte, et m'assura que la ville serait enlevée si les alliés l'attaquaient vigoureusement. Dès lors je jugeai que cette manœuvre serait trop aventureuse, et je préférai me porter directement à Dresde pour déboucher de là, me bornant à pousser Vandamme sur cette chaussée décisive de Peterswalde. Par l'événement, je n'ai pas eu à me repentir de cette résolution; mais Dieu sait ce qui serait arrivé si j'avais exécuté de point en point la disposition que j'avais dictée à Stolpen le 25. Je pouvais attirer Poniatowski à moi, et porter 150 mille hommes sur l'unique communication des alliés. Mes troupes étaient jeunes et non aguerries, j'avais peu de vieille cavalerie. Les alliés, au contraire, étaient plus nombreux, mieux organisés, et comptaient au moins 40 mille cavaliers éprouvés [1]. Outre cela, le temps me manquait pour rallier les armées de Macdonald et d'Oudinot, dont j'aurais été séparé si j'avais été battu; enfin, le dernier de ces maréchaux venait d'essuyer à Gros-Beeren un échec peu important en lui-même, mais qui au début d'une campagne influait beaucoup sur le moral de son armée et sur celui des ennemis. Tous ces motifs m'ébranlèrent, et je me rendis à Dresde le 26 août au matin.

Attaque du 26 au soir.

Je croyais qu'à la vue de mes colonnes, qui descendaient l'Elbe et canonnaient la droite de Wittgenstein, les alliés renonceraient à leur projet sur la ville. La tête de mes colonnes y entra sur les 2 heures. A mon grand étonnement, à 4 heures précises 120 mille hommes s'élancèrent sur les ouvrages; j'ai appris depuis que c'était par un malentendu inconcevable. L'empereur Alexandre, instruit enfin de mon retour par le bruit du canon, avait témoigné hautement qu'il serait ridicule de donner suite au projet d'attaque : chacun était d'accord sur ce point. Schwartzenberg en convint lui-même, et partit pour le faire révoquer. Il était une heure, on avait plus de temps qu'il n'en fallait; néanmoins on n'expédia pas le contre-ordre. Cet oubli peut donner la mesure de la manière dont les affaires se traitaient à l'état-major autrichien. Il n'était pas nécessaire de rédiger une nouvelle disposition pour contremander l'attaque, un ordre verbal à quelques officiers suffisait. Il ne fut pas donné : le prince généralissime en partage la responsabilité avec ceux qu'on lui avait donnés pour instruments; car on ne peut admettre que ce fût un oubli, mais plutôt les objections de Radetski ou de Languenau qui empêchèrent de l'expédier.

Les colonnes ennemies se jetèrent donc sur les ouvrages avec beaucoup d'impétuosité; celles de Colloredo et de Lichtenstein pénétrèrent jusqu'à la ville. Les Russes et les Prussiens se logèrent dans le Gros-Garten et à Strieseu; à la gauche, Bianchi s'empara de Lobeda et des maisons touchant à la porte de Freyberg; Giulay et Metzko poussèrent jusque vers Friedrichstadt. St-Cyr avait eu soin de faire rentrer ses divisions, déployées le 25; en sorte que les colonnes d'attaque étaient prêtes à déboucher aussitôt que le feu des retranchements aurait ébranlé l'ennemi : partout il fut repoussé. Ney déboucha à la tête de deux divisions de jeune garde et refoula la gauche

[1] Voyez le tableau. La grande armée de Bohême avait 286 escadrons, sans les Cosaques; et ce fut faute de cavalerie, à la gauche, que les alliés perdirent la bataille de Dresde, le 27.

des Autrichiens sur Lobela ; les deux autres divisions sortirent par la porte de Pinar et repoussèrent Kleist ; St-Cyr, au centre, ramena Chasteller et Colloredo.

Dans la nuit, je fus rejoint par le reste des troupes revenues de Silésie. Je me trouvais ainsi à la tête de 110 mille hommes, indépendamment du corps de Vandamme ; mais les alliés en avaient 180 mille, outre ce qui était opposé à ce dernier. Cependant je n'hésitai pas à les attaquer ; il ne me fallait pas moins qu'une victoire complète pour dégager mes communications.

Bataille du 27 août.

Le 27 au matin, nous débouchâmes de Dresde, tandis que Vandamme prenait l'ennemi à revers par Kœnigstein. L'armée ennemie, rangée en demi-cercle devant la ville, appuyait sa droite en amont de Dresde, son centre sur les hauteurs de Rœkniz ; mais sa gauche était en l'air, au delà du défilé de Tharandt, qu'elle n'aurait pas dû dépasser. Klénau arrivait par Freyberg à la tête de 25 mille hommes à une marche en arrière, et devait rejoindre dans la soirée. Sous prétexte de faciliter sa jonction, Schwartzenberg s'obstina, contre tous les avis, à porter trois divisions autrichiennes au-delà de ce précipice. C'était les exposer sans nécessité. Il est vrai que c'était ma ligne directe de retraite, et qu'il était avantageux de s'en saisir ; mais Klénau y était déjà établi, et il suffisait qu'il y demeurât à une certaine distance ; il était même plus convenable de le laisser à Freyberg que de l'attirer à Dresde, puisqu'il était, dans le premier de ces points, de deux marches plus près de ma base d'opération, et plus en mesure de me prévenir de vitesse, si je me décidais à regagner la Saale.

Il me convenait doublement de profiter de cette faute, puisqu'en accablant ces divisions isolées, je frappais à coup sûr et rouvrais ma communication. Je lançai sur elles le roi de Naples, avec la cavalerie de Latour-Maubourg et le corps de Bellune. Un combat très-chaud s'engagea entre Lobela et Corbitz. Le temps était affreux ; des torrents de pluie tombaient depuis le milieu de la nuit. Le peu de cavalerie autrichienne ne put résister aux masses de nos cuirassiers ; l'infanterie, trempée et hors d'état d'exécuter un feu de mousqueterie, fut enfoncée sur son centre vers Corbitz. Giulay ayant été refoulé dans le gouffre de Tharandt vers Potschapel, Murat se rabattit contre les trois brigades de l'extrême gauche, sous les ordres de Metzko, qui, isolées, débordées et culbutées, mirent bas les armes, après d'inutiles efforts pour se dégager. Plus de 10 mille prisonniers furent le fruit de ce brillant fait d'armes.

Dans le même temps, la gauche de Bellune s'établissait dans le village de Plauen, qui forme la clef du défilé de Tharandt, et seul point par lequel il eût été possible de secourir immédiatement ces divisions compromises.

Marmont et St-Cyr, adossés au camp retranché, se bornèrent à canonner l'ennemi et à soutenir quelques charges des Autrichiens et des Prussiens : le dernier se logea dans le Gros-Garten et s'appuya au village de Strehlen, que Kleist avait d'abord évacué par ordre, et qu'il avait ensuite inutilement voulu reprendre. Les masses énormes que les alliés avaient rassemblées à leur centre, sur les hauteurs de Rœkniz, ne permettaient pas de rien entreprendre sur ce point ; je me contentai de les faire canonner par l'artillerie de la garde et celle du duc de Raguse. Ce fut ici que Moreau eut les deux jambes emportées par un boulet français. Ce général, que mes ennemis avaient cru capable de balancer ma fortune, était

revenu d'Amérique pour entrer au service de Russie. Il s'aperçut bientôt de sa faute : les Autrichiens, jaloux, ne lui laissèrent aucune part au commandement, et il n'obtint au quartier-général des souverains que l'influence négative d'un censeur en sous-ordre. Il mourut le surlendemain à Laun, digne peut-être d'un meilleur sort.

A notre gauche, Ney, ayant réuni les quatre divisions de la jeune garde entre le Gros-Garten et l'Elbe, déboucha vivement de Grüna contre Wittgenstein. Il lui fut d'autant plus facile de pousser jusqu'à Reick, que les alliés avaient pris, dans la nuit, la résolution de se concentrer sur les hauteurs de Leubnitz, en abandonnant la vallée de l'Elbe pour tomber sur notre flanc, si nous osions nous y engager. Le général russe de Roth n'en défendit pas moins avec beaucoup de gloire les villages de Seidnitz et Gros-Dobritz, et regagna en ordre la droite de Wittgenstein, derrière Reick.

Mouvement décisif manqué par les alliés.

Cependant Kleist, Miloradowitsch, les réserves du grand-duc Constantin, Colloredo, les réserves du prince de Hesse-Hombourg, n'avaient, pour ainsi dire, pas donné. La moitié de ces masses, accumulées au centre, pouvait changer de front, se jeter par Strehlen sur Ney, qui, étendant trop sa gauche, se présentait, pour ainsi dire, parallèlement à l'Elbe, et pouvait y être culbuté. Le conseil en fut donné ; l'empereur Alexandre l'approuva, et on vit en effet les masses de Kleist et de Miloradowitsch se disposer à ce coup décisif. Mais on attendait pour cela le signal de Barclay, qui devait descendre de Leubnitz avec les corps de Gortschakof et les réserves : Barclay, ne sachant pas apprécier la manœuvre, ne descendit point ; les autres attendirent vainement le signal, et les choses en restèrent là. Ce mouvement, exécuté avec vigueur et ensemble, aurait pu balancer la défaite de Giulay à la gauche.

Les Autrichiens ne purent s'en prendre qu'à leurs chefs du sanglant affront qu'essuyèrent leurs armes. Non contents de recommander à leur gauche de tenir tout l'espace entre Plauen et Priesnitz jusqu'à l'Elbe, ce qui était absurde, ils n'y attachèrent qu'une division de cavalerie ; tandis que les réserves du prince de Hesse-Hombourg, entassées en grosses masses au centre, y éprouvèrent inutilement par le feu de notre artillerie autant de pertes que si elles eussent été engagées. C'était assez de 20 mille chevaux russes et prussiens sur un terrain peu favorable aux manœuvres de la cavalerie, à cause de la place de Dresde. Si les trois divisions de cuirassiers autrichiens eussent été portées à cette aile, la bataille eût été décisive et leur infanterie sauvée.

Les alliés se décident à la retraite.

Il était cinq heures, l'obscurité commençait à étendre ses voiles ; la pluie redoublait ; les troupes des deux partis en étaient abîmées. Les alliés, instruits à la fois du désastre de leur gauche et du passage de Vandamme à Kœnigstein, en furent ébranlés. La majorité des avis penchait à la retraite ; l'empereur de Russie s'en souciait peu, et le roi de Prusse n'en voulait point entendre parler ; mais les Autrichiens déclarèrent qu'ils n'avaient amené avec eux qu'un demi-approvisionnement d'artillerie, qu'ils n'avaient plus que quelques coups à tirer ; que les parcs de vivres, encombrés dans les chemins étroits des montagnes, n'avaient pu suivre ; en un mot, qu'il fallait regagner la Bohême, pour empêcher la dissolution de l'armée. Malgré l'opposition constante du roi de Prusse, on se décida enfin à la retraite : deux généraux, chargés d'en rédiger

l'ordre, revinrent bientôt avec une disposition burlesque qui prescrivait la retraite jusque derrière l'Éger, en cinq colonnes; chacune d'elles avait son itinéraire tracé pour plusieurs jours, comme une feuille de route par étapes qu'on exécute en pleine paix, sans qu'on s'inquiétât de ce qui arriverait aux autres colonnes.

De telles combinaisons remuèrent la bile des censeurs éclairés; mais le temps pressait : si l'on voulait se retirer de nuit, il n'y avait pas une minute à perdre. On consentit à tout par lassitude et dégoût plus que par conviction. Ce qui achève de peindre cette disposition, c'est que ses auteurs craignirent de faire prendre à l'aile droite la bonne chaussée de Pirna, parce que Vandamme s'y trouvait avec 25 mille hommes : c'était une absurdité; car il n'y avait pas de rivière, pas d'obstacle notable à franchir : Barclay, Kleist et les réserves russes auraient pu suivre cette chaussée sans grand inconvénient. Vandamme, pressé entre eux et le corps d'Ostermann, eût été heureux lui-même de se sauver. On dirigea Barclay et Kleist par Dohna sur Gieshubel; Klénau, par Freyberg et Marienberg; les Autrichiens, par Altenberg et Zinnwald. Cet ordre mal conçu fut encore aggravé par Barclay, qui, craignant de trouver le passage barré à Peterswalde ou à Dohna, aima mieux se rejeter avec les Russes sur la route de Dippodiswalde et d'Altenberg, où l'encombrement avec les Autrichiens devint affreux [1].

Cette résolution fut d'autant plus déplacée, que le comte Ostermann, livré à lui-même, réussit à s'ouvrir un passage, et que le maréchal l'aurait pu bien aisément avec 50 mille hommes de plus.

L'ennemi perdit beaucoup d'artillerie et 30 mille hommes hors de combat, en y comprenant 10 mille Autrichiens de l'aile gauche, qui mirent bas les armes. La poursuite ne nous procura pas moins de trophées; nous ramassâmes dans les défilés 200 pièces ou caissons d'artillerie, et un millier de fourgons ou charrettes d'équipages, outre une multitude de traîneurs et de blessés.

Cette victoire est une des plus glorieuses que j'aie remportées. Nous étions un contre deux, et cependant la victoire ne fut pas un instant chancelante aux points où je frappai. C'est la seule bataille où j'aie opéré sur mes deux ailes; la position de Dresde au centre me permettrait de le faire sans craindre de le dégarnir. Cette circonstance était d'autant plus heureuse pour moi, que les communications des alliés, c'est-à-dire les deux seules chaussées existantes, se trouvaient aussi sur les ailes, et qu'en m'en emparant, je les forçais à rentrer en désordre dans les défilés.

Opérations de Vandamme sur les derrières de l'ennemi vers Kœnigstein.

Le jour même où je remportais ces succès importants, Vandamme, franchissant l'Elbe à Kœnigstein avec 30 mille hommes, avait fait plier le comte Ostermann, qui masquait ce fort avec la division des vieilles gardes russes et le corps du prince Eugène de Wurtemberg : soit qu'il en eût d'abord l'instruction, soit qu'il fût gagné par sa droite, Ostermann se replia vers Pirna. Le 28 août, par suite du mouvement rétrograde des alliés, il fut forcé de reprendre le chemin de Péterswalde. Vandamme, l'ayant déjà débordé, coupait la route en premier lieu vers Gieshubel, puis à Hœllendorf. Le général russe fut contraint de percer : nos jeunes soldats, obligés de défendre une ligne trop considérable, ne purent résister aux

[1] La faute en fut, dit-on, à l'officier qui expédia l'ordre en russe à Barclay, et qui le dirigea sur Altenberg, au lieu de Péterswalde : j'ignore ce qui en est.

vétérans de la vieille garde, et furent enfoncés. Ostermann bivouaqua à Péterswalde, où il rallia ses forces, et, le lendemain, il défendit le terrain pied à pied jusqu'à Culm avec une fermeté exemplaire : une de ses brigades coupée parvint même à le rejoindre. J'avais prévu tout le parti que je pouvais tirer de cette position de Vandamme, si j'étais victorieux devant Dresde. Il avait reçu un premier ordre de descendre des montagnes et de pousser vivement sur Tœplitz, avec la promesse d'être soutenu. Si ce mouvement avait réussi, c'en était fait de la majeure partie des alliés, encore engagés en retraite dans les défilés d'Altenberg. La fortune en décida autrement.

Bonne contenance des Russes.

Ostermann et ses troupes, également pénétrés de l'importance du point de Tœplitz, se battirent le 29 août avec une intrépidité au-dessus de tout éloge, et réussirent à se maintenir derrière Culm, malgré les efforts réitérés des nôtres. Vers le soir, ils commencèrent à recevoir des renforts qui rétablirent la balance des forces respectives : le grand-duc Constantin y porta une partie des réserves russes.

Désastre de Vandamme à Culm.

Cette première contrariété fut suivie d'une circonstance bien plus déplorable, qui causa la ruine de Vandamme. A peine la victoire se fut-elle déclarée pour nous dans les plaines de Colditz et de Dresde, que j'avisai au moyen d'en profiter. Le roi de Naples et Bellune suivirent l'ennemi sur Sayda ; Raguse avait pris le chemin d'Altenberg ; St-Cyr déboucha sur Dohna, Maxen et Liebenau ; Mortier, avec la jeune garde, prit la chaussée de Pirna ; et je m'acheminai le 28 au matin vers cette ville, où mon quartier-général avait été marqué. Je devais en partir le 29 pour suivre Vandamme : la fatalité, qui semblait s'attacher à toutes mes entreprises, ne permit pas que j'achevasse ce mouvement.

Exposé à une pluie battante durant quinze heures dans la journée du 27, je fus saisi le lendemain, dans ma marche sur Pirna, d'un violent accès de fièvre, qui me décida à revenir brusquement sur mes pas à Dresde. J'avais le projet d'aller joindre l'armée d'Oudinot avec 50 mille hommes, et de m'emparer de Berlin ; ce motif me fit renoncer au mouvement sur la Bohême. J'eus d'abord lieu de m'en applaudir ; car, en revenant à Dresde, j'appris la sanglante défaite que Macdonald venait d'essuyer sur la Katzbach. Les renforts destinés à soutenir Vandamme furent donc arrêtés à Pirna ; il est constant qu'il n'en fut pas informé. Berthier ne prit sans doute pas les précautions nécessaires à cet effet. Cet événement ne m'a jamais été expliqué [1].

[1] Il existe entre cette version et celle de M. Fain une contradiction manifeste. M. Fain accuse Vandamme d'être descendu des montagnes sans ordre; il est positif que ce général reçut celui de pousser sur Tœplitz. M. Fain attribue la destruction de Vandamme à une migraine nerveuse causée par un refroidissement qui fit rebrousser Napoléon de Pirna à Dresde; il affirme qu'à la nouvelle de ce désastre, Berthier fut interpellé pour savoir en vertu de quel ordre Vandamme s'était enfourné : le major-général nia, dit-on, de l'avoir donné. Cependant il est manifeste que Vandamme le reçut, et qu'il lui fut confirmé dans la nuit du 29. Que doit-on en conclure ? que peut-être on avait prescrit à Vandamme de marcher sur Tœplitz, dans la supposition du premier projet de déboucher avec toute l'armée par Pirna, et qu'on aurait oublié de lui en envoyer un contre-ordre. Il régnera toujours beaucoup d'incertitude sur cette affaire. Nous avons retrouvé, dans les registres de correspondance, une lettre de Napoléon à Berthier écrite devant Dresde le 28, lorsque la retraite de l'ennemi était prononcée. Il lui ordonne d'écrire à Marmont et à Saint-Cyr de poursuivre les alliés sur Altenberg et Dohna : Trévise doit marcher

Les alliés, descendus avec 100 mille hommes dans la vallée, ne pouvaient manquer d'accabler Vandamme, s'il y restait : soit qu'il fût soutenu, soit qu'il fût livré à lui-même, il y allait de leur salut de le repousser; ils dirigèrent sur lui des forces immenses dès le 30 au matin.

Un homme moins audacieux n'eût pas attendu l'attaque, et se fût replié dans la nuit ou au point du jour; mais, comptant sur mon arrivée, il voulut se maintenir. Débordé à droite et à gauche, assailli de front, il songea d'autant moins à la retraite, qu'on lui annonça enfin une colonne débouchant sur la montagne, vers Hollendorf. La joie que cette nouvelle lui causa fut de courte durée; il reconnut bientôt que cette colonne, au lieu d'être une des miennes, était le corps prussien de Kleist, à qui l'empereur Alexandre avait ordonné de descendre sur le flanc des Français vers Kraupen, et qui avait pris avec raison la grande route, plus commode que le sentier de ce vieux château, alors encombré d'équipages. La cavalerie de Vandamme, conduite par Corbineau, se précipita sur les premières troupes de Kleist, et leur passa sur le corps : 12 mille hommes d'infanterie eurent le bonheur de les suivre et de regagner l'armée à travers les bois. Tout le reste, et Vandamme lui-même, enveloppé, combattit en désespéré et fut pris les armes à la main. Ce combat nous coûta au moins 15 mille hommes et 60 pièces de canon.

Cette défaite si imprévue était un double malheur, car on pouvait l'imputer à un oubli manifeste des principes de la guerre. Ces principes exigeant qu'on poursuive à outrance une armée battue et déjà fortement entamée, j'aurais dû sans doute continuer à pousser vigoureusement l'armée des souverains. De là dépendait tout le succès de la guerre; le reste n'était qu'accessoire : c'était là aussi où le désordre avait le plus de résultats, vu le grand nombre de chefs qui commandaient. Si j'avais quitté Pirna pour aller secourir Macdonald, cette résolution, motivée du moins sur la nécessité de sauver son armée, serait excusable; mais je ne connaissais pas alors sa défaite, et mon retour à Dresde n'ayant d'autre objet que de me préparer à marcher sur Berlin, est

sur la chaussée de Pirna. Berthier doit informer Vandamme de ces circonstances et de la victoire de Dresde. Aussitôt que celui-ci aura fait sa jonction avec Saint-Cyr, son corps prendra possession de Gieshubel et de Hollendorf. Napoléon annonce qu'il va se rendre en personne sur le même point. Le 29, il revient à Dresde, mais il ordonne également que Murat suive sur Marienberg, Marmont et Saint-Cyr sur Maxen, Altenberg et dans toutes les directions que l'ennemi aura prises : il ne parle pas de Vandamme. Sans doute Berthier ne l'oublia pas. D'un autre côté, il paraît constant que Vandamme reçut encore, dans la nuit du 29, l'ordre de Berthier de pousser sur Tœplitz : ce fut un colonel d'état-major suisse qui le lui apporta. Instruit du premier combat livré le 28 et le 29 contre Ostermann, Napoléon expédia l'ordre à Trévise, le 30, de soutenir Vandamme avec trois divisions de la jeune garde; mais il n'était déjà plus temps.

L'avenir éclaircira peut-être ce mystère. Quoi qu'il en soit, il est quatre faits incontestables : 1° c'est que Vandamme reçut bien l'ordre; 2° c'est que le mouvement sur Tœplitz était fort habile, et qu'il eût mis les alliés à deux doigts de leur perte, si l'armée l'eût soutenu; 3° c'est que Vandamme ne reçut point contre-ordre, et ne fut point averti que l'armée ne le soutenait plus; 4° enfin, c'est que le retour de Napoléon à Dresde dans des circonstances pareilles, est encore une énigme inexplicable. Qu'un violent malaise causé à l'empereur par la pluie battante qui avait duré toute la journée l'ait privé de son ardeur ordinaire, cela se conçoit; mais qu'il ait fait oublier un mouvement décisif et déjà commencé, cela ne saurait s'expliquer. La chose ne serait pas même justifiée par le projet de se porter sur Berlin, car rien ne devait distraire Napoléon de l'intérêt majeur qu'il avait à pousser vivement l'armée principale qui était entamée et ébranlée. (*Éditeurs.*)

sans contredit une des fautes les plus graves qui me soient échappées. Sans doute les suites n'en eussent pas été aussi sérieuses, si Berthier avait arrêté Vandamme. Au reste, bien que cet accident fût indépendant de ma volonté, je n'en conserve pas moins le regret d'avoir négligé de profiter de ma victoire, puisque, indépendamment des fruits dont cette négligence nous priva, elle devint la première cause de la défaite de mon lieutenant.

Oudinot est défait à Gross-Beeren.

Cet échec était d'autant plus fâcheux, qu'il relevait le moral de la grande armée alliée, au moment où nos affaires allaient si mal en Silésie et dans le Brandebourg.

J'ai dit qu'Oudinot s'était laissé battre à Gros-Beeren; ce maréchal, qui commandait environ 65 mille hommes, avait reçu l'ordre de prendre l'initiative sur Bernadotte, de chercher à le battre, et à s'emparer de Berlin. Pour le seconder dans cette entreprise, le général Gérard avait organisé un corps volant des meilleures troupes des garnisons de Magdebourg et de Wittemberg. Il devait déboucher de la première de ces places avec 6 mille hommes sous le général Lanusse, pour donner la main à la division Dombrowsky, sortie de Wittemberg, et inquiéter de concert avec lui le flanc droit des alliés. Davoust, de son côté, avait reçu l'ordre de remonter l'Elbe et le Havel. Cette réunion de 100 mille hommes aux environs de Berlin semblait nous assurer d'immenses résultats, tant sous le rapport politique que sous le rapport militaire.

Je supposais que le prince royal de Suède commandait au plus à 80 mille hommes, en y comprenant les corps de Walmoden opposé à Davoust vers Hambourg, et le corps léger prussien qui observait Magdebourg. Il ne devait donc rester, d'après mes calculs, qu'environ 50 mille combattants au prince royal de Suède; or Oudinot, supérieur en nombre, n'avait qu'une bataille à gagner pour accomplir sa tâche. Malheureusement l'ennemi se trouva beaucoup plus fort que nous ne le pensions [1]. Oudinot, déduction faite de quelques détachements de flanqueurs ou d'escortes, s'avança avec 60 mille hommes sur Trebbin et Berlin. Le prince royal de Suède, après avoir fait mine de manœuvrer contre son flanc gauche, prit position à Ruhlsdorf avec 90 mille hommes dont 20 mille de belle cavalerie, sans compter les corps légers du général Hirschfeld vers Brandebourg, et celui de Wobeser près de Baruth. La gauche de l'armée, sous Tauenzien, appuyait au lac de Rangsdorf; le centre, sous Bulow, tenait la chaussée de Berlin; les Russes et les Suédois étaient à la droite.

Oudinot passa, le 22 août, le défilé de Thyrow, après un combat assez vif contre l'avant-garde de Bulow. Le 23, notre armée s'avança en trois colonnes : Bertrand et le 4e corps, à droite sur Johnsdorf; Reynier, avec les Saxons, au centre par la grande route; Oudinot et le 12e corps, par le chemin de Trebbin sur Ahrensdorf.

Il serait difficile d'affirmer ce que voulait le maréchal, en engageant ainsi ses forces dans un terrain coupé de bois et de marais, où aucun chemin transversal ne lui permettait de réunir ses colonnes, et en marchant lui-même à la queue de sa gauche. Rien n'était disposé pour une bataille, à laquelle sans doute Oudinot ne s'attendait point. Bertrand rencontra le premier, à six heures

[1] Napoléon était tellement dans l'erreur sur la situation de l'armée du Nord, qu'il avait même ordonné à Oudinot, de ne marcher d'abord qu'avec le 12e corps sur Baruth, laissant les 4e et 7e en intermédiaire pour se rapprocher plus vite de lui. Il croyait les masses ennemies en Silésie.

du matin, près de Blankenfelde, le corps de Tauenzien, qui défendit très-bien le débouché des bois, à la faveur de ce village. Le combat fut opiniâtre et sans résultat.

Il était déjà terminé, lorsqu'au centre, Reynier donna, à trois heures du soir, vers Gros-Beeren, sur l'avant-garde de Bulow, qu'il en délogea. Il se disposait à y établir ses bivouacs, bien éloigné de croire à la possibilité d'une attaque, quand Bulow fondit sur lui, à la tête de 35 mille Prussiens avec 100 pièces de canon. Malgré tout ce que les Saxons et la division Durutte purent faire, force fut de céder le terrain à une telle supériorité; et ils se retirèrent à la faveur des bois, après avoir eu 3 mille hommes hors de combat.

Au bruit du canon, les généraux Guilleminot et Fournier, qui formaient la tête de colonne du 12e corps, se dirigèrent en toute hâte vers Neu-Beeren; ils arrivèrent à la nuit tombante pour protéger la retraite, mais trop tard pour rétablir le combat. La cavalerie du général Fournier, en se déployant à gauche de ce hameau, fut chargée en flanc par l'ennemi qu'on apercevait à peine. Une partie de nos escadrons, poussant devant eux des pelotons prussiens, coururent dans la plaine jusqu'à la vue d'Hennersdorf, où l'ennemi les suivit et les ramena bientôt plus vite qu'ils n'étaient venus; ils furent très-heureux de s'en tirer sans échec.

Oudinot, arrivé à Wittskof, y apprit la défaite de son centre et ordonna la retraite sur Wittemberg. Bernadotte, qui n'avait guère pris plus de part que lui à cette échauffourée, commit la faute de le laisser aller paisiblement, quoique sa supériorité et sa formidable cavalerie lui donnassent l'espoir fondé de l'entamer sérieusement dans sa retraite.

La première conséquence fâcheuse de cet échec fut la perte de la division Gérard, sortie de Magdebourg, et qui, s'avançant seule au milieu d'une armée de 100 mille hommes, devait y trouver une défaite certaine. Le général Hirschfeld, détaché par les Prussiens, l'attaqua de concert avec les Cosaques de Czernischef en avant de Belzig, et la força à rentrer dans Magdebourg avec perte de 1200 prisonniers, trop heureuse de ne pas tomber tout entière au pouvoir de l'ennemi. Gérard lui-même fut grièvement blessé.

Bien que ces deux échecs fussent désagréables, ils n'avaient rien d'alarmant en eux-mêmes; le résultat le plus funeste qu'ils auraient eu, était d'exciter le courage des milices prussiennes nouvellement levées. Mais aux fautes commises dans la journée, Oudinot avait ajouté celle de se replier sur Wittemberg, ce qui l'éloignait de la direction de Luckau et de Bautzen, la seule convenable pour agir de concert avec moi. J'envoyai donc le maréchal Ney prendre le commandement de cette armée, en lui annonçant que je le suivrais incessamment à la tête de mes gardes, de deux corps d'armée et de ma réserve de cavalerie. Je me flattais, à l'aide de ces puissants renforts, de pousser vivement Bernadotte et de m'emparer de Berlin; ce qui aurait produit un grand effet sur l'opinion de l'Allemagne et par contre-coup sur l'Europe entière. Comme j'espérais que Macdonald pousserait de son côté Blücher sur Breslau, mes deux armées secondaires se seraient trouvées ainsi dans une situation florissante; ma base d'opérations eût été élargie, et j'aurais pu revenir porter un coup mortel à la grande armée alliée en Bohême.

Un événement plus désastreux qui arriva trois jours après à mon armée de Silésie, en décida autrement.

Désastre de la Katzbach.

On se rappelle les instructions que j'avais données à Macdonald en quittant Lœwenberg. Il devait profiter de l'ascendant que nous avions pris ensemble sur Blücher, mais il lui avait été recommandé de le laisser venir à lui pour prendre l'initiative et tomber avec tous ses corps réunis sur un seul point.

Au lieu d'attendre que le général prussien dessinât ses projets, Macdonald se figura, sur de vains rapports, qu'il n'avait qu'à se présenter pour décider l'ennemi à la retraite et moissonner des lauriers. Il fut cruellement puni de son excès de confiance. Par un premier contre-temps fâcheux, j'avais ordonné à Ney de me suivre à Dresde : le maréchal crut qu'il devait y marcher avec le 3e corps, et le conduisit vers Bunzlau. Instruit ici qu'il ne s'agissait que de sa personne, il renvoya ses troupes, qui revinrent harassées et exténuées sur la Katzback. Macdonald, toujours persuadé qu'il lui suffirait d'avancer pour voir fuir Blücher, ordonne pour le 26 août le passage de la Katzbach et de la Wuthende-Neisse, puis dirige ses trois corps d'armée en cinq colonnes, de Schœnau jusqu'à Liegnitz, sur un front de huit à dix lieues : étrange manière d'appliquer les principes que je lui avais tracés dans mes instructions. Vainement Sébastiani lui représente l'imprudence de s'engager dans le coupe-gorge de Crain, sans avoir fait reconnaître l'ennemi, dont les rapports annoncent la concentration sur le plateau opposé. Le maréchal s'obstine à croire Blücher en pleine retraite sur Breslau : Lauriston dirigera par son ordre une division par Schœnau dans les montagnes, les deux autres se porteront à droite contre Langeron vers Hennesdorf. Macdonald s'avancera vers l'embouchure de la Wuthende-Neisse, et débouchera sur Weinberg à la tête du 11e corps, tandis que Sébastiani arrivera par Crain sur le même point. Souham, au contraire, a l'instruction de se diriger à gauche par Liegnitz à 3 lieues de là, pour y passer la Katzbach et tomber sur la droite de l'ennemi : mouvement très-étendu qui devait priver, durant toute la bataille, de la coopération de ce corps, et d'autant plus fâcheux qu'on avait un gué excellent à Schmœchwitz, très-près du champ de bataille.

Par une nouvelle fatalité, Blücher, qui s'était ébranlé de son côté pour reprendre l'offensive et passer la rivière, apprend, en arrivant sur les hauteurs de Triebelwitz et de Betzhof, que nos troupes sont occupées à ce passage; ses colonnes se trouvent toutes formées pour l'attaque; il découvre du plateau de Weinberg ce qui se passe dans nos rangs, et compte les bataillons et escadrons à mesure qu'ils débouchent. Pour mieux les engager, il ordonne à l'avant-garde d'Yorck qui forme son centre de se replier. Ainsi toutes les circonstances s'accordaient avec la nature même du terrain pour assurer à Blücher d'immenses avantages. Dès qu'il a reconnu le moment favorable, le signal est donné. A peine les colonnes du 11e corps couronnent les hauteurs entre Janowitz et Weinberg, et la cavalerie légère de Sébastiani se forme vers Eichholz, que l'ennemi fond sur elles de toutes parts. Notre droite s'appuie au ravin profond de la Neisse, mais la gauche est en l'air; c'est là que les Russes dirigent leurs efforts. Leur cavalerie, sous Wassiltschikof, assaillit et déborde la nôtre entre Kleintintz et Eichholz. Sacken débouche de ce dernier village avec son infanterie. Les Prussiens d'Yorck qui nous ont attirés font volte-face et se précipitent sur notre ligne, bientôt refoulée sur le ravin profond qui devait couvrir sa droite. Notre cavalerie, accablée par le nombre, se replie sur l'infanterie ou se disperse à gauche; tout est rejeté pêle-mêle

dans le gouffre de la Wuthende-Neisse [1]. Le désordre est si grand, que Sébastiani ne pouvant regager Kroitsch, où il a laissé ses cuirassiers, descend ce torrent jusqu'au-dessous de son embouchure dans la Katzbach, où ce qui reste de ses escadrons se sauve par miracle. Pour surcroît de malheur, Souham, entendant la canonnade, renonce à marcher sur Liegnitz, et se rabat avec le 3e corps sur Kroitsch pour arriver plus tôt au combat. Les cuirassiers que Sebastiani y a laissés en réserve, en grimpant sur le plateau, encombrent ce passage que les fuyards et le matériel achèvent d'obstruer. Sur tout autre terrain, cette manœuvre concentrique de Souham aurait tout réparé, mais dans un pareil gouffre, elle ne fait qu'accroître la confusion. Tous les efforts pour gravir un plateau si roide, couronné par un ennemi supérieur et victorieux, deviennent désastreux. Le général Tarayre propose de conduire deux divisions par Schmœchwitz pour attaquer l'ennemi en flanc; elles y passent en effet la Katzbach à l'entrée de la nuit; mais Sacken et Wassiltschikof, déjà débarrassés de Macdonald, vont à leur rencontre, les rejettent sur la rive gauche, et ce mouvement tardif ne sert qu'à les compromettre.

Pendant cette horrible mêlée, Lauriston combat avec des succès balancés le corps de Langeron autour du village de Hennersdorf; et c'est beaucoup que l'ennemi, supérieur en nombre, ne lui ait pas fait éprouver le même sort qu'au centre; car, malgré son infériorité, Lauriston s'est privé d'une division, pour l'étendre au loin dans les montagnes vers Schœnau. C'était à Hennersdorf qu'était pour nous le point décisif de la bataille; ici le terrain s'élevait en glacis insensible jusqu'au niveau du plateau de Weinberg. Si Macdonald, fidèle à mes instructions, eût dirigé la cavalerie de Sébastiani et le 11e corps pour soutenir Lauriston, et laissé à Souham le soin de déboucher par Nieder-Crain ou Schmœchwitz, la bataille eût été probablement gagnée par l'emploi des deux tiers de nos forces au point décisif. Blücher, coupé de la Bohême, eût été refoulé sur Breslau.

Tout conspira contre nous dans cette affreuse journée. Les cataractes du ciel semblaient ouvertes; des averses de pluie qui tombent à l'entrée de la nuit, enflent tous les torrents qui se précipitent des montagnes du Riesengebirg. La Neisse entraîne tous les ponts sur son passage; et les affluents du Bober ont tellement accru son lit, qu'il devient un obstacle redoutable. Macdonald, forcé de précipiter sa retraite, voit les éléments déchaînés la rendre plus désastreuse. Lauriston a de la peine à atteindre Goldberg, vivement harcelé par le corps de Langeron. Il n'ose même se maintenir dans cette ville pour rallier la division Puthod qu'il a laissée compromise dans les montagnes. Les crues n'ont respecté que le pont de Bunzlau sur le Bober; il faut le gagner en toute hâte en abandonnant au vainqueur 80 pièces de canon, des bagages, des milliers de prisonniers. Pour surcroît de malheur, la division Puthod, qui suit le versant des montagnes à l'extrême droite, se trouve si fort engagée, qu'elle ne peut à temps se rabattre vers le corps de bataille; les ponts sont enlevés derrière elle par les eaux. N'ayant pu passer à Hirschberg, elle redescendit en face de Lœwenberg, où elle ne fut pas plus heureuse. Ces délais donnèrent le temps à Langeron d'accourir avec 25 mille hommes pour l'envelopper. Cette division n'avait de moyens de salut qu'en se frayant un passage, l'épée à la main, sur Bunzlau;

[1] Le surnom de *Wuthende*, qui signifie *furieux*, indique suffisamment combien ce torrent est dangereux dans ses grandes crues.

mais bientôt cernée sur les hauteurs de Plagwitz et adossée au torrent débordé, il ne lui reste qu'à vendre chèrement sa liberté et à déposer ensuite les armes, après avoir perdu nombre d'hommes tués ou noyés en cherchant à passer le Bober, qu'en temps ordinaire elle eût franchi sans difficulté.

Macdonald était ainsi revenu derrière la Queiss, après avoir perdu 20 mille hommes, la moitié de son artillerie et quantité d'équipages. Ses troupes, démoralisées et abîmées, hors d'état de résister à l'ennemi, demandent à grands cris des renforts et ma présence pour venger cet affront. Le maréchal lui-même, ne sachant où donner de la tête, me sollicite avec instance de venir en personne à son secours. J'avais d'abord espéré qu'il tiendrait quelques jours à Gœrlitz; mais j'appris, le 3 septembre, qu'il rétrogradait sur Bautzen dans un affreux désordre.

Je marche au secours de Macdonald.

Il fallut donc renoncer à soutenir le mouvement de Ney contre Berlin, et courir au plus pressé. Le 3 septembre, je partis de Dresde avec les corps que j'avais emmenés avec moi de Silésie, et le lendemain, je rejoignis à Hochkirch l'armée de Macdonald, qui se préparait à continuer sa retraite sur Bautzen. Je lui fis faire volte-face, et je poussai en avant; mais Blücher eut encore la prudence d'éviter un engagement, et repassa la Neisse et la Queiss. Je pouvais d'autant moins courir après lui, que j'avais l'intention de me rabattre vers le nord pour rejoindre Ney. Je me contentai d'avoir redonné un peu d'aplomb à l'armée de Macdonald, et de l'avoir renforcée par le corps de Poniatowski, demeuré jusque là en observation dans les environs de Zittau. Je portai le corps de Marmont sur Hoyerswerda, et me rendis de ma personne, le 6, à Dresde. Les avant-gardes de la grande armée alliée avaient passé les montagnes et menaçaient de se diriger sur Pirna et Dresde. Je pensai qu'il fallait avant tout profiter de cette occasion de laver l'affront de Culm, et de rabattre la présomption qu'il avait rendue à cette armée. Les 60 mille hommes que j'avais laissés sur la gauche de l'Elbe s'étant réunis au camp de Dohna, je les y rejoignis le 8 avec mes gardes. L'ennemi battit en retraite : nous le poursuivîmes jusqu'aux montagnes, dont nous occupâmes les sommités. Mais d'un autre côté, Blücher, ayant repris l'offensive, s'était avancé jusqu'à Bautzen, et Ney avait essuyé à Dennewitz une défaite sanglante.

Ney est défait à Dennewitz.

Un inconvénient inhérent aux vastes théâtres de guerre, c'est que le général ne peut être partout : mes lieutenants, très-bons sous mes yeux, abandonnés à eux-mêmes manquaient d'habitude et de confiance pour agir avec aplomb. J'en fis une rude épreuve dans cette campagne : tous ceux que je plaçai à la tête de nos armées secondaires, ne s'élevèrent pas à la hauteur de leur commandement. J'avais donné à Ney des instructions trop absolues peut-être, et moins sages que celles tracées à Macdonald [1] : il est toujours entendu qu'un ordre adressé à un commandant en

[1] Les instructions de Napoléon à Ney étaient singulières; les voici :

« Dresde, le 2 septembre. Nous venons de recevoir « des nouvelles du duc de Reggio, qui a jugé convenable de se placer au-dessus de Wittemberg. Le « résultat de ce mouvement intempestif est que le « corps du général Tauenzien et un fort parti de Cosaques se sont portés du côté de Luckau et de « Bautzen, et inquiètent les communications du duc « de Tarente. *Il est vraiment difficile d'avoir « moins de tête que le duc de Reggio.*

« Tout ici se met en mouvement pour se porter

chef à 30 lieues du point où il agit, doit être subordonné à la situation de l'ennemi : on ne doit en prendre que l'esprit et non la lettre. Le peu d'avantage que les alliés avaient obtenu sur Oudinot me confirmait dans l'idée que je m'étais formée de leur infériorité. et m'induisit à croire que l'échec essuyé par le 7e corps à Gros-Beeren ne provenait que de l'oubli des règles de la guerre; je faisais trop peu de cas des milices prussiennes, dont le nombre ne m'était pas non plus bien connu. Je prescrivis donc à Ney de s'avancer sur Baruth; et ce maréchal, tout fier de notre victoire de Dresde, bien qu'il ne cherchât pas une bataille pour accroître sa gloire, ne prit peut-être pas les précautions convenables pour l'éviter. Ayant le projet de le soutenir en marchant par Grossenhain sur Luckau avec 50 mille hommes, afin de déborder l'armée de Bernadotte et de la refouler sur l'Elbe et Magdebourg, l'essentiel était pour Ney de se baser par Dahme sur Torgau sans s'inquiéter de la route de Wittemberg; c'est ce qu'il fit en effet. Après avoir culbuté, le 5, l'avant-garde de Tauenzien à Zahne et Seyda, il se dirigea sur Juterbogk. Le 4e corps à la gauche vint à Naundorf, le 7e au centre à Zalmsdorf, le 12e à droite à Seyda.

On devait s'ébranler le 6 à 8 heures du matin pour dépasser Juterbogk. D'après la disposition de Ney, on ne conçoit point le but qu'il se proposait d'atteindre. Il marcha lui-même avec le 4e corps par Dennewitz, où il arriva à 10 heures, et choqua le corps de Tauenzien. Reynier, avec le centre, s'avança par la route de Rohrbeck; Oudinot et le 12e corps avaient ordre de marcher sur OEhna, et d'attendre que le 7e eût défilé devant lui. Ney prétend qu'il voulait refuser sa gauche; cependant rien ne l'indique, puisqu'il en fit l'aile tournante et agissante. On devait savoir que le prince de Suède se trouvait à cheval sur la grande route de Wittemberg à Berlin par Potzdam, et que, dans ce mouvement, on lui prêterait le flanc gauche : aucune mesure ne fut prise pour parer à une attaque de ce côté. Si on l'ignorait, c'était une faute inexcusable, car il s'y trouvait depuis le combat de Gros-Beeren, c'est-à-dire depuis 12 jours.

Le maréchal, débouchant à 10 heures de Dennewitz, donna sur les 15 mille Prussiens de Tauenzien : le 4e corps parvint à s'emparer des premières hauteurs en arrière et de celle du moulin à vent; mais Tauenzien ayant été renforcé par la gauche de Bulow, la division Morand se trouva débordée, et le corps fut contraint de refuser la gauche pour pivoter sur Rohrbeck. Reynier, parti plus tard qu'il ne devait, arriva enfin vers Dennewitz : il ne s'agissait plus de songer à la disposition du matin, mais bien de soutenir la gauche du 4e corps, menacée par

« sur Hoyerswerda, où l'empereur aura son quar-
« tier-général le 4.

« Il est nécessaire que le 4 vous vous mettiez en
« marche pour être le 6 à Baruth. L'empereur aura,
« le 6, un corps sur Luckau pour faire sa jonc-
« tion.

« De Baruth, vous ne serez qu'à trois jours de
« marche de Berlin. La communication avec l'em-
« pereur se trouvera alors établie, et l'attaque de
« Berlin pourra avoir lieu du 9 au 10. Toute cette
« nuée de Cosaques et ce tas de mauvaise infanterie
« de landwher se replieront de tous côtés sur Ber-
« lin, quand votre marche sera décidée. Vous com-
« prendrez bien la nécessité de manœuvrer rapide-
« ment pour profiter du désarroi où se trouve la
« grande armée de Bohême, qui ferait sans cela des
« mouvements, lorsqu'elle s'apercevra du départ de
« l'empereur.

« Le duc de Reggio n'a point su aborder l'ennemi,
« et il a eu l'art de faire donner un de ses corps sé-
« parément. S'il l'eût abordé franchement, il l'au-
« rait partout culbuté.

« Faites-nous connaître d'une manière positive la
« marche que vous tiendrez. »

un ennemi supérieur. Il était midi, et le 12e corps n'était pas même arrivé vers OEhna. L'armée alliée, instruite par le combat de la veille, avait fait un mouvement naturel pour se serrer à gauche ; Bulow, placé avec 38 mille Prussiens près de Kaltenborn, s'avança pour secourir Tauenzien dès que le canon gronda. Bernadotte, placé à Rabenstein à 8 lieues de là avec 70 bataillons et 80 escadrons russes et suédois, les réunit d'abord à Lobessen, d'où il s'avança en seconde ligne vers Eckmansdorf et Talichau : il y arriva à 3 heures. On voit que Ney avait défilé avec le 4e corps devant le front de l'armée prussienne sans s'en douter, et qu'un orage menaçant allait fondre sur son flanc gauche. Reynier dut porter en toute hâte la division Durutte dans la direction de Nieder-Gersdorf pour appuyer à la division Morand ; et l'ennemi se montrant en forces vers Gehlsdorf, les Saxons furent obligés de se former en crochet pour faire face de ce côté. Le général Thumen assaillit la division Durutte à Gersdorf; Bulow se tourna contre les Saxons, et une lutte sérieuse s'engagea sur ce point.

Oudinot, à la tête du 12e corps qui cheminait alors vers OEhna à notre extrême droite, reçut l'ordre de s'approcher de Dennewitz. Entendant la violente canonnade du côté de Gehlsdorf, il se dirigea vers ce point. L'ennemi avait déjà chassé les Saxons de ce village, quand la division Guilleminot déboucha heureusement et rétablit nos affaires. Ces deux corps réunis repoussèrent vigoureusement l'attaque de Bulow et reprirent Gehlsdorf; la victoire était flottante, et quoique Bernadotte n'eût pas encore donné avec les corps russes et suédois, elle pouvait se déclarer pour nous ou du moins rester indécise; mais la division Durutte, assaillie à Nieder-Gersdorf par 15 mille Prussiens du corps de Bulow, fut ramenée malgré la plus opiniâtre résistance jusqu'au delà de Dennewitz. Ney, inquiété par cette attaque sur sa gauche, en même temps que Tauenzien forçait Morand au moulin à vent, replie alors le 4e corps vers Rohrbeck. La retraite de Durutte laissant le centre dégarni et Bertrand exposé au delà du ravin marécageux de l'Agerbach, Ney, auquel le danger de cet état de choses n'avait pas échappé, réitéra à Oudinot l'ordre de venir le seconder entre Dennewitz et Rohrbeck. Ce mouvement, s'il eût été ponctuellement exécuté, eût accéléré sa perte; car au moment où il dégarnissait la gauche et mettait de l'incertitude dans ses opérations, Bernadotte, au contraire, s'avançait à la tête de 40 mille Russes et Suédois, pour seconder Bulow sur le terrain même que devait quitter Oudinot. La gauche de Guilleminot fut menacée au même instant par la brigade Borstel et 4 mille chevaux qui débordèrent l'armée par Seehaussen. Les Saxons, exposés à l'effort de Bulow, furent écrasés à leur tour et ramenés sur OEhna. La division Guilleminot, forcée de s'engager, eut besoin d'être soutenue, et tout le 10e corps entra ainsi en action sans pouvoir atteindre sa destination. Les Prussiens, qui avaient repoussé Durutte, passèrent le ruisseau entre Dennewitz et Rohrbeck, et achevèrent ainsi la défaite du centre, en même temps que des masses de cavalerie dépassaient et pressaient la gauche. Ney tenta vainement de rétablir les affaires en précipitant la cavalerie d'Arrighi dans la trouée faite par l'ennemi : des tourbillons de poussière chassés par le vent s'élevant autour de nos masses ébranlées, elles furent hors d'état de prendre la moindre disposition pour s'opposer à l'ennemi, qu'un nuage obscur dérobait à leurs yeux; d'ailleurs les alliés avaient des escadrons supérieurs à lui opposer au centre, et plus de 4 mille chevaux débordaient la gauche. Tout

fut bientôt entraîné comme les Saxons, et Oudinot se trouva ainsi dans l'impossibilité de donner la main au 4e corps. Dès-lors Ney, un peu compromis, n'a plus d'autre parti à prendre qu'à gagner la route de Dahme; Oudinot prit celle de Schweinitz et d'Annabourg; enfin, le 7e corps morcelé suivit en partie celle de Hertzberg, en partie celle du 12e corps. Comme à Gros-Beeren, Bulow eut tout l'honneur de cette victoire. Bernadotte ne prit d'autre part qu'à la rédaction d'un bulletin pompeux, où il adressa force compliments à tous ceux qui, comme lui, n'avaient été que spectateurs de l'événement.

Fautes commises dans cette bataille.

Une grande controverse s'est établie sur les causes de cette défaite : chacun s'en est innocenté. Il n'est que trop vrai que chacun aurait pu s'en attribuer la cause. De même qu'Oudinot à Gros-Beeren, Ney se vit attaqué en marche quand il s'y attendait le moins. Ses dispositions furent décousues et même si bizarres, que son aile droite combattit à la gauche, et que l'aile gauche se trouva transportée à la droite; ce qui prouve assez que tout fut imprévu. Il y a du mérite aussi à gagner une bataille à l'improviste : on ne fit rien de ce qu'il fallait pour cela. Tout démontre que Ney prit la partie secondaire pour la principale, en s'attachant exclusivement au corps de Tauenzien qui couvrait Juterbogk. Son rapport, loin de jeter du jour sur ses combinaisons, les rend incompréhensibles : il voulait, dit-il, refuser sa gauche, et il marche à sa tête, il en fait son avant-garde. Il a voulu manœuvrer, et tout indique qu'il n'avait pas le moindre indice des positions de l'ennemi. Ney n'avait d'illumination qu'au milieu des boulets et dans le tumulte du combat : là son coup d'œil, son sang-froid et sa vigueur étaient incomparables; mais il ne savait pas si bien préparer ses opérations dans le silence du cabinet, en étudiant la carte. A l'époque où les armées campaient réunies sous la tente, il eût été le plus grand général de bataille de son siècle, parce qu'il aurait toujours vu l'ennemi en face; de nos jours, où les mouvements compliqués se préparent dans le cabinet, il était sujet à faillir, et il en donna une triste preuve à Dennewitz. Les instructions que je lui avais tracées n'étaient pas des meilleures, j'en conviens; mais il était sur les lieux, et il aurait dû les modifier.

Son armée revint dans un affreux désordre sous le canon de Torgau; elle avait perdu 15 mille hommes en tués, blessés, prisonniers ou fuyards. C'était le pendant de la Katzbach.

Pour sauver la gloire de ce vaillant guerrier, on a prétendu qu'Oudinot et Reynier ne lui avaient pas obéi avec le zèle et la ponctualité nécessaires. Il est de fait qu'il y eut du retard et du décousu dans les mouvements; mais l'ordre qui les prescrivait n'était pas clair. Oudinot arriva trop tard, parce qu'on lui avait enjoint d'attendre que le 7e corps eût filé. En admettant même qu'il fût arrivé plus tôt, cela ne prouve rien, sinon qu'on eût battu Tauenzien à Dennewitz, mais que la gauche n'en eût pas moins été exposée à tous les efforts de Bulow et des corps russo-suédois.

Lorsque Guilleminot se trouva engagé à Gehlsdorf, Ney réitéra plusieurs fois à Oudinot l'ordre de voler au soutien de Bertrand. S'il ne fut pas obéi à la lettre, ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de la défaite; car le point décisif était précisément celui d'où l'on rappelait le 12e corps. Cet ordre fut donc une des circonstances les plus funestes de la journée, et, joint au peu d'ensemble des attaques qui eurent lieu de 10 à 2 heures, il causa la perte d'une bataille qui

ne pouvait se gagner que par des manœuvres bien combinées et un concert parfait dans l'exécution.

On a voulu insinuer que les Saxons n'avaient pas rempli leur devoir : leur désordre fut complet, il est vrai ; mais comment eussent-ils tenu sans l'appui du 12e corps, puisqu'ils avaient sur les bras au moins 15 mille hommes en première ligne et autant en seconde?

La circonstance qui m'avait forcé à suspendre ma marche sur Luckau fut, sans contredit, très-fâcheuse ; mais elle n'influa en rien dans les revers essuyés par Ney. Je l'en fis instruire aussitôt par un officier dans la soirée du 3, en lui promettant toutefois qu'aussitôt que je serais débarrassé de Blücher, je volerais le rejoindre. Lors même qu'il n'eût pas reçu ce message à temps, comme je n'aurais pu arriver que le 7 à Dahme, il n'en eût pas moins été battu le 6, par la nature des dispositions qu'il avait prises.

Observations sur mon plan de campagne et les lignes centrales.

Je me suis un peu étendu sur ces trois désastres, parce qu'ils eurent une influence notable sur les résultats de la campagne. Ces échecs multipliés ont fait concevoir des doutes sur l'habileté de mon plan et sur la solidité des principes sur lesquels il reposait. Rien n'est plus injuste. Pour réussir, il ne m'a manqué que des troupes un peu plus aguerries et rompues aux fatigues, mais principalement une plus grande quantité de bonne cavalerie. Un plan basé sur l'emploi alternatif d'une masse supérieure au point décisif, exige que les armées secondaires qui restent sur la défensive soient organisées de manière à battre en retraite au besoin, pour ne pas se laisser entamer ; or les retraites ne s'effectuent pas sans une bonne cavalerie, surtout avec de l'infanterie peu expérimentée. Pour juger si le système des lignes centrales est défectueux, il importe d'établir parité de moyens, c'est-à-dire, il faudrait voir ce que j'eusse fait entre l'Elbe et la Katzbach, si j'avais eu, comme les alliés, des soldats robustes et 80 mille chevaux.

Je ne dissimule pas néanmoins que le système des lignes centrales ne soit plus avantageux avec une ligne de 100 mille hommes contre trois corps de 33 mille hommes, qu'avec une masse de 400 mille contre trois armées de 120 mille. D'abord, la difficulté des vivres devient extrême avec des armées aussi énormes, surtout dès qu'on réussit à les concentrer dans un espace étroit: ensuite, il est plus aisé de manœuvrer contre des fractions de 30 mille hommes, et de leur porter des coups mortels, qu'il ne l'est d'entamer 120 mille combattants. Plus les masses sont grandes, plus l'action du génie est soumise au caprice des accidents, et plus les événements secondaires ont de réaction.

Malgré ces vérités, ce n'était pas le système qui péchait, mais bien les mesures d'exécution. Pouvais-je prévoir que Macdonald s'exposerait à un revers sanglant, en agissant en sens contraire de mes instructions? Peut-être eussé-je mieux fait de l'attirer derrière la Queiss à l'instant même où la question allait se décider auprès de Dresde. Oui, je le crois, il eût été plus sage d'attendre l'issue de la bataille pour attaquer Blücher; car si nous avions été vaincus à Dresde, tout succès en Silésie aurait été éphémère, pour ne pas dire calamiteux.

On peut appliquer les mêmes reproches aux opérations d'Oudinot et de Ney contre le prince de Suède. En un mot, il aurait fallu frapper au point décisif avec la masse de nos forces, que j'aurais conduites en personne, et rester en observation sur la dé-

fensive partout où je ne serais pas. La première conséquence de ce système eût été de faire replier Macdonald sur Gœrlitz, quand je marchai vers Dresde; ce qui m'eût permis d'emmener le 3e corps avec moi sur l'Elbe, et d'y frapper à coup sûr avec des forces plus considérables, soit sur Prague, soit sur Dresde. Si je déviai de ces maximes, c'est dans l'espoir de diminuer les chances défavorables résultant de mon infériorité en nombre, en prenant partout l'initiative, et le non-succès de la campagne dépendit probablement d'un excès de confiance puisée dans l'application d'une règle si incontestable. Il en eût été autrement si j'avais pu me multiplier; car j'aurais bien su remédier par de bonnes manœuvres à une infériorité locale momentanée. Frédéric avait triomphé à Leuthen contre des forces triples; Macdonald ne pouvait-il pas lutter avec 80 mille hommes contre 95 mille?

Au fait, ce qui m'a le plus manqué dans cette campagne, ce sont deux lieutenants qui entendissent bien la grande guerre. Je n'étais sûr de rien là où je ne me trouvais pas en personne. Si jamais j'eus lieu d'éprouver que mon système d'état-major était vicieux, ce fut dans ces opérations mémorables.

J'aurais eu mauvaise grâce d'attendre de mes lieutenants tout ce que j'aurais pu faire moi-même; cela était impossible. Arbitre des réputations comme grand capitaine, maître de la fortune de mes officiers comme souverain, je tenais en mes mains les deux grands mobiles qui dominent les hommes: dès que je paraissais sur un point, la confiance, l'enthousiasme, l'ambition, la crainte, toutes ces passions se réunissaient autour de moi, agissaient sur l'esprit de mes subordonnés et leur faisaient opérer des prodiges. Mes lieutenants, au contraire, rencontraient partout des rivalités, des défiances: à égalité de talent, ils n'eussent pu m'égaler dans leurs opérations; à plus forte raison, lorsqu'il n'y avait pas plus de similitude de caractère et de génie que de moyens d'action. Toutefois, si ceux qui commandèrent mes armées secondaires eussent mieux entendu la grande guerre, la campagne eût certainement pris une autre tournure.

Ma position devient difficile.

Leurs fautes rendirent ma position de jour en jour plus critique. Mes armées se fondaient visiblement. Je pressentis le moment où il me serait impossible de soutenir davantage la défensive pénible à laquelle je me voyais réduit. Mes courses sur les deux rives de l'Elbe, tout en fatiguant mes troupes, n'amenaient aucun résultat, et n'étaient profitables qu'à nos ennemis, intéressés à temporiser, puisqu'ils attendaient des renforts considérables. Le général Bennigsen, qui avait organisé à Varsovie une armée de réserve de 60 mille Russes, se rapprochait à grands pas du théâtre de la guerre.

Démonstrations pour déboucher en Bohême.

Dans ces circonstances, il y avait nécessité de changer de ligne d'opération, en me tirant du centre pour me transporter sur l'extrême gauche des alliés; mais le théâtre de la guerre, parfait pour mon premier système, ne valait plus rien dès qu'il fallait quitter l'Elbe pour me rapprocher de la Saale; sa configuration était alors toute à l'avantage de mes adversaires. Il ne me restait qu'à essayer de reprendre l'offensive, du moins pour imposer à l'ennemi. L'avant-garde de la grande armée des alliés avait de nouveau passé les montagnes et débouché dans la plaine de Pirna: je marchai contre elle avec 40 mille hommes. Le 15 septembre, nous réoccupâmes Peterswalde, et le lendemain nous délogeâmes

l'ennemi de Hollendorf. Le 17, je fis mine de descendre dans la vallée de Tœplitz; mais mon avant-garde, qui se porta sur Culm, assaillie de front et de flanc par des forces infiniment supérieures, fut ramenée avec perte. Voyant l'ennemi préparé à nous recevoir, je renonçai à mon entreprise, et retournai à Dresde.

Troisième tentative pour entamer Blücher.

N'ayant rien pu exécuter contre la grande armée, j'espérai prendre ma revanche sur Blücher, que je savais être affaibli d'un gros corps détaché sur Camentz. Le 22, je me rendis à l'armée de Macdonald, et je la poussai en avant sur Bautzen. Après avoir traversé la forêt de Gœdau, nous nous trouvâmes, le 23 septembre, en présence de l'armée de Blücher, qui occupait la position de Bautzen; tandis que le corps qu'il avait dirigé sur Camentz, revenant sur ses pas, menaçait notre gauche et nos communications avec Dresde. Une bataille, livrée dans ces circonstances contre un ennemi supérieur en nombre, eût pu avoir pour nous les plus fâcheuses conséquences. Obligé de renoncer définitivement à tout projet d'offensive, je sentis aussi la nécessité de rétrécir le cercle de ma défensive. Je ramenai l'armée de Macdonald dans la position de Weissig, à deux lieues de Dresde.

Nouveau plan d'opérations des alliés.

Tandis que je m'agitais ainsi pour trouver l'occasion de frapper quelque coup éclatant, les souverains et la grande armée étaient restés paisibles à Tœplitz, en attendant l'arrivée de Benningsen, qui venait enfin de passer l'Oder. Les hommes qui comprenaient la guerre et appréciaient la position géographique de la Bohême, voulaient qu'on laissât à cette nouvelle armée le soin de couvrir la Silésie, et que Blücher filât par sa gauche sur la Bohême, pour se joindre à la grande armée, appuyer sa droite vers Kœnigstein, et déboucher de nouveau sur mes communications avec 300 mille hommes, beaucoup mieux en mesure que la première fois. Les souverains partagèrent ces avis, et l'ordre en fut donné. Blücher se souciait peu d'agir sous la tutelle de Schwartzenberg; il aima mieux agir du côté opposé pour se réunir à Bernadotte. Il donnait pour prétexte que celui-ci restant seul devant Berlin, cette capitale serait compromise; il trouvait plus convenable d'envoyer Benningsen en Bohême. Au fait, cela revenait à peu près au même; l'essentiel était de renforcer le point décisif contre Dresde. Que ce fût Benningsen ou Blücher qui s'y rendît, peu importait; d'ailleurs, il est constant qu'il valait mieux n'avoir que deux grosses masses, comme on l'avait proposé à Trachenberg avant la campagne; et dès que l'armée de Pologne arrivait à Tœplitz, il était fort sage que Blücher descendît l'Elbe pour opérer de concert avec le prince de Suède.

Les souverains jugèrent parfaitement la question, et laissant plein champ à l'ardeur qui animait Blücher, son état-major et son armée, ils l'autorisèrent à ce mouvement. Dès lors, toutes les chances tournèrent contre moi : je devais trouver moins que jamais l'occasion d'appliquer mon système de guerre; car il n'existait plus de proportion entre les moyens.

Les alliés reprennent l'offensive.

Benningsen arriva à Tœplitz dans les derniers jours de septembre. Les alliés n'attendaient que ce signal pour reprendre l'offensive. Blücher fila par sa droite, et se porta par Elsterwerda et Hertzberg, sur l'Elster, où il passa l'Elbe le 30 octobre, après avoir culbuté le général Bertrand, qui, avec 18 mille hommes, s'opposa à l'irruption des alliés sur la gauche

du fleuve. Dans le même temps, le prince royal du Suède passait aussi l'Elbe à Acken et à Roslau; et d'un autre côté la grande armée des alliés, que Benningsen avait remplacée dans la vallée de Tœplitz, débouchait par Sébastiansberg sur Chemnitz.

Je marche sur Blücher et le prince de Suède.

L'intention des ennemis était visiblement de s'établir en masse sur mes derrières, pour me couper toute retraite. Il ne me restait d'autres ressources que de me jeter avec le gros de mes forces entre leurs armées, pour tâcher de les battre en détail. Je résolus d'abord de me porter contre Blücher. Comme j'espérais encore conserver la ligne de l'Elbe, je laissai St-Cyr à Dresde avec 27 mille hommes; et je détachai le roi de Naples à Freyberg avec 50 mille: ces deux corps devaient contenir l'ennemi du côté de la Bohême. Avec le reste de mes forces, je marchai sur Eilenbourg, où, le 9, je ralliai à moi l'armée de Ney, ce qui me forma une masse de 125 mille combattants [1]. Je supposais Blücher à Duben, et le prince de Suède vers Zœrbig; j'appris trop tard que Sacken, se trouvant à Mockrena, avait été séparé de l'armée de Silésie. J'aurais pu le poursuivre et l'anéantir; il se réunit de nouveau à Blücher par une marche rapide qui lui fait honneur. Toute mon attention se tourna du côté de Dessau et de Duben: si j'y avais gagné une bataille décisive en ruinant le pont de Roslau et m'emparant de celui de Wartenbourg, j'aurais détruit cette armée. La première condition de réussite était que Murat conservât assez d'aplomb pour me rejoindre sans se laisser trop entamer: je recommandai au prince de Neufchâtel, le 10 octobre à 4 heures du soir, de lui communiquer mon projet en lui adressant l'instruction suivante:

« Mon cousin, vous écrirez au roi de « Naples que j'ai reçu sa lettre; que j'ai fait « lever le blocus de Wittemberg; que j'ai « séparé le corps de Sacken du corps de « Langeron et du corps d'Yorck; que j'ai « ordonné au duc de Padoue de renvoyer « tout ce qui l'embarrasse à Eulenbourg et « à Wittemberg; que le duc de Castiglione « est à Lutzen ou à Leipsick ce soir; que « le duc de Padoue, débarrassé de tout ce « qu'il renverra, aura au moins 15 mille « hommes, ce qui, réuni au duc de Casti- « glione, fera au roi un renfort de 30 mille « hommes; qu'une des deux choses suivan- « tes arrivera: ou que j'attaquerai demain « l'ennemi et le battrai, ou que, s'il se re- « tire, je brûlerai ses ponts en me portant « sur la rive droite. Ainsi le roi de Naples « doit manœuvrer pour conserver Leipsick, « et me donner le temps de battre l'armée « de Silésie; mais obligé de quitter Leip- « sick, il doit tout diriger sur la Mulde; que « les ponts d'Eulenbourg et Duben sont « gardés; que mon intention, dans ce cas, « est de passer sur la rive droite de l'Elbe, « et de manœuvrer entre Magdebourg et « Dresde, débouchant par une de mes qua- « tre places pour surprendre l'ennemi.

« Le roi de Naples doit manœuvrer en « conséquence.... etc. »

Il importait que St-Cyr fût informé à Dresde de la nouvelle direction que je comptais donner à mes opérations. Berthier reçut l'ordre de lui écrire en chiffres, « que

[1] Mon armée avait reçu une nouvelle organisation nécessitée par la perte de plusieurs corps. Celui d'Oudinot (le 12e) avait été incorporé dans le 4e. L'ancien corps de Ney, commandé par Souham (le 3e), avait été réduit à trois divisions; celle d'Albert avait renforcé le corps de Macdonald après la Katzbach; et celle de Marchand, composée de troupes allemandes, avait renforcé le 7e corps, qui avait souffert à Dennewitz.

« je me trouve à Wittemberg que j'ai dé-
« bloqué ; que l'armée de Silésie est en re-
« traite de tous côtés sur la rive gauche ;
« que demain je l'obligerai à recevoir la ba-
« taille, ou à se laisser enlever les ponts de
« Dessau et de Wartenbourg ; que peut-
« être me déciderai-je alors à passer sur la
« rive droite avec toute mon armée ; que
« c'est par la rive droite que je me porterai
« sur Dresde. »

Je fondais de grandes espérances sur la réussite de ce plan, qui était susceptible de relever nos affaires. J'ordonnai en conséquence à Ney de pousser un corps de Wittemberg par les deux rives de l'Elbe sur Roslau, et un autre de Duben dans la direction de Dessau, dans l'espoir de culbuter l'ennemi au moment où l'on enlèverait son pont. Mais Blücher, instruit du danger qu'il courait, convint avec le prince de Suède de renoncer à sa ligne d'opération pour se jeter derrière la Saale, et fila rapidement à droite sur Zœrbig, où la jonction des deux armées s'opéra. Le 11, elles continuèrent le mouvement de flanc par leur droite, et gagnèrent Halle, où elles passèrent sur la gauche de la Saale. Ce mouvement, opéré à propos, détruisit la plus belle occasion que j'aie eue dans cette campagne : les projets les mieux combinés ne me réussissaient plus, mon étoile pâlissait.

Projet audacieux de manœuvrer sur la droite de l'Elbe et de m'emparer de Berlin.

Voyant mon opération manquée par suite d'un hasard hors de toute prévoyance, je formai l'un des projets les plus audacieux que j'aie conçus de ma vie. Blücher et Bernadotte m'ayant échappé, il était probable que la grande armée alliée s'étendrait par sa gauche pour leur donner la main. En restant entre ces masses, je n'aurais plus eu assez d'espace pour me mouvoir, ni assez de moyens pour frapper de grands coups. J'aurais couru risque d'éprouver de sanglants revers : les places de l'Elbe et de l'Oder me permettant au contraire de me rendre maître du pays que les alliés quittaient pour se jeter en Saxe. Je me serais établi entre l'Elbe et l'Oder, tandis qu'ils se concentreraient dans les plaines de Leipsick. Je me serais emparé de Berlin ; j'aurais détruit les corps qu'ils avaient laissés devant Magdebourg, Torgau, Dresde, Glogau, Custrin et Stettin. N'ayant plus de ponts sur l'Elbe, ils n'eussent rien pu entreprendre contre moi, sans débuter par un passage de vive force. J'aurais fait supporter tout le poids de la guerre à la Prusse, et traîné les affaires en longueur.

L'échiquier stratégique sur lequel nous mettions en jeu les destinées de l'Europe a la figure d'un carré : l'Elbe et l'Oder forment les deux côtés dont j'étais maître. La Baltique qui imite le 3e, était un obstacle pour les deux partis. En manœuvrant pour m'emparer du 4e côté, je me rendais maître de tout le théâtre de la guerre ; je plaçais l'ennemi entre deux lignes de places, la mer et mon armée ; je n'avais plus besoin de deux armées secondaires : il me suffisait d'une victoire semblable à celle de Dresde pour anéantir l'ennemi ; et à la tête de 250 mille hommes je me croyais certain de la remporter.

Ce plan parut trop aventureux à mes maréchaux, qui ne soupiraient qu'après notre retour derrière le Rhin ; ils me pressèrent d'y renoncer. J'hésitai toute la journée du 12 ; je ne me dissimulais point que, pour suivre un tel plan, il eût fallu avoir des troupes plus robustes, surtout en cavalerie ; j'aurais eu besoin d'arsenaux bien pourvus de munitions et de grands magasins dans nos places ; il eût été convenable aussi d'avoir des alliés plus sûrs en Westphalie et

en Bavière. Si l'Allemagne eût été aussi bien disposée pour moi que la Pologne, les chances eussent été plus favorables; mais il y avait quelque danger à guerroyer entre l'Oder et la Vistule avec 250 mille hommes sans communications avec la France, quand 500 mille alliés eussent inondé l'Allemagne jusqu'au Rhin et tout soulevé contre moi. Avec le temps, il eût bien fallu en finir afin de s'ouvrir un chemin pour regagner la gauche de l'Elbe. Ce n'est pas que cette opération offrît des chances bien défavorables; car au pis aller, en attirant à moi les garnisons de toutes les places, j'aurais pu au besoin me jeter en Bohême, si les alliés avaient couru après moi sur Berlin. Avec mes soldats d'Arcole, de Rivoli et d'Austerlitz, je n'aurais pas hésité. L'empereur Napoléon craignit d'entreprendre ce que le général Bonaparte eût exécuté sans balancer.

La défection de la Bavière renverse mes espérances.

La nouvelle de la défection de la Bavière, que nous reçûmes le même jour, contribua surtout à me détourner de ma résolution.

Depuis le commencement de la campagne, ce pays était travaillé par les suggestions du Tugendbund et de l'Autriche : le roi était sincèrement attaché à la France, au service de laquelle il avait passé une partie de sa jeunesse; il était plein de loyauté et de reconnaissance de ce que j'avais fait pour lui; mais trop bon homme. Un grand parti trouvait que la Bavière perdait en indépendance ce qu'elle avait gagné en territoire, et que l'électeur était plus roi en 1804, que Maximilien Joseph premier souverain de la Confédération du Rhin. On me peignit à ses yeux comme insatiable de sang et de puissance. On garantissait à la Bavière, d'un côté, la conservation de son territoire et le rétablissement de son indépendance, si elle se prononçait contre moi; et de l'autre, on la menaçait d'être envahie et morcelée, si elle prenait les armes contre la coalition. Wrède, l'ambitieux Wrède, se laissa entraîner, et devint bientôt le bras droit de ce parti. La présence de la petite armée d'Augereau vers Wurtzbourg, mes premiers succès, et les sentiments bien prononcés du roi, avaient d'abord imposé à ces sectateurs de l'Autriche. Maximilien ne m'avait laissé ignorer jusque-là ni l'esprit qui agitait sourdement une partie de son royaume, ni le désir qu'il avait de me rester fidèle : je ne pouvais guère m'attendre à cette défection, après ce qu'il écrivait peu de semaines auparavant au prince de Neufchâtel.

Nymphenbourg, le 26 juillet 1813.

« Je suis revenu samedi, cher prince, et « je profite de M. de Fontenille pour vous « annoncer mon retour : j'ai reçu hier par « deux voies différentes la nouvelle que sept « mille Autrichiens sont arrivés à Elferdin- « gen, qu'ils y font des ouvrages, qu'il doit « arriver 25 mille hommes à Linz, et qu'en « tout il y en aura 70 mille entre Wels et « mes frontières. Pour savoir au juste ce « qui en est, j'ai fait partir sur-le-champ un « de mes aides-de-camp; dès que j'aurai « son rapport; je vous l'enverrai par esta- « fette. Ceci doit vous prouver cependant « que j'ai le plus grand besoin de mes « troupes pour garder mes frontières, et « pour, en temps de guerre, empêcher les « Tyroliens et le Woralberg de pénétrer « au cœur de mes états.....Je n'ai pas en- « core vu M. de Fontenille; il doit venir « chez moi dans une demi-heure; je lui « ferai donner tous les renseignements qu'il « demandera. *Mon attachement pour* « *l'empereur et la cause de la France* « *n'a jamais varié un instant.* Aussi « vous pouvez être sûr que je ferai l'impos- « sible pour satisfaire les désirs de S. M. I.

« Je la prie seulement de ne pas perdre de vue « les intérêts de mon royaume, et de venir « à mon secours dans le cas d'une guerre « avec l'Autriche. Quelque grands que « soient les efforts que je fais, il m'est im- « possible de résister si longtemps seul, si « l'ennemi tentait, avec un corps de 60 mille « hommes, le passage de l'Inn, ne pouvant « surtout pas compter sur le Tyrol. Wrè- « de est infatigable. Son corps d'armée va « à merveille. Je compte le passer en revue « dans quelques jours : que n'est-il le dou- « ble plus fort !

« Je n'ai eu que deux jours de beau temps « sur 24 que j'ai passés à Baden. Aussi n'ai-je « pas à me louer des bains.

« Veuillez présenter mes hommages à « l'empereur : dites-lui que je lui suis plus « attaché que jamais ; et que, si je ne fais « pas de plus grands efforts, le moral et « le physique s'y opposent. La vieille Ba- « vière est bonne ; le cercle du haut Danube « également ; une partie du cercle de l'Iller « aussi, ainsi que le pays d'Anspach et la « plus grande partie de celui de Salzbourg. « Le Tyrol, le pays de Bamberg, où il y a « beaucoup de membres de l'ancienne no- « blesse ; celui de Passau et celui de Bay- « reuth en partie sont mauvais. Avec cela, « il faudra bien qu'ils aillent, *dussé-je me* « *faire écharper*. La perte absolue du « commerce, et la misère qui en est une « suite naturelle, sont cause de cela. Vous « voyez, mon cher ami, que je n'ai rien de « caché pour vous. Je suis sûr que vous « n'abuserez pas de ma confiance. Je viens « d'habiter le pays de Baden, j'ai traversé « le pays de Wurtemberg : le cri général « est la paix. Si elle se fait, tout est dit, « et je promets qu'avant deux ans l'esprit « redeviendra excellent, et le restera alors « pour toujours. Voici beaucoup de ver- « biage, mon cher neveu ; songez qu'il y a « un mois que je ne vous ai écrit. Adieu, « je vous embrasse.

Max. Joseph. »

Dès que les défaites de la Katzbach et de Dennewitz m'eurent forcé à rappeler le corps d'Augereau en Saxe, il fut impossible à Maximilien Joseph et à son ministre de Montgelas de résister au torrent : et les meneurs du parti l'emportèrent sur les volontés mêmes du roi. Un traité d'alliance fut signé avec l'Autriche à Ried, et la Bavière accéda à la coalition.

Le coup qui me priva d'un allié si nécessaire diminuant le nombre des chances, je renonçai donc à mon projet de manœuvrer entre l'Elbe et l'Oder, dont le succès dépendait de la faculté de me jeter en masse par Magdebourg sur la Westphalie, ou par Dresde en Bohême en me basant sur la Bavière. Dès que cette alternative m'était ravie, il eût été absurde de conduire une armée française entre l'Elbe et l'Oder, en laissant derrière soi une armée déjà forte du double et que la défection de la Bavière eût infailliblement grossie de toute la population jusqu'au Rhin.

Je marche de nouveau sur Leipsick.

Dès que je renonçais à mon projet, il était dangereux de rester vers Duben, et je fus bientôt rappelé du côté de Leipsick, dont la grande armée des alliés s'approchait, malgré les efforts de Murat pour retarder sa marche. En me portant sur Blücher, j'avais cru dérober mon mouvement pendant plusieurs jours, avoir le temps de le battre et de le culbuter dans l'Elbe, puis de revenir sur la grande armée. Si celle-ci n'avait pas eu elle-même le projet de prendre vivement l'offensive, mon calcul eût été couronné de succès ; malheureusement les alliés, plus forts que je ne croyais, avaient résolu de déboucher en Saxe avant même

de savoir que j'en étais parti. Cet incident, et la marche de Blücher sur Halle, dérangèrent tout. Les avant-gardes des alliés avaient déjà atteint Borna et Pegau. Je vis le moment où toutes les forces des alliés se réuniraient sur mes derrières. Je n'en eus cependant pas d'inquiétudes ; j'espérais que le mouvement de Reynier sur Roslau et de Ney sur Dessau, inspirant à Bernadotte et à Blücher des craintes sérieuses pour Berlin, les déciderait à retourner en toute hâte par Balbi sur la rive droite de l'Elbe, ce qui les eût séparés de nouveau de la grande armée. Ces nouvelles portèrent en effet l'alarme au quartier-général du prince de Suède, et il rétrograda le 13 sur Cœthen; mais Blücher tint bon à Halle, il ne le quitta même que pour me suivre sur Leipsick, aussitôt qu'il eut avis de mon retour vers cette ville. Il faut le dire à la louange des Prussiens et des Russes, ils manœuvraient bien dans cette campagne d'automne. Les habitants du pays et les Cosaques les informaient de toutes mes marches, et ils agissaient fort à propos.

La grande armée des alliés se trouvait presque sous les murs de Leipsick. Il était bien important pour moi de ne pas me laisser prévenir sur ce centre de toutes les communications du pays. Je résolus d'y réunir la totalité de mes forces : comme je sentais que les coups qui allaient se porter seraient décisifs, je ne négligeai aucun moyen de les augmenter de tous les détachements. En conséquence, j'avais déjà attiré sur Leipsick quinze mille hommes de la petite armée assemblée sous les ordres d'Augereau à Wurtzbourg : ils y arrivèrent le 13 octobre avec une division de dragons tirée d'Espagne. D'après la tournure que prenaient les affaires, j'aurais bien désiré pouvoir retirer mes troupes de Dresde et de Hambourg, car je sentis que si je n'étais pas victorieux, leur perte serait inévitable, à moins que St-Cyr et Davoust ne fussent assez avisés et assez habiles pour opérer leur jonction avec Lemarrois et Narbonne, pour s'ouvrir de concert un passage. Je leur envoyai des ordres dans ce sens, mais tous furent interceptés.

Les armées se concentrent autour de Leipsick.

Le 14 je quittai Duben, et le 15 j'arrivai à Leipsick : il était temps; car Murat, ne pouvant lutter contre une pareille masse, s'était replié avec beaucoup d'ordre sur Leipsick ; mais il venait de terminer cette retraite honorable par une faute grave.

Il était en position le 12 derrière le défilé de Magdeborn (le Goselbach), la droite vers Crostewitz, la gauche à Stormthal. Il y reçut ma lettre de Duben, qui l'informait du changement de plan d'opération et de mon prochain retour; il m'assura qu'il tiendrait Leipsick et une position en avant jusqu'au 14, et fit ébaucher quelques retranchements pour couvrir celle qu'il occupait. Marmont avait reçu l'ordre de le joindre, et devait être le 13 sous Leipsick. Murat fut encore renforcé par les deux divisions et la belle cavalerie qu'amenait Augereau; il avait ainsi cinq corps d'armée avec une cavalerie nombreuse.

Cependant, de crainte de compromettre une partie si considérable de l'armée dans un engagement général, et plein de l'idée que je frapperais d'abord au nord de Leipsick contre les armées combinées, il se détermina subitement à passer la Partha, et à ne tenir Leipsick que comme une tête de pont : l'ordre que j'avais envoyé à Marmont de revenir sur ses pas, pour observer la route de Halle vers Skeuditz, confirma le roi de Naples dans cette idée. Déjà son mouvement de retraite était commencé le 13, lorsqu'un de mes officiers lui apprit que je

serais à Leipsick le lendemain; il s'arrêta vers Liebert-Wolkwitz, après avoir cédé aux avant-gardes alliées les défilés importants de Grœbern et de Gœhren : circonstance qui eut les suites les plus fâcheuses.

Menacé le 14 par les alliés, Murat sentit qu'il fallait réparer sa faute. Encouragé encore par la certitude que j'arriverais dans la journée, il tint vigoureusement Liebert-Wolkowitz, et se jeta entre Wachau et Magdeborn, sur la nombreuse cavalerie de Barclay qui le pressait. Nos dragons qui arrivaient d'Espagne, brûlant de se signaler, firent des merveilles; malgré les talents et la bravoure de Pahlen, malgré les charges d'une partie des réserves russes, nous étions sur le point de remporter la victoire, lorsqu'une charge de cuirassiers prussiens sur nos soldats harassés et épars rétablit le combat en faveur de l'ennemi.

Pressé de dissiper la tempête qui s'avançait contre nous de tous les points de l'horizon, j'avais accéléré, autant qu'il était en moi, le retour des forces engagées entre Duben et Dessau. Il eût été convenable de livrer bataille le 15; mais la chose devint matériellement impossible : le gros de mes forces était encore trop éloigné. Bertrand, la jeune garde, arrivèrent dans la nuit du 14 vers Euterisch; Macdonald dépassa Duben; Souham, avec le 3e corps, n'y arriva qu'à minuit : il fut obligé de prendre le lendemain la route d'Eulenbourg pour éviter l'encombrement. Voyant ici le pont brûlé, il remonta la Mulde pour trouver un passage, et n'arriva le 15, à la nuit, qu'à Rothenhahn sur le chemin de Leipsick.

Le corps de Reynier, qui avait descendu l'Elbe jusqu'à Roslau, chercha à rétablir le pont de bateaux de Bernadotte pour revenir directement; mais l'impossibilité et la lenteur de l'opération forcèrent ce général à rétrograder sur Wittemberg, ce qui le retarda de deux marches. Tous ces incidents firent différer mon attaque jusqu'au 16.

Les alliés se décident à m'attaquer.

De leur côté, les souverains, instruits de mon retour à Leipsick, et craignant que je n'accablasse Blücher, prirent la résolution de m'attaquer le même jour. Fiers de leurs succès du 14, ils ne jugèrent pas devoir attendre l'arrivée de Benningsen et de Colloredo, qui n'entreraient en ligne que le 17; vu que j'aurais eu tout le loisir, dans cet intervalle, de porter des coups sensibles à l'armée de Silésie. Il fut donc résolu qu'on m'assaillirait le 16, moins dans l'espoir de remporter une victoire décisive, que pour gagner le temps d'amener toutes les forces de la coalition sur le champ de bataille, où allait se décider le sort du monde civilisé.

Singulier projet de Schwartzenberg.

Schwartzenberg avait eu d'abord la singulière idée de jeter ses réserves et le gros de l'armée dans le cul-de-sac entre la Pleisse et l'Elster, d'où il ne pouvait déboucher que par un pont étroit au milieu de toute mon armée; tandis que la droite, sous les ordres de Barclay, composée des corps de Kleist, Wittgenstein et Klénau, se serait avancée entre Libert-Wolkwitz et la Pleisse. Si l'affaire avait été engagée de la sorte, la défaite totale de la grande armée alliée eût été immanquable. Mais l'empereur Alexandre, ayant vainement démontré à Schwartzenberg le ridicule de son projet, déclara positivement que ses troupes et celles du roi de Prusse resteraient sur la rive droite de la Pleisse. Ainsi le corps des grenadiers, toutes les gardes, les réserves, en un mot 35 mille hommes d'élite, furent ramenés au point décisif par la volonté ferme de l'empereur Alexandre. Le généralissime autrichien persista, de son côté, à porter les

siennes dans le cul-de-sac de Connewitz. Le corps de Giulay fut encore détaché par Zwenkau pour tourner Leipsick et s'emparer de la grande route à Lindenau. Cette position des alliés était un peu large; il semble que Blücher et Bernadotte se trouvant alors vers Halle, la grande armée eût mieux fait de se diriger sur Zeitz, pour établir ainsi 250 mille hommes sur mes communications. Benningsen eût pu être dirigé de Coldiz sur Altenbourg, pour couvrir la route de Bohême pendant ce mouvement. Toutefois, il est juste de convenir que la marche de Blücher et de Bernadotte sur la Saale, n'étant pas la suite d'un plan concerté avec les souverains, et ceux-ci n'ayant qu'une notion vague à Altenbourg de ce que feraient les deux armées du nord, ils ne pouvaient pas trop arrêter un plan d'opérations sur de pareilles données. Dès lors il était naturel qu'ils adoptassent le projet de marcher directement à moi, en cherchant néanmoins à inquiéter ma ligne de retraite. A cet effet, il convenait que la grande armée de Bohême s'avançât sur Leipsick par la rive droite de la Pleisse, en ne portant sur mes communications que la force nécessaire pour s'emparer des défilés et arrêter mes têtes de colonne en retraite. Le corps de Giulay suffisait pour cela; mais il aurait été convenable de lui donner 3 à 4 mille chevaux de plus, car on ne manquait pas de cavalerie. Le reste des troupes autrichiennes eût dû suivre alors l'armée principale, en ne jetant qu'une division légère dans l'espace entre Ratha et Zwenkau, pour entretenir la communication avec Giulay : placer 40 mille hommes dans cet entonnoir était une idée ridicule.

Bataille du 16 octobre.

Je ne m'en aperçus pas d'abord; mais quelque parti que prit l'ennemi, je sentis qu'un effort vigoureux sur Wachau pouvait seul me procurer la victoire.

J'avais confié à Ney le commandement général au nord de Leipsick, sur les corps de Bertrand, de Marmont et de Souham. Les renseignements et tous les calculs probables annonçaient que Blücher filant de Halle par sa droite, viendrait nous attaquer par la route de Mersebourg afin de mieux se lier à la grande armée. Cependant il était possible qu'il se portât droit sur Leipsick par Skeuditz, et mes mesures devaient être prises dans cette double hypothèse; ce qui nécessairement y jeta quelque incertitude.

Mon premier projet avait été d'attirer à moi deux des corps de Ney vers Wachau, pour y frapper le coup qui devait rétablir nos affaires : le 3e corps, arrivant de Duben, aurait relevé Marmont vers Mœckern, où il avait reconnu une position très-favorable pour contenir des forces supérieures, et où il avait ébauché quelques retranchements pour la renforcer.

Si cette première disposition avait pu s'exécuter, j'aurais eu 40 mille hommes de plus à Wachau, et l'armée de Bohême eût été exposée à une défaite d'autant plus complète, que Schwartzenberg accumulait fautes sur fautes.

Mais, tandis que les alliés se disposaient à m'attaquer partiellement, la fortune se plaisait à me contrarier par une foule de petits accidents qui dérangeaient toutes mes combinaisons.

J'avais cru que le duc de Padoue suffirait avec 7 à 8 mille hommes à la défense de Leipsick : l'approche du corps entier de Giulay menaçant le passage de Lindenau, le seul qui nous restât en cas de retraite, Ney crut devoir y diriger Bertrand, qui, à dix heures, était déjà en mouvement sur Libert-Wolkwitz.

Marmont, de son côté, n'avait pas encore

été relevé par le 5e corps, retardé, comme nous l'avons dit, au passage de la Mulde, lorsqu'on lui signala l'approche de l'avant-garde de Blücher. La situation était critique : se retirer sans combattre, c'était attirer l'ennemi sur Leipsick, sans que pour cela Marmont fût disponible, et en mesure de me seconder à Wachau. Il préféra tenir entre Mœckern et Euterisch pour ne pas perdre Leipsick. Ney, pensant que ce maréchal était déjà au fait des localités, et qu'il valait autant le laisser sur ce point, résolut de le remplacer vers Wachau par les deux divisions du 5e corps, qui ne devaient y arriver que vers les deux heures. Il résulta de ces différentes contrariétés, que les 40 mille hommes dont j'avais espéré me renforcer pour assaillir l'armée de Bohême ne m'arrivèrent point.

Si la victoire eût été certaine, Ney aurait bien pu ne jeter qu'une division de Bertrand à Lindenau, et l'autre au faubourg septentrional de Leipsick; tandis que Marmont et le 5e corps seraient accourus à Wachau : il est probable que Giulay et Blücher n'eussent point été en mesure d'entreprendre une attaque sérieuse sur Leipsick le 16. Renforcé à temps par Marmont et Souham, j'aurais pu déborder la droite des alliés et culbuter Barclay dans la Pleisse, tandis que Schwartzenberg s'enfonçait si sottement vers Connewitz; j'aurais recueilli d'immenses trophées, et, poursuivant l'ennemi en déroute jusqu'à Zeitz, je me serais frayé une nouvelle ligne de retraite sur Nacembourg, sans m'inquiéter que Blücher occupât momentanément Leipsick.

Tout cela n'eût donné qu'une victoire de plus, à la vérité; car Blücher et Bernadotte réunis m'eussent suivi en queue, tandis que Schwartzenberg, renforcé par les 60 mille hommes de Benningsen et de Colloredo, aurait eu encore 150 mille combattants à m'opposer; j'aurais toujours été placé au milieu de 240 mille hommes, dans une position très-fâcheuse. Les parcs de mon armée, réunis à Eulenbourg, ainsi que le corps de Reynier en marche vers cette ville, eussent été coupés de mon armée, et forcés à se jeter sur Torgau.

C'est trop s'abandonner aux conjectures que de vouloir décider ce qu'une victoire plus complète à Wachau, eût amené de changements dans la situation respective des partis. Quelles combinaisons faire avec des ennemis qui reçoivent en un seul jour des renforts de 100 mille hommes? c'était le plus ou le moins de désorganisation qu'une telle défaite eût produit dans le quartier-général anti-militaire de Schwartzenberg qui eût pu me tirer d'affaire, et prouver si l'abandon de Leipsick par Marmont eût été une mesure prudente. Dans l'incertitude de l'événement, il est certain que c'était jouer gros jeu.

La bataille s'engagea le 16 octobre à neuf heures du matin, c'est-à-dire deux heures plus tôt que je ne l'eusse désiré. J'avais le projet de prendre l'initiative, et ce fut l'ennemi qui nous attaqua, ainsi que je viens de le dire. Klénau, à droite, débouchait en forces par le bois de l'Université sur Libert-Wolkwitz et le Kohlberg. Wittgenstein se portait sur Wachau, Kleist sur Mark-kleeberg.

Ce premier effort fut soutenu par les corps de Murat. Lauriston défendit vigoureusement Libert-Wolkwitz, Bellune repoussa les tentatives de l'ennemi sur Wachau : Poniatowski dut abandonner un moment Mark-kleeberg aux Prussiens.

Je venais d'arriver de Reudnitz vers Libert-Wolkwitz : la jeune et la vieille garde me suivaient; mais Macdonald ne débouchait pas encore à ma droite. Le mouvement de l'ennemi exigeait que je changeasse mes dispositions.

Je renvoyai Augereau de ma gauche à la droite pour soutenir Poniatowski. Les deux divisions de la jeune garde, sous Mortier, manœuvrèrent à gauche de Lauriston contre la droite de Klénau; les deux autres, sous Oudinot, marchèrent au soutien de Bellune à Wachau. Une belle masse de cavalerie s'établit en 3e ligne derrière le centre; et ma réserve d'artillerie, disposée sur le front, foudroya l'ennemi. Une canonnade effroyable s'établit sur la ligne, où l'on combattit jusque vers midi avec des succès balancés. Klénau fut repoussé par Mortier et Lauriston. Poniatowski, soutenu par Augereau, reprit Mark-kleeberg. Au centre, Oudinot et Bellune rejetèrent Wittgenstein sur Stœrmthal et Gossa.

Pendant ce temps, Schwartzenberg se présente de sa personne avec le gros des Autrichiens aux défilés de Connewitz et de Dœlitz, où il ne peut déboucher. La division Lefol défend le premier, et la division Sémélé du corps d'Augereau couvre le second.

Placé sur les hauteurs de Meysdorf, je suis encore plein d'espérance : tout m'autorise à compter sur une victoire qui peut être décisive; car Macdonald débouche enfin de Holzhausen, tandis que Ney m'annonce d'Euterisch, à dix heures et demie, que Marmont va se mettre en marche pour me joindre, et que le 3e corps même pourra le suivre, si Blücher ne se montre pas en forces sur le chemin de Halle : enfin le corps de Bertrand, qui avait bivouaqué entre Euterisch et Leipsick, suffira pour garder la ville et chasser Giulay de Lindenau.

Je fais aussitôt mes dispositions pour prendre plus vigoureusement l'offensive et frapper un grand coup.

J'ordonne à Latour-Maubourg d'emporter les positions du corps russe à droite et à gauche de Gossa, et je le fais soutenir par Victor et Lauriston. Le plus brillant succès couronne cette double charge, quoique Latour-Maubourg ait la jambe emportée par un boulet, et que cet accident jette un peu d'incertitude dans une partie de son corps. La division de cuirassiers de Bordesoult fournit néanmoins sa carrière; elle se jette sur la gauche du prince Eugène de Wurtemberg, enlève une batterie, charge les bataillons, culbute la division de cavalerie légère de la garde, qui fait un mouvement de flanc pour s'opposer à ses succès, et pousse jusqu'à l'empereur Alexandre. Ce prince, sans perdre contenance, fit donner les Cosaques d'élite qui lui servaient d'escorte. Dans ce moment les batteries de réserve de la garde russe se démasquent, la cavalerie de Barclay accourt au point menacé, et la blessure de Latour-Maubourg empêchant que la charge fût convenablement soutenue, elle n'eut pas toutes les suites que j'en espérais : l'ennemi reprit même l'offensive sur Gossa, et nos escadrons vinrent se reformer en arrière, au moment où l'infanterie s'avançait pour occuper le terrain conquis [1].

[1] Un écrivain fort habile à décrire un combat, mais qui n'est pas toujours juge impartial, assure qu'un conseil tumultueux s'était assemblé autour des souverains alliés pour les décider à faire avancer leurs réserves. Cela n'est pas exact. L'empereur Alexandre, ne voulant pas enfoncer ses réserves dans l'angle de Connewitz, comme Schwartzenberg l'avait imaginé, les avait laissées à Rœtha. Le général J...., détaché près de Schwartzenberg, sollicita par écrit S. M., dès 10 heures, de faire approcher sans délai ces réserves, vu qu'il fallait plus compter sur elles que sur les Autrichiens. Le prince de Schwartzenberg résista encore à tout ce qu'on lui disait pour lui faire repasser la Pleisse. L'empereur Alexandre apprécia l'avis de son aide-de-camp, et fit avancer les réserves derrière la Gœselbach, où elles étaient

Mouvement tardif des Autrichiens pour secourir la droite.

Schwartzenberg, sourd jusqu'à une heure à toutes les représentations des officiers russes, avait enfin reconnu que sa droite serait écrasée, et qu'il s'agissait de revenir à son secours. Tous les efforts de Merfeldt pour déboucher de Dœlitz ayant été superflus, le prince se décida alors à revenir par Baschewitz sur la rive droite de la Pleisse, que pour sa gloire il n'aurait dû jamais quitter : il ramenait avec lui deux divisions de cuirassiers et les deux divisions de grenadiers du prince de Hesse-Hombourg.

Cette résolution, quoique bien tardive, eut son effet. Les divisions de cuirassiers autrichiens passèrent la Pleisse à un gué, et débouchèrent de Grœbern au moment où Kleist était vivement pressé. Elles fondirent entre le corps d'Augereau et la cavalerie, culbutèrent celle-ci, et poussèrent jusqu'à la jeune garde à l'instant même où Latour-Maubourg en faisait autant contre celle des souverains sur les hauteurs de Gossa.

Cette charge des ennemis, qui pénétra jusque près de moi, m'inquiéta ; d'un autre côté, le canon tonnait au nord de Leipsick ; Marmont, loin de pouvoir me seconder, était lui-même fortement aux prises. Les divisions de grenadiers russes venaient de donner au centre des alliés une nouvelle consistance ; la terre semblait se couvrir de bataillons ennemis à mesure que nous reculions notre horizon; je n'osai soutenir la trouée de Latour-Maubourg et de Bellune avec ma vieille garde : tout le reste de mes forces était au feu. Macdonald était aux prises avec Klénau, qu'il avait poussé assez loin. La belle cavalerie d'Espagne qui le soutenait, avait été paralysée par la blessure du général Pajol qui la commandait. Cet état des choses ne laissait que peu d'espoir de remporter une victoire décisive. Bientôt les Russes ralliés à Gossa y tinrent avec acharnement ; l'arrivée des gardes et des grenadiers autrichiens qui étaient parvenus à déboucher sur la droite de la Pleisse en revenant sur leurs pas vers Crostewitz, avait changé toutes les chances. Nos premiers succès étaient glorieux, mais ne changeaient rien à la situation des affaires. Il m'importait d'obtenir d'autres résultats, avant la fin de la journée. Ce motif me détermina à essayer, vers les six heures, un dernier effort. Tout se préparait autour de moi pour l'attaque décisive sur Stœrmthal et Grœbern, lorsque mon attention fut attirée derrière ma droite où l'ennemi venait de passer la Pleisse. Schwartzenberg, ne voulant pas démordre du projet de passer à Dœlitz, ayant imaginé que l'arrivée des divisions de grenadiers autrichiens à Mark-kleeberg faciliterait le passage de Merfeldt, lui avait prescrit de renouveler ses tentatives. Déjà cinq à six bataillons autrichiens, après s'être emparés de Dœlitz, cherchaient à en déboucher, suivis par tout le corps d'armée. La division Sémélé épuisée ne pouvait résister. Je lançai la vieille garde sous le général Curial, seule troupe qui me restât sous la main. Poniatowski y envoya

à une heure : une division de cuirassiers déboucha aussitôt pour soutenir Klénau; les grenadiers suivirent pour appuyer Wittgenstein. Les gardes russes et prussiennes et le reste des cuirassiers débouchèrent un peu plus tard. Il n'y eut aucun conseil tumultueux ; mais le fait est que la grande charge de Latour-Maubourg força l'empereur Alexandre à monter à cheval pour se porter à quelques pas en arrière, et à faire donner ses Cosaques pour arrêter la tête de colonne ; il fit comme Napoléon au cimetière d'Eylau, et montra du sang-froid : ce qui était d'autant plus méritoire, qu'il n'avait sous la main ni infanterie ni artillerie.

(*Éditeurs.*)

aussi sa réserve : en un clin d'œil la tête de colonne de Merfeldt est enveloppée et enlevée; lui-même est fait prisonnier avec un millier d'hommes ; le reste est culbuté dans la Pleisse : l'arrivée de la division Brayer du 3e corps achève de me tranquilliser sur ce point.

Cependant la concentration de tant de forces entre Kleeberg et la ferme d'Auenheim permet à l'ennemi de prendre Oudinot en écharpe ; et notre centre, loin de continuer ses progrès, s'estime heureux de se maintenir contre les masses qui lui sont opposées. La nuit mit à peine fin à ce long carnage.

Marmont est battu par Blücher.

Nos affaires n'avaient pas été aussi bien au nord de Leipsick. Marmont venait de recevoir l'ordre de me joindre, quand Blücher, qui ne respirait que combats, parut à sa poursuite par la route de Skeuditz, et le mit dans l'obligation de s'engager : quoique cela l'empêchât d'arriver sur le point où je comptais décider la querelle, ce n'eût été qu'un demi-mal si les divisions du 3e corps qui avaient dû le relever étaient arrivées à temps ; elles eussent pris sa place ou combattu à côté de lui. Il n'en fut rien ; elles ne firent que très-tard une apparition vers Schœnfeld, et Ney, qui voulut laisser la défense de Lindenthal à Marmont qui s'y trouvait déjà établi, porta le 3e corps à droite et à gauche de Wachau, lorsque la bataille était sur le point de finir. Marmont, livré à ses propres forces, eut affaire à trop forte partie. Pour surcroît de malheur, la division Delmas qui revenait par la route de Duben avec l'artillerie du 3e corps, allait être compromise si l'ennemi savait profiter de sa supériorité. La division Dombrowski, qui devait tenir Wetteritz jusqu'à son arrivée, y soutint avec audace tous les efforts du corps de Langeron, mais ne put conserver le village. Heureusement les patrouilles ennemies prirent la longue colonne de Delmas pour un corps considérable, et s'en laissèrent imposer. Ce général arriva dans la nuit à Wetteritz, harcelé de toutes parts, mais sans échec notable.

Ney, instruit de l'échec de Marmont et du danger qu'avait couru Delmas, se vit obligé de rétrograder pour aller au-devant de lui et favoriser sa retraite, aussi-bien que celle du 6e corps. Il vint, à cet effet, border la Partha pendant la nuit. Si les sept divisions de Ney, de Marmont et de Dombrowski avaient été réunies, nul doute que Blücher eût été battu ; mais, le 5e corps ayant perdu toute la journée en marches et contre-marches, il était impossible aux 20 mille hommes de Marmont d'en battre 60 mille. Ses troupes défendirent néanmoins avec une rare valeur le village de Mœckern, où nos soldats de marine se couvrirent de gloire. Elles furent ramenées sur Eutritzch et Gohlis avec perte de 20 pièces de canon et de 4 mille hommes hors de combat [1].

Cet échec me contraria d'autant plus, qu'attendant le corps de Reynier qui revenait de Wittemberg par Eulenbourg, il importait de conserver la possession de Taucha. La belle défense du 6e corps, et le retour dans la nuit des divisions du 3e corps, nous mirent en état de le faire.

Embarras de ma position. — Je propose un armistice qui est refusé.

C'était un véritable malheur pour nous de n'avoir pu remporter de victoire prononcée le 16. Quoique les derniers rapports de St-Cyr me fissent douter de la prochaine arrivée de Benningsen, je savais du moins que le prince de Suède ne tarderait pas à

[1] Un parc de 50 pièces fut en outre enlevé au bivouac de nuit par les Cosaques.

rejoindre Blücher : j'allais être forcé à évacuer Leipsick ou à livrer une nouvelle bataille avec toutes les chances contre moi. Je ne me dissimulais point que la perte de cette ville rendrait notre position très-précaire; avec le peu d'hommes qui me restaient, je ne pouvais plus guère espérer que de défendre pied à pied le terrain jusqu'au Rhin; et la perte d'une bataille n'entraînant pas d'autre conséquence, je me décidai à l'accepter. J'hésitai néanmoins à la recevoir devant Leipsick ou derrière la Saale, ma mauvaise fortune l'emporta; cependant, avant d'en venir aux mains, je rouvris la voie des négociations : je renvoyai, le 17, aux alliés le général Merfeldt fait prisonnier la veille, en leur proposant un armistice et l'évacuation de toutes les places de la Vistule et de l'Oder; je me décidai même à remettre celles de l'Elbe. Sous prétexte d'en référer à l'empereur d'Autriche, Schwartzenberg ne me répondit pas; et les alliés, renforcés dans la soirée par plus de 100 mille hommes, résolurent de m'accabler le 18 au matin. Je ne m'étais pas néanmoins endormi dans l'espoir d'une réponse favorable; j'attendais le retour du corps de Reynier et de mon grand quartier-général qui se trouvaient à Eulenbourg, et qui devaient me rejoindre dans la soirée du 17. Si je ne recevais pas dans cette journée de réponse satisfaisante à la mission de Merfeldt, mon intention était de me rapprocher dans la nuit de Leipsick, de resserrer ma ligne pour pouvoir opérer successivement ma retraite dans la journée du 18. Ce retard fut d'autant plus malheureux, que Giulay venait de se replier sur Zwenkau, et que rien ne se serait opposé à ce que la retraite commençât dans la soirée du 17, aussitôt après l'arrivée de Reynier.

En effet, Schwartzenberg, comme tous les généraux pusillanimes, passait sans cesse d'une extrémité à l'autre. Non content d'être renforcé par deux armées entières, il avait imaginé d'attirer Giulay dans l'espace entre la Pleisse et l'Elbe, pour y remplacer les troupes autrichiennes qui en avaient été tirées dans la journée du 16 pour renforcer le centre à Wachau : cette mesure qui m'ouvrait le chemin d'Erfurth, n'était justifiée par aucun motif; car après l'arrivée de 100 mille hommes de renfort, il eût été beaucoup plus convenable de renforcer le corps de Giulay, placé à merveille pour opérer sur nos communications. Je laissai échapper cette occasion unique de sortir d'embarras, d'abord par la crainte qu'une retraite prématurée ne nuisît à la conclusion de l'armistice proposé, et ensuite par une confiance excessive, mais assez naturellement motivée sur la calme absolu qui régnait dans l'armée ennemie, et qui me paraissait de bon augure pour la mission de Merfeldt. Je m'abusais; les alliés ne différaient d'engager l'affaire générale que pour rallier toutes les troupes qu'ils attendaient.

Le prince de Suède, Benningsen et Colloredo renforcent les alliés.

Le prince de Suède, rassuré sur Berlin, arrivait par le chemin de Landsberg; d'un autre côté, Benningsen qui, pendant la marche de la grande armée ennemie sur Leipsick, s'était avancé vers Dresde, après avoir laissé 20 mille hommes devant cette place, pour se porter avec 40 mille par Colditz sur Leipsick. Enfin, Colloredo rejoignit aussi avec deux divisions autrichiennes : tous ces corps arrivèrent dans la soirée du 17. C'était près de 120 mille hommes de plus pour les alliés. Voyant, dans la nuit du 17 au 18, que Merfeldt ne revenait point, je commençai à en concevoir des inquiétudes, et j'arrêtai les mesures préliminaires de l'évacuation de Leipsick; mais le matériel était si considérable et les défilés si

longs et si nombreux, que ce n'eût pas été trop de la journée du 18 et de la nuit du 19 pour l'opérer avec ordre en présence de l'ennemi. Cependant, comme on n'avait employé que douze heures de nuit à Wagram pour jeter six ponts et déployer l'armée sur le Marchfeld, ceci me rassura. Je résolus donc de faire bonne contenance le 18, pour me rapprocher, dans la soirée, de Leipsick : l'ennemi ne m'en donna pas le temps.

Bataille du 18 octobre.

La grande bataille qui devait décider du sort le l'Europe eut ainsi lieu le 18 octobre. J'attendais encore la réponse de Merfeldt, quand on m'annonça de toutes parts l'approche des colonnes ennemies. Je n'avais que 150 mille hommes à opposer à près de 300 mille. Pour éviter d'être tourné, je fis prendre à mon armée une position demi-circulaire, les deux ailes appuyées à la Pleisse et à la Partha. Le corps de Bertrand demeura à la gauche de l'Elster pour balayer la route de Naumbourg. Les ennemis nous attaquèrent sur tous les points de ce demi-cercle. Les premières positions de Holzhausen et de Wachau ne furent disputées que pour nous donner le temps de prendre une position définitive vers Probsthayde et Stœtteritz. Ce fut ici que se livra la véritable bataille des géants.

Impossibilité de manœuvrer habilement.

Quoique la plus importante du siècle par ses résultats, cette seconde bataille offre peu d'intérêt sous le rapport de l'art. Trois cent mille alliés serrés en masse dans un demi-cercle de trois ou quatre lieues, ayant 1200 pièces de canon sur leur front, ne donnaient prise nulle part : quelque manœuvre que j'eusse voulu faire, je venais heurter contre une ligne impénétrable dont le front était également fort partout. Les batailles de Fleurus, de Friedland, d'Essling, sont les seules de nos dernières guerres qui offrent quelque similitude de situation avec cette sanglante journée. Dans toutes les trois, c'était une armée attaquée par des colonnes concentriques avec une rivière à dos. Dans la première, Jourdan placé comme moi en demi-cercle, ayant derrière lui la Sambre, fut attaqué comme je le fus à Leipsick, avec cette différence qu'il était égal en forces, et que Cobourg occupait une ligne de dix lieues avec moins de 80 mille hommes, en sorte qu'il ne fut pas difficile de faire avec succès un effort sur un point quelconque contre des colonnes décousues qui ne donnèrent point ensemble. A Friedland, les Russes, entassés autour de la ville, ayant l'Alle à dos, furent assaillis par mes quatre corps d'armée, serrés dans une ligne circulaire bien soutenue : leur front, coupé en deux par un ruisseau et un étang, me permit d'écraser séparément la gauche, ce qui exposa leur droite à une perte inévitable. Aucune de ces chances favorables n'existait pour moi dans cette seconde journée de Leipsick. L'unique espoir de victoire qui nous restât, était fondé sur l'isolement de Blücher et du prince royal de Suède à la droite de la Partha : ce qui permettait de les paralyser toute la journée avec un faible corps d'observation.

Cet espoir nous fut encore ravi. Ces 90 mille hommes, laissant au corps de Sacken le soin d'attaquer la porte de Halle, passèrent dès le matin la rivière entre Taucha et Schœnfeld, et assaillirent Ney. Dès lors, nul moyen de suppléer par de bonnes combinaisons à l'infériorité numérique et matérielle : c'était une boucherie sur place, sans autre but pour nous que l'avantage de gagner la nuit pour commencer la retraite.

Malgré notre extrême infériorité, augmentée par la défection des troupes saxon-

nes et wurtembergeoises qui tournèrent, au milieu même du combat, leurs armes contre nous, mon armée se soutint admirablement. Je fus surpris moi-même du dévouement et de la bravoure de mes jeunes soldats : mille pièces de canon vomissaient la mort dans leurs rangs, sans qu'ils en fussent ébranlés : c'étaient pourtant les mêmes soldats de la Katzbach et de Dennewitz ! à quoi attribuer cette différence ?

Dès le point du jour, nous commençâmes notre mouvement de concentration au moment où les masses ennemies s'ébranlaient de toutes parts pour nous assaillir. Bellune et Lauriston quittent Wachau pour se placer, le premier à l'ouest de Probsthayde, le second à gauche de ce village, dans la direction de Stœtteritz. Ils sont suivis pied à pied par l'ennemi, qui déborde un instant leur arrière-garde sans les entamer. Poniatowski se place à leur droite; Augereau ferme la ligne entre Lœssnig et Connewitz. Oudinot, avec deux divisions de jeune garde, sert de réserve à cette aile droite. Je me place au centre derrière Bellune, à un quart de lieue de Probsthayde, avec la jeune garde de Mortier, la vieille garde de Curial et la réserve de cavalerie.

Macdonald, qui a cédé Holzhausen aux masses de Klénau et de Benningsen, rapproche le 11e corps et la cavalerie de Sébastiani, de Stœtteritz et de Mœlkau pour se lier à Lauriston. Ney commandait la gauche, qui s'étendait de Paunsdorf à Schœnfeld. Notre ligne formait en quelque sorte un angle obtus, dont Probsthayde occupait le sommet.

Blücher, laissant à Sacken le soin d'inquiéter le faubourg de Leipsick du côté de Gohlis et les retranchements de la porte de Halle, attaque lui-même Schœnfeld avec les corps russes de Langeron et de St-Priest. Bernadotte fit assaillir Sellerhausen par Bulow, soutenu des Suédois. Le général Benningsen attaqua Paunsdorf par sa droite et Zweinaundorf par sa gauche, secondé du corps de Klénau. Les corps de Kleist et de Wittgenstein, suivis des réserves, s'avancèrent de Wachau sur Probsthayde. Les Autrichiens de Colloredo et de Bianchi fermaient la ligne jusqu'à la Pleisse vers Connewitz. L'intervalle entre ces deux rivières fut cette fois abandonné à une division légère; et Giulay reçut, quoique trop tard, l'ordre de se porter de nouveau à Zwenkau, pour de là inquiéter la grande route de Lutzen.

Les masses ennemies employèrent une partie de la matinée à se former devant ces positions. Vers midi, l'engagement devint général; Colloredo, Bianchi et le prince de Hesse-Hombourg attaquent notre droite le long de la Pleisse. Les faibles divisions d'Augereau et de Poniatowski défendent héroïquement les abords de Lœssnig et de Connewitz. Au moment de céder à une supériorité accablante, elles sont soutenues par les deux divisions de jeune garde d'Oudinot, qui rétablissent le combat et se maintiennent avec une grande fermeté dans ces deux villages et le terrain fourré qui les séparent de la Pleisse.

Au centre, les souverains alliés semblent vouloir frapper un coup décisif sur le saillant que forme notre ligne à Probsthayde; il devient le point de mire des efforts de l'armée de Bohême. Wittgenstein et Kleist, soutenus des réserves russes, s'élancent audacieusement sur ce village. Heureusement j'y avais pourvu : outre les corps de Bellune et de Lauriston, j'avais réuni sur ce point avec la vieille garde, la jeune garde de Mortier, et deux corps de cavalerie sous le roi de Naples. Je fais porter sur la ligne l'artillerie de réserve de Drouot : l'ennemi s'avance en colonnes d'autant plus profondes, que l'espace se rétrécit à mesure

qu'il s'approche, et qu'il ne lui reste aucun terrain pour se former. Son mouvement s'opère avec rapidité, en sorte qu'une partie seulement de son artillerie peut le suivre. Le prince Auguste de Prusse forme la tête de colonne de Kleist; le prince Gortschakof le soutient, ainsi que le reste du corps de Wittgenstein. Déjà leurs premiers bataillons atteignent Probsthayde, lorsque les 2e et 5e corps les chargent avec vigueur et les font reculer. Exposés au feu des tirailleurs qui garnissent les jardins et le village, à celui de 100 pièces de canon qui vomissent la mitraille et la mort, enfin, menacés par nos colonnes, ils s'arrêtent dans l'espace qui séparait les lignes, et ripostent par une canonnade meurtrière qui se prolonge jusqu'à l'entrée de la nuit.

Plus à gauche, Klénau et Benningsen avaient pris concentriquement leur marche sur Holzhausen et Zweinaundorf, d'où ils débouchent ensuite contre les hauteurs de Stœtteritz et Mœlkau, défendues par Macdonald et la cavalerie de Sébastiani; ces troupes se maintinrent dans leur position avec le même succès qu'à la droite.

Mon aile gauche, aux ordres de Ney, ne fut pas aussi heureuse que le centre. Blücher et le prince de Suède, ayant passé la Partha à Taucha avec 90 mille hommes, se dirigèrent sur Schœnfeld et Paunsdorf, où ils se liaient au corps de Benningsen. Ce dernier village était occupé par les Saxons de Reynier: Marmont gardait l'espace de là jusqu'à Schœnfeld; Souham, avec le 3e corps, leur servait de réserve.

Marmont défend avec beaucoup de vigueur contre Langeron les approches et le village de Schœnfeld. Reynier, menacé par Bubna à droite, par Bulow à gauche, se rapproche de Sellerhausen. Ney, qui sent tout le danger d'un mouvement rétrograde, court sur les lieux et reporte la division Durutte sur Paunsdorf. Les Saxons, livrés à eux-mêmes, s'avancent vers l'ennemi : on attribue ce mouvement à un excès d'audace; mais tout-à-coup leur artillerie, tournée contre nous, vient signaler à nos braves étonnés la plus odieuse défection dont l'histoire conserve le souvenir. Reynier, réduit à la seule division Durutte, menacé à droite par Bubna, à gauche par Bulow, fut trop heureux de trouver un refuge à Sellerhausen. Le maréchal Ney le fait soutenir par la division Delmas; Marmont replie sa droite pour se maintenir en ligne, et continuer à défendre Schœnfeld par sa gauche.

Le combat se prolonge avec animosité sur cette partie de la ligne; il ne fut pas difficile au corps de Bulow, secondé par Bubna et soutenu des Saxons et des Suédois, de percer jusqu'à Sellerhausen, malgré la belle défense de la poignée de braves aux ordres de Durutte et de Delmas. La droite de Ney est ainsi ramenée dans la direction de Reudnitz.

Instruit à Probsthayde de la défection de mes alliés et de la retraite du 7e corps, et appréciant tout ce qui peut en résulter de fâcheux si l'ennemi pénètre jusqu'aux faubourgs de Leipsick, je vole avec les cuirassiers de Nansouty sur le point menacé; je trouve Ney occupé à rallier sa droite près de Strassenhœuser. Il se lance sur Bulow, que je fais attaquer en flanc par les cuirassiers de Nansouty du côté de Mœlkau, et dont la tête est ramenée sur Sellerhausen. Un peu rassuré sur ce point, je retourne alors à mon centre, qui réclame toute ma sollicitude. Le combat dégénère vers Strassenhœuser comme à Probsthayde en une canonnade meurtrière. Bernadotte amène sur ce point l'artillerie saxonne, celle des Suédois et jusqu'aux batteries anglaises de fusées à la congrève, dont il accable les braves de Delmas et de Durutte : le premier de ces généraux, l'intrépide, le républicain

Delmas, tombe sous ce feu meurtrier; ses troupes, cédant de nouveau à une supériorité accablante, reviennent jusqu'à Strassenhœuser.

Autant le canon de l'ennemi avait de supériorité sur celui de Delmas, autant nous avions d'avantage à Probsthayde sur les masses épaisses qui s'obstinaient à rester sous notre feu sans vouloir rétrograder d'un pas.

En vain quelques généraux russes, pénétrés de l'inutilité de ce carnage, proposèrent de le faire cesser, et, dans la certitude que notre retraite serait inévitable le 19, ils proposaient de porter les belles réserves de cavalerie avec le corps de Giulay sur la route de Lutzen. Ce conseil, quoique approuvé d'abord, eut le sort de tant d'autres, et ne fut pas exécuté. Les alliés, comme Koutousof à Krasnoï, se contentèrent d'un demi-succès qui leur garantissait notre retraite au delà du Rhin. Ils retirèrent pourtant une partie des masses qui étaient restées si longtemps sans utilité sous notre feu.

Blücher et Langeron n'avaient pas éprouvé moins d'obstacles à l'attaque de Schœnfeld, que Lagrange, Compans et Frédéric défendirent avec une grande valeur, perdirent et reprirent plusieurs fois. Ces troupes de Marmont, affaiblies par les combats du 16 et par cette sanglante lutte, étaient sur le point de succomber malgré les plus glorieux efforts. Compans était blessé; Frédéric tué; Marmont vit son chef d'état-major et ses aides-de-camp tomber à ses côtés; encore quelques instants, et le 6e corps enfin allait être détruit, lorsque Ney lance sur l'ennemi les deux divisions du 3e corps demeurées en réserve. Schœnfeld, pris et repris jusqu'à sept fois, restait en notre pouvoir, lorsque les mouvements rétrogrades de la droite et l'approche des réserves de Langeron décidèrent Ney à reployer sa gauche à portée de fusil de ce village.

Au nord de Leipsick, les corps de Sacken et d'Yorck avaient tenté sans succès d'emporter le faubourg de Halle, mis à l'abri d'un coup de main et défendu par la division Dombrowski et la cavalerie du duc de Padoue.

Du côté de Lindenau, Bertrand, ayant reçu quelques renforts, chassa aisément la division Lichtenstein du corps de Giulay, et ouvrit la route de Weissenfels.

On voit, par ce récit, que nous perdîmes peu de terrain à la gauche; le reste de la position principale fut maintenu, et aucun de nos corps n'avait été entamé, grâce au peu d'usage que l'ennemi sut tirer de sa cavalerie. C'était beaucoup pour la gloire, ce n'était rien pour le succès de la campagne; car telle était la situation désespérée de nos affaires, qu'un demi-succès équivalait à une défaite.

Journée du 19 octobre.

La bataille s'étant prolongée jusqu'à la nuit, et les troupes étant exténuées de fatigue et de faim, il devenait très-difficile d'opérer la retraite dans la nuit.

Pour l'effectuer d'une manière convenable, il aurait fallu jeter dès le 17 plusieurs ponts secondaires sur la Pleisse et l'Elster. Il eût été indispensable de faire filer tous les équipages de l'armée le 18, sous la protection du corps de Bertrand. On les laissa encombrés au contraire entre l'armée et Leipsick : non-seulement Berthier ne songea à rien, mais, dévoré par la crainte de dévoiler trop tôt la retraite et de semer le découragement, il repoussa toutes les mesures de prudence que les officiers d'état-major les plus bornés eussent prises à sa place, comme s'il eût été persuadé que je reprendrais mon ascendant sur l'ennemi.

Le chef du génie aurait dû y suppléer pour ce qui concernait les ponts; son parc était en partie resté à Eulenbourg avec les gros équipages du quartier-général; mais les sapeurs ne manquaient pas dans les corps d'armée, et les outils, les charpentiers regorgeaient dans la ville de Leipsick.

J'avais bien ordonné qu'on jetât trois ponts supplémentaires sur la Pleisse; mais cet ordre, donné à la hâte et un peu tard, fut encore mal exécuté : on n'en construisit qu'un mauvais qui se rompit. Au fait, tout dans l'armée reposait sur moi seul; il fallait que je prévisse tout.

Nous avions franchi le Danube en huit heures de nuit à Wagram avec 150 mille hommes; mais c'était sur six beaux ponts où chaque corps rangé à l'avance avait son débouché, et où les impedimenta ne passaient que bien longtemps après l'armée. En retraite, à travers les rues d'une ville, par un seul pont étroit, l'opération est bien différente; il y a nécessairement un encombrement horrible : les lâches veulent passer les premiers, et il ne faut que deux ou trois voitures brisées pour tout arrêter dans un défilé si resserré. Tous ces malheurs nous arrivèrent.

L'aube du jour nous trouva le 19 dans tous les embarras d'une affreuse retraite. Il fallait recevoir encore une bataille pour l'opérer. Les troupes étaient rangées autour de l'enceinte des faubourgs qu'on avait eu le soin de barricader de longue main. On pouvait s'y défendre aisément 24 heures, si l'on voulait combattre comme à Dresde. Nous aurions eu ainsi le temps de faire écouler la multitude, et les corps se seraient retirés successivement du combat pour passer à leur tour. Tactiquement parlant, notre position n'était point mauvaise, puisque Leipsick pouvait être considéré comme une tête de pont couvrant le défilé. Il n'y manquait que des ponts pour accélérer l'écoulement et ne pas le faire dépendre du moindre accident. Il en eût fallu deux au-dessus et deux ou trois au-dessous de la grande route; c'est-à-dire deux ou trois sur chacun des bras de l'Elster, qui est ici fort divisé. Il eût fallu ouvrir des débouchés dans les jardins, et, pour mettre l'opération à l'abri de l'ennemi, il eût été indispensable que l'approche de ces ponts eût été couverte de deux ou trois redans liés avec le passage de Lindenau.

Mais nous n'étions revenus de Duben que le 15, nous espérions gagner une bataille le 16, nous comptions sur un armistice le 17; enfin, personne n'avait songé à la retraite qu'au moment où il était trop tard de prescrire aucune précaution pour l'accélérer et l'assurer. La postérité en rendra solidaires mon major-général et le chef du génie encore plus que moi.

J'avais passé la nuit à dicter tous les ordres que nécessitait la nouvelle position dans laquelle nous allions nous trouver en regagnant la frontière de France : j'en adressai au conseil de régence, à Mayence, à Strasbourg et sur toute la ligne du Rhin; sur le bas Elbe, en Italie, en Espagne, à Dantzick, sur l'Oder, à Dresde, à Torgau. Je pensai à toutes les grandes combinaisons que me commandait l'avenir : c'eût été à Berthier à faire le reste.

Aussitôt que le jour fut venu, je me rendis chez le roi de Saxe pour l'engager à remettre son sort à la générosité des rois qui l'avaient reconnu, mais en lui rappelant que la France avait toujours été meilleure alliée de la maison de Saxe que l'Autriche et la Prusse.

Je m'assurai, en le quittant, de l'horrible encombrement qui existait dans toutes les rues de Leipsick, et m'acheminai vers le défilé. Le combat s'était engagé sur toute

la circonférence à la moindre démarche que les corps d'armée avaient faite pour se rapprocher des faubourgs de Leipsick. Au nord, Sacken et Langeron attaquaient Pfaffendorf défendu par Durutte ; Woronzof et Bulow attaquaient les portes de Grimma et d'Hinterthor que Marmont et Ricard défendaient. Au sud, Schwartzenberg serrait les Polonais le long de la Pleisse; Barclay poussait Macdonald et Lauriston, en venant de Probsthayde par Strassenhœuser.

Je ne pouvais prescrire aucun mouvement; je me rendis à 9 heures à la porte de Ranstedt où l'encombrement était affreux; je revins par les boulevards pour gagner le pont. Bellune, Mortier, avaient passé le défilé; Souham et Marmont suivirent. Lauriston ébranla ses troupes pour passer à son tour.

Mais l'évacuation successive affaiblissait notre ligne à mesure que les colonnes ennemies, plus animées, se rapprochaient de la ville de Leipsick. Déjà elles avaient forcé l'entrée des faubourgs et gagnaient la partie orientale du boulevard qui les sépare de l'ancienne enceinte : les Badois leur abandonnent la porte de St-Pierre, et livrent ainsi l'accès dans la ville, où bientôt plusieurs colonnes alliées se précipitent. Les trois corps d'armée restés pour la défendre n'ont plus d'autre parti à prendre qu'à gagner en toute hâte la grande route, en cherchant à se défendre de droite et de gauche, à la faveur des maisons du faubourg de Ranstedt.

Ils parviennent à se jeter dans cet espace; mais, affluant par directions opposées et croisés par les immenses parcs qui obstruaient tout, ils ne forment bientôt plus qu'une cohue. Cependant cette cohue se fût écoulée peu à peu, si l'officier préposé à la destruction des ponts après le passage n'avait pas confié cette importante besogne à un simple caporal de sapeurs, pour le pont du moulin situé sur le grand bras de l'Elster. Langeron, en suivant les boulevards du nord, se prolongeait parallèlement à l'ouest pour gagner notre ligne de retraite : ses tirailleurs s'étant répandus dans les jardins, en passant à la nage ou autrement les petits bras qui les arrosent, pénétrèrent ainsi jusqu'auprès du pont. Le caporal, voyant l'ennemi arriver, croit qu'il ne reste qu'un petit nombre des nôtres au delà du pont, et exécute sa consigne : il met le feu aux poudres, et fait sauter l'unique voie de salut qui reste à notre arrière-garde. Nos troupes, ainsi pressées entre les masses ennemies et l'Elster sans pont, sont réduites au désespoir : les plus hardis se précipitent dans les flots; Macdonald se sauve; Poniatowski y trouve la mort; quelques milliers d'hommes parviennent à échapper; mais près de 15 mille, après avoir jeté leurs armes, se rendent à la discrétion de l'ennemi. Lauriston, Reynier, le prince Émile de Hesse et une vingtaine d'autres généraux furent prisonniers; l'ennemi fit un butin immense en bagages, parcs, etc.

Je me trouvais avec la garde en arrière du dernier pont de Lindenau lorsque le pont de l'Elster sauta : je la fis aussitôt former en bataille et placer ses batteries. Nous nous trouvions chargés de protéger la retraite des débris de l'armée jusqu'à la Saale; nous pûmes heureusement l'atteindre, quoique serrés d'assez près par Yorck du côté de Freybourg, et par Giulay du côté de Kosen. L'ordre le plus admirable régna dans notre passage de Weissenfels, où l'état-major avait redoublé de précautions, comme pour réparer l'oubli impardonnable qu'il avait fait à Leipsick.

Le désastre du pont de l'Elster, et le désordre de la journée du 19 octobre, ont été mis par mes détracteurs à côté de la retraite

de Russie et de la journée de Waterloo, pour prouver que je perdais la tête dans les revers : auraient-ils prétendu que je restasse moi-même au pont la mèche à la main? Je n'ai eu que deux reproches à me faire à Leipsick : le premier, c'est de n'avoir pas fait filer tous les parcs dans la nuit du 17 sur Lindenau, et ensuite de n'avoir pas combiné dès le 18 la bataille de manière à passer toutes les troupes dans la soirée et la nuit. Mais n'ayant pas perdu toute espérance de gagner la bataille, je ne voulus pas prescrire avec précipitation les mesures d'évacuation : à la vérité on aurait pu au moins passer tous les parcs le 18 au point du jour à la suite du corps de Bertrand. Le second est d'avoir assez mal organisé mon état-major général, pour qu'il ne pourvût pas sans ordre exprès à ces sortes de détails. Cette faute remonte plus haut, comme je l'ai déjà dit.

J'avouerai néanmoins encore une chose : c'est que m'étant décidé, à Duben, à renoncer à marcher sur Berlin pour revenir manœuvrer dans les plaines de Leipsick, j'aurais dû considérer ce point comme notre ancre de salut. Il fallait dire : « Si je gagne « la grande bataille entre la Pleisse et la « Partha, je n'ai pas besoin de mesures défensives; mais si je la perds, il faut m'assurer une retraite contre les attaques que « la supériorité de l'ennemi lui permet de « faire. Or, dès le 15, il aurait fallu envoyer « ingénieurs, sapeurs et travailleurs, construire un système d'ouvrages de campagne qui eût rattaché Lindenau aux faubourgs de Ranstedt, et qui eût couvert « trois ou quatre ponts solides sur lesquels « les troupes de toutes armes, les parcs et « les bagages auraient pu passer à toute « heure du jour ou de la nuit sans encombrement. »

Nous marchâmes sans relâche jusqu'à Erfurth, où nous arrivâmes le 23 octobre. Les combats de Leipsick m'avaient coûté 50 mille hommes en y comprenant les pertes cruelles essuyées par l'arrière-garde. Avec ce qui me restait, il m'était impossible de me soutenir en-deçà du Rhin. Le 25, je me remis en marche pour repasser ce fleuve.

Poursuite des alliés.

Les alliés, satisfaits d'un triomphe qui avait outrepassé leurs espérances, s'arrêtèrent deux ou trois jours à Leipsick pour convenir des opérations qu'ils allaient entreprendre. Klénau fut détaché sur Dresde, Bernadotte et Benningsen sur Hambourg. Blücher dut me poursuivre en tournant Erfurth au nord, pour redescendre sur Gotha; Bubna me suivit en queue par Naumbourg.

La grande armée des souverains se jeta au sud, dans la forêt de Thuringe, pour prendre une marche parallèle. Une foule de partisans se montra de tous côtés pour entraver notre retraite. Elle s'opéra d'abord sans autre événement remarquable que le combat de Kosen, où le général Giulay fut vertement repoussé par le 4e corps.

Départ du roi de Naples.

Murat me quitta à Erfurth pour retourner à Naples; il avait reçu aux avant-postes des ouvertures de l'Autriche, qui lui promettait de s'intéresser à la conservation de son trône, s'il entrait comme Bernadotte dans la coalition. Metternich, par un raffinement de vengeance, mit toute son adresse à semer la défection jusque dans ma famille. Les insinuations qui échouèrent auprès du vertueux roi de Saxe réussirent auprès de Joachim. Il me fit un mystère de ces propositions; donnant pour prétexte à son voyage la nécessité d'ordonner les le-

vées nécessaires à la défense de royaume. Je pénétrai néanmoins son but, car il avait excité ma défiance depuis son départ de Posen : j'aurais pu le retenir, mais je pensai que ce serait fournir aux Anglais un moyen de ramener Ferdinand à Naples; retour dont le résultat eût été de ranger les Napolitains sous les bannières de nos ennemis. Dans cette alternative, certain d'ailleurs que ma sœur avait beaucoup d'ascendant sur Murat, et après lui avoir fait comprendre que son trône s'écroulerait tôt ou tard, si je venais à succomber, je le congédiai avec une émotion dont je ne pus me défendre. Hélas! j'avais un pressentiment funeste; il ne s'est que trop réalisé.

Marche menaçante des Bavarois.

J'appris aussi à Erfurth que les Bavarois, réunis aux Autrichiens, étaient déjà en pleine marche sur Wurtzbourg pour inquiéter notre retraite. Quoique je connusse depuis dix jours le traité d'alliance conclu à Ried, je ne m'attendais pas de leur part à une agression aussi prompte. Dès que l'alliance fut ratifiée, les deux armées autrichienne et bavaroise confondirent leurs rangs et marchèrent contre moi.

Peut-être aurais-je dû moins ménager la Bavière, en envoyant dès le mois d'août les divisions d'Augereau sur Ratisbonne et Straubing : le roi eût été obligé ainsi à réunir son armée à la mienne; et ces huit divisions d'infanterie, formant avec la cavalerie près de 60 mille hommes, eussent envahi la Bohême au moment de la victoire de Dresde : diversion puissante, et qui m'eût décidé à manœuvrer sur Prague par la droite de Schwartzenberg, au lieu d'aller inutilement courir tantôt sur le Bober, tantôt à Duben, tantôt dans les montagnes de Tœplitz.

La coalition venait donc d'acquérir une nouvelle armée de 58 mille hommes, dont Wrède prit le commandement. Le 15 octobre, il quitta Braunau, passa le Danube le 19 à Donawerth, et arriva le 24 devant Wurtzbourg. Le 27, il campa à Aschaffenbourg, d'où il détacha 10 mille Bavarois sur Francfort, et, avec le reste de son armée, il alla s'établir le 29 à Hanau, nous barrant le passage de la vallée du Mein : c'était une parodie de la Bérésina.

Je fus sensible à cette défection; de toutes celles qui m'affligèrent, il n'y en eut pas une de plus injuste. J'avais comblé la Bavière de bienfaits. Le protectorat de la Confédération du Rhin ne lui était pas plus à charge que la vassalité de l'empire romain; et, si elle le trouvait odieux, elle devait du moins me proposer d'y substituer une simple alliance défensive. L'alliance était naturelle et remontait à des siècles. En me rappelant l'enthousiasme des Bavarois à l'époque de 1805 et d'Abensberg, et le dévouement qu'ils montrèrent dans cette glorieuse campagne de 1809, mon cœur se serrait..... Voilà donc les hommes!....Je n'en accusai pas l'armée, mais les intrigues de quelques courtisans, le caractère facile et débonnaire du roi, et l'ambition de Wrède. Au fait, le gouvernement bavarois m'a sacrifié à sa propre conservation; Maurice de Saxe a fait pire encore envers Charles-Quint, mais il mit plus de noblesse contre un monarque victorieux. Je n'aurais rien eu à dire, si Wrède se fût simplement joint à mes ennemis sans concevoir l'idée de me couper la retraite. Je m'attendais bien qu'il inquiéterait le flanc de mes colonnes et mon arrière-garde; mais je ne lui supposais pas la présomption de me donner des fers.

Nous suivions avec sécurité la route d'Erfurth par Gotha, Fulde et Schluchtern. Ce ne fut que dans ce dernier endroit que j'ap-

pris la manœuvre audacieuse de Wrède par les fuyards de mon avant-garde, qui était venue donner contre les Austro-Bavarois. Il n'y avait pas à tergiverser; il fallait se hâter de passer sur le ventre à ces nouveaux ennemis, pour ne pas donner le temps à ceux qui nous suivaient de prendre part à la fête. Blücher, quittant la chaussée d'Eisenach, s'était élevé au nord par Hersefeld, vers les sources de la Nidda, pour fondre sur mon flanc gauche; Bubna me suivait en queue, et la grande armée alliée gagnait ma droite par les montagnes de Franconie. M'élevant à la hauteur du danger, je fus loin de perdre courage; je marchai vivement sur Hanau.

Bataille de Hanau.

Nous avions encore 80 mille hommes disponibles, sans compter 25 mille traîneurs ou blessés; mais ils formaient une longue procession jusqu'à Fulde : je n'en avais que 30 mille sous la main. Wrède en comptait 50 mille; il se plaça audacieusement ou, pour mieux dire, imprudemment au débouché de la forêt de Lamboi, adossé à la Kinzig : nous l'attaquâmes le 30. Pendant que mes tirailleurs, répandus dans la forêt, contenaient sa droite et son centre, ma cavalerie enfonçait la gauche et la jetait en partie dans la Kinzig. Grâces aux Cosaques qui précédaient la marche de Blücher vers Bergen, la moitié de cette aile enfoncée put regagner Hanau, le reste fut noyé ou pris. Wrède, jugeant le danger de sa position, manœuvra par sa droite pour changer de front, et s'assurer une retraite sur Aschaffenbourg. Ma vieille garde, sous Friant, le repoussa. Si j'avais eu les corps de Bertrand, de Ney et de Marmont autour de moi, c'en était fait de l'armée bavaroise; je l'aurais jetée dans le Mein, en lui coupant cette route; mais nous n'avions pas de temps à perdre, il fallait filer sur Francfort dès que la route fut ouverte sous peine d'être atteint et enveloppé, car Blücher et Schwartzenberg pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Nos colonnes marchèrent toute la nuit pour atteindre cette ville.

Cependant mon arrière-garde, forte de 14 mille hommes, n'avait point encore atteint la hauteur de Hanau : il fallait donc tenir sur ce point jusqu'à son arrivée. Je laissai cette tâche à Marmont, en lui recommandant, pour être plus sûr de la réussite, de prendre l'offensive. Le 31, au matin, il attaqua et enleva la ville de Hanau. Sur sa gauche, il força le pont de Lamboi sur la Kinzig, et fit plier la droite de l'ennemi; il gagna ainsi le temps nécessaire pour rallier l'arrière-garde. Celle-ci étant arrivée, Marmont se disposa à se mettre à son tour en retraite, laissant à Bertrand la garde d'Hanau jusqu'à ce que tout fût écoulé. Wrède voulut laver sa défaite en prenant l'initiative; il pénétra dans Hanau, où il fut grièvement blessé et repoussé.

Le corps bavarois qui occupait Francfort n'osa nous y attendre; à notre approche il repassa le Mein, dont il détruisit le pont. Le 2 novembre, j'arrivai à Mayence : mon armée y passa le Rhin. La division Guilleminot qui fermait la marche, voulant tenir ferme sur les hauteurs de Hocheim, y fut accablée par les forces quadruples des Autrichiens, et eut cependant le bonheur de rentrer à Cassel sans avoir éprouvé toute la perte à laquelle on aurait pu s'attendre.

L'armée arrive délabrée derrière le Rhin.

La grande retraite que nous avions exécutée depuis Leipsick n'avait pu avoir lieu sans désordre : l'épuisement, la faim, firent périr beaucoup de monde. Une fièvre nerveuse épidémique s'empara de nos débris. Cette retraite nous fut presque aussi fatale

que celle de Russie. Elle coûta peut-être autant d'hommes à l'ancienne France.

Nos pertes étaient si grandes depuis deux ans, que la nation en fut consternée. Si les ennemis avaient poursuivi leur marche, ils seraient entrés avec notre arrière-garde dans Paris; mais l'aspect des frontières militaires de la France les intimida. Ils voulurent attendre les milices levées de tous côtés pour bloquer nos places, avant que de s'engager sur le sol fécondé par le sang des soldats de la première coalition.

St-Cyr rend Dresde.

Ils s'occupèrent avant tout de recueillir le fruit de leur grande victoire. Le premier, le plus important de tous fut la capitulation de Dresde, où j'avais laissé malheureusement 25 mille hommes sous St-Cyr. Ce grand détachement a été l'objet de mainte critique. Certes, s'il n'avait eu d'autre but que de garder Dresde, c'eût été une lourde sottise; mais il devait tenir la campagne de concert avec Murat, autant que possible, pour occuper l'armée de Bohême, tandis que je me portais à Duben pour écraser Blücher. Je comptais bien revenir sur mes pas pour me réunir à ces troupes, et d'y revenir même par la droite de l'Elbe, après avoir soumis Berlin. On a vu par quel concours de circonstances mon projet avait été abandonné. Dès que j'y renonçai à Duben, le 14 octobre, j'expédiai des officiers à St-Cyr pour lui prescrire de descendre l'Elbe, et de se réunir à la majeure partie des garnisons de Torgau et de Magdebourg. Aucun ne parvint à sa destination. Dès-lors la perte de la bataille de Leipsick devait décider de son sort. J'espérais toutefois que St-Cyr prendrait de lui-même la résolution de filer sur Torgau; il aurait pu en tirer encore quelques renforts, ainsi qu'à Wittemberg et Magdebourg, puis gagner Hambourg pour se réunir à Davoust, ou mieux encore lui assigner une jonction vers Minden, afin de gagner Wesel de concert. Les alliés n'avaient laissé devant Dresde que les milices russes du comte de Tolstoy et une bonne division : nul doute qu'il eût réussi, s'il avait entrepris la chose au bon moment; il tarda un peu trop à sortir, et il ne le fit que partiellement. Ce mouvement ne pouvait avoir lieu que par la rive droite de l'Elbe; malheureusement Dresde est environné, de ce côté, de forêts considérables; l'ennemi couronna les hauteurs de Boxdorf de forts abattis et de retranchements; le comte de Lobau en tenta inutilement l'attaque; ne se voyant pas soutenu, il rentra indigné dans Dresde. Les alliés s'étant hâtés, après la bataille de Leipsick, d'envoyer Klénau à la tête de 25 mille Autrichiens renforcer le corps de blocus, de jour en jour le succès semblait plus douteux.

St-Cyr était las de la guerre et mécontent, ses magasins étaient vides; jugeant mes affaires perdues en Allemagne, il pensa remplir toutes mes vues et conserver à la France un noyau précieux; il stipula la remise de la place aux alliés avec la libre sortie de la garnison, qui serait ensuite échangée. La capitulation était déjà exécutée, quand on apprit que les souverains la désapprouvaient, et ordonnaient de faire rentrer les colonnes. Au fait, Klénau avait commis une bévue. C'était le corps d'armée et non la ville qu'il devait prendre; il aurait dû au moins se réserver l'approbation supérieure, et fournir des vivres à la place jusqu'au retour de son courrier. A la vérité, le libellé de la capitulation était tel, que la garnison aurait pu être retenue longtemps jusqu'à son échange parfait; et sous ce point de vue, Klénau est excusable.

St-Cyr fut victime de son excès de confiance. On lui proposa de rentrer dans la

place déjà occupée par l'ennemi, qui avait acquis la certitude du dénûment des magasins. Il serait rentré pour se rendre quelques jours après; il aima mieux laisser aux alliés le blâme apparent d'une capitulation violée. Il se rendit prisonnier! La postérité le lui reprochera.

Opérations devant Hambourg.

D'un autre côté, l'armée du prince royal de Suède, inutile dans la poursuite, avait été disloquée. Déjà le corps de Tauenzien l'avait quittée pour bloquer Wittemberg. Bulow fut détaché dans la Westphalie jusqu'aux confins de la Hollande pour balayer ce pays, et une partie des troupes russes sous Wintzingerode prit la même direction.

En échange, le prince royal réunit le corps de Benningsen à ses Suédois; après avoir laissé le premier quelques jours autour de Magdebourg, il se porta avec lui sur le bas Elbe pour joindre Walmoden, détacher le Danemark et soumettre Hambourg, aux environs duquel Davoust, de concert avec 10 mille Danois, avait tenu la campagne avec succès. Les Danois ne tardèrent pas à signer la paix avec les alliés; mais cette brave nation, qui n'avait recueilli que les épines de mon alliance, n'imita pas ceux qui en avaient eu tous les avantages; elle se contenta d'une sage et honorable neutralité.

Davoust, livré à lui-même, se prépara à une vigoureuse défense. Les devoirs d'un vaillant gouverneur qui veut s'enterrer sous les ruines d'une ville confiée à son épée, ne peuvent s'accorder avec l'intérêt des bourgeois: Davoust a laissé à Hambourg un nom abhorré; on pourrait mesurer en quelque sorte à cette haine, les éloges qu'il mérita.

Bloquer et assiéger une ville comme Hambourg, Haarbourg et les îles, lorsqu'elle est défendue par 25 mille braves et bien approvisionnée, n'est pas une petite tâche. Le prince de Suède et Benningsen y consumèrent cinq mois, sans beaucoup avancer; Davoust défendit les approches avec activité, et fit la guerre extérieure aussi longtemps qu'il le put : la place tenait encore à mon abdication.

Capitulation de Dantzick.

Rapp n'eut pas le même bonheur à Dantzick; il y bravait depuis un an les attaques du duc de Wurtemberg. Les moyens des assiégants n'étaient pas proportionnés à l'importance de la place et à la force de la garnison. Il s'y trouvait 25 mille hommes, dont 5 à 6 mille, il est vrai, étaient hors d'état de servir; 3 à 4 mille Napolitains équivoques; la division polonaise de Granjean et celle du général Heudelet. Après un blocus de six mois, on pensa au siége; il aurait duré longtemps encore, si, faute de munitions et de médicaments, la garnison exténuée n'avait cru sa tâche remplie. Rapp eut le même sort que St-Cyr : il obtint d'abord sa libre sortie qui ne fut pas sanctionnée; mais du moins s'était-on réservé cette sanction. Il ne lui resta d'autre parti que de se rendre prisonnier.

Siége et blocus des autres places.

Les Prussiens resserrèrent Wittemberg, où le général Lapoype fit une très-belle défense jusqu'en 1814. Le corps de Tauenzien vint bloquer Torgau, de concert avec les Saxons passés dans les rangs prussiens, puis ils firent à la fin de novembre un simulacre de siége, que la gelée obligea de changer en bombardement, principalement sur le fort détaché de Zinna. La garnison avait été embarrassée d'une foule d'équipages et d'hommes éclopés qui s'y étaient jetés à l'époque de Leipsick ; une fièvre endémique y exerçait ses ravages : le comte de Narbonne y

commandait. Il mourut des suites d'une chute de cheval, et fut remplacé par le général Dutaillis, ayant sous lui Brun de Villeret. La garnison, réduite de moitié et n'ayant plus de vivres, capitula. Stettin, Modlin, Zamosc, la citadelle d'Erfurth, se rendirent également dans le courant du mois de décembre, après avoir épuisé tout ce qu'on pouvait espérer de résignation et de dévouement. Glogau, menacé d'un siége, tint bon jusqu'à la fin de la guerre. Magdebourg, défendu par une forte garnison, ne fut que bloqué, d'abord par Benningsen, puis par des milices prussiennes. Une petite guerre sans intérêt se fit durant l'hiver sous ses murs. Custrin, défendu par Fornier d'Albe, ne fut qu'investi : sa position dans une île de l'Oder en rendait le blocus aussi aisé que l'attaque en était difficile; d'ailleurs les Prussiens n'avaient aucun intérêt à détruire leurs places, certains qu'ils les réduiraient par famine avec le temps. Cette considération les détermina également à transformer en blocus le siége de Glogau, aussitôt que les événements eurent éloigné le théâtre de la guerre de l'Elbe et de l'Oder. Ces deux places prolongèrent leur défense au delà de toute espérance, la première jusqu'au 7 mars, la seconde jusqu'au 10 avril. C'était d'autant plus honorable pour la garnison de Glogau, que sur 5 mille hommes dont elle se composait, le gouverneur fut obligé d'en renvoyer la moitié formée de troupes allemandes, espagnoles et illyriennes, et qu'il était obligé de garder une enceinte immense sur les deux rives de l'Oder avec le peu de monde qui lui restait.

Opérations d'Eugène dans le Frioul.

En Italie il ne s'était rien passé de décisif [1]. Le vice-roi, que j'y avais envoyé après la bataille de Lutzen, parce que je prévoyais bien qu'il y aurait affaire, y réorganisa une armée de 45 mille hommes Français et Italiens.

J'avais conçu un moment l'espérance de porter Augereau, de concert avec l'armée bavaroise et Eugène, jusqu'aux portes de Vienne, en les réunissant dans la vallée du Danube. Cette réunion de 120 mille hommes eût fort embarrassé l'Autriche; mais les intrigues qui paralysèrent la Bavière dès le commencement de la campagne me forcèrent de renoncer à ce projet. Les Autrichiens, débarrassés d'inquiétude du côté de l'Inn et du Tyrol, purent ainsi opposer à Eugène le général Hiller avec sept divisions d'une force supérieure; ils avaient en outre pour eux les vaillants habitants du Tyrol et les Croates illyriens. Le vice-roi occupait avec le gros de ses forces les fameux passages de Tarvis et Laybach, en même temps qu'un détachement gardait la vallée de l'Adige, jusqu'à Prunecken. Hiller, repoussé à Villach et à Kraimbourg, eut quelques succès vers Fiume; mais le vice-roi y ayant porté la division Pino, le général Nugent fut battu comme son chef.

Hiller renfoncé, passa enfin la Drave le 19 septembre et obtint quelques avantages sur les divisions Verdier et Gratien. Le vice-roi se maintint à Tarvis. Au milieu d'octobre, le général autrichien, certain de l'accession de la Bavière, fila avec son corps de bataille en remontant la Drave sur Prunecken, pour joindre sa droite dans la vallée de l'Adige, et porter le théâtre de la guerre par Trente sur Vérone; la gauche seule resta dans le Frioul. Ce mouvement était bien conçu. Le vice-roi ne put tenir dans les montagnes, ayant à dos l'Isonzo, le Tagliamento, la Piave et la Brenta dé-

[1] Il ne faut pas s'attendre à trouver ici les détails de ces campagnes; ce n'est qu'un accessoire, une ombre au tableau que l'auteur s'est proposé de tracer.

bordés; il se replia d'abord derrière l'Isonzo, puis sur la rive droite de la Brenta dont il détruisit les ponts.

Eugène aurait pu tomber de toutes ses forces sur la gauche des Autrichiens, l'anéantir et se rabattre par la Drave sur les derrières de son adversaire. C'eût été le pendant de mon affaire contre Wurmser par les gorges de la Brenta; avec cette différence qu'il avait de plus que moi Mantoue. Mais pour tenter de telles entreprises, il faut un caractère impétueux et des troupes sûres, qu'Eugène n'avait pas. Affaibli par les garnisons de Mantoue et de Venise, ébranlé surtout par la défection de la Bavière qui ouvrait le Tyrol à nos ennemis, il jugea plus sage de se replier sur l'Adige autour de Vérone.

Hiller, n'osant déboucher sur ses derrières en forçant Rivoli, fila par les gorges de la Brenta, pour rejoindre sa gauche et s'avancer vers Vicence. De nouveaux chocs eurent lieu dans la position si souvent ensanglantée de Caldiero, que les Autrichiens emportèrent parce que tous les avantages de ce poste célèbre sont tournés contre Vérone et non contre des troupes débouchant de Vicence. Le général Nugent bloqua Venise de concert avec une division anglaise, et il s'empara par mer du port de Ferrare. L'Istrie, la Dalmatie, l'Illyrie, le Tyrol, les États de Venise, tombèrent ainsi au pouvoir de l'ennemi, par les contre-coups de la bataille de Leipsick et de la funeste résolution de la cour de Munich.

Le cabinet de Vienne décidé à reconquérir l'Italie, y envoya alors le maréchal de Bellegarde avec un renfort de 25 mille hommes sous Klenau. Aussitôt après la reddition de Dresde, ce corps fila par la Bavière et le Tyrol sur l'Adige, où nous le retrouverons plus tard.

Soult prend le commandement aux Pyrénées occidentales.

En Espagne, les affaires n'allaient pas mieux pour moi : la nécessité de rendre un peu de vigueur à l'armée de Joseph, m'avait déterminé à le rappeler à Paris, et à en confier le commandement général au maréchal Soult. C'est le parti que j'aurais dû prendre dès 1811, en le donnant pour mentor à Joseph, et en plaçant sous les ordres de mon frère les armées du centre, de Portugal et d'Andalousie, avec autorisation de les réunir ou diviser à volonté. Quelque tardive que fût ma résolution, j'espérais que ce maréchal mettrait du moins, sur les Pyrénées, un terme aux succès des armes britanniques. Il résolut en effet de signaler son retour, et de relever un peu le moral de son armée, en la portant en avant au secours de Pampelune. Le projet était bien imaginé; mais la difficulté des lieux, et la situation respective des partis, en rendaient le succès très-difficile, pour ne pas dire problématique.

Combats sous Pampelune.

Soult fond du haut des Pyrénées par sa gauche, avec 40 mille hommes divisés en deux colonnes, par Roncevaux et Maya; il se dirige lui-même sur Pampelune par le premier de ces chemins; il espère délivrer la place, et se rabattre ensuite sur le centre des alliés.

Cette manœuvre était bonne; mais l'aspérité des montagnes, un peu de lenteur dans la marche, et la défense opiniâtre de la droite des Anglais sous le général Picton, donnèrent le temps à Wellington d'accourir avec son corps de bataille. Il se renforça des troupes espagnoles qui assiégeaient Pampelune, et contint Soult, en même temps que deux divisions anglaises sous Hill et Dalousie débordèrent la droite jus-

qu'au pied du col d'Arrais, et menacèrent nos communications par Lanz. Soult appuie à son tour vers Ostitz pour se rallier à Drouet. On lui a bien ridiculement fait un reproche de cette manœuvre. Si sa droite eût été forcée et débordée entre Ostitz et Lanz, il aurait eu le sort de Joseph à Vittoria. Il crut prudent de ne pas risquer une bataille générale dans un pays aussi difficile; et en effet, il avait tout à perdre et peu à gagner. Les ennemis de la gloire nationale me reprochent d'avoir été trop audacieux, et ils font un crime à Soult de l'avoir été moins que moi.

Dans le fait, son mouvement, conçu sur d'excellents principes, aurait eu plus de succès, si la route de Roncevaux eût été meilleure, et si on y eût mis plus d'activité, de précision et de vigueur dans les premières marches; mais dès que l'ennemi eut le temps d'amener des forces supérieures, qu'elles eurent tout l'avantage du terrain et la chaussée derrière elles, la chance n'était plus égale. Il faut observer, de plus, qu'en débordant la droite anglaise, on refoulait Wellington sur la mer : ce qui eût causé la destruction de toute armée continentale, devenait au contraire un motif de sécurité pour lui. Soult reprit donc ses positions, après avoir eu des succès dans trois combats, et causé à l'ennemi une perte de 6 à 7 mille hommes qui surpassa de beaucoup la sienne.

Prise de St-Sébastien.

Le général anglais s'attacha alors à reprendre plus vivement le siége de St-Sébastien auquel le général Graham avait déjà livré un assaut inutile.

L'attaque régulière renouvelée le 28 août par quatre-vingts bouches à feu, dont une partie de caronades en fer de 68 livres, rendit bientôt la brèche praticable. Un second assaut donné le 31, fut plus sanglant que le premier; et il eût échoué, si une explosion dans la place n'eût ébranlé la garnison, qui se retira dans le château. Les deux chefs du génie de Wellington périrent dans cette journée, qui coûta près de 3 mille hommes aux assaillants, et entacha leurs lauriers par les excès auxquels ils se livrèrent dans une ville amie et alliée.

Soult fit exécuter par sa droite et son centre quelques tentatives pour aller au secours de la place; il passa la Bidassoa près de la montagne de Haya et en face de St-Martial; mais l'ennemi était trop fortement posté pour qu'il réussît. Les Espagnols surtout se distinguèrent dans la défense de St-Martial, où ils rivalisèrent avec les meilleures troupes anglaises : effet miraculeux de l'influence qu'exerce un seul chef sur la valeur d'une armée, lorsqu'il mérite toute la confiance du soldat.

Après un engagement de quelques heures, les trois colonnes françaises repassèrent le Bidassoa.

Le château de St-Sébastien, battu dès le 9 septembre par de grandes batteries de mortiers, et d'une capacité trop resserrée pour résister, capitula. Les alliés y prirent 1200 hommes et 500 blessés : le siége leur en avait coûté 4 mille.

Les Anglais passent la Bidassoa et s'emparent de la Rhune.

Wellington, renforcé par le corps de siége et par plusieurs troupes espagnoles, résolut de s'emparer de la position centrale et saillante de la Rhune, qui prenait de revers toute la haute vallée de la Nivelle et la grande route de St-Jean-de-Luz à Bayonne; sa possession devait garantir de toute surprise sa droite postée au col de Maya, et qui pouvait à volonté descendre jusque sur Bayonne; il fit attaquer ce poste par trois

fortes colonnes espagnoles et une division anglaise. Soult, affaibli par divers détachements indispensables, défendit peu ce poste avancé, et se concentra derrière la Nivelle. Pampelune tomba quelques jours après, faute de vivres.

A l'est de l'Espagne, il ne se passait rien de remarquable. Suchet tenait toujours sa position en avant de Barcelone, et les ennemis ne l'inquiétaient que faiblement. Il attendait avec impatience le signal de reprendre l'offensive, pour dégager les 20 mille hommes si malheureusement laissés dans les places. La bataille de Leipsick et la retraite derrière le Rhin détruisirent ces vaines espérances, et me forcèrent au contraire à lui demander bientôt des renforts pour défendre le Rhône.

CHAPITRE XXI.

Invasion des alliés en Hollande, en Suisse et en France. Campagne de 1814 en France et en Italie. Congrès de Châtillon. Batailles de Brienne, de Montmirail, de Provins, de Montereau, de Craonne, de Laon, d'Arcis. Marche des alliés sur Paris. Abdication de Fontainebleau. Bataille de Toulouse. Départ de Napoléon pour l'île d'Elbe.

Malgré tous les désastres qui m'accablaient aux Pyrénées, sur l'Adige et sur le Rhin, j'espérais encore défendre longtemps le sol français. A la vérité, les efforts tentés pour nous maintenir sur l'Elbe, après la bataille de Bautzen, avaient fait tirer de l'intérieur tout ce qui était capable de porter un fusil. Je n'avais donc plus que de faibles ressources. Il s'agissait de garnir nos cent places fortes, et nous n'étions plus au temps où les citoyens, se faisant un honneur et un devoir de défendre eux-mêmes leurs remparts, n'avaient besoin que d'un bon chef à leur tête et d'un petit nombre de gens de guerre pour les seconder. Pour surcroît de malheur, les troupes, retirées derrière le Rhin, y avaient apporté un typhus mortel qui exerçait de cruels ravages. Mayence surtout fut encombré d'une foule de malades; et la contagion, s'étendant de proche en proche, gagna jusqu'à Strasbourg : les populations des deux rives du fleuve en furent même atteintes; et ceux de nos soldats qui y échappèrent, importaient avec eux un germe qui altérait leurs forces. Cette armée offrait un autre spectacle que celui de l'armée qui passa le Rhin en 1805, pour voler au-devant de celle de Mack.

Mais ce qui m'inquiétait le plus, c'était l'état de l'intérieur et la tiédeur de l'esprit public. Autant j'avais trouvé la France ferme et résignée à mon retour de Moscou, autant je la voyais inquiète de défiante en revenant de Leipsick. Depuis les revers de Vittoria et de Leipsick, l'approche des masses de la coalition avait effrayé les uns et ranimé les espérances coupables des autres. Des intrigants, impatients de jouer un rôle dans les troubles de la patrie, s'agitaient dans l'ombre et cherchaient tous les moyens d'ébranler mon pouvoir; d'autres, dont la révolution avait renversé la fortune, aboli les priviléges, oubliaient que c'était à moi qu'ils devaient la conservation de la vie et la restitution d'une partie de leurs biens. Ils aspiraient à voir le triomphe de la coalition, pour ressaisir quelques ruines de castels et de portions de forêts non aliénées, ou pour s'abandonner plus à leur aise à des rêves de domination féodale.

Des comités royalistes se formaient sur toute la surface de l'ouest et à Bordeaux. La perfidie et la trahison des intérêts de la France s'organisaient au sein des salons de la capitale, et se répandaient de là dans les Landes comme dans le Boccage.

Convocation du corps législatif; changement de ministère.

Mesurant l'étendue du danger, j'avais convoqué le corps législatif, dans l'espoir qu'il me seconderait de toute la puissance des lois. Instruit que le parti de Talleyrand avait soulevé l'opinion générale contre le duc de Bassano, qu'on accusait injustement d'être un des premiers fauteurs de la guerre, je fis à l'opinion le sacrifice de mes affections, en ôtant à ce fidèle serviteur le portefeuille des affaires étrangères pour le confier à Caulaincourt. Ce choix était dicté par plusieurs motifs : d'abord le duc de Vicence avait toujours manifesté de l'opposition pour la guerre de Russie; ensuite il devait faciliter les négociations, à cause de l'estime que lui portait l'empereur Alexandre. Personne ne savait mieux que moi à quel point les reproches qu'on faisait à Maret étaient peu fondés, et je ne pouvais donner un gage plus fort de mon désir de la paix, qu'en consentant à son renvoi. Caulaincourt fut à la fois nommé ministre des relations extérieures et plénipotentiaire.

Propositions des alliés.

La coalition venait de me faire quelques ouvertures par M. de St-Aignan, mon envoyé à Weymar, qui, en passant à Francfort, eut une conférence avec MM. de Metternich, Nesselrode et Aberdeen. Le premier offrit de traiter, en nous laissant la ligne du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. J'étais prêt à accepter ces conditions pour moi et pour la France ; mais je voulais au moins discuter ce qu'on ferait de l'Italie, de la Hollande, que je possédais encore. Ce n'est pas à un empire comme la France qu'on doit refuser nettement de concourir à la fixation du sort de ses plus proches voisins et alliés; car ce serait la dernière des humiliations qu'on pût lui imposer.

Dissolution de la chambre.

Le corps législatif ne répondit pas à mon attente. Loin de sentir que si j'avais eu des torts envers la France, ce n'était pas en face de 300 mille coalisés qu'il fallait les rappeler, et que le premier devoir d'un magistrat patriote est de concourir de tous ses moyens à la défense du sol menacé, d'imprudents légistes soulevèrent une opposition déplacée. A l'ouverture de la chambre, j'avais donné une communication franche et entière de l'état des affaires ; j'avais présenté un exposé sincère de nos dangers, et des espérances qui me restaient néanmoins encore pour la paix. J'avais même déposé sous les yeux d'une double commission, tirée du sénat et du corps législatif, les pièces diplomatiques qui pouvaient témoigner de tout ce que j'avais tenté auprès des puissances alliées pour obtenir la paix. Au lieu de répondre à cette confiance, en me procurant les moyens de négocier ou de soutenir la dignité et l'indépendance nationales, les députés chargés de me porter l'adresse de la chambre ne me parlèrent que *de garanties à venir pour les libertés publiques, et de l'exercice des droits politiques*. Ces paroles, qui eussent été honorables lorsque j'étais victorieux, n'étaient plus que factieuses dès qu'elles établissaient une scission dans l'Etat au moment où il fallait se réunir pour le sauver. Je n'avais pas deux partis à prendre : si je fléchissais devant cette première attaque, mon trône en était ébranlé, mon autorité contestée et la France perdue. Le corps législatif fut dissous, et j'eus recours au sénat pour obtenir légalement les mesures nécessaires au salut de tous.

Ce coup d'état fut certes un grand malheur, puisqu'il permit à mes ennemis de me peindre à la France comme un despote qui ne déguisait même plus la tyrannie sous de riches moissons de lauriers, et qui attirait

l'Europe entière sur la France, par la cruauté de son ambition. Ceux qui vinrent ainsi souffler la discorde dans des circonstances si décisives, sont déjà jugés. Ils ont avoué leur connivence avec ces conspirateurs qui travaillaient à presser le retour des Bourbons; ils voulaient une parcelle de l'autorité, et rien ne les inquiétait moins que les libertés publiques dont ils se déclaraient les apôtres si fervents.

Préparatifs de défense.

Malgré ces contrariétés, je mettais à recréer une petite armée cette activité qui me caractérise. Depuis vingt ans, nos forteresses n'étaient ni réparées, ni munies, parce qu'elles n'avaient point été menacées : il fallait de grands efforts pour mettre hors d'insulte les principales. Je dus m'attacher aux points importants, et négliger une foule de places secondaires qui eussent exigé pour leurs garnisons le double des soldats qui restaient.

Toutes les ressources avaient été employées à recréer l'armée de Lutzen : il eût fallu 100 millions et 200 mille hommes de plus au retour de Leipsick pour nous rendre inattaquables. Si j'avais eu un ministère prévoyant et une nation moins obérée, on aurait eu le temps de les lever depuis que les Autrichiens s'étaient déclarés; mais le ministère n'osa rien prendre sur lui, parce que j'avais improuvé la levée hardie de Fouché en 1809, et la France était d'ailleurs peu disposée à se lever en masse. J'avoue pourtant que j'aurais dû songer, dès l'armistice du mois de juillet, à organiser les gardes nationales; cela m'eût procuré des garnisons, et préparé, en cas de revers, les moyens de tenir la campagne. On le pouvait d'autant mieux, que leur réorganisation était décrétée en 1805 : deux fois on les avait levées partiellement; mais la guerre s'étant faite constamment hors de France, on n'avait pas su en tirer parti en leur donnant l'extension dont elles étaient susceptibles. Je me rappelais le 13 vendémiaire, et me souciais peu d'armer la multitude sans les plus pressants besoins.

A défaut de l'organisation opportune de ces gardes nationales, quelques écrivains ont avancé *qu'il n'y aurait eu d'autre moyen de sauver la France que par un grand mouvement national; mais que la perte des libertés publiques avait rendu les Français indifférents à mon sort.* L'histoire fera justice de ces utopies; elle demandera à ces grands apôtres de liberté idéale, si un peuple ne doit pas mettre l'indépendance de son sol au premier rang de ses libertés, et si, pour permettre à des déclamateurs de tribune d'enchaîner tous les actes de l'administration, il faut commencer par souffrir la présence des phalanges étrangères au sein de l'Etat, et recevoir la loi des Pandours pour avoir le plaisir de la dicter à son propre gouvernement. Malheur au peuple dupe de pareilles aberrations!

Trompés, égarés par les résultats du grand mouvement de 1793, dont la cause et les effets ne sont ni bien connus, ni bien appréciés, ces messieurs supposent qu'il suffit à une nation d'avoir une tribune et des journaux pour se lever en masse contre les ennemis. Qu'ils compulsent les archives de la guerre, et qu'ils disent combien de volontaires ont couru à la frontière, depuis la fuite de Dumouriez au mois d'avril 1793, jusqu'à la prise de Valenciennes à la fin de juillet : il n'en est pas parti un seul..... La loi de la réquisition ne fournit que 80 à 90 mille hommes au lieu de 300 mille; et il fallut la loi du 5 septembre, c'est-à-dire la terreur, la guillotine et tout l'attirail de l'armée révolutionnaire, pour porter à la

rencontre de l'ennemi 500 mille hommes mal armés et mal équipés. Peut-on dire quelles étaient les libertés publiques que ces braves gens allaient défendre?

Injustice des reproches qu'on m'a faits.

Les libertés publiques consistent, chez un peuple sage, dans l'égalité devant la loi, l'indépendance des tribunaux, le vote de l'impôt et des levées d'hommes, la liberté individuelle, toutes les fois qu'il n'y a pas provocation directe au renversement de l'ordre établi.

Toutes ces libertés ont été respectées dans les institutions que j'ai créées et dans les actes de mon administration. Une commission du sénat veillait à la répression des arrestations arbitraires qu'une police, souvent malavisée, pouvait se permettre. Si cette commission n'a pas fait plus, c'est sa faute; elle était instituée pour cela.

J'ai fait arrêter cinquante mauvais sujets, la plupart militaires démagogues, qui voulaient faire les Brutus, et se vantaient en public de me traiter comme César. J'ai fait enfermer dans des prisons d'état cinquante brouillons de différents partis, dont les provocations et les menées pouvaient produire des soulèvements, et une vingtaine de prêtres factieux qui voulaient plier la France au joug ultramontain. A l'exception de ces individus, pas un Français n'a été troublé dans la jouissance de ses libertés, quand il a respecté les lois.

J'ai préféré faire discuter les lois devant le corps législatif par des orateurs distingués et connus, afin d'arracher la France aux dangers de la tribune, après les commotions qui avaient divisé le peuple français en deux nations. C'est un service que j'ai rendu à l'État; on a jugé, depuis, le mal que fait une tribune occupée par des orateurs indignes ou introuvables.

Le vote par boules noires et blanches, après un exposé des motifs qui dictaient la proposition de loi, était le mode le plus convenable pour éviter ou le retour de l'anarchie, ou la dictature. En des temps plus calmes, j'aurais été charmé de donner carrière au talent oratoire qui distingue tant la magistrature française.

Négociations pour le renvoi de Ferdinand.

On m'a reproché aussi de n'avoir pas su prendre à temps mon parti sur l'Espagne. Il est certain que si j'eusse renvoyé Ferdinand aussitôt après mon retour de Leipsick, et rappelé en même temps Suchet en Languedoc, j'aurais pu disposer sur le Rhône de 30 à 40 mille hommes de vieilles bandes vers le milieu de février, au lieu de les laisser investir dans les places de la Catalogne.

Le moment propice d'effectuer ce renvoi avait été manqué; j'ai déjà dit que j'avais refusé de le faire au commencement de 1813, au retour de Russie et avant la bataille de Vittoria, par excès de confiance en mes moyens, et dans la crainte d'attirer l'Europe sur moi en dévoilant ma faiblesse. J'aurais dû au moins m'y décider aussitôt après la rupture des négociations de Prague, puisque alors la défaite de Joseph avait ruiné sans retour mes affaires dans la péninsule, et que la défection de l'Autriche plaçait la grande question de l'empire du monde civilisé dans les champs de la Saxe et les montagnes de Bohême. Suchet aurait pu alors retirer toutes les garnisons inutilement compromises dans sept à huit places, et paraître sur le Rhin à la tête de 40 mille hommes de vieilles bandes. Il eût suffi de la moitié de l'armée de Soult pour garder la chaîne des Pyrénées.

Aussitôt après mon retour de Leipsick, je ne balançai plus; car on entama aussitôt des négociations avec le duc de San-Carlos.

et le traité fut signé à Valençay dès le 11 décembre; mais il ne s'agissait pas de renvoyer Ferdinand en écolier, il importait de mettre à sa réintégration des conditions qui n'en fissent pas un ennemi plus redoutable pour moi que les cortès; en un mot, il fallait un traité reconnu par l'Espagne. François 1er ne s'était pas cru forcé de remplir les conditions du traité signé avec Charles-Quint à Madrid : rien ne prouvait que Ferdinand n'agirait pas de même envers moi. J'eusse accepté tout ce qu'il aurait voulu, si j'avais été assuré que les Espagnols cessassent les hostilités et congédiassent les Anglais; mais si lord Wellington restait en armes sur les Pyrénées, ce retour pur et simple du roi n'aurait qu'ajouté à la force de mes ennemis, en plaçant Ferdinand à côté du duc d'Angoulême au quartier-général anglais.

Le parti qui conspirait contre moi, et Talleyrand surtout, eurent recours à mille intrigues pour retarder ce renvoi et entraver la ratification d'un traité qui, à l'entendre, acheverait de détruire le prestige de ma supériorité. Caulaincourt lui-même fut dupe des embûches qu'on lui dressait. Trop d'habitude à persévérer dans mes entreprises me fit aisément prêter l'oreille à ces perfides insinuations, et différer ainsi une mesure à laquelle je me déterminai lorsqu'il n'était plus temps. Je me bornai à demander à Soult deux divisions de son armée qu'il dirigea sur la Seine, et 10 mille hommes à Suchet qu'on dirigea vers Lyon.

Je pris plus facilement mon parti sur l'Italie; j'ordonnai à Eugène d'acheter, au prix d'Osoppo et de Palma-Nova, un armistice de quelques jours avec Bellegarde, d'en profiter pour échelonner son armée sur Crémone et Milan, de filer ensuite par les Alpes sur Genève. Je calculai que, maître d'Alexandrie et de Mantoue, il me suffirait de quelques marches pour replanter mes aigles sur l'Adige, si nous obtenions de grands succès en France. Or, pour obtenir ces succès, la coopération d'Eugène eût été nécessaire. Afin de lui donner plus d'efficacité, on devait assembler à Lyon, sous les ordres d'Augereau, un corps de 25 mille hommes dont le noyau serait formé par 10 mille soldats d'élite, tirés de l'armée de Catalogne. La réunion de ces forces m'eût permis de reprendre la Suisse, de jeter ainsi 60 mille hommes sur les communications des ennemis, d'opérer de concert avec cette masse, augmentée de toute la population insurgée de la Franche-Comté, de l'Alsace et de la Lorraine. J'espérais que Bellegarde, tout ébloui de la conquête passagère de la Lombardie, aurait assez d'occupation à investir Mantoue et Alexandrie, sans songer à suivre Eugène au delà des Alpes.

Rien de tout cela ne put s'effectuer : on a voulu en rejeter la faute sur Eugène et sur sa femme; ce qui est une calomnie. Réfléchissant plus tard que même les régiments français de son armée étaient recrutés de conscrits piémontais, toscans et romains, qui abandonneraient leurs drapeaux en passant les Alpes, je lui laissai le champ libre de rester en Italie, s'il pouvait se maintenir sur le Mincio, ou s'il craignait d'être suivi pied à pied dans sa retraite, de manière à attirer à sa suite une armée victorieuse de plus sur la France; en effet, il préféra guerroyer sur l'Adige. Du moins il le fit avec gloire, honneur et loyauté.

On voit par ces dispositions que, tout en appréciant l'immensité de la tâche que j'avais à remplir, je n'en étais cependant point effrayé. Si j'avais des places à garder, les alliés avaient aussi à bloquer Hambourg, Magdebourg, Stettin, Torgau, Wittemberg, Custrin, Glogau; s'ils passaient le Rhin, ils devaient investir Mayence et

Strasbourg, qui exigent seules une armée. Défalcation faite de tant de détachements, j'estimais au plus à 150 mille hommes ce qui resterait pour couvrir les investissements, ou pousser sur la Moselle. Ici Metz et Thionville exigeaient de nouveaux corps de blocus. A peine 100 mille alliés devaient arriver sur la Marne : je comptais leur en opposer autant avant un mois. Or, 100 mille Français combattant sous ma direction *pro aris* et *focis* devaient balayer en peu de temps leur pays; et si le vice-roi eût débouché par Genève, la coalition eût payé cher la témérité d'envahir la France.

Efforts inouïs de la coalition.

Mais l'Europe avait appris de nous, de l'Espagne et de la Russie, à ne calculer aucun sacrifice. La Confédération du Rhin tourna contre moi l'énergie que je lui avais imprimée. Son contingent en troupes de ligne fut fixé à 145 mille hommes [1]; les landwehrs montaient à un pareil nombre . c'était donc plus de 200 mille ennemis sur lesquels je n'avais pas compté. On laissa aux milices le soin de bloquer nos garnisons, trop faibles pour les attaquer; et les masses armées de l'Europe purent ainsi pénétrer en France, plus nombreuses que je ne le supposais. Si, aux 810 mille hommes dont nous avons parlé plus haut, on ajoute 290 mille Allemands et les 50 mille Russes de milice amenés par le prince Labanof, on trouvera un total de 1.152 mille hommes lancés contre moi depuis le mois d'août jusqu'à celui de janvier.

Les alliés envahissent la France sans attendre la paix proposée.

Cependant les ouvertures que la coalition m'avait faites par M. de St-Aignan n'avaient pas eu le résultat immédiat dont je m'étais flatté. Le choix d'un nouveau ministre, les instructions à lui donner, les renseignements à demander sur le sort qu'on réservait à l'Italie, à la Hollande, avaient occasionné le retard d'une quinzaine de jours, pendant lesquels les alliés changèrent de résolution, et préparèrent l'invasion de la France, sans attendre la réponse finale.

Intérêts et mobile des puissances.

Toutefois, en y réfléchissant bien, quelle divergence d'intérêts ne devait pas éclater à l'approche de nos frontières? Pour qui, et pourquoi se battait-on désormais? L'Autriche pouvait-elle vouloir tout ce que voulait la Russie? La Russie pouvait-elle consentir à tout ce que désirait l'Angleterre?

L'offre de la limite du Rhin était dans le cœur de l'empereur d'Autriche; mais dès que je parus vouloir m'immiscer dans la décision du sort de l'Italie, le cabinet de Vienne eut peur de laisser échapper sa proie, qu'il convoitait d'autant plus ardemment qu'on n'aurait su comment prendre ailleurs les indemnités auxquelles il prétendait. Outre cela, on s'était engagé à ne jamais traiter séparément. L'Angleterre avait assez prouvé que la Belgique et Anvers lui tenaient plus à cœur qu'une monarchie continentale; les plénipotentiaires anglais protestèrent contre l'offre faite à M. de St-Aignan. Le ministre Castlereagh partit aussitôt de Londres pour venir assister à la dissection de l'empire.

L'empereur de Russie voulait venir à Paris me rendre la visite de Moscou, et aider à la conquête d'Anvers pour qu'on lui cédât Varsovie. L'Autriche épousa les intérêts de l'Angleterre, parce qu'il lui importait peu que je conservasse mes établissements maritimes; elle consentit à conquérir Anvers pour être sûre de ressaisir Milan, tout en gardant Venise, qui n'avait été jadis que la compensation de la Lombardie.

[1] Dans ce nombre sont compris les 48 mille Bavarois et Wurtembergeois déjà à l'armée.

L'invasion trouvait néanmoins quelques contradicteurs qui redoutaient nos places fortes et notre énergie, et à qui la divergence d'intérêts politiques n'échappait pas. La question fut décidée affirmativement par les démarches d'un comité d'intrigants qui encouragèrent à la ruine de leur pays pour satisfaire des ambitions personnelles, et qui envoyèrent des agents à Francfort pour dévoiler aux alliés la facilité qu'ils trouveraient à pousser jusqu'à Paris.

Sur ces entrefaites, un autre comité d'oligarques bernois vint offrir le territoire suisse pour servir de pont sur le Rhin ; car, selon leur coutume, les Autrichiens allèrent chercher fort loin un pont qu'ils auraient pu jeter partout. L'invasion fut donc résolue.

Invasion de la Hollande et de la France.

Les alliés savaient combien le système continental avait allumé de haine parmi les marchands d'Amsterdam : ils n'ignoraient pas que les nombreuses places de la Hollande étaient dépourvues de tout. Ils y détachèrent les corps de Bulow et de Benkendorf, qui s'emparèrent presque sans coup férir de tout le pays jusqu'au Wahal ; Nimègue, Grave même, ouvrirent des portes qu'aucune troupe n'était à portée de défendre.

Blücher passa le Rhin près de Mayence, laissa un corps devant cette place, et s'avança sur Nançy. Wittgenstein passa à Brisach et franchit les Vosges; mais tous deux trouvèrent d'abord sur leur chemin une foule de paysans armés pour leur disputer le sol qu'ils voulaient envahir. En vain la peine de mort est prononcée contre tout villageois pris les armes à la main, en vain l'incendie doit dévorer tout village français coupable de résistance; des plaines de l'Alsace et des vallées des Vosges s'élancent des bandes de laboureurs et d'ouvriers qui font payer cher aux détachements isolés des armées de la Prusse et de l'Autriche les excès auxquels ils commencent à se livrer; seuls, ils suspendent la marche de l'ennemi. Les Champenois et les Francs-Comtois suivent leur exemple : les Bourguignons se lèvent à leur tour, et pendant quelques jours j'ose espérer que l'amour de la patrie fera en 1814 ce qu'avait fait la terreur en 93.

Schwartzenberg, cédant aux sollicitations des Bernois, avait envahi la Suisse [1]; mais

[1] Toutes les relations de cette campagne ont dénaturé les motifs de l'invasion de la Suisse. Quelques-uns ont été jusqu'à l'imputer au général suisse Jomini, qui a fait, au contraire, tout ce qu'il pouvait pour garantir son pays. Dès le lendemain de la bataille de Leipsick, il sollicita l'empereur Alexandre de sauver la Suisse en respectant ses vallées, et maintenant les principes de la centralisation fédérale et l'existence des dix-neuf cantons. L'empereur le promit, et M. Capo-d'Istria fut aussitôt envoyé en Suisse avec des instructions dans ce sens. Quelque temps après, les députés suisses vinrent à Francfort. Jomini fut chargé de stipuler avec M. de Metternich la neutralité de leur pays. L'Autriche en voulait à la route du Simplon, pour tourner Eugène en Italie; Jomini observa que ses armées pouvaient y aller par Bienne, Neufchâtel et Genève, alors provinces françaises, étrangères à l'Helvétie; et l'empereur Alexandre, déterminé par ces considérations, promit la neutralité aux députés.

Mais l'Autriche avait pris les devants; jalouse de faire succéder son influence à celle de la France, elle avait chargé le Saxon Senft de Pilsach de cette tâche, en l'appuyant sur le parti bernois, qui avait toujours été dans l'intérêt de l'Autriche depuis la guerre de 1798.

Les Bernois allèrent au-devant des désirs du cabinet de Vienne ; heureux de ressaisir leur prééminence, ils envoyèrent des députés à Schwartzenberg pour lui offrir de se joindre aux alliés, s'ils entraient en Suisse. Cependant les Autrichiens n'ignoraient pas les promesses faites par l'empereur Alexandre. Ils entrèrent, précédés d'une proclamation écrite au nom des alliés, mais qui était une œuvre ténébreuse de la politique aulique. Capo-d'Istria, placé dans l'alternative de rompre la coa-

tout en comblant les vœux des oligarques, il n'oublia pas ceux de son cabinet. Il avait poussé trois colonnes sur Genève pour se saisir de la route du Simplon et décider l'évacuation de l'Italie.

La grande armée alliée profita de la violation du territoire suisse pour traverser Bâle et s'avancer sur Béfort et Vesoul. Conformément à mes ordres, nos corps cédèrent à l'énorme supériorité de l'ennemi pour se concentrer vers Châlons. La première rencontre eut lieu à Langres, où ma vieille garde soutint un combat pour nous donner un répit de quelques jours.

Alors commença cette campagne à jamais célèbre, qui assure l'immortalité à la poignée de braves qui ne désespérèrent pas du salut de la France. Leur confiance ranima la mienne; témoin de leur patriotisme, de leur dévouement pour ma personne, de leur valeur, serais-je donc coupable d'avoir cru à plusieurs reprises que rien n'était impossible avec de pareils soldats?

Je marche pour délivrer la Champagne.

Les ennemis n'étaient plus qu'à quelques marches de Paris. Malgré l'insuffisance de mes moyens de résistance, il fallait tout faire pour les empêcher d'y arriver. Le 25 janvier, après avoir rassemblé les chefs de la garde nationale de Paris, et reçu le serment qu'ils me prêtèrent de veiller avec fidélité sur ce que j'avais de plus cher, je quittai la capitale pour me rendre à Châlons. J'avais confié de nouveau la régence à l'impératrice Marie-Louise et le titre de lieutenant de l'empire à mon frère Joseph, qui devait présider le conseil. Je reçus à mon départ les adieux de mon épouse et de mon fils... Mon cœur était déchiré... un triste pressentiment m'agitait... Ces adieux!... ils devaient être éternels!

Les souverains alliés, avec leur grande armée de 120 mille hommes, s'étaient avancés de Langres sur Chaumont; Blücher, avec environ 50 mille, avait dépassé Nancy et se dirigeait vers Joinville et St-Dizier sur la Marne. Je n'avais à opposer à ces masses qu'environ 70 mille hommes encore disséminés sur une ligne un peu étendue. Mortier, avec 15 mille hommes, formait la droite à Troyes; au contre, entre Châlons et Vitry, les maréchaux Ney, Victor et Marmont avaient réuni environ 45 mille hommes; enfin sur la gauche, Macdonald avec 9 mille hommes venant de Namur, avait dépassé Mézières et s'approchait de Rethel.

Je me rejette sur Blücher.

Je savais que les alliés s'avançaient assez

lition par un éclat, ou d'adhérer à la proclamation, garda le silence, persuadé que c'était à la fois un moyen de réussir dans les opérations sur Paris, et de déjouer les vues particulières de l'Autriche, au sujet du rétablissement de l'oligarchie bernoise.

L'empereur Alexandre, calmé par le succès de la marche sur Paris, pardonna à Capo-d'Istria de l'avoir facilité; mais ce qui est bizarre, c'est que les Vaudois rejetèrent tous les malheurs de l'invasion sur le général Jomini, qui, depuis Leipsick, avait tout fait pour les en exempter.

L'empereur Alexandre, instruit à Carlsrouhe de l'entrée de Schwarzenberg en Suisse, eut peine à y croire, et s'exprima avec véhémence contre une violation aussi manifeste de la foi donnée. Il lui écrivit à l'instant même *que cette journée était une des plus pénibles de sa vie.* Comment M. le général Vaudoncourt a-t-il pu manquer aux devoirs d'un historien, en attribuant cette invasion au général qui n'a cessé d'exciter l'empereur de Russie à l'empêcher? Loin d'avoir contribué à l'invasion de sa patrie, il a même opiné, en 1813, contre celle de la France, comme contraire aux intérêts futurs de la Russie, parce qu'elle devait donner trop de prépondérance aux Anglais en ôtant à la France tout moyen de lutter contre eux. Si la marche sur Paris fut un triomphe mémorable, est-il prouvé que les fruits en aient été bien satisfaisants?

imprudemment par corps séparés ; mais, comme cela arrive toujours à la guerre, je n'avais de données très-exactes ni sur l'emplacement de ces corps, ni sur leur force respective. Je crus cependant qu'en poussant vivement avec mon centre de Vitry par St-Dizier et Joinville sur Chaumont, je réussirais encore à me placer entre l'armée de Blücher et la grande armée des alliés, que je me proposais d'attaquer avant qu'elle pût réunir tous ses corps.

Le 27 janvier, nous nous portâmes sur St-Dizier. Cette ville était occupée par la cavalerie russe de l'armée de Blücher, qui en fut délogée sans peine. J'appris alors que Blücher, avec les 26 mille Russes qui faisaient partie de son armée, ayant passé la Marne à Joinville, avait déjà filé sur Brienne, se dirigeant vers Troyes; mais que le général Yorck, avec 20 mille Prussiens, se trouvait encore à St-Mihiel sur la Meuse. Nous étions ainsi parvenus, sans y penser, à couper en deux l'armée de Silésie. Je résolus de profiter sur-le-champ de cette circonstance pour tomber sur Blücher avant qu'il eût pu être joint par la grande armée des alliés, qui était en marche de Chaumont sur Bar-sur-Aube.

Premier combat de Brienne.

Le 28, nous atteignîmes Montierender; le 29, nous nous portâmes sur Brienne. Blücher se disposait à quitter cette ville pour continuer sa marche sur Troyes, et le général Sacken, avec un corps de 18 mille hommes, occupait déjà Lesmont. Malheureusement un officier, que j'avais expédié à Mortier pour lui ordonner de se rapprocher de moi, fut pris par un parti ennemi; ses dépêches apprirent à Blücher que j'allais déboucher sur ses derrières; il fit revenir en toute hâte le corps de Sacken. Mon infanterie, retardée dans sa marche à cause du mauvais état des chemins, presque impraticables dans cette contrée pendant l'hiver, n'arriva devant Brienne que vers les quatre heures du soir. Blücher, renforcé par la cavalerie russe de la grande armée, y avait réuni environ 28 mille hommes : nous l'attaquâmes. Les Russes se défendirent à Brienne avec opiniâtreté pour couvrir le mouvement de leur parc que l'on faisait revenir de Lesmont, et qui n'avait pas achevé de filer. Nous emportâmes cependant le château, mais l'ennemi se maintint dans la ville. Ce combat coûta près de 3 mille hommes à chacun des deux partis, sans amener de résultat. Dans la nuit, Blücher se retira, non par la route qu'il avait suivie, mais dans la direction de Bar-sur-Aube, par où arrivait la grande armée des alliés.

Le 30, je poussai en avant. La cavalerie ennemie couvrit la retraite de l'armée de Silésie, qui vint occuper une position formidable, sur les hauteurs de Trannes, couverte par l'Aube et par des bois. La mienne s'établit vers la Rothière, entre Dienville et les bois de Chaumesmil.

L'empereur Alexandre, informé de ma démarche contre Blücher, avait pressé le rassemblement des forces alliées dans la direction de Bar-sur-Aube, et Schwartzenberg, cédant à ses instances, transféra en toute hâte le quartier général dans cette ville. Wittgenstein et Wrède furent dirigés avec 40 mille hommes sur Joinville, pour assurer la communication avec le corps de Yorck, qui arrivait le même jour à Saint-Dizier, et pour agir également sur la ligne d'opérations que je venais d'adopter.

Bataille de Brienne.

Informé que Blücher était déjà en mesure d'être soutenu par la grande armée des souverains, je n'osai pas l'attaquer à Trannes, de crainte de tomber sur des forces

disproportionnées. D'un autre côté, il m'importait de me réunir à Mortier pour couvrir la route de Paris; et le pont de Lesmont étant coupé, il me fallait tenir 24 heures à Brienne, pour avoir le temps de le rétablir : c'était en effet le seul chemin que nous pussions prendre, vu qu'il n'existe aucune route directe de Lesmont-sur-Arcis, par la rive droite de l'Aube. Il fallait donc, à tout prix, gagner un jour, marcher à Troyes, y rallier Mortier et Macdonald, et attendre de voir plus clair dans les projets des ennemis.

J'espérais qu'ils passeraient la journée suivante à combiner une attaque et à réunir leurs forces, ce qui nous donnerait le temps de filer. Je pensais qu'ardents à profiter alors de leur supériorité, ils se livreraient à de larges mouvements sur mes flancs et me donneraient la faculté de les combattre en détail.

Malheureusement il n'en arriva pas ainsi; les alliés avaient déjà résolu à Chaumont de rassembler concentriquement leurs masses et de venir me livrer bataille le 1er février.

L'attaque commença à midi; mon armée la soutint admirablement. A droite, Gérard disputa héroïquement le pont de Dienville aux Autrichiens de Giulay; au centre, Sacken se lance avec impétuosité sur la Rothière, que défend la jeune garde sous Duhesme; notre cavalerie, sous Colbert, Piré et Guyot, exécute des charges admirables sur les masses d'infanterie russe : elle est sur le point de les ébranler, quand Wassiltchikoff fond sur elle à son tour et la culbute. Vainement Nansouty et Grouchy se présentent sur ses flancs; il est trop tard : l'infanterie de Sacken, enhardie par le succès de la cavalerie, s'est précipitée sur la Rothière, qu'elle enlève. Une bonne partie de la division Duhesme et 24 pièces de la garde tombent au pouvoir de l'ennemi.

Malgré cet échec je ne me serais pas tenu pour battu si Wrède n'eût débouché au même instant des bois de Soulaine, à la tête de 25 mille Austro-Bavarois, qui menaçaient d'écraser notre gauche.

J'accourus en personne avec une brigade de cavalerie, une d'infanterie et une batterie; mais ce faible renfort n'empêcha pas Marmont d'être chassé des hauteurs de Morvilliers.

Je résolus la retraite; mais, comme il fallait gagner du temps, je lançai Oudinot, avec une division de jeune garde, sur la Rothière, et chargeai Grouchy de seconder Bellune sur les hauteurs de la Giberie. Malheureusement l'ennemi était trop fort; le général Rothenbourg, pénétrant jusqu'au milieu de la Rothière, y fut reçu par Sacken et Blücher en personne, qui le ramenèrent, tandis que les grenadiers russes faillirent l'enlever en le tournant.

D'un autre côté, le prince de Wurtemberg, également renforcé de deux divisions russes, venait d'emporter les hauteurs de la Giberie, de ramener Bellune jusqu'au delà de Petit-Mesnil et d'effectuer sa jonction avec Wrède. Le danger était imminent; la nuit nous tira d'embarras : la retraite fut ordonnée à 8 heures du soir et opérée en ordre, à la faveur de l'artillerie de la garde, qui incendia la Rothière. Nous nous repliâmes sur Brienne et Lesmont, abandonnant 54 pièces de canon et 3 mille prisonniers; nous eûmes en outre 4 mille tués et blessés, la perte de l'ennemi ne s'éleva pas à moins de 6 mille hommes.

Cet échec au début des opérations en France était d'autant plus déplorable qu'il jetait le découragement parmi les miens et redoublait le courage de nos ennemis intérieurs et extérieurs. Je n'eus, toutefois, aucun reproche à me faire dans cette occa-

sion : la rupture du pont de Lesmont et le défaut de chemin de Brienne à Arcis ne me laissaient pas d'autre chance que celle de combattre.

Le lendemain, je repassai l'Aube, à Lesmont, et continuai ma retraite sur Troyes. Le duc de Raguse, resté sur la rive opposée pour favoriser notre retraite, se trouva bientôt entouré par 25 mille Bavarois. Il fallait un grand sang-froid et une intrépidité inouïe pour sortir de ce mauvais pas ; le maréchal ne resta pas au-dessous de sa tâche. A la tête de sa division, il se jeta sur l'ennemi, le culbuta, et, vainqueur des Bavarois, traversa le village de Rosnay, qui lui rouvrait une route vers Arcis, par la rive droite de l'Aube. L'ennemi, ébranlé par cet échec, ne songea pas à nous poursuivre, ce qui aurait été d'autant plus facile, que le soir même de la bataille il avait déjà un gros corps sur la gauche du fleuve. Le 3, nous atteignîmes Troyes sans perte.

Néanmoins, mes affaires paraissaient désespérées, puisqu'en engageant la plus grande partie de mes forces disponibles, je n'avais pas remporté la victoire sur des corps qui formaient à peine la moitié des armées alliées ; à plus forte raison je ne pouvais me flatter de plus de succès, lorsque l'ennemi aurait réuni ses forces. Cependant je sentais que notre devoir à tous était de défendre pied à pied et jusqu'à la dernière goutte de notre sang le territoire de la France. Dans une lutte aussi désavantageuse, il ne s'agissait pas seulement du succès final, il fallait réaliser de nouveau le mot de François Ier, et se résigner à tout perdre, hors l'honneur. Outre cela, je fondais de grandes espérances sur l'arrivée à Genève de l'armée du vice-roi, sur la levée des gardes nationales ; enfin sur l'arrivée des troupes d'élite tirées de l'armée d'Espagne.

Congrès de Châtillon.

Les ouvertures faites à M. de St.-Aignan, quoique méconnues dans la suite, avaient donné lieu à l'ouverture d'un congrès à Châtillon-sur-Seine. Lord Castlereagh, débarqué en Hollande, après avoir assisté à la réinstallation du prince d'Orange, s'était ensuite rendu à Langres au quartier-général des souverains alliés. Il y déroula toutes les prétentions de l'Angleterre triomphante, et pour lui complaire on retranche aussitôt l'offre de la limite du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, dans laquelle Anvers eût été compris. Les représentants des quatre grandes puissances figuraient seuls à ce congrès : Stadion y représentait l'Autriche, et le comte Razumousky la Russie. Tous deux étaient mes ennemis jurés. Le dernier, depuis longtemps étranger aux affaires, me portait une haine irréfléchie ; ayant eu quelque part aux démarches qui avaient produit la coalition de 1805, je l'avais traité sévèrement dans les articles du Moniteur, et il m'en gardait rancune. Outre cela, il ne voyait en moi que le vainqueur de Friedland et d'Austerlitz qu'il fallait humilier. L'intérêt à venir de l'empire russe n'était pas son unique loi. C'est un malheur, quand les destinées des nations sont confiées à des hommes haineux : quelque mérite qu'ils aient, leur jugement est faussé. La Russie ne voulait que le duché de Varsovie ; la Prusse ses anciennes possessions, ou 5 millions d'habitants en équivalent ; l'Autriche ne soupirait que pour l'Italie. Je pouvais me résoudre à tous ces sacrifices : il semblait que l'Angleterre dût être satisfaite ; mais tant qu'elle n'avait pas Anvers, elle regardait la paix comme désavantageuse pour elle. Il fallait donc me résigner à perdre les provinces que j'avais reçues du Directoire, à déshonorer mon règne, ou prendre la résolution de vaincre ou de mourir.

Caulaincourt, qui me représentait à Châ-

tillon, reçut pour première ouverture la déclaration qu'il me faudrait rentrer dans les limites de 1792. Cela changeait entièrement la négociation, puisque ses instructions étaient basées sur les propositions de Francfort. La bataille de Brienne, autant que l'arrivée du ministre anglais, avait ainsi tout renversé. Mon ministre demanda de nouvelles instructions. Il demanda aussi des explications sur le partage qu'on comptait faire de nos dépouilles.

Les nouvelles prétentions qu'on élevait me prouvèrent qu'il n'y avait rien à espérer d'un congrès qui semblait plus disposé à me juger qu'à négocier. Je ne devais plus compter que sur mon épée, et mes affaires prenaient de jour en jour une plus mauvaise tournure. En Italie, Murat levait enfin le masque et se déclarait contre moi; ce qui allait placer le vice-roi dans la plus pénible position. A la vérité, en Belgique, où le comte Maison avait pris le commandement d'un petit corps de 10 à 12 mille hommes, le corps de Bulow et la division anglaise de Graham avaient fait d'inutiles préparatifs pour assiéger Anvers; Carnot y commandait, et les moyens dont il disposait me rassuraient. Cependant les forces alliées s'accumulaient avec une effrayante rapidité : le duc de Weymar, marchant vers la Belgique avec un nouveau corps de confédérés allemands de 26 mille hommes, allait donner aux alliés une telle supériorité dans ces contrées, qu'ils pourraient en retirer le corps de Bulow, pour renforcer l'armée de Blücher. Il n'y avait pas un moment à perdre pour frapper des coups vigoureux; l'Europe en armes allait peser sur moi de tout son poids. Toutefois, comme j'attendais deux divisions de bonnes troupes de l'armée d'Espagne et quelques bataillons de gardes nationales mobilisées à la hâte, je me déterminai à gagner du temps. Je communiquai à mon conseil privé les conditions humiliantes qu'on prétendait nous dicter. Tous, à l'exception du comte de Cessac (Lacuée), furent d'avis de les accepter pour sauver la France. L'histoire de Carthage aurait dû apprendre à ces conseillers pusillanimes qu'on ne se sauve pas en s'humiliant devant d'implacables vainqueurs. Je donnai à Caulaincourt carte blanche pour souscrire à tous les sacrifices. Je lui recommandai de séparer la question de la Belgique de celle de la rive gauche du Rhin. En l'autorisant à céder d'abord la Belgique, il était évident que si on nous laissait Mayence et Coblentz, au premier nuage qui s'élèverait en Europe, cette province nous reviendrait en peu de jours. A la rigueur, si l'on exigeait ce double sacrifice, il était autorisé à y souscrire. Il me restait toujours la faculté de ne pas le ratifier ou d'éluder son exécution; car jamais je n'aurais consenti à sauver mon trône aux dépens de l'honneur.

Fautes de Blücher.

En attendant le résultat de cette cruelle démarche, réuni à Mortier, je résolus de profiter de la nature du pays en arrière de Troyes pour arrêter, du moins quelques jours, les progrès des alliés; mais un rapport que je reçus de Macdonald, ouvrant un nouveau champ à mes espérances, m'engagea à adopter d'autres mesures.

Après la bataille de la Rothière, les alliés n'avaient qu'à suivre en masse la route de Paris par Troyes pour achever de nous écraser, et arriver, en nous passant sur le corps, jusqu'aux portes de la capitale. C'était l'opinion de l'empereur Alexandre; mais ce parti, dicté par le bon sens, ne parut pas assez savant. Les généraux alliés se mirent en tête de manœuvrer : Schwartzenberg, avec la grande armée, passa l'Aube et se porta à pas comptés et incertains sur

Troyes pour agir dans le bassin de la Seine. Blücher fut destiné à opérer dans celui de la Marne par Épernay, Dormans, Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre ; et la gloriole de prévenir son collègue à Paris l'entraîna dans une série de faux mouvements.

Je les défais partiellement en cinq combats.

Ces nouvelles m'étant parvenues le 5 au soir, je vis tout le parti que je pouvais tirer des opérations décousues des ennemis, et je me retirai à Nogent, d'où je devais me trouver en mesure de tomber sur le flanc gauche de Blücher, s'il continuait à marcher seul sur Meaux.

Position des deux armées.

Le 6, je quittai Troyes, et le 7, je repassai la Seine à Nogent. Blücher continuait à s'étendre le long de la Marne, menaçant Meaux. Je vis que le moment était venu de tomber sur lui : je laissai 20 mille hommes aux maréchaux Oudinot et Victor pour défendre le cours de la Seine et les routes de Troyes à Paris contre les entreprises de la grande armée alliée, et avec les 25 mille qui me restaient, je marchai, le 9, de Nogent à Sézanne ; le 10, je m'avançai sur Champ-Aubert. Blücher eût la galanterie de seconder mes desseins, en éparpillant outre mesure ses corps. Sacken, avec 15 mille Russes, avait déjà atteint la Ferté-sous-Jouarre ; York, avec 20 mille Prussiens, était en marche sur Château-Thierry ; Champ-Aubert était occupé par la division russe d'Olsouzief, forte de 5 mille hommes d'infanterie ; enfin, le maréchal prussien lui-même se trouvait encore à Fère-Champenoise avec le corps prussien de Kleist et le corps russe de Kapzewicz, qui venaient de rejoindre son armée, et qui formaient un total de 20 mille hommes. Ainsi, cette armée de 60 mille combattants ne présentait à nos coups que des divisions isolées dont j'étais sûr d'avoir bon marché.

Combat de Champ-Aubert.

Le général Olsouzief fut le premier attaqué ; le combat s'engagea dès neuf heures du matin. Les Russes, quoique privés de cavalerie, se défendirent pendant toute la journée avec valeur ; mais écrasés par notre supériorité et enveloppés, ils furent entièrement détruits. Olsouzief lui-même fut pris avec trois mille hommes et vingt pièces de canon. Quinze cents Russes furent tués.

Cette affaire, déjà importante par elle-même comme premier succès, le devenait encore davantage par ses suites. En effet, notre établissement à Champ-Aubert coupait en deux l'armée de Silésie ; le corps de Sacken surtout était fortement compromis. Ne voulant pas lui donner le temps de se tirer de la situation où il se trouvait, je pris le parti de marcher d'abord contre lui. Pour contenir Blücher, j'établis à Étoges le maréchal Marmont avec 8 à 9 mille hommes, et avec le reste de mes forces, je me portai le 11 de Champ-Aubert à Montmirail.

Sacken est accablé à Montmirail.

J'y arrivai à dix heures du matin. Blücher averti de notre marche par Sézanne, avait senti, mais trop tard, la nécessité de se concentrer ; il avait envoyé l'ordre à Sacken et à York de rétrograder sur Montmirail. Ces deux généraux s'étaient mis en devoir d'exécuter cet ordre ; mais Sacken avait à peine atteint Vieuxmaisons, qu'il apprit que nous l'avions déjà prévenu à Montmirail. D'un autre côté, York lui faisait dire que, retardé par le mauvais état des chemins, son corps ne pouvait être rendu devant Montmirail avant la chute du jour. Dans ces circonstances, peut-être la prudence conseillait-elle au général russe de filer par sa gauche pour se replier sur Château-Thierry,

où les Prussiens avaient gardé un pont sur la Marne; mais Sacken ne crut pas pouvoir se dispenser de suivre à la lettre les ordres de son général en chef, qui lui prescrivait de venir à Montmirail. Il se détermina à s'en ouvrir le chemin l'épée à la main, en nous attaquant dans la position que nous occupions en avant de la ville, un peu au-dessus de l'embranchement des villes de Château-Thierry et de la Ferté.

York partage sa défaite à Château-Thierry.

L'affaire fut chaude et notre victoire complète. La nuit qui survint nous empêcha de profiter de nos avantages pour achever la ruine de l'ennemi. Cependant il perdit 26 pièces de canon, et 4 mille des siens furent tués, blessés ou prisonniers. Le lendemain, renforcés de 1500 chevaux, nous le poursuivîmes jusqu'à Château-Thierry, où il repassa la Marne en grand désordre. L'arrière-garde d'York, mal déployée à moitié chemin de cette ville, fut enfoncée par la cavalerie de Nansouty et jetée dans la Marne qu'elle avait à dos. Cette journée coûta encore aux alliés plus de 3 mille hommes.

Le 13, nous passâmes la Marne à Château-Thierry. Les ennemis avaient continué leur retraite sur la route de Soissons. Mortier se mit à leur poursuite avec un corps de 4 à 5 mille hommes, et poussa jusqu'à Rocourt.

Blücher est battu à Vauxchamps et à Étoges.

Pour achever de battre en détail l'armée de Silésie, il ne me restait plus qu'à écraser les corps de Kapzewicz et de Kleist. Blücher m'en facilita les moyens : le maréchal prussien, qui s'était distingué par ses opérations en Silésie et en Saxe, était aveuglé par la haine et la présomption. Il n'avait rien compris à ma manœuvre, et était resté les bras croisés pendant 48 heures à Vertus, où il s'était rendu de Fère-Champenoise dans la matinée du 11 : le 13, il se mit en mouvement dans la direction de Montmirail. Marmont, trop faible pour s'engager sérieusement, se replia jusqu'à Vauxchamps.

Je vis avec plaisir Blücher courir à sa perte. Je laissai Mortier à Rocourt pour observer les débris de Sacken et d'York. Avec le reste de ma garde et la cavalerie de Grouchy, je partis de Château-Thierry pour Montmirail, où j'arrivai le 14 à huit heures du matin : j'y recueillis Marmont, et j'ordonnai sur-le-champ de reprendre l'offensive contre l'ennemi qui s'était avancé jusqu'à Vauxchamps. Nous emportâmes ce village. Blücher, se voyant attaqué lorsqu'il croyait poursuivre, ordonna la retraite : elle fut honorable, mais désastreuse pour les ennemis. Leurs colonnes vivement pressées en queue, et débordées par la cavalerie de Grouchy, éprouvèrent des pertes accablantes dans leur marche rétrograde jusqu'à Étoges. Cette journée leur coûta encore dix drapeaux, quinze pièces de canon, et près de 8 mille hommes hors de combat ou prisonniers.

Il rallie avec peine son armée.

Blücher se retira à Châlons, où il fut joint par les corps de Sacken et d'York, qui firent le long détour par Reims. L'armée de Silésie se trouvait affaiblie de 20 mille hommes; mais un renfort de 10 mille qu'elle reçut à Châlons la porta de nouveau à 45 mille combattants. D'un autre côté, l'arrivée du corps de Wintzingerode, qui, après s'être bien fait tirer l'oreille, venait enfin de s'emparer de Soissons par un coup de main, devait le seconder puissamment. Nonobstant cela, le désordre était si grand dans cette armée lorsqu'elle gagna Châlons, que si je l'eusse vivement poussée, je l'aurais anéantie. Le danger que courait la capitale

me rappela : j'eus peut-être tort de céder à cette considération; car à la guerre plus encore qu'à la forge, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Mouvement des alliés sur Nogent.

Pendant que j'étais ainsi occupé sur la Marne, Paris était menacé du côté de la Seine. Les maréchaux que j'avais laissés sur les routes de Troyes à Paris étaient trop faibles pour arrêter la grande armée des alliés, si cette dernière avait agi avec vigueur et ensemble; mais Schwartzenberg était enchaîné par les instructions de son cabinet qui lui défendaient de passer la Seine. Mon beau-père affectait quelque ménagement pour son gendre auquel il eût conservé volontiers la monarchie de Louis XVI, moins la Lorraine et l'Alsace. Toutes les dispositions militaires étaient subordonnées au thermomètre du congrès de Châtillon.

L'ennemi avait occupé Troyes le 7 : il n'en repartit que le 10, et cela pour s'avancer excentriquement sur Nogent, Sens et Auxerre. Les Wurtembergeois emportèrent Sens le 11. Les généraux Wittgenstein et Wrède furent moins heureux devant Nogent. Le détachement laissé par le maréchal Victor dans cette ville la défendit avec intrépidité : les généraux ennemis, désespérant de forcer ce poste, résolurent de le tourner. Le 12, Wittgenstein demeura devant Nogent, et Wrède poussa sur Bray qu'il occupa sans coup férir, le détachement de gardes nationales qui s'y trouvait s'étant enfui sans tirer un coup de fusil. La perte de Bray força aussi Bourmont à évacuer Nogent.

Oudinot et Victor essayèrent de s'opposer aux progrès des alliés qui passèrent la Seine; mais se voyant hors d'état d'y réussir, ils se replièrent par Nangis sur Guignes derrière l'Yères, où ils furent renforcés le 15 par quelques détachements venus de l'armée d'Espagne, et par le corps de Macdonald, rendu disponible par la victoire de Montmirail.

Je vole sur la Seine pour dégager Paris.

Cependant Paris était dans les alarmes : on m'expédiait courrier sur courrier pour me presser de revenir à son secours : j'étais prêt à le faire, puisque l'armée de Silésie, rejetée sur Châlons, ne me donnait plus d'inquiétude. Je laissai Marmont avec 10 mille hommes à Étoges pour observer Blücher, et Grouchy avec 3 mille chevaux à la Ferté-sous-Jouarre pour servir de réserve à Marmont et à Mortier. Avec le reste de ma garde, je pars le 15 de Montmirail, et me dirige par Meaux sur Guignes. La cavalerie marchait nuit et jour, et l'infanterie voyageait en poste. De cette façon, nous fîmes près de trente lieues en 36 heures, et nous arrivâmes le 16 à Guignes, où je trouvai l'armée des maréchaux, ce qui me forma de nouveau une masse de 30 mille combattants.

J'aurais eu moins de chemin à faire pour tomber par Sézanne sur Nogent ou Provins, en faisant appuyer les maréchaux sur cette ville, afin de gagner le flanc droit de Schwartzenberg et de culbuter sa ligne sur Montereau, au lieu d'aller m'établir sur son front; mais la difficulté était d'assurer la jonction avec les trois corps établis derrière l'Yères (Victor, Macdonald et Oudinot); et n'amenant avec moi que la garde sous les ordres de Ney, il fallait commencer par s'assurer les moyens d'attaquer une armée supérieure, sans compromettre mes troupes dans un mouvement isolé.

Lenteur de Schwartzenberg.

Le prince de Schwartzenberg, instruit des défaites multipliées de Blücher, n'avait point cru devoir franchir la Seine avec toutes ses forces; il s'était contenté de jeter à la

droite du fleuve les corps du prince de Wurtemberg, de Wrède et de Wittgenstein, qui s'établirent à Montereau, à Donemarie et à Provins. Le comte Pahlen, avec l'avant-garde de Wittgenstein, poussa jusqu'à Mormant.

Combat de Nangis.

Convaincu qu'il n'y avait qu'une extrême activité qui pût suppléer à mon infériorité en nombre, je repris l'offensive dès le 17, en dirigeant toutes mes forces sur Mormant. L'avant-garde de Pahlen, attaquée à l'improviste, fut enlevée presqu'en entier : les alliés se mirent en retraite. Oudinot les poursuivit sur Provins, Macdonald sur Donemarie, Victor, chargé de gagner Montereau, donna, chemin faisant, sur une division bavaroise qu'il battit; mais cela l'empêcha de gagner Montereau le même jour. L'ennemi perdit 3 mille hommes et 14 pièces de canon. Cette poursuite excentrique fut une faute; j'aurais dû jeter toutes mes forces sur Provins ou sur Bray.

Combat de Montereau.

Le 18, nous continuâmes à nous avancer sur la Seine. Wittgenstein repassa le fleuve à Nogent, et Wrède à Bray; mais le prince de Wurtemberg, lié par les instructions mal conçues de Schwartzenberg, eut la témérité d'accepter un engagement devant Montereau avec le 2e corps.

La position, couverte d'une nombreuse artillerie, était bonne, tant qu'il ne s'agissait pas de reculer; mais adossée à un vrai coupe-gorge, elle offrait un danger réel. Victor l'attaqua d'abord sans succès; mais le général Gérard s'y porta avec sa réserve composée de paysans; je lui donnai le commandement, il renversa tout dans le défilé : j'étais accouru sur ces lieux avec quelques escadrons qui achevèrent la défaite. Montereau et le pont furent enlevés au pas de charge, et les Wurtembergeois culbutés jusqu'à Marolles, avec perte de 6 mille blessés ou prisonniers : nous eûmes à regretter 2500 hommes, et le brave général Chateau, officier de la plus grande espérance, chef d'état-major et gendre du duc de Bellune.

Schwartzenberg évacue Troyes.

Ces échecs portèrent le découragement parmi ceux des alliés qui faisaient, malgré eux, cette guerre au cœur de la France. Schwartzenberg éperdu se retira sur Troyes, et sollicita Blücher de voler à son secours. Je passai la Seine le 19 à Montereau, et les jours suivants je me portai sur Troyes. Le 22, nous arrivâmes devant cette ville. La grande armée des alliés, concentrée à Troyes, occupait les deux rives de la Seine. Blücher, venu de Châlons par Arcis, était à Méry, et se trouvait ainsi en liaison immédiate avec Schwartzenberg. Cette jonction est la meilleure preuve que j'avais perdu une partie de mes avantages en me jetant sur la gauche de la grande armée. J'aurais recueilli plus de fruit et j'aurais eu moins de chemin à parcourir pour déborder et accabler sa droite : opération qui eût empêché toute réunion avec Blücher.

Quoi qu'il en soit, je m'attendais que les alliés profiteraient de la réunion de forces aussi considérables pour me livrer une bataille décisive. J'étais résolu de l'accepter, parce que nous ne pouvions pas reculer sans mener de nouveau l'ennemi sur la capitale, dont il m'importait surtout de le tenir éloigné; mais, à mon grand étonnement, il n'en fut rien, et ils continuèrent leur retraite. Les événements qui s'étaient passés au Midi avaient redoublé les craintes de Schwartzenberg, parce qu'ils contrariaient singulièrement les vues de son maître sur l'Italie.

Tant de succès avaient ranimé mes espérances, moins encore par les résultats

positifs qu'ils semblaient me promettre, que par l'espoir qu'ils électriseraient la France, et qu'un mouvement national amènerait l'expulsion de l'ennemi de notre territoire. Il ne me fallait que 50 mille hommes de gardes nationales pour reconduire vigoureusement les alliés en Allemagne : ces 50 mille hommes ne se levèrent pas! Dans l'attitude où la victoire venait de me replacer, les propositions faites à Caulaincourt ne pouvaient plus me convenir; je tremblais qu'il n'eût fait usage des pouvoirs arrachés à ma faiblesse par les instances de mes conseillers : je me hâtai de lui retirer ces pouvoirs illimités. Heureusement il ne s'était pas empressé de consommer mon humiliation. Des hommes, peu versés dans les affaires diplomatiques de l'Europe, l'ont accusé d'avoir négligé ces dix jours où il avait eu carte blanche : rien n'est plus injuste. En le faisant, il n'eût sauvé que ma couronne, la France n'y eût rien gagné : au lieu d'une monarchie brillante, elle eût été un empire avili, voilà tout. Je le remercie pour ma gloire de n'avoir rien signé de pareil. Au moment où je lui retirais ses pouvoirs, il était requis par les alliés de soumettre un contre-projet, s'il n'acceptait pas celui qui lui était présenté, comme le *sine quâ non* de la coalition. Ceci donna lieu à de nouveaux délais, et je n'en fus pas fâché; car j'espérais tout du temps, ne pouvant croire que chaque jour resserrât de plus en plus les nœuds d'une alliance regardée à juste titre comme monstrueuse. Avant d'exposer ce qui se passait dans cet instant au quartier-général diplomatique des souverains, je dois dire un mot des événements survenus au Midi.

Opérations d'Italie; succès du vice-roi sur le Mincio, et d'Augereau vers Genève.

La défection de Murat rehaussa pour un moment les espérances du cabinet de Vienne; mais la lenteur avec laquelle il s'avançait sur le bas Pô pour concerter ses opérations avec le maréchal Bellegarde, le mystère dont il couvrait sa marche, les relations qu'il entretenait avec le vice-roi, lui donnèrent des soupçons sur la fidélité de ce nouvel allié. D'un autre côté, il est clair que si le roi de Naples tardait tant à se déclarer, c'était pour le faire en faveur des vainqueurs; ainsi, au premier revers que j'allais essuyer en France, Eugène devait être assailli de tous côtés. Déjà les Autrichiens avaient poussé des détachements de Genève sur la communication du Simplon. Un orage menaçait le Piémont et la haute Italie. Les Anglais préparaient une descente à Livourne pour joindre Murat. Le vice-roi, entouré d'ennemis, ne perdit pas courage : son premier soin fut d'évacuer la ligne de l'Adige pour resserrer sa défensive sur le Mincio en s'appuyant à Mantoue. Bellegarde, attribuant sa retraite à la crainte que lui inspirait Murat, qui s'approchait en effet de ses communications, voulut en profiter pour fondre de son côté sur le vice-roi, et fit tous les préparatifs pour passer le Mincio vers Pozzolo le 7 février. Eugène, prévoyant cette manœuvre, avait renforcé sa droite à Goito, et porté la garde, la réserve et son quartier-général à Mantoue, d'où il déboucha habilement sur le flanc gauche des Autrichiens, qu'il mena battant jusqu'auprès de Valeggio. Sa faiblesse numérique l'empêcha de tirer tout le parti de sa victoire; mais il imposa tellement à Bellegarde, que ce maréchal, forcé de revenir sur la rive gauche du Mincio, ne fit plus qu'une faible tentative pour le passer, lorsqu'il sut que le tiers de l'armée du vice roi avait été détaché à Parme contre Murat. Le général autrichien, repoussé dans cet essai, et dans une manœuvre décousue par les mon-

tagnes de Gavardo, resta sur la défensive.

A cette époque, quoiqu'il fût déjà tard pour exécuter la diversion que j'avais prescrite sur Genève, on aurait encore pu en obtenir d'heureux résultats. Déjà Augereau avait rassemblé, autour de Lyon, un corps composé en grande partie de vétérans revenus de la Catalogne. Il devait se porter sur Genève, insurger la Suisse, rétablir la communication du Simplon, se réunir aux divisions qu'Eugène amènerait d'Italie, et s'avancer avec le prince vers le haut Jura, pour agir en Bourgogne de concert avec moi. Augereau se dirigea en effet à Genève, mais par détachements; il s'amusa dix jours à des accessoires; et la défection de Murat ayant empêché l'armée d'Italie de le joindre, il donna le temps aux souverains alliés de détacher contre lui des forces considérables. Avec la moitié de l'énergie et de l'activité qu'il avait montrées à Castiglione, il aurait accablé Bubna et soulevé nos partisans en Suisse, et Dieu sait ce qu'il en serait avenu !

Négociations pour un armistice à Lusigny.

Ces événements avaient causé de la sensation au quartier-général autrichien, déjà ébranlé par mes succès sur la Seine. Les alliés, plus coulants, me firent même proposer un armistice qui fut négocié à Lusigny. Il était assez naturel que mon beau-père cherchât à diriger les négociations de Châtillon. En m'enlevant l'Italie, et en héritant de mon influence sur l'Allemagne, il n'aurait plus eu de sujets de démêlés avec moi, tout en faisant parade de générosité. Pour mieux parvenir à ses fins, Metternich exposa dans un conseil la situation équivoque où les alliés se trouvaient par suite des revers essuyés sur la Marne et sur la Seine, par l'esprit qui animait les provinces occupées, et l'apparition imprévue du corps d'Augereau sous Genève. Son but était trop évident pour qu'on pût s'y méprendre. L'empereur Alexandre, gémissant de la manière dont on avait fait la guerre, hésitait s'il ne joindrait pas ses gardes et le corps de Wittgenstein à l'armée de Blücher, pour pousser du moins les opérations plus militairement. Je l'ai déjà dit : ce prince avait à cœur de rendre à Paris la visite que j'avais faite à Moscou; il était aigri contre moi, et avait juré ma perte. Le choix qu'il avait fait du comte Razumowski pour le représenter à Châtillon, était la meilleure preuve qu'il n'avait pas l'intention de traiter.

D'un autre côté, il lui paraissait juste que l'acquisition du duché de Varsovie indemnisât son empire des efforts inouïs qu'il avait faits; et pour l'obtenir en entier, il fallait accorder l'Italie aux Autrichiens et des indemnités convenables à la Prusse : or, il était évident que pour me contraindre à de telles conditions et à céder encore Anvers que réclamait l'Angleterre, il fallait que je fusse réduit à toute extrémité. La crainte que les Autrichiens ne se séparassent formellement de la coalition empêcha seule Alexandre de s'unir à Blücher pour marcher sur Paris; mais, pour remédier à tout le mal passé, il fut décidé « que la grande ar-
« mée resterait sur la défensive au centre,
« et porterait les réserves autrichiennes et
« un nouveau corps d'armée de la Confédé-
« ration germanique sur le Rhône; tandis
« que Blücher, renforcé par les corps de
« Wintzingerode et Bulow, opérerait avec
« 100 mille hommes dans la vallée de la
« Marne. »

On se flattait, par ce *mezzo termine*, de neutraliser l'influence que la politique avait eue sur la marche des affaires, et de porter les coups décisifs avec l'armée de Blücher, qui obéissait plus directement à l'empereur de Russie et au roi de Prusse.

Les conditions proposées à l'armistice de

Lusigny n'étant pas acceptables, il fallut recourir de nouveau à l'épée.

Par suite du système arrêté à Vandœuvre, la grande armée s'était repliée jusqu'auprès de Chaumont; et Blücher, au contraire, se disposait à se reporter sur Meaux. Nous venons de voir qu'il devait être renforcé des troupes de l'ancienne armée du prince de Suède.

Déjà Wintzingerode venait d'être joint par le corps de Woronzof; et Bulow, occupé jusque-là en Belgique, y avait été relevé par 25 mille hommes de la Confédération germanique, nouvellement organisés sous les ordres du duc de Weymar. Enfin, le comte de St.-Priest était en marche des bords du Rhin vers les Ardennes.

Blücher marche sur Meaux.

Sans attendre tous ces renforts, le maréchal prussien se mit en mouvement pour se porter une seconde fois sur Meaux, avec l'espérance d'acculer Marmont à la Marne, et de s'avancer sur Paris par la rive droite de cette rivière. Le 24 février, il passa l'Aube à Baudemont et s'avança sur Sézanne, où campait Marmont. Ce dernier, ne voulant pas se laisser entamer, se mit en retraite sur la Ferté-sous-Jouarre, où il se réunit le 26 à Mortier, qui, avec son corps, s'était maintenu constamment entre Soissons et Château-Thierry, faisant face aux deux nouveaux corps des alliés qui avaient envahi la France du côté du nord. Celui de Wintzingerode se trouvait dans les environs de Reims; celui de Bulow venait d'arriver à Laon.

Opérations de Mortier et de Marmont.

Les maréchaux réunis à la Ferté-sous-Jouarre, affaiblis par la garnison qu'ils avaient été obligés de jeter à Soissons, n'avaient pas au delà de 12 mille combattants de toutes armes. Blücher espérait avoir bon marché de cette poignée d'hommes. Il poussa de Rebais sur la Ferté-sous-Jouarre les corps d'York et de Kleist pour amuser Marmont et Mortier; tandis que les corps russes, qui faisaient partie de son armée, se dirigeaient sur Meaux, pour les tourner par leur droite et les couper de Paris. Heureusement, les maréchaux ne prirent pas le change sur les vues de l'ennemi. Dans la journée du 27, ils se portèrent de la Ferté-sous-Jouarre à Meaux. Ils y arrivèrent fort à propos : l'avant-garde de Sacken s'était déjà emparée du faubourg à la gauche de la Marne, et allait pénétrer dans la ville. La présence de nos troupes fit échouer ses projets.

Blücher, se voyant prévenu à Meaux, résolut d'opérer par la rive droite de la Marne. Il replia les corps russes sur la Ferté-sous-Jouarre, où il passa la Marne avec le gros de son armée et se dirigea sur Lizy, ne laissant sur la rive gauche que le corps d'York pour couvrir ses derrières. Les maréchaux, devinant encore ses projets, se prolongèrent par leur gauche pour venir lui barrer le passage, en bordant la rive droite de l'Ourcq. Le 28, ils se mirent en marche de Meaux sur Lizy. Le corps de Kleist, qui faisait l'avant-garde de Blücher, était déjà au delà de l'Ourcq; mais comme les autres corps de l'armée de Silésie ne se trouvaient pas encore en mesure de le soutenir, il n'osa s'engager isolément et se replia sur Fullaines, après avoir détruit le pont de Lizy. Ainsi, Blücher vit toutes ses entreprises déjouées; et, d'un autre côté, je lui préparais une besogne qui allait le forcer incessamment à renoncer au rôle d'agresseur, pour ne songer qu'à sa propre sûreté.

Je marche de nouveau à Blücher.

J'étais rentré à Troyes le 21; la grande

armée des alliés se retirait avec tant de précipitation, que je n'aurais pu la suivre sans trop m'éloigner de Paris et compromettre la sûreté de cette capitale, visiblement menacée par Blücher. Je me contentai de la faire suivre par le maréchal Macdonald, auquel je laissai environ 35 mille hommes. Avec les 25 mille qui me restaient, je résolus de donner une nouvelle leçon de prudence au maréchal prussien, en manœuvrant sur ses derrières. Le 27, je partis de Troyes, et, après avoir passé l'Aube à Arcis, j'arrivai à Herbisse. Le lendemain, je continuai ma marche par Fère-Champenoise et Sézanne jusqu'à Esternay.

Blücher, contenu de front par les maréchaux Marmont et Mortier, et menacé sur ses derrières par mon armée dont la renommée exagérait la force, se trouva dans l'embarras. Cependant, il crut encore pouvoir profiter de la journée du 1er mars pour culbuter les maréchaux; il ordonna à Sacken de faire des démonstrations vers Lizy, tandis que les corps d'York et de Kaptzewicz passeraient l'Ourcq à Crouy pour tourner la gauche des maréchaux; mais le pont de Crouy ayant été rompu à temps, le tout se borna à une tentative de passage de vive force à Gèvres, par les Russes, entreprise qui fut aisément repoussée par Marmont.

Le même jour, vers le soir, j'arrivai à la Ferté-sous-Jouarre avec la tête de ma colonne. On travailla sur-le-champ à la reconstruction du pont sur la Marne. Dans la nuit, les maréchaux furent renforcés par 6 mille hommes que mon frère leur envoya de Paris.

Je le force à repasser l'Aisne.

Blücher se vit alors dans la nécessité de songer à sa retraite : elle n'était plus facile; j'étais à portée d'intercepter les routes de Châlons et de Reims. Il ne lui restait de libre que celle de Soissons; mais cette ville, abandonnée par Wintzingerode à la suite de mes succès de Montmirail, avait été de nouveau occupée par nos troupes et mise en meilleur état de défense. Cependant il n'y avait pas à balancer. Dès le 2 mars, l'armée de Silésie se porta sur Soissons, où Blücher avait aussi marqué la direction des corps de Bulow et de Wintzingerode, qu'il voulait réunir à son armée. Marmont et Mortier suivirent Blücher sur la route de Soissons, et pressèrent vivement son arrière-garde; moi-même, je manœuvrai sur sa gauche pour l'empêcher de se jeter sur Reims. Le 3, je passai la Marne, et le 4, j'arrivai à Fismes.

J'avais l'espoir fondé de détruire l'armée de Silésie, qui, n'ayant aucun pont permanent sur l'Aisne, devait être acculée à cette rivière et exposée à une ruine infaillible [1]. Malheureusement, le général Moreau, qui commandait à Soissons, était un imbécile : cerné par les corps de Bulow et de Wintzingerode, il ne sentit pas l'importance du poste qu'il tenait, et, croyant faire merveille d'obtenir la liberté de sa garnison, il consentit à capituler le 3, avant d'avoir épuisé tous ses moyens de défense, et à l'instant où une canonnade lointaine lui annonçait tout l'intérêt qu'il avait à tenir.

Blücher, heureux d'avoir échappé à un péril imminent, passa l'Aisne dans la nuit du 3 au 4, et vint s'établir sur la rive droite de cette rivière, entre Soissons et Craonne. Le 5, Mortier et Marmont attaquèrent Soissons; mais cette ville, défendue par une garnison de 8 mille Russes, résista avec succès.

[1] Blücher eût pu perdre son arrière-garde entière, mais il avait des sapeurs, des pontonniers, et aurait aisément pu jeter des ponts sur l'Aisne, comme il le fit en effet, malgré la prise de Soissons. (*Édit.*)

Je passe à Béry-au-Bac.

La perte de Soissons dérangeait mon plan; cependant je me déterminai à continuer à manœuvrer contre la gauche de l'ennemi, avec l'espérance de le couper de Laon, et de le rejeter dans l'angle formé par l'Aisne et l'Oise. Le 6, je me portai en masse sur Béry-au-Bac, où je passai l'Aisne, et poussai jusqu'à Corbeny.

J'avais ainsi réussi à gagner la gauche des ennemis. Il fallait se hâter de se rabattre sur eux, pour ne pas leur donner le temps de changer de position. Je résolus de les attaquer incontinent, quoique je ne fusse pas encore joint par le corps de Marmont qui faisait mon arrière-garde.

Bataille de Craonne.

Le 7, nous débouchâmes de Craonne contre la position que l'ennemi occupait en arrière de ce bourg, entre Ailles et Vassognes. Je n'avais avec moi que 28 à 30 mille hommes, Blücher en avait trois fois plus; mais il avait engagé la plus grande partie de ses corps dans un mouvement large et décousu à la gauche de la Lette, dans l'intention de tourner ma droite. Il en résulta que nous n'eûmes affaire qu'aux corps russes de Sacken et de Woronzof, que le maréchal prussien avait laissés entre l'Aisne et la Lette, pour servir de pivot au mouvement de son armée; encore l'infanterie de Sacken reçut-elle l'ordre de se retirer, et la cavalerie seule resta pour protéger la retraite de Woronzof. Celui-ci, tenant le point le plus resserré du plateau, aima mieux combattre dans un poste où nous ne pouvions ni mettre nos forces en action, ni manœuvrer, et nous attendit sous la protection d'une artillerie formidable. Ce corps montra beaucoup de ténacité dans la défense de la forte position qu'il occupait. Le combat fut terrible : Woronzof, ayant ses flancs appuyés des deux côtés à de profonds ravins, défendit vaillamment le plateau que nous ne pouvions attaquer que de front. Il était sur le point d'être enfoncé, quand la cavalerie de Sacken, lancée à propos par Wassiltschikof, rétablit les affaires. Ce ne fut qu'en redoublant d'efforts, à l'exemple de Ney, que nos soldats de 15 jours parvinrent à contraindre les Russes à se replier sur Chavignon, où ils furent rejoints par la garnison de Soissons. Nous les poursuivîmes jusqu'à Filain : la victoire était à nous; mais les pertes dont nous la payâmes nous la rendirent funeste. Les deux partis eurent de part et d'autre plus de 6 mille hommes hors de combat. C'était peu pour les alliés; c'était beaucoup pour nous. Victor et Grouchy furent grièvement blessés.

Ultimatum de Châtillon rejeté.

Ce fut au milieu des sanglants et inutiles trophées de cette journée que je reçus la nouvelle de la mauvaise issue des négociations de Châtillon.

Loin que mes succès eussent désuni les alliés, ils avaient resserré leurs liens par un traité signé à Chaumont le 1er mars. Ils s'y engageaient à ne point traiter séparément, à redoubler d'efforts pour pousser la guerre; ils créaient en commun, pour subvenir aux frais de la guerre, un papier de circulation sous la garantie de l'Angleterre. Ainsi, l'Europe prodiguait non-seulement le fer, les soldats et l'or, mais encore toutes les ressources que procure le crédit pour accabler cette France qui ne leur opposait que mon génie, mon activité, et le dévouement héroïque d'une poignée de braves. La nation, affaissée sous le poids de ses revers, restait au-dessous des efforts des ennemis, auxquels elle avait jadis montré l'exemple de l'énergie, du dévouement et du patriotisme.

Forts du nouveau traité qui resserrait de plus en plus leur alliance, les souverains avaient maintenu leurs premières prétentions, sans s'inquiéter de mes succès. Ils savaient bien que la victoire même usait mes faibles ressources, et que je succomberais tôt ou tard. Cependant je me refusai à croire qu'ils n'en rabattraient rien; l'attitude qu'ils avaient prise à la suite de mes derniers succès, la demande d'un armistice qu'ils m'avaient refusé plusieurs fois auparavant, l'arrivée prochaine d'Augereau en Suisse, toutes ces circonstances militaient en ma faveur. Je les voyais déjà, à la suite de la première victoire, battre en retraite sur le Rhin, s'accusant les uns les autres d'être la cause des revers qui ne provenaient que de la mauvaise direction imprimée à leurs masses par une politique tortueuse. D'après cela, comment aurais-je accepté ce que les alliés nommaient improprement les limites de 1792? Je n'aurais pas demandé mieux, s'ils eussent voulu me rendre la monarchie de Louis XVI; car, j'ai déjà eu occasion de le dire, à aucune époque de ma toute-puissance, ma situation relative n'avait été aussi avantageuse que celle de la France à la fin de la guerre d'Amérique. C'était abuser la France et l'Europe, de publier que je refusais le même territoire qui avait fait l'orgueil de Louis XVI et l'envie du monde civilisé. Tout était changé depuis 1792; et si ces conditions m'avaient paru intolérables en 1805, lorsque l'Espagne et la Hollande étaient encore dans notre alliance, sous quel aspect devais-je les envisager quand ces contrées, tombées dans les bras de nos ennemis, augmenteraient de toutes leurs forces et de leurs ressources la prépondérance effrayante de l'Angleterre? La France de 1792, moins l'alliance de famille avec l'Autriche, Naples et l'Espagne, moins l'alliance avec Tippo-Saeb, moins sa marine et ses colonies, n'était pas, pour l'Angleterre de 1814, le quart de ce qu'était la France de Louis XVI à l'Angleterre de 1792. Il en était de même sur le continent, car la France avait perdu l'appui de tous ses anciens alliés : la Pologne, qui jadis avait cherché ses rois dans la famille des nôtres, était partagée; elle pesait dans la balance en faveur de nos nouveaux ennemis. Isolée au milieu de l'Europe et rétrécie de tous côtés, la France n'aurait plus été en réalité que l'ombre de sa grandeur passée. Il était évident pour les plus aveugles que, même avec ses limites du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, elle eût été non-seulement au-dessous de l'état relatif de Campo-Formio, mais encore de beaucoup au-dessous de sa grandeur relative après la triste guerre de sept ans.

Indigné que l'on m'offrît, après dix victoires, des conditions aussi dures, j'ordonnai à Caulaincourt d'y répondre par un contre-projet empreint de l'exagération dont on me donnait l'exemple. Dès lors, il n'y eut plus le moindre espoir de nous entendre. Afin de trancher le nœud gordien, je me décidai de nouveau à attaquer Blücher.

Bataille de Laon.

Le 8 mars, le maréchal prussien rassembla toute son armée à Laon : elle était forte de près de 100 mille hommes. Il ne me restait plus qu'environ 35 mille combattants, même en y comprenant le corps de Marmont. Mais nous étions dans une situation à ne plus compter nos ennemis. Si je n'avais pas attaqué, les alliés eussent pris l'initiative; il valait mieux profiter de la force morale que la victoire de Craonne nous prêtait momentanément pour marcher à l'ennemi, que de perdre cette force en le laissant venir sur nous. Je m'avançais vers Laon par la route de Soissons; Marmont s'y dirigea par celle de Béry-au-Bac. Le 9, j'attaquai la

position de l'ennemi; le combat dura tout le jour sans rien décider. Les alliés conservèrent leur position; nous nous maintînmes dans les villages devant leur front. Blücher, ayant eu le temps de se reconnaître, sentit qu'il pouvait avec succès attaquer de nuit le corps de Marmont, qui n'avait pas encore établi de liaison avec moi. Les corps d'York et de Kleist débouchèrent d'Athies, et se portèrent contre lui. Les troupes de ce maréchal ne songeaient qu'au repos, et furent complétement surprises; tout le corps s'enfuit à Béry-au-Bac, laissant entre les mains de l'ennemi 2500 prisonniers et 40 pièces de canon.

Privé par ce désastre de la coopération de Marmont, je ne devais plus compter que sur les 20 mille hommes que j'avais avec moi : cependant je résolus de faire bonne mine à mauvais jeu; je calculai que l'ennemi, pour décider la défaite de Marmont, avait probablement porté sur sa gauche la masse de ses forces, et que conséquemment il devait avoir dégarni Laon. Effectivement, il avait dirigé vers Béry-au-Bac environ 60 mille hommes; mais il lui en restait encore à Laon près de 40 mille, qui étaient plus que suffisants pour repousser les différentes tentatives que nous réitérâmes dans la journée du 10 pour aborder leur position. Cependant, nous gagnâmes par là d'assurer la retraite de Marmont; Blücher, effrayé de notre opiniâtreté, fit de nouveau revenir sur Laon les corps qui avaient filé sur Béry-au-Bac.

Cette nouvelle concentration de toutes les forces ennemies ne nous laissait plus la moindre chance de succès. En m'obstinant à rester à Laon avec ma petite armée devant les forces quadruples des alliés, j'aurais risqué de me voir enveloppé. Le 11, je rétrogradai sur Soissons, où je repassai l'Aisne; Marmont se replia de Béry-au-Bac à Fismes. Quelques renforts reçus des dépôts portèrent de nouveau à 35 mille hommes la force totale de mon armée.

Affaire de Reims.

Il me fallait absolument un succès pour atténuer le mauvais effet de ma retraite de Laon : la fortune, ou plutôt la faute d'un général russe, m'en fournit l'occasion. Le comte de St.-Priest, qui commandait un nouveau corps de 12 mille hommes appartenant à l'armée de Silésie, était arrivé à Châlons, d'où il se porta sur Reims, qu'il emporta d'emblée le 12, la petite garnison qui s'y trouvait n'ayant pas grands moyens de défense. Après cet exploit, St.-Priest demeura à Reims en intermédiaire entre la grande armée des alliés et celle de Blücher. Je vis qu'il serait facile de battre ce corps isolé; le 13, je me mis en marche sur Reims, laissant Mortier sous Soissons avec 12 mille hommes. A quatre heures du soir, nous arrivâmes devant cette ville; l'ennemi, surpris de notre brusque apparition, eut à peine le temps de prendre position en avant de la ville sur la route de Fismes. Nous l'attaquâmes et le rejetâmes au delà de la Vesle. Le comte de St-Priest fut blessé à mort; le désordre s'introduisit parmi ses troupes. Cependant leur arrière-garde se défendait dans Reims, je fis tourner la ville en forçant le passage de la Vesle à St-Brice. La déroute de l'ennemi fut décidée; le gros du corps gagna Béry-au-Bac; les troupes de l'arrière-garde se débandèrent, et dirigèrent leur fuite par les routes de Neufchâtel, de Rethel et de Châlons. L'ennemi perdit onze bouches à feu, 2500 prisonniers, 1500 blessés et 700 tués; nous n'eûmes pas mille hommes hors de combat.

Le séjournai trois jours à Reims pour donner quelque repos à mes troupes, avant de les reporter sur l'Aube et la Seine, où la

grande armée des alliés avait de nouveau pris l'offensive.

Opérations de Schwartzenberg sur l'Aube.

Après l'évacuation de Troyes, le prince de Schwartzenberg avait continué sa retraite jusqu'à Chaumont, où il établit son quartier-général et ses réserves. Cependant les autres corps de son armée demeurèrent encore sur la rive droite de l'Aube, ayant devant eux les maréchaux Macdonald et Oudinot, dont le premier occupa la Ferté-sur-Aube et le second Bar-sur-Aube. Les alliés, ayant appris alors que j'avais tourné mes efforts contre Blücher, après s'être bien consultés, prirent l'initiative. Le 27 février, Wittgenstein et Wrède attaquèrent Oudinot et le délogèrent de Bar-sur-Aube, après un combat opiniâtre qui coûta près de 3 mille hommes à chacun des deux partis. Le lendemain, le prince de Wurtemberg et Giulay forcèrent Macdonald à abandonner la Ferté.

Il rentre à Troyes.

Les jours suivants, les alliés s'avancèrent lentement sur Troyes, où Macdonald avait concentré son armée; mais comme cette armée, affaiblie par des détachements, ne comptait pas au delà de 25 mille hommes, Macdonald n'osa courir les hasards d'une bataille; il évacua Troyes le 4 mars, et rétrograda sur Nogent, où il repassa sur la rive droite de la Seine.

Son avant-garde passe la Seine à Pont.

Le prince de Schwartzenberg, satisfait d'être rentré à Troyes, demeura pendant dix jours les bras croisés, attendant avec patience des nouvelles de Blücher. Ce ne fut que le 14 mars au soir qu'il apprit que j'avais été repoussé devant Laon. Cette bonne nouvelle excita son ardeur, et le détermina à reprendre l'offensive; toutefois, il ne le fit encore qu'en biaisant, et se contenta de faire passer la Seine à Pont aux corps de Wrède et de Wittgenstein. Le 16, ce dernier attaqua la gauche de Macdonald, qui évacua Provins et alla s'établir près de Maison-Rouge, sur la route de Provins à Nangis; les alliés ne poussèrent pas plus loin. Au bruit de mon retour, le prince de Schwartzenberg se livra de nouveau à ses perplexités habituelles; il craignit d'être pris en flanc ou à dos par ma poignée d'hommes; il résolut de rétrograder sur Brienne pour couvrir ses communications et le terrain entre l'Aube et la Marne. Dès le 17, les différents corps de la grande armée alliée se mirent en retraite en remontant l'Aube et la Seine. Le même jour, je commençai mes opérations dans la direction de Troyes.

Départ de l'impératrice pour Blois.

Cependant, Paris ne cessait d'être le point de mire de l'ennemi, et je devais songer au salut de ma femme et de mon fils, que je ne pouvais laisser à sa merci. Joseph reçut l'ordre de les diriger avec le conseil des ministres du côté de la Loire, sitôt que le danger se montrerait pressant. Il eût été plus sage sans doute, dès le mois de février, quand la capitale était déjà menacée, d'envoyer la régence, le sénat et les autorités administratives à Nevers ou Clermont. Probablement les choses eussent pris une autre tournure, et l'occupation de Paris par les Russes et les Prussiens n'aurait pas eu la même importance, puisque aucun pouvoir constitué ne s'y fût trouvé pour trahir légalement mes intérêts et ceux de la France; mais je craignis, à cette époque, d'alarmer la capitale, et puis la garde nationale m'inspirait peu de confiance : c'était du sénat, des hauts fonctionnaires que j'aurais dû me défier.

Forcé de laisser Marmont et Mortier sur l'Aisne avec 20 mille hommes pour contenir l'armée de Blücher, il en résulta que, malgré différents renforts reçus à Reims, je ne pus emmener avec moi que 18 mille hommes; mais je comptais être rejoint sur l'Aube par l'armée de Macdonald et par 6 mille hommes, que le général Lefebvre-Desnouettes devait m'amener de Paris. D'ailleurs, j'avais déjà l'expérience de la terreur que mon nom seul portait au quartier-général de Schwartzenberg.

Ma première marche fut de Reims à Épernay. Le 18, je me rendis à Fère-Champenoise, et le 19 à Plancy. Ma cavalerie légère passa l'Aube, et poussa d'un côté jusqu'à Bessy et de l'autre jusqu'à Méry. Les alliés étaient en pleine retraite sur les directions de Troyes et de Lesmont. Si j'avais pu soupçonner qu'ils se décideraient à me livrer bataille entre la Seine et l'Aube, je n'aurais point hasardé de me jeter au milieu de leur armée avec mon faible corps, et j'aurais attendu à Plancy Lefebvre-Desnouettes et Macdonald; mais rien n'indiquant de leur part une pareille résolution, je me déterminai à les pousser vivement avec ce que j'avais de troupes sous la main, pour ne pas leur donner le temps de se reconnaître.

Bataille d'Arcis.

Le 20, je me dirigeai de Plancy sur Arcis; ma cavalerie remonta la rive gauche de l'Aube, et l'infanterie suivit la rive droite. Nous trouvâmes Arcis évacué, et nous nous établîmes en avant de cette ville sur les routes de Troyes et de Lesmont. La cavalerie formait la droite, et la moitié de l'infanterie, qui avait déjà passé l'Aube, s'établit à la gauche; le reste de cette arme était encore en marche de Plancy sur Arcis. Je n'avais considéré cette position que comme point de départ pour continuer à poursuivre l'ennemi; nous fûmes obligés, au contraire, d'y soutenir un combat défensif.

L'empereur Alexandre commençait à se fatiguer du rôle que la politique assignait aux armées alliées; il lui semblait honteux que les plus formidables armées de l'Europe, commandées par leurs souverains, reculassent sans cesse devant une poignée d'hommes. Il avait enfin déclaré dans un conseil qu'il fallait se réunir à Blücher et agir avec une seule masse sur Paris, pour y dicter la paix qu'on n'avait pu m'imposer à Châtillon. Par suite des délibérations de ce conseil, l'armée alliée se concentra dans les environs d'Arcis : le corps de Wrède, le plus rapproché de cette ville, reçut l'ordre de la réoccuper.

A deux heures après midi, le général bavarois commença son attaque : mon infanterie maintint sa position et défendit avec succès le village de Grand-Torcy; mais ma cavalerie fut renversée par celle des alliés. Les fuyards se jetèrent sur les ponts d'Arcis; le moment était critique. Si l'ennemi avait pu enlever ces ponts, ma gauche, privée de retraite, aurait été détruite. Sentant l'importance de ce moment, je fis tous mes efforts pour rallier ma droite, et je n'y réussis qu'en mettant moi-même l'épée à la main; les ponts furent conservés, et le reste de mon infanterie en profita pour passer aussi à la gauche de l'Aube. Le combat se soutint jusqu'à minuit; nous éprouvâmes des pertes sensibles, mais conservâmes notre position.

Il m'était permis de croire que le prince de Schwartzenberg n'avait engagé le combat que pour couvrir sa retraite. Calculant sur cette hypothèse, je me déterminai à poursuivre l'ennemi avec mes troupes, considérablement renforcées. Le 20 au soir, j'avais été joint par le corps de Lefebvre-Desnouettes, et le 21 au matin, je le fus par 12 mille hommes de l'armée de Macdonald.

Le reste des troupes de Macdonald n'avait pas encore dépassé Plancy.

Suites graves de cette bataille indécise.

Cependant l'ennemi, loin de se retirer, avait réuni toute son armée, et se disposait à livrer bataille. Mon avant-garde, qui poussa en avant, le découvrit rangé sur plusieurs lignes depuis Chaudrey-sur-l'Aube jusqu'au ruisseau de Barbuisse. La circonstance était grave; l'ennemi avait près de 100 mille hommes, je n'en avais pas 35 mille. Accepter, malgré cette grande disproportion de forces, la bataille dans une vaste plaine, avec une rivière fangeuse à dos, eût été exposer mes dernières ressources à une ruine infaillible. Une impérieuse nécessité m'imposait la retraite; je m'y résignai.

Cette retraite, exécutée à la vue de l'ennemi, aurait pu devenir désastreuse; par bonheur, le prince de Schwartzenberg, préoccupé de l'idée que nous allions déboucher sur lui, ne songea à nous poursuivre qu'à deux heures après midi. La plus grande partie de mon armée avait déjà repassé l'Aube. Il ne restait sur la rive gauche que le corps d'Oudinot, chargé de couvrir ma marche, en occupant la ville d'Arcis. Cette arrière-garde fut rudement abordée par les alliés, qui pénétrèrent dans la ville et obligèrent Oudinot à repasser la rivière.

Chances de ma position.

Ma situation devenait éminemment périlleuse. Le jour même de la bataille d'Arcis, le congrès de Châtillon s'était dissous. Les souverains, résolus dès lors de renverser mon trône, allaient laisser un libre cours au déploiement de la force militaire; et mon beau-père, las de jouer un rôle qu'il avait adopté, moins par attachement pour moi que dans l'intérêt de sa fille, se promit bien de n'y plus apporter d'obstacles. Le comte d'Artois était à Vesoul, le duc d'Angoulême à Bordeaux, la Vendée se remuait. Resserré entre les deux masses ennemies établies sur l'Aisne et sur l'Aube, et dont la plus faible était incomparablement plus forte que la totalité des forces dont je pouvais disposer sur cette partie du théâtre de la guerre, il m'était désormais impossible de rien entreprendre de sérieux contre aucune d'elles. J'avais encore une petite armée en Italie et de fortes garnisons dans le Nord. J'avais enfin, et beaucoup trop tard, renvoyé Ferdinand en Espagne, et prescrit à Suchet de lui remettre les places que nous occupions encore sur l'Èbre; mais je n'avais plus le temps ni la possibilité de faire accourir les armées d'Espagne à mon secours, car elles se trouvaient fortement engagées contre Wellington, qui, dès le milieu de février, avait repris l'offensive et envahi la Gascogne.

Succès des alliés dans le Midi.

Instruit du départ des deux divisions de Soult, fort de l'arrivée du duc d'Angoulême, qui lui faisait espérer un grand point d'appui dans les provinces du Midi, Wellington n'attendit que des chemins praticables pour passer l'Adour et les Gaves; Soult, qui n'avait que 40 mille hommes, moitié conscrits, à opposer à 75 mille combattants, débordé par sa gauche, prit le parti de la retraite. Il résolut sagement de ne pas la diriger sur l'intérieur de la France, mais parallèlement à la frontière des Pyrénées; il gagna Orthès, où il se décida à livrer bataille. Cette action, qui ne valut aux Anglais d'autres trophées qu'un champ de bataille, obligea néanmoins Soult à continuer son mouvement vers Toulouse.

Wellington, sollicité par le parti royaliste à détacher un corps sur Bordeaux, y avait envoyé Béresford. Cette ville, jadis si célèbre par son patriotisme, reçut les Anglais

comme les Romains recevaient leurs légions triomphantes, et la France eut la douleur de voir ses citoyens donner les premiers ce grand scandale à l'Europe.

On voit, d'après cette esquisse de ma situation, que j'étais réduit à avoir recours aux moyens les plus désespérés, et à ne pas écarter les mesures extrêmes, pour peu qu'elles offrissent la moindre chance de salut. Le sort de la France dépendait de moi seul ; il n'y avait d'important que le point où j'étais. Puisque dix victoires, en Champagne, n'avaient pu fléchir la haine de l'ennemi, il fallait porter le théâtre des opérations sur un point où mes succès pouvaient obtenir de plus grands résultats. Pour faire la paix, il fallait donc sauver l'empire et replanter nos aigles sur les bords du Rhin.

Projet pour me jeter sur les derrières des alliés.

Ce but ne pouvait plus être atteint par les combats; nous étions trop faibles pour cela. Il ne me restait d'autre ressource que de manœuvrer sur les communications de l'ennemi, au risque de perdre les miennes. Je ne me dissimulais pas que la chance était hasardeuse, mais c'était l'unique qui me laissât entrevoir quelque espérance de salut.

Je résolus de la courir, en me jetant en masse par St-Dizier, vers la haute Meuse; j'y devais gagner de puissants renforts tirés des garnisons de la Lorraine et de l'Alsace; j'y aurais encouragé l'insurrection des départements foulés par l'ennemi, et de là j'aurais menacé enfin la ligne d'opérations de la grande armée, qui, partant de Bâle, se serait trouvée fortement compromise. Contraignant ainsi l'ennemi à revenir sur ses pas, j'aurais eu de plus l'avantage de l'attirer sur un terrain où les places favoriseraient singulièrement mes opérations stratégiques. Un demi-succès pouvait perdre les armées ennemies ; et moi au contraire, en cas d'échec, j'aurais eu le temps de me refaire sous la protection de nos forteresses. A la vérité, je laissais Paris à découvert; mais que signifie la capitale sous un prince militaire? n'est-elle pas au quartier-général? Maintenant que cette opération n'a pas été justifiée par le succès, l'on ne manquera pas de la présenter comme un coup de tête. Le peuple des salons, tout aussi simple que le vulgaire, ne juge jamais que d'après l'événement. Les mêmes gens qui déclament contre moi, parce que je n'ai pas réussi, n'auraient pas manqué d'élever jusqu'aux nues mes combinaisons, si Schwartzenberg avait rétrogradé sur Bâle, comme il était à parier qu'il l'aurait fait. Cependant, en y réfléchissant, que pouvais-je entreprendre de mieux? je n'avais pas l'option entre plusieurs partis; il fallait tenter l'opération qui, j'en conviens, a accéléré ma perte avant d'être consommée, ou me résigner à voir arriver ma ruine d'une manière plus lente, mais encore plus infaillible, en demeurant entre la Seine et la Marne, pour y être accablé par l'immense supériorité de l'ennemi. Quel homme impartial osera me blâmer d'avoir pris le premier parti? Si je l'avais combiné aussitôt après la victoire de Montreau, en m'y prenant à temps pour rappeler Suchet à Lyon, qui contestera les résultats qu'il eût obtenus?

Dans la soirée du 21 mars, je poussai avec ma garde jusqu'à Sommepuis; le reste de mon armée s'échelonna de ce bourg à l'Aube. Le 22, je passai la Marne au gué de Frignicourt, et me portai à Farémont. Macdonald vint à Dosnon. Les alliés avaient jeté une garnison dans Vitry : je la fis sommer; elle résista. Je n'étais pas dans l'intention de m'amuser à un siége : je passai outre, et m'avançai le 23 à St-Dizier; Macdonald franchit la Marne à Frignicourt, et

arriva à Villotte. Le 25, je vins à Doulevent.

La nouvelle de ma retraite d'Arcis n'avait pas produit sur l'ennemi l'effet que j'en attendais. Schwartzenberg, stimulé par l'empereur Alexandre et par le demi-succès remporté sur mon arrière-garde à Arcis, ignorant d'ailleurs les projets que j'avais sur ses communications, ne se replia pas sur Chaumont, comme je l'espérais. Il avait, au contraire, passé l'Aube pour me suivre vers Vitry, autant pour s'assurer de mes mouvements que pour protéger sa ligne d'opérations, et se lier de nouveau à Blücher. Le 22, la grande armée alliée passa l'Aube à Ramerupt, Songy et Lesmont, poussant des partis sur Vitry.

Opérations de Blücher.

Blücher, de son côté, ne pouvant se persuader qu'il avait vaincu à Laon, intimidé par la défaite du corps de St-Priest, et se rappelant les rudes coups que je lui avais portés un mois auparavant, était resté d'abord blotti dix jours entiers derrière l'Aisne. Cependant, lorsqu'il sut que j'avais quitté Reims, il se prépara à passer cette rivière, et résolut de détacher Wintzingerode avec 8 mille chevaux, afin de suivre mes mouvements et de chercher à rétablir la communication avec Schwartzenberg. A cet effet, un gros corps de cavalerie russe passa l'Aisne sur la droite de Marmont, et menaça de lui couper sa retraite. Ce maréchal, qui se trouvait avec 9 mille hommes en face de 80 mille, devait craindre d'être entouré à Béry-au-Bac; il se décida à faire sauter le pont et à se replier sur Fismes, où Mortier vint le joindre après avoir évacué Reims, que Wintzingerode occupa ainsi sans opposition le 20.

La concentration des deux maréchaux à Fismes était fort bien, dans la supposition que mon entreprise sur Arcis eût été couronnée d'un plein succès; mais elle devenait un contre-temps pour l'exécution de mon nouveau projet. Il ne faut pas leur en adresser de reproche, puisque alors ils ne pouvaient pas en avoir connaissance, et que, jusque-là, leur tâche avait été de couvrir ma communication avec Paris.

Débarrassé de la présence de Marmont à Béry-au-Bac, Blücher jeta des ponts sur l'Aisne, et fit suivre nos colonnes par les corps de Kleist et d'Yorck, tandis que Wintzingerode prendrait le chemin de Reims, dans le but indiqué.

Tout semblait s'accorder, comme par enchantement, pour détruire mon dernier projet, puisqu'au moment où Schwartzenberg se rapprochait au Nord, en laissant la route de Chaumont en prise, Blücher, qui s'était jusque-là acharné à marcher droit sur Paris, prenait par hasard la résolution de se rapprocher au sud de l'armée de Bohême. *Ainsi les deux grandes armées ennemies, au lieu de prendre une ligne divergente, se rapprochaient au moment où mes deux petites masses s'éloignaient l'une de l'autre.*

Marmont et Mortier sont séparés de moi.

L'ordre de me joindre à Vitry parvint, le 21, aux maréchaux; ils ne le reçurent, dit-on, que le soir, étant déjà arrivés à Fère en Tardenois. De cette particularité dépend tout le jugement que l'on doit porter sur leur marche. Outre ce contre-temps, il en survint un plus grand. Les Cosaques, battant le pays, prirent le 22 un courrier que j'expédiais à l'impératrice pour lui développer mon projet : Blücher résolut alors de pousser aussitôt avec les corps de Sacken et de Langeron sur Reims et Châlons, afin de se lier avec Schwartzenberg, dont on lui signalait la marche dans la direction de Vitry.

Cette circonstance devait rendre la situation des deux maréchaux très-critique. Arrivés à Fère en Tardenois, ils ne pouvaient plus revenir sur Reims; car outre qu'on savait cette ville au pouvoir de l'ennemi, il eût fallu encore passer sur les corps de Kleist et d'Yorck, qui avaient suivi leur marche sur Fismes. Ils ne pouvaient guère se flatter d'atteindre Châlons par Épernay, car déjà les coureurs de Wintzingerode étaient maîtres de la route; ils résolurent donc de marcher par Château-Thierry pour gagner la route de Montmirail, et atteindre ainsi Vitry, point intermédiaire entre Châlons et Vitry.

Cette circonspection très-naturelle, avec un corps de 17 mille hommes devant deux grandes armées, acheva de tout perdre.

Bien des écrivains en ont imputé le blâme à mes lieutenants; plus juste, je reconnais qu'il était difficile qu'ils fissent autrement. Blücher marcha le 23 mars à Reims, et le 24 à Châlons. Si Marmont avait reçu mon ordre à Fismes, comme on l'a prétendu, il est constant qu'il eût pu forcer le passage le 22 à travers la cavalerie de Wintzingerode, qui n'aurait pu lui disputer Reims. Mais si ce maréchal reçut l'ordre à Fère en Tardenois, il est à l'abri de tout reproche; il était difficile de prévenir Blücher à Châlons: sans doute, en marchant le 22 de Fère sur Épernay, il n'était pas matériellement impossible d'arriver à Châlons le 23; mais Wintzingerode y était déjà, et certain d'être soutenu par Blücher, il n'eût pas abandonné la ville. D'ailleurs le chemin de Fère en Tardenois à Épernay est détestable, et il n'est pas dit qu'on eût pu atteindre Châlons en deux marches.

Dans le moment même où le hasard donnait ainsi une direction concentrique aux masses ennemies, l'empereur Alexandre, instruit de mon projet par la lettre interceptée, et certain de l'approche de Blücher, assemblait à Sommepuis ceux de ses généraux dans lesquels il avait le plus de confiance, et leur proposait de résoudre s'il *était plus convenable de se porter sur Paris, sans s'inquiéter de mon mouvement vers la Lorraine, ou de se replier sur le Rhin.* Il penchait pour le premier parti, et chacun se rangea à son avis.

L'empereur Alexandre se décide à marcher sur Paris.

Schwartzenberg même, que mon plan avait rendu à son indépendance, en le séparant du cabinet de l'empereur d'Autriche, qui avait dû se retirer de Bar-sur-Aube à Dijon, se décida pour cette marche hardie. On en donna aussitôt avis à Blücher, et dès que les souverains alliés eurent la certitude que la jonction de leurs armées était pleinement consommée, ils se disposèrent à marcher sur Paris par les routes de Vitry à Sézanne et de Châlons à Montmirail. Le général Wintzingerode avec 8 mille chevaux et plus de 40 pièces de canon se porta de Vitry sur St-Dizier pour couvrir leurs mouvements, et nous faire croire qu'ils nous suivaient avec toute leur armée. Le 25, Wintzingerode occupa St-Dizier, et poussa son avant-garde à Éclaron, à la gauche de la Marne.

Cette détermination des souverains était sans doute la meilleure de toutes celles qu'ils avaient à prendre; mais je ne devais pas y compter de la part des coalisés qui, par divergence de vues, ne faisaient, depuis deux mois, qu'agir contre les principes de la guerre.

Anxiété dans laquelle je me trouve à St-Dizier.

J'avais été rejoint à St-Dizier par Caulaincourt; mais je n'avais aucune nouvelle de Marmont et de Mortier. Le retour de mon

négociateur avait redoublé l'audace des mécontents, qui encombraient mon quartier-général : chacun y envisageant ma chute comme prochaine, demandait s'il devait partager mon sort, et s'exposer aux mêmes chances. Il semblait en effet que l'honneur et l'indépendance de la France ne fussent pour rien dans ce grand conflit, et que chacun n'eût autre chose à penser qu'à la conservation de ce qu'il avait acquis. L'armée seule montrait du dévouement. Cependant, pour profiter de ma nouvelle situation, je poussais Oudinot à Bar-sur-Ornain. C'était sa patrie : il devait faire soulever la Lorraine. Ma cavalerie légère se jeta par Joinville sur Chaumont, d'où l'empereur d'Autriche fut obligé de décamper en toute hâte sur Dijon. Je me trouvais depuis vingt-quatre heures à Doulevent, dans une incertitude pénible, lorsqu'on me signala enfin, le 26, l'approche de forces ennemies considérables du côté de St-Dizier. Je ne devais point douter que ce ne fût l'armée de Schwartzenberg, et que son apparition imprévue eût seule causé le retard des maréchaux. Comment supposer, en effet, que ce fût l'armée de Blücher que j'avais laissée vers Soissons, derrière l'Aisne, séparée de Marmont et de Mortier? il n'y avait pas à balancer. Je marchai à l'ennemi afin de le culbuter et de rouvrir la route de Châlons, convaincu qu'enfin je joindrais les maréchaux. Sébastiani et Milhaud culbutèrent les escadrons de Wintzingerode jusqu'à Bar et St-Mihiel, et leur firent éprouver une perte de 1200 hommes hors de combat. On concevra sans peine quel fut mon étonnement lorsque les prisonniers rapportèrent que c'était l'armée de Silésie que j'avais devant moi. Ils parlaient même de la marche de deux armées ennemies sur Paris ; mais je ne pouvais croire à une telle complication de circonstances malheureuses. Je m'arrêtai à St-Dizier, et poussai le 27 une reconnaissance forcée sur Vitry ; là se dévoila enfin tout le secret de mes infortunes.

La jonction des armées ennemies s'étant réellement opérée le 23, le bruit de leur marche sur Paris n'était que trop fondé. Un parti puissant les y avait appelées ; elles venaient en outre de remporter un grand succès à Fère-Champenoise. Malgré ce coup de foudre, j'hésitais encore à suivre mon premier plan ; mais, pour l'exécuter avec quelque espoir de succès, il me manquait les 25 mille hommes que Marmont, Mortier et Pacthod devaient m'amener.

Ce n'était pas tout d'avoir ces corps de moins dans l'armée qui devait décider du destin de l'empire. Loin d'ajouter à ma force, ils allaient se trouver entourés et compromis au milieu de deux puissantes armées. Outre cela, tous mes généraux se récriaient sur l'imprudence d'abandonner Paris ; je résistai un moment à toutes ces clameurs ; enfin ils triomphèrent : je redoutais moins mon malheur que celui de tant d'anciens compagnons d'armes, et je cédai à ces importunes et pusillanimes représentations. Avant de reprendre la route de la capitale, disons par quel hasard les maréchaux avaient succombé dans les plaines de Fère-Champenoise.

Marmont et Mortier, partis de Château-Thierry, avaient pris deux chemins différents. Le premier, arrivé le 24 au soir à Sommesous, ne tarda pas à s'assurer que l'ordre de me joindre devenait inexécutable ; les reconnaissances lui signalèrent la présence d'une armée immense dans les plaines entre Châlons et Vitry, et l'approche des nombreuses colonnes qui se portaient contre lui. Il était forcé d'attendre la jonction de Mortier, qui avait pris le chemin de Villeséneux et Chaintrix, ignorant le voisinage d'une armée formidable. Marmont commença néanmoins sa retraite sur

Fère-Champenoise, où il attendit la colonne de Mortier.

Les alliés, ayant eu vent de la présence de ces deux corps, s'ébranlèrent le 25 pour fondre sur eux, Blücher par le chemin de Montmirail et de Sésanne, et la grande armée par celui de Vitry à Fère-Champenoise.

La dernière brigade du corps de Mortier, retardée dans sa marche, fut atteinte vers Fère-Champenoise par la cavalerie des alliés; et après avoir reçu en carré plusieurs charges soutenues d'une artillerie nombreuse, elle laissa les débris de cinq à six bataillons au pouvoir de l'ennemi.

Le corps de 8 mille gardes nationaux, parti de Montmirail avec le grand convoi d'artillerie dont j'ai déjà parlé, venait d'arriver sur la Soude, sans que les maréchaux eussent été instruits à temps de sa marche, dont les ordres émanèrent directement de mon état-major. Attaqué près de Frécon par la cavalerie russe de l'armée de Silésie, aux ordres de Wassitsckof, il gagna Fère-Champenoise, dans l'espoir de se rallier aux maréchaux qu'il n'y trouva plus. Il fut assailli par l'empereur Alexandre, qui avait poussé l'arrière-garde de Marmont, à la tête de la réserve du grand-duc Constantin. Nos carrés repoussèrent plusieurs charges, entourés de toutes parts; mais bientôt il fallut se remettre en marche : le désordre s'y introduisit. Deux carrés qui s'étaient séparés furent enfoncés; les trois autres réduits en une seule masse, battus par 60 pièces de canon, furent mitraillés, enfoncés et pris, malgré une résistance très-honorable pour des milices qui voyaient peut-être le feu pour la première fois.

Ce malheureux échec ne me coûtait pas seulement 10 mille hommes et 80 pièces de canon si maladroitement sacrifiés; il me privait de 25 mille combattants, sur lesquels j'avais compté pour renforcer l'armée qui devait délivrer l'Alsace et la Lorraine. Les maréchaux n'avaient plus qu'à gagner en toute hâte Paris, et ils pouvaient à peine se flatter de l'atteindre; car les corps prussiens de Kleist et d'Yorck, lancés sur Château-Thierry depuis deux jours, auraient pu aisément les prévenir. Heureusement ils ne poussèrent que leur infanterie sur la Ferté-Gaucher, ayant envoyé leur cavalerie dans la direction de Sézanne pour communiquer avec Blücher et savoir ce qui se passait.

L'embarras des maréchaux n'en fut pas moins extrême, lorsque arrivant le 26 devant la Ferté-Gaucher, ils trouvèrent cette ville déjà occupée par les Prussiens, qui leur barraient la grande route de Sézanne à Paris. Trop faibles pour s'ouvrir le passage l'épée à la main, ils se virent forcés de se rabattre sur Provins, où ils arrivèrent le 27; le lendemain Mortier se porta sur Guignes, et Marmont à Melun. Le même jour, les alliés entrèrent à Meaux, et leur avant-garde poussa même jusqu'à Ville-Parisis. Ces événements, si désastreux en eux-mêmes, le devenaient encore davantage, à cause de la consternation qu'ils avaient répandue dans la capitale. Le contenu des dépêches me faisait assez voir que l'approche des dangers, loin d'électriser les esprits, n'avait fait que les décourager entièrement.

Ces nouvelles me plongèrent dans une véritable perplexité : je ne voyais qu'abîmes, de quelque côté que je portasse mes regards. J'eus un instant la pensée de tomber sur la queue des colonnes alliées. Je pouvais sans contredit tourner Vitry en passant la Marne au gué de Frignicourt; mais les renseignements que je recueillis sur la marche des alliés, me firent connaître qu'ils avaient déjà trop d'avance sur nous pour que je pusse me flatter de les atteindre avant qu'ils eussent passé la Marne à Meaux ou à Lagny; ils étaient assez forts pour me

disputer le passage de cette rivière avec une de leurs armées, tandis que l'autre attaquerait de vive force Paris. Ce n'était donc pas le moyen de sauver la capitale. Il ne me restait plus qu'à me diriger sur la rive gauche de la Seine, avec l'espérance que Paris résisterait assez longtemps pour me donner le temps d'y arriver en forçant de marche. Pour comble de malheur, la petite armée que je commandais était disséminée. J'étais moi-même avec le gros à Vitry : un corps considérable qui poursuivait Wintzingerode avait poussé jusqu'à Bar-le-Duc. Toute ma cavalerie légère avait été jetée sur Chaumont pour intercepter la ligne d'opération des ennemis. L'empereur d'Autriche, qui s'y trouvait avec le quartier-général diplomatique et les administrations, se sauva en toute hâte à Dijon, serré de près par nos partisans. Je désignai Troyes pour point de concentration à tous ces corps ; mais moi-même je revins le 27 au soir à St-Dizier ; le 28, je me portai à Montierender.

Situation pénible de mes affaires.

Cependant je n'avais pas encore perdu tout espoir ; je pensais que la vue des Cosaques au pied de Montmartre remuerait les cœurs, et que les Parisiens, oubliant momentanément l'injuste défiance que je leur avait témoignée, tiendraient à l'honneur de repousser l'ennemi et de défendre jusqu'à la dernière extrémité les murs de la capitale. Cette populeuse ville pouvait facilement mettre sur pied 20 mille hommes de gardes nationales, ce qui, joint aux dépôts des troupes de ligne qui s'y trouvaient, et aux débris des corps de Marmont et de Mortier, eût formé une armée de 40 mille hommes pour garnir les fortes positions qui couvrent Paris à la droite de la Seine : l'emplacement de quelques batteries avait été désigné sur les hauteurs, et nous avions 200 bouches à feu pour les armer, si l'on déployait l'activité convenable.

L'occupation de la capitale n'étant pas, d'après ces calculs, l'affaire d'un jour, je me flattai d'arriver encore à temps pour raviver la défense par ma présence et par la coopération des troupes qui me suivaient : je pris la poste. Après avoir couru toute la nuit, j'arrivai à la Cour-de-France. Quelle fut ma surprise d'y rencontrer le général Belliard avec la cavalerie de Mortier! l'armée des maréchaux le suivait de près ; Paris avait donc succombé.

Bataille de Paris.

Dans la journée du 29, les alliés avaient continué leur marche sur Paris par la rive droite de la Marne, après avoir laissé les corps de Sacken et de Wrède à Meaux pour couvrir leurs derrières. Le 30, de grand matin, les maréchaux Mortier et Marmont, arrivés la veille à Charenton, se portèrent sur les hauteurs qui dominent Paris au nord. Renforcés par toutes les recrues des dépôts de la garde, ils avaient 20 mille hommes sous les armes ; mais la garde nationale que l'on ne sut pas utiliser, ne fournit que 5 mille hommes pour soutenir les troupes de ligne, et on ne mit en batterie qu'une faible partie de l'artillerie de position dont on pouvait disposer : à cela près, on fit ressource de tout. La brillante jeunesse de l'école Polytechnique, celle de l'école vétérinaire d'Alfort, l'espoir de toute une génération, se dévoua spontanément pour servir l'artillerie, qui n'avait plus guère que des invalides mutilés pour la pointer. Si l'on compare cette conduite à celle des habitants de Vienne et de Berlin lorsque nous y entrâmes, on trouvera que Paris déploya encore plus de patriotisme qu'eux. Les alliés avaient 120 mille hommes ; leur grande armée attaqua les hauteurs de Belleville, tan-

dis que Blücher assaillit Montmartre. Le combat commença avec le jour; mes troupes, malgré leur extrême infériorité en nombre, justifièrent leur ancienne renommée; elles disputèrent avec acharnement leur dernier champ de bataille. Compans se couvrit de gloire à Romainville; le vieux maréchal Moncey combattit bravement à la tête de la garde nationale, qui seconda Mortier à la défense de Montmartre jusqu'à la Seine. Ce ne fut qu'à quatre heures du soir que les ennemis réussirent à couronner les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, d'où ils jetèrent des projectiles sur les faubourgs. Il ne restait plus d'autre ressource que de se défendre pied à pied dans les rues: mais on n'aurait pu l'entreprendre qu'à l'aide d'une coopération franche de la part des habitants, et les maréchaux ignoraient si les Parisiens étaient disposés à un pareil effort. D'ailleurs, il n'y avait parmi les chefs d'assez bonnes têtes pour concevoir et exécuter des résolutions énergiques. Mon frère Joseph, à qui j'avais confié le commandement en chef de Paris, fut le premier à partir. Les maréchaux, autorisés par lui, traitèrent avec l'ennemi. La capitale ouvrit ses portes; les troupes de ligne qui en avaient défendu les accès profitèrent de la nuit pour se replier sur Essonne.

Situation de la France.

Je retournai à Fontainebleau, la mort dans l'âme. En ralliant toutes mes troupes, je pouvais disposer encore de 50 mille hommes; mais cette force qui eût été suffisante pour empêcher les alliés d'entrer à Paris, ne l'était plus pour les en chasser. Les nouvelles du Midi n'étaient guère plus rassurantes : les Anglais se trouvaient maîtres de Bordeaux, et les Autrichiens, de Lyon. L'armée anglo-sicilienne de Bentinck, disponible en Catalogne, vint attaquer Gênes : mon empire croulait de toutes parts. Aucune force humaine ne pouvait retarder sa chute, dès que la France ne sentait pas que son sort était uni au mien. Elle fut bien loin d'en juger ainsi. La nation française ne montra pas pour la défense de son sol toute l'énergie que j'aurais cru : le petit nombre qui prit les armes se couvrit de gloire; le reste mérita bien le sort qui l'accabla.

Défaut d'esprit public à Paris.

J'avoue que vingt ans de guerre, la conscription anticipée de deux ans, et les cohortes de bans levées en 1812, avaient épuisé la classe qui fournit les meilleurs soldats. Depuis 1800, le mot de *patrie* ne retentissait plus dans les rues; on ne le connaissait plus dans les salons. Toutefois le mot d'honneur, qui fait vibrer tous les cœurs en France, devait y suppléer. Le souvenir du grand mouvement de 1793 était encore présent à ma mémoire; l'indépendance de la France était si étroitement liée à l'intégrité de son sol que je ne conçois rien à l'apathie de la nation dans cette crise décisive.

Les orateurs de tribune saisirent le moment du péril pour déclamer et provoquer la discorde, quand il eût fallu étouffer tous les ressentiments. Les écrivains dont Paris fourmille, et dont j'avais soumis les écarts à un frein salutaire, taillèrent leurs plumes et composèrent des pamphlets. Les salons, remplis de petits-maîtres et de vieilles femmes qui partout veulent mener l'état à leur guise, se déchaînaient contre moi. En un mot, la même nation qui en 1793 avait condamné à mort les jeunes filles qui vinrent complimenter le roi de Prusse à Verdun, regarda en 1814 les défenseurs de la patrie comme des flibustiers, et les soldats de la coalition comme des héros. On ne rougit pas de se parer de bonnets à la Blücher, huit jours avant que le canon grondât sur

Paris. Les braves qui se couvrirent de gloire pour la défense de la capitale contre des forces décuples, épuisés de faim, ne trouvèrent pas en la traversant tous les secours qu'ils méritaient; et les boutiques, fermées à leur passage, s'ouvrirent aux Pandours. Toutes les têtes avaient tourné. Bordeaux renchérit encore sur Paris, et les Anglais y furent accueillis en libérateurs. Lyon seul prit le deuil à l'aspect des Autrichiens.

Sage conduite de l'empereur de Russie à Paris.

J'aime à rendre à César ce qui appartient à César : je conviendrai que le séjour d'Alexandre à Paris contrasta avec la manière dont je traitai Moscou et Smolensk à mon départ; sa conduite fut noble et généreuse; à la vérité, il était intéressé à gagner les esprits, et la France a payé cher cette générosité. Toutefois, comme elle partit de cœur, elle n'en est pas moins digne d'éloges. Son entrée à Paris fut plutôt le pendant de l'entrée de Henri IV, que celle d'un vainqueur qui avait à venger l'explosion du Kremlin et le ravage de son empire. Une foule immense le saluait avec acclamation et se pressait sur son passage. On devinait que, satisfait de ma chute, il ne s'enrichirait point des dépouilles de l'Empire.

Intrigues de quelques factions pour amener ma déchéance.

Mon règne n'avait pas laissé de champ aux intrigues des femmes. A l'exception de celles des militaires que je comblais de faveurs, elles ne m'aimaient pas : les mères me reprochaient la conscription, comme si elle était mon ouvrage; les femmes galantes me reprochaient ma sévérité; les douairières du faubourg St-Germain me traitaient de soldat parvenu, et ne me pardonnaient pas d'éclipser toutes les illustrations. Elles reçurent les alliés avec des acclamations, et en agitant leurs mouchoirs de toutes les croisées situées sur le boulevard où défilait le cortége. Des intrigants présentèrent cette circonstance fortuite comme une manifestation de l'opinion publique. A les en croire, la France soupirait pour des princes que la génération actuelle ne connaissait pas; ils prétendirent que ces mouchoirs étaient l'oriflamme des Valois, le drapeau de Philippe-Auguste!!! C'était un beau thème pour les têtes poétiques de quelques déclamateurs, et pour les machinations des T.... D... F... de P... V... etc. Le club de ces messieurs, dirigé par l'ex-évêque d'Autun, après avoir remué ciel et terre pour appeler les alliés de Francfort et de Chaumont à Paris, acquit facilement du crédit auprès des souverains; il leur persuada que la nation ne voulait plus de moi; et certain de trouver de l'appui dans quelques vieilles têtes du sénat dont je n'avais pas toujours été content, ils se hâtèrent de faire émettre par cette autorité mutilée un vœu conforme à leurs desseins.

Le 2 avril, le sénat, que j'avais créé et accablé de bienfaits, me déclara déchu de l'empire, et institua un gouvernement provisoire. Il faut le dire néanmoins, cette résolution fut celle d'une minorité factieuse; car, sur 140 membres qui le composaient, 66 seulement y prirent part, et ce ne fut pas ceux pour lesquels j'avais fait le moins. Ils étaient présidés par ce Talleyrand, dont le nom passera à la postérité comme celui du Carthaginois Hannon.

Je me décide à abdiquer l'empire.

La troupe qui m'entourait à Fontainebleau, quoique peu nombreuse, était si dévouée et capable de tant d'héroïsme, que j'aurais pu tenter encore avec elle le sort des armes : j'en eus un instant l'idée, parce que, dans l'impossibilité de vaincre, tout

combat, quelle qu'en fût l'issue, eût ajouté du moins à l'éclat de ma chute. D'ailleurs, qui sait où pouvait conduire un pas rétrograde des alliés? Si nous ne réussissions pas à chasser l'ennemi de Paris, il était aisé de nous replier derrière la Loire, de rallier à moi Soult, Suchet et Augereau, de former du tout une masse de 120 à 130 mille hommes, de la jeter sur la ceinture de places qui couvrent nos frontières, et de combattre comme les Romains qui faisaient encore la guerre en Espagne quand Annibal menaçait le cœur de la république. Les maréchaux, las de la guerre, en jugèrent autrement; ils me demandaient quelles étaient mes espérances, mes ressources et le terme de leurs sacrifices. On me parla d'abdication pour sauver les débris de la France; je lui devais le sacrifice de mon amour-propre, je me résignai. Je ne me faisais pas illusion sur les résultats de cette abdication; mais cette formule pouvait servir un jour à mon fils, je n'hésitai pas à la signer.

Un parti nombreux aurait souhaité que cet enfant montât sur le trône pour conserver la révolution avec ma dynastie; j'en conçus un moment l'espérance, et je chargeai Caulaincourt et Ney de se rendre près de l'empereur Alexandre pour traiter sur cette base. Ce prince était ébranlé; il avait eu le temps de s'apercevoir que les acclamations insensées d'un peuple de femmes et de quelques milliers de mécontents de toute couleur, n'étaient que des signes équivoques de l'esprit national. Plusieurs partis l'obsédaient de leurs craintes et de leurs espérances. Il jugeait que, si l'armée recevait des renforts de gardes nationales et se prononçait fortement en ma faveur, la position des alliés dans Paris serait précaire. Il hésitait donc sur le parti à prendre, lorsqu'on vint lui annoncer que Marmont et son corps d'armée m'avaient abandonné. Cet incident fixa ses irrésolutions, il crut qu'aux yeux de l'armée même ma cause était sans ressource. Il ne lui rendit pas justice. Les braves qui la composaient m'étaient attachés à la vie, à la mort. Le cœur leur disait qu'après ma chute il n'y aurait ni gloire, ni prospérité, ni intégrité de territoire pour la France. J'étais pour eux l'ange tutélaire de la patrie. Ils ne l'avaient jamais vue si belle, si florissante que sous mon empire. Si, à d'autres époques, je l'avais déjà délivrée des fureurs de l'anarchie, de la présence odieuse de l'étranger, comment ne serais-je pas sorti victorieux de cette nouvelle lutte? L'espoir de sauver la France enflammait leur noble courage. Ils comptaient pour rien des fatigues, des dangers que je partageais avec eux, et dont le prix devait être une gloire immortelle. Cependant les intrigants, les royalistes, compromis par l'éclat de leurs premières démarches auprès des vainqueurs, s'efforcèrent de présenter l'acte déshonorant de deux généraux ingrats comme l'opinion de l'armée; mais loin que les troupes eussent partagé leur défection, il fallut employer la ruse pour les amener à Versailles, où elles s'insurgèrent contre eux.

Mais ce que la protestation énergique du corps de Marmont jetait d'un côté dans la balance en faveur de ma dynastie, le sénat le détruisit par la constitution qui rappela au trône le frère de Louis XVI. Dès-lors tout fut perdu pour mon fils comme pour moi. N'estimant point assez la couronne pour allumer la guerre civile à la suite d'une guerre étrangère, je signai une abdication sans réserve.

On a prétendu que les alliés n'avaient pas eu le choix, et qu'ils auraient été fort embarrassés de repousser le lieutenant du royaume arrivé à Nancy, en foulant aux pieds les principes pour lesquels ils avaient combattu depuis vingt ans. De tels arguments sont pitoyables; si la Russie, l'Au-

triche et la Prusse avaient consenti à traiter de mon abdication, sous condition de reconnaître ma dynastie et de discuter la paix définitive avec un conseil de régence, les *mouchoirs blancs* ne les en eussent certes pas empêchés. Ils cédèrent moins à la nécessité et aux intrigues de quelques personnages bien connus, qu'au sentiment des convenances et au désir d'une paix durable.

En prenant la couronne, j'avais mis les trônes à l'abri des peuples; en la rendant aux Bourbons, on les garantissait contre les soldats heureux. Un homme d'état impartial dira plus, c'est que, dans le naufrage universel, le retour des Bourbons paraissait un bonheur pour la France; tant la légitimité des dépositaires de la puissance nationale a d'influence sur la prospérité d'un état! Sans ce retour, le royaume, abandonné à une régence, avec les princes légitimes chez l'étranger, eût été en proie à tous les déchirements; la régence, quelle qu'eût été sa forme, aurait repris les rênes avec la guerre civile, et dans une situation plus délicate peut-être qu'à mon retour d'Égypte. Le rappel des princes légitimes semblait devoir sauver la France d'une nouvelle anarchie. On devait croire que vingt ans de malheurs auraient éclairé ces princes; qu'ils auraient beaucoup oublié et beaucoup appris. Mieux qu'aucun autre souverain, ils étaient en position de réconcilier l'ancienne France avec la nouvelle; il ne fallait pour cela que la tête et le cœur d'Henri IV.

Je sentis un peu tard que j'avais commis une faute, en ne mettant pas entre ma dynastie et l'ancienne la différence de religion. Ce ne furent pas la médiocrité et les fautes politiques de Jacques et de Charles II qui renversèrent la race des Stuarts pour la seconde fois du trône d'Angleterre, mais bien l'opposition de la croyance religieuse. Si, à l'époque du concordat, j'avais embrassé la réforme avec tous les hommes attachés à l'administration publique, la France entière nous eût imités, et mon fils m'eût probablement succédé.

La Russie n'inclinait pas à favoriser ma dynastie; d'abord l'animosité personnelle avait pris dans le cœur d'Alexandre la place des sentiments qu'il me témoignait en 1807; ensuite il réfléchit que l'influence de l'Autriche ne manquerait pas de s'accroître de toute celle que Marie-Louise exercerait sur la France, à titre de régente. Mon fils majeur eût pu convenir à la Russie; mon fils sous la tutelle de Metternich ne convenait qu'à son tuteur. L'Angleterre, se flattant d'exercer plus d'ascendant sur les Bourbons réfugiés, et voulant faire triompher les principes que Pitt avait pris pour prétexte de toutes ses guerres, était la plus intéressée à la chute des miens, non par affection pour des princes dont elle avait, plus d'une fois, contrarié le retour dans des temps plus opportuns, mais parce qu'alors ils étaient les seuls qui pussent remplir ses vues.

La paix générale fut le résultat du rappel des Bourbons : elle était dure; la France y perdit tout, parce qu'elle se débattit non avec ses ministres, mais avec ceux de la famille qui remontait sur le trône. C'était un traité où chacun réclamait d'amples dédommagements de ses sacrifices, de ses dépenses : Louis XVIII n'ayant rien déboursé, aurait eu mauvaise grâce d'intervenir dans le partage de mes dépouilles.

Carnot a reproché aux Bourbons d'avoir cédé si facilement la Belgique; mais c'était le *sine quâ non* sans lequel l'Angleterre n'eût pas traité avec eux; et leur retour, sans la paix maritime, eût amené un état de guerre pire que celui auquel on voulait mettre un terme. D'ailleurs quels moyens auraient-ils eu de refuser cette cession? la bataille de Toulouse venait d'achever la ruine de nos affaires.

Wellington bat Soult à Toulouse.

Soult faisait tous les préparatifs pour défendre cette ville, lorsque Wellington se présenta pour l'attaquer six jours après mon abdication. Un bruit confus des événements de Paris ne suffisait pas pour empêcher de défendre une ville française, assaillie par des Anglais; mais l'esprit de parti, toujours prêt à dénaturer les événements et à chercher des coupables, en a fait un crime à ce maréchal. On lui a reproché d'avoir imité le célèbre Guillaume d'Orange, qui livra la bataille de Mons après la paix signée, et par pure animosité contre Louis XIV. La comparaison n'est pas exacte; quand le prince d'Orange attaqua, il savait que la paix était signée; Soult ne connaissait que par des rapports vagues l'entrée hostile des alliés à Paris; il était encore en état de guerre et repoussait une agression ennemie. Soult fut battu; sa gauche et son centre déjouèrent, il est vrai, toutes les attaques de l'ennemi sur Toulouse. La droite, appuyée au ruisseau de l'Ers, fut débordée par Beresfort, à la tête des divisions Cole et Clinton. Ce général cheminait avec la première entre le ruisseau et nos redoutes, par un mouvement parallèle et pour le moins audacieux. Soult, qui suivait ce mouvement des yeux, lança la réserve, sous Taupin, en deux colonnes, pour enlever ces téméraires. Imitant mon exemple à Rivoli, lorsque la colonne de Lusignan se prolongeait sur mes derrières, il crie à ses soldats : *Ces Anglais sont à nous, je vous les livre ;* mais la fortune trompa cruellement son attente, et tourna contre lui la manœuvre sur laquelle il fondait l'espoir de sa victoire. Taupin mène ses troupes à la charge par bataillon; il est frappé à mort; sa troupe hésite : exposée à un feu meurtrier, elle éprouve des pertes sanglantes sans faire aucun mal à l'ennemi; enfin elle recule et se retire en désordre. Soult, frustré du résultat de cette attaque qu'il croyait infaillible, se hâta de quitter Toulouse pour ne pas perdre sa ligne de retraite. Ce qui s'était passé dans la capitale rendait, au reste, ces mouvements superflus, et cette bataille perdue par un de mes lieutenants me consola en quelque sorte de l'abdication à laquelle je m'étais décidé.

Soit par cette sorte de respect qu'inspire un vieux guerrier, soit pour faire parade de générosité, les alliés me laissèrent le choix de ma retraite; j'indiquai l'île d'Elbe, voisine de la Corse où je suis né, touchant à l'Italie, premier théâtre de ma gloire. Ils me l'accordèrent avec un titre qui semblait désormais ne devoir plus leur porter ombrage. Ils me permirent enfin d'emmener avec moi un petit nombre de ces vieux soldats, avec lesquels j'avais couru tant de hasards, de ces hommes que le malheur ne décourage pas. On ne se doutait guère qu'un an après, l'empereur de l'île d'Elbe, avec cette poignée de braves, ferait de nouveau la conquête de la France.

Je partis accompagné de commissaires des puissances alliées. En traversant la France pour me rendre au lieu de mon exil, j'eus lieu de me convaincre de la divergence de l'opinion à mon égard. Autant on paraissait me chérir et me regretter dans les environs de Paris et dans les provinces de l'Est, autant j'étais haï dans le Midi. On n'y eut pas même pour moi le respect dû au malheur, et je fus plus d'une fois forcé de me mettre sous la protection de l'étranger pour défendre ma vie contre le peuple qui s'était enivré tant de fois de mes triomphes.

Je me suis comparé un an après à Thémistocle; je crois qu'on ne m'accusera pas de manquer de modestie, en me mettant en parallèle avec cet illustre Athénien.

Révolution à Milan; évacuation de l'Italie.

Je reçus en route une nouvelle à laquelle il était naturel de s'attendre ; le royaume d'Italie ne pouvait survivre à l'empire. Menacé par la défection de Murat et sa marche vers le Pô, par l'apparition des Anglais devant Gênes et de Bubna sur le Simplon, Eugène s'était maintenu néanmoins avec courage. Une révolution fanatique excitée à Milan par quelques partisans de l'Autriche, et plus encore la nouvelle de ma déchéance, le déterminèrent enfin à conclure un arrangement pour l'évacuation de l'Italie par la poignée de Français qui lui restaient.

Dans les commotions politiques, il est toujours une classe d'hommes qui souffrent : ceux qui avaient eu la confiance de l'Autriche avant 1796, et pendant la réaction de 1799, n'avaient pas eu la mienne, et aspiraient à un changement qui leur rendrait leur influence. Ils prétextèrent l'énormité des impôts pour soulever la populace de Milan contre le ministre des finances Prina, qu'ils massacrèrent indignement. Ce mouvement m'affligea. L'Italie me devait tout, et j'avais conçu pour son avenir les projets les plus généreux ; son ingratitude me révolta, bien que je n'eusse pas manqué d'occasions d'apprendre à connaître le cœur humain.

Quelque grande que fût ma chute, elle n'efface pas tous mes travaux. Je laisse aux connaisseurs à juger la campagne de 1814 ; s'ils sont de bonne foi, ils la regarderont, avec celles de 1805 et 1809, comme les plus mémorables et les plus savantes des temps modernes. En laissant même à la politique la part qu'elle eut aux manœuvres des alliés, et les occasions qu'elle me fournit de les battre, on ne disconviendra pas que mes mouvements peuvent être cités comme des modèles d'activité, d'énergie et de coup-d'œil stratégique. Avec 70 mille hommes en campagne, je tins tête à plus de 300 mille, et fus le plus souvent victorieux. Le dévouement de mes braves soldats dans ces marches alternatives contre Blücher et Schwartzenberg, où tous les jours il fallait faire 10 lieues, et tous les jours combattre contre de nouvelles masses de troupes fraîches, reposées et fières de leurs victoires ; ce dévouement, dis-je, n'est pas moins digne de fixer l'attention. La génération actuelle a osé flétrir leurs lauriers, la postérité les vengera ; déjà elle a commencé pour eux, car leurs plus cruels ennemis n'osent plus séparer leur gloire de celle de la France. Mânes des braves de Montmirail, de Champ-Aubert, de Montreau, reposez en paix ! votre gloire est inaltérable ; vos exploits exciteront l'enthousiasme et le respect des siècles les plus reculés.

Je dois cependant le dire, la démoralisation avait commencé dès Brienne à gagner mon quartier-général. Berthier et ses alentours n'en pouvaient plus de fatigues et de dégoût. Loin de souscrire sans murmure aux sacrifices que leur imposait leur rang, ils faisaient résonner dans mes antichambres à toute occasion les mots de *paix* et de *repos ;* comme si ces mots eussent été de saison quand la France était inondée d'ennemis, et que nous devions à la nation l'exemple de l'enthousiasme et du dévouement le plus absolu.

La conduite des maréchaux à Fontainebleau ne fut pas le résultat d'un désespoir spontané, mais la conséquence naturelle des lamentations dont ils m'obsédaient depuis la bataille de Dresde. Je les avais mis, il est vrai, à de rudes épreuves depuis le fatal passage du Niémen en 1812 ; mais depuis lors il n'avait pas été un moment en mon pouvoir d'arrêter, comme on l'a prétendu, la marche des événements. L'empereur de Russie avait résolu de ne plus traiter avec moi, sans avoir des garanties qui eussent été pour moi

autant d'humiliations ; car pour donner des garanties à ses ennemis, il faut déchoir volontairement. Si, à Prague, la médiation de l'Autriche m'eût été favorable, ce prince se serait retiré derrière la Vistule, mais n'eût pas conclu la paix, ou il y eût mis des conditions que dans cette situation prospère il m'eût été impossible d'accepter. L'Angleterre ne voulait pas davantage la paix, car elle osait me demander Anvers, quand je tenais encore Dantzick et Hambourg. L'Autriche fit semblant de la proposer, parce qu'elle savait bien que je ne pourrais plus défendre l'Italie, dès que je serais ramené sur le Rhin, et qu'elle convoitait la Lombardie. La lutte entre l'Europe et moi ne pouvait se décider que par ma chute, ou par de grands succès qui m'eussent permis de dicter la paix à l'Allemagne.

Des détracteurs de ma gloire n'ont pas rougi de comparer ma défense de la France avec celle de Henri II contre Charles-Quint, et de Louis XIV contre Eugène et Marlborough, et de me donner tout le désavantage de ce ridicule parallèle. Charles-Quint attaqua Metz avec 50 mille hommes, la place en avait 15 mille sous Guise-le-Balafré ; il suffisait des paysans de la Champagne pour la sauver. Louis XIV vit la puissance de l'empereur et de l'Angleterre s'épuiser six mois devant Lille, et trois autres devant la bicoque de Landrecies ; ce n'était pas une armée de 70 mille hommes qui pouvait subjuguer un empire comme la France, avec un système d'opérations pareil. Il faut être de bien mauvaise foi pour comparer des événements semblables avec l'invasion d'un million et demi d'hommes armés, et toute l'Europe debout pour les soutenir. Cette invasion, exécutée avec rapidité en quelques semaines, à une époque où aucune armée active n'était en mesure de s'y opposer, fut cependant plusieurs fois sur le point d'échouer par l'étonnante activité de notre défense. Elle eût échoué en effet, si, au lieu d'intrigues et de divisions intestines, nous eussions opposé à l'ennemi, *union, patriotisme* et *dévouement*.

....

....

Ici Napoléon s'arrête, sa poitrine gonflée laisse échapper de longs soupirs. Ses illustres auditeurs respectant les motifs de sa réticence, le regardent avec un intérêt mêlé d'attendrissement. Mais bientôt Napoléon reprenant son air calme et serein, poursuit le récit du dernier acte de sa vie politique en ces termes :

CHAPITRE XXII.

Situation de la France après le départ de Napoléon. Il descend à Cannes avec 800 hommes. Retour à Paris. Campagne de 1815. Batailles de Ligny et de Waterloo. Seconde abdication. Fin de la carrière de Napoléon.

Séparé de ma femme et de mon fils d'une manière honteuse pour la maison d'Autriche, sans projets pour l'avenir, je me retirai à l'île d'Elbe, comme Scipion dans son asile de Literne. Condamné à n'être plus qu'un des spectateurs du siècle, un secret pressentiment m'avertissait que je reparaîtrais encore sur la scène du monde. Cependant, l'incertitude de l'époque, l'impuissance où j'étais d'en faire naître l'occasion m'empêchant de former des plans, je m'en consolai en m'occupant à écrire mon histoire; mais la marche des événements se précipita tellement que je fus surpris par eux dans ma retraite.

Nouvelles de la division des partis en France.

Je recevais les journaux : ils m'apprenaient le gros des affaires; je tâchai d'en saisir l'esprit à travers leurs mensonges. Il me parut évident que Louis XVIII avait connu le secret de notre siècle; il s'était assuré que la majorité de la France voulait les résultats de la révolution; il savait, par 25 ans d'expérience, que son parti était trop faible pour résister à cette majorité; il savait que la majorité finit par dicter la loi. Il fallait donc pour se maintenir sur le trône qu'il régnât avec la majorité, c'est-à-dire avec les intérêts nés de la révolution. Henri IV avait dit que Paris valait bien une messe; Louis XVIII pensa que la couronne valait bien une constitution. Mais pour n'être pas révolutionnaire lui-même, il fallait que le roi refît la révolution comme à neuf, en vertu du droit divin sur lequel il se fondait.

Cette idée était ingénieuse; elle rapprochait les Bourbons du parti qui les repoussait, et rendait royalistes les révolutionnaires, en maintenant leurs intérêts et leurs opinions. Il ne devait donc plus y avoir qu'un cœur et qu'une âme dans toute la nation; on affectait de le répéter, mais ce n'était pas vrai.

Il y avait cependant tant de bonheur dans cette combinaison, que la France, sous ce régime, serait devenue florissante en peu d'années. Le roi aurait résolu, en un trait de plume, le problème pour lequel j'avais combattu vingt ans, puisqu'il établissait la nouvelle doctrine politique en France et la faisait reconnaître sans contestation de toute l'Europe : il ne lui fallait, pour réussir, que de savoir être maître chez lui.

Pour opérer ce grand œuvre, le roi avait donné une charte; elle était excellente, parce qu'elles le sont toutes quand on aide à la lettre. Mais comme des chartes ne sont que des actes, elles n'ont de valeur que par

l'autorité qui se charge de les défendre. Or, cette autorité ne se plaça nulle part : au lieu de la confier en des mains responsables, le roi la laissa s'éparpiller entre tous ceux qui se couvraient de son nom. Au lieu d'être l'unique chef de l'État, on eût dit qu'il n'était plus qu'un chef de parti : tout prit en France une couleur factieuse, l'anarchie s'y introduisit.

Dès lors, il n'y eut plus que de l'inconséquence et de la contradiction dans le système de la cour ; les mots n'allaient jamais aux choses, parce qu'on voulait au fond du cœur autre chose que ce qui était promis par écrit.

Louis XVIII avait donné la charte pour empêcher qu'on ne la prît ; mais il était évident que, le premier moment passé, les royalistes espéraient la retirer pièce à pièce, parce que ce pacte ne leur convenait pas.

Ils voulaient un maître débonnaire, comme les prêtres espagnols en demandent un, c'est-à-dire qui les laisse gouverner sans contradiction. Les émigrés ne voyaient dans le retour des Bourbons qu'un moyen de s'indemniser de leurs pertes, et de ressaisir leurs priviléges. Ils s'étaient ruinés pour leur propre cause, et se présentaient comme des victimes de leur dévoument à la famille royale. A la vérité, il y avait eu communauté d'intérêt dans cette lutte que la royauté et la noblesse avaient soutenue contre la nation. A ce titre, rien de plus naturel qu'elles partageassent ensemble les fruits de la victoire. Le clergé prêchait aussi contre la charte, parce qu'il espérait revendiquer ses biens et reprendre son antique influence, et qu'avec la charte cela ne se pouvait pas.

On ne posait donc que des pierres d'attente dans l'édifice du gouvernement ; on avait refait la noblesse, mais elle n'avait ni prérogatives, ni pouvoir ; elle n'était pas démocratique, parce qu'elle était exclusive ; elle n'était pas aristocratique, parce qu'elle n'était rien dans l'état. On rendit donc à cette caste un mauvais service en la remettant sur pied de cette manière après la restauration ; car elle était offensante sans posséder aucun moyen de se défendre : c'était un contre-sens qui devait amener des froissements continuels.

Une femme, qui avait un esprit supérieur toutes les fois qu'elle ne parlait pas politique, aurait voulu que les Bourbons prissent l'empire comme je l'avais laissé. « Le lit « était si bien fait, disait-elle ; il ne s'agis- « sait que de s'y coucher. » Quelle extravagance ! comment le successeur de Louis XVII aurait-il pu reconnaître un sénat dont aucun peuple de l'Europe n'aurait voulu, après la conduite qu'il avait tenue ? Le roi a pris le seul parti convenable, celui de donner une charte ; il n'avait qu'à la soutenir avec un bras de fer, ou bien ajourner sa mise en activité pour quelques années, en régnant provisoirement d'une manière absolue. On dira peut-être qu'il eût été difficile de gouverner par ordonnance royale ; mais on ne risquait rien de l'essayer : en plaçant dans le conseil des hommes forts et impartiaux, rien ne prouve qu'on n'eût pas réussi. Il eût fallu la volonté de Richelieu et les principes d'Henri IV ; en un mot, il eût fallu mettre en pratique ce qu'on avait si sagement promis, union et oubli. C'était le projet des princes, tout l'a prouvé ; mais ainsi que cela arrive après de longues discordes, on ne s'entend que quand les intérêts et les amours-propres sont satisfaits. Au lieu de cela, on fit comme en 1789, on mit les amours-propres et les intérêts aux prises.

Les gens qui avaient livré Toulon se montraient aux Tuileries à côté de ceux qui l'avaient repris ; ils osaient même braver ceux-ci par des railleries : le roi aurait dû

les envoyer à Cayenne. Il était indispensable pour lui d'exposer, dans une proclamation solennelle, les principes de son gouvernement, et d'assurer leur triomphe en dépit de toutes les petites résistances. Au lieu de rassurer tous les intérêts et de briser toutes les prétentions, on a fait tout le contraire, on a caressé les prétentions et froissé les intérêts.

On voulait poursuivre la révolution de 89 avec les royalistes, et achever l'œuvre de la restauration avec des ex-conventionnels ; les uns et les autres travaillaient de mauvaise grâce et à contre-cœur, parce qu'on ne fait marcher des révolutions qu'avec les hommes nés avec elles. Le roi n'aurait dû s'entourer que d'hommes de trente à quarante ans. On voulait maintenir la révolution, et l'on avilissait ses institutions ; on décourageait par là la masse de la nation, qui avait été élevée avec elles, et s'était accoutumée à les respecter. On gardait les soldats parce qu'on en avait peur et qu'on n'en avait pas d'autres ; et en les passant en revue, on rehaussait la gloire de leurs ennemis. Personne ne prenait confiance dans ce qui existait, parce qu'on n'y voyait des points d'appui nulle part : ils n'étaient pas dans les intérêts, puisqu'ils étaient tous compromis ; ni dans les opinions, puisqu'elles étaient toutes froissées ; ni dans la force, puisqu'il n'y avait à la tête des affaires ni bras ni volonté.

On veut m'éloigner de l'île d'Elbe.

J'étais assez bien informé de ce qui se passait au congrès de Vienne ; j'appris à temps que les ministres de Louis XVIII avaient proposé au congrès de m'enlever de l'île d'Elbe pour m'exiler à Ste Hélène ; c'était une violation gratuite du traité de paix, puisque alors je n'avais rien fait qui pût exciter son courroux.

Mes faibles moyens de défense ne me permettant pas d'attendre avec sécurité l'effet de cette tentative, je conçus un projet qui paraîtra audacieux dans l'histoire, et qui n'était que raisonnable en réalité.

Je me décide à retourner en France.

Je pensai à remonter sur le trône de France. Quelque faibles que fussent mes forces, elles étaient encore plus grandes que celles des royalistes ; car j'avais pour allié l'honneur de la patrie qui parfois sommeille, mais qui ne périt jamais dans le cœur des Français. Je me confiai dans cet appui. Je passai en revue la petite troupe avec laquelle j'allais tenter une si grande entreprise. Ces soldats étaient mal vêtus, car je manquais de moyens pour les équiper à neuf ; mais ils avaient des âmes intrépides. Mes préparatifs ne furent pas longs, je n'emportais que des armes. Je pensais que les Français nous pourvoiraient de tout.

Débarquement à Cannes.

Notre petite flottille n'éprouva pas d'accident ; sa traversée dura cinq jours. Nous revîmes la côte de France près de la même plage où j'avais pris terre quinze ans auparavant, à mon retour d'Égypte. La fortune semblait me sourire comme alors ; comme alors, je revenais sur cette terre glorieuse pour relever ses drapeaux, et lui rendre son indépendance.

Nous débarquâmes sans obstacle. En me retrouvant en France, je ne pus me défendre d'émotion. Je la saluai comme le temple des beaux-arts, la pépinière des héros. Je n'avais point de plan déterminé, parce que je manquais de données particulières sur l'état des choses. Mon intention était de me guider suivant les événements : j'avais seulement quelques partis pris pour des cas probables. Je ne fus pas embarrassé sur la route à tenir, car il me fallait un point d'appui, et Grenoble était la place forte la plus

voisine. Je marchai donc sur Grenoble aussi vite que possible, parce que de la prise de cette place dépendait le succès de mon entreprise.

Marche triomphale jusqu'à Paris.

L'accueil que je reçus sur ma route dépassa mon attente, et confirma mon projet. Je vis que la portion du peuple qui n'était corrompue ni par des passions ni par des intérêts, conservait un caractère mâle que l'humiliation blessait.

Je découvris enfin les premières troupes qu'on avait envoyées pour me combattre. Je m'avançai sans crainte, tant j'étais sûr qu'ils n'oseraient faire feu sur moi. Ils revoyaient leur empereur marchant à la tête de ces vieux guerriers qui leur avaient si souvent tracé le chemin de la victoire. J'étais le même encore, puisque je leur rapportais l'indépendance avec mes aigles : aussi n'hésitèrent-ils pas. C'était le 7e régiment, commandé par Labédoyère.

Le peuple et les soldats me reçurent avec les mêmes cris de joie; je n'avais que ces cris pour cortége, mais ils valaient mieux que toutes les pompes, car ils me promettaient le trône : en vingt jours j'arrivai aux portes de Paris, renforcé de toutes les troupes qu'on avait cru pouvoir tourner contre moi. Les Bourbons n'eurent que le temps de se sauver en Belgique, le duc d'Angoulême seul guerroya à la tête de quelques bataillons dans le Midi, et, enveloppé par Grouchy, s'engagea à évacuer la France. Jamais entreprise plus téméraire en apparence ne coûta moins de peine à exécuter : c'est qu'elle était conforme au vœu de la nation, et que tout devient facile quand on marche avec l'opinion, ou qu'on sait la diriger.

Je remonte sur le trône.

La révolution fut terminée en vingt jours, sans avoir coûté une seule goutte de sang. La France avait changé d'aspect : la nation rendue à elle-même reprit de la fierté. Elle était libre, puisqu'elle venait de faire le plus grand acte de spontanéité qui appartienne aux peuples. Je ne m'étais assis sur le trône que par son vœu : car je ne l'aurais pas conquise avec mes 800 soldats. La grandeur de mon entreprise avait effacé mes revers; elle m'avait rendu la confiance de Français. J'étais de nouveau l'homme de leur choix.

Position envers l'Europe.

J'avais refusé la paix qu'on m'offrait à Châtillon, parce que j'étais sur le trône de France, et qu'elle me faisait descendre trop bas. Mais je pouvais accepter celle qu'on avait accordée aux Bourbons, parce que je venais de l'île d'Elbe, et que l'on peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

Je crus que l'Europe, étonnée de mon retour et de l'énergie du peuple français, craindrait de recommencer la guerre avec une nation dont elle connaissait l'inflammabilité, et avec un homme dont le caractère, à lui seul, valait une armée. La chose n'eût pas manqué d'arriver, si le congrès eût été dissous, et que nous eussions traité avec les souverains un à un. Mais leur amour-propre s'échauffa, parce qu'ils étaient en présence, et mes efforts pour maintenir la paix n'aboutirent à rien.

Préparatifs pour repousser une agression.

On a dit que j'aurais dû prévoir ce résultat, et profiter sans retard du premier élan du peuple pour montrer, par l'invasion de la Belgique, à quel point nous étions redoutables; mais qu'au lieu de cela, mon attitude pacifique endormit la nation. Déclamation pitoyable! On ne jette pas un peuple sans armes sur les légions aguerries de l'Europe

réunie. Il me fallait une grande armée, et, pour l'obtenir, il importait de conserver précieusement le noyau qui en existait, pour grossir ses rangs au moyen de ce même peuple qu'il s'agissait de lever et d'organiser. Rien n'était prêt pour cela, et l'attitude pacifique qu'on me reproche consista à travailler seize heures par jour, durant trois mois, pour la créer. Je portai les cadres des régiments de ligne de 2 à 5 bataillons; je renforçai ceux de cavalerie de 2 escadrons. Je fis organiser 200 bataillons de gardes nationales, 40 bataillons de jeunes gardes, 20 régiments de marine. Les anciens soldats licenciés furent tous rappelés sous les drapeaux. Les conscriptions de 1814 et de 1815 furent levées; même les soldats et officiers en retraite furent engagés à rentrer en ligne. Au 1er juin, c'est-à-dire en deux mois, l'effectif de l'armée française avait été porté de 200 mille à 414 mille; il aurait été au mois de septembre de 700 mille; mais il fallait le temps.

Préparatifs des alliés.

Le problème de l'indépendance française tenait donc à la possibilité d'éloigner les hostilités jusqu'à la fin de septembre. Mais loin de nous laisser ce temps, les alliés, instruits par nos exemples, accouraient en poste vers le Rhin et la Meuse. Les Anglais et les Prussiens mirent une activité inouïe jusque-là dans leurs annales, et les Russes parvinrent en deux mois de la Pologne sur les bords du Rhin.

Les alliés, qui se disputaient la Saxe et Cracovie, étaient restés en armes et au complet de guerre; ils avaient mèche allumée, et il ne fallut que quatre ordres de marche pour mettre l'Europe en mouvement. Nous étions loin de cette attitude, on avait tout laissé à l'abandon; la France manquait de soldats et d'armes.

On a voulu établir un parallèle entre ses efforts en 1793 et les miens; j'ai fait autant que le comité de salut public, sans recourir à l'armée révolutionnaire et aux douze guillotines qui la suivaient. Mais les coalisés de 1815 ont agi bien autrement que ceux de la première invasion; ils n'ont pas passé trois mois à assiéger Valenciennes, comme Mack et Cobourg; les temps étaient bien changés.

La mer était couverte de convois anglais, amenant des troupes, des munitions, des équipages de siége. Les richesses de l'Indostan, secondées par les progrès de l'industrie, avaient transformé l'Angleterre en un immense arsenal, qui forgeait avec une redoutable activité l'artillerie, les munitions, les trains nécessaires aux armées de la coalition. Rien dans les anciens tems ne ressemble à cela.

Dès la fin de mai, Wellington et Blücher rassemblaient 220,000 Anglais, Prussiens, Belges, Hanovriens et Brunswickois, entre Liége et Courtray. Les Bavarois, les Wurtembergeois et les Badois, se réunissaient dans la forêt Noire et le Palatinat; les Autrichiens hâtaient le pas pour les joindre; les Russes forçaient de marche, et traversaient déjà la Franconie et la Saxe. Un million d'hommes enfin s'apprêtaient à fondre sur moi; on eût dit que la coalition avait le secret de Cadmus pour faire sortir des soldats des entrailles de la terre.

Je fais fortifier Paris et Lyon.

Quelque activité que l'on mît à réorganiser l'armée et la défense des frontières, je devais craindre que les armées de l'Europe ne fussent beaucoup plus nombreuses que les nôtres, si les hostilités commençaient avant la fin d'août; c'eût été alors sous Paris et sous Lyon que se seraient décidés les destins de l'empire.

Plus d'une fois j'avais eu l'idée de fortifier

les hauteurs de Paris : la crainte de jeter l'alarme dans cette capitale, et les événements qui se pressaient, m'en empêchèrent. Il y avait deux moyens de le faire : le premier, en construisant un grand fort sur la position de Chaillot et Passy; un autre sur les hauteurs de Montmartre; un troisième à Vincennes et Bercy. Ces trois forts rendraient maîtres de la navigation et de l'approvisionnement de Paris ; ils serviraient de refuge aux archives, et l'ennemi serait embarrassé dans la capitale tant qu'elle serait commandée par ces forts.

L'autre moyen était de mettre toute l'enceinte à l'abri d'un coup de main avec des ouvrages de campagne; je lui donnai la préférence, parce qu'il demandait moins de temps. Je pensais qu'une grande capitale renferme l'élite de la nation; qu'elle est le centre de l'opinion, le dépôt de tout ; et que c'est la plus grande des contradictions que de laisser un point aussi important sans défense immédiate. Aux époques de malheur et de grandes calamités, les états manquent souvent de soldats, mais jamais d'hommes pour leur défense intérieure. Cinquante mille gardes nationaux, 2 à 3 mille canonniers, défendront une capitale fortifiée contre une armée de 300 mille hommes. Ces 50 mille hommes en rase campagne, s'ils ne sont pas des soldats aguerris et commandés par des officiers expérimentés, seront mis en désordre par une charge de quelques milliers de chevaux. Paris avait dû plusieurs fois son salut à ses murailles : si, en 1814, il eût été mis en état de résister seulement huit jours. quelle influence cela n'aurait-il pas eu sur les événements du monde? Si, en 1805, Vienne eût été défendue, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé de la guerre: si, en 1806, Berlin avait été fortifié, l'armée battue à Iéna s'y fût ralliée, et l'armée russe l'y eût rejointe; si, en 1808, Madrid avait été fortifié, l'armée française, après les victoires d'Espinosa, de Tudela, de Burgos et de Sommo-Sierra, n'eût pas osé marcher sur cette capitale, en laissant derrière elle l'armée anglaise et l'armée espagnole vers Salamanque et Valladolid.

Je chargeai donc le général Haxo de fortifier Paris. Cet habile ingénieur fit retrancher les hauteurs situées au nord, depuis Montmartre jusqu'à Charonne, acheva le canal de l'Ourcq, de manière à couvrir la plaine entre la Villette et St-Denis. Cette ville devait être retranché et couverte par les inondations du Rouillon et du Crou. Du pied occidental du Montmartre partait une ligne de retranchements qui s'appuyait à la Seine au-dessus de Clichy : à l'extrémité orientale, le parc de Bercy, les espaces entre Vincennes et Charonne, furent également couverts. Ces ouvrages furent armés de 700 pièces. Les faubourgs entre la Seine supérieure et la Bièvre, entre la Bièvre et la Seine inférieure, ne devaient pas rester découverts; déjà même leur enceinte avait été tracée quand l'ennemi parut devant Paris.

Le général Léry eut la tâche de présider aux travaux défensifs de Lyon ; ils étaient en état, et tout portait à croire que les habitants de cette ville, dont le patriotisme égale le courage, soutenus par un corps d'armée, donneraient de la besogne à l'ennemi.

Motifs de mon attitude défensive.

Au reste, qu'on ne croie pas que je n'aie pas songé à l'invasion de la Belgique. Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, j'en agitai la question, mais plus d'un obstacle s'y opposa. D'abord, je n'avais sous la main que 40 mille hommes; la Vendée remuait; le duc d'Angoulême marchait sur Lyon, et les Marseillais sur Grenoble. Il importait

d'être maître chez soi avant de vouloir l'être chez les autres. Une raison plus forte encore me détourna de cette invasion. Comment allier une telle démarche avec la lettre dans laquelle j'offrais aux souverains une paix sincère et durable? Si je ne comptais pas sur la bienveillance de tous, j'avais quelques motifs de croire à celle de mon beau-père. L'empereur d'Autriche avait cherché en 1814 à empêcher mon détrônement : au moment de mon retour, la discussion s'échauffait avec la Russie et la Prusse au sujet du partage de la Gallicie et du sort de la Saxe. J'avais lieu d'espérer qu'il consentirait en 1815 à ce qu'il avait proposé lui-même en 1814, me maintenir sur le trône, en gardant l'Italie. Je lui en fis la proposition, et, malgré la fameuse déclaration du 13 mars, j'espérais le voir revenir à ses premiers sentiments : j'attribuais cette déclaration à la crainte que mon retour avait réveillée, et désirais négocier; or, le moyen de réussir et d'inspirer de la confiance n'était pas d'envahir.

Si j'avais prévu l'issue de mes démarches pacifiques, je serais peut-être allé à Bruxelles, à Luxembourg, à Juliers. Mais Mayence n'était plus à nous; et cette place, ainsi que la Hollande, donnant aux ennemis plusieurs débouchés sur la gauche du Rhin, il n'est pas dit que cette invasion nous eût été fort utile : on eût commencé à combattre sur la Moselle, au lieu de le faire sur la Sambre. Dans la supposition que nous fussions parvenus à soumettre Anvers et Luxembourg, il eût fallu y jeter de fortes garnisons, et nous n'étions pas déjà trop forts. Si, au contraire, ces places importantes demeuraient au pouvoir de l'ennemi, à quoi nous eût servi Bruxelles, entourée de Maëstricht, de Luxembourg, de Berg-op-Zoom, d'Anvers?

Acte additionnel. Champ de mai.

Dès que l'ennemi trouvait le secret d'amener 500 mille hommes sur le Rhin en deux mois, mon système de défense ne valait plus rien, parce que les moyens de résistance étaient trop au-dessous du danger. Il fallait recommander une révolution, pour me donner toutes les ressources qu'elle crée; il fallait remuer toutes les passions, pour profiter de leur aveuglement : sans cela, je ne pouvais plus sauver la France. J'en aurais été quitte pour régulariser cette seconde révolution, comme je l'avais fait de la première; mais je n'ai jamais aimé les orages populaires, parce qu'il n'y a point de frein pour les mener. J'ai voulu faire cependant une partie de cette révolution; j'offris à la nation de la liberté, parce qu'elle s'était plainte d'en avoir manqué sous mon premier règne; je lui donnai un acte additionnel aux constitutions de l'empire, et j'imaginai la solennité d'une assemblée au champ de mai. Cette liberté factice produisit son effet ordinaire; elle mit les paroles à la place des actions, et amena plus tard la division dans l'état. Il eût peut-être mieux valu me saisir simplement de la dictature sans reprendre la couronne impériale, et en ajournant les discussions intérieures jusqu'après la paix : j'aurais tout aussi bien sauvé la France avec le titre de dictateur de l'empire français. Mes concessions, loin de satisfaire personne, armèrent les factions et leur donnèrent plus d'importance.

Je me décide à tomber sur les Anglo-Prussiens.

A la fin de mai, j'avais 180 mille hommes disponibles pour tenir la campagne; au milieu de juillet, j'en aurais eu 300 mille; toutes mes places auraient eu pour garnisons des gardes nationales, des dépôts de la ligne et de quelques bons régiments. Mes efforts pour entamer des négociations ayant été vains, j'eus alors à opter entre

deux partis : le premier, d'aller en juin au-devant des Anglo-Prussiens à Bruxelles et à Namur ; le second, d'attendre les alliés sous Paris et Lyon. Le dernier avait l'inconvénient de livrer la moitié de la France aux ravages de l'ennemi ; mais il offrait l'avantage de gagner jusqu'au mois d'août pour compléter les levées et terminer les préparatifs, puis de combattre, avec tous nos moyens réunis, les armées alliées affaiblies par beaucoup de corps d'observation.

En transportant le théâtre des hostilités en Belgique, on sauvait la France de l'invasion; mais, en cas de revers, on attirait l'ennemi dès le commencement de juillet, c'est-à-dire, six semaines plus tôt qu'il ne serait venu de lui-même; l'armée d'élite, ébranlée par un revers, n'eût plus été à même de soutenir une lutte trop inégale, et les levées ne se fussent pas achevées.

Ce parti nous offrait par compensation l'espoir de prendre l'ennemi au dépourvu : il était plus conforme à l'esprit de la nation, qui ne comprend pas les Fabius. On peut faire le Fabius comme l'empereur de Russie, quand on a un empire sans fin ; ou comme Wellington, quand on le fait sur le territoire des autres, et outre mer. Mais, en France et dans la position où je me trouvais, l'idée de laisser venir toute l'Europe armée jusqu'au pied de Montmartre eût consterné les plus déterminés. Je résolus donc de prendre l'initiative. Ce n'était plus pour occuper Bruxelles, mais pour détruire successivement les masses ennemies. La défaite de Wellington et de Blücher devait avoir d'importantes conséquences. Ce grand coup, frappé à propos au début de la campagne, pouvait encore dissoudre la coalition.

Cependant il était impossible de dégarnir entièrement les autres points de la frontière. Je fus obligé de laisser de petits corps à Bordeaux, à Toulouse, sur le Var, à Chambéry, à Béfort et à Strasbourg. Ces corps, trop faibles pour résister de front à l'ennemi, devaient servir du moins à lui imposer et à entraver sa marche. De plus, c'étaient des points d'appui précieux pour la levée des gardes nationales, et pour l'insurrection des campagnes, que nous devions chercher à organiser. Pour comble de malheur, la Vendée, agitée par les royalistes, avait repris les armes. La guerre civile est un cancer politique qu'il faut extirper dans son germe, sous peine de compromettre le salut de l'état. Je fus donc obligé d'y envoyer plus de 15 mille hommes d'excellentes troupes, sous les ordres du général Lamarque.

Tous ces détachements réduisirent à 125 mille combattants la force de l'armée principale que je réunis entre la Meuse et la Sambre, de Philippeville à Maubeuge. Quoique l'ennemi eût près de 200 mille hommes en Belgique, je n'hésitai pas; il n'y avait pas de temps à perdre, si je voulais éviter d'avoir sur les bras toutes les armées ennemies à la fois. Le 12 juin, je partis de Paris, et le 14, je portai mon quartier-général à Beaumont. Mon armée occupait la position suivante : la droite, de 16 mille hommes, à Philippeville; le centre, d'environ 60 mille, à Beaumont; et la gauche, de 40 mille, à Solre-sur-Sambre. Les ennemis étaient si mal informés de nos mouvements, que leurs armées ne se trouvaient pas encore rassemblées. Blücher avait un de ses corps à Charleroy, un autre à Namur, le troisième à Dinant, enfin le quatième à Liége. L'armée de Wellington n'avait pas encore bougé des cantonnements qu'elle occupait depuis l'Escaut jusqu'à Nivelle.

Passage de la Sambre.

Pour profiter de cette dissémination des ennemis, il fallait brusquer l'ouverture de la campagne. Le 15, nous passâmes la frontière, nous dirigeant sur Charleroy. Le corps

prussien de Ziethen, qui occupait cette ville, l'évacua à notre approche et se replia sur Fleurus. Nous traversâmes la Sambre à Marchiennes, à Charleroy et au Châtelet. Je vis la possibilité de séparer les deux armées ennemies. Ney reçut ordre de pousser avec 42 mille hommes par la chaussée de Bruxelles jusqu'à Quatre-Bras, point important situé à l'intersection des routes de Bruxelles, de Nivelle, de Charleroy et de Namur. Dans cette position, il devait contenir les Anglais et les empêcher de porter du secours aux Prussiens, que je me proposais de pousser vivement avec les 72 mille hommes qui me restaient. Malheureusement mes ordres furent mal compris ou mal exécutés. Ney s'arrêta à Gosselies, soit qu'il s'inquiétât sans raison de la position des Prussiens sur son flanc droit, soit par des motifs qui ne sont pas venus à ma connaissance. Le mauvais état des chemins, les marches rapides, et la revue que je passai d'une partie de mon armée, firent perdre, il est vrai, quelques moments précieux; cependant il eût été possible d'arriver aux Quatre-Bras le même jour, ou du moins le lendemain avant huit heures du matin.

Bataille de Ligny.

Le 16 juin, je me portai sur Fleurus; nous découvrîmes l'armée prussienne rangée en bataille entre Saint-Amand et Sombref, faisant face à la Sambre. Elle était composée de trois corps qui avaient cantonné à Charleroy, à Namur et à Dinant, et présentait un total de 80 à 90 mille hommes. Sa position m'étonna, parce qu'elle indiquait que Blücher abandonnait sa ligne d'opérations. Je sentis que ce général, avec son audace accoutumée, cherchait à nous imposer pour gagner le temps nécessaire au reste de son armée de le rejoindre, et à l'armée de Wellington de se rassembler. Je n'eus garde de prendre le change, et je résolus de l'attaquer. Sa position était détestable; il nous prêtait son flanc droit que Ney devait avoir dépassé. Je fis mes dispositions en conséquence. Mon armée se rangea en face de celle des Prussiens, pour les occuper de front. Je dépêchai en même temps un officier de confiance à Ney, pour lui ordonner de laisser un détachement en observation aux Quatre-Bras, que je présumais qu'il aurait fait occuper, et de se rabattre en toute hâte sur Bry pour venir tomber sur les derrières des Prussiens : le corps d'Erlon, qui marchait en queue de sa colonne, eut l'ordre de se diriger à l'instant de Villers-Péruin sur Bry, sans attendre les instructions de Ney, ce qui avançait l'opération au moins d'une heure.

J'attendais avec sécurité l'effet de ces mesures, qui devaient assurer la destruction de l'armée de Blücher, et dont l'exécution était d'autant plus facile, qu'il n'y a guère plus de deux lieues et demie de Quatre-Bras à Sombref. Les premiers coups de canon que nous entendrions sur les derrières de l'ennemi devaient être aussi le signal du combat pour nous. Cependant le temps s'écoulait, et nous n'entendions rien. Il était quatre heures après midi; je vis qu'il n'y avait plus à hésiter; les moments étaient chers : en laissant échapper cette journée, nous risquions de ne plus retrouver l'occasion de battre l'armée prussienne isolée. D'ailleurs il importait de fixer l'attention de l'ennemi, pour qu'il s'aperçût moins de la marche de Ney. J'ordonnai l'attaque; je fis d'abord de grandes démonstrations par ma gauche vers Saint-Amand, pour attirer Blücher de ce côté, c'est-à-dire sur le point opposé à sa ligne de retraite; mais je disposai tout pour enfoncer son centre aussitôt qu'il l'aurait dégarni. Les Prussiens se battirent bien : à six heures il n'y avait encore rien de décidé; j'allais engager mes réserves, lors-

qu'on vint m'avertir qu'une forte colonne se montrait dans les environs d'Heppignies, débouchant sur Fleurus, ce qui semblait menacer notre gauche. Quoiqu'il me fût difficile de comprendre comment un corps ennemi pouvait s'être glissé entre mon armée et celle de Ney, j'arrêtai mes réserves pour me mettre en état de les opposer à cette colonne ; mais je ne tardai pas à apprendre que mes généraux avaient pris pour des troupes ennemies le corps d'Erlon qui, par erreur, avait suivi la direction de Saint-Amand au lieu d'aller à Bry. Alors je fis donner le coup de collier. Nous emportâmes le village de Ligny qui couvrait le centre des Prussiens ; ce centre fut enfoncé à la nuit tombante ; l'ennemi battit en retraite. Mais le retard que cette attaque avait éprouvé à cause de l'accident dont je viens de parler, nous empêcha de profiter de notre victoire, comme nous l'eussions pu, si elle avait été décidée une heure plus tôt et si Bry avait été occupé ; car ce fut par ce village que toute l'armée de Blücher défila. L'obscurité qui survint, favorisa la retraite des Prussiens. Ils perdirent cependant 40 pièces de canon et environ 20 mille hommes hors de combat ; nous n'en eûmes pas la moitié hors de ligne.

Mais le plus important de cette victoire, c'est que, remportée à l'entrée de la nuit, elle mit le désordre dans l'armée prussienne: ses généraux mêmes avouent, que, de 70 mille hommes, ils purent à peine en réunir 30 mille. Si je les avais poussés durant la nuit, comme ils le firent le 18 au soir, c'en était fait de leur armée. Je leur ai donné bien des leçons; mais ils m'ont appris aussi qu'une poursuite de nuit, toute dangereuse qu'elle paraisse pour le vainqueur, a aussi ses avantages.

Affaire de Ney aux Quatre-Bras.

J'attendais avec impatience des nouvelles de Ney; j'espérais que du moins, ce jour-là, il se serait enfin établi à Quatre-Bras. Il en arriva autrement. Pendant toute la matinée, la position de Quatre-Bras n'avait été occupée que par un corps de 10 mille Hollandais ; Ney aurait donc pu les déloger sans difficulté ; mais au lieu de se mettre en marche à la pointe du jour, il ne partit de Gosselies qu'à midi. Wellington avait désigné le point de Quatre-Bras pour rendez-vous général à son armée ; tous ses corps devaient donc y arriver successivement ; il en résulta que, lorsque vers trois heures notre gauche déboucha sur Quatre-Bras, il y avait déjà près de 30 mille hommes. Ney, qui n'avait point encore reçu l'ordre de se rabattre sur Bry contre Blücher, et qui, au contraire, se croyait suivi par le corps d'Erlon, n'hésita pas à les attaquer avec celui de Reille. Il en serait sans doute venu à bout, s'il avait eu avec lui toutes ses forces ; mais malheureusement les 20 mille hommes d'Erlon ne donnèrent ni à Bry où je les avais appelés, ni à Quatre-Bras, où Ney les attendait ; ils servirent même plus à l'ennemi qu'à nous, puisque leur apparition inattendue sur mon flanc gauche m'avait obligé de suspendre l'attaque de Ligny. Ney, furieux de se voir privé de la coopération de ce corps, lui envoya l'ordre impératif de revenir sur Quatre-Bras [1]. Ce fut encore un fâcheux contre-temps, puisque, s'il eût continué sa marche, il eût été à portée de tomber sur le flanc droit de Blücher, tandis

[1] C'est cette circonstance qui a fourni à Ney l'idée de se plaindre de ce que je l'avais exposé en lui promettant des corps que j'avais engagés ailleurs ; il a ainsi blâmé une de mes plus habiles manœuvres.

qu'il arriva à Quatre-Bras à nuit close, et passa toute la journée à nous tromper réciproquement dans nos calculs. Cet événement eut de grandes conséquences, car Ney, comptant sur ces trois divisions, avait lancé toutes celles de Reille sur un rayon par trop étendu, et il n'avait plus un bataillon de réserve sous la main. Cependant il avait recouvré toute son énergie dans l'extrême danger, et il fût peut-être parvenu à repousser les alliés, sans l'arrivée d'un nouveau renfort de 12 mille Anglais précédé par Wellington. La partie n'était plus égale; après d'inutiles efforts, Ney regagna Frasnes, et les alliés conservèrent Quatre-Bras : la nuit mit fin au combat, qui nous coûta plus de 4 mille hommes et autant aux ennemis.

Je fais suivre les Prussiens par Grouchy, et me porte contre les Anglais.

Blücher étant battu, je mis Grouchy à ses trousses avec 35 mille hommes, pour l'empêcher de se rallier et l'occuper pendant que je tournerais mes efforts contre Wellington. Le 17, je me portai par la chaussée de Sombref à Quatre-Bras, avec l'intention d'y attaquer les Anglais de concert avec Ney. Mais Wellington, qui avait achevé de rassembler son armée dans la nuit du 16 au 17, instruit de la défaite des Prussiens, n'osa demeurer à Quatre-Bras et battit en retraite sur Bruxelles. Nous le suivîmes jusqu'à Planchenois, où nous arrivâmes au jour tombant. L'ennemi montrait l'intention de se maintenir en avant de la forêt de Soignes, nous crûmes que ce n'était qu'une arrière garde pour couvrir la marche de l'armée à travers la forêt ; mais il était trop tard pour engager une affaire. Nous bivouaquâmes près de Planchenois.

Grouchy chargé de poursuivre les Prussiens, le fit nonchalamment; il ne s'avança que deux lieues et s'arrêta à Gembloux, sans savoir même ce qu'était devenu Blücher, et s'il s'était retiré sur Liége ou sur Wavre. Blücher en profita pour réunir à Wavre toute son armée, renforcée du corps de Bulow, le plus nombreux et le plus beau de l'armée prussienne.

Bataille de Waterloo.

Dans la nuit, nous nous convainquîmes que ce n'était pas seulement une arrière-garde, mais bien toute l'armée ennemie que nous avions en face. Wellington était donc décidé à accepter la bataille; j'en fus ravi. C'était un véritable coup de fortune pour nous que les deux armées ennemies se présentassent ainsi isolément dans la lice chacune à son tour. J'expédiai, à l'entrée de la nuit, un courrier à Grouchy, avec ordre de faire occuper en toute hâte le défilé de St-Lambert, afin que s'il ne prenait pas une part active à la fête en tombant sur la gauche des Anglais, il pût du moins garder mon flanc droit et leur donner des inquiétudes.

Il avait beaucoup plu dans la journée du 17 et dans la nuit; le temps ne s'éclaircit que vers les huit heures du matin du 18; mais les terres étaient tellement détrempées qu'il n'y avait pas moyen de manœuvrer, et qu'il fallut attendre pendant quelques heures que le soleil leur eût rendu quelque consistance. J'avais reconnu la position que l'ennemi occupait en avant du village de Mont-Saint-Jean, à l'embranchement des routes de Nivelle et de Charleroy à Bruxelles. Elle était belle; c'est un glacis très-favorable à l'artillerie, et d'où Wellington voyait tous nos mouvements. Je crus d'abord convenable d'ordonner l'attaque par la droite sur Papelotte, vers onze heures du matin; mais Ney, ayant reconnu le terrain, trouva que le ruisseau, quoique faiblement encaissé, formait un bas-fond bourbeux, où il lui serait impossible de passer avec de

l'infanterie, et qu'il serait réduit à défiler du village par files. Il proposa de remonter à la naissance du ravin, ce qui le conduisait au centre vers la Haie-Sainte. J'y consentis par plusieurs raisons : la première, c'est que j'ai toujours été partisan des attaques sur le centre; la seconde, c'est qu'il faut éviter une difficulté locale; la troisième, c'est que la position ennemie, adossée à la forêt de Soignes, n'avait pas d'autre voie de retraite que la chaussée de Bruxelles qui traverse cette forêt. Cette circonstance me suggéra l'idée de percer l'armée ennemie par le centre, en poussant directement par la chaussée. Si cette attaque réussissait, nous nous rendions maîtres du débouché du bois, et les deux ailes ennemies, séparées entre elles et privées de communications avec Bruxelles, se seraient trouvées gravement compromises. Dans cette vue, j'accumulai toutes mes réserves au centre. L'armée alliée était forte de 80 mille hommes : j'en avais 70 mille.

Le combat s'engagea vers les onze heures, par une attaque de ma gauche contre la droite de l'ennemi; je l'ordonnai pour lui donner le change sur mes intentions. En effet, Wellington renforça sa droite de ses meilleures troupes.

Dans cet intervalle, un événement fâcheux arrivait à ma droite. Ney, déjà formé vis-à-vis Papelotte, mit ses divisions en marche par masses et par le flanc gauche pour opérer l'attaque convenue sur le centre. L'artillerie, embourbée dans ces terres délayées par huit jours de pluie, ne pouvait suivre ses colonnes : la cavalerie anglaise s'en aperçut, et s'élança, partie sur la division Marcognet, partie sur les pièces éloignées de tout secours; l'infanterie trop serrée se mit en désordre; quelques bataillons furent entamés; les 80 pièces de Ney furent enlevées, ou plutôt les cavaliers anglais, sabrant les conducteurs, coupent les traits, ainsi que les jarrets des chevaux, et les mettent hors de service. Les cuirassiers de Milhaud accourent et anéantissent cette brigade anglaise; mais Ney est forcé de continuer, sans artillerie, sa marche sur la Haie-Sainte. Je le fais soutenir par mes batteries du centre, et il marche à l'ennemi avec l'audace qu'on lui connaît; ma cavalerie exécute une charge brillante sur la ligne anglaise, et perce jusqu'aux réserves: mais, faute de soutien, elle est forcée à revenir. Ney continue à s'avancer; les Anglais, à la faveur d'une artillerie supérieure, sèment la mort dans ses rangs; rien ne l'effraie : notre canon ne peut suivre dans les boues; celui des Anglais en position peut seul continuer à tirer, et ses ravages arrêtent l'élan de nos colonnes. Le nôtre se borne à répondre de loin aux batteries; Ney redouble d'efforts pour enlever la position : il importe de frapper le coup décisif, ou il va succomber. Je suis prêt à en donner l'ordre et à lancer mes gardes, quand on vient m'avertir qu'on aperçoit des troupes en marche du côté de St-Lambert. Je crus d'abord que c'était Grouchy, mais des prisonniers qu'on amène nous font connaître que c'est le corps prussien de Bulow qui va déboucher sur notre flanc droit; j'avais peine à y croire, mais comment se refuser à l'évidence? Je fus obligé de distraire le corps des jeunes gardes destiné à l'attaque du centre, afin de l'opposer à Bulow, en formant un crochet pour couvrir ma droite.

Wellington avait prévenu Blücher de son intention d'accepter bataille à Mont-St-Jean : le maréchal prussien, à qui malheureusement on avait laissé toute la journée du 17 pour se réunir à Bulow et réorganiser son armée, avait promis son assistance aux Anglais. Il laissa à Wavre un de ses corps pour contenir Grouchy, et, avec les trois autres, il se mit en marche le 18 de grand

matin pour St-Lambert vers Mont-St-Jean. Le mauvais état des chemins ralentit sa marche, et si le défilé eût été gardé par une division seulement, jamais Blücher n'eût pu prendre part à la bataille; à deux heures après midi, il n'y avait encore que le corps de Bulow d'engagé : nous réussîmes à le contenir. Pendant ce temps, l'attaque du centre s'était effectuée. Notre cavalerie eut des succès, quoique l'absence d'une partie des troupes que j'avais destinées à cette attaque ne nous permît pas de lui donner l'énergie convenable. Wellington sentait qu'il y allait ici de toute sa renommée : il était décidé à vaincre ou à mourir; car le chemin de Bruxelles était si encombré d'artillerie démontée et de chariots de blessés, qu'il n'y avait plus moyen de se retirer. L'arrivée du gros de l'armée prussienne changea l'état des affaires. Le corps de Ziethen couvrit l'intervalle qui se trouvait entre la gauche des Anglais et la droite de Bulow; le second corps renforça ce dernier, et lui donna les moyens de prolonger sa ligne de façon à tourner décidément notre droite. Mes troupes qui, pendant toute la journée, avaient combattu avec avantage contre des forces supérieures, étaient épuisées; se voyant attaquées en flanc et à revers, elles commencèrent à rétrograder : le désordre s'y mit.

Dans ce moment, Wellington, instruit de ce qui vient d'arriver, passe subitement d'une défense passive à une offensive impétueuse : toute sa ligne se porte sur nous; nos troupes abîmées se pelotonnent, et le désordre commence à s'y introduire. En redoublant la vitesse de leur retraite, elles sont bientôt à la débandade. La garde, entourée, succombe sous les coups ennemis; on m'arrache avec peine de ce champ de carnage.

Des charges de cavalerie ennemie achevèrent la déroute; tout s'enfuit du côté de Charleroy. Il n'y eut plus de moyen d'arrêter le torrent; la jonction des Prussiens et des Anglais se fait sur le plateau de Belle-Alliance; la cavalerie prussienne profita d'un clair de lune pour nous poursuivre à toute outrance et empêcher notre ralliement. L'armée se trouva ainsi totalement dispersée.

Suites funestes de cette journée.

Telle fut l'issue de cette journée, qui avait commencé sous de si heureux auspices pour nous, et qui devint plus funeste à la France que ne l'avaient été celles d'Azincourt et de Poitiers. Je n'ai jamais dissimulé mes fautes; j'en ai commis quelques-unes dans le cours de ma longue carrière militaire, mais je n'ai qu'un bien faible reproche à me faire sur ma conduite à Waterloo; ce sont les fautes de mes lieutenants et non les miennes qui nous ont perdus. On peut nous reprocher d'avoir combattu en masses trop profondes : ce système n'a jamais eu de succès contre le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie anglaise. J'ai déjà dit, au sujet de la bataille d'Essling, tout ce qu'on peut dire à cet égard; mais en supposant ce système convenable sur un terrain ouvert, sec, d'un abord facile, et avec des forces égales en artillerie, il est certain que de grosses masses, lancées dans des terres détrempées d'où elles avaient peine à sortir pour attaquer sans artillerie des troupes reposées et en position, avaient trop de chances contre elles. Malgré tout cela, nous fussions incontestablement restés maîtres du champ de bataille, sans l'arrivée de 50 mille Prussiens sur nos derrières : circonstance désastreuse qu'il ne dépendit pas de moi d'empêcher, puisque j'avais donné tous les ordres pour la prévenir. J'aurais pu attirer Grouchy à moi, comme j'avais fait venir Eugène à Wa-

gram, sans m'inquiéter de l'archiduc Jean : mais il s'agissait ici de Blücher et de 60 mille Prussiens ; et Grouchy, les contenant avec 35 mille hommes, était bien employé. Si j'attirais le maréchal à moi, je permettais à 60 mille Prussiens de venir à la bataille. Il me parut suffisant de lui prescrire d'occuper le défilé de St-Lambert par une division, et de talonner l'armée prussienne avec le reste. Si cet ordre eût été exécuté, Blücher ne fût jamais arrivé pour prendre part à la bataille. Grouchy affirme qu'il ne reçut point l'officier que je lui expédiai dans la nuit ; cela le rend excusable, mais ne prouve pas en faveur de ses talents. S'il était venu au canon, comme Gérard le lui conseillait, s'il eût fait comme Ney à Eylau, notre victoire était certaine, car il serait tombé, par Limale et Sart, au milieu de la colonne processionnelle des Prussiens. Au reste, l'ennemi paya cher sa victoire : il eut près de 30 mille hommes hors de combat ; nous n'en eûmes pas davantage ; mais nous perdîmes toute notre artillerie, et l'armée fut débandée. Je vis qu'il serait même impossible de la rallier derrière la Sambre ; je désignai Laon pour rendez-vous général, et j'envoyai l'ordre à Grouchy de se diriger aussi sur cette ville.

Le maréchal, qui avait si mal compris mes instructions, s'était obstiné à marcher directement sur Wavre ; le 18, il avait attaqué 10 mille hommes que Blücher y avait laissés. Les Prussiens défendirent le passage de la Dyle ; les troupes de Grouchy le forcèrent à Limale. Le 19, il recommença le combat. Thielmann, qui commandait les Prussiens, tourné par sa droite, se replia sur Louvain : Grouchy ne le suivit point ; il venait de recevoir la nouvelle de la perte de la bataille de Mont-St-Jean. Il sentit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour effectuer sa retraite ; il la dirigea par Namur, Dinant et Rethel sur Laon, où il se réunit le 26 aux débris de mon armée. Cela nous forma de nouveau une masse de 60 mille hommes.

Les factions se déchaînent contre moi.

Je m'étais rendu à Paris pour aviser aux moyens d'amortir le coup que la France venait de recevoir ; j'espérais qu'à l'approche d'une nouvelle invasion de l'étranger, les bons Français se réuniraient à moi pour la défense de la patrie. Je me trompai cruellement ; le malheur m'avait déconsidéré, j'éprouvai des résistances auxquelles j'étais loin de m'attendre. Les chambres, remuées par les intrigants de tous les partis, se mirent en état d'insurrection contre moi. Sur la foi de quelques vétérans usés du jacobinisme, elles crurent pouvoir se saisir des rênes du gouvernement, et ne prévirent point qu'elles deviendraient le jouet des étrangers. Elles s'imaginaient acquérir toute la prépondérance du comité de salut public, parce que Carnot, républicain incorrigible, pouvait laisser le portefeuille de l'intérieur pour prendre celui de la guerre, réorganiser la victoire, et fixer cette infidèle sous nos drapeaux. Personne n'apprécia la différence des temps et des hommes.

Seconde abdication.

J'aurais pu me défendre encore quelques jours, car mes soldats ne m'eussent pas abandonné : mais on n'en voulait qu'à moi seul, on demandait aux Français de me livrer aux ennemis ; c'était les forcer à se battre jusqu'à extinction. J'eus scrupule d'exiger d'eux un si grand sacrifice ; je signai une seconde abdication. Décidé à me rendre en Amérique, j'espérais que les alliés se contenteraient de l'otage que j'allais mettre à leur discrétion, et qu'ils placeraient la couronne sur la tête de mon fils. C'était le moyen de fondre les intérêts anciens avec

les nouveaux, et d'empêcher la guerre civile; ce qui pouvait faire parcourir encore une fois tout le cercle de 1789 à 1800. Je m'abusais; ce n'était pas du repos de la France qu'il s'agissait, mais bien des principes du droit divin. Peu importait aux étrangers qu'ils fussent appelés une troisième fois à Paris, pourvu que les dogmes de la légitimité triomphassent partout. La suite prouvera s'ils ont eu raison; pour moi, je m'en console : mon successeur, c'est la postérité.

Je propose encore de battre les Prussiens, on me refuse.

Je n'ai quitté la France qu'au moment où l'ennemi s'est approché de ma retraite. Les Anglo-Prussiens s'étaient avancés rapidement sur Paris : ils auraient pu y devancer Grouchy; mais ils le suivirent de très-près. Wellington avait emporté d'emblée Péronne et Cambrai, où de lâches citoyens, ne voulant voir en lui que le chevalier de la légitimité, le secondèrent ignominieusement. A la rapidité de l'invasion, on s'aperçut que le temps des Mack était passé : cependant les Prussiens firent une faute grave; voulant éviter les ouvrages élevés au nord de Paris, ils passèrent la Seine seuls près de Sèvres, avant de pouvoir être soutenus par Wellington. On aurait pu se jeter sur eux avec 70 mille braves, et les anéantir; je proposai au gouvernement provisoire de prendre le commandement de l'armée, et de le quitter après avoir vaincu. De basses intrigues m'empêchèrent de laver la tache de Waterloo, et de prendre congé de la France par une victoire qui lui eût permis de traiter honorablement avec les souverains alliés, au lieu de se rendre à discrétion, comme le gouvernement provisoire l'a fait. Je partis immédiatement après pour Rochefort : j'avais d'abord l'intention de m'embarquer à Bordeaux sur un navire marchand frété par Joseph; les objections d'un fâcheux conseiller m'y firent renoncer. Je craignis de me livrer à mes ennemis dans un port de commerce. Je me décidai en conséquence à monter à bord d'un bâtiment de l'état. Mon frère Joseph s'embarqua seul à Bordeaux, et arriva sans obstacle en Amérique.

Je m'embarque et me livre à la croisière anglaise.

Je fus moins heureux que lui, voyant, à ma sortie du port, qu'il était impossible d'échapper à la croisière anglaise, je poussai droit à elle, espérant me placer sous la sauve-garde de l'honneur et des lois britanniques. Mon mécompte a été bien cruel.

Conclusion.

La postérité jugera le traitement qu'on m'a fait essuyer. Prisonnier sur un autre hémisphère, il ne me restait qu'à défendre la réputation que l'histoire me prépare et que les partis dénaturent encore selon leurs passions. La mort m'a surpris au moment où je rédigeais mes commentaires. Je les laisse imparfaits, et c'est un de mes plus grands regrets. Toutefois, je suis tranquille; les pygmées ne m'atteindront pas; j'ai acquis dans les victoires de Montenotte, Castiglione, Rivoli, les Pyramides, Marengo, Ulm, Austerlitz, Iéna, Friedland, Abensberg, Ratisbonne, Wagram, Dresde, Champ-Aubert, Montmirail, Ligny, assez de gloire pour effacer le désastre de Waterloo; mes cinq codes sont dignes de l'approbation des sept sages de la Grèce. Les monuments que j'ai laissés en France, en Italie, attesteront ma grandeur aux siècles les plus reculés. Enfin, pour me laver du reproche d'ambition, je dirai comme Mahomet :

« Je fus ambitieux.....
« Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
« Ne conçut un projet aussi grand que le mien. »

A peine Napoléon eut-il terminé son récit,

que les illustres auditeurs déclarèrent d'une voix unanime, bien qu'il eût échoué dans ses vastes projets, qu'il les avait surpassés en force d'âme et en génie.

Chacun d'eux en particulier donna des éloges aux traits de sa vie qui offrent le plus de ressemblance avec la leur. Alexandre loua Napoléon d'avoir pardonné à des ennemis vaincus. César trouva piquant qu'il eût élevé comme lui sa fortune sur les débris des libertés publiques, et affermi son pouvoir avec les légions destinées à les défendre. Frédéric applaudit à son esprit d'ordre et d'économie, et témoigna surtout le plaisir de voir que son système de guerre avait reçu de l'empereur de nouveaux développements.

Depuis ce moment les quatre héros sont inséparables, et leurs entretiens d'où découle une source inépuisable d'instruction politique et militaire, font le charme des ombres illustres qui habitent l'Élysée.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(N° 1.)

Note sur la position actuelle de la guerre, trouvée dans les papiers de Napoléon, et qui est probablement de lui.

TITRE Ier.

Article 1er. L'ennemi se dirigeant sur la route de Kiow, son projet est évident; c'est qu'il attend des renforts de l'armée de Moldavie: marcher à lui, c'est agir dans le sens de ses secours, et se trouver sans point d'appui pendant les cantonnements de l'hiver, ayant notre droite et notre gauche en l'air, tandis que l'ennemi se trouverait avoir ses flancs et ses derrières assurés. Moscou, se trouvant abandonné de ses habitants et brûlé, n'entre plus, pour nous, dans aucune considération. Cette ville ne peut contenir nos blessés et nos malades; les ressources qui s'y trouvent une fois épuisées, elle ne peut en fournir d'autres. Enfin, elle n'offre aucun moyen d'organiser le pays.

Art. 2. Toute opération sur Kalouga n'est raisonnable que dans le cas où elle aurait pour but, arrivé dans cette ville, de se reployer sur Smolensk.

Art. 3. Si l'armée se reploie sur Smolensk, est-il sage d'aller chercher l'ennemi, et de s'exposer à perdre, dans une marche qui aurait l'air d'une retraite, quelques milliers d'hommes devant une armée connaissant bien son pays, ayant beaucoup d'agents secrets et une nombreuse cavalerie légère? Quoique l'armée française soit victorieuse, le mouvement qu'elle ferait se trouverait tel, qu'elle aurait l'infériorité: puisqu'une troupe d'arrière-garde perd chaque jour des hommes, tandis qu'une avant-garde en acquiert; et qu'enfin l'arrière-garde est destinée à abandonner chaque jour le champ de bataille, perd ses blessés, ses traîneurs et ses maraudeurs.

Art. 4. A ces considérations il faut ajouter celle qu'il est probable que l'ennemi ayant fortifié quelque bonne position, et ayant déjà reçu la tête de ses renforts, peut nous disputer le terrain et nous donner 3 à 4 mille blessés: cela aurait bien l'air d'une défaite. Un mouvement rétrograde de cent lieues avec des blessés, et ces événements que l'ennemi peindrait à son gré, lui donneraient de l'avantage dans l'opinion, quoique battu.

Art. 5. Voulant se reployer pour passer ses quartiers d'hiver dans la Pologne, vaut-il mieux se reployer directement par la route sur laquelle nous sommes venus? On n'aurait pas l'ennemi sur soi: on connaît bien la route, et elle est plus courte de cinq marches: nous pouvons aller aussi vite que nous voudrons; nous pouvons même recevoir nos convois à mi-chemin, venant de Smolensk. L'armée porterait d'ailleurs facilement quinze jours de farines; et on arriverait à Smolensk sans être obligé de marauder. On pourrait même s'arrêter à Wiazma le temps

que l'on voudrait : on y trouverait des subsistances et des fourrages, en s'étendant de droite à gauche. Nous sommes vainqueurs, nous sommes organisés; et si nous avions des affaires et des blessés, on serait dans la position où nous étions en venant à l'égard des blessés qu'a eus l'avant-garde. A la vérité, on peut prévoir de l'embarras pour les fourrages ; mais on s'en procurerait à deux ou trois lieues : ce ne serait donc pas là une difficulté du premier ordre.

TITRE II.

Article 1er. Il n'y a aucune espèce de doute que, si Smolensk et Vitepsk étaient des pays comme Kœnigsberg et Elbing, le projet le plus sage serait celui dont il vient d'être parlé au chapitre ci-dessus, se rendant dans un beau pays pour y passer ses quartiers d'hiver et y refaire l'armée.

Art. 2. Dans la situation ci-dessus, on ne pourrait cependant pas se dissimuler que la guerre traînerait en longueur ; mais elle tournerait bien plus en longueur vers les mauvais pays, tels que Smolensk et Vitepsk, qui offrent si peu de ressources, et où on serait si médiocrement établi pour passer huit mois de quartier d'hiver.

TITRE III.

De ce qu'il conviendrait de faire.

Article 1er. Quel but a-t-on à remplir? 1° Placer l'empereur le plus près possible de France, de manière que ses estafettes, qui portent les secrets de l'état, ne puissent être interceptées, et donner à l'empire la confiance que l'empereur est au milieu d'un peuple ami pendant ses cantonnements d'hiver.

2° Cantonner l'armée dans un pays ami ; la rapprocher de ses ressources d'habillement et d'équipement.

3° Se mettre dans une position qui appuie les négociations de paix que l'empereur fait faire, en menaçant St-Pétersbourg.

4° Soutenir l'honneur des armes à la hauteur où l'a élevé cette glorieuse campagne.

Art. 2. Sans contredit, une manœuvre qui réunirait les quatre conditions ci-dessus, serait parfaite.

Cette manœuvre serait la suivante :

Le duc de Bellune, avec son corps renforcé de quatre bataillons saxons, de deux bataillons westphaliens, de deux ou trois bataillons d'Illyrie, de deux bataillons du 129e régiment d'infanterie, ce qui doit approcher ce corps d'armée d'une force de 40 mille hommes, partirait de Smolensk le premier jour de l'opération pour se porter sur Vely et Velikielouki, où il pourrait arriver le huitième ou le neuvième jour. De Velikielouki, le duc de Bellune prendrait sa ligne d'opération sur Polotsk et Vitepsk. Le maréchal St-Cyr, partant de sa position de Polotsk, le rejoindrait en six jours de marche. Le maréchal duc de Tarente lui enverrait, des environs de Dunabourg, une brigade d'infanterie pour le rejoindre. Le maréchal duc de Bellune, comme le plus ancien, commanderait toutes ces troupes réunies à Velikielouki, où, le dixième jour, à partir du premier où l'expédition serait mise en mouvement, il s'y trouverait réunie une armée de 70 mille hommes: de Vilikielouki, l'armée du duc de Bellune tirerait ses vivres de Polotsk et de Vitepsk.

Le jour où le maréchal duc de Bellune commencerait son mouvement, l'empereur, avec l'armée, partirait de Moscou pour marcher sur Vely, passant par *Voskrescuzk, Voloklamzk, Zoubtosw, Bieloi,* pour arriver à Vely, à la tête de l'armée, le dixième jour de marche; et la queue, le treizième ou le quatorzième. De Vely, l'armée tirerait ses vivres également de Vitepsk et de Polotsk. Ainsi, pendant que le duc de Bellune menacerait St-Pétersbourg de sa position de Velikielouki, l'armée se trouverait derrière lui sur la Dwina : le 3e corps d'armée

et le corps du duc d'Abrantès, formant au moins 15 mille hommes, se porteraient de Moscou et de Mojaïsk sur Smolensk par Wiasma. Tous les régiments de marche d'infanterie et de cavalerie, qui sont en marche pour rejoindre l'armée, se dirigeraient sur Vitepsk et Vely, pour se rencontrer avec l'armée et s'y incorporer à son arrivée. L'empereur, avec sa garde à cheval, sa jeune et vieille garde à pied, marcherait en tête; de sorte à pouvoir se porter sur le duc de Bellune, si, contre toute attente, ce secours lui était nécessaire. Enfin, le douzième jour de l'opération, c'est-à-dire du mouvement de l'armée, la position se trouverait ainsi qu'il suit :

Le maréchal duc de Bellune, avec le maréchal St-Cyr, et une brigade du duc de Tarente, formant un corps de 60 à 70 mille hommes, serait à Velikielouki, ayant une avant-garde à plusieurs marches de lui, sur la route de St-Pétersbourg.

L'empereur, avec la garde et le corps du vice-roi, formant 40 mille hommes, serait à Vely.

Le roi de Naples, avec ses troupes et le corps du prince d'Eckmühl, formerait une espèce d'arrière-garde ou corps d'observation, à trois journées en arrière, sur la direction de *Bieloi*.

L'armée ennemie ne pourrait entrer à Moscou que le 6e jour de l'opération; et déjà le général Wittgenstein serait en retraite : le duc de Bellune aurait passé la Dwina, et menacerait St-Pétersbourg.

L'armée ennemie arrivée à Moscou six jours après notre départ, on suivrait notre mouvement pour nous livrer bataille à Vely; et alors le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, le maréchal duc d'Elchingen, nous auraient joints; tandis que le secours que l'ennemi attend de Moldavie ne l'aurait pas joint, et se perdrait sur les grands chemins : il arriverait donc sur nous avec des forces très-inférieures qui diminueraient tous les jours, tandis que les nôtres augmenteraient.

Le duc de Bellune, cinq jours après son arrivée à Velikielouki, renforcé du corps qui marcherait avec l'empereur, pourrait, s'il était nécessaire, se porter sur Nowogorod.

St-Pétersbourg ainsi menacé, on doit croire que l'ennemi fera la paix; et, si les circonstances des mouvements de l'ennemi ne portaient pas à avancer, on resterait à Velikielouki.

(N° 2.)

Dresde, le 12 août.

Mon cousin, donnez ordre au général de division Girard de se rendre à Wittemberg. Il verra la division Dombrowski, et se fera connaître comme devant la commander. Il se rendra de là à Magdebourg, où il sera sous les ordres du général Lemarrois. En cas que le général Lemarrois vînt à manquer, et que le général Girard se trouvât dans la place, celui-ci aurait le commandement de Magdebourg. Vous donnerez des ordres pour que le corps du général Girard soit composé de la manière suivante : la division Dombrowski, composée du . . . . . 2e Polonais. 2 bataillons.
14e *Idem* . . 2 bataillons.
4e *Idem* . . 2 bataillons.

Ce dernier régiment arrive aujourd'hui à Halle, et demain à Leipsick. Donnez-lui des ordres pour qu'il se détourne, et se rende à Wittemberg, où il sera sous les ordres du général Dombrowski.
Ce général aura de même. . . . . 2 bataillons.
8 bataillons.

Ce qui lui fera 8 bataillons et 4 mille hommes, qui seront partagés en deux brigades, chacune commandée par un général de brigade polonais. Il aura, de plus, les deux régiments de cavale-

rie, qui forment 12 cents hommes, et une batterie d'artillerie légère. Cela lui formera un corps de 5 à 6 mille hommes sur la ligne de démarcation en avant de Wittemberg. Le général de division Lanusse et trois généraux de brigade ont ordre de se rendre à Magdebourg.

Donnez ordre au général Lemarrois, de composer une division active de six bataillons *bis*, et des 3e et 4e bataillons du 134e: ce qui formera deux brigades, chacune de quatre bataillons français. A la première brigade sera joint un bataillon westphalien d'élite, c'est-à-dire composé des grenadiers et voltigeurs des deux bataillons qui sont à Magdebourg; et un bataillon de Croates, seulement de quatre compagnies et 5 cents hommes. La première brigade sera donc composée de six bataillons; la seconde aura, indépendamment des quatre bataillons français, un bataillon de la Lippe d'élite, et un bataillon des petits princes de Saxe.

Donnez ordre au bataillon de la Lippe d'accélérer sa marche, pour être rendu le 16 à Magdebourg. Cette division active, qui sera connue sous le nom de division de Magdebourg, sera donc forte de 12 bataillons ou de 8 mille hommes. Il sera attaché à cette division une batterie d'artillerie à pied et une batterie d'artillerie à cheval. Le 13e de hussards fera partie de cette division : donnez-lui ordre en conséquence de partir le plus tôt possible de Freyberg, pour se rendre sans délai à Magdebourg.

Indépendamment de ce, le général Bourrier joindra à cette division les 4 ou 5 cents hommes qu'il pourra avoir de disponibles au dépôt de cavalerie. Le général Girard aura donc sous ses ordres, en avant de Magdebourg, 8 mille hommes d'infanterie et un millier de chevaux; et en avant de Wittemberg, la division Dombrowski, ou 4 mille hommes d'infanterie et 12 cents chevaux.

Vous ferez connaître au général Lemarrois, que les 3 mille convalescents, ainsi que tous ceux qui sont rentrés des hôpitaux de Magdebourg, doivent être gardés par lui dans la place; qu'il doit les habiller, armer et équiper.

Il en formera d'abord quatre bataillons provisoires, chacun de 6 cents hommes, qu'il destinera à la garde de la place. Il complétera ensuite, avec le surplus, les six bataillons *bis* et le 5e du 134e, de sorte qu'il y ait 6 cents hommes pour le 5e du 134e à employer au service de la place; et, de plus, une compagnie de dépôt de chacun des six *bis*. Je vous ai donné ordre de prescrire aux six bataillons *bis* qui sont à Wesel, d'en partir pour Minden sous les ordres du général Lemoine, ou de tout autre général, si le général Lemoine n'est pas arrivé à Wesel. Vous avez dû mander cela au duc de Valmy. Il joindra à ce corps tout ce qui se dirige sur Magdebourg venant de Wesel, et 4 ou 5 cents hommes de cavalerie venant de la 25e division, et une batterie d'artillerie. Ce corps d'observation sera sous les ordres du général Lemarrois. Si le général Girard était obligé de manœuvrer sur la rive gauche avec la division de Magdebourg et la division Dombrowski, le général Lemoine serait sous ses ordres. Le général Lemarrois pourra même, en cas d'événement, faire venir ce corps d'observation à Magdebourg. Vous lui ferez observer qu'il ne devrait prendre ce parti que pour de bonnes raisons, attendu l'importance d'avoir sur le Wéser un corps d'observation qui puisse protéger Wesel, et même secourir Cassel, en cas de nécessité. Le général Girard, en passant à Wittemberg, donnera ordre au général Dombrowski, savoir : de tenir sa ligne jusqu'au dernier moment, et de réunir ensuite toute son infanterie et sa cavalerie dans un point intermédiaire, de manière à ne pas se laisser pousser par de simples patrouilles, ou par des patrouilles de cavalerie; et de tenir l'ennemi éloigné de Wittemberg, en main-

tenant, autant que possible, les communications avec le duc de Reggio. Faites-moi faire un état du corps du général Girard, indiquant le jour où les bataillons qui ne seraient pas encore rendus, seront arrivés à Magdebourg et Wittemberg. Instruisez le prince d'Eckmühl de l'existence de ce corps. Il est nécessaire qu'il y ait un bon général de brigade de cavalerie avec Dombrowski, et deux bons généraux d'infanterie. Quant à la division de Magdebourg, le général Lanusse et trois généraux de brigade, qui doivent y être rendus, y pourvoient. Écrivez au général Bourlier de faire ce qu'il voudra du 13e de hussards.

(N° 3.)

Ordre pour la place de Dresde.

Dresde, le 12 août.

Dans les huit redoutes de la rive droite de l'Elbe, il sera construit huit baraques conformes au modèle de celles de la jeune garde ; mais on choisira des arbres plus gros, de sorte que les hommes logent à l'abri, non-seulement de la fusillade, mais de la mitraille.

Le commandant du génie donnera l'ordre pour tracer ces baraques ; elles seront doubles de celles de la garde, et contiendront 40 hommes. Le comte de Lobau donnera l'ordre pour que les bataillons de la jeune garde soient chargés chacun de faire une de ces baraques, et pour qu'elles soient terminées demain.

Il sera construit pareillement de semblables baraques dans les cinq redoutes de la rive gauche. Les deux bataillons du régiment de Westphalie, et les quatre bataillons du 11e de tirailleurs et du 11e de voltigeurs, construiront ces baraques.

Il sera placé une pièce de canon de campagne dans chacune de ces treizes redoutes. Cette pièce sera sans caisson ; mais il sera placé dans un petit magasin deux cents coups à tirer, et 5 mille cartouches d'infanterie, avec les pierres à feu nécessaires. Il y aura dans chaque redoute, et à dater de demain, un canonnier de service et 25 hommes de garde : ils seront cinq ou dix jours de garde. Le canonnier apprendra à six hommes les manœuvres de la pièce d'artillerie. Il y aura un sergent chargé de l'inspection et du commandement de ces pièces sur la rive gauche, et un autre sur la rive droite ; ils visiteront les magasins, et feront, tous les jours, l'inspection des pièces qui seront dans les redoutes.

Il y aura tous les jours, dans la grande lunette, cent hommes de service, un capitaine de la garnison, quelques officiers, et, au moins, un sergent d'artillerie, un caporal, et quatre canonniers.

Il sera fait un approvisionnement de sacs à terre et de gabions, suffisant pour barricader en peu d'heures les débouchés des cinq rues qui donnent sur la brèche de Wilsdruffen ; et, provisoirement, on établira à chacun de ces débouchés une barrière, de sorte que ces rues soient fermées tous les jours. En cas de l'approche de l'ennemi, on se servira de sacs à terre et de gabions ; et, derrière les barrières, on établira des traverses de dix-huit pieds de largeur. On établira de suite des palanques devant toutes les portes des maisons qui donnent sur la brèche, autant que cela ne gênera pas la communication de ces maisons, et qu'elles auront une autre issue. Dans le cas contraire, on déposera des palanques à portée, pour qu'elles soient placées dans une heure. On aura aussi des gabions et des sacs à terre à portée, pour en placer dans toutes les fenêtres ; de manière que, si l'ennemi se présente, on s'établira dans toutes ces maisons, et les sacs à terre serviront de créneaux. La même opération sera faite pour les maisons qui donnent sur la brèche de Pirna,

et tout cela sans donner d'inquiétude aux habitants.

On réunira tous les ouvriers au fossé de la porte de Pirna, de manière que cette partie soit renforcée par un fossé plein d'eau. Ce travail est le plus urgent de tous.

Toutes les portes des murs de jardins, ainsi que sept à huit portes du faubourg, seront fermées par une palanque, de manière qu'on ne puisse entrer que par ces portes des faubourgs. Il sera placé, avant le 18, une pièce de campagne à chaque porte et barrière des faubourgs, avec un canonnier de service et des servants pris dans les corps-de-garde, qui seront de 25 hommes. Le pont de bois qui est sur le fossé plein d'eau, près de la brèche de Wilsdrussen, sera couvert par une barrière et un cheval de frise, et tous les soirs on enlèvera les planches. L'usage de nuit en sera interdit. On établira à la porte du Soleil une bonne porte et une barrière.

On procédera à l'armement de la place, de manière que, le 18, 80 pièces de canon soient en batterie et 20 en réserve.

Il y aura dans la place, indépendamment d'une compagnie d'artillerie saxonne, une compagnie d'artillerie française forte de 120 hommes. Il y aura un colonel, un chef de bataillon, et cinq ou six officiers d'artillerie. Dans le cas où l'ennemi approcherait, les ponts-levis seront levés la nuit, et toutes les mesures seront prises dans le cas où la ville serait menacée. On s'emparera des quatre maisons qui sont dans la contrescarpe, près la porte de Pirna; et, selon les circonstances, on les démolira, ou on les occupera militairement.

Passé le 18, on réunira tous les bateaux et batelets dans Kœnigstein et dans Dresde. Tout ce qui sera plus bas que mi-chemin de Meissen, sera renfermé dans Torgau.

On laissera subsister les barques; mais il y aura un corps-de-garde, une sentinelle et une pièce.

Toutes les voitures des équipages non attelées qui sont en réparation, ainsi que l'artillerie, soit française ou saxonne, seront renfermées dans les fortifications de Dresde sur les différentes esplanades. Tous les dépôts de malades, de blessés et de convalescents, qui sont hors de Dresde, y rentreront en date du 18; et des patrouilles de gendarmerie, française et saxonne, parcourront les campagnes pour faire rentrer les hommes isolés.

Dès demain 13, on coupera les bois tout autour, et à cent toises des redoutes qui sont sur la rive droite.

(N° 4.)

Napoléon au major-général.

Dresde, ce 13 août.

Mon cousin, vous ferez connaître au maréchal St-Cyr, que ses quatre divisions sont destinées à couvrir Dresde et le pont de Kœnigstein; que la forteresse de Kœnigstein et le fort de Stolpen sont sous ses ordres, et qu'il doit couvrir la frontière depuis au delà de Neustadt jusqu'au débouché de Hoff, et être instruit de tout ce qui s'y passe. Vous recommanderez au général Gersdorf qu'il ait auprès du maréchal St-Cyr un officier supérieur saxon qui soit chargé de recevoir les rapports des baillis et de la gendarmerie saxonne sur toute cette frontière, ainsi que de veiller à l'approvisionnement du corps d'armée. Faites connaître à ce maréchal qu'il doit placer deux bataillons de la 42e division au camp de Lilienstein, et le général commandant cette division à Hohenstein, avec l'artillerie de la division. Il placera au débouché de Neustadt une avant-garde d'infanterie et de cavalerie, qu'il mettra sous les ordres du même général, auquel il donnera à cet effet 4 à 5 cents chevaux

et il portera lui-même son quartier-général du côté de Perme. Dites-lui de placer toute la 45e division et toute la 43e, avec leur artillerie, sur le plateau, dans la position qu'il reconnaîtra la meilleure, du côté de Gieshubel, pour couvrir les deux routes qui viennent de Bohême à Dresde ; qu'il occupe Hollendorf avec une avant-garde de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Il laissera son artillerie légère à portée de renforcer son camp. Il doit aussi employer une partie de la 44e division au même but. Il emploiera le général Bonnet pour commander ce camp, et en général il l'emploiera indistinctement pour commander plusieurs divisions, ou pour commander là où il ne pourra pas être lui-même ; le reste de la 44e division sera employé à observer les autres débouchés. Il doit former sur son extrême droite, du côté de la route de Leipsick, un corps d'observation qu'il pourra faire commander par le général Pajol : ce corps devra être d'un millier de chevaux, avec deux pièces d'artillerie à cheval, si cela est nécessaire, et quelques bataillons d'infanterie. Le général commandant la 44e aura ordre de soutenir le général Pajol, qui éclairera la route de Leipsick et toute cette frontière jusqu'au débouché de Hoff. Le maréchal St-Cyr fera placer une garnison dans le fort de Stolpen : vous lui ferez connaître que ceci ne doit être considéré que comme une instruction générale. Son but est de couvrir Dresde sur les deux rives, d'assurer la communication du pont de Kœnigstein à Bautzen, et de veiller à ce que les partisans ennemis ne s'introduisent pas sur la route de Neustadt à Bautzen ; le général de cavalerie commandant l'avant-garde placée au débouché de Neustadt, ainsi que le général commandant la 43e division, auront l'instruction de vous envoyer directement à Bautzen leurs rapports qui pourraient presser, indépendamment de ceux qu'ils enverraient au maréchal. Faites-lui connaître qu'il doit instruire tous les jours le général Durosnel, gouverneur de Dresde, de ce qui se passe, et de tout ce qui peut intéresser la sûreté de ce dépôt de l'armée. Dites-lui qu'il reste à Dresde huit bataillons et plusieurs compagnies d'artillerie. Si l'ennemi débouchait sur lui avec des forces beaucoup plus considérables que les siennes, il devrait retarder sa marche autant que sa position le permettrait, et se replier sur Dresde, où il prendrait le commandement supérieur du camp retranché et de la garnison, afin de défendre la ville contre l'ennemi. Il conserverait cependant toujours Stolpen, le pont de Kœnigstein, ainsi que les redoutes de Kœnigstein, afin que je puisse faire déboucher des troupes par Kœnigstein, pour les porter sur les derrières de l'ennemi, ou bien, selon les circonstances, revenir sur Dresde. Il est important de faire réparer le chemin qui, du pont de Kœnigstein, va à Hollendorf et à Gieshubel, afin que la communication entre les deux rives soit la plus prompte et la plus directe possible. Faites connaître au maréchal que j'ai ordonné qu'il y ait au pont de Kœnigstein 6 mille quintaux de farine de riz, et 100 mille rations de biscuit ; il doit aussi y avoir une manutention et un dépôt de munitions. Il fera reconnaître le chemin qu'il pourrait prendre pour se porter sur Bautzen. Je ne sais pas si la route qui y conduit de Neustadt est praticable pour l'artillerie. Il fera aussi reconnaître les chemins qu'il faudrait prendre pour se porter directement sur Zittau ou Gœrlitz, en cas de manœuvres de guerre. Il peut arriver tel cas où je ne laisse que deux bataillons au pont de Kœnigstein, et un millier de chevaux avec deux ou trois bataillons d'infanterie légère sur la ligne, qui auront leur retraite sur Dresde, et que je porte son corps rapidement par un à gauche et un mouvement forcé sur Gœrlitz ou Bautzen, pour servir de réserve au moment

d'une grande bataille. Faites-lui connaître qu'il est autorisé à attaquer l'ennemi, et à faire des incursions en Bohème dans toutes les directions, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour avoir des nouvelles, soit pour exercer ses troupes. Il fera interroger tous les déserteurs et prisonniers de guerre, et on demandera à chacun d'eux le nom de son régiment et la force de sa compagnie. Il enverra des espions, et aura soin d'interdire toute communication entre la Saxe et la Bohème. On arrêtera surtout ce qui passerait de Saxe en Bohème, et il fera interroger tous ceux qui arriveraient. Aussitôt qu'il aura placé ses camps et ses postes, il vous les fera connaître. Il fera tirer tous les jours à la cible, et fera établir les baraques de ses camps à l'abri de la pluie. Il placera des postes de correspondance sur la route la plus directe de Kœnigstein à Bautzen, afin de pouvoir communiquer rapidement avec le quartier-général. Il en placera aussi sur la route de son quartier-général à Dresde, afin de pouvoir avertir le général Durosnel de tous les mouvements de l'ennemi sur toute la ligne, qui paraîtraient menacer cette ville. Recommandez-lui d'activer l'arrivée de toutes ses troupes et de ses batteries qui sont encore en arrière. Tout cela pourra être dirigé sur Dresde, d'où cela viendra le rejoindre. Il fera évacuer l'hôpital de Pirna, si cela n'est pas déjà fait, et s'en servira comme ambulance. Si l'ennemi faisait un grand mouvement du côté de Neustadt, le général commandant sur ce point préviendrait directement le gouvernement de Dresde de ce qui pourrait intéresser la sûreté de ce dépôt de l'armée.

(N° 5.)

Au même.

Dresde, ce 15 août.

Mon cousin, faites connaître au prince Poniatowski que mon quartier-général sera demain 14 à Bautzen, et le 16 à Gœrlitz; et que mon intention est qu'il prenne des positions entre Zittau et Gœrlitz, où son corps puisse être réuni pour former l'avant-garde de l'armée, éclairer la marche de l'ennemi, la retarder, et donner le temps à l'armée de se réunir à Gœrlitz. Il éclairera aussi la route de Laubau. Faites-lui connaître que la position de l'armée est la suivante : le 14, le 7e et le 12e corps, avec le 3e corps de cavalerie, sont à Luckau. Le général Dombrowski est en avant de Wittemberg, ayant sous ses ordres 6 bataillons, dont le 4e régiment polonais fait partie et deux régiments de cavalerie; le général Girard est, avec 10 mille hommes, en avant de Magdebourg; le prince d'Eckmühl est, avec le corps auxiliaire danois, à trois lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite; le maréchal St-Cyr a son quartier-général à Pirna, avec son corps à cheval sur l'Elbe, ayant une division sur Hohenstein ou Neustadt, et trois divisions sur la position de Gieshubel, barrant les deux routes de la Bohème à Dresde, et ayant un corps d'observation sur la route de Leipsick à Carlsbad. La ville de Dresde est à l'abri d'un coup de main; elle a une pareille garnison et 100 pièces en batterie, et elle est en état d'attendre l'armée cinq à six jours. Le 5e corps de cavalerie, et le 1er corps commandé par le général Vandamme, arriveront le 18 à Bautzen. Le quartier-général, avec les cinq divisions d'infanterie de la garde, les trois divisions de cavalerie, son artillerie, et le 2e corps, avec le 1er corps de cavalerie, seront le 17 à Gœrlitz. Le 6e corps est à Brunzlau, le 5e à Goldberg, le 3e à Liegnitz, et le 11e à Lowenberg. Ainsi, en trois jours, 350 mille hommes peuvent être réunis à Brunzlau ou sur Gœrlitz. L'armée autrichienne ne peut déboucher sur la rive droite que par Zittau ou par Josephstadt. Si elle venait par Zittau, elle rencontrerait le

corps du prince comme avant-garde. Recommandez-lui de se baraquer le plus promptement possible, et de se faire bien éclairer par sa cavalerie. Dites-lui de parcourir le pays avec le comte de Valmy, pour choisir entre Zittau et Gœrlitz une position intermédiaire, où l'on puisse placer un corps d'armée pour soutenir le sien. Si les Autrichiens débouchent par Josephstadt, leurs mouvements se confondraient avec ceux des Russes et des Prussiens, et dès-lors, soit qu'ils se portent sur Liegnitz ou sur Lowenberg, tous les corps pourront se réunir sur Bunzlau. Ces renseignements sont pour le prince seul; il pourra cependant les communiquer au comte de Valmy. Dites-lui que je désire qu'il fasse bien reconnaître le pays et tous les débouchés. Envoyez les mêmes renseignements au duc de Tarente, au prince de la Moskowa, au général Lauriston et au duc de Raguse.

Le major-général au général Lemarrois.

Dresde, le 13 août.

L'empereur a ordonné au 4e régiment polonais, parti de Magdebourg, de se rendre à Wittemberg, et de là de joindre le général Dombrowski. Ce général aura donc sous ses ordres six bataillons d'infanterie, un bataillon d'artillerie, et deux régiments de cavalerie, ce qui fera 4 à 6 mille hommes.

Je vous ai mandé que vous deviez former une division de 7 à 8 mille hommes aux ordres du général Lanusse, et organiser pour cette division une ou deux batteries d'artillerie. Vous êtes autorisé à garder toute l'artillerie destinée pour le corps d'armée qui se trouverait à Magdebourg.

Le général Girard est parti hier pour se rendre auprès du général Dombrowski; il sera rendu dans la journée du 14 à Magdebourg.

Le général Girard aura donc sous ses ordres les généraux Dombrowski et Lanusse. Le général Dombrowski a ordre de réunir son corps avant le commencement des hostilités, pour prendre une position entre le duc de Reggio et Wittemberg, afin de maintenir autant que possible la communication du duc de Reggio avec Wittemberg. S'il était poussé par des forces supérieures, il se retirera sur Wittemberg, jusqu'à ce que le mouvement du duc de Reggio ait obligé l'ennemi de se porter en arrière; alors le général Dombrowski marchera en avant pour maintenir toujours la communication du duc avec Wittemberg.

Le 18 au matin, faites déboucher de la place le général Girard avec quinze ou seize pièces d'artillerie et la division Lanusse. S'il a devant lui des forces inférieures, qu'il les attaque et les batte; si elles sont supérieures, il prendra une position près de la tête de pont, sous la protection des ouvrages de la ville, et aussitôt que le mouvement du duc de Reggio aura poussé l'ennemi en arrière, il avancera. Selon les circonstances, le général Girard se réunira avec le général Dombrowski, et formera ainsi un corps intermédiaire de 11 à 12 mille hommes, pour favoriser les opérations du duc de Reggio, maintenir les communications entre lui et Magdebourg, et aider à maintenir celles entre le prince d'Eckmühl et le duc de Reggio.

Le duc de Reggio partira avec 80 mille hommes de Baruth, et sera probablement le 22 à Berlin.

Le prince d'Eckmühl, avec 30 à 40 mille hommes, dont 15 mille Danois, sera en bataille le 14, à deux lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite. Si l'ennemi a devant lui des forces inférieures, il les attaquera; si elles sont supérieures, il attendra l'effet du mouvement du duc de Reggio, et suivra l'ennemi de manière à se réunir au duc et à se mettre en communication avec Magdebourg.

Le général Déjean, aide-de-camp de l'empereur, arrive le 18 à Leipsick, avec 2500 chevaux, 12 à 1500 hommes d'infanterie, et une batterie d'artillerie : communiquez-lui tout ce qu'il y aurait de nouveau.

Le général Lemoine a ordre de se porter à Minden avec six bataillons de la 6e division *bis* et quelques cents chevaux. Il est nécessaire qu'il reste à Minden en réserve. Correspondez avec lui pour lui faire part des nouvelles. Si les circonstances l'exigeaient, et que Magdebourg se trouvât compromis, soit par la séparation de la place du général Girard, soit par toutes autres causes, alors, dans ce cas seulement, vous êtes autorisé à faire venir le général Lemoine à Magdebourg.

Correspondez avec les généraux du roi de Westphalie.

Je vous ai envoyé hier le grand chiffre, je vous envoie aujourd'hui le petit. Je vous envoie la liste de tous les généraux qui ont le grand chiffre, et de tous ceux qui ont le petit. Expédiez-nous souvent des nouvelles par Leipsick, par Wittemberg et même par Cassel.

L'empereur porte ce soir son quartier-général à Bautzen.

Le général Girard doit rendre tous les services possibles au duc de Reggio ; et ce duc ayant occupé Berlin, et prenant la ligne d'opération sur Wittemberg et Magdebourg, vous devez lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin : il est important que le général Girard ne se laisse pas couper de Magdebourg, du moins par des forces supérieures, afin que, dans aucun cas, Magdebourg ne puisse être bloqué sans que le général Girard y soit de retour.

Il serait néanmoins possible que l'ennemi préparât le passage de l'Elbe entre Magdebourg et Hambourg. C'est pourquoi il est important de faire prononcer, dès le 18, votre mouvement offensif, et de faire couvrir le bruit, le 16 ou le 17, que le général Girard va déboucher de la place avec un corps d'armée.

(N° 6.)

Note dictée par l'empereur.

Dresde, le 13 août.

Dresde est fortifié et dans une position telle qu'il peut se défendre huit jours, même les faubourgs. Je le fais couvrir par le 14e corps que commande le maréchal St-Cyr. Il a son quartier-général à Pirna. Il occupe le pont de Kœnisgtein, qui, protégé par la forteresse, est dans une position inexpugnable. Ce pont a un beau débouché sur Bautzen. La même division qui fournit des bataillons à Kœnigstein, occupe Neustadt avec la cavalerie. Deux divisions campent dans une très-belle position à Gieshubel, à cheval sur les routes de Prague à Dresde.

Le général Pajol, avec une division de cavalerie, est sur la route de Leipsick à Carlsbad, éclairant les débouchés jusqu'à Hoff.

Le général Durosnel est dans Dresde, avec huit bataillons et cent pièces de canon sur les remparts et dans les redoutes.

Le 1er corps (du général Vandamme) qui arrive les 17, 18 et 19 à Dresde, et le 5e corps de cavalerie qui arrive le 15, seront à Bautzen.

Je porte mon quartier-général à Gœrlitz, et j'y serai le 16. J'y réunirai les cinq divisions d'infanterie, les trois de cavalerie, et l'artillerie de la garde, ainsi que le 2e corps, qui seront placés entre Gœrlitz et Zittau ; et entre le 2e corps et la Bohême sera le 8e corps polonais qui forme l'avant-garde.

Le duc de Raguse est à Bunzlau, le duc de Tarente à Lowenberg, le général Lauriston à Goldberg, le prince de la Moskowa dans une position intermédiaire entre Haynau et Liegnitz,

avec le 2e corps de cavalerie qui sera sous ses ordres.

L'armée autrichienne, si elle prend l'offensive, ne peut la prendre que de trois manières :

1° En débouchant avec la grande armée, que j'estime forte de 100 mille hommes, par Péterswalde sur Dresde ; mais elle rencontrera les fortes positions qu'occupe le maréchal St-Cyr, qui, poussé par des forces aussi considérables, se retirerait dans le camp retranché de Dresde. En un jour et demi le 1er corps arriverait à Dresde, et dès-lors 60 mille hommes se trouveraient dans le camp retranché de Dresde. J'aurais été prévenu, et, en quatre jours de marche, je pourrai m'y porter moi-même de Gœrlitz avec la garde et le 2e corps. D'ailleurs Dresde, comme je viens de le dire, quand même il ne serait pas secouru par le maréchal St-Cyr, est dans le cas de se défendre huit jours.

2° Le débouché par où les Autrichiens pourraient prendre l'offensive, c'est celui de Zittau. Ils y rencontreraient le prince Poniatowski, la garde qui se réunit sur Gœrlitz et le 2e corps ; et avant qu'ils pussent arriver, j'aurais réuni plus de 150 mille hommes.

En même temps qu'ils feraient ce mouvement, les Russes pourraient se porter sur Liegnitz et Lowenberg. Alors le 6e, le 3e, le 11e, le 5e corps d'armée, et le 2e corps de cavalerie se réuniraient sur Bunzlau, ce qui ferait une armée de 130 mille hommes, et, en un jour et demi, j'y enverrais de Gœrlitz ce que je jugerais superflu à opposer aux Autrichiens.

Le troisième mouvement des Autrichiens serait de passer par Josephstadt, et de se réunir à l'armée russe et prussienne, de manière à déboucher tous ensemble. Alors toute l'armée se réunirait sur Bunzlau.

Napoléon au duc de Reggio.

Dresde, 13 août.

D'après les réflexions de l'empereur, j'ai ordonné au général Bertrand, avec le 4e corps dont vous trouverez ci-joint la composition en forces, au général Reynier dont je vous envoie également la composition, et au duc de Padoue, avec le 3e corps de cavalerie, de se porter, le 1er de Sprottau, le 2e de Gœrlitz, le 3e de Leipsick, en passant l'Elbe à Torgau pour se porter dans la direction, les deux premiers de Luckau, et le corps de cavalerie dans celle de Dahm.

Vous aurez donc sous vos ordres une armée de 70 à 75 mille hommes.

L'intention de l'empereur est que vous dirigiez le général Bertrand sur Luben, afin de moins encombrer Luckau. Vous pouvez diriger directement le duc de Padoue de Dahm sur Baruth. Envoyez des officiers à leur rencontre ; vous leur demanderez des détails sur leur situation, sur l'époque de leur arrivée, et sur les approvisionnements en vivres.

L'intention de l'empereur est que la division Guilleminot soit, avec la cavalerie légère, réunie le plus tôt possible à Baruth, et que votre quartier-général et tout votre corps d'armée y soient réunis le 15 ou le 16, en bivouaquant militairement.

Que le 17 dans la journée, ou le 18 au plus tard, vous entriez dans le territoire ennemi avec tout votre corps d'armée.

Le duc de Padoue doit arriver le 16 à Dahm ; il peut donc être le 17 à Baruth, et s'y trouver ainsi avec vous.

L'empereur ne suppose pas que l'ennemi soit en force ; dans le cas où vous trouveriez de l'opposition, vous attendriez l'arrivée du 7e et du 4e corps.

S. M. espère que l'un et l'autre pourront être réunis à Baruth le 19. Mais si l'ennemi n'a pas 60 mille hommes devant vous, il sera nécessaire que vous poussiez chez lui pour avoir des nouvelles, prendre l'initiative, et faire place aux autres corps.

Vous laisserez un corps d'observation d'infanterie et de cavalerie à Guben, parce que le duc de Bellune a évacué ce point pour se concentrer.

Réunissez le plus de vivres que vous pourrez sur Luckau, et de Luckau sur Baruth. Donnez à un officier supérieur le commandement de Luckau.

Le dépôt des trois corps nous fournira là probablement une division suffisante.

Le général Dombrowski, avec 3 à 4 mille hommes, dont 1500 de cavalerie et 6 pièces de canon, se trouve le long de la ligne couvrant tous les petits états de Dessau. Il a ordre de se réunir, au moment de l'expiration de l'armistice, entre Wittemberg et vous, afin de maintenir vos communications avec Wittemberg, si toutefois il n'était poussé par des forces supérieures, auquel cas il se jetterait dans Wittemberg; mais il marcherait de nouveau en avant, aussitôt que votre mouvement aurait obligé l'ennemi de se reployer.

Le général Girard, avec 5 à 600 chevaux et une division de 7 à 8 mille hommes de la garnison de Magdebourg, se placera le 17 en bataille, en avant de la ville sur la rive droite, attaquera l'ennemi s'il est en forces inférieures, et le repoussera.

Le général Dombrowski est sous ses ordres, et j'ai donné l'ordre au général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, qui a le commandement supérieur, d'ordonner au général Girard de manœuvrer de manière à couvrir les communications avec votre quartier-général à Berlin, et à vous aider par son mouvement sur Brandebourg, et enfin, selon les circonstances, à maintenir vos communications avec Magdebourg, Wittemberg et le prince d'Eckmühl.

La division de Magdebourg, sous les ordres du général Girard, est commandée par le général Lanusse.

Le corps d'observation du général Girard, composé de la division Lanusse et de la division Dombrowski, ne peut dans aucun cas se laisser couper de l'Elbe; la garnison de Magdebourg serait trop faible, si elle venait à être séparée de la division Lanusse, et celle de Wittemberg n'aurait plus aucune action, si elle se trouvait privée de la protection de la division Dombrowski. Vous ne devez donc que donner des instructions aux généraux Girard et Dombrowski, et ne pas les détourner de leur mission principale, qui est d'être en corps intermédiaire entre vous et le prince d'Eckmühl, et de couvrir les deux places de Magdebourg et de Wittemberg.

Le prince d'Eckmühl, avec le 13e corps, composé à peu près de 25 mille Français et de 15 mille Danois, sera, le 14, à deux lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite; il débouchera le 18, et attaquera tout ce qui se trouvera devant lui; s'il l'estime en forces inférieures, il le poussera rapidement pour se porter dans le Mecklenbourg, menacer les Suédois de couper leur retraite, et enfin coopérer avec vous.

Le prince d'Eckmühl et le général Lemarrois ont le même chiffre que vous. Je vous envoie un chiffre avec lequel vous pourrez correspondre avec les généraux Lapoype, Girard, Durosnel, et avec le commandant de Torgau. Vous pourrez le copier, et le donner au commandant de Luckau.

Tous les maréchaux et commandants en chef des corps ont le grand chiffre.

L'empereur porte ce soir son quartier-général à Bautzen.

Le duc de Bellune s'approche de Gœrlitz. Le maréchal St-Cyr, avec le 14e corps, est sous Pirna, où il est à cheval sur la rivière; et l'empereur réunit ainsi sous sa main une masse de forces capables de contenir l'armée autri-

chienne de Bohême et l'armée russe venant de la haute Silésie.

S. M. espère qu'avec une telle armée, vous pousserez rapidement l'ennemi, que vous enlèverez Berlin, désarmerez les habitants, disperserez toute la landwehr et cette nuée de mauvaises troupes.

Si la ville résistait, vos batteries de 12 pourraient ouvrir la brèche au mur, dans le temps que 50 obusiers mettraient le feu à la ville; c'est de cette manière que nous avons obtenu promptement la reddition de Vienne, Madrid, et de plusieurs capitales. Arrivé à Berlin, vous devez prendre votre ligne d'opération sur Magdebourg et Wittemberg, et faire venir tout ce qui est à Luckau dans cette ville, qui est notre direction naturelle. Il y a quatre fortes journées de Magdebourg à Berlin; mais Magdebourg est une place de toute espèce de ressources. La division Lanusse sera employée à maintenir vos communications.

Si vous prenez votre ligne sur Wittemberg, il n'y aura que trois jours de marche.

Il serait possible que l'ennemi, dans le même moment que vous méditerez votre marche sur Berlin, méditât de passer l'Elbe entre Hambourg et Magdebourg; votre mouvement le ferait probablement revenir. Toutefois vous manœuvrerez pour vous joindre au prince d'Eckmühl, débloquer Stettin et Custrin, et rejeter tous les Suédois dans la Poméranie.

Il est probable que le prince royal de Suède, qu'on dit avoir le commandement, ménagera spécialement ses Suédois, ce qui sera une source de division entre eux.

Custrin a des vivres pour longtemps, mais Stettin n'est approvisionné que jusqu'à la fin d'octobre.

Aussitôt que vous aurez débloqué Stettin, retirez en tous les généraux inutiles qui s'y trouvent, laissez-y un général-gouverneur et un général de brigade, et faites-y entrer des vivres de tous côtés, de manière à approvisionner cette place pour sept à huit mois.

Le seul but de l'empereur avec la grande armée sera de protéger votre opération, et de contenir l'armée autrichienne et russe. Vous sentez donc combien il est important que vous soyez le 18 en pays ennemi, et le 21 ou le 22 devant Berlin (abstraction faite de forces majeures). Vous pouvez indiquer au général Dombrowski la position intermédiaire qu'il doit prendre entre Wittemberg et vous, pour maintenir vos communications. Ayez soin de m'écrire par le petit ou par le grand chiffre pour tous les objets importants.

(N° 7.)

Napoléon au major-général.

Dresde, le 15 août.

Mon cousin, le duc de Trévise arrive aujourd'hui 15 à Bunzlau. Donnez-lui ordre de se porter demain matin à Laubau : prévenez-le que le général Rognat avec sa division arrive le 15 à Gœrlitz; ce général sera sous ses ordres; il aura donc trois divisions à portée de lui; l'autre division, commandée par le général Decour, depuis l'accident arrivé au général Laborde, arrive le 15 à Bautzen.

Prevenez-le que le bataillon des vélites piémontais avec un détachement du parc d'artillerie, se trouve du côté de Valdau. Il doit y avoir aussi un parc du côté de Rothenbourg. Prévenez le duc de Trévise de faire reconnaître tout cela, afin de leur donner des ordres en cas de besoin.

Écrivez au prince de la Moskowa que mon intention est que, si l'ennemi se présente en force sur la route de Breslau ou de Lowenberg, il prenne pendant mon absence le commandement des 3e, 5e et 11e corps, et du 2e corps de

cavalerie : il les réunira au camp de Bunzlau. J'ai ordonné au duc de Raguse de choisir deux positions, une dans l'hypothèse que l'ennemi prenne la route de Lowenberg, l'autre celle de Breslau.

Le prince de la Moskowa aurait ainsi plus de 130 mille hommes réunis au camp de Bunzlau. Comme le plus ancien maréchal, il en prendra le commandement, si je ne suis point arrivé.

Prévenez de cela le duc de Tarente, le duc de Raguse, les généraux Lauriston et Sébastiani. Prévenez le prince de la Moskowa que demain 16, le duc de Trévise sera à Laubau avec deux divisions de la jeune garde, qu'une autre division de la jeune garde sera à Gœrlitz, et que j'arriverai probablement ce soir à Bautzen.

Bautzen, le 16.

Faites connaître au général Margaron que je l'ai nommé général de division en récompense de ses anciens services, et que j'espère qu'il en rendra de nouveaux. Faites-lui connaître qu'il doit prendre le commandement supérieur de Leipsick. Il aura sous ses ordres : 1°, 500 hommes de cavalerie, qui sont arrivés à Leipsick; les 300 hommes de cavalerie arrivés sous les ordres du général Déjean; tous les détachements de cavalerie qui arriveront le 16, le 17, le 18, le 19 et le 20 à Erfurth, de manière à lui composer 1500 chevaux. Il aura aussi la batterie d'artillerie à cheval appartenant au 14e corps qui arrive à Erfurth du 16 au 20, et deux bataillons qu'on lui formera à Erfurth, faisant au moins 1200 hommes. Le bataillon des compagnies réunies qui était destiné au 14e corps, et qui est composé de vieux soldats, et que je crois fort de 800 hommes, sera un de ces deux bataillons. Le général Margaron aura donc à Leipsick 1500 hommes de cavalerie, 6 pièces de canon, et 12 à 1500 hommes d'infanterie, total 3 mille hommes. Le général Belliard me présentera la composition de ces 1500 hommes de cavalerie, en en formant 7 à 8 escadrons, en mettant la même arme dans le même escadron, et 3 régiments provisoires, en plaçant dans le même régiment les escadrons de la même arme. Envoyez à Leipsick un major d'infanterie et deux chefs de bataillon pour être aux ordres du général Margaron, et commandez ces deux bataillons. Donnez des ordres à Erfurth, pour que tous les détachements destinés à compléter le corps du général Margaron se mettent en marche sans prendre de séjour et brûlent une étape. Donnez l'ordre au général Déjean de partir de Leipsick le 20, avec ses 1500 hommes de gardes d'honneur, sa batterie d'artillerie à pied, et le 131e, pour se rendre à Dresde. Il enverra les 250 hommes de Wurtzbourg à Torgau, et il laissera sous les ordres du général Margaron les 800 hommes de Darmstadt, lesquels resteront à Leipsick jusqu'au moment où le général Margaron aura ses deux bataillons. Ce général les enverra alors à Torgau, où ils tiendront garnison. Aussitôt que le corps du général Margaron sera complet, vous donnerez ordre au commandant d'Erfurth de former une nouvelle colonne de 3 à 4 mille hommes, infanterie, cavalerie, avec une batterie d'artillerie; il retiendra un général, un colonel ou un major pour commander cette colonne. Qu'il vous fasse connaître sa composition, et quand elle sera prête à marcher, elle servira à balayer les partisans qui se seraient introduits sur les derrières, et à assurer la tranquillité des environs.

(N° 8.)

Au même.

Le 16.

Mon cousin, écrivez au général Nansouty que le général Lefebvre-Desnouettes doit faire attaquer demain, dès qu'il sera prêt, pour s'empa-

rer de Rumbourg et Schluckenau, l'ennemi ayant attaqué nos avant-postes dès le 15, et pouvant dès ce moment nous considérer comme en guerre : mandez la même chose au maréchal St-Cyr. Si les troupes qui sont à Neustadt ont devant elles des forces inférieures, et si celles qui sont à Schandau ont devant elles, du côté de Schmilkau, des troupes inférieures, elles peuvent les attaquer demain avant midi, les ennemis ayant violé l'armistice en commençant les hostilités dès le 15. Prévenez le prince Poniatowski de l'ordre que je donne au général Lefebvre-Desnouettes d'attaquer demain Rumbourg et Schluckenau, si, comme je le pense, l'ennemi n'est pas en forces supérieures aux siennes. Faites-lui connaître que je suppose que dès aujourd'hui il a porté ses troupes en avant, du côté de Hirschfeld, pour appuyer son avant-garde et occuper la position d'Eckartsberg. Demandez-lui des renseignements sur la route de Zittau à Reischenberg. Est-elle praticable pour l'artillerie? Celle de Reischenberg à Gœrlitz est-elle praticable pour l'artillerie? Donnez des ordres pour qu'on se tienne prêt demain sur toute la ligne, et que partout où l'ennemi est inférieur en nombre, on l'attaque et l'inquiète. Recommandez au prince Poniatowski de faire ce qui est nécessaire pour soutenir l'attaque du général Lefebvre, et de s'informer à quelle heure ce général attaquera Rumbourg et Schluckenau. Le duc de Bellune sera demain à Gœrlitz. Si l'ennemi n'était pas en forces à Friedland, comme je le suppose, que le prince fasse occuper cette ville. Toutes les pointes de la Bohème qui s'approchent de notre grande ligne de Dresde à Bunzlau doivent être demain en notre pouvoir. Aussitôt qu'il sera en pays ennemi, et qu'il pourra avoir des nouvelles, il faut qu'il les envoie.

Mon cousin, donnez ordre pour qu'aussitôt que nous serons maîtres de Rumbourg, Georgenthal, Schluckenau, un ingénieur-géographe parcoure la ligne depuis Schandau jusqu'à Zittau, pour voir la ligne à prendre en suivant la chaîne de montagnes ou un torrent. Il est nécessaire qu'un officier du génie et un officier d'état-major accompagnent cet ingénieur, afin que, s'il y a quelque col ou autre obstacle à franchir, on l'examine. Aussitôt que nous serons maîtres de Friedland, mon intention est également que les ingénieurs-géographes parcourent le pays depuis Zittau jusqu'aux montagnes des Géants, du côté de Fleinberg, pour voir également la ligne à occuper et les retranchements à faire, afin que ma gauche soit appuyée aux montagnes des Géants, et ma droite à l'Elbe, du côté de Schandau ; ce qui, je crois, ne fait pas, à vol d'oiseau, plus de dix-huit lieues. Vous sentez l'importance de bien asseoir cette ligne, puisque par ce moyen la Bohème se trouve barrée, et que rien ne pourra s'introduire dans nos lignes.

Donnez ordre pour que, dans la journée de demain, tout ce qui appartient au petit quartier-général, au parc du génie et à la réserve de la garde, et qui arrive avec le duc de Trévise, se réunisse en avant de Gœrlitz. Envoyez à Gœrlitz faire les quartiers pour le quartier-général.

(N° 9.)

Napoléon au prince de Neufchâtel.

Bautzen, le 16.

Écrivez au duc de Bellune de partir demain de Rothenbourg pour se porter entre Zittau et Gœrlitz. Il laissera une bonne brigade avec une bonne batterie d'artillerie à pied, commandée par un bon général de brigade, à Rothenbourg ou à Prybus, comme corps d'observation. Il laissera toute sa cavalerie légère avec cette brigade jusqu'à ce que le général Corbineau, avec sa division, ait joint cette même brigade et en

ait pris le commandement. Alors, la cavalerie légère rejoindra le duc de Bellune. Vous donnerez ordre au général Latour-Maubourg d'envoyer à Rothenbourg le général Corbineau avec sa division et une batterie d'artillerie à cheval. Ce général y aura sous ses ordres une brigade du duc de Bellune, composée de six bataillons, commandée par un général de brigade, et ayant une batterie d'artillerie à pied. Le général Corbineau aura donc sous ses ordres, en tout, une division composée de 8 mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie. Mon intention est qu'il reste un corps d'observation entre Rothenbourg, Sagan et Cottbus, afin d'éclairer les mouvements de l'ennemi dans cette direction. Il enverra demander des renseignements au duc de Bellune, sur le lieu où il a laissé sa cavalerie légère qui est en avant, et il manœuvrera de manière à la rallier. De sa brigade d'infanterie, le général Corbineau laissera un bataillon et deux pièces de canon, et 3 à 400 chevaux à Rothenbourg. Ces troupes s'y barricaderont. D'ailleurs il ne les perdra pas de vue, afin de maintenir la communication avec Gœrlitz; tous les ordres qui lui seront adressés seront dirigés sur Rothenbourg. Vous ferez connaître au duc de Bellune que mon quartier-général sera probablement demain à Gœrlitz; que mon intention est de réunir 100 mille hommes derrière Zittau: que le 8e corps que commande le prince Poniatowski s'y trouve: que le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde, est à Laubau: que la division Rogniat, de la jeune garde, est sur la route de Gœrlitz à Friedland, à la hauteur de Schonberg: que je fais demain attaquer Rumbourg, Schluckenau, Georgenthal et Friedland: que mon intention est d'appuyer ma droite à l'Elbe, au village de Schandau, et au camp retranché de Kœnigstein; ma gauche aux montagnes des Géants, du côté de Friedberg et de Neustadt; et que la position centrale et le champ de bataille seront à Eckartsberg: qu'il est probable que je dirigerai son corps d'armée, pour faire partie de ce camp: qu'il prenne demain une position militaire, entre Gœrlitz et Ostniz, à cheval sur la route, et qu'il envoie un officier au prince Poniatowski pour lui demander des nouvelles: que le prince de la Moskowa est entre Liegnitz et Haynau; le duc de Raguse à Bunzlau; le duc de Tarente à Lowenberg, occupant Liebenthal et Friedberg; le duc de Reggio, avec les 12e, 4e et 7e corps, à Baruth, débouchant demain sur Berlin: que le prince d'Eckmühl débouche par Hambourg, et le général Girard par Magdebourg: que le maréchal St-Cyr est à cheval sur l'Elbe, une division à Schandau et au camp de Kœnigstein, et ses autres divisions en bataille, couvrant les routes de Dresde, et observant jusqu'au débouché de Hoff: que Dresde a été mis en état de défense, ayant un camp retranché capable de soutenir un siége. Mandez également au duc de Bellune de me faire connaître si Rothenbourg a une enceinte; et si un bataillon et quelques pièces de canon, et 3 à 400 chevaux s'y peuvent barricader. Je donne l'ordre au général Corbineau de laisser là un de ses six bataillons, avec deux ou trois pièces d'artillerie: qu'il donne des renseignements au général Corbineau, pour que ce général rallie la brigade qu'il a laissée en avant. Donnez ordre au général Latour-Maubourg de prendre position avec sa cavalerie en avant de Gœrlitz, sur la route de Bunzlau à Lowenberg, et d'envoyer un officier au duc de Trévise qui est à Laubau, et au duc de Raguse qui est à Bunzlau. Prévenez-le aussi que mon quartier-général sera vraisemblablement demain à Gœrlitz; qu'il envoie un officier, du côté de Zittau, au prince Poniatowski, pour savoir ce qui s'y passe; qu'il laisse une brigade de cavalerie à cheval sur la route de Rothenbourg; et qu'il recommande au

général Corbineau de lui donner fréquemment des nouvelles, afin de pouvoir le soutenir, si les circonstances l'exigent.

(N° 10.)

Au même.

Bautzen, le 17 août.

Mon cousin, vous ferez connaître au général Vandamme que mon intention est qu'il porte son quartier-général à Bautzen; et que la deuxième division se rende à Neustadt, occupant Schluckenau et Rumbourg, avec 3 à 400 chevaux. Cette division sera à même de se porter de là, dans un jour et demi, à Zittau, puisque de Neustadt, Schluckenau et Rumbourg, il y a un bon chemin qui va à Zittau. S'il était nécessaire, cette division pourrait aussi se porter dans un jour à Bautzen; ou, enfin, se porter sur le camp de Kœnigstein dans un demi-jour, ou à Dresde dans une journée. Sa première division, qui arrive à Dresde, se portera sur Bautzen. Quant à la 3e colonne, elle n'arrive que le 19; elle ne peut partir que le 20 : j'aurai le temps de donner des ordres, et l'échiquier se sera alors bien éclairé. Vous ferez connaître au général St-Cyr que, du 18 au 19, le général Vandamme ayant relevé tous les postes de la 42e division à Schluckenau, Neustadt et Rumbourg, cette division pourra se reployer sur Hohenstein et Schandau : et prête à soutenir le général Vandamme, si elle en avait besoin; à la remplacer, si elle se portait plus loin; ou à se reporter sur la rive gauche de l'Elbe, si les mouvements offensifs de l'ennemi devenaient décisifs sur ce point. Vous ferez connaître au général Vandamme qu'il doit, une ou deux fois par jour, correspondre avec le maréchal St-Cyr, et qu'il doit être placé des postes de cavalerie pour la correspondance. D'ailleurs vous préviendrez ces commandants qu'ils correspondent entre eux, pour les choses importantes, par duplicata et par deux voies, les ordonnances de Kœnigstein, et des courriers qui seraient adressés, par Dresde, au général Durosnel. Vous leur ferez connaître que les mouvements de l'ennemi ne sont pas encore clairs; que mon intention est que le général Vandamme soit prêt à se porter au camp d'Eckartsberg, à une demi-lieue de derrière, et où se trouve le prince Poniatowski.

S'il arrivait que l'ennemi se présentât de Bohême pour entrer en Saxe par le débouché de Zittau, qui est le seul vraiment praticable qui se trouve sur la rive droite, et que, dans ce cas, la 42e division remplacerait celle du général Vandamme, pour surveiller Neustadt et le débouché de Rumbourg. Mais si, au contraire, l'ennemi, avec de grandes forces, formait son opération sur la rive gauche pour marcher sur Dresde, le général Vandamme devrait se porter, selon l'indication du maréchal St-Cyr, ou sur le camp de Kœnigstein, ou sur Dresde, (ce qu'il peut faire en un jour); et la division de Bautzen, qui serait la plus éloignée, en un jour et demi. Le maréchal St-Cyr réunirait ainsi, dans le camp de Dresde, plus de 60 mille hommes. Dans ce cas, le maréchal ne doit laisser, dans la citadelle de Kœnigstein et dans Lilienstein, pour garder le pont et les batteries, que deux ou trois bataillons; que le général Vandamme doit donc placer ses troupes de manière à pouvoir se porter promptement sur Zittau et sur Dresde. C'est ce qui me porte à lui donner la direction d'une division à Bautzen, une à Neustadt, et une à mi-chemin de Dresde à Bautzen : et cela, jusqu'à ce que les événements prennent un caractère, et que les mouvements de l'ennemi soient plus connus.

(N° 11.)

Napoléon au major-général.

Lowenberg, le 23 août.

Écrivez au duc de Tarente que vous lui avez

fait connaître, par vos deux dépêches de ce jour, la position de son armée, et la position défensive que je pense qu'il convient de prendre; que ces lettres sont des instructions générales, susceptibles de toutes les modifications que le terrain et les circonstances pourraient lui suggérer; que mon opinion est que, dans l'état moral de ses troupes et de l'ennemi, il n'a rien de mieux à faire que de marcher à eux du moment qu'ils voudront prendre l'offensive; *que l'ennemi, en prenant l'offensive, se portera sur plusieurs points; qu'au contraire le duc de Tarente doit alors réunir ses troupes sur un point, afin de déboucher en forces sur eux, et de reprendre sur-le-champ l'initiative;* que je porte aujourd'hui mon quartier-général à Gœrlitz; que mes opérations dépendent de celles de l'ennemi.

Que si l'ennemi prend, le 23 ou le 24, l'offensive d'une manière positive sur Dresde, mon intention est de laisser l'initiative à l'ennemi et de me rendre sur-le-champ dans le camp retranché, et de lui livrer une grande bataille; et comme, dans ce cas, l'ennemi tournera le dos au Rhin et nous à l'Oder, dans le cas où la victoire ne serait pas gagnée, je rentrerai dans mon camp retranché; au pis aller, je passerai sur la rive droite, je conserverai toujours mes communications avec vous, et je prendrai le parti que les circonstances exigeraient, soit pour déboucher sur Torgau, soit sur Wittemberg, soit sur Magdebourg.

Que si l'ennemi ne prend pas aujourd'hui ou demain l'offensive d'une manière déterminée, dans ce cas, je prendrai dans les premiers jours ma ligne d'opérations sur Zittau et Bautzen, et que, dès le moment que je prendrai ce parti, je mettrai Gœrlitz sous ses ordres; que, pendant tout le temps que j'aurai ma ligne sur Zittau, il est de la plus haute importance qu'en aucun cas, l'ennemi ne puisse se porter sur Zittau; et que si, par un mouvement causé par la perte d'une bataille, il était obligé de prendre la ligne de la Quess, il faudrait s'y maintenir, et enfin faire sa retraite sur Zittau, puisque alors une fois réunis, on pourra aviser à ce qui convient; que si je me porte sur Prague, la première opération sera de tâcher de prendre ma ligne d'opérations sur Dresde, et, dès ce moment, le duc de Tarente sera plus libre de ses mouvements; et que, s'il était obligé de reculer, ou je l'appellerais à moi sur Zittau, ou il se dirigerait sur l'Elbe, dans le camp retranché de Dresde.

Que tout ceci n'est qu'une instruction générale à consulter dans les événements imprévus; que mon intention est de maintenir constamment mes communications avec lui, qui ne peuvent être interrompues que par un fort mouvement de l'ennemi sur sa gauche, l'ennemi n'étant hardi que dans les opérations de plaine ou de cavalerie légère; le terrain ne lui est propre que sur la gauche.

Mais, dans ce cas, le duc de Tarente sera secondé par un gros corps de cavalerie que je tiendrai toujours entre Zittau et la Quess pour communiquer avec lui. Toutefois il est nécessaire d'ordonner qu'on ne communique de Gœrlitz à Labau que par des convois.

Que je donne ordre à mon grand-écuyer d'établir une estafette de mes postillons depuis Lowenberg jusqu'au lieu où je serai, laquelle étant servie par mes chevaux, rendra les communications extrêmement rapides par Gœrlitz et la position où je me trouverai.

Donnez au duc de Tarente le petit chiffre, pour remplacer celui qui probablement a été pris. Comme ce chiffre est facile à copier, le duc de Tarente l'enverra aux généraux sous ses ordres.

(N° 12.)

Au même.

Lowenberg, le 23 août.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Raguse de partir ce matin pour se rendre près de Laubau, où il passera la rivière, afin de pouvoir, demain de bonne heure, partir pour Gœrlitz, où sera ce soir le quartier-général, pour faire connaître l'heure où il arrivera. Comme toute la garde part à quatre heures du matin, et se trouvera sur le chemin de Lowenberg à Laubau, la route sera encombrée : il est donc nécessaire qu'il prenne une autre route, qu'il retire la garnison qu'il aurait à Bunzlau.

(N° 13.)

Au même.

Gœrlitz, le 24 août.

Écrivez au duc de Tarente qu'il est nécessaire qu'il occupe Laubau le plus promptement possible, et qu'il organise une colonne d'un millier d'hommes bons marcheurs, avec une batterie d'artillerie et 12 à 1500 chevaux, pour donner la chasse à tous les partisans, qui déjà paraissent entre Bautzen et Gœrlitz ; que cette colonne doit être mise sous les ordres d'un bon général de cavalerie, qui se garde bien qu'elle ne doit jamais passer les nuits dans les villes ; qu'elle ne doit jamais s'arrêter dans les lieux où elle a vu coucher le soleil ; qu'elle doit aller passer la nuit au moins à une demi-lieue de là ; qu'il est urgent que cette colonne se mette en mouvement, et que le commandant ait une latitude de cinq à six marches. Il aura des nouvelles du duc de Reggio, et maintiendra la sûreté du pays.

Écrivez aussi au duc de Tarente qu'il serait important de mettre une pièce de canon au Blockhauss, entre Bunzlau et Gœrlitz.

(N° 14.)

Au même.

Gœrlitz, ce 24 août.

Mon cousin, écrivez ce qui suit au prince Poniatowski.

L'empereur a battu le 21 l'armée de Silésie, et il l'a fait poursuivre jusqu'à Jauer ; il s'est porté ensuite sur Gœrlitz pour, suivant les circonstances, pousser sa pointe jusqu'à Prague, ou marcher sur Dresde ; mais, le 22 à dix heures du matin, l'ennemi ayant attaqué Hollendorf avec une division russe qui paraît soutenue par l'armée autrichienne, S. M. a pris le parti de se rendre à Dresde et Kœnigstein pour livrer bataille à l'ennemi. Le duc de Bellune, le général Vandamme et le général Lefebvre doivent être en marche. L'empereur vous confie la garde des deux défilés de Gabel et de Georgenthal ; les Autrichiens n'ont pas là des forces supérieures aux vôtres. Comportez-vous selon les circonstances. Il est nécessaire que l'ennemi ignore le plus longtemps possible le mouvement que font nos troupes, parce que, lorsque ses propres mouvements deviendront plus clairs, si leur armée se trouvait loin, l'empereur pourrait opérer sur Prague, et rebrousser chemin sur vous : si, au contraire, l'armée autrichienne prête à des combinaisons, l'empereur tombera dessus ; et, s'il a l'avantage, il entrera en Bohême en vous faisant soutenir par un corps d'armée sur les deux rives. Il est donc important de garder les deux cols. Le quartier-général de l'empereur sera aujourd'hui à Bautzen. Ayez soin de m'écrire tous les jours. Le duc de Tarente est resté commandant de l'armée qui est sur le Bober, laquelle est forte de 120 mille hommes. Ecrivez-lui tout ce que vous apprendrez de nouveau. Les officiers que vous chargerez de vos dépêches passeront par Laubau.

J'ai reçu une lettre du duc de Reggio ; il comptait entrer aujourd'hui à Berlin.

(N° 15.)

Au même.

Gœrlitz, ce 24 août.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune qu'il est nécessaire qu'il s'avance de manière à ce que son corps et son quartier-général arrivent demain 25 entre Stolpen et Bautzen. Mon quartier-général sera à Stolpen. Il faut que, dans la journée du 26, son corps puisse arriver sur le pont de l'Elbe, qui lui sera désigné pour être prêt à passer. Écrivez au duc de Raguse qu'il faut qu'aujourd'hui il arrive à Reichenbach; que, demain 25, il dépasse Bautzen et aille à Bischowerda, afin que, le 26, il puisse se porter sur le point de l'Elbe où son corps devra passer. Le quartier-général sera cette nuit à Stolpen.

(N° 16.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août.

Mon cousin, je vous renvoie les lettres du prince de la Moskowa et celle du duc de Tarente. Il paraît que le prince de la Moskowa n'a point reçu la lettre que vous lui avez écrite le 23, ce qui est un grand malheur; le duc de Tarente le dit positivement dans sa lettre du 24 à trois heures du matin. Je suppose que la lettre du duc de Tarente a éclairci ce quiproquo, sans qu'il y ait eu aucun mal. Toutefois il est urgent d'envoyer un officier avec ordre au général Souham de prendre le commandement du 3e corps sous les ordres du duc de Tarente; au général Sébastiani, de prendre les ordres du duc de Tarente; et au prince de la Moskowa, de venir de sa personne au quartier-général, en lui envoyant copie de la lettre du 23, qui n'est pas parvenue. Envoyez un duplicata de cette lettre au duc de Tarente, pour qu'il la fasse passer au prince de la Moskowa; vous sentez que rien n'est plus urgent.

(N° 17.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août (10 heures du matin).

Mon cousin, donnez ordre au général Vandamme de diriger toutes ses troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, sur le camp de Lelienstein; il peut les faire partir à midi ou une heure, de manière à ce qu'elles arrivent avant la nuit; elles y prendront position et s'y reposeront. Le général Vandamme pourra placer une division dans le camp même de Lelienstein, une autre à Hohenstein, et une autre entre le camp de Hohenstein. Il fera venir toute son artillerie sur le plateau entre Lelienstein et la rivière, mais de manière à ne pas encombrer les passages. Il aura soin que la compagnie de sapeurs soit en tête, et passe le pont à Kœnigstein ce soir. Il assurera quatre jours de vivres à ses troupes; vérifiera le nombre des cartouches et les complètera. La 42e division se réunira tout entière avec son artillerie sur la rive gauche, et sous la protection de la forteresse. Si l'ennemi avait des tirailleurs de droite et de gauche, il faudrait les chasser pour que l'ennemi ne pût rien voir, et l'on gardera tous les sentiers pour qu'il n'ait aucune communication avec nous. De sa personne le général Vandamme se rendra au plus tard de midi à une heure dans la petite ville de Kœnigstein; il prendra connaissance de toute la position, se fera mettre sous les yeux les plans du camp de Pyrna, et étudiera les moyens d'exécuter les dispositions qui vont lui être prescrites. Il doit, avec son corps, déboucher sur Hollendorf par Langenhersdorf et Babra. La 42e division, qui sera à Kœnigstein, se portera alors sur Pyrna, pour border le camp de Pyrna.

Donnez ordre au général Lefebvre-Desnouettes, qui est à Weissig, d'envoyer 500 chevaux, une batterie d'artillerie légère et deux bataillons vis-à-vis Pyrna. Il enverra de même 500 chevaux

et une batterie à Gelnitz. Donnez-lui ordre de faire faire par ces postes des patrouilles, pour que l'ennemi ne puisse ni communiquer, ni débarquer sur la rive droite. Si l'ennemi voulait jeter un pont, le général Lefebvre s'y porterait sur-le-champ pour s'y opposer. Du reste, les troupes resteront dans leur position pour s'y reposer. Elles devront être approvisionnées de quatre jours de pain, qu'il fera venir de Dresde, afin d'être prêt à entrer en opération dès demain. Le général Lefebvre renverra à Dresde toute la cavalerie du maréchal St-Cyr qui se trouvera entre Dresde et lui. Il donnera l'ordre aux commandants de ces détachements de ne pas montrer leur masse, pas même l'artillerie, ni plus de 30 hommes de leur infanterie; mais de se tenir en arrière pour n'être pas vus de l'autre bord. Ils ne laisseront à la vue de l'ennemi que quelques cavaliers qui surveilleront les bords. Donnez ordre au maréchal St-Cyr d'envoyer 2 mille chevaux sous les ordres du général Lhéritier à Grossenhayn, avec une batterie d'artillerie à cheval; il lui donnera un bataillon. Ce général surveillera la rive droite depuis Dresde jusqu'à Torgau, et placera des postes vis-à-vis Messein. Enfin, il tiendra libre de partisans cette communication de l'armée. Il se liera le plus possible avec le général Déjean qui doit être à Torgau. Il se tiendra en masse et de la manière la plus convenable pour ne pas être surpris par les partisans ennemis, mais au contraire les repousser et maintenir sa position. Il est indispensable que cette colonne parte demain avant deux heures. Donnez ordre de placer un bataillon dans le château de Messein. Il s'y crénèlera. Si on est à temps d'y réunir le bataillon et la batterie de la garde qui sont avec les gardes d'honneur, on le fera. Ces troupes seront très-bien placées dans le château de Messein, avec les 8 pièces de canon de la garde. Dans les détachements, il ne faut envoyer aucun Westphalien, auxquels on ne peut pas se fier. Vous ferez connaître au maréchal St-Cyr que vous lui ferez part ce soir de mes dispositions pour la journée de demain; mais qu'il est nécessaire qu'il tienne le général Pajol en réserve pour le lancer à la poursuite de l'ennemi dans un pays qu'il connaît bien, et le charger, aussitôt que l'ennemi aura démasqué son mouvement rétrograde, de couper tout ce qui serait aventuré. Donnez ordre au général Corbineau de partir avec sa cavalerie et l'infanterie du prince de Reuss, pour se porter en avant de Stolpen. Il prendra une position à une demi-lieue de Stolpen, dans la direction de Hohenstein et sur la droite ou sur la gauche de cette route, de manière à ne pas l'encombrer. Donnez ordre à la vieille garde de se rendre à Stolpen, où elle cantonnera dans les maisons. Donnez ordre aux trois divisions de la jeune garde de se placer en colonne sur Bischowerda et Stolpen; la première division à une lieue de Stolpen, la 2e à deux lieues, et la 3e à trois lieues. Par ce moyen, la journée sera moins forte que les journées précédentes, et ces troupes pourront se reposer. Donnez ordre au général Latour-Maubourg, pour ne pas encombrer la route de Stolpen, de venir prendre position entre Stolpen et la route de Bautzen, à peu près au village de Weilsgersdorf; mais de ne pas s'y rendre par la route de Bischowerda à Stolpen, de faire une lieue de plus sur la grande route, et ensuite de rabattre à gauche sur ce village. Donnez ordre à la cavalerie de la garde de se porter près de Stolpen, mais sur la gauche de Bischowerda à Stolpen, du côté du village de Bradnitz et de Lauterbach, et de s'y rendre par une route directe, afin de ne pas encombrer la route de Stolpen à Bischowerda. Le parc du génie et les équipages de pont viendront jusqu'à Stolpen. L'équipage de pont se mettra à Stolpen, sur le

chemin de Pyrna, où mon intention est de jeter demain deux ponts. Le parc du génie se placera en avant de Stolpen, dans la direction de Kœnigstein, sans embarrasser la route. Réitérez l'ordre au duc de Raguse d'envoyer une colonne mobile, composée comme je l'ai prescrit, sur Hoyerswerda. Faites-lui connaître que le général Lhéritier se rend à Grossenhayen pour nettoyer le pays entre Dresde et Torgau. Prévenez aussi le général Lhéritier de l'existence de la colonne du duc de Raguse à Hoyerswerda, pour que les deux commandants puissent correspondre entre eux et se réunir au besoin.

(N° 18.)

Napoléon aux ducs de Bellune et de Raguse.

Voilà la situation des choses ce jour.

L'ennemi se présente avec toutes ses forces autour de Dresde au coucher du soleil ; il était à trois portées de canon des redoutes. Le maréchal St-Cyr occupait les redoutes et les faubourgs avec son corps d'armée. L'empereur a jugé convenable de s'y porter, il y sera à deux heures du matin. Le général Vandamme, avec 60 bataillons, débouche à huit heures du matin par Kœnigstein sur les derrières de l'ennemi. Rien n'est donc plus pressé que l'arrivée de votre corps sur Dresde ; faites connaître où vous serez ce soir, afin que l'empereur vous envoie des ordres pour demain. Suivant les circonstances, l'empereur vous dirige sur . . . . ou sur Dresde.

Le petit quartier-général à Dresde. Le grand est parti à dix heures du matin pour Dresde.

(N° 19.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août 813.

Mon cousin, les dispositions de demain sont les suivantes :

Le général Lefebvre-Desnouettes a dû, conformément à mon ordre de ce matin, occuper la position de Pilnitz, et celle vis-à-vis Pyrna, avec mille chevaux, 4 bataillons, et 2 batteries d'artillerie de la garde. La 2e division, qui fournissait des troupes sur ce point, a dû les diriger toutes sur Kœnigstein. La cavalerie qui était le long de la rivière, et qui appartient au 5e corps, a dû se diriger toute sur Dresde. Aujourd'hui, à la nuit tombante, le général Vandamme réunira la 42e division, commandée par le général Berthezène, forte de 12 bataillons, et la 23e division qui appartient à son corps d'armée, lesquelles divisions sont à Kœnigstein ; il y joindra une trentaine de pièces de canon, et les fera monter sur le plateau de Kœnigstein. A la nuit, il fera éloigner les sentinelles ennemies. Il donnera des ordres ce soir pour que, à 4 heures du matin, sa 1re et sa 2e division se mettent en marche de Neustadt et de Stolpen, et se dirigent sur Kœnigstein ; à mesure de leur arrivée, il les formera sur le plateau. Il dirigera le général Berthezène avec la 42e division, et soutenu en réserve par les 6 bataillons de la 23e division, ainsi que la brigade de cavalerie légère, pour s'emparer du camp et de la ville de Pyrna. Je lui ai envoyé mon officier d'ordonnance Athalin, avec des instructions sur cet objet. Avec les deux autres divisions et la division de cavalerie du général Corbineau, il se portera au débouché de Langenhersdorf, après toutefois s'être assuré que l'ennemi n'a pas de forces trop considérables sur le plateau du camp de Pyrna. Vous donnerez ordre au général Corbineau de partir demain à 6 heures du matin avec sa division de cavalerie, et la brigade du général Reuss, et de se porter au camp de Lilienstein. Il placera sa batterie d'artillerie légère avec une brigade et 2 bataillons à Neustadt, et sa cavalerie parcourra tous les débouchés pour arrêter la cavalerie légère ennemie

qui se montrerait aux débouchés des différents points ; avec les deux autres brigades il passera les ponts, et fera le service sous les ordres du général Vandamme, sur le plateau de Pyrna et partout où l'emploiera ce général. Vous donnerez l'ordre au général d'artillerie de faire partir l'équipage de pont à 4 heures et demie du matin, pour se rendre vis-à-vis Pyrna, de manière qu'il soit arrivé avant 11 heures près de Muhlsdorf. Vous donnerez ordre au général du génie d'envoyer des sapeurs vis-à-vis Pyrna, pour faire des chevalets, mais de manière à ne pas être vu. Vous ferez connaître à l'un et à l'autre de ces généraux, qu'aussitôt que nous serons maîtres de Pyrna, mon intention est d'y jeter un pont. Vous donnerez ordre à la vieille garde de partir à 5 heures du matin. La jeune garde suivra également dans la position où elle se trouve. Tout cela, ainsi que le petit quartier-général, se dirigera sur Muhlsdorf et Lohmen. Vous donnerez ordre au général Lefebvre-Desnouettes de partir à 5 heures du matin avec sa cavalerie, son infanterie et son artillerie, et de se porter à Pilnitz ; mais de manière à ne pas être vu. Il se mettra sur-le-champ en communication avec le quartier-général qui se trouve à Muhlsdorf. Vous donnerez ordre au général Teste de partir de Dresde avec ses 8 bataillons et son artillerie, à 5 heures du matin, pour se rendre par Quohren, Gonsdort et Schenfeld, derrière Pilnitz, où il est convenable qu'il soit arrivé avant 10 heures du matin. Il se placera de manière à ne pas être vu, jusqu'à ce que notre mouvement soit démasqué. Il enverra au quartier-général, à Muhlsdorf, un officier qui saura où le trouver, pour qu'on puisse lui faire connaître ce qu'il devra faire dans la journée. Toutes les réserves de parc de la garde, et équipages militaires du grand quartier-général, resteront à Stolpen. Il y restera en garnison un bataillon de la jeune garde, et 3 à 4 cents dragons que laissera le général Latour-Maubourg, avec une batterie d'artillerie légère ; tout cela sous les ordres du commandant du quartier-général. Une portion des parcs, les sapeurs, les marins, et tout ce qui est nécessaire pour les ponts, se dirigeront sur Muhlsdorf. Vous ferez connaître tous ces mouvements au maréchal St-Cyr et au général Durosnel. Vous ferez connaître au duc de Raguse que nous passerons demain à Pyrna ; qu'il est donc nécessaire qu'il approche demain sur Stolpen pour prendre part à l'affaire, et qu'il puisse se placer de bonne heure dans la position qu'il occupera après demain 27. Comme nous nous portons sur la ligne d'opération de l'ennemi, on doit s'attendre qu'il fera tous les efforts imaginables pour se dégager. La cavalerie de la vieille garde ne partira qu'à 9 heures du matin ; le général Latour-Maubourg également à 9 ou 10 heures du matin, pour se diriger sur Mulhsdorf. Vous ferez, de plus, connaître au général Vandamme que, jusqu'à ce que la 2e division de son corps l'ait rejoint, la brigade du général Reuss, composée de 6 bataillons, sera sous ses ordres ; il la destinera spécialement à la garde du camp de Lilienstein, des redoutes et des débouchés de Neustadt, afin d'en faire une réserve sur la rive droite, pour se porter partout où il serait nécessaire.

(N° 20.)

Au même.

Stolpen, ce 26 août.

Mon cousin, envoyez un officier au général Teste, qui se trouve sur la route entre Stolpen et Dresde, à peu près à mi-chemin, pour lui donner ordre de partir aujourd'hui à 4 heures du matin pour retourner à Dresde, et y prendre position comme réserve, sans entrer à Neustadt sur la rive droite, à moins d'ordre contraire.

Il n'aurait pas dû partir hier sans prendre les ordres du maréchal St-Cyr. Donnez ordre au général Lefebvre-Desnouettes de rester dans la position où il se trouve (2 bataillons, qui ont été placés sur la rive droite vis-à-vis Pyrna et Pilnitz, surveillent le passage du fleuve), et de diriger les 8 autres bataillons sur Dresde avec leur artillerie. Il les fera partir à 4 heures du matin, de manière à ce qu'ils arrivent à 7 heures; ils serviront de réserve et réoccuperont leur ancien camp. Donnez ordre à la vieille garde de partir à 4 heures pour se rendre à Dresde. Donnez le même ordre au général Latour-Maubourg et au général Walter. De sorte qu'il y aura à Dresde, avant midi, 8 bataillons de la jeune garde de la division Laborde, 8 de la 23e division, 10 de la vieille garde, total 26 bataillons; tout le corps de Latour-Maubourg, toute la cavalerie de la vieille garde, et enfin, avant le soir, toute la jeune garde. Le général Vandamme sera prévenu que l'ennemi, s'étant approché ce soir de Dresde, et ayant l'air de menacer d'une attaque pour aujourd'hui, quelque peu probable que cela soit, l'empereur a jugé convenable de s'y porter. S. M. ordonne que, conformément à ses instructions d'hier, le général Vandamme prenne le commandement, 1° de ses 1re et 2e divisions; 2° de la brigade de la 23e division qui est au camp de Kœnigstein; l'autre brigade reçoit directement l'ordre de moi de se rendre à Dresde; 3° de toute la 42e division; 4° de la brigade du prince de Reuss, composée de 6 bataillons du 2e corps. Le général Vandamme aura donc sous ses ordres 52 bataillons d'infanterie, plus, la cavalerie légère et la division Corbineau, qui est forte de 4 mille chevaux. Avec ces troupes, le général Vandamme doit s'emparer de tout le plateau du camp de Pyrna, occuper Pyrna, et couper la route de l'ennemi aujourd'hui, ou au plus tard demain, sur Hollendorf et Giehsubel, dans le temps que l'armée déboucherait par Dresde, pousserait vivement l'ennemi. L'équipage de pont sera aux ordres du général Vandamme. Il sera à une heure après midi au village de Muhlsdorf, ou à Lohmen; et aussitôt que le général Vandamme sera maître de Pyrna, il pourra faire jeter le pont. Prévenez le général Vandamme que le général Lefebvre-Desnouettes, avec la colonne de cavalerie légère de la garde, garnira tous les postes depuis Pyrna jusqu'à Dresde.

(N° 21.)

Au même.

Stolpen, ce 26 août.

Mon cousin, expédiez une estafette au duc de Tarente, pour lui faire connaître que nous arrivons à Dresde, que l'ennemi est devant la ville, qu'une partie de l'armée débouche aujourd'hui par Kœnigstein pour gagner le camp de Pyrna et les débouchés de Hollendorf, et couper la ligne d'opération de l'ennemi; qu'il est donc probable que, sous peu de jours, il y aura des événements d'une haute importance.

(N° 22.)

Au même.

Dresde, ce 23 août 1813.

Mon cousin, écrivez au roi de Naples de prendre sous ses ordres le duc de Bellune. Faites-lui connaître que j'ai mis la division Teste sous les ordres du duc de Bellune, que l'ennemi n'est point en retraite, et qu'il ne regarde l'affaire d'hier que comme une attaque manquée; et qu'il est douteux s'il se mettra en retraite cette nuit. S'il tient, mon intention est de le tourner par sa gauche; et le roi de Naples, avec les 38 bataillons du duc de Bellune, est chargé de cette opération. Le roi aura le général La-

tour-Maubourg, qui a 36 pièces d'artillerie et 2 divisions de cuirassiers, et les 38 bataillons du duc de Bellune, et la division Teste. Qu'il s'assure que le général Teste s'est fait joindre par ses trois batteries; dans le cas contraire, qu'il les fasse venir cette nuit : c'est très-important. Faites connaître au roi qu'à 5 heures du matin, je serai à la redoute n° 4, sur la route de Plauen. Vous me ferez bien connaître quelle est ce soir la position du roi, du duc de Bellune et du général Teste. Mandez au prince de la Moskowa de placer son quartier-général dans une des maisons en avant de la redoute n° 4; qu'il se fasse joindre par la division Carrois et l'artillerie de cette division. Dites-lui que tout porte à penser qu'il y aura demain une grande bataille, et que l'armée ennemie est nombreuse. Donnez ordre au duc de Raguse de réunir, dans la nuit, toutes ses divisions et toute son artillerie, de s'appuyer au prince de la Moskowa et au maréchal St-Cyr, et de s'attendre à une grande bataille pour demain. Recommandez au roi de Naples de tenir libre la route de Nassen.

(N° 23.)

Au même.

Dresde, ce 27 août (8 heures du soir).

Mon cousin, donnez ordre au général Dulauloy de joindre, avec ses 4 batteries de réserve, la batterie de la jeune garde qui était attachée au service de la place. Aussitôt que la batterie qui est avec le général Déjean rentrera, il s'y réunira également. Ordonnez-lui de faire rentrer une des batteries à cheval de la division Ornano, une de la division Desnouettes et une de la division Walter; de sorte que la réserve qui devra se trouver demain à cinq heures du matin à mon quartier-général, sera composée de 4 batteries de 12, 3 batteries à cheval, et une batterie de la division, total 58 pièces de canon. La division Walter aura une batterie à cheval, la division Desnouettes en aura deux, la division Ornano en aura une, total 4; ce qui, avec les 3 batteries de la réserve, fait 7 batteries à cheval. Le général Dulauloy joindra également à sa réserve la batterie westphalienne qui est dans la place; il la fera sur-le-champ réorganiser. Donnez ordre au général Durosnel de prendre sur-le-champ sa garnison pour le service de la place; il mettra dans chaque redoute, sur la rive gauche, 50 hommes d'infanterie; chacune sera armée de 8 pièces au lieu de 6; à cet effet, il retirera les pièces nécessaires de la rive droite. Le général Sorbier mettra dans chaque redoute 80 canonniers, pour que ces pièces soient bien servies; le commandant du génie mettra dans chacune 50 hommes, soit sapeurs, soit ouvriers marins; ainsi il y aura dans chaque redoute 80 canonniers, 50 hommes du génie, 50 hommes d'infanterie, et 8 canons. Il y aura un commandant pour chaque redoute, et non pas un pour deux, comme cela était. Il sera écrit une lettre à chaque commandant, pour lui faire connaître qu'il doit se faire tuer dans la redoute, et ne jamais en sortir sous aucun prétexte. Les pièces seront approvisionnées à 250 coups; il y aura dans chaque redoute un dépôt de 10 mille cartouches. Il sera fait une enquête pour savoir pourquoi le commandant de la redoute n° 3 l'a abandonnée, et quel était ce commandant. La vieille garde sera demain, à la pointe du jour, à la même position qu'elle était aujourd'hui, et placée de la même manière. Les grenadiers à cheval étant destinés à ma garde personnelle, seront à la redoute n° 4, ainsi que les escadrons de service et la division Ornano. Le général Nansouty restera dans la plaine pour appuyer le duc de Trévise avec la division Desnouettes, les chasseurs et les dragons. Faites connaître au général Nansouty

et au duc de Trévise mon mécontentement de ce qu'ils n'ont pas envoyé aujourd'hui leur rapport d'heure en heure. Donnez ordre que, pour la journée de demain, chaque commandant de corps ait un quartier-général fixe, où il laisserait, s'il le quittait, quelqu'un pour recevoir mes ordres, et dire où il est. Faites-moi mettre sur un huilé la position de tous les corps d'armée ce soir, ainsi que l'indication exacte de leurs quartiers-généraux. Les grenadiers à cheval auront avec eux une batterie d'artillerie. Le général Desnouettes retirera tous les hommes et toute l'artillerie qui est sur la rive droite. Donnez ordre au général Corbineau de rappeler la brigade qu'il a à Neustadt; elle se dirigera sur Dresde, de manière à arriver demain avant 9 heures du matin, et viendra se placer auprès de la redoute nº 4. Le général qui la commande me fera connaître son arrivée. Le général Corbineau fera remplacer cette brigade par 500 chevaux du côté de Neustadt; il placera aussi 200 chevaux pour relever la garde et surveiller la rive droite depuis Pilnitz jusque vis-à-vis Pyrna. Témoignez mon mécontentement au directeur de l'administration de l'armée, sur la manière dont a été fait le service des ambulances. On n'a pas envoyé de chariots pour les blessés, beaucoup ne sont pas encore transportés dans les hôpitaux où tous les agents auraient dû se trouver. Recommandez-lui de prendre des mesures pour que cela aille mieux demain. Les boulangers du général Vandamme doivent faire du pain au camp de Kœnigstein. Vous pouvez faire revenir les 200 mille rations de biscuit qui sont à Kœnigstein: on me rendra compte de la quantité de farine qui y existe; la rivière devant être bientôt libre, on pourra, si cela est nécessaire, en faire venir une partie. Rendez-moi compte des ordres donnés par le général Durosnel à un bataillon du 131e de se rendre à Meissen; et faites-moi connaître quand il a dû en occuper le château. Cela est important, parce qu'il faut sans délai rétablir nos communications régulières par la rive gauche, par Leipsick et par Nossen. On ne laissera en garnison à Bautzen que 6 cents hommes, tout le reste aura ordre de rentrer à Dresde.

(Nº 24.)

Au même.

Dresde, ce 27 août.

Mon cousin, je vous envoie copie du rapport d'un partisan ennemi. Ce partisan a mille hommes de cavalerie russe, et mille de cavalerie autrichienne; il n'a ni infanterie, ni canon. Envoyez un courrier à Leipsick pour communiquer ces renseignements au général Margaron; qu'il ne prenne pas l'alarme; qu'il n'évacue pas Leipsick à l'approche de cette colonne qui, n'étant que de 2 mille hommes, ne doit lui inspirer aucune crainte; qu'il marche à elle. Je suppose qu'il a dans ce moment 2 mille hommes de cavalerie, 10 pièces de canon, et, si les Badois sont arrivés, il aura plus de 4 mille hommes d'infanterie.

(Nº 25.)

Au même.

Écrit devant Dresde, ce 28 août.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal St-Cyr de marcher sur Dohna. Il se mettra sur la hauteur, et suivra sur les hauteurs la retraite de l'ennemi, en passant entre Dohna et la plaine. Le duc de Trévise suivra sur la grande route. Aussitôt que la jonction sera faite avec le général Vandamme, le maréchal St-Cyr continuera sa route pour se porter avec son corps et celui du général Vandamme sur Gieshubel. Le duc de Trévise prendra position sur Pyrna. Du reste, je m'y rendrai moi-même aussitôt que je

saurai que le mouvement est commencé. Il est nécessaire qu'en marchant sur Dohna, toutes les colonnes soient en plaine, afin d'être toujours en vue du duc de Trévise. Écrivez au général Vandamme, pour l'instruire du mouvement et de la retraite de l'ennemi : 30 mille hommes, 40 pièces de canon et plusieurs généraux ont été pris; instruisez-le de la marche du maréchal St-Cyr et du duc de Trévise sur Dohna et Pyrna. Aussitôt que la réunion sera faite, il formera tout son corps sur les hauteurs de Gieshubel et Hollendorf. Je vais me rendre sur le chemin de Pyrna.

(N° 26.)

Au même.

Dresde, ce 29 août.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de se porter sur Fransceintein, et de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi; et de réunir à cet effet sa cavalerie, son infanterie et son artillerie. Donnez ordre au duc de Raguse de suivre vivement l'ennemi sur Dippodiswalde, et dans toutes les directions qu'il aurait prises. Donnez ordre au maréchal St-Cyr de suivre l'ennemi sur Maxen et sur toutes les directions qu'il aurait prises. Instruisez ces trois généraux de la position respective des deux autres, afin qu'ils sachent qu'ils se soutiennent réciproquement.

(N° 27.)

Au même.

Dresde, ce 30 août.

Écrivez au duc de Trévise de soutenir avec les divisions Lefebvre-Desnouettes, Roguet et Decourt, le général Vandamme, s'il en a besoin. Envoyez un officier auprès du général Vandamme pour savoir ce qui s'y passe, et que cet officier revienne sur-le-champ.

(N° 28.)

Au même.

Dresde, le 30 août.

Écrivez au général Pajol de se rendre de sa personne en toute diligence à Dresde. Il laissera le commandement de sa division à un général de brigade de confiance, sans avoir égard à l'ancienneté. Il est nécessaire qu'il soit rendu à Dresde demain matin. Donnez ordre à la division Dumoustier, commandée en ce moment par le général Curial, et à la division Barrois, de revenir à Dresde; de passer aujourd'hui les ponts et de se placer sur la rive droite. Donnez le même ordre à la cavalerie de la vieille garde et à l'artillerie de la garde; il est nécessaire que ces troupes aient passé aujourd'hui les ponts; l'infanterie de la vieille garde se tiendra prête à partir à 4 heures du matin. Écrivez au général Piré qu'à moins qu'il n'ait l'espoir de faire un coup sur la cavalerie ennemie qui est sur la rive gauche, je désire qu'il passe demain sur la rive droite. Écrivez au roi de Naples qu'ayant besoin de forces du côté de Berlin, je désire qu'il dirige sur Dresde ou Mussen, pour y passer l'Elbe, une brigade de cavalerie légère et une de grosse cavalerie. La vieille garde prendra du pain pour quatre jours, ainsi que les 2 divisions de la jeune garde et la cavalerie. Les équipages de la garde seront chargés de vivres, de manière à ce qu'il y en ait pour 15 jours. Tout cela doit passer les ponts, pour se trouver dans la journée sur la rive droite.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII.

ESPAGNE, 1808.

Résultats de nos revers en Espagne. Conférences d'Erfurth. Napoléon se rend lui-même en Espagne. Victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela, de Wals. Entrée à Madrid. Les Anglais, sortis de Portugal, sont forcés de se rembarquer à la Corogne. Siége de Saragosse. Expédition de Soult en Portugal. . . . . Page 1

CHAPITRE XIV.

CAMPAGNE DE 1809.

L'Autriche se prépare à la guerre, pendant que Napoléon est occupé en Espagne. Il vole à Paris, et de là sur le Danube. Batailles mémorables d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. L'Autriche est forcée à la paix. Opérations en Italie et en Pologne jusqu'à la fin de l'année. Les Russes occupent la Gallicie. Descente des Anglais à Flessingue. . . . . Page 25

CHAPITRE XV.

CAMPAGNE DE 1809.

Opérations en Espagne, en Suède et en Turquie en 1809. Soult est chassé du Portugal par Wellington. Ney évacue la Galice. Batailles de Talavera, d'Almonacid, d'Ocana, de Maria, de Belchite et de Valsch. Belle défense de Gironne. . . Page 92

CHAPITRE XVI.

CAMPAGNE DE 1810.

Mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Événements et campagne de 1810. Réunion de Rome à l'empire français. Conquête de l'Andalousie par Soult et Joseph qui manquent Cadix. Masséna envahit de nouveau le Portugal. Wellington, victorieux à Busaco, se replie sur le camp retranché de Lisbonne. Brillants succès de Suchet à Lerida et à Tortose. Réunion de la Hollande et du nord de la Westphalie jusqu'à Lubeck à l'empire français. Sénatus-consulte pour la réunion de Rome et la puissance temporelle des papes. Discussions religieuses. P. 120

CHAPITRE XVII.

CAMPAGNE DE 1811.

Situation générale en 1811. La Prusse propose à Napoléon de s'allier avec elle. Origine des démêlés avec la Russie. Campagne de 1811 en Espagne. Soult prend trop tard Badajoz. Affaire de Chiclana devant Cadix. Masséna est forcé d'évacuer le Portugal. Bataille de Fuente-de-Honor. Les Anglais veulent reprendre Badajoz. Ils battent

Soult à Albuera. Marmont succède à Masséna, et se réunit à Soult pour délivrer Badajoz. Opérations brillantes de Suchet à Tarragone et Valence. Campagne d'hiver en Estramadure. Wellington reprend Ciudad-Rodrigo et Badajoz. Événements de Turquie. Les Russes retirent une partie de leur armée. Koutousof n'en remporte pas moins une victoire décisive près de Roudschouck. Préparatifs pour la guerre de Russie. . . . Page 149

CHAPITRE XVIII.

EXPÉDITION DE RUSSIE.

Négociations inutiles avec les cabinets de Pétersbourg et de Londres. Alliance de Napoléon avec la Prusse et l'Autriche. Marche des armées sur le Niémen. Paix de Bucharest entre la Russie et la Porte. Passage du Niémen; les Français percent le centre des Russes, et n'en tirent aucun parti. Les Russes, repliés d'abord sur Drissa, jugent leur faute et se concentrent à Smolensk. Bataille de Smolensk. Les Russes continuent à se retirer sur Moscou. Opérations sur la Dwina et en Wolhinie. Affaires de Gorodeczno et de Polosk. Bataille de Borodino, ou de la Moscowa. Entrée de Napoléon à Moscou. Incendie de cette ville. Belle marche des Russes sur Taroutin. Négociations inutiles. L'armée française commence la retraite. Affaires de Wiazma, de Krasnoi. Conspiration de Mallet. Désastre de la Bérézina. Napoléon part pour la France. Affaires d'Espagne. Wellington détruit le pont retranché sur le Tage à Almaraz, bat Marmont à Salamanque et entre à Madrid. Siége de Burgos. Évacuation de l'Andalousie par nos troupes. Elles se concentrent en Estramadure. Wellington rentre en Portugal. . . Page 179

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1813.

Napoléon recrée une nouvelle armée avec une activité extraordinaire. La Prusse se déclare contre lui. L'Autriche propose sa médiation pour la paix. Batailles de Lutzen et de Bautzen. Médiation armée de l'Autriche. Armistice de Poichswitz. Négociations de Prague. Bataille de Vittoria. Évacuation de l'Espagne. Rupture du congrès de Prague. Coalition générale contre Napoléon. . Page 271

CHAPITRE XX.

Campagne d'automne en Allemagne. Batailles de Dresde, de la Katzbach, de Gros-Beeren, de Dennewitz, de Leipsick. Retraite sur le Rhin. Bataille de Hanau. . . . . Page 313

CHAPITRE XXI.

CAMPAGNE DE 1814.

Invasion des alliés en Hollande, en Suisse et en France. Campagne de 1814 en France et en Italie. Congrès de Châtillon. Batailles de Brienne, de Montmirail, de Provins, de Montreau, de Craonne, de Laon, d'Arcis. Marche des alliés sur Paris. Abdication de Fontainebleau. Bataille de Toulouse. Départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. . Page 368

CHAPITRE XXII.

CAMPAGNE DE 1815.

Situation de la France après le départ de Napoléon. Il descend à Cannes avec 600 hommes. Retour à Paris. Campagne de 1815. Batailles de Ligny et de Waterloo. Seconde abdication. Fin de la carrière de Napoléon. . . . . Page 407

PIÈCES JUSTIFICATIVES. . . . . Page 425

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Biblioteka Wojsk. Akad. Tech.
im. F. Skarżyńskiego

Biblioteka Główna
Akademii Obrony Narodowej
44693/2 t.2
12-044693-002-0